ADÉMAR DE CHABANNES

Nous remercions tous ceux qui nous ont aidés dans ce travail, en particulier Pascale Bourgain et Richard Landes. À ces remerciements nous associons tous nos amis de Poitiers. Le Centre d'études supérieures de Civilisation médiévale nous a apporté ce que le moine de Saint-Cybard d'Angoulême allait chercher dans la communauté et la bibliothèque de Saint-Martial de Limoges.

Yves Chauvin nous a quittés le 25 juillet 2002, sans avoir pu tenir dans ses mains les épreuves de ce livre.

MIROIR DU MOYEN ÂGE

Adémar DE CHABANNES

CHRONIQUE

Introduction et traduction
par
Yves CHAUVIN et Georges PON

BREPOLS
2003

MIROIR DU MOYEN ÂGE

Collection dirigée par Patrick GAUTIER DALCHÉ

© 2003, Brepols Publishers n.v., Turnhout, Belgium

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise, without the prior permission of the publisher.

D/2003/0095/1
ISBN 2-503-51119-8

INTRODUCTION

Adémar de Chabannes : un historien de l'Aquitaine à l'écoute du monde

Adémar est un des rares chroniqueurs de la France méridionale au XI[e] siècle[1]. Mais c'est un des historiens de l'an Mil les mieux connus, car, avant de partir en pèlerinage à Jérusalem où il est mort en 1034[2], le moine de Saint-Cybard d'Angoulême a soigneusement réuni pour la postérité, à Saint-Martial de Limoges, tout un dossier de manuscrits presque unique en son genre : collection de textes et notes d'études qui ont contribué à sa formation, annales, sermons, compositions liturgiques, les trois livres de sa *Chronique,* sans parler de dessins fort curieux. Sur l'un de ces manuscrits, aujourd'hui à Leyde, un moine de Saint-Martial a ajouté cette précieuse note au XI[e] siècle[3] : « *Livre de notre très saint seigneur* MARTIAL *de Limoges, provenant des ouvrages du* grammairien *Adémar, de bonne mémoire. En effet, après avoir passé de nombreuses années dans le service du Seigneur en même temps que dans l'ordre monastique, dans le monastère de ce père*[4]*, décidé à partir pour Jérusalem au sépulcre du Seigneur et de n'en point revenir, il a laissé de nombreux livres sur lesquels il avait répandu sa sueur à son pasteur et nourricier* ». C'est grâce à ces archives exceptionnelles, parfois autographes[5], conservées aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de France aussi bien qu'à Leyde, Berlin, au Vatican et à Saint-Pétersbourg, que la vie et l'œuvre d'Adémar ont pu faire l'objet de recherches

[1] Sur la faiblesse relative de la production historiographique dans la France du Midi, v. E.-R. LABANDE, *L'historiographie de la France de l'Ouest aux X[e] et XI[e] siècles,* dans *La storiographia altomedievale,* Settimane ... di Spoleto, XVII, 1969, Spolète, 1970, p. 751-791 et T. BISSON, Unheroed Pasts : History and Commemoration in South Frankland before the Albigensian Crusades, in *Speculum,* t. 65, 1990, p. 281-309.

[2] *Chronique de Bernard Itier,* dans *Chroniques de Saint-Martial de Limoges,* éd. H. DUPLÈS-AGIER, Paris, 1874 (Société de l'Histoire de France) p. 47 : « L'an de grâce 1134 [pour 1034], mourut le moine Adémar ... c'est à Jérusalem qu'il émigra vers le Christ ».

[3] *Leyde,* fonds lat. de Vossius, octavo, n° 15, f. 141v, cit. par L. DELISLE, *Notice sur les manuscrits originaux d'Adémar de Chabannes,* dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et des autres bibliothèques,* t. XXIV, 1[re] partie, 1896, p. 243.

[4] Adémar est moine de Saint-Cybard d'Angoulême, mais, comme l'a relevé l'historien limousin Bernard Itier, on peut le qualifier de « moine de Saint-Cybard et de Saint-Martial », *Chroniques de Saint-Martial de Limoges,* p. 47.

[5] Depuis les travaux de Léopold Delisle, qui avaient fait connaître une dizaine d'autographes d'Adémar, sa main a été aussi reconnue dans plusieurs autres manuscrits, v. LANDES, *Relics* (v. n. suiv.), p. 342.

récentes : sa biographie en a été complètement renouvelée[6] et l'on peut comprendre comment le *grammairien* est devenu l'auteur des trois livres de la *Chronique,* son ouvrage le plus célèbre, composé entre 1024/1025 et 1029. Ce parcours n'a rien d'exceptionnel. C'est aussi celui de Richer, d'Aimoin de Fleury ou de Raoul Glaber. L'an mil est le temps des moines historiens[7].

Du grammairien à l'historien

Son nom l'indique, Adémar était originaire de Chabannes[8], où il naquit vers 1089[9]. Le domaine de Chabannes que ses parents, Raimond et Audéarde, possédaient en alleu, est situé «près de Châteauponsac», non loin du Dorat, de Rancon, dans une région souvent mentionnée dans la *Chronique.* Sans atteindre le niveau des *principes* — c'est ainsi qu'Adémar désigne les principales lignées de châtelains — sa famille appartenait à la noblesse locale[10]. Deux de ses oncles maternels sont qualifiés de *miles* et le troisième, Ainard, «homme de très profond conseil», est prévôt de la puissante collégiale Saint-Pierre du Dorat[11]. L'éclat de la famille est

[6] R. LANDES, *The Making of a Medieval Historian. Ademar of Chabannes and Aquitaine at the Turn of Millennium,* Ann Arbor, U.M.I., 1988 (thèse de doct. Ph. D. soutenue à l'Université de Princeton en 1984) et *Relics, Apocalypse and the Deceits of History. Ademar of Chabannes 989-1034,* Cambridge Mass.-Londres, 1995 (Harvard Historical Studies, 117).

[7] G. DUBY, *L'an mil,* Paris, 1967 [nouv. éd. Paris, 1989] (Archives, 30) p. 23.

[8] La notice de l'abbé Aimon dans la *Commemoratio abbatum S. Martialis* (éd. DUPLÈS-AGIER, *Chroniques de Saint-Martial de Limoges,* p. 4), situe le domaine des parents d'Adémar «en un lieu appelé *Capannense* près de Château-Ponsac». Il s'agit du lieu-dit Chabannes, cne Saint-Pierre-de-Fursac, c. Le Grand-Bourg, arr. Guéret, Creuse. Bernadette Barrière a eu l'obligeance de me signaler l'existence en ce lieu d'une motte qui pourrait être celle de la famille d'Adémar.

[9] Dans sa lettre sur l'apostolicité de saint Martial, écrite vers 1029 (*Patrol. lat.*, t. 141, col.89), il se dit lui-même quadragénaire.

[10] L. LEVILLAIN, Adémar de Chabannes, généalogiste, in *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest,* 3e sér., t. 10, 1934, p. 237-263 ; B. BARRIÈRE, Généalogies et lignages. Un problème de transmission lignagère au XIe siècle, in *Croyances, pouvoirs et sociétés. Études offertes à Louis Pérouas,* Treignac, 1988, p. 103-121. BARRIÈRE, Adémar et sa famille, dans *Splendeurs de Saint-Martial de Limoges au temps d'Adémar de Chabannes,* Limoges, 1995, p. 56-60 ; LANDES, *Relics,* p. 77-78.

[11] Peut-être est-il aussi apparenté à la famille des seigneurs de Chabanais, si on en croit l'hypothèse séduisante de J. DUGUET, L'ascendance d'Adémar de Chabannes, in *Bulletins et Mémoires de la Société archéologique et historique de la Charente,* t. 148, 1992, p. 13-15.

rehaussé par de solides positions dans l'Église : sa grand-mère paternelle, Offitia, est la nièce d'un abbé de Saint-Martial et de l'évêque de Limoges, Turpion (905-944), «de très illustre naissance, oncle de Robert, vicomte d'Aubusson[12]». Adémar évoque aussi à plusieurs reprises ses oncles paternels, le «glorieux doyen» de Saint-Martial, Adalbert, et le chantre Roger, son «maître[13]». Il est plus fier de ses origines familiales que Raoul Glaber[14].

Comme ses oncles, Adémar est devenu moine. Sans doute a-t-il été offert «dès sa plus tendre enfance»[15] au monastère de Saint-Cybard, fondé dans le *suburbium* d'Angoulême par le saint ermite († 581) qui lui a donné son nom et légué ses précieuses reliques.

Il y a reçu les premiers rudiments de grammaire, de liturgie et de musique mais c'est à Saint-Martial, alors l'un des plus grands centres culturels et musicaux de la France méridionale, qu'il a pu compléter et approfondir sa formation pendant les séjours qu'il fit à Limoges en diverses occasions, notamment dans les années 1007-1010 : il se trouvait à Limoges en 1009, quand il vit la Vienne asséchée et l'image du Christ en larmes lui apparaître pendant la nuit, deux événements qu'il ne manque pas de rapporter dans sa *Chronique* avec une émotion exceptionnelle[16].

Il ne nous révèle rien, lui-même, de l'enseignement qu'il a suivi à Saint-Martial auprès du chantre Roger, mais le manuscrit de Leyde, sorte de florilège personnel des arts libéraux, montre à quelle maîtrise il était parvenu dans le travail du copiste[17], les exercices de grammaire, de rhétorique, de poétique, et dans l'acquisition d'une double culture, profane et chrétienne[18]. Le manuscrit de Leyde est illustré de dessins qui, malgré leur absence d'originalité et quelques maladresses, témoignent de beaucoup de

[12] *Chronique,* III, 25. Les références à la *Chronique* ne comprendront désormais que l'indication du livre en chiffres romains et du chapitre en chiffres arabes.
[13] III, 45, 61.
[14] Raoul GLABER, *Histoires,* texte traduit et présenté par M. ARNOUX, Turnhout, Brepols, 1996 (Miroir du Moyen Age), p. 277.
[15] Adémar dit qu'il est entré à Saint-Cybard *a tenerrima pueritia, Patr. lat...*, t. 141, col. 89.
[16] III, 46 ; LANDES, *Relics,* p. 86 suiv.
[17] Adémar, cependant, n'a rien d'un calligraphe ni même d'un copiste professionnel.
[18] LANDES, *Relics,* p. 91 suiv.

vivacité et d'un «remarquable sens du mouvement[19]». Il comporte également quelques modestes traces du *quadrivium*[20]. et quelques lignes de notation qui témoignent de la qualité de l'enseignement musical dispensé à Saint-Martial au début du XI[e] siècle par son oncle, le chantre Roger[21]. On voit combien ce jeune moine avait de talents divers, mais rien, dans cette formation, n'annonce l'historien de l'Aquitaine[22].

Peut-être, cependant, est-ce à Limoges qu'Adémar s'est initié au comput, science de la datation et du calendrier liturgique : il a connu les travaux de Bède qui avait diffusé le système de datation de Denys le Petit, fondé sur l'année de l'Incarnation (*anno Domini*)[23]. C'est sans doute aussi la fréquentation des calendriers qui a donné à Adémar le goût de relever de brèves mentions de caractère historique inscrites dans leurs marges et même de les

[19] LANDES, *Relics,* p. 98. Sur les dessins, v. D. GABORIT-CHOPIN, Les dessins d'Adémar de Chabannes, in *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques,* nouv. sér., t. 3, 1967, p. 163-225. Une copie de la *Vita Karoli* d'Éginhard (*BNF* lat. 5943A, f. 5) est illustrée d'un portrait en médaillon de Charlemagne, ce qui est rare dans les manuscrits historiques au début du XI[e] siècle.

[20] LANDES, *Relics,* p. 99.

[21] J. GRIER, Roger de Chabannes (D. 1025), Cantor of Saint-Martial of Limoges, in *Early Music History,* t. 14, 1995, p. 53-119. Adémar se dit lui-même «compositeur» : on a conservé un poème liturgique en l'honneur de saint Martial qu'il «a noté comme il faut» (*Leyde, Vossianus* O 15, f. 194r). C'est aussi Adémar qui a écrit la musique pour les cérémonies du 3 août 1029 en l'honneur de saint Martial apôtre. Sa main a été reconnue dans Paris, *BNF* lat. 909 par P. HOOREMAN, Saint-Martial de Limoges au temps de l'abbé Odolric (1025-1040) : essai sur une pièce oubliée du répertoire limousin, in *Revue belge de musicologie,* t. 3, 1949, p. 5-36, et par D. GABORIT-CHOPIN, *La décoration des manuscrits à Saint-Martial de Limoges et en Limousin,* Paris-Genève, 1969 (Mémoires et documents publiés par la Société de l'école des Chartes, 17), p. 80 ; v. J. GRIER, *Scriptio interrupta :* Adémar de Chabannes and the Production of Paris, Bibliothèque Nationale de France, MS Latin 909, in *Scriptorium,* t. 51, 1997, p. 234-250.

[22] Comme l'a remarqué Richard Landes (*Relics,* p. 91), les maîtres d'Adémar sont des conservateurs attachés à la culture classique, à la théologie augustinienne et peu portés aux effrois millénaristes et aux innovations liturgiques.

[23] Adémar a consulté et annoté de sa main un manuscrit de Saint-Martial de la fin du X[e] siècle, contenant les travaux de Bède sur la mesure du temps (*BNF,* lat. 5239, f. 24-95, 169-192), v. LANDES, *Relics,* p. 95, 346-349. Sur l'an de l'Incarnation, v. S. GOUGUENHEIM, *Les fausses terreurs de l'an Mil. Attente de la fin des temps ou approfondissement de la foi,* Paris, 1999, p. 99 suiv. qui renvoie aux travaux antérieurs de Richard Landes.

recopier de sa main, après son retour à Saint-Cybard d'Angoulême[24], où il fut ordonné prêtre.

Le goût pour l'histoire s'est développé lentement chez cet esprit souple et curieux. C'est seulement vers 1024-1025 qu'il commence à s'intéresser à des annales régionales, à copier les *Annales d'Angoulême*[25] et le *Chronicon Aquitanicum*[26] qui vont servir d'assise chronologique à une partie de la *Chronique*. Il est bien possible, aussi, qu'Adémar ait été incité à faire œuvre d'historien par les événements qui se déroulaient, en ce début du XI[e] siècle, sur une scène aquitaine dominée par deux fortes personnalités, le duc d'Aquitaine Guillaume le Grand et son «ami» le comte d'Angoulême, Guillaume IV, qui cherchaient à imposer leur autorité aux *principes*. Guillaume IV regardait vers Jérusalem, tandis que Guillaume le Grand entretenait de larges contacts avec l'Occident tout entier, notamment avec le roi de France, Robert le Pieux, l'empereur, Henri II, et la papauté. Les bruits du monde pouvaient ainsi pénétrer derrière les murs du monastère. Adémar sortait lui-même de la clôture[27], rendait des services au duc, notamment en 1024, lorsqu'il rassembla un dossier canonique et liturgique pour justifier l'intervention de Guillaume le Grand dans la désignation de Jourdain à l'évêché de Limoges[28]. Il se faisait apprécier de l'évêque d'Angoulême, Rohon, en lui préparant une version plus complète du *Liber pontificalis* [29]. Sans doute pouvait-il espérer que les services rendus lui vaudraient quelque récompense.

C'est aussi vers 1025-1026 qu'il «commença à rassembler des matériaux pour la première version de son histoire d'Aquitaine»

[24] Sur le *BNF* lat. 5239, qui contient une copie des *Annales Lemovicenses et du Chronicon Aquitanicum* (f. 4-20), et sur d'autres manuscrits, il commence à noter certains événements tels que le remplacement des chanoines par des moines à Saint-Martial en 848, le soi-disant couronnement de Charles le Chauve à Limoges, en 855, ou la destruction du Saint-Sépulcre en 1010 (5239, f. 19r, v. LANDES, *Relics*, p. 95.

[25] *Annales Engolismenses*, éd. G. H. PERTZ, *MGH SS*, t. XVI, 1859, p. 485-487.

[26] Éd. G. H. PERTZ, *MGH SS*, t. II, 1879, p. 252-253. Le *Chronicon* est la version limousine des *Annales Lemovicenses*.

[27] Adémar, cependant, n'a rien d'un moine gyrovague comme Raoul Glaber et ses déplacements se limitent, semble-t-il, aux pays de la Charente et au Limousin et surtout sans doute à des allers et retours entre Saint-Cybard et Saint-Martial, v. LANDES, *Relics, Appendix F*, p. 370-371.

[28] LANDES, *Relics*, p. 119-120.

[29] *Op. cit.*, p. 109. Il copie la *Vie de Charlemagne* d'Éginhard, et la *Vie de l'empereur Louis [le Pieux]* de l'Astronome.

(P. Bourgain). Trois ans plus tard, peut-être déçu dans son ambition d'obtenir l'abbatiat de Saint-Cybard[30], il entreprend une seconde rédaction qui s'élargit à l'histoire des Francs depuis leurs origines troyennes jusqu'aux Carolingiens. La troisième pourrait dater de 1029, année décisive qui voit Adémar, revenu à Limoges, célébrer la «mémoire» des abbés de Saint-Martial de Limoges — *Commemoratio abbatum Sancti Martialis*[31] —, et surtout se démener pour promouvoir saint Martial du rang de confesseur à celui d'apôtre[32], avec l'appui de l'abbé de Saint-Martial, Odolric, et le soutien plus tardif de l'évêque de la cité. Adémar a produit son œuvre historique en quatre ans non dans le calme du cloître mais dans la fébrilité d'ambitions diverses.

Tout s'effondre dans la funeste journée du 3 août 1029[33]. Le jour même où l'on inaugurait triomphalement dans la cathédrale de Limoges, en présence de tout le clergé limousin, la liturgie de Saint-Martial, *apôtre*, par une messe solennelle, voilà que se dresse un adversaire de taille : c'est un moine italien fort savant, «grammairien d'une très vive pénétration (*acutissimus*)», Benoît,

[30] L'abbé de Saint-Cybard, mort dans la croisade du comte d'Angoulême, a été remplacé par Amalfred, un protégé de Guillaume IV (III, 35), mais il n'est pas prouvé qu'Adémar, peut-être devenu écolâtre de son monastère, ait été déçu dans ses ambitions de carrière à Saint-Cybard, comme a cru pouvoir le supposer Richard Landes (*Relics*, p. 161-163).

[31] Il s'agit d'une histoire des abbés de Saint-Martial jusqu'en 1026, *Commemoratio abbatum Lemovicensium basilicae s. Marcialis apostoli*, éd. DUPLÈS-AGIER, *Chroniques de Saint-Martial de Limoges*, p. 1-8.

[32] Adémar, reprenant les thèses de la *Vita prolixior* (éd. L. SURIUS, *De probatis sanctorum vitis*, t. VI, Cologne, 1618, p. 365-374, trad. fr., R. LANDES, C. PAUPERT, *Naissance d'apôtre. La vie de saint Martial de Limoges. Un apocryphe de l'an Mil*, Turnhout, 1991), composée à la fin du X^e^ ou au début du XI^e^ siècle, veut faire de Martial, saint confesseur du III^e^ siècle, selon Grégoire de Tours, un des 70 disciples du Christ, cousin de saint Pierre, un *apôtre*, évangélisateur de l'Aquitaine et des Gaules. Adémar croyait autant à l'apostolicité de saint Martial qu'«aux quatre saints Évangiles» (*Patrol. lat.*, 139, col. 96). Cette thèse, acceptée dès le milieu du XI^e^ siècle à Saint-Martial, était encore défendue au XIX^e^ siècle par un érudit limousin, l'abbé Arbellot ; elle a été ruinée par le grand article de L. DUCHESNE, Saint Martial de Limoges, *Annales du Midi*, t. 4, 1892, p. 289-330, complété par D. F. CALLAHAN, The Sermons of Adémar of Chabannes and the Cult of St. Martial of Limoges, in *Revue bénédictine*, t. 86, 1976, p. 251-295. et LANDES, *Relics*, p. 197.

[33] Les faits sont connus grâce à la lettre autographe sur l'apostolicité de saint Martial, écrite par Adémar en pleine controverse avec Benoît de Cluse, dans les semaines qui ont suivi l'événement (*Patrol. lat.*, t. 141, col. 89-112). Elle est bien analysée par L. SALTET, Une discussion sur saint Martial entre un lombard et un limousin en 1029, in *Bulletin de littérature ecclésiastique*, t. 26, 1925, p. 161-186. Il est bien possible que cette lettre encyclique adressée au pape, à l'empereur, au duc d'Aquitaine et à de nombreux évêques n'ait jamais été envoyée, v. LANDES, *Relics*, p. 12, 251 suiv.

neveu de l'abbé de Saint-Michel de Cluse, qui démolit sans aucun ménagement toutes les innovations hagiographiques et liturgiques[34].

Les dernières années d'Adémar sont tristes et controversées. Revenu à Saint-Cybard, meurtri par son échec et dramatiquement seul[35], isolé parmi de nombreux ennemis, «scorpions» et «vipères», il abandonne le travail d'historien pour se lancer ou plutôt s'enfoncer dans une défense acharnée de saint Martial. Champion fanatique et sans scrupules de l'apostolicité, il n'hésite pas à produire toutes sortes d'interpolations et de faux — fausse lettre des moines du Mont des Oliviers à Charlemagne[36], fausse épître du pape Jean XIX[37], faux décrets du concile de Bourges et de Limoges de 1031[38], et même deux lettres de saint Martial lui-même[39]. C'est alors aussi qu'il compose une cinquantaine de sermons qui n'ont, sans doute, jamais été prononcés[40]. On a qualifié

[34] LANDES, *Relics*, p. 228 suiv.

[35] Il avoue lui-même le trouble profond qui l'affecte dans sa lettre encyclique, *BNF*, lat. 2469, f. 12 r, *cit.* R. LANDES, A *libellus* from Saint-Martial of Limoges written at the time of Ademar of Chabannes : un faux à retardement, in *Scriptorium*, t. 37, 1983, p. 178-209, ici p. 195 n. 65 : *est nobis extasim cerebri, alienationem mentis inmitens nobis* (la cervelle en transe et l'esprit aliéné).

[36] D. F. CALLAHAN, The Problem of the «*Filioque*» and the Letter from the Pilgrims Monks of the Mount of Olives to Pope Leo III and Charlemagne. Is the Letter another Forgery of Ademar of Chabannes?, in *Revue bénédictine*, t. 102, 1992, p. 75-134.

[37] L. SALTET, Une prétendue lettre de Jean XIX sur saint Martial, fabriquée par Adémar de Chabannes, in *Bulletin de littérature ecclésiastique*, t. 27, 1926, p. 117-139 ; LANDES, A *Libellus* from Saint-Martial of Limoges, p. 189 suiv., 194 suiv. et Appendix II, p. 200-201 (édition) : Adémar a, sans doute, contrefait son écriture pour mieux dissimuler la fausseté du document et imposer l'apostolicité de saint Martial aux générations futures qui consulteront les tables pascales écrites de sa main.

[38] MANSI, *Concilia*, t. XIX, p. 501-506 et 507-548, J. BECQUET, Le concile de Limoges de 1031, in *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, t. 128, 2000, p. 23-62, accorde quelque crédit aux canons de ce concile qui sont seulement connus par le texte d'Adémar. Mais il est presque certain que ce dernier a introduit dans le récit du concile, les sermons qui y furent prononcés et même les canons, des interpolations favorables à l'apostolicité de saint Martial, v. la critique impitoyable de D. F. CALLAHAN, Adémar of Chabannes, Apocalypticism and the Peace Council of Limoges of 1031, in *Revue bénédictine*, t. 101, 1991, p. 32-49.

[39] *Maxima bibliotheca veterum patrum et antiquorum scriptorum ecclesiasticorum*, éd. M. DE LA BIGNE, t. II, Lyon, 1677, p. 107-114.

[40] Ce qui ne veut pas dire, bien au contraire, qu'ils sont sans intérêt pour l'historien, v. D. F. CALLAHAN, The Sermons of Adémar de Chabannes and the Cult of St Martial de Limoges, in *Revue bénédictine*, t. 86, 1976, p. 251-295 et M. FRASSETTO, The Art of Forgery : The Sermons of Ademar de Chabannes and the Cult of Saint Martial of Limoges, in *Comitatus*, t. 26, 1995, p. 1-15.

cette passion de «marotte», de «mythomanie», de folie ou d' «idée fixe»[41]. Si on en croit les recherches récentes de Richard Landes et de Daniel Callahan, cette prodigieuse activité de faussaire, qui couvre des centaines de folios, s'expliquerait non seulement par les déceptions du moine de Saint-Cybard mais aussi par une violente poussée de peurs et d'espoirs liés à des attentes millénaristes – une sorte de conversion eschatologique –, dont on trouve de plus en plus de traces dans son œuvre[42]. Ce sont elles qui le poussent à exalter saint Martial «tenu comme un lien évident, présent à Limoges, entre l'âge apostolique et la toute proche fin des temps»[43] puis à se rendre à Jérusalem, sur le Mont des Oliviers pour y vivre les derniers jours[44], en attendant de comparaître devant Dieu, assuré de n'avoir jamais menti.

Les falsifications tardives d'Adémar ont parfois terni sa réputation d'historien[45]. Avant la conversion eschatologique, qui l'a si vivement ébranlé, le faussaire perçait-il sous le chroniqueur? Avait-il gardé «la tête froide»[46]? Avant de répondre à ces questions, il est nécessaire de présenter brièvement la tradition manuscrite[47] de la *Chronique* et les grandes phases de sa composition.

[41] K. LEYSER, *The Ascent of Latin Europe,* Oxford, 1986, p. 18 dit qu'Adémar a *a bee under the bonnet.*

[42] LANDES, *Relics,* p. 285 suiv.

[43] La citation est empruntée à la remarquable recension de l'ouvrage de Richard Landes par Marcel Pacaut dans *Revue historique,* t. 597, 1996, p. 242. GRIER, Roger de Chabannes [*supra,* n. 21], a montré qu'une véritable mutation s'était produite dans la seconde moitié de 1028 dans les manuscrits musicaux de Saint-Martial : jusqu'à cette date, les responsables des livres liturgiques restent fidèles à la tradition de Martial confesseur qui était celle de son oncle Robert (1025).

[44] D. F. CALLAHAN, Jerusalem in the Monastic Imaginations of Early Eleventh Century, in *The Haskins Society Journal,* t. 6, 1994, p. 119-127.

[45] H. SCHNEIDER, *Ademar von Chabannes und Pseudoisidore - der «Mythomane» und der Erfälscher,* dans *Gefälschte Rechtstexte. Der bestrafte Fälscher,* t. II : *Fälschungen im Mittelalter,* Hanovre, 1988, p. 129-150 (MGH, Schriften, 33) ; J. GILLINGHAM, *Ademar of Chabannes and the History of Aquitaine in the Reign of Charles the Bald,* dans *Charles the Bald : Court and Kingdom,* éd. M. GILSON et J. NELSON, Oxford, 1981 (Bar International Series), p. 3-14.

[46] LABANDE, *L'historiographie de la France de l'Ouest* [*supra,* n. 1], p. 787.

[47] Pour une discussion plus approfondie, le lecteur est prié de se reporter à l'introduction de Pascale Bourgain dans *Ademari Cabannensis Chronicon,* éd. P. BOURGAIN avec la collab. de G. PON et R. LANDES, Turnhout, 1999 (Corpus christianorum, Continuatio mediævalis, CXXIX), p.VIII-CXVI [abrégé éd. BOURGAIN].

La Chronique

Georges Duby fait une brève allusion dans son livre sur *L'an mil* à la complexité de la tradition manuscrite de l'œuvre d'Adémar : «Des remaniements, des additions postérieures, altèrent un texte qui pose à la critique érudite de graves problèmes[48]». Il n'est pas question d'évoquer ici les discussions des spécialistes et on se contentera de distinguer avec Pascale Bourgain, dernière éditrice de la *Chronique,* trois versions :

– un «premier jet» (Alpha), datant de 1026/1027, mais souvent retouché par la suite. Il s'agit d'une version autographe, identifiée par Léopold Delisle en 1896, qui est conservée par le BNF lat. 6190, f. 53-57[49].

– une version angoumoise (Bèta), beaucoup plus développée, rédigée à Angoulême en 1028 et connue, non par un manuscrit autographe, mais par une dizaine de copies plus ou moins complètes. La plus ancienne est la copie, dite A (milieu du XI^{e} s.), conservée dans le ms *BNF* lat. 5927, p. 1-262, qui provient sans doute d'Angoulême, comme le manuscrit suivant (L), fait vers 1100 pour le monastère de Saint-Cybard[50].

– une version plus longue (Gamma), représentée par deux fragments dont l'authenticité ne peut être discutée puisqu'ils sont de la main d'Adémar (Z, *BNF* lat. 5943^{A}, f. 1-4 et Vatican reg. lat. 263, f. 231-5) et par une copie médiocre, pleine d'erreurs, dans un manuscrit de la seconde moitié du XII^{e} siècle (C, *BNF* lat. 5926, f. 4-66 pour les livres I et II, III et f. 116 v-139 v pour le livre III, 16-70). Dans l'ensemble, C suit la partie de la *Chronique* contenue dans Z ; il présente des différences pour III, 1-15, où le texte d'Adémar est remplacé par ses modèles, Éginhard et l'Astronome, si bien qu'on ne peut «inférer directement du texte de C ce que contenaient les parties perdues de Z[51]».

[48] DUBY, *L'an Mil* [*supra,* n. 7], p. 19.

[49] Le texte d'Alpha, édité par J. CHAVANON, *La Chronique,* Paris, 1897 [*Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*]), sous la lettre H (p.199-211) est réédité par R. Landes dans éd. BOURGAIN, p. 1-14.

[50] *Saint-Pétersbourg,* Bibl. nat. Russie, lat. F. v. IV 3, f. 1-89, v. A. LUBLINSKAYA, Le manuscrit de la chronique d'Adémar de Chabannes à Leningrad, dans *Études de civilisation médiévale (IX^{e}-XII^{e} siècles). Mélanges offerts à E.-R. Labande,* Poitiers, 1974, p. 503-508 : v. éd. BOURGAIN, p. XXII-XXIII.

[51] Éd. BOURGAIN, p. LI.

Aussi parmi les nombreux problèmes qu'a posé aux érudits l'établissement du texte, l'un des plus délicats concerne des additions de C, qui ne figurent pas dans le reste de la tradition manuscrite et que plusieurs érudits avaient écartés comme des interpolations du XII[e] siècle[52]. Ces interpolations, réelles ou supposées, ont suscité la méfiance des éditeurs du XIX[e] siècle, Georges Waitz[53], Jules Chavanon[54] et Jules Lair[55], alors que la dernière édition de Pascale Bourgain, tout en contrôlant, selon des critères linguistiques et historiques, les additions qu'elle comporte, a pris pour la première fois C comme texte de base, quand rien ne s'y opposait.

Adémar a cherché à corriger son texte, à élargir ses informations d'une version à l'autre. Mais il n'a pas continué à retoucher son récit jusqu'à ses derniers jours comme Raoul Glaber[56], si bien que la *Chronique* a, semble-t-il, échappé aux dérives des dernières années[57].

La division en trois livres revient sans doute à Adémar. Le premier livre couvre l'histoire des Francs depuis les origines troyennes jusqu'à la mort de Pépin en 768. Le deuxième est entièrement consacré au règne de Charlemagne. Le livre III couvre la période 814-1029. Les derniers événements rapportés, mort et succession

[52] Encore récemment l'historien allemand Helmut Beumann avait conclu que la fin du livre II, attestée par le fragment autographe Z, décrivant la tombe de Charlemagne à Aix, montrait l'empereur «siègeant sur un trône d'or, [...] ceint de son épée d'or, tenant [...] dans les mains, un évangéliaire à reliure d'or» (III, 25), alors que dans le texte de C, au livre III, c. 31, rapportant la découverte du tombeau par l'empereur Otton III, Charlemagne, toujours assis, tient dans ses mains le sceptre et l'épée. En outre, toujours selon C, Otton III aurait déplacé le corps de l'empereur derrière l'autel de saint Jean-Baptiste. Beumann voit dans ces changements une addition du XII[e] siècle après la seconde découverte du tombeau de l'empereur en 1154 près de cet autel, v. H. BEUMANN, *Grab und Thron Karls der Grossen zu Aachen,* dans *Karl der Grosse. Lebenswerk und Nachleben,* éd. W. BRAUNFELS, IV : Düsseldorf, 1967, p. 9-38, et R. MORISSEY, *L'empereur à la barbe fleurie. Charlemagne dans la mythologie et l'histoire de France,* Paris, 1997 [Bibliothèque des histoires], p. 22, n. 2), ainsi que la critique de l'éd. BOURGAIN, p. LVI-LVII.

[53] *MGH, Scriptores,* t. IV, réimpr. Hanovre, 1968, p. 106-148.

[54] *La Chronique d'Adémar de Chabannes*, Paris, 1897.

[55] J. LAIR, *Études critiques sur divers textes des X[e] et XI[e] siècles,* vol. II, *L'historia d'Adémar de Chabannes,* Paris, 1899.

[56] M.-C. GARAND, Un manuscrit d'auteur de Raoul Glaber? Observations codicologiques et paléographiques sur le ms. Paris B. N. lat. 10912, in *Scriptorium,* t. 37, 1983, p. 5-28, ici p. 27 et RAOUL GLABER, éd. ARNOUX, p. 21.

[57] Richard LANDES (*Relics,* p. 219-220) s'étonne que la dernière version connue de la *Chronique* soit si peu marquée par l'affirmation de l'apostolicité de saint Martial qui n'est relevée qu'une fois en III, 56.Y a-t-il eu une version, aujourd'hui perdue, postérieure à *Gamma*?

du comte d'Angoulême Guillaume IV, victoire et décès du roi Alphonse V de Léon au siège de Viseu au Portugal sont d'avril et août 1029 (III, 68-70).

La capitulation est absente du premier manuscrit autographe (Alpha) ainsi que de tous les autres manuscrits, pour la partie dite originale de la *Chronique* (III, 16-70). Pour les parties antérieures, il semble qu'Adémar dans la version Bèta ait repris avec quelques modifications la table des matières et la division en chapitres qui figuraient dans sa source, le *Liber historiae Francorum*. C'est le même genre de capitulation que le moine de Saint-Cybard semble avoir voulu introduire dans le livre II, mais non sans arbitraire[58].

Les recherches récentes de Richard Landes et de Pascale Bourgain sur les manuscrits de la *Chronique* ont permis de mieux comprendre la complexité de la tradition manuscrite qui répond à des changements profonds, dans l'idée même que se faisait le moine de Saint-Cybard de son travail d'historien. Après avoir envisagé d'écrire une simple chronique d'Aquitaine utilisant les fragments annalistiques qu'il avait rassemblés[59], il a fort heureusement élargi son projet, ou plus exactement, lui a conféré plus de profondeur historique en replaçant l'histoire récente ou contemporaine de l'Aquitaine dans une histoire des Francs remontant à leurs origines troyennes[60]. Grâce à ces versions successives, aux retouches, repentirs et additions qu'elles comportent, on a la chance exceptionnelle de pénétrer dans le *scriptorium* et de pouvoir suivre la genèse de l'œuvre[61].

On ne sait pas avec précision comment l'apprenti historien a pu se procurer les matériaux qu'il a utilisés. Sans doute s'est-il servi d'un corpus de textes provenant de l'abbaye de Fleury-sur-Loire[62] qui était devenue, au début du XI[e] siècle, au temps d'Aimoin,

[58] V. la transition du chapitre 10 à 11.

[59] *Supra*, n. 47.

[60] Cet équilibre entre le passé et le présent a été bien souligné par R. LANDES, *Relics*, p. 140.

[61] *Op. cit.*, p. 11 suiv.

[62] Éd. BOURGAIN, p. LXIII-LXIV. Parmi les nombreux liens entre l'abbaye ligérienne et les monastères de Saint-Martial et de Saint-Cybard, on relèvera la mémoire des morts (J.-L. LEMAÎTRE, *Mourir à Saint-Martial : la commémoration des morts et les obituaires à Saint-Martial de Limoges du XI[e] au XIII[e] siècle*, Paris, 1989, p. 365-366, a édité l'acte de confraternité triangulaire conclu entre les abbayes de Saint-Martial, de Fleury et de Solignac), la formation de l'abbé Odolric (1025-1040) à Fleury, au temps d'Abbon (MANSI, *Concilia*, t. XIX, 511) et surtout les allusions faites, dans la *Chronique* elle-même, au monastère de «Saint-Benoît des Francs» et à ses abbés, Abbon et Gauzlin.

«le principal centre de production historique français»[63] ; mais on comprend mieux aujourd'hui comment il les a travaillées et comment elles lui ont sans doute servi dans sa formation d'historien.

Les 51 premiers chapitres du livre I sont empruntés à une œuvre de la première moitié du VIII[e] siècle, le *Liber historiae Francorum*[64], composé vers 726-727, par un Neustrien qui résume l'œuvre de Grégoire de Tours en y ajoutant quelques légendes orales ou savantes[65] et prolonge son récit jusqu'au début du VIII[e] siècle. Les derniers chapitres du livre I (52 suiv.) sont tirés des chapitres 10 à 24 de la *Continuatio* du Pseudo-Frédégaire[66]. La fin du livre I, le livre II et le début du livre III (c. 1-16) viennent des *Annales regni Francorum*[67], complétées dans la version Gamma de quelques emprunts à la *Vie de Louis le Pieux* de l'Astronome[68], qu'Adémar a copiée[69] et qu'il utilise dans III, 16[70].

Cette première partie de la *Chronique* a peu retenu l'attention des historiens, qui préféraient se reporter aux sources utilisées par Adémar. Ils n'y voyaient qu'une «vaste et assez incohérente compilation»[71] ou un «plagiat[72]». Personne n'aurait eu l'idée de la traduire et, si nous avons choisi de le faire, c'est pour offrir au lec-

[63] R.-H. BAUTIER, L'école historique de l'abbaye de Fleury, d'Aimoin à Hugues de Fleury, dans *Histoires de France, historiens de France.* Actes du colloque international de Reims, 14 et 15 mai 1993, publiés par Y.-M. BERCÉ et Ph. CONTAMINE, Paris, 1994, (Société de l'Histoire de France), p. 59.

[64] *Liber historiae Francorum,* éd. B. KRUSH, *MGH SS rer. mer.,* II, 1888, p. 215-328 ; trad. angl. B. S. BACHRACH, Coronado Press, 1973 ; v. R. A. GERBERDING, *The Rise of Carolingians and the «Liber historiae Francorum»,* Oxford, 1987.

[65] C'est le cas de la légende des origines troyennes des Francs, mentionnée pour la première fois dans la *Chronique* du Pseudo-Frédégaire et reprise au début du livre I d'Adémar.

[66] *Chronicarum quae dicuntur Fredegarii scholastici continuationes,* éd. B. KRUSCH, *MGH SS rer. mer.*, t. II, 1888, p. 168-193 ; éd. et trad. angl. J. M. WALLACE-HADRILL, *The Fourth Book of the Chronicle of Fredegar, with its Continuation,* l. IV, Melbourne-Londres-Édimbourg, 1960 (Medieval Classics).

[67] *Annales regni Francorum* [abrégé *ARF*], éd. F. KURZE, *MGH SS rer. germ. in us. sch.,* VI, 1895.

[68] ASTRONOMUS, *Vita Hludovici Imperatoris,* éd. G. H. PERTZ, *MGH SS,* II, 1829, p. 604-648 et E. TREMP, *MGH SS rer. germ. in usu sch.,* Hanovre, 1995 (non utilisée ici).

[69] *BNF* lat. 5943[A], f. 15 v-37.

[70] Éd. BOURGAIN, p. LXV. Dans les premiers chapitres du livre III, on trouve aussi quelques souvenirs de l'Astronome, v. III, 4, 7 etc.

[71] L. HALPHEN, *Une rédaction ignorée de la Chronique d'Adémar de Chabannes,* dans *À travers l'histoire du Moyen Age,* Paris, 1950, p. 130 qui regrette qu'Adémar ait cherché à élargir son premier projet limité à l'histoire d'Aquitaine.

[72] CHAVANON, Préface, p. 13 ; DUBY, *L'an Mil,* p. 19 et, plus récemment, M. PACAUT, in *Revue historique,* t. 597, 1996, p. 241.

teur le moyen de mieux comprendre les difficultés de l'historien vers l'an Mil. À cette époque, l'histoire ne faisait l'objet d'aucun enseignement et les bibliothèques monastiques les plus importantes, surtout au sud de la Loire, ne comptaient qu'un nombre très limité d'œuvres historiques[73]. Le travail de l'historien consistait donc d'abord à rassembler des manuscrits, les copier, les résumer et les corriger. De fait, même quand il «suit d'assez près» le *Liber historiae Francorum,* il en corrige les «fautes» pour rendre le texte plus accessible à ses lecteurs. En bon élève de Saint-Martial, qui a appris le latin scolaire et correct issu de la grande réforme linguistique carolingienne, il ne supporte plus la liberté du latin vivant des VII[e] et VIII[e] siècles : il «fait la toilette» du texte[74].

Parfois il comprend mal ce qu'il lit. Ainsi prend-il le nom d'un peuple – les Wiltzes – pour un nom de lieu (III, 10), *Ringum* ou *Hringum* – le ring, le camp des Avars dans les *Annales regni Francorum* – pour un homme (II, 13). Mais comment lui reprocher ces confusions, puisqu'il ne disposait, dans la bibliothèque de Saint-Cybard, d'aucun instrument de travail lui permettant d'identifier les personnes ou les noms de lieux[75].

Il lui arrive aussi d'introduire, volontairement, des passages originaux dans les textes-sources[76]. Ces intercalations, souvent très douteuses, concernent l'histoire d'Angoulême[77] et, d'abord, celle du patron de son monastère, saint Cybard, dont l'origine fami-

[73] B. GUENÉE, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval,* Paris, 1980 (Collection historique), p. 100-101.

[74] LABANDE, *L'historiographie,* p. 785. Adémar rectifie les confusions de l'ablatif et de l'accusatif, de la deuxième et de la troisième déclinaison ; il remplace des formes verbales protoromanes construites avec le verbe *habere* en parfaits non analytiques, transforme les accusatifs absolus en ablatifs absolus etc, v. l'introduction de l'éd. BOURGAIN (p. XCIV suiv.) qui constitue la première étude d'ensemble de ces corrections grammaticales que l'on rapprochera du Prologue des *Historiae Francorum* d'Aimoin de Fleury : «J'ai obéi à tes ordres en exerçant mon petit talent ... à réunir en un seul corpus *et sous une forme latine plus correcte* l'histoire de la nation franque et de ses rois ... rédigée dans une langue négligée» (*Patrol. lat.,* t. 139, col. 627).

[75] Adémar commet bien d'autres fautes qui rendent, parfois, le texte intraduisible. Nous signalerons dans les notes de la traduction les erreurs les plus flagrantes.

[76] I, 11, 16, 24, 29, 31 ; II, 1 etc.

[77] La nomination par Clovis, en 507, comme évêque d'Angoulême de son chapelain Aptonius en remplacement d'un évêque arien (I, 16) vient sans doute d'une confusion avec un évêque du même nom, mentionné dans l'acte d'affranchissement consenti, en 548 ou 568, par Cybard, «diacre et reclus» et dans les souscriptions du concile d'Orléans de 549, v. J. de LA MARTINIÈRE, Saint Cybard. Étude critique d'hagiographie, VI[e]-XII[e] siècle,

liale, la naissance et la mort sont mentionnées dès le livre I, c. 11 : «En ce temps-là (*au moment du mariage de Clovis*) naquit saint Cybard, d'un père comte de Périgueux nommé Félix, qui par la suite, rempli de sainteté, devint le patron de la cité d'Angoulême[78].»

Au début du livre II, Adémar ajoute au texte des *Annales regni Francorum* une liste des rois de France jusqu'en 768 (II, 1) qui pourrait venir des *Miracula sancti Genulfi*, II, 4-5[79]. Dans le même chapitre, il énumère les biens qui auraient été donnés à l'abbaye de Saint-Cybard par un diplôme royal. Il a bien le texte sous les yeux, il n'en modifie guère la teneur[80] mais se trompe dans la datation et la paternité de l'acte, puisqu'il attribue à Charlemagne un diplôme de Charles le Chauve, du 6 septembre 852.

Une des additions les plus intéressantes, est la liste, de «ton biblique», qui prétend retracer la généalogie du savoir depuis Bède le Vénérable jusqu'à l'évêque d'Angoulême Hélie Scotigène (862-*ca* 875) et Remi d'Auxerre[81]. Elle témoigne de la difficulté que pouvait avoir un moine, même fort instruit, au début du XI[e] siècle à reconstituer l'histoire culturelle de l'époque carolingienne.

C'est seulement à partir du livre III, chap. 16, c'est-à-dire à partir des années 830 et suivantes, que la *Chronique* d'Adémar devient originale. Encore faut-il distinguer les chapitres traitant des périodes carolingiennes et post-carolingiennes (c. 16-30), pour lesquelles il est assez largement tributaire d'une documentation écrite, de ceux qui relèvent de l'histoire contemporaine, et qui sont nourris des observations personnelles d'Adémar et de renseignements qu'il a pu recueillir sur des régions parfois très éloignées

in *Bulletins et Mémoires de la Société archéologique et historique de la Charente, Mémoires et documents*, 1906-1907, p. 1-292, ici p. 3-6 et 201 suiv. On peut faire aussi des réserves pour l'ensevelissement du roi Théodebert († 575), dans une église portant le vocable de saint Cybard, avant la mort du reclus en 581 (III, 31 et *op. cit.* p. 208), et pour la dédicace de la cathédrale d'Angoulême par saint Germain de Paris et saint Grégoire, archevêque (*sic*) de Tours (III, 29 et *op. cit.*, p. 209).

[78] Les intercalations relatives à saint Cybard comportent des variantes, aussi bizarres que contradictoires (I, 24 et surtout les deux occurrences de II, 1).

[79] Éd. BOURGAIN, p. LXV-LXVIII ; sur les *Miracles de saint Genou*, v. *infra*, n. 92.

[80] LA MARTINIÈRE, Saint-Cybard, p. 207-208 a relevé les variantes.

[81] Adémar a emprunté cette liste à une note du moine Gauzbert, *Nota de scolis*, copiée dans *Leyde, Voss. lat.* O 15, f. 147v-148, éd. DELISLE, *Notice* ... [*supra*, n. 3], p. 311-312 et critique dans LANDES, *Relics*, p. 101, n. 132.

d'Angoulême et de Limoges. Adémar, en effet, contrairement à une opinion trop répandue, n'est pas seulement un historien régional, enfermé dans les limites de la principauté des Guillaume.

Adémar et les Annales d'Aquitaine (III, 16-30)

Pour les chapitres 16-30, Adémar utilise de courtes annales compilées à Angoulême et à Limoges[82]. Il a tenté de regrouper les informations en un récit continu qui n'obéit pas à un ordre strict. Dans le même chapitre, se télescopent des événements éloignés les uns des autres dans le temps (III, 19) et dans l'espace (III, 22). Il a retravaillé ses sources, non sans les déformer. À l'année 845, on lit dans le *Chronicon Aquitanicum :* «Le comte Seguin est pris et tué par les Normands, et la ville de Saintes brûlée et ses trésors emportés»[83], ce qui devient dans la *Chronique*: «L'année suivante, Seguin, *comte de Bordeaux et de Saintes,* fut capturé et tué par les Normands, et Saintes brûlée par eux». L'addition, *comte de Bordeaux,* est une erreur venant de ce qu'Adémar a fait fonctionner sa mémoire et son intelligence, comme tout historien qui se respecte : ayant lu dans les *Annales regni Francorum* qu'un Seguin était duc de Gascogne, il en a déduit qu'il devait être aussi comte de Bordeaux, comme d'autres ducs de Gascogne à cette époque, et il en a fait aussi un *comte de Saintes,* parce que le contexte semblait le laisser supposer, sans se rendre compte qu'on ne pouvait pas être en même temps comte de Bordeaux et de Saintes, puisque ces deux cités appartenaient à des maîtres différents en 845[84].

Bien d'autres passages suscitent la méfiance[85]. On n'en citera quelques-uns à titre d'exemples, concernant les IX^e^ et X^e^ siècles.

[82] *Supra,* n. 25 et 26.

[83] *Chronicon Aquitanicum,* éd. PERTZ, *MGH SS,* II, Hanovre, 1879, p. 252-253, ici p. 253.

[84] GILLINGHAM, *Adémar of Chabannes and the History of Aquitaine* [*supra,* n. 45], p. 44. Cet auteur a fort bien montré, à partir de plusieurs exemples similaires, les méthodes de travail, assez désinvoltes, d'un historien intelligent, brillant, mais peu soucieux d'exactitude et capable de désinformation. En III, 23, il n'hésite pas à déplacer vers 915-916 une famine mentionnée par les *Annales Engoslimenses* en 868, pour prouver que la main de Dieu s'est abattue sur le comte d'Angoulême, Audoin, coupable d'avoir voulu conserver, dans sa ville, le bois de la Croix appartenant à l'abbaye de Charroux. On se reportera aussi à la note 129 du chapitre III, 16 concernant le passage de Louis le Pieux à Limoges en 832.

[85] On signalera dans les notes de la traduction les erreurs que l'on a pu repérer.

En III, 16, Adémar prétend qu'au mois d'octobre 830, Louis le Pieux, de passage en Limousin, a fait consacrer la nouvelle basilique du Sauveur — Saint-Martial — à Limoges et y a fait transférer les reliques de saint Martial. Cette initiative est suivie de la déposition de l'empereur et d'un «déluge continuel de pluies» qui ne cessa en Aquitaine «que le jour où le corps de saint Martial fut à nouveau replacé dans son précédent sépulcre». L'an de l'Incarnation 830, une des rares dates que mentionne Adémar est fausse[86] et le récit de la translation «manquée» très suspect, même si le chroniqueur l'a repris dans un sermon[87].

[86] Le séjour de l'empereur en Limousin, nié par M. DUCHEIN (Les textes antérieurs à l'an Mil relatifs aux églises de Limoges, *Recueil de travaux offert à M. Clovis Brunel,* Paris, 1951, p. 387-400, ici p. 396), est confirmé par des textes contemporains pour 832: THÉGAN, *Vita Hludowici imperatoris,* c. 4, éd. G. H. PERTZ, *MGH SS,* II, 1829, p. 598; ASTRONOME, c. 41, éd. cit. *supra,* n. 68, p. 598. On ne comprend pas pourquoi Adémar date l'événement de 830 dans la *Chronique* et dans un sermon pour la commémoration de la translation de saint Martial (*BNF,* lat. 2469, f. 68v -70, éd. et trad. M.-M. GAUTHIER, Sermon d'Adémar de Chabannes pour la translation de saint Martial le 10 octobre ..., in *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin,* t. 87, 1961, p. 72-83) dans la nouvelle basilique du Sauveur, suivie de terribles catastrophes dans toute la Gaule dues au mécontentement du saint.

[87] Cf. n. précédente. Toute cette histoire pourrait bien avoir été suggérée à Adémar par la lecture de l'Astronome (*Vita Hludowici imperatoris,* c. 47, éd. citée, *supra,* n. 68, p. 635) qui évoque «un hiver très rude [et] une inondation de pluies abondantes», pour expliquer le retour précipité de Louis le Pieux en France. Le sermon d'Adémar mentionne aussi une deuxième translation (vers 845-848) provoquée par la menace des Normands qui incite les habitants de Limoges à transporter les précieux restes à l'abri du château de Turenne. Le convoi dut s'arrêter en route et ramener le corps du saint à son emplacement primitif: une *crypta* contenant des sarcophages selon la description de Grégoire de Tours au VI[e] siècle (*De Gloria confessorum,* XXVII-XXVIII, éd. Br. KRUSCH, *MGH Scriptores rer. mer.,* I, 2, 1884, p. 314-315), un «oratoire», selon la *Vita prolixior s. Martialis* à la fin du X[e] siècle (R. LANDES, C. PAUPERT, *Naissance d'apôtre. La vie de saint Martial de Limoges. Un apocryphe de l'an Mil,* Turnhout, 1991, c. XXVI, p. 100-101). Les fouilles réalisées en 1960 (*Fouilles sur l'emplacement de l'abbaye de Saint-Martial. Rapport sur les travaux ...,* établi par M.-M. GAUTIER, J. PERRIER, A. BLANCHON, in *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin,* t. 87, 1961, p. 49-71 et GAUTIER, Première campagne de fouilles à Saint-Martial de Limoges, in *Cahiers archéologiques,* t. 12, 1962, p. 207-248) ont confirmé l'existence, à côté de l'oratoire Saint-Pierre-du-Sépulcre datant au moins du VII[e] siècle, d'après les textes et les fouilles, d'une salle rectangulaire, sorte de *spelunca* à demi-enterrée, où l'on a retrouvé deux sarcophages (fig. 6 et 7) enfouis dans une fosse (qui pourraient être les sarcophages primitifs de saint Martial et de ses compagnons) ainsi qu'un tombeau de mosaïques, qui ne semble pas postérieur au IX[e] siècle, où les restes de saint Martial étaient conservés. Mais l'absence d'une stratigraphie précise et donc de datation ne permet pas, nous semble-t-il, de confirmer les détails du récit d'Adémar. Il est bien possible que la construction d'une basilique dédiée au Sauveur et l'essai manqué d'y transférer le corps de Martial soit à mettre en relation avec la conversion des clercs de Saint-Martial à l'habit monastique au milieu du IX[e] siècle (III, 18), v. J.-M. DESBORDES et J. PERRIER, *Limoges. Crypte Saint-Martial,* Paris, 1990 (Guides archéologiques de la France), notamment p. 31 et 59 suiv.

Plus tard, évoquant la succession d'Ebles Manzer (902-934)[88], Adémar note : « Cependant, à la mort d'Ebles, comte de Poitiers, ses fils devinrent l'un comte, l'autre évêque. L'un, Ebles, fut fait du consentement du roi Louis [Louis IV d'Outremer], évêque de Limoges. Quant à Guillaume dit Tête d'étoupe, promu par ce même roi comte d'Auvergne, du Velay, du Limousin et de Poitiers, il se trouva duc d'Aquitaine (III, 25) ». Cette dernière information n'est pas exacte mais il ne semble pas qu'Adémar ait sciemment cherché à nous tromper sur l'ancienneté du titre ducal dans la lignée des Guillaume, qui n'apparaît en vérité qu'une trentaine d'années plus tard[89]. Il savait que le descendant de Guillaume Tête d'Étoupe, son contemporain Guillaume le Grand, était duc d'Aquitaine tout comme son père Guillaume Fier-à-Bras (963-996). Pourquoi le grand-père n'aurait-il pas alors porté le même titre que ses successeurs et que son prédécesseur Guillaume le Pieux, « comte d'Auvergne et duc d'Aquitaine ». L'erreur d'Adémar est compréhensible. N'a-t-elle pas continué à tromper bien des historiens jusqu'à nos jours ?

Parfois, également, Adémar se laisse abuser par des préjugés monastiques hostiles aux chanoines : Ebles « construisit à partir de rien le rempart de Saint-Hilaire [de Poitiers] et y installa des chanoines car, en raison des invasions normandes, cette abbaye avait été abandonnée par les moines qui y habitaient à l'origine ». Le moine de Saint-Cybard déteste la gent canoniale[90]. Aussi ne peut-il pas imaginer qu'une grande église comme Saint-Hilaire de Poitiers ait eu des origines cléricales ; il faut donc que les moines aient été remplacés par des chanoines. Reste ensuite à expliquer le passage de l'habit canonial à l'habit monastique, et quelle explication plus facile à trouver que les invasions normandes qui, en d'autres lieux, ont effectivement conduit, par manque de ressources, à remplacer la règle de saint Benoît par la règle canoniale d'Aix. L'erreur a été reprise au début du XII[e] s. par la *Chronique de Saint-*

[88] Ce passage n'a pas de source annalistique connue.

[89] W. KIENAST, *Der Herzogstitel in Frankreich und Deutschland,* Munich-Vienne, 1968, p. 192 suiv.

[90] V. le passage de III, 16 où Adémar prétend faussement que l'empereur Louis le Pieux a instauré la discipline monastique à Saint-Cybard d'Angoulême ; v. aussi III, 18 (Saint-Martin de Tours), III, 35 (Eymoutiers) et III, 55 où il est question de la « sauvagerie des chanoines », à propos de Saint-Jean d'Angély.

Maixent[91] et se retrouve, encore aujourd'hui, dans de bons livres d'histoire et d'histoire de l'art.

Adémar ne se limite pas à l'histoire régionale puisqu'il évoque des événements intéressant l'histoire de France et de l'Empire aux IX^e^ et X^e^ siècles. Certains figuraient déjà dans ses sources annalistiques, mais il n'est pas impossible que d'autres proviennent des *Miracles de saint Genou*[92], saint vénéré à l'abbaye de Saint-Genou de l'Estrée, en Berry[93]. Adémar leur a sans doute emprunté, en les transformant parfois, divers passages concernant la bataille de Fontenoy en 843 (III, 16), la mort de l'empereur Lothaire en 855 (III, 19), la fondation du monastère de Cluny et celle de l'abbaye de Déols (III, 21), les luttes entre Carolingiens et Robertiens, l'avènement de Hugues Capet (III, 30) et le combat inventé entre ce dernier et le duc d'Aquitaine[94]. Mais il y a ajouté, au fur et à mesure des rédactions successives, notamment dans *alpha*, des éléments qui viennent d'enquêtes dans les archives de Saint-Cybard (III, 23) ou de traditions orales : anciens *topoi*[95], récits recueillis à

[91] *La Chronique de Saint-Maixent,* éd. et trad. par J. VERDON, Paris, 1979 (Les classiques de l'Histoire de France au Moyen Âge), p. 84.

[92] *Miracula s. Genulphi,* éd. (partielle) O. HOLDER-EGGER, *MGH SS,* XV, Hanovre, 1888, p. 1204-1213. Le problème est de savoir si les fragments d'histoire de France, intercalés dans le recueil de miracles, sont inspirés d'Adémar (c'est l'hypothèse généralement acceptée) ou s'il s'agit d'une source de la *Chronique*, comme le pensent avec de bonnes raisons Richard Landes (*Relics,* p. 132-133) et Pascale Bourgain (Introduction, p. LXV-LXVIII), ou encore si les deux œuvres proviennent d'une source commune aujourd'hui perdue. Il est en tous cas certain que les chapitres 3 et 4 des *Miracula* ainsi qu'une partie du chapitre 5 qui concernent les origines des Mérovingiens et des Carolingiens contiennent les mêmes informations, mais présentées de manière plus condensée. L'auteur des *Miracula* ne dépasse pas la fin du X^e^ s. (avènement des Capétiens et construction d'une basilique par l'abbé Robert en 990) et la première décennie du XI^e^ (mort de l'abbé Robert en 1007). Les *Miracula* pourraient ainsi fournir un relai entre le centre historiographique de Fleury, bien renseigné sur la France du Nord, et le chroniqueur aquitain.

[93] G. OURY, Les documents hagiographiques et l'histoire des monastères dépourvus d'archives, in *Revue Mabillon,* t. 59, 1978, p. 289-316.

[94] Sur les sources et les transformations du récit d'Adémar, v. R. LANDES, *L'accession des Capétiens. Une reconsidération des sources aquitaines*, dans *Religion et culture autour de l'an Mil. Royaume capétien et Lotharingie, Colloque international Hugues Capet 987-1987, La France de l'an Mil*, Paris, 1990, p. 151-166.

[95] Rapportant la mort de l'empereur Lothaire en 855, il évoque le combat des démons et des anges pour s'emparer du corps de l'empereur (III, 19), v. LANDES, *Relics,* p. 135 et n. 19.

Saint-Martial de Limoges[96], ou légendes colportées dans tout le royaume comme l'anecdote du porte-enseigne Fulbert qui se trouve aussi avec quelques variantes chez l'historien rémois Richer et dans le *Cartulaire de Saint-Bertin*[97]. C'est aussi à la tradition orale que le moine de Saint-Cybard a fait souvent appel dans la partie contemporaine du *Chronicon*.

Adémar, historien de l'Aquitaine à la fin du X^e^ et au début du XI^e^ siècle

Bien que respirant tous les effluves qui lui parviennent du monde connu, Adémar s'intéresse, surtout, à l'Aquitaine et plus particulièrement au Limousin, à l'Angoumois, et dans une moindre mesure au Poitou, à la Saintonge, au Périgord, à l'époque de Guillaume le Grand[98], duc d'Aquitaine et comte de Poitiers (996-1030). Ce sont les informations concernant cet espace et cette période que la science historique va chercher dans le *Chronicon*. Qu'y trouve-t-elle?

Pas plus que les autres historiens de son temps, Adémar ne s'intéresse vraiment aux paysans[99]. S'il lui arrive de décrire les foules,

[96] LANDES, *Relics*, p. 135, suggère que des inventions attribuées par les historiens positivistes à l'imagination trop fertile d'Adémar se sont formées dans la communauté de Saint-Martial et ont été propagées par les moines: la confusion entre le couronnement, à Saint-Martial, de Charles l'Enfant avec celui de Charles le Chauve en 855 (III, 19) pourrait être due à la présence, à Limoges, d'une statue équestre de ce dernier (v. T. H. ORLOWSKI, La statue équestre de Charles le Chauve et le sacre de Charles l'Enfant. Contribution à l'étude de l'iconographie carolingienne, in *Cahiers de Civilisation médiévale*, t. 30, 1987, p. 131-144). Quant à la soi-disant origine limousine du premier roi Robertien Eudes (888-898), discutée par F. LOT, Le roi Eudes, duc d'Aquitaine et Adémar de Chabanes, *Annales du Midi*, t. 16, 1904, p. 509-514, il est possible qu'elle soit née de la présence à Limoges de monnaies au type d'Eudes, fixées peu après 900, qui ont été émises durant tout le X^e^ siècle (III, 20).

[97] III, 22; RICHER, *Historiarum libri IV*, I, c. 46, éd. G. H. PERTZ, *MGH SS*, t. III réimpr. 1968, p. 581, v. P. J. GEARY, *Mémoire et oubli à la fin du premier millénaire*, Paris, 1996, p. 224-225.

[98] Le regard d'Adémar s'arrête à Blaye (III, 41 et III, 67). De la Gascogne, il ne connaît que les princes et les princesses. À peine cite-t-il Toulouse, et c'est seulement pour évoquer la communauté juive et les manichéens. Il mentionne une attaque des Maures de Cordoue contre Narbonne (III, 52). L'ancien royaume d'Aquitaine allait jusqu'au Rhône et Guillaume le Pieux exerçait encore son pouvoir sur l'Auvergne et le Velay: ces deux comtés sont absents de la *Chronique* et s'il est question du «comte de Mâcon, en Bourgogne» et du château de Lourdon (III, 52), c'est à cause de Cluny.

[99] *Pagani* désigne toujours les païens, qu'ils soient normands (III, 53, III, 55) ou sarrasins (III, 47, III, 70). *Rusticus* n'est employé que deux fois dans la partie originale de la *Chronique*, pour qualifier un hérétique du Périgord (III, 59), et pour désigner des paysans «infernaux» (*rusticis infernalibus*), sans doute armés, puisqu'ils s'en prennent au château de Merle, en Corrèze (III, 48). *Servus* (III, 22, 41, 52, 55, 58) et *Servitus* (III, 52) ne sont utilisés que pour la condition d'esclave.

le peuple (*multitudo, plebs*)[100], c'est à l'occasion de désastres météorologiques – inondations (III, 46, 56), sécheresses (II, 2) – qui compromettent les récoltes et entraînent disettes, famines, épidémies, sans doute parce que les contrecoups de ces accidents trouvaient un écho, même assourdi, jusque dans les cloîtres, et qu'ils constituaient non des catastrophes naturelles mais aussi des signes surnaturels de la colère divine s'abattant sur les péchés du peuple tout entier. Il n'est pas cependant indifférent aux souffrances des «pauvres» et «aux pillages et ravages que les chevaliers leur infligeaient (III, 35)». C'est ce peuple indifférencié qu'on va aussi retrouver assistant aux rituels purificateurs des ostensions et déambulations de reliques derrière les évêques, le clergé et les *principes*.

Adémar en effet ne connaît bien, et ne distingue, dans sa *Chronique* que les puissants, ducs d'Aquitaine et de Gascogne, comtes d'Angoulême, du Périgord, de la Marche, vicomtes de Limoges et de Marcillac, les nobles[101] et les *principes*. Par ce terme de «principaux»[102], souvent utilisé dans la *Chronique,* il désigne non l'ensemble de l'aristocratie[103], ni même les possesseurs d'une seule forteresse, mais les principales familles qui élèvent *castra et castella.* Il s'agit le plus souvent de forteresses en terre et en bois, édifiées en quelques jours, facilement détruites et incendiées mais tout aussi rapidement reconstruites, comme on le voit dans ce passage de la *Chronique* (III, 60) : «En ce temps-là, Aimeri, seigneur de

[100] En III, 49, Adémar évoque la «multitude de peuple» qui se presse aux portes de l'église Saint-Martial. Un peu plus loin il flétrit les manichéens qui «séduisent la plèbe».

[101] L'adjectif ou le nom ne sont employés que onze fois pour désigner l'élite de l'aristocratie : ce terme sert à qualifier «la très noble épouse» du comte d'Angoulême (III, 68), le «très noble prince des Francs» (III, 39), «les plus nobles des grands d'Aquitaine, de France, d'Italie» (III, 49), «la plus haute noblesse des seigneurs» (III, 65) etc.

[102] Je reprends ici la traduction proposée par Dominique Barthélemy (*L'an mil et la paix de Dieu. La France chrétienne et féodale, 980-1060,* Paris, 1999, p. 387), mais, dans la traduction, nous avons choisi de rendre *principes* par «princes».

[103] Adémar s'intéresse peu aux simples chevaliers. Le terme de *miles* n'est employé que trois ou quatre fois dans la partie originale de la *Chronique* et toujours de manière anonyme : par exemple, en III, 42, il évoque l'assassinat de Jourdain de Chabanais, par un *miles* inconnu. *Eques,* encore plus rarement utilisé, a le sens de combattant à cheval et ne prend de signification sociale que dans le contexte de III, 53, où les cavaliers qui se ruent sur les Normands appartiennent à une forte troupe d'élite (*manu valida electorum*). *Caballarius* n'est employé qu'une fois pour décrire les *douze cavaliers* de l'horloge offerte à Charlemagne par le calife de Bagdad «qui, à la fin des douze heures, sortaient de douze fenêtres» (III 19). *Vassus* n'est pas utilisé dans la partie originale de la *Chronique.*

Rancon, fit élever pendant les jours de Pâques le château de *Fractabotum* en Saintonge contre son seigneur Guillaume, comte d'Angoulême, pendant que ce dernier se trouvait à Rome. Il lui avait promis fidélité sur les reliques des saintes sandales de saint Cybard. Et en raison du parjure qu'il avait commis contre le comte, peu de jours plus tard, rencontrant Geoffroy [104], fils du susdit comte, il fut frappé d'un coup d'épée et rendit l'âme sans délai. Le comte Guillaume, donc, dut faire un long siège devant ce château avec son fils Audoin[105]».

Adémar connaît moins bien le Poitou et ne s'intéresse vraiment qu'à ses comtes, en particulier Guillaume le Grand, dont il a fait un portrait célèbre au chapitre 41 de son livre III, le présentant comme l'égal d'un roi[106]. Encore doit-on relever que le chapitre commence et se termine par l'évocation du comte d'Angoulême qui est peut-être, à ses yeux, le principal personnage de cette histoire. Le panégyrique de Guillaume le Grand doit être examiné avec plus d'esprit critique que ne l'ont fait certains historiens. Il est bien vrai qu'il a noué des contacts avec les principaux souverains de son temps, l'empereur Henri II, Robert le Pieux, Knut, roi d'Angleterre et du Danemark, Sanche le Grand[107]. Il a entretenu des liens étroits avec Rome, s'y rendant souvent en pèlerinage (III, 41). Fort connu dans le nord de la Péninsule, il a envisagé, pour lui-même, ou pour son fils, de prendre la couronne à Pavie[108]. Mais a-t-il réellement soumis toute l'Aquitaine à son pouvoir au point que personne «n'osait lever la main contre lui», comme le prétend Adémar? (III, 41). Bernard Bachrach a montré que le moine de Saint-Cybard avait dissimulé certains de ses

[104] Geoffroy II, fils cadet de Guillaume Taillefer, comte d'Angoulême (1032-1047).

[105] V. aussi III, 45.

[106] L'image royale n'est pas fausse et prolonge l'idée carolingienne de «sous-royaumes» ou la conception princière qui était celle de Guillaume le Pieux, v. J.-P. BRUNTERC'H, *Naissance et affirmation des principautés au temps du roi Eudes : l'exemple de l'Aquitaine,* in *Pays de Loire et Aquitaine de Robert le Fort aux premiers Capétiens.* Actes du colloque scientifique international tenu à Angers en septembre 1987 réunis et préparés par O. GUILLOT et R. FAVREAU, Poitiers, 1997 (Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 5e sér., t. 4), p. 69-116.

[107] G. PON, *Adémar de Chabannes et l'Espagne,* in *Aquitaine-Espagne (VIIIe-XIIIe siècles),* éd. Ph. SÉNAC, Poitiers, 2001, p. 69-82.

[108] E.-R. LABANDE, Essai sur les hommes de l'an Mil, in *Concetto, storia, miti e immagini del Medio Evo,* [Florence], 1973, p. 145 suiv.

échecs ou les avait présentés sous un jour trop favorable[109]. Le *Conventum,* qui rapporte la naissance, le développement et la résolution d'un long conflit entre le comte Guillaume le Grand et un châtelain local, Hugues de Lusignan, semble indiquer que les relations de Guillaume le Grand avec les châtelains n'ont pas toujours été aussi dominatrices que le prétend Adémar, même si, en fin de compte c'est la volonté du prince territorial dans son *regnum* qui l'emporta sur celle de son vassal, Hugues de Lusignan[110].

Adémar connaît les institutions bénéficio-vassaliques, déjà présentes dans les *Annales regni Francorum*[111], mais, dans la partie originale de la *Chronique,* il ignore les termes de *vassus et* d'*homo*, qui dans le *Conventum* sont le plus souvent employés pour désigner le vassal[112]. C'est seulement à trois reprises qu'il se sert de l'expression carolingienne *se commendare manibus,* se recommander par les mains, notamment pour évoquer l'hommage prêté par le comte d'Anjou, Foulques Nerra, à Guillaume le Grand en échange de la concession par ce dernier *in beneficio,* en bénéfice, du château de Loudun et de diverses autres possessions[113]. Cependant lorsqu'il s'agit des bénéfices accordés au comte d'Angoulême Guillaume, «homme de grand conseil», Adémar ne fait aucune allusion à une recommandation et préfère insister sur les liens d'amitié qui les unissent; «Ils s'aimèrent toujours tellement l'un l'autre qu'ils étaient comme une seule âme dans deux corps» (III 41)[114]. La vassalité est ici, selon la remarquable intuition de Marc Bloch,

[109] BACHRACH, Toward a Reappraisal of William the Great of Aquitaine ..., in *Journal of Medieval History,* t. 5, 1979, p. 11-21 : c'est notamment le cas de sa défaite devant les Normands qu'Adémar n'a pas dissimulée (III, 53), ou du siège infructueux du château de Bellac (III, 35) V. aussi III, 60.

[110] G. T. BEECH, Y. CHAUVIN et G. PON, *Le* Conventum *(vers 1030). Un précurseur aquitain des premières épopées,* Genève, 1995 (avec bibliographie) ; v. aussi : J.-P. POLY et E. BOURNAZEL, *La mutation féodale,* Paris, 1980 (Nouvelle Clio, 16), pp. 138 suiv. et G. T. BEECH, A Feudal Document of Early XIth Century Poitou, in *Mélanges offerts à René Crozet,* t. I, Poitiers, 1966, p. 203-213 ; ID., The Lord/Dependant (vassal) Relationship : a Case Study from Aquitaine, *c.* 1030, in *Journal of Medieval History* , t. 24, 1998, n° 1, p. 1-30.

[111] V. notamment la recommandation de Tassilon à Pépin (II, 58).

[112] *Homines* dans le sens très vague de «dépendants» n'est employé qu'une seule fois, à l'occasion de la révolte des «hommes de Saint-Jean» contre l'abbaye d'Angély.

[113] III, 41. La même expression est également citée en III, 41 pour la recommandation de Guillaume le Grand à l'abbé de Cluny Odilon ; en III, 29, pour le vicomte de Limoges et le comte de la Marche qui se *recommandent dans les mains* d'Aimeri, abbé de Saint-Martial, v. aussi III, 67.

[114] V. aussi III, 67.

comme une amitié supplémentaire. Pourtant au total, elle a, dans la *Chronique,* une place aussi limitée que dans les chartes du Poitou et des pays de la Charente[115]. Elle a surtout pour fonction de permettre au comte de Poitou d'étendre son influence vers le nord en s'attachant le comte d'Anjou (III, 31, 41) et, vers le sud, en faisant entrer le comté d'Angoulême dans la principauté aquitaine.

Si la lecture d'Adémar peut donner l'impression d'une «révolution castrale[116]» elle ne témoigne guère en faveur d'une «révolution féodale». Encore doit-on relever que la multiplication des châteaux, des combats et des violences n'émeut guère plus le moine de Saint-Cybard que les guerres et les assassinats ne surprenaient Grégoire de Tours ou l'auteur du *Liber historiae Francorum.* Adémar n'est pas un historien «conformiste» de la vieille école carolingienne comme Richer, Aimoin ou André de Fleury, mais ce n'est pas non plus un «mutationniste[117]». Comme l'aurait souhaité Adalbéron de Laon dans son *Carmen ad Rotbertum regem*[118], le duc gouverne toujours le *regnum* avec les comtes, les grands et les évêques, souvent liés les uns aux autres par la parenté, ce qui n'empêche pas les conflits, mais facilite marchandages, arrangements, disputes et retrouvailles.

Adémar fait de Guillaume le Grand un «prince chrétien», chargé du salut du peuple. Le duc contrôle soigneusement la désignation des évêques. Adémar ne s'intéresse guère au diocèse de Poitiers, mais il présente un dossier des interventions ducales et vicomtales

[115] A. DEBORD, *La société laïque dans les pays de la Charente, X^e-XII^e siècles,* Paris, 1984, p. 254 suiv.

[116] Les expressions de «révolution châtelaine», de «mutation castrale» ou de mutation de l'an Mil ont été fort utilisées à la fin du siècle dernier pour désigner l'ensemble des changements qui auraient transformé en profondeur le monde post-carolingien vers l'an Mil : multiplication des châteaux, restructuration du peuplement, désagrégation des principautés territoriales au profit des détenteurs de forteresses et assujetissement de la plupart des paysans à la seigneurie châtelaine, v. entre bien d'autres ouvrages et articles : POLY, BOURNAZEL, *La mutation féodale* et D. BARTHÉLEMY, *La mutation de l'an Mil a-t-elle eu lieu? Servage et chevalerie dans la France des X^e et XI^e siècles,* Paris, 1997.

[117] Commentant dans un sermon sur la paix, prononcé au concile de Limoges de 1031 (CALLAHAN, Adémar of Chabannes, Apocalypticism [*supra,* n. 38], p. 45), la prière qui suit le *Pater,* le *Libera nos,* «Libère-nous Seigneur des maux passés, présents et futurs...», il écrit : «Sachez mes frères que ces tribulations se sont déjà produites et maintenant le pire est arrivé comme vous pouvez le constater. Presque partout il y a la peur, la méchanceté, l'orgueil, l'épée, la famine, les pestes, les terreurs et de grands signes dans le ciel.»

[118] ADALBÉRON DE LAON, *Poème au roi Robert,* éd., trad. C. CAROZZI, Paris, 1979 (Les classiques de l'histoire de France au Moyen Âge, 32).

particulièrement fourni pour Limoges[119]. Même s'il lui arrive de relever quelque entorse au processus canonique de désignation[120], Adémar ne s'indigne guère de l'intrusion du prince dans les affaires épiscopales[121] et n'hésite pas à dénoncer l'hérésie «simoniaque» des seigneurs limousins qui se disputent la «dignité épiscopale[122]». Il est plus sévère à l'égard des vicomtes ou des évêques eux-mêmes.

C'est par exemple Gui, vicomte de Limoges, qui, vers 1002/1003, tint l'évêque Grimoard prisonnier dans la tour de son château pour obtenir de lui le monastère de Brantôme. L'évêque dut s'incliner. Il se rendit ensuite à Rome et y aurait obtenu la condamnation de Gui au supplice de l'écartèlement. Tout finit par s'arranger entre le vicomte et l'évêque et Adémar de conclure avec une lucidité presque désabusée : «Ces deux-là se remirent d'accord, devinrent amis et, avant le jour fixé, quittèrent secrètement Rome pour revenir chez eux» (III, 36).

Les évêques eux-mêmes ne sont pas à l'abri de ses critiques. Comme aux temps carolingiens, ils convoitent l'abbatiat des riches monastères et collégiales dont ils distribuent les biens à leurs parents, comme le fit Grimoard, évêque d'Angoulême, pour les possessions de Saint-Cybard vers l'an Mil (III, 36). Il arrive aussi que les évêques-abbés contribuent à la défense et à la réforme des établissements religieux qui leur ont été confiés – c'est le cas d'Èbles, évêque de Limoges, abbé des monastères de Saint-Maixent et de Saint-Michel-en-l'Herm et de la collégiale de Saint-Hilaire de Poitiers, que le moine d'Angoulême qualifie de «bon pasteur de l'Église» (III, 25). Conscients de leurs péchés et de leurs responsabilités religieuses, les princes chrétiens fondent des abbayes et se font ensevelir en terre monastique : «Arnaud, comte d'Angoulême, après avoir édifié par crainte de Dieu dans l'église Saint-Amant-de-Boixe un

[119] M. AUBRUN, *L'ancien diocèse de Limoges, des origines au milieu du XI^e siècle*, Clermont-Ferrand, 1981 (Publications de l'Institut d'Études du Massif Central, XXI), p. 134 suiv. ; C. TREFFORT, Le comte de Poitiers, duc d'Aquitaine, et l'Église aux alentours de l'an mil (970-1030), in *Cahiers de Civilisation médiévale*, t. 43, 2000, p. 395-441.

[120] V. l'accession de Géraud à Limoges en III, 61.

[121] Aussi peut-on qualifier d'anachronique le commentaire de LABANDE, *L'historiographie*, p. 787, parlant d'Église «enchaînée au pouvoir des laïques». C'est le point de vue d'Augustin Fliche, ce n'est pas celui d'Adémar.

[122] III, 57. Adémar dénonce aussi la simonie d'un abbé de Charroux (III, 59), et n'omet pas de préciser que Jourdain a été investi *gratuitement* de l'«honneur épiscopal» de Limoges (III, 47). Aux yeux du chroniqueur, il n'y a pas de contradiction entre réforme ecclésiastique et intervention du prince.

petit monastère et y avoir envoyé un vénérable abbé du nom de Francon, devint moine dans l'église de Saint-Cybard où il fut enterré le 4 des nones de mars près de son père» (III, 35). Quant à Guillaume le Grand, très lié à Odilon, abbé de Cluny[123], auquel «il s'est recommandé par les mains» (III, 41), et au monastère de Saint-Michel de la Cluse[124] en Italie, il réforme plusieurs monastères en Poitou, notamment Charroux et Saint-Maixent, et fait de l'abbaye de Maillezais un grand foyer de vie monastique au bord des marais du Bas-Poitou. «Il choyait de ses plus affectueux égards les moines et les abbés réguliers et il s'appuyait sur leurs conseils dans le gouvernement du royaume»(III, 41).

Adémar nous montre, enfin, la part conjointe que prennent les évêques, les grands laïques et les moines aux émotions collectives provoquées par les famines et les épidémies aussi bien que par l'invention, l'ostension, la translation ou les voyages des reliques (III, 42). On sait la part qu'il a prise dans la promotion du culte de saint Martial *apôtre,* qu'il n'a cependant pas inventé de toutes pièces : le patriotisme hagiographique d'Adémar se manifeste dans la *Chronique* par des réserves de plus en plus appuyées envers l'authenticité de reliques rivales comme le chef de Jean Baptiste, découvert à Saint-Jean-d'Angély en 1016, qui se trouve rejeté au second rang par l'arrivée des reliques de saint Martial (III, 56) : «Au cours de ces fêtes, les reliques de ce prince suprême, qui est le père de l'Aquitaine et le premier évangélisateur des Gaules, je veux dire celles de saint Martial apôtre[125], furent transportées en ce lieu ...» Les reliques provoquent de vastes mouvements de foule et même des paniques, comme aux portes de Saint-Martial de

[123] *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny,* éd. A. BRUEL, t. III : *987-1027,* Paris, 1884, n^os^ 2709, 2716, 2737. Le monastère le plus célèbre que Guillaume ait confié à Odilon fut Saint-Jean-d'Angély (III, 56).

[124] Sur le monastère de Saint-Michel de la Cluse, fondé dans le dernier tiers du X^e^ siècle par un seigneur d'Auvergne, Hugues le Décousu, v. C. LAURENSON-ROSAZ, *L'Auvergne et ses marges (Velay, Gévaudan) du VIII^e^ au XI^e^ siècle,* Le Puy-en-Velay, 1987, p. 291-306. La dévotion de Guillaume le Grand pour Saint-Michel de la Cluse s'expliquerait, du moins en partie, par les prétentions du duc d'Aquitaine «sur l'Auvergne et la zone orientale de son duché, zone tournée vers le Sud-Est et l'Italie», sans oublier naturellement les ambitions italiennes et les pèlerinages à Rome qui passaient sans doute par le Mont-Genèvre (*op. cit.,* p. 305). La carte des possessions clunisiennes, en Gaule, en 1085 (*op. cit.,* p. 304) ne fait apparaître aucune dépendance de la Cluse sur les côtes atlantiques.

[125] C'est la première fois qu'apparaît *apostolus* dans la *Chronique,* v. LANDES, *Relics,* p. 209-213, 219, 223-224 et *passim.*

Limoges en 1017 ou 1018 (III, 49). Adémar évoque aussi les grandes ostensions organisées par le duc et les évêques pour combattre le feu sacré (*ignis sacer*), qui s'était abattu sur le Limousin, en 994, et dévorait les chairs des habitants (III, 35)[126]. Adémar est, dans ces occasions, un admirable témoin de la culture du haut Moyen Âge ; il révèle des grilles de lecture qui permettent d'interpréter les signes célestes[127] et les correspondances mystérieuses que les hommes de ce temps tissaient entre le ciel et la terre[128]. N'a-t-il pas eu lui-même à Limoges, dans une époque d'inondations, d'épidémies, de famines, la vision nocturne, qu'il a tenue longtemps cachée, d'un «grand crucifix comme planté dans le ciel avec, suspendue à la croix, l'image du Seigneur pleurant dans un grand fleuve de larmes[129]». Adémar n'a même pas besoin d'établir explicitement un rapport de cause à effet entre ces signes et les catastrophes qui vont suivre, l'appel des Juifs et la destruction du Saint-Sépulcre.

C'est à l'occasion de la mobilisation des reliques contre le feu sacré de 994 qu'il mentionne, très brièvement, le «pacte de paix» qui unit «dans un accord mutuel le duc et les grands» (III, 35)[130].

[126] Cette épidémie était due à l'ergot de seigle, v. J. DEVALETTE, *La peste de feu. Le miracle des Ardents et l'ergotisme en Limousin au Moyen Âge*, Limoges, 1994 (Les Cahiers d'Archea, n° 3).

[127] Comme Raoul Glaber, Adémar de Chabannes voit dans la comète qui apparut au septentrion, en 1014, un signe du feu qui va détruire «beaucoup de cités, de châteaux et de monastères dans toute la Gaule et l'Italie» (III, 56). En 1023, le combat de deux étoiles dans les cieux annonce la mort du pape Benoît, des empereurs Basile II et Henri II, et de plusieurs hauts dignitaires ecclésiastiques. Il faudrait étudier de plus près les croyances astrologiques d'Adémar : il a copié dans sa jeunesse une version courte du *Liber Alchandrei (Leyde,* Voss. lat. Octavo, f. 30v-32, éd. partielle, B. BISCHOFF, *Bearbeitung eines arabischen Lehrbuches der Astrologie (voor 1034)*, in ID., *Anecdota novissima. Texte des vierten bis sechzehten Jahrhunderts*, Stuttgart, 1984, p. 183-191), corpus de textes astrologiques rassemblé vers 800 en terre arabe, traduit en latin au X^e^ siècle en Catalogne, et parvenu dans les pays de Loire à la fin de ce siècle, v. D. JUSTE, *Les doctrines astrologiques du* Liber Alchandrei, in *Occident et Proche-Orient. Contacts scientifiques au temps des croisades.* Actes du colloque de Louvain-la-Neuve, 24 et 25 mars 1997, éd. I. DRELANTS, A. TIHON, B. VAN DEN ABEELE, Turnhout, 2000 (Réminiscences, 5), p. 377-311.

[128] G. DUBY, *L'an Mil*, p. 61 suiv., et le commentaire du prologue de Raoul Glaber par E. ORTIGUES, D. IOGNA-PRAT, Raoul Glaber et l'historiographie clunisienne, in *Studi Medievali*, 3^e^ sér., t. 26, 1985, p. 537-572.

[129] III, 46. On a souvent rapproché cette vision du célèbre passage où Raoul Glaber évoque le «ruisseau de larmes» qui jaillit du Crucifix planté au monastère de Saint-Pierre-le-Puellier d'Orléans (éd. ARNOUX, p. 107), v. LANDES, *Relics*, p. 87-89 et 300-308.

[130] Adémar y reviendra beaucoup plus longuement dans des sermons composés à la fin de sa vie (v. D. F. CALLAHAN, Adémar de Chabannes et la paix de Dieu, in *Annales du Midi*, t. 89, 1977, p. 21-43, ici p. 28 n. 38), notamment le sermon 35 (*Patrol. lat.*, t. 141, col. 115-118). Mais, sur ce point comme sur quelques autres, il vaut mieux, nous semble-t-il, faire une claire distinction entre le chroniqueur des années 1026-1029 et l'auteur des sermons postérieurs.

À vrai dire, le mouvement de la paix de Dieu, qui passionne les historiens depuis plus d'un siècle[131], retient moins l'attention de la *Chronique* que la guerre des hommes, puisqu'il n'en parle qu'à une autre reprise pour mentionner non le premier concile de Charroux de 989, berceau du mouvement de la paix, réuni à l'initiative de Gombaud, archevêque de Bordeaux, mais un autre concile convoqué aussi à Charroux par Guillaume le Grand entre 1020 et 1030 «pour éteindre les hérésies que les manichéens propageaient dans le peuple. Tous les seigneurs d'Aquitaine y assistèrent ; le duc leur ordonna de confirmer la paix et de vénérer l'Église catholique de Dieu» (III, 69)[132].

Adémar s'inquiète davantage des hérésies[133] que des combats des nobles. L'image qu'il donne des hérétiques fait resurgir les calomnies ou les accusations que saint Augustin et d'autres pères avaient lancées contre les mœurs débridées des Manichéens, les pratiques magiques et les sacrilèges eucharistiques[134]. Le danger lui

[131] Il suffira de citer ici les dernières synthèses de D. BARTHÉLEMY, *L'an Mil et la paix de Dieu* [*supra*, n. 102] et H.-W. GOETZ, La paix de Dieu en France autour de l'an Mil : fondements et objectifs, diffusion et participants, in *Le roi de France et son royaume autour de l'an Mil*, éd. M. PARISSE et X. BARRAL I ALTET, Paris, 1992, p. 131-143.

[132] Dans la partie originale de la *Chronique*, le mot paix n'apparaît que six fois : paix entre ennemis (III, 55), paix entre les membres d'une famille (III, 60, 67). Adémar ne mentionne même pas dans la *Chronique* l'assemblée de paix qui aurait eu lieu à Limoges lors de la consécration de la dédicace de la basilique du Sauveur le 18 novembre 1028, si on en croit le sermon 46 (DELISLE, *Notice sur les manuscrits originaux* [*supra*, n. 3], p. 293). Mais Adémar ne se fait guère d'illusions sur l'efficacité de la Paix de Dieu. Les sentences ecclésiastiques ont peu d'effet. Dès que cessent les pestes et les famines, les hommes reviennent à leur anciens errements et «violent la paix entre tous et la justice» (*ibidem*).

[133] La *Chronique* témoigne de l'importance qu'Adémar attache aux hérésies : manichéens qui apparaissent en Périgord, à Toulouse et à Orléans (v. III, 49 et 59), mais c'est surtout dans les sermons de la fin de sa vie qu'on peut suivre la dénonciation de l'hérésie par le moine d'Angoulême et ses efforts pour défendre le clergé et les sacrements, en particulier l'eucharistie, et opposer le culte de saint Martial et des reliques aux frustrations des hérétiques, v. A. VAUCHEZ, Diables et hérétiques : les réactions de l'Église et de la société en Occident face aux mouvements religieux dissidents, de la fin du X[e] au début du XII[e] siècle, in *Santi e demoni nell' alto medioevo occidentale (secoli V-XI), Settimane di studio del centro italiano di studi sull'alto medioevo*, XXXVI, 7-13 avril 1988, Spolète, 1989, p. 573-607, notamment p. 574-579 et 583 suiv. pour Raoul Glaber et Adémar de Chabannes ; M. FRASSETTO, Reaction and Reform : Reception of Heresy in Arras and Aquitaine in the Early Eleventh Century, in *Catholic Historical Review*, t. 83, 1997, p. 385-400, not. p. 388 suiv., 395 n. 48, et D. F. CALLAHAN, The Manichaeans and the Antichrist in the Writings of Ademar of Chabannes : «The Terrors of the Year 1000» and the Origins of Popular Heresy in the Medieval West, in *Studies in Medieval and Renaissance History*, t. 15, 1995, p. 163-223.

[134] VAUCHEZ, Diables et hérétiques, p. 588.

paraît d'autant plus inquiétant que l'hérésie renverse les frontières des *ordines* et du savoir, puisque les clercs lettrés d'Orléans peuvent succomber aux poudres magiques et démoniaques d'un simple laïc, un paysan venu du Périgord (III, 59). Encore faudrait-il savoir si l'influence qu'attribue ici Adémar à la culture populaire exprime une réalité sociale ou si c'est seulement un moyen de déconsidérer les hérétiques. Peut-être est-il plus proche de la vérité lorsqu'il laisse échapper que ces hérétiques «donnaient à croire en public qu'ils étaient de vrais chrétiens» (III, 59)[135].

Les hérésies s'inscrivent dans un ensemble de craintes diffuses qui hantent le moine de Saint-Cybard. Sa peur des femmes s'exprime par des accusations répétées contre les trahisons des épouses[136], les empoisonnements dont elles seraient coutumières[137], ou les maléfices des sorcières d'Angoulême[138]. À l'antiféminisme se mêle l'hostilité aux juifs. Adémar n'a pas oublié le «très pieux empereur Héraclius» qui avait demandé au roi Dagobert de contraindre au baptême tous les juifs de tout son royaume[139]. Peut-être a-t-il lui-même transmis ce modèle à l'évêque de Limoges, Hilduin, qui força au baptême les Juifs de la ville en 1009, ce qui aurait incité leurs coreligionnaires à faussement dénoncer aux Sarrasins d'Orient les préparatifs d'une expédition

[135] B. STOCK, *Written Language and Models of Interpretation in the Eleventh and Twelfth Centuries,* Princeton Univ. Press, 1983, p. 97 suiv., P. BONNASSIE et R. LANDES, Une nouvelle hérésie est née dans le monde, dans *Les sociétés méridionales autour de l'an Mil, Répertoire des sources et documents commentés,* M. ZIMMERMANN éd., Paris, 1992, p. 435-459 et A. BRENON, Les hérésies de l'an Mil : nouvelles perspectives sur les origines du Catharisme, in *Heresis,* t. 24, 1995, p. 21-36. Ces auteurs voient dans les «manichéens» des communautés textuelles charismatiques qui ne sont guère plus dualistes que les chrétiens orthodoxes contemporains.

[136] À Rome, le préfet Crescentius, réfugié dans le château Saint-Ange, est capturé à la suite de la trahison de son épouse (III, 31) ; v. aussi III, 22 pour l'assassinat de l'empereur Nicéphore Phocas.

[137] Le roi Lothaire meurt «empoisonné par sa reine adultère» (III, 30) comme le comte Boson victime des «maléfices de son épouse» (III, 45) etc. Fasciné par le crime, Adémar attribue à l'empoisonnement la disparition de l'empereur Otton III (III, 33) ou celle de Richard II, duc de Normandie, (III, 64).

[138] En III, 66, Adémar fait une description sans équivalent pour son époque des manigances des sorcières, qui a été bien analysée par M. BLÖCKER, Ein Zauberprozess im Jahre 1028, in *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte,* t. 29, 1979, p. 533-555.

[139] I, 41 : ce passage, emprunté au Pseudo-Frédégaire (IV, 65) a été ajouté au texte-source du *Liber historiae Francorum* par Adémar.

chrétienne en Terre Sainte, provoquant ainsi la destruction du Saint-Sépulcre (III, 47)[140] et l'indignation des pèlerins.

Le grand mouvement de pèlerinages a aussi retenu son attention. Il mentionne des seigneurs venus de diverses régions à Limoges sur le tombeau de saint Martial (III, 52), les pèlerins qui se rendent à Rome : Hélie de la Marche «mourut pèlerin au service de Dieu, sur la route de Rome» (III, 25) ; Guillaume le Grand «prit l'habitude dès sa jeunesse de se rendre régulièrement chaque année à Rome au tombeau des Apôtres et, l'année où il n'allait pas à Rome, de faire en compensation un pieux voyage à Saint-Jacques de Galice» (III, 41)[141] qui commençait à attirer des pèlerins dès le milieu du X^e siècle.

Depuis le voyage d'Égérie au IV^e siècle, c'est Jérusalem qui exerce encore le plus de fascination sur les Aquitains : ils s'y rendent en grand nombre, évêques (III, 40, 48), abbés[142], comtes, vicomtes (III, 40), simples châtelains, comme Gausbert, seigneur de Malemort ((III, 48) et même «médiocres et pauvres» qui, imitant l'exemple du comte d'Angoulême Guillaume[143], partent en foule vers le tombeau du Christ (III, 68). Aussi le moine de Saint-Cybard ne manque-t-il pas de signaler la fermeture de la route de

[140] Adémar se fait aussi l'écho des accusations portées contre les Juifs à Rome (III, 52) et il se montre fort élogieux pour un chapelain du vicomte de Rochechouart qui, pour se conformer à l'usage de la ville pour Pâques, a frappé si fort un juif de Toulouse, qu'il a fait «jaillir de sa tête perfide la cervelle et les yeux qui se répandirent par terre», v. en dernier lieu R. LANDES, The Massacres of 1010 : On the Origins of Popular antiJewish Violence in Western Europe, in *From Witness to Witchcraft : Jews and Judaism in Medieval Christian Thought,* éd. J. COHEN, Wiesbaden, 1996 (Wolfenbütteler Mittelalter-Studien, 11), p. 79-112 et D. F. CALLAHAN, Ademar of Chabannes Millenial Fears and the Development of Western anti-Judaism, in *Journal of Ecclesiastical History,* t. 46, 1995, p. 19-35.

[141] III, 41 : Saint-Jacques commençait à attirer des pèlerins, venus de France, depuis le milieu du X^e siècle, L. VASQUEZ DE PARGA, J. M. LACARRA et J. U. RIU, *Las peregrinaciones a Santiago de Compostela,* t. I, Madrid, 1948, p. 42 n. 1.

[142] Mainard, abbé de Saint-Cybard a rapporté de nombreuses reliques de Jérusalem (III, 24).

[143] III, 65 ; sur ce grand pèlerinage qui réunit des centaines pèlerins, v. aussi HUGUES DE FLAVIGNY, *Chronicon,* ed. G. PERTZ, *MGH, SS,* VIII, réimpr. 1968, p. 393-399 et les commentaires d'Élizabeth M. C. VAN HOUTS, Normandy and Byzantium in the Eleventh History, in *Byzantion,* t. 55, 1985, p. 551-552 et surtout F. MICHEAU, Les itinéraires maritimes et continentaux des pèlerins vers Jérusalem, dans *Occident et Orient au X^e siècle,* Actes du IX^e Congrès de l'Enseignement supérieur public, Dijon, 1979 (Publications de l'Université de Dijon, 57), p. 79-112. La fascination qu'exerce Jérusalem au début du XI^e siècle sur le monde monastique et notamment sur Adémar a été étudiée par D. F. CALLAHAN, Jerusalem in the Monastic Imaginations of Early Eleventh Century, in *The Haskins Society Journal,* t. 6, 1994, p. 119-127.

Jérusalem par les Grecs pendant trois ans (III, 55), et les «horreurs» de la destruction du Saint-Sépulcre en 1009 par le calife fatimide al-Hâkim (III, 47), rapportées par Raoul, évêque de Périgueux (III, 48). C'est, notamment, grâce aux récits des pèlerins que le regard de l'historien franchit très largement les limites du duché d'Aquitaine. Contrairement à ce qu'a écrit Georges Duby[144], l'encellulement de la société n'a pas «fermé les horizons de la *Christianitas*[145]». C'est même la «dilatation de la Chrétienté» qui a ouvert le monde aux regards de l'élite chrétienne[146], et conduit Raoul Glaber et Adémar de Chabannes à des «histoires mondiales[147]».

Un historien ouvert sur le monde.

Adémar a appris la géographie en lisant le *Livre de l'histoire des Francs* et les *Annales regni Francorum*[148]. Il y trouvait un exemple ou un modèle d'ouverture à toutes les parties du monde connu, chrétien et non-chrétien[149]. Les historiens du X^e^ siècle avaient conservé une assez

[144] DUBY, *L'an Mil*, [*supra*, n. 7], p. 25. Cette affirmation est cependant contredite par d'autres pages du même ouvrage, qui montrent l'intérêt du moine de Saint-Cybard pour la conversion des païens dans le nord et l'est de l'Europe et l'expansion normande en Espagne et en Italie (p. 207 suiv.).

[145] LEYSER, *The Ascent of Latin Europe* [*supra*, n. 41], p. 5 et suiv. Comme Raoul Glaber ou Thietmar de Merseburg. Adémar a perçu le processus de construction d'un nouvel ensemble de peuples chrétiens, d'un «Christian orbis romanus» (p. 11).

[146] On se reportera sur ce point aux pages remarquables de Mathieu Arnoux dans l'introduction de Raoul GLABER, *Histoires*, p. 15 suiv.

[147] Le concept d'«histoire mondiale» a été proposé par Richard Landes, pour distinguer l'œuvre de Raoul Glaber et d'Adémar des «chroniques universelles», qui couvrent l'histoire du monde depuis ses origines, mais se réduisent souvent pour la période contemporaine à des espaces de plus en plus restreints.

[148] Adémar avait pu recueillir quelques descriptions géographiques en copiant le *Commentaire sur les Actes des apôtres* de Bède dans *Berlin*, Philipps 93, f. 2-17v, éd. DELISLE, *Notice sur les manuscrits originaux d'Adémar de Chabannes* [*supra*, n. 3], p. 5-6.

[149] Il est possible qu'Adémar se soit aussi initié à la géographie en copiant les notes géographiques du commentaire sur les Actes des apôtres de Bède (*Berlin*, lat. Philipps, 93, f. 15v-17v, en partie éd. par DELISLE, *Notice sur les manuscrits originaux d'Adémar de Chabannes*, p. 5-6).

grande curiosité, même si le langage géographique, par exemple chez Richer, s'était parfois «figé dans un moule antique[150]».

Adémar, comme Raoul Glaber, abandonne les divisions de la géographie antique ou alto-médiévale pour adopter un vocabulaire géopolitique qui correspond davantage aux réalités de l'an Mil[151]. Dans la partie originale de la *Chronique,* il n'emploie jamais les termes de *Belgica, Neustria, Austrasia. Gallia* est rarement utilisé (cinq occurrences) et seulement avec une acception géographique (III, 56, 62) ou dans le contexte hagiographique particulier du culte de saint Martial, «patron de la Gaule» (III, 35 ; III, 56). *Franci* et *Francia* sont employés plus fréquemment pour désigner les peuples et les régions de l'ancienne *Francia occidentalis.* Il n'est jamais question de la *Francia orientalis.* Louis le Pieux, écrit Adémar, «laissa trois fils : Lothaire, empereur d'Italie, Louis, roi de Germanie, Charles le Chauve, roi de Francie et de Bourgogne» (III, 16). La *Francia,* c'est la France du nord de la Loire[152]. L'abbaye de Fleury-sur-Loire est appelée «Saint-Benoît des Francs» et le bâton pastoral d'Abbon de Fleury, assassiné à La Réole, est «renvoyé en France» (III, 39).

D'abord favorable aux Carolingiens, le chroniqueur finit par se rallier au changement dynastique de 987. Les révisions successives du chapitre 30 montrent comment, sans jamais les faire complètement disparaître, les éléments négatifs sont remplacés par des

[150] Nous reprenons les observations de Mathieu Arnoux dans son introduction aux *Histoires* de Raoul Glaber, p. 19-20, ainsi que les conclusions d'un excellent travail de P. GONZALEZ, *La «connaissance du monde» aux alentours de l'an Mil au travers de quelques sources historiographiques du Nord de la France,* Mémoire de maîtise [dactyl.], Université de Poitiers, 1998. Il n'est pas certain qu'Adémar soit aussi conscient que Raoul Glaber de la «mutation des espaces». Remarquons cependant qu'au niveau de l'histoire régionale, Adémar n'emploie qu'en III, 24, le terme de *vicaria* (viguerie) pour localiser des biens : il cite un acte du X^e^ siècle qu'il a sous les yeux, mais il ne situe jamais un château dans une viguerie. C'est dire que l'ancienne circonscription publique carolingienne n'a plus d'importance à ses yeux. Une nouvelle fois, notre chroniqueur est moins conservateur que les scribes qui rédigent chartes et notices, v. M. GARAUD, La construction des châteaux et les destinées de la *vicaria* et du *vicarius* carolingien en Poitou, in *Revue historique de droit français et étranger,* t. 31, 1953, p. 54-78 et M. DELOCHE, «Pagi» et «vicaieries» du Limousin aux IX^e^, X^e^ et XI^e^ siècles, in *Mémoires de l'Institut de France (Académie des Inscriptions)*, t. 36, 1901, p. 31-94.

[151] *Hibernia* est utilisé en III, 57, mais traduit dans l'appellation moderne d'Irlande.

[152] «À compter de ce jour, la Francie retrouva un temps serein, mais en Aquitaine les pluies ne cessèrent que le jour où le corps de saint Martial fut à nouveau enfermé dans son précédent sépulcre» (III, 16).

éloges assez convenus des deux premiers Capétiens. Selon Richard Landes, ces changements et ces contradictions pourraient refléter un conflit entre la «mémoire laïque» des comtes d'Angoulême, descendants de Vulgrin, attachés à la légitimité carolingienne, et une mémoire cléricale et monastique qui voit dans Hugues «un très clément défenseur de l'Église de Dieu» (III, 30), et dans Robert «un homme d'une vertu éclatante et d'une grande piété, ornement des clercs, nourricier des moines, père des pauvres» (III, 31). Il n'y a dans la *Chronique* aucun effort de réflexion politique, théologique ou juridique sur le pouvoir royal. Contrairement à Abbon de Fleury, il semble avoir une idée plus haute des empereurs ottoniens, qui ont repris l'héritage de Charlemagne, que du roi de France[153].

À vrai dire, Adémar connaît assez mal les pays situés au nord de la Loire. En dehors de ce fleuve, des cités de Tours, d'Orléans et de Paris[154], cours d'eau et villes sont très rarement cités[155]. C'est à peine s'il mentionne quelques princes territoriaux: Arnoul de Flandre (III, 27), les comtes d'Anjou, voisins et vassaux du duc d'Aquitaine (III, 30, 34, 41), Thibaut et Eudes de Champagne (III, 28, 34). Les Bretons, très présents à l'époque carolingienne, échappent complètement au regard de l'historien.

La Normandie seule fait exception. Même s'il donne à Rollon le nom de *Rosus* et le titre de roi (III, 21), Adémar est bien informé sur l'installation des Normands «près de la France», leur conversion au christianisme, l'adoption d'un parler dérivé du latin. Il a connaissance de la réforme du Mont et de la fondation du monastère de Fécamp (III, 27). Il ne s'intéresse pas seulement à la Normandie, «qu'on appelait auparavant la marche de Francie et de Bretagne». Effrayé par leurs incursions en Aquitaine et en Irlande (III, 55)[156], au tournant de l'an Mil, il est en même temps fasciné par le dynamisme des Normands. Il les suit dans leurs

[153] En III, 20, il note que, depuis Charles le Chauve, aucun roi de France «ne reçut le titre impérial» ; v. en III, 34, l'échange fameux entre le roi et Aldebert de la Marche.

[154] Une seule occurrence en III, 17.

[155] III, 17.

[156] Adémar a quelques connaissances sur l'histoire de l'Irlande, depuis la conversion de l'île par saint Patrick (qualifié de «romain» en III, 53!) jusqu'à la bataille de Clontarf, en 1014. Il sait notamment que l'Irlande «possède sa propre langue mais utilise le latin pour l'écrit».

expéditions en Italie du Sud[157], en Catalogne[158]. Il sait que Knut a rassemblé sous son pouvoir le royaume danois de son père et l'Angleterre (III, 55). Les liens qu'entretient le souverain danois avec le duc d'Aquitaine[159] sont confirmés par la diffusion précoce, dans le sud de l'Angleterre, du culte de saint Martial apôtre[160].

Sans doute commet-il l'erreur de faire de Knut un «roi païen du Danemark» qui s'est converti au christianisme. Mais c'est peut-être parce qu'il veut rattacher la conversion des Danois à celle des Slaves et des Hongrois, longuement évoquée en III, 31. Comme Raoul Glaber, Adémar, malgré quelques erreurs de détail, a bien pris la mesure du grand mouvement de christianisation qui atteint le nord et l'est de l'Europe, jusqu'à la Russie (III, 31), où se rejoi-

[157] III, 55, v. aussi RAOUL GLABER, III, 3-4, éd ARNOUX, p. 145 suiv.

[158] Les informations qu'il donne, dans III, 55, sur les aventures de Roger de Tosny et de ses mercenaires normands au service de la comtesse Ermessende contre le «roi Muset» (l'émir de Dènia al-Mudjâhîd) sont plus exactes que celles de Clarius au XII[e] s. (*Chronicon Sancti Petri,* ad an. 1015, éd. R.-H. BAUTIER, *Chronique de Saint-Pierre-le-Vif de Sens, dite de Clarius,* Paris, CNRS, 1979, p. 112-114). Dans un article récent [*supra,* n. 107], nous avons pu montrer que si les informations précises sur l'Espagne musulmane font presque complètement défaut dans la *Chronique,* Adémar connaît assez bien les rois chrétiens de Galice (III, 10, 41) et de Navarre – sans doute a-t-il vu Sanche le Grand (III, 41) aux cérémonies de Saint-Jean-d'Angély (III, 56).

[159] III, 41. Il n'est pas impossible que Knut ait rencontré Guillaume le Grand lors de son voyage à Rome, en 1027 (M. J. TOSWELL, St Martial and the Dating of Late Anglo-Saxon Manuscripts, in *Scriptorium,* t. 51, 1997, p. 3-14, not. p. 11. Son épouse Emma, parente du duc d'Aquitaine, aurait participé à la reconstruction de Saint-Hilaire-le-Grand. Adémar, dans un de ses sermons, prétend qu'il aurait fait cadeau à Guillaume de manuscrits ornés de lettres d'or, dans lesquels l'apostolicité de saint Martial était reconnue, il fait même remonter cette reconnaissance au temps du pape Grégoire le Grand, apôtre des Anglais. Mais faut-il lui faire confiance? (v. M. K. LAWSON, *Archbishop Wulfstan and the homelitic element in the Law of Aethelred II and Cnut,* dans Alexander RUMBLE éd., *The Reign of Cnut: King of England, Denmark and Norway,* London, 1994, p. 141-164, not. p. 161, n. 114).

[160] M. J. TOSWELL, *op. cit* [*supra,* n. 159], prolongeant les travaux de F. WORMALD, The English Saints in the Litany in Arundel Ms. 60, in *Analecta Bollandiana,* t. 64, 1946, p. 72-86, de M. LAPIDGE éd., *The Anglo-Saxon Litanies of the Saints,* Londres, 1991 et de G. T. BEECH, England and Aquitaine in the Century before the Norman Conquest, in *Anglo-Saxon England,* t. 19, 1990, p. 81-101. Il a été même avancé par M. LAPIDGE, *Anglo-latin Literature 900-1066,* Londres, 1993, p. 387-417) que la mention de saint Martial, apôtre, dans le Psautier de Cambridge apparaissait entre 975 et 992, donc avant le règne de Knut et même avant les premiers efforts des moines de Saint-Martial pour promouvoir leur patron au rang d'apôtre (TOSWELL, *op. cit.,* p. 13-14). Les informations sur l'Angleterre sont peut-être venues, aussi, du monastère de Fleury-sur-Loire qui entretenait, depuis le X[e] s., des liens étroits avec l'île, liens qui se sont renforcés avec le séjour d'Abbon de Fleury à Ramsey de 985 à 987, v. en dernier lieu M. MOSTERT, Le séjour d'Abbon de Fleury à Ramsey, in *Bibliothèque de l'École des chartes,* t. 144, 1986, p. 199-208.

gnent les missionnaires venus de l'Empire «romain» et de l'Empire grec.

Adémar distingue nettement les deux composantes de l'Empire d'Occident[161] : la «terre tudesque»[162] et l'Italie, mais ses connaissances géographiques sont maigres. Le réseau fluvial de l'Allemagne, avec le Rhin et le Danube, si présents dans le livre II, s'efface complètement. Seules quelques villes épiscopales sont mentionnées, comme Cologne (III, 33, 46, 62), Verdun (III, 65) et surtout Aix, la ville des sacres royaux[163] et du tombeau de Charlemagne (III, 31). Chose plus surprenante, Adémar ignore l'origine saxonne de la dynastie ottonienne bien connue de Raoul Glaber : ce sont les Alamans et les Bavarois qui se choisissent «dans leur propre peuple, Otton», pour roi (III, 20). Un peu plus loin, ce dernier est qualifié de «roi des Bavarois» (III, 22). En revanche, Adémar retrace les principales étapes de l'ascension des Ottoniens : la conquête du «royaume des Lombards», en 951, et le couronnement d'Otton comme «empereur des Romains» (III, 22) en 962. Malgré quelques erreurs, il connaît assez bien les souverains de son temps, Henri II et Conrad (qu'il appelle *Conon*). Sans doute est-il bien renseigné sur les affaires d'Italie par Guillaume le Grand qui a caressé le projet de devenir roi d'Italie. Il comprend que le rétablissement de l'Empire transforme le mode de désignation des papes : si Octavien appartient à l'aristocratie romaine des «sénateurs» (III, 20), ses successeurs sont souvent nommés par les empereurs, qu'il s'agisse de Grégoire V ou de Sylvestre II : «Par la suite, à la mort du pape Grégoire, frère de l'empereur, grâce à la philosophie, ledit Gerbert fut promu, par l'empereur, pape des Romains, et il abandonna son ancien nom pour celui de Sylvestre» (III, 31). La subordination du pape à l'empereur semble aussi naturelle à Adémar que celle des évêques d'Aquitaine à leur duc. Elle est dans la tradition carolingienne. Il a cependant conscience d'une certaine fragilité de la construction impériale due à l'esprit indocile de l'aristocratie lombarde (III,

[161] Adémar emploie à plusieurs reprises l'adjectif occidental. Il parle des Juifs occidentaux (III, 47), des hérésies qui se répandent dans les «diverses régions occidentales» (III, 58). Le terme n'a pas seulement un sens géographique puisqu'il évoque la défense des «frontières occidentales contre les Sarrasins» d'Espagne (III, 10).

[162] L'expression apparaît une seule fois, pour localiser Bamberg (III, 37).

[163] Sacre du jeune Henri II, en III, 62.

37), à la révolte des Pavesans (III, 62), à la présence des Grecs en Italie du Sud[164].

Adémar a tous les préjugés d'un «Latin» envers les «Grecs». Il veut bien reconnaître qu'ils sont chrétiens (III, 22), mais leur attribue des coutumes particulières, comme l'usage des prêtres de se laisser pousser la barbe (III, 31). Il ignore presque tout de leurs institutions, puisqu'il emploie le mot *satrapes* pour désigner de hauts dignitaires de la cour de Nicéphore Phocas (III, 22). Bien qu'il fasse un assez beau portrait de l'empereur Basile II (III, 32), c'est à la «fourberie des Grecs» qu'il attribue ses victoires sur les Bulgares. Il reproche aussi aux Grecs, menacés par les Normands, de maltraiter les pèlerins : «Alors la route de Jérusalem fut fermée pendant trois ans ; en effet, dans leur colère contre les Normands, chaque fois que les Grecs rencontraient des pèlerins, ils les conduisaient ligotés à Constantinople, où on leur infligeait l'incarcération» (III, 55). Mais c'est l'hostilité envers les musulmans qui se manifeste avec le plus de force à l'occasion de la destruction du Saint Sépulcre et des tourments infligés aux Chrétiens par le calife fatimide al-Hâkim.

Il désigne les musulmans d'Orient par les mêmes termes vagues, utilisés dans la partie non originale de la *Chronique*, pour nommer les musulmans d'Espagne : Maures[165], Sarrasins[166], ou beaucoup plus rarement Arabes[167], Agarènes[168], c'est-à-dire descendants d'Agar, mère d'Ismaël ; Ismaélite n'est employé qu'une seule fois (III, 55). Bien qu'il soit difficile de saisir les sentiments que ces termes évoquent chez Adémar et ses contemporains[169], il est clair que le chroniqueur ne ressent aucune fascination pour l'Islam. Les

[164] Adémar ignore la conquête de la Sicile par les musulmans et les attaques que ces derniers lancent contre l'Italie byzantine. Il tente de dissimuler l'échec de Henri II en Pouille (III, 37).

[165] III, 38, éd. BOURGAIN, p. 159 (*Mauris et Sarracenis*) ; III, 52, p. 171 (*Mauri Cordubenses*).

[166] III, 38, p. 159 ; III, 55, p.174 ; III, 66, p. 187 (des candélabres d'argent de fabrication sarrasine); III, 70, p. 189. Adémar semble parfois distinguer les Maures *et* les Sarrasins (II, 12, p. 129). Mais souvent aussi il les confond (III, 52, p. 171).

[167] III, 55.

[168] III, 52, p. 171.

[169] Ph. SÉNAC, *L'image de l'autre. Histoire de l'Occident médiéval face à l'Islam*, Paris, 1983, p. 14, 24-25.

Sarrasins sont des païens[170], une race perfide[171], des ennemis, qu'il faut combattre et massacrer[172], et que le Seigneur lui-même punit impitoyablement en la personne du «roi de Babylone (al-Hâkim) qui dans son orgueil s'était dressé contre Dieu» (III, 55). Adémar n'a aucune idée des relations complexes et mouvantes que les chrétiens d'Orient et d'Occident entretiennent avec les musulmans, aux X^e^ et XI^e^ siècles[173].

On ne connaît pas avec précision l'origine des informations dont a pu bénéficier le moine de Saint-Cybard et de Saint-Martial sur des régions éloignées. Certaines viennent peut-être de Guillaume le Grand ou de la cour du comte d'Angoulême[174]. Si les rois patronnaient les historiens, pourquoi les princes d'Aquitaine se seraient-ils désintéressés des travaux d'Adémar? D'autres ont été apportées par des voyageurs[175] et des pèlerins. Le chapitre qui suit la destruction de l'église du Saint-Sépulcre commence par cette phrase: «Cette année-là, Raoul, évêque de Périgueux, de retour de Jérusalem, rapporta toutes les horreurs qu'il y avait vues, et il mourut à Périgueux» (III, 48). Peut-être l'excellent article de Robert Wolff [176] a-t-il exagéré l'importance des renseignements

[170] III, 55, 70. Parmi les mesures du calife al-Hâkim contre les Chrétiens, le moine d'Angoulême mentionne leur conversion forcée à la *loi des Sarrasins*. Même s'il n'est pas impossible de voir dans cette expression une vague allusion au Coran ou à la *Sunna*, il est manifeste qu'Adémar n'en sait pas plus sur l'Islam que ses contemporains des X^e^ et XI^e^ siècles, v. M.-Th. d'ALVERNY, La connaissance de l'Islam en Occident du IX^e^ au XII^e^ siècle, *L'Occidente e l'Islam nell' alto Medio evo,* Settimane di Studio sull' alto Medioevo, 12, 1964, Spolète, 1965, p. 576-602; C. CAHEN, *Orient et Occident au temps des croisades,* Paris, 1983 (Collection historique), p. 44-45, et SÉNAC, *L'image de l'autre,* p. 29 et suiv. Le nom même du prophète lui est inconnu.

[171] Eudes d'Aquitaine est accusé d'avoir appelé «à l'aide contre le peuple des Francs le peuple perfide des Sarrasins» (I, 52).

[172] Comme le fait le Normand Roger de Tosny, qui s'est mis au service de la comtesse de Barcelone Ermessende, III, 55.

[173] Peut-être, cependant, fait-il la différence entre l'attitude de franche hostilité d'un chrétien venu de France, comme Roger de Tosny, et celle du roi Alphonse V, qui souhaite épargner les musulmans assiégés dans Viseu, v. III, 70.

[174] K. F. WERNER, *L'*historia *et les rois,* dans *Religion et culture autour de l'an Mil,* Paris, 1991, p. 135-143 (avec importante bibliographie)

[175] «Il est vraisemblable qu'un voyageur ..., venu d'Allemagne, ait nourri de la même façon l'ouvrage d'Adémar à propos de la fondation de Bamberg en III, 37» (éd. BOURGAIN, p. LXIX) ou des activités missionnaire de saint Adalbert (III, 31).

[176] R. L. WOLFF, How the News was brought from Byzantium to Angouleme: or the Poursuit of a Hare in an Oscart, dans *Essays in Honor of Sir Steven Runciman,* 1979 (Byzantine and Modern Greek Studies, 4), p. 139-189; éd. BOURGAIN, p. LXVIII.

fournis lors de son passage à Angoulême, en 1028, par Syméon, un moine du Mont-Sinaï[177]?

Chronique ou histoire?

L'historiographie récente s'est beaucoup attachée à distinguer annales, chronique et histoire[178]. Mais les frontières entre les genres historiques sont souvent imprécises, et il est rare qu'une œuvre réponde à tous les critères de définition d'un genre particulier. Dans le cas d'Adémar, ces distinctions sont difficiles à établir. Le premier livre s'inspire d'une histoire, le *Liber historiae Francorum,* pourvu d'une table des matières, divisé en chapitres et traitant d'un seul sujet qui est bien l'histoire des Francs. Le deuxième livre suit les *Annales regni Francorum* qui rapportent, année par année, les événements des règnes de Charlemagne et de Louis le Pieux. Mais, comme l'a relevé Pascale Bourgain, Adémar a déjà cherché à «estomper» le caractère essentiel du genre annalistique en supprimant presque toutes les références aux années de l'Incarnation pour présenter un récit qui se rapproche davantage de l'écriture de l'histoire[179].

Quant à la partie originale de l'œuvre, il est plus difficile d'en définir le genre. Elle n'a pas de titre particulier. Le récit est continu. La division en chapitres, qui figure dans l'édition Bourgain et dans notre traduction, est récente, puisqu'elle a été introduite de manière aussi artificielle que subreptice par Jules Chavanon dans son édition de 1897. Elle «n'a donc qu'une valeur pratique: elle ne correspond à rien chez Adémar[180]». Malgré sa compétence en matière de chronologie[181], l'historien répugne à dater les évé-

[177] En effet, en comparant les différentes versions de la *Chronique,* on se rend compte qu'Adémar disposait déjà d'informations assez complètes sur l'Orient byzantin avant ses conversations avec saint Syméon. C'est ainsi, par exemple, que les campagnes de Basile II contre l'Arménie et l'Hibérie figurent déjà vers 1025/26 dans la version Alpha.

[178] B. GUENÉE, Histoires, annales, chroniques. Essai sur les genres historiques au Moyen Age, in *Annales E. S. C.,* t. 28, 1973, p. 997-1016 et K. F. WERNER *L'*Historia *et les rois,* [*supra,* n. 174] (avec importante bibliographie).

[179] BOURGAIN, p. LXXXVI.

[180] *Ibidem.*

[181] LANDES, *Relics,* p. 123-125.

nements de l'an de l'Incarnation[182], même quand il suit les *Annales d'Angoulême*. Parfois il donne des indications de mois, en utilisant les repères du calendrier romain, très exceptionnellement le quantième[183]. Le plus souvent, il se contente d'introduire un nouveau récit par des formules vagues, imitées du *Liber historiae Francorum,* telles que «à cette époque», «en ces jours», «la même année», «l'année suivante[184]».

Dans l'ensemble cependant, l'auteur tente de suivre l'ordre chronologique mais de manière souvent très heurtée, surtout dans les chapitres 16-30 tributaires de sources antérieures qu'il n'arrive pas à rassembler[185]. Dans la partie vraiment contemporaine Adémar domine mieux la chronologie et les sujets. Adémar sait aussi, mais sans citer une seule date, regrouper dans une vaste synthèse tous les événements importants qui se déroulent vers l'an Mil – l'année même de l'ouverture du tombeau de Charlemagne – dans des régions souvent lointaines : conversion des Slaves, des Hongrois, exhumation du corps de Charlemagne, règne d'Otton III, pontificat de Sylvestre II, le chapitre se terminant par un éloge de Robert le Pieux qui est pour ainsi dire associé à l'éclat de l'Empire romain rénové. Dans ce vaste chapitre Adémar, me semble-t-il, a bien délimité son sujet et l'a traité à fond, *ad plenum,* comme l'exigeait le genre historique[186].

De même Adémar a-t-il tenté d'esquisser un véritable portrait de Guillaume le Grand qui se rattache plus à l'histoire qu'à la chronique[187].

La composition cependant manque de fermeté, car l'auteur n'a cessé de retoucher son texte, par couches successives. Il y a des redites, qu'il n'a pas cherché à corriger, et des incohérences.

[182] Il donne seulement quelques références aux années de l'Incarnation dans la partie originale de la *Chronique :* 830, 840, 841 (III, 16), mort du comte d'Angoulême en 1028 (III, 65) et destruction du Saint-Sépulcre en 1010 (III, 47). Encore cette date est-elle fausse, v. III, 47, p. 258, n. 425. Il n'y a pas là indifférence à la chronologie, car Adémar est un computiste confirmé (LANDES, *Relics,* p. 124-125) mais prudence contre les dangers du millénarisme (*op. cit.* p. 146-147) et volonté de s'élever au-dessus du simple annaliste.

[183] La passion de saint Adalbert eut lieu le 24e jour d'avril, qui est le 9 des calendes de mai (III, 31)

[184] Il va de soi que la plupart des dates figurant dans les marges de la traduction ne sont pas d'Adémar.

[185] III, 19 et III, 22.

[186] GUENÉE, Histoires, annales, chroniques..., p. 997-1016, ici p. 1005.

[187] Ce portrait est influencé par la *Vita Hludovici imper.* [*supra,* n. 68].

L'amour, la culture de Guillaume le Grand (III, 54), au lieu de figurer dans le portrait de ce prince, se trouve intercalé entre l'expédition des Normands contre les côtes d'Aquitaine (III, 53) et leur défaite en Irlande. Mais peut-être Adémar a-t-il voulu compenser le récit de la défaite du duc à Port-Aquitain, par l'éloge de ses qualités intellectuelles et montrer que les Normands avaient été punis à la bataille de Clontarf.

L'œuvre d'Adémar est dépourvue de caractères littéraires appartenant traditionnellement au genre historique[188]. Le Prologue fait défaut, comme l'introduction géographique qui ouvre l'*Historia Francorum* d'Aimoin. Contrairement à Éginhard, dont il a pourtant copié la *Vita Karoli,* l'auteur emprunte peu aux auteurs antiques[189]. Les citations de l'Écriture sont rares sauf en quelques passages bien choisis comme le retour triomphal des reliques de saint Cybard, d'Angély à Angoulême[190].

Ce grammairien formé à toutes les subtilités de la rhétorique, écrit une langue sobre, claire, sans recherche excessive d'effet littéraire, mais vivante et non dénuée de subtilité ou de sous-entendus. Contrairement à beaucoup d'historiens du Moyen Âge, il ne recourt qu'exceptionnellement aux facilités du discours indirect et c'est toujours de manière brève et expressive, comme dans le dialogue entre le roi de France et Aldebert de la Marche : *Qui t'a fait comte? Qui t'a fait roi?*

Quel nom donner à son œuvre? *Historia*[191] ou *Chronicon?* Si l'on a retenu ici l'appellation traditionnelle de *Chronique,* il faut cependant noter, avec Pascale Bourgain, que la *Chronique,* au fur et à mesure des versions successives, tend à «se muer en histoire[192]».

Même s'il «vole moins haut» que Raoul Glaber[193], Adémar jette sur son temps un vrai regard d'historien. Ce regard porte jusqu'aux régions lointaines, mais s'accroche aussi aux moindres détails de l'histoire locale, de la société laïque et ecclésiastique qui

[188] WERNER, *L'* Historia *et les rois* [*supra,* n. 174], p. 135-143.

[189] Voir cependant la comparaison de l'horrible festin mis en scène par Roger de Tosny avec «l'histoire fabuleuse de Thyeste» (III, 45) et, dans l'éloge de la culture de Guillaume le Grand, l'allusion à Auguste et à Théodose le Grand (III, 54).

[190] III, 56, v. aussi les remarques de BOURGAIN, p. LXXXIX, n. 146.

[191] C'est le genre retenu par Richard Landes.

[192] BOURGAIN, p. C.

[193] BARTHÉLEMY, *L'an mil et la paix de Dieu* [*supra,* n. 102], p. 179.

l'entoure. Sa curiosité est aussi vive que celle du moine bourguignon. Même s'il a la nostalgie du passé carolingien[194], il a compris ou du moins pressenti l'importance des grands changements du Xe et du début du XIe siècle : christianisation à l'est de l'Europe, renouveau de l'Empire, ascension des Normands. C'est un témoin de l'avènement des princes territoriaux, des luttes entre les châtelains. Il ne craint pas d'évoquer les pires turpitudes des hommes qui se massacrent et se mutilent jusqu'à l'intérieur des familles, les pestes, les épidémies qui s'abattent sur les «pauvres». Le tableau est sans complaisance, même si le diable est, apparemment, moins présent que chez Raoul Glaber[195]. «Cette vision est sombre», notait naguère Edmond Pognon[196]. L'expression n'est pas tout à fait exacte. Il me semble plutôt qu'Adémar jette sur le monde le regard un peu lointain et presque désabusé d'un moine que les folies du siècle parviennent rarement à étonner. L'émotion, quand il la laisse s'exprimer, est presque toujours contenue[197] et la critique sociale, moins vigoureuse que chez Raoul[198].

Sa conception du monde n'est pas soutenue par une théologie originale et explicite de l'histoire. Il ne cherche pas à expliquer par des causes tous les événements qu'il rapporte. Pour lui, comme pour ses prédécesseurs et contemporains, le monde est dirigé par Dieu qui punit les péchés des hommes[199]. Et l'historien doit s'efforcer d'interpréter les signes célestes qui annoncent les morts et les malheurs. «C'est alors que la mort douloureuse de Louis [le Pieux] fut figurée dans le ciel : en effet, de même que les astres annoncèrent l'allégresse du début de son règne, de même, à la veille de sa mort, ils annoncent le triste présage». Mais la *Chro-*

[194] Le grand héros est Charlemagne qui lui paraît presque plus vivant et présent, même dans sa tombe, que les empereurs de la dynastie ottonienne.

[195] DUBY, *L'an Mil,* p.138-140 ; sur le rôle exact du Malin chez Raoul Glaber, v. ARNOUX, p. 20.

[196] E. POGNON, *L'an mille : Œuvres de Liutprand, Raoul Glaber, Adémar de Chabannes, Adalbéron, Helgaud,* Paris, 1947, p. 148-149.

[197] C'est quand il sera personnellement atteint dans son ambition de promouvoir le culte de saint Martial qu'Adémar lâchera la bride à ses émotions, peurs et frustrations.

[198] RAOUL GLABER, éd. ARNOUX, p. 22.

[199] Comme on l'a déjà vu, la punition n'atteint pas seulement le comte Audoin (III, 23). Il faut que la famine, réelle ou inventée, frappe «les gens du peuple» et les contraigne à s'entredévorer «comme des loups».

nique se limite aux signes visibles. Les peurs millénaristes sont encore absentes ou profondément cachées[200].

La *Chronique* a été composée avant le grand échec d'août 1029, à une époque où Adémar sortait de l'obscurité du cloître pour participer aux débats de son temps sous de puissants patronages. Il n'était pas encore un de ces ratés (*misfit*) dont parle avec humour un historien anglais[201]. Son œuvre est un essai d'histoire globale des Francs depuis les origines troyennes jusqu'aux temps contemporains.

Faut-il cependant faire crédit au futur faussaire qui avait l'effronterie, et même le culot, d'affirmer qu'il n'avait jamais menti? Assurément non, car ce travailleur infatigable, ce moine intelligent et même brillant, faisait peut-être trop confiance à son imagination créatrice. Nous avons montré dans ce bref exposé qu'il n'hésitait pas à remanier et même à déformer les sources qu'il utilisait. Que dire alors des événements de l'histoire de l'Aquitaine au tournant de l'an Mil qu'il est seul à rapporter? Adémar n'a jamais eu la «tête froide». Heureusement car il serait resté un annaliste. C'est sa vision de l'histoire et du monde qui nous intéresse aujourd'hui. Il faut l'aborder avec un mélange de sympathie et d'esprit critique.

Georges PON

Note sur les traductions de la Chronique

On trouvera ici la première traduction complète de la *Chronique*. Cette traduction a été faite sur le texte édité par Pascale Bourgain. Malheureusement nous n'avons pas pu reproduire les différentes couches du texte[202] ni mentionner toutes les corrections qu'Adémar n'a cessé d'apporter à son œuvre. Le lecteur

[200] Nous n'avons pas voulu aborder ici, faute de place, les problèmes du millénarisme. Le lecteur est prié de se reporter aux travaux de Richard Landes, qui relève dans la *Chronique* des traces brouillées de terreurs apocalyptiques (peur de la chronologie, attachement à la continuité impériale qui permet de repousser la venue de l'Antéchrist etc.) et aux critiques de D. BARTHÉLEMY, La paix de Dieu au temps du millénaire, dans *La mutation de l'an Mil a-t-elle eu lieu? ...*[*supra,* n. 116], p. 297-361 et GOUGUENHEIM, *Les fausses terreurs de l'an Mil.* [*supra,* n. 23].

[201] V. H. GALBRAITH, *Historical Research in Medieval England,* Londres, 1951, p. 10-11, cit. par GUENÉE, *Histoires, annales, chroniques* [*supra,* n. 178], p. 1009.

[202] Pour les livres I, II, III, 1-16, nous avons mentionné, chaque fois que la critique l'imposait, les ajouts ou les modifications que le moine d'Angoulême avait jugé bon de faire d'apporter au texte-source.

devra se reporter à l'édition latine. Celle-ci comporte des notes historiques assez copieuses (p. 293-321) auxquelles nous avons le plus souvent renvoyé[203].

Dans cette traduction, on s'est volontairement limité à compléter la chronologie d'Adémar par des additions marginales, à identifier brièvement les lieux et les personnages et à fournir au lecteur les informations indispensables à la compréhension ou à la critique de la *Chronique*. Dans quelques cas on a jugé bon de proposer quelques interprétations qui n'avaient pas trouvé place dans l'édition latine.

Nous avons essayé de traduire aussi fidèlement que possible le texte d'Adémar. Dans son œuvre historique, le grammairien Adémar oublie la rhétorique. Cette simplicité a facilité la tâche des traducteurs. Nous avons préféré laisser en latin quelques termes techniques comme *oppidum, vir illuster* etc., qu'il n'était ni facile ni souhaitable de rendre en français.

Les deux premiers livres et le livre III, 1-16 n'ont jamais été traduits[204]. Les chapitres 16-70 du livre III de la *Chronique* ont été entièrement traduits par Edmond Pognon et de nombreux passages l'ont été par Georges Duby[205]. Ces traductions ont rendu d'immenses services au public et permis d'entrer plus facilement dans le monde d'Adémar et de mieux comprendre la vision qu'il s'en fait.

Yves CHAUVIN et Georges PON

[203] Il nous est parfois arrivé de corriger quelques erreurs ou omissions de l'édition latine et de compléter l'information grâce à une bibliographie récente mais, dans une traduction destinée à un large public, il ne nous a pas paru utile d'étouffer la voix d'Adémar en multipliant, à l'excès, annotations et références. Nous avons cependant tenu à renvoyer aux sources. Les noms de lieux difficiles à localiser ont été identifiés à l'index.

[204] Le *Liber historiae Francorum* a été traduit en anglais par B. S. BACHRACH, Lawrence, Ka., 1973 ainsi que le Pseudo-Frédégaire et sa continuation par J. M. WALLACE-HADRILL, *The Fourth Book of the Chronicle of Fredegar, with its Continuations,* Melbourne/Londres/Édimbourg, 1960 ; traduction française par O. DEVILLERS et J. MEYERS, Brepols, 2001, sous le titre *Chronique des temps mérovingiens ;* les *Annales regni Francorum* ont été traduites en français par G. TESSIER, *VIII^e siècle. Les hommes? Charlemagne ,* Paris, 1967 (Mémorial des siècles), p. 125-191.

[205] POGNON, *L'an mille,* p. 145-209 ; DUBY, *L'an mil* : 34 (p. 207), 35 (p. 111), 40 (p. 223), 43 (p. 83), 46-47 (p. 120), 49 (p. 87, 123), 52 (p. 150, 212), 55 (p. 151, 215), 56 (p. 83), 58 (p. 106), 59 (p. 123), 62 (p. 108), 65 (p. 176), 68 (p. 177), 70, p. 215). Nous n'avons pas jugé utile de citer tous les extraits de traduction de la *Chronique* qu'on peut rencontrer dans les recueils de textes ou chez les spécialistes des IX^e-XII^e siècles.

TABLE

Livre I[1]

I. Origine des Francs.

II. Lutte contre les Alains.

III. Refus des Francs de payer tribut aux Romains.

IV. Installation des Francs aux embouchures du Rhin; le roi Pharamond.

V. Invasion des Huns. Mérovée, Childéric.

VI. Égidius. Childéric.

VII. Childéric contre Syagrius, roi des Romains.

VIII. Victoire de Clovis sur Syagrius.

IX. Le vase de Soissons.

X. Clotilde.

XI. Mariage de Clovis; naissance de saint Cybard.

XII. Le trésor de Clotilde.

XIII. Conquête de Clovis en Gaule; vains efforts de Clotilde pour convertir Clovis.

XIV. Conversion et baptême de Clovis.

XV. Clovis et les Burgondes.

XVI. Victoire de Clovis sur les Goths d'Alaric, à Vouillé.

XVII. Victoire de Clovis sur Ragnacaire.

XVIII. Mort de Clovis et partage du royaume.

XIX. Victoire des Francs sur les Burgondes.

XX. Nouvelle victoire des Francs sur les Burgondes.

XXI. Victoire des Francs sur les Thuringiens.

XXII. Campagne de Childebert en Espagne contre les Goths.

XXIII. Assassinat des fils de Clodomir.

[1] Dans les manuscrits les tables sont placées au début de chaque livre. Sur la capitulation de la *Chronique*, v. *supra*, p. 17.

XXIV. Lettres de Childebert et de Théodebert contre Clotaire; mort de saint Cybard.

XXV. Campagne de Childebert et de Clotaire en Espagne.

XXVI. Mort de Théodebert et de Clotilde.

XXVII. Révolte de Chramne.

XXVIII. Trépas de saint Médard. Mort de Clotaire; ses fils lui succèdent.

XXIX. Défaite des Huns; guerre entre Sigebert et Chilpéric; consécration de la basilique Saint-Cybard par saint Germain.

XXX. Mort de Charibert. Sigebert épouse Brunehaut; Galswinthe et Frédégonde.

XXXI. Campagne de Théodebert en Aquitaine; guerre entre Sigebert et Chilpéric; mort de Sigebert.

XXXII. Exil de Brunehaut; Mérovée la prend pour épouse; guerre en Champagne.

XXXIII. Levée d'impôts par Chilpéric et Frédégonde.

XXXIV. Mort de Justin II et du roi Gontran; adultère de Frédégonde: elle fait assassiner Chilpéric.

XXXV. Guerre de Frédégonde contre les Austrasiens; ravage de la Champagne.

XXXVI. Mort de Frédégonde; lutte de Thierry, roi de Bourgogne et de Clotaire II.

XXXVII. Lutte de Thierry et de Théodebert.

XXXVIII. Assassinat de Thierry et de ses fils par Brunehaut.

XXXIX. Élévation au trône de Clotaire II et mort de Brunehaut.

XL. Dagobert roi d'Austrasie; lutte de Dagobert et de Clotaire contre les Saxons.

XLI. Le bon roi Dagobert; Héraclius victorieux; retour de la sainte Croix à Jérusalem; Erchinoald, maire du palais.

XLII. Mort du roi Dagobert; règne de Clovis II.

XLIII. Règne de Clovis II et de Bathilde.

XLIV. Ébroïn, maire du palais.

XLV. Guerre de Martin et de Pépin II, duc des Austrasiens.

XLVI. Mort d'Ébroïn; Waratton, maire du palais.

XLVIII. Pépin, maire du palais; naissance de Charles Martel.

XLIX. Mort de Pépin; luttes intestines des Francs.

L. Luttes de Charles Martel.

LI. Victoires de Charles Martel.

LII. Campagnes de Charles Martel contre les Saxons, les Alamans et les Suèves; victoire de Poitiers.

LIII. Campagnes de Charles Martel en Frise, en Saxe et en Aquitaine.

LIV. Victoire de Charles sur les Sarrasins; Grégoire III envoie une ambassade à Charles Martel. Mort de Charles Martel.

LV. Campagnes de Carloman et de Pépin le Bref en Aquitaine et en Germanie; Carloman, moine au Mont Cassin.

LVI. Campagnes de Pépin en Saxe et en Bavière; Pépin, roi des Francs.

LVII. Martyre de saint Boniface en Frise; onction de Pépin et de ses fils par Étienne II; victoire sur les Lombards.

LVIII. Tassilon, duc des Bavarois, vassal du roi Pépin; victoires de Pépin en Saxe; campagnes d'Aquitaine; victoire et mort de Pépin.

LIVRE II

I. Ancêtres de Charlemagne et décompte des années depuis l'origine du monde; élévation à la royauté de Charles et de Carloman; capture de Hunald par Charles; précepte de Charles pour Saint-Cybard.

II. Mort de Carloman; destruction de l'Irminsul, en Saxe; expédition en Italie et siège de Pavie; révolte des Saxons.

III. Prise de Pavie et capture de Didier, roi des Lombards; campagnes contre les Saxons.

IV. Nouvelles campagnes contre les Saxons; baptême des Saxons à Paderborn; expédition en Espagne.

V. Révoltes des Saxons; voyage à Rome et onction par le pape Hadrien des fils de Charles; nouveau serment de Tassilon.

VI. Révoltes des Saxons et des Slaves.

VII. Nouvelle révolte des Saxons; Charlemagne hiverne en Saxe, baptême de Widukind et soumission des Saxons; campagne en Bretagne du sénéchal Audulf.

VIII. Voyage de Charles à Rome; campagne contre le Bénévent; querelle entre les chantres gaulois et romains; expédition contre Tassilon.

IX. Tassilon destitué est enfermé, ainsi que son fils, dans un monastère.

X. Campagne de Charles contre les Slaves.

XI. Victoire sur les Avars.

XII. Synode de Francfort; campagne contre les Saxons.

XIII. Mort du pape Hadrien Ier.

XIV. Ambassade du roi d'Asturie; nouvelle révolte des Saxons; ambassade de Constantinople.

XV. Léon III aveuglé par les Romains; acquittement du pape et couronnement de Charlemagne; prise de Barcelone.

XVI. Ambassade de Constantinople; arrivée à Aix d'un éléphant offert par le roi des Perses.

XVII. Déportation de Saxons en Francie; voyage du pape Léon III en Gaule.

XVIII. Baptême du khan des Avars; campagne des Francs en Bohême; partage du royaume; expédition de Pépin en Corse.

XIX. Ambassade et cadeaux du roi des Perses; nouvelle expédition en Corse.

XX. Expédition contre les Danois.

XXI. Attaque de la flotte grecque; expédition de Louis, roi d'Aquitaine en Espagne.

XXII. Querelle du *Filioque*; incursions des Maures en Sardaigne et en Corse.

XXIII. Légation à Constantinople; paix avec les Danois; campagnes contre les Slaves, les Avars, les Bretons.

XXIV. Mort de l'empereur Nicéphore Ier dans un combat contre les Bulgares; attaque des Normands en Irlande; Louis, roi d'Aquitaine, associé à l'Empire; Bernard, roi d'Italie.

XXV. Mort de Charlemagne; son tombeau dans la basilique d'Aix.

LIVRE III

I. Avènement de Louis le Pieux, en 814.

II. Soumission des Sorabes et des Basques; couronnement de Louis à Reims par le pape Étienne IV; règle d'Aix pour les chanoines.

III. Mort du pape Étienne IV; association de Lothaire à l'Empire.

IV. Rébellion de Bernard, roi d'Italie; punition des conjurés; campagne en Bretagne.

V. Exil du roi des Abodrites et de Loup-Centulle; règle d'Aix pour les moines; rébellion de Ljudevit en Pannonie.

VI. Défaite et exil de Ljudevit; attaque des Normands sur les côtes d'Aquitaine.

VII. Mort de l'empereur Léon V et de Sclaomir; noces de Lothaire.

VIII. Pénitence d'Attigny (822); expédition en Pannonie; Pépin envoyé en Aquitaine.

IX. Assemblée de Francfort; couronnement de Lothaire à Rome; le pape Pascal Ier se disculpe.

X. Prédication d'Ebbon chez les Danois; prodiges de l'année 823; lettre du roi des Bulgares; rébellion de Wiomarc'h.

XI. Baptême d'Harald à Cologne.

XII. Attaque des Sarrasins contre la marche d'Espagne; mort du pape Eugène II; ordination du pape Grégoire IV.

XIII. Assemblée d'Aix; légation de l'empereur à Constantinople.

XIV. Harald et les fils de Godfrid; expédition du comte Boniface contre les Sarrasins.

XV. Tremblement de terre à Aix.

Pour la suite de cette table nous avons sélectionné, de préférence, les événements régionaux ou locaux.

XVI. Attaque des Normands contre Noirmoutier et transfert des reliques de saint Philibert en Bourgogne; consécration, en 830, de la basilique de Saint-Martial de Limoges; installation de nouveaux comtes en Aquitaine.

XVII. Les Normands à Noirmoutier et en Aquitaine.

XVIII. Réforme monastique à Saint-Martial de Limoges; Charles le Chauve en Bretagne.

XIX. Nouvelles attaques normandes en Aquitaine; désignation de Vulgrin comme comte d'Angoulême, de Périgueux et d'Agen.

XX. Défaite des Normands en Auvergne; Rollon.

XXI. Èbles Manzer et Guillaume le Pieux; fondation de Cluny, de Déols.

XXII. Otton I[er]; Charles le Simple; Nicéphore Phocas.

XXIII. Èbles Manzer, comte d'Auvergne et du Poitou; retour de la relique de la Croix à Charroux.

XXIV. Réforme monastique de Saint-Cybard d'Angoulême.

XXV. Guillaume Tête d'Étoupe; Èbles, évêque de Limoges.

XXVI. Odon, abbé de Cluny; Théotolon, évêque de Tours.

XXVII. Guillaume Longue Épée, duc de Normandie; fondation du Mont-Saint-Michel et de Fécamp.

XXVIII. Guillaume Taillefer, comte d'Angoulême.

XXIX. Aimeri, abbé de Saint-Martial.

XXX. Avènement de Hugues Capet; lutte entre Guillaume Fier à Bras, duc d'Aquitaine, et Geoffroi Grisegonelle, comte d'Anjou.

XXXI. Otton III; mission de saint Adalbert et de saint Bruno; conversion de la Hongrie; découverte du tombeau de Charlemagne à Aix; Gerbert-Sylvestre II.

XXXII. Basile II.

XXXIII. Mort d'Otton III; Étienne, roi de Hongrie.

XXXIV. Aldebert de la Marche.

XXXV. Fondation de Saint-Amant-de-Boixe; évêques de Limoges et d'Angoulême; mal des ardents en Limousin.

XXXVI. Grimoard, évêque d'Angoulême.

XXXVII. Henri I[er], empereur.

XXXVIII. Lutte du comte d'Urgel contre les Sarrasins; mort d'Abbon de Fleury à La Réole; Gauzlin, abbé de Fleury et archevêque de Bourges; Sanche-Guillaume, duc de Gascogne.

XL. Charroux.

XLI. Guillaume le Grand; Guillaume, comte d'Angoulême.

XLII. Le château de Beaujeu en Limousin.

XLIII. Saint-Martial et saint Vaury.

XLIV. Emma, vicomtesse de Limoges, capturée par les Normands.

XLV. Pierre, abbé des chanoines du Dorat.

XLVI. Vision du crucifix par le moine Adémar.

XLVII. Les Juifs de Limoges; la destruction du Saint Sépulcre de Jérusalem.

XLVIII. Guerre et pèlerinage.

XLIX. Reconstruction de la cathédrale Saint-Étienne de Limoges; Géraud, évêque de Limoges; reconstruction de Saint-Martial; manichéens en Aquitaine.

L. Construction d'un château près de Cluny; mort de Géraud, évêque de Limoges.

LI. Hervé, trésorier de Saint-Martin de Tours.

LII. Juifs de Rome et de Toulouse; attaque des Sarrasins à Narbonne; esclaves maures à Limoges.

LIII. Guillaume le Grand battu par les Normands sur les côtes du Poitou.

LIV. Grande culture de Guillaume le Grand.

LV. Les Normands chassés d'Irlande; conversion de Knut, roi de Danemark et d'Angleterre; Normands en Italie du Sud et en Espagne.

LVI. La découverte du chef de saint Jean-Baptiste à Angély; la révolte du bourg d'Angély.

LVII. Jourdain, évêque de Limoges.

LVIII. Réforme de monastères poitevins par Guillaume le Grand.

LIX. Hérésie des chanoines d'Orléans; fondation du monastère de Bassac, en Saintonge.

LX. Guerre en Aquitaine; violences en Angoumois et en Saintonge.

LXI. Roger, chantre, et Adalbert, doyen de Saint-Martial de Limoges .

LXII. Mort de Basile II, d'Henri I[er]; avènement de Conrad II.

LXIII. Mort d'Hervé, trésorier de Saint-Martin de Tours.

LXIV. Foulques Nerra et Herbert, comte du Maine.

LXV. Pèlerinage du comte Guillaume d'Angoulême à Jérusalem.

LXVI. Mort du comte d'Angoulême; les sorcières d'Angoulême; mort du comte.

LXVII. Lutte du comte Audouin contre son frère Geoffroi, à Blaye.

LXVIII. Pèlerinage à Jérusalem.

LXIX. Concile contre les manichéens et paix de Charroux (vers 1028).

LXX. Lutte du roi Sanche de Navarre contre les Sarrasins; mort d'Alphonse V de Léon.

LIVRE I

1. Faisons connaître le commencement du royaume des Francs, leur origine ou celle de ces peuples, ainsi que leurs exploits. Il y a en Asie un *oppidum* des Troyens où se trouve la cité d'Ilion, sur laquelle régna Énée[1]. C'est un peuple courageux et fort : les hommes sont des guerriers indociles à l'excès, se livrant à des combats incessants, soumettant autour d'eux les régions voisines. Les rois des Grecs se dressèrent contre Énée avec une armée nombreuse, le combattirent et firent grand carnage ; une foule de Troyens tomba dans la bataille. C'est pourquoi Énée prit la fuite et s'enferma dans la cité d'Ilion ; [les Grecs] luttèrent pendant dix ans contre cette cité. Après la soumission de la cité, Énée, le tyran, s'enfuit jusqu'en Italie pour embaucher des combattants. D'autres chefs encore, Priam et Anténor, avec tout ce qui restait de l'armée des Troyens, douze mille hommes, embarquèrent, s'éloignèrent et vinrent jusqu'aux rives du Tanaïs. Après avoir pénétré dans le Marais Méotide[2], ils naviguèrent jusqu'à l'intérieur des frontières des Pannonies[3], près du Marais Méotide et commencèrent la construction d'une cité, pour qu'on se souvînt d'eux : ils l'appelèrent Sicambrie[4] ; ils y habitèrent de nombreuses années et devinrent un grand peuple.

2. À la même époque, le peuple mauvais et exécrable des 371
Alains[5], se rebella contre Valentinien, empereur des Romains et des peuples barbares. Alors ce dernier mobilisa à partir de Rome, une très grande armée, s'avança contre eux, engagea le combat, prit le dessus et les écrasa complètement. C'est pourquoi les Alains, taillés en pièces, s'enfuirent au-delà du Danube et pénétrèrent dans le Marais Méotide. Sur quoi l'empereur déclara : « À quiconque pourra entrer dans ces marais et en chassera ce peuple détestable, j'abandonnerai pendant dix ans les tributs obligatoires. »

[1] Fils d'Anchise et d'Aphrodite, héros d'une légende développée par Virgile dans l'Énéide.
[2] Les Marais Méotides sont les marais qui bordent la mer d'Azov.
[3] Les Pannonies, supérieure et inférieure, étaient situées entre le Norique, l'Illyrie et le Danube.
[4] Le *Liber historiæ Francorum* (p. 242) place cette cité mythique dans les Pannonies. On l'a identifiée plus tard avec Bude ou avec les ruines d'*Aquineum*.
[5] Ils sont établis, à l'origine, dans le sud de la Sarmatie, entre le Marais Méotide et le Caucase. La date de 271 est celle de la victoire remportée, non par Valentinien (375-392), mais par l'empereur Aurélien sur les Goths.

Alors les Troyens rassemblés tendirent des embuscades, comme ils avaient si bien appris à le faire, entrèrent dans le Marais Méotide avec un autre peuple du parti des Romains, en chassèrent les Alains et les passèrent au fil de leur glaive. Alors l'empereur Valentinien les appela «Francs», d'un mot grec qui signifie «farouches», à cause de la dureté et de l'audace de leur cœur.

3. Donc au terme des dix années, l'empereur Valentinien envoya des collecteurs d'impôts avec Primarius, chef du sénat romain, pour lever sur le peuple des Francs les tributs habituels. Mais ceux-ci, dans leur dureté et leur extrême sauvagerie, après un conseil nuisible, dirent en retour : «L'empereur avec l'armée romaine ne put chasser de leurs repaires marécageux les Alains, peuple puissant et indocile ; alors, nous qui les avons vaincus, pourquoi payer des tributs ? Dressons-nous donc contre ce Primarius et ces collecteurs, frappons-les et emparons-nous de tout ce qu'ils ont avec eux, ne versons pas de tributs aux Romains, pour ne pas tomber, d'aventure, sous leur sujétion, et nous resterons toujours libres.» Ils tendirent donc leurs embûches et les massacrèrent.

4. L'apprenant, l'empereur, saisi d'une fureur et d'une colère extrêmes, ordonna à l'armée des Romains et des autres peuples, de se mettre en marche sous le commandement d'Aristarque, chef de la milice ; ils se rangèrent en bataille contre les Francs. Il y eut, de part et d'autre, de grands carnages. Voyant cependant qu'ils ne pouvaient contenir une si grande armée, les Francs qui n'avaient pas été tués et massacrés s'enfuirent ; c'est là que tomba Priam, leur très valeureux chef. Les Francs, ayant donc quitté la Sicambrie, parvinrent aux régions rhénanes les plus éloignées, dans les *oppida* des Germanies et s'y installèrent avec leurs chefs Marcomer, fils de Priam et Sunnon, fils d'Anténor[6] ; ils y demeurèrent
ca 397 de nombreuses années. À la mort de Sunnon, on leur conseilla de se donner un seul roi, comme tous les autres peuples. Marcomer, aussi, leur donna ce conseil ; ils choisirent Pharamond[7], son fils, et

[6] Ces trois chefs francs se heurtèrent aux armées romaines une première fois vers 384, puis dans l'hiver 392-393. Sunno fut tué par ses sujets vers 397 pour venger son frère Marcomer que Stilichon avait exilé.
[7] Ancêtre mythique des Francs.

ils élevèrent au-dessus d'eux ce roi chevelu[8]. C'est en ce temps qu'ils commencèrent à avoir des lois que mirent en œuvre les premiers de leur peuple, Wisogast, Arogast, Salegast, [et], dans les *villæ* qui sont au-delà du Rhin : Inbotagin, Salecagin et Widecagin.

5. À la mort du roi Pharamond, ils élevèrent au-dessus d'eux dans le royaume de son père, Clodion[9], son fils chevelu. C'est à cette époque qu'ils commencèrent à avoir des rois chevelus ; ils eurent l'intelligence de gagner le pays des Thuringiens où ils s'établirent. C'est pourquoi le roi Clodion habita dans la forteresse de *Disbarcum*,[10] située dans le territoire des Thuringiens, en Germanie. En ce temps-là, dans ces régions en deçà du Rhin jusqu'à la Loire, habitaient les Romains ; au-delà de la Loire, les Goths exerçaient aussi leur domination. Les Burgondes, peuple très païen, attachés à la détestable doctrine des Ariens, habitaient à proximité du Rhône, ce fleuve qui longe la cité de Lyon. C'est pourquoi le roi Clodion envoya des éclaireurs, de la forteresse thuringienne de *Disbarcum* jusqu'à la ville de Cambrai. Lui-même, ensuite, traversa le Rhin avec une grande armée, tua et mit en fuite grand nombre de Romains. Il pénétra dans la Forêt Charbonnière[11] et s'empara de la ville de Tournai. De là, gagnant la cité de Cambrai, il y résida peu de temps ; il massacra les Romains qu'il y trouva. Il occupa tout le pays, de là jusqu'à la Somme. Après la mort du roi Clo- ca 425/428
dion[12], Mérovée, qui était de sa parenté, reçut le royaume. Clo- ca 455/448
dion a régné vingt ans. De Mérovée, ce roi habile, les rois des Francs tirent leur nom de Mérovingiens.

À cette époque, les Huns franchirent le Rhin et incendièrent Metz ; ils détruisent Trêves, envahissent Tongres, parvenant jusqu'à Orléans. L'évêque saint Aignan brillait alors de tout l'éclat de ses vertus : Egidius[13], patrice des Romains, et Turson[14], roi des 451, 14 juin

[8] La chevelure est symbole de force et de puissance.
[9] Clodion, roi des Francs saliens au milieu du V^e^ siècle.
[10] *Disbarcum* : dans l'ancien royaume des Warnes, aux confins de la Hollande et de la Belgique actuelle.
[11] La Forêt Charbonnière couvrait, au nord du sillon Sambre-et-Meuse, une partie du plateau du Hainaut.
[12] La date de la mort de Clodion est incertaine.
[13] *Magister militum per Gallias,* jusqu'en 461, il exerce un pouvoir de fait sur la Gaule septentrionale, † 465.
[14] Thorismodus, roi des Wisigoths, 451-454.

Goths viennent jusqu'à lui, et les Huns, avec leur roi Attila[15], sont vaincus et terrassés par cette cité, avec l'aide du Seigneur et les prières de saint Aignan[16].

Ce Mérovée engendra un fils du nom Childéric[17], qui fut le père de Clovis[18], roi illustre et très valeureux. Les Francs étaient alors païens et superstitieux, ils adoraient les idoles et les images et ne reconnaissaient pas encore le Seigneur du ciel et de la terre qui les a créés. Il y avait aussi, alors, dans cette région des Gaules, du côté des Romains, un roi, Egidius, envoyé par l'empereur. Le roi Childéric, fils de Mérovée, commença, en raison d'une débauche excessive, à lutiner les filles des Francs sur lesquels il régnait et à les séduire. Mais eux, s'en indignant avec grande fureur, voulurent le tuer et le chasser du pouvoir. L'apprenant, Childéric appela son ami, un sage conseiller du nom de Wiomad[19], pour délibérer avec lui sur la façon dont il pourrait apaiser les esprits des Francs en fureur. Ils se donnèrent alors l'un à l'autre un signe qu'ils seraient seuls à connaître, leur permettant de reconnaître par des marques certaines s'il pouvait retourner en paix, et quand. Pour leur servir de signe, ils se partagèrent alors une pièce d'or. Le roi Childéric en emporta la moitié et Wiomad garda l'autre : «Quand je t'aurai fait parvenir cette partie, dit-il, sache que j'aurai rétabli la paix entre les Francs et toi, et que tu es sûr de retourner en paix. Childéric partit donc en Thuringe[20] et se cacha chez le roi Basin[21].

6. Les Francs, ayant donc abandonné Childéric, établirent au-dessus d'eux dans le royaume, sur un mauvais conseil, Egidius, le chef des Romains. Il régnait sur eux depuis huit ans lorsque Wiomad imagina de se lier d'amitié avec lui pour savoir de lui ce qu'il pensait. Il poussait, par tromperie, Egidius à opprimer certains Francs. Lui, écoutant son conseil, commença à les opprimer plus durement. Mais eux, tournés vers la crainte et la sédition, deman-

[15] Attila, roi des Huns (434-453), fut vaincu, entre Troyes et Chalons, à la bataille des Champs Catalauniques, le 14 juin 451.
[16] Saint Aignan, évêque d'Orléans, † 453.
[17] Childéric I^er^, roi des Francs saliens, 457-481/482.
[18] Clovis I^er^, roi des Francs, 481/482-511.
[19] Personnage, sans doute, légendaire.
[20] Il y resta de 451 à 458, environ.
[21] Basin, roi des Thuringiens, *ca* 456-464.

dèrent de nouveau à Wiomad de leur conseiller ce qu'ils devaient faire. Mais il leur dit : « Pourquoi ne vous rappelez-vous pas comment les Romains oppresseurs ont chassé votre peuple, puis évincé ces gens de leur terre? Mais vous, vous avez chassé votre roi habile et sage, et vous avez élevé au-dessus de vous ce soldat de l'empereur, orgueilleux et hautain : ce n'est pas un bon choix que vous avez fait, mais un très mauvais. » Ils lui répondirent : « Pour nous, en effet, il était habile. Nous regrettons d'avoir fait cela contre notre roi. Puissions-nous mériter de le retrouver et qu'en paix il régnât sur nous. » Alors cet ami du roi [Childéric] envoya la partie du sou qu'ils avaient partagé auparavant entre eux : « Revenez au royaume des Francs, dit-il, parce que tout a été pacifié. » Et lui, dans ce demi sou reconnaissant le signe, comprit par cette marque certaine que les Francs le regrettaient ; à leur prière, il revint dans son royaume. Pendant son séjour en Thuringe, le roi Childéric commit l'adultère avec la reine Basine, femme du roi Basin. Après que Childéric eût reçu le royaume des Francs, ces derniers détrônèrent Egidius, le prince romain, et le chassèrent du royaume. Quant à la reine Basine, [épouse] de Basin, roi des Thuringiens, elle quitta son mari pour rejoindre Childéric. Lui ayant demandé ce qu'elle cherchait et pourquoi elle était venue à lui d'un pays si lointain, elle avait, dit-on, répondu : « J'ai appris à connaître ton habileté et ta beauté, tu es habile et sage, c'est pourquoi je suis venue habiter avec toi. Mais si j'avais connu un homme plus habile que toi aux extrémités de la mer, c'est lui que j'aurais cherché, et c'est à lui que je me serais unie. » Childéric, joyeux, s'unit à elle par mariage. Elle conçut de lui et enfanta un fils : elle lui donna le nom de Clovis. Ce fut un grand roi qui s'éleva au-dessus de tous les rois des Francs, un guerrier très valeureux et remarquable.

7. En ces jours, les Francs prirent la cité d'*Agrippina* sur le Rhin et l'appelèrent Cologne, comme s'ils y résidaient avec le statut de ca 457
colons. Ils y massacrèrent des foules de Romains du parti d'Egidius et Egidius lui-même s'échappa par la fuite. Ils gagnèrent la cité de Trêves sur la Moselle, dévastèrent les terres, incendiant la 479
ville, ils s'en emparèrent[22]. Après quoi, Egidius, roi des Romains,

[22] La prise de Trêves est antérieure à l'exil de l'évêque de la ville Iamblichus, qui mourut à Chalon-sur-Saône en 479.

464 mourut et son fils Syagrius[23] s'assit sur son trône et installa la capi-
471 tale du royaume dans la cité de Soissons. Alors le roi Childéric mobilisa une très grande armée de troupes franques, parvint à la cité d'Orléans et dévasta les terres. Adovagrius, duc des Saxons, franchit la mer avec une force navale, atteignit la cité d'Angers, incendia cette terre : il y eut alors de grands massacres. Après
ca 471 qu'Adovagrius eût quitté Angers, Childéric, roi des Francs, y conduisit son armée, tua le comte Paul qui s'y trouvait, prit la ville et incendia la demeure que Paul avait dans cette cité, puis retourna chez lui.

ca 481 8. Après ces événements, le roi Childéric mourut ; il régna
482 vingt-quatre ans, et Clovis, son fils, reçut virilement le royaume des Francs[24]. La cinquième année du règne de Clovis, Syagrius, fils d'Egidius, avait encore pour capitale la cité de Soissons que
ca 486 son père avait tenue : Clovis, avec Ragnacaire[25], son parent, s'avança sur lui avec l'armée et ils se rassemblèrent pour la bataille. Puis, pendant qu'ils combattaient vigoureusement entre eux, Syagrius, voyant son armée taillée en pièces, prit la fuite et se sauva chez Alaric, roi des Goths, dans la ville de Toulouse. Mais Clovis envoya ses messagers à Alaric pour qu'il rende Syagrius : s'il refusait, qu'il se prépare au combat. Mais Alaric[26], craignant la colère des Francs, livra Syagrius aux envoyés de Clovis. Quand il lui fut présenté, Clovis ordonna de le mettre à mort et reçut en son pouvoir tout son royaume et ses trésors.

9. À cette époque beaucoup d'églises furent pillées par Clovis et son armée. Il était alors superstitieux et païen. Or ses troupes enlevèrent d'une église un vase de grande beauté et de taille remarquable[27], avec d'autres objets du culte appartenant à cette église et de nombreux ornements. L'évêque[28] de cette église, cependant, envoya ses messagers au roi pour le prier instamment,

[23] Egidius eut pour successeur immédiat le comte Paul, jusqu'en 469 ou 471. Syagrius, son fils, gouverna la Gaule du Nord jusqu'en 487, avec le titre de *patricius,* ou de *rex Romanorum.*

[24] Sur son règne et ce qui l'entoure voir ROUCHE, *Clovis...*, Fayard, 1996.

[25] Ragnacaire, roi des Francs saliens de Cambrai, assassiné, plus tard, par Clovis.

[26] Alaric II, roi des Wisigoths (484-507).

[27] Sur l'histoire, voir ROUCHE, *Clovis...* p. 205 et suiv.

[28] Remi.

s'il ne méritait pas de recouvrer les autres vases de l'église, qu'il ordonne, au moins, de rendre ce vase[29]. En entendant ces paroles, le roi dit aux messagers : «Suivez-nous jusqu'à la cité de Soissons parce que c'est là qu'on partagera tout ce qui a été pris et quand ce vase me reviendra en partage, ce que l'évêque demande, je l'accomplirai». À son arrivée dans la cité de Soissons, le roi prie qu'on apporte au milieu tout le butin qu'on avait fait et dit : «Je vous prie, ô très courageux et très nobles guerriers, ne refusez pas de me donner ce vase.» À ces mots du roi, les Francs bien disposés disent : «Tout ce que tu vois, glorieux roi, t'appartient, et nous, nous sommes soumis à ton autorité. Ce qui te semble bon, fais le. Personne n'a osé, en effet, résister à ton pouvoir.» Pendant qu'ils lui disaient obligeamment ces paroles, un Franc au caractère léger, ayant levé en vociférant sa hache à deux tranchants, c'est-à-dire la francisque, frappa le vase en disant : «Tu ne recevras rien, roi, sinon ce qu'un vrai tirage au sort t'aura donné.» Tous sont frappés de stupeur, le roi négligea avec patience l'injure qui lui était faite, reçut le vase et le rendit à l'envoyé de l'église, conservant, dans son cœur, une colère cachée. Au bout d'un an, le roi Clovis ordonna à tous ses soldats de venir avec leur équipement militaire, pour montrer sur le champ de mars l'éclat de leurs armes. Mais, procédant à la revue générale de son armée, le roi vint à cet homme qui, auparavant, avait frappé le vase et lui dit : «Personne n'a des armes aussi peu soignées et aussi sales que toi : ni ton bouclier, ni ta lance, ni ta double hache ne peuvent te servir.» Alors le roi prit la francisque, la double hache, et la jeta à terre. Alors que l'homme s'était penché pour la ramasser, le roi, aussitôt, ayant levé à deux mains sa francisque la lui enfonça dans la tête, et dit : «Ainsi as tu fait, l'an dernier, à Soissons, pour le vase.» Après la mort de cet homme, le roi ordonna à ses soldats de quitter le champ de mars pour rentrer chez eux, en paix. Grandes furent la crainte et la terreur qui s'élevèrent dans le peuple des Francs à la suite de cet acte. Puis, la dixième année de son règne, Clovis, ayant mobilisé une grande armée, pénétra en Thuringe, écrasa, ca 491
d'un terrible coup, les Thuringiens et, leur peuple vaincu, il fit soumettre au tribut tout le pays dévasté.

[29] Il provient, en effet, de Reims.

ca 480 516 10. En ce temps là, Gondioc[30] était roi des Burgondes : on dit qu'il était de la parenté du roi Athanaric. Gondioc eut quatre fils : Gondebaud[31], Godegisel[32], Chilpéric et Godomar[33]. Gondebaud tua son frère Chilpéric[34] par le glaive, ordonna de faire périr son épouse en la jetant à l'eau, après qu'on lui eût attaché une pierre au cou ; ce Chilpéric avait deux filles dont il condamna l'une, l'aînée, appelée Cronna[35], à l'exil, après lui avoir imposé l'habit de moniale mais il garda chez lui la plus jeune nommée Clotilde[36]. Aussi, comme Clovis envoyait souvent des légations en Burgondie, les ambassadeurs rencontrèrent-ils la jeune Clotilde. Ils l'avaient trouvée belle, élégante et sage, et le rapportèrent à Clovis. Ce dernier, entendant ce récit, envoya une nouvelle légation à Gondebaud, en la personne de son légat Aurélien, pour lui demander sa nièce Clotilde. Elle était chrétienne. Un dimanche, où Clotilde était venue à la messe, Aurélien, envoyé de Clovis, ayant revêtu de pauvres habits - il abandonna les vêtements qu'il avait sur lui à ses compagnons, dans une forêt -, alla s'asseoir devant la matricule[37] de l'église, au milieu des pauvres. C'est pourquoi, la messe terminée, Clotilde, selon l'usage accoutumé, commença-t-elle à donner une aumône aux pauvres ; parvenue devant Aurélien, déguisé en pauvre, elle lui mit une pièce d'or dans la main. Et lui, baisant la main de la jeune fille, tira par derrière son manteau. Ensuite, rentrée dans sa chambre, elle envoya sa servante appeler cet étranger. Lui, tenant dans la main l'anneau du roi Clovis, avait mis de côté tous les autres cadeaux de fiançailles dans son sac, laissé derrière la porte de la chambre. Clotilde lui dit : « Dis-moi, jeune homme, pourquoi fais-tu semblant d'être pauvre et pour quelle raison as-tu tiré sur mon manteau ? » Et lui de répondre : « Je t'en conjure, que ton serviteur puisse te parler en secret. » Et elle dit : « Parle. » Il dit : « Mon seigneur Clovis, roi des Francs, m'a envoyé vers toi et il veut t'avoir pour reine. Voici

[30] Gondioc, roi des Burgondes, 455-473/474.
[31] Gondebaud, 472-473, *patricius, ca* 474/480-516, roi des Burgondes.
[32] Godegisel, roi des Burgondes? 474-500.
[33] Godomar, roi des Burgondes, 524-532/534.
[34] Chilpéric II n'a pas été tué par Gondebaud, comme semble en témoigner une lettre de saint Avit, qui évoque l'émotion du roi Burgonde à cette occasion.
[35] La sœur de Clotilde s'appelait, en fait, Sédéleube.
[36] *ca* 475-3 juin 548.
[37] La table où sont distribuées les aumônes.

son anneau et d'autres cadeaux de fiançailles.» Quand il alla regarder derrière la porte de la chambre, il ne trouva pas son sac et, dans son trouble, commença à manifester son chagrin. Mais comme elle l'interrogeait avec sollicitude, elle dit: «Qui a emporté le sac de ce pauvre?» Elle le retrouva et reçut secrètement les cadeaux de fiançailles. Elle prit aussi l'anneau que le roi Clovis lui avait fait porter par Aurélien et le déposa dans le trésor de son oncle: «Porte mes salutations, dit-elle, à Clovis. Il n'est pas permis à une chrétienne d'épouser un païen. Veille à ce que personne ne connaisse cette affaire. Qu'il en soit fait comme l'ordonne le Seigneur mon Dieu, que je confesse devant tous! Quant à toi, vas en paix.» À son retour, Aurélien rapporta ces faits à son maître.

11. L'année suivante, Clovis envoya son légat Aurélien chez Gondebaud pour s'enquérir de sa fiancée Clotilde. À cette nouvelle, Gondebaud, le cœur effrayé, dit: «Que tous mes plus valeureux conseillers et amis Burgondes sachent quel prétexte Clovis, qui n'a jamais fait connaissance de ma nièce, cherche contre nous.» Et il dit à Aurélien: «Tu es venu épier nos demeures pour chercher un prétexte; rapporte-le à ton maître: c'est en vain qu'il a menti en disant qu'il s'était fiancé à ma nièce.» Et Aurélien de répondre avec fermeté par ces mots: «Voici l'ordre de mon maître: si tu veux lui donner sa fiancée, fixe-lui un lieu et une date pour recevoir sa fiancée Clotilde. Mais si tu ne le veux pas, lui, avec l'armée des Francs se dispose à venir à ta rencontre.» Et le roi de répondre: «Qu'il aille partout où il veut, et moi je me dispose à marcher contre lui avec la nombreuse armée des Burgondes, afin que sa chute aille jusqu'à l'anéantissement qu'il a perpétré contre de nombreux peuples, et que soit vengé le sang de tant d'hommes répandu sur vos mains.» Entendant ces paroles cependant, les Burgondes qui étaient ses conseillers, craignant vivement la colère des Francs et de Clovis, donnèrent à Gondebaud ce conseil: «Que le roi, disent-ils, demande à ses serviteurs et à ses chambellans si des envoyés du roi Clovis n'ont pas apporté un jour par ruse des cadeaux, afin qu'il ne trouve pas de prétexte contre ton peuple et contre ton royaume et que tu puisses, vainqueur, l'emporter sur lui, parce que la malice de Clovis est porteuse de fureur.» C'est, selon la coutume, que les Burgondes

donnèrent ce conseil à leur roi. Or, en cherchant, ils trouvèrent dans les trésors du roi l'anneau portant la titulature et l'image du roi Clovis. Alors, très affligé, le roi Gondebaud ordonna d'interroger la jeune fille sur cette affaire. Et elle dit : «Je sais, seigneur mon cher roi, que dans le passé de petits présents en or ont été apportés par les envoyés de Clovis en cadeau pour toi, et, qu'à moi, votre servante, on m'a mis dans la main un petit anneau. En vérité je l'ai caché dans vos trésors.» Et il dit : «Cela a été fait naïvement et sans conseil.» Et, avec colère, il livra cette fiancée à Aurélien. Ce dernier ainsi que ses compagnons conduisirent dans
ca 492 la liesse Clotilde, la fiancée, au roi Clovis dans la cité de Soissons, en Francie. Le roi Clovis s'en réjouit et s'unit à elle par mariage. Au soir de cette journée, alors qu'ils devaient aller coucher ensemble selon l'usage nuptial, Clotilde, revenue à ses habitudes de prudence, et après s'être confiée à Dieu, dit : «Seigneur, mon cher roi, écoute ta servante, et daigne lui concéder ce dont je te prie, avant que je ne m'unisse à toi pour servir votre domination.» Et le roi dit : «Demande ce que tu veux et je te le concéderai.» Elle lui demanda : «D'abord je te demande de croire dans le Dieu du Ciel, Père Tout-Puissant qui t'a créé. En second lieu, confesse le Seigneur Jésus-Christ, son Fils, qui t'a racheté, roi de tous les rois, envoyé du Ciel par le Père ; en troisième lieu, confesse l'Esprit saint qui confirme et illumine tous les justes ; reconnais toute sa majesté ineffable et sa Toute-puissance coéternelle et, l'ayant reconnue, crois en elle ; abandonne les vaines idoles qui ne sont point des dieux mais de vaines statues, brûle-les et restaure les saintes églises que tu as incendiées. Et souviens-toi, je t'en prie, que tu dois réclamer la part de l'héritage de mon père et de ma mère, que mon oncle Gondebaud a fait tuer injustement, - que le Seigneur veuille bien venger leur sang!» Et Clovis lui dit : «Dans ce que tu demandes reste une difficulté : que j'abandonne mes dieux et que j'honore ton Dieu ; mais pour ton autre demande, je ferai tout ce que je pourrai.» Et elle répondit : «Je te demande surtout d'adorer le Seigneur Dieu Tout-Puissant qui est dans les Cieux».

En ce temps-là, d'un père comte de Périgueux, nommé Félix[38], naquit saint Cybard qui, par la suite, rempli de sainteté, devint le patron de la cité d'Angoulême[39].

12. En ce temps-là, Clovis envoya à nouveau Aurélien vers Gondebaud, en Burgondie, pour l'affaire du trésor de Clotilde, sa reine. Aussi Gondebaud lui dit-il dans un mouvement de colère : «Mon royaume et mes trésors sont-ils passés dans les mains de Clovis? Ne t'ai-je pas déclaré, tu en es témoin Aurélien, de ne plus venir dans mon royaume examiner mes biens. Par le salut des princes, je le jure, retourne-t-en vite et éloigne-toi de moi ; sinon je vais te tuer.» Aurélien lui répondit en disant : «Il est vivant, mon seigneur, le roi Clovis, ainsi que les Francs qui sont avec lui, c'est pourquoi je ne crains pas tes menaces tant que mon seigneur continue à vivre, et, ton propre fils, mon seigneur le roi Clovis, te demande quand il doit venir pour le trésor de son épouse, ma maîtresse.» Aussi, selon la coutume, les Burgondes donnèrent-ils ce conseil à leur roi Gondebaud et dirent : «Donne à ta nièce ce qui lui revient de son trésor, parce qu'une telle décision semble juste, et obtiens un traité et l'amitié de Clovis et de la nation des Francs, de peur que, d'aventure, ils n'envahissent notre terre, car c'est un peuple puissant et sauvage, sans Dieu.» Écoutant leur conseil, Gondebaud donna en partage à Clovis, entre les mains d'Aurélien, la plus grande partie de son trésor, or et argent, et de nombreux bijoux et dit : «Que reste-t-il d'autre si ce n'est partager tout mon royaume avec Clovis?» Et à Aurélien : «Retourne chez ton seigneur puisque tu dois lui apporter de nombreux présents que tu as gagnés sans peine.» Et Aurélien dit : «Le roi Clovis est ton fils, mon seigneur. Tout vous sera commun.» Et les sages Burgondes dirent : «Vive le roi qui a de tels leudes!» Aurélien retourna avec de nombreux trésors chez son seigneur, en Francie. Le roi Clovis avait de sa concubine un fils nommé Thierry[40]. après 492

[38] La mère de saint Cybard s'appelait Principia, mais c'est son grand-père, Felicissimus, qui était comte. Reclus, ordonné, Cybard obtint d'Aptone, évêque d'Angoulême, après 541, une cellule où il demeura jusqu'à sa mort, le 1er juillet 581.

[39] Ce paragraphe est un ajout au texte du *Liber historiae Francorum*.

[40] Thierry Ier est le fils d'un premier mariage païen du roi Clovis avec une princesse de la Francie rhénane qu'il reçoit à la mort de son père, en 511, et qu'il gouverne jusqu'en 533.

13. En ce temps-là, Clovis élargit son royaume en l'étendant jusqu'à la Seine ; par la suite, il occupa le pays jusqu'à la Loire ; Aurélien reçut la forteresse de Melun et tout le duché de cette région. De Clovis, Clotilde conçut et accoucha d'un fils ; elle voulait le consacrer par le baptême mais comme le roi ne croyait pas dans le Seigneur Dieu, la reine prêchait quotidiennement son mari ; mais lui ne voulait pas l'entendre. Cependant la reine prépare le baptême, orne l'église de voiles et de courtines pour toucher le cœur du roi et l'inciter à croire. Or l'enfant fut baptisé, elle l'appela Ingomer, il mourut de maladie dans ses vêtements blancs. Très affligé, le roi ne cessait d'y penser, adressant ces mots de reproche : « Si l'enfant avait été consacré au nom de mes dieux, il aurait vraiment vécu. Parce qu'il a été baptisé au nom de votre Dieu, il n'a pu vivre. » Mais la reine disait : « Je rends grâce à Dieu qui ne m'a pas jugée indigne en daignant recevoir dans son royaume le fils premier né de mon ventre. Moi, je n'en garde dans mon cœur aucune douleur. » Après cet enfant elle engendra un autre fils baptisé sous le nom de Clodomir. Et comme il venait de tomber malade, le roi dit : « Il ne peut rien lui arriver d'autre que ce qui est survenu à son frère, baptisé au nom de votre Christ, il va mourir. » Mais, grâce aux prières de la reine, et la miséricorde divine l'emportant, il recouvra la santé. La reine ne cessait de prêcher au roi de rendre un culte au vrai Dieu et de renoncer aux vaines idoles qu'il honorait. Mais en aucune manière elle ne parvenait à pousser son esprit à croire, jusqu'au jour enfin où se déclencha la guerre contre les Alamans et les Suèves, guerre au cours de laquelle il fut forcé de confesser Celui qu'auparavant il avait nié.

14. Il advint donc que dans le combat entre les armées des
ca 496 Francs et des Alamans[41] les soldats de Clovis tombaient en trop grand nombre. Voyant cela, Aurélien dit au roi : « Seigneur, mon cher roi, il te suffit de croire dans le Dieu du ciel que ta reine t'a prêché ». Et lui, les yeux levés au ciel, ému jusqu'aux larmes, dit : « Ô Jésus-Christ que ma femme Clotilde proclame Fils du Dieu

[41] Peuple complexe, les Alamans, maîtres de la rive droite du Rhin supérieur, dès le IV^e^ siècle, s'étendirent au siècle suivant sur la rive droite et le cours moyen de ce fleuve. En 495-96, ils s'attaquèrent à Tolbiac (Zülpich) qui appartenait aux Francs rhénans de Cologne. Leur roi Sigebert fit, alors, appel à Clovis.

vivant, toi qui viens en aide dans les périls, qui donnes le secours à ceux qui espèrent en Toi, je te demande instamment, avec piété, ton aide : si tu me donnes la victoire sur ces ennemis et si j'expérimente cette puissance que les peuples proclament à ton sujet, je croirai en toi et je me ferai baptiser en ton nom. En effet, j'ai invoqué mes dieux et, je le vois bien, il sont loin de me secourir. Je crois donc qu'ils n'ont aucune puissance, ces dieux qui ne secourent pas ceux qui croient en eux. C'est Toi, vrai Dieu et Seigneur, que j'invoque et c'est en Toi que je désire croire pourvu que je sois libéré de mes adversaires.» Comme il criait ainsi en suppliant, les Alamans, commençant à fuir, tournèrent le dos. Et, ayant vu leur roi mort, ils se soumettent à Clovis avec ces mots : «Épargne-nous, nous t'en prions, seigneur roi, que le peuple cesse de périr : nous t'appartenons déjà.» Alors que menaçait déjà la punition, le roi donna l'ordre de cesser le combat, il captura les Alamans et les établit eux, et leur terre, sous son joug comme tributaires. Après cette victoire, il revint en Francie auprès de la reine et lui raconta comment en invoquant le nom de Jésus-Christ il mérita d'obtenir la victoire. Ceci s'accomplit la quinzième année du règne de Clovis.

Alors la reine fit venir en secret saint Remi[42], évêque de la ville de Reims, le priant de montrer au roi la voie du salut : l'évêque lui prêchait de se faire baptiser. Clovis de répondre : «Je t'écouterai très volontiers très saint Père, mais il n'en reste pas moins que le peuple qui me suit ne veut pas abandonner ses dieux. Je vais l'exhorter conformément à ta parole.» Au milieu de son peuple, le roi commença à l'exhorter. La miséricorde et la puissance de Dieu le devançant, tout le peuple des Francs s'écria d'une seule voix : «Nous abandonnons les dieux mortels, glorieux roi, et nous sommes prêts à croire au vrai Dieu immortel que prêche Remi.» On annonce ces nouvelles à saint Remi. Et lui, rempli d'une grande joie, ordonna de préparer la piscine du baptême. Les places sont ombragées de voiles divinement peints, on construit des églises, le baptistère est apprêté, les baumes exhalent leur arôme, la cire son odeur, et le Seigneur répandit une telle grâce odoriférante sur le peuple qu'on se croyait transporté dans les senteurs du Para-

[42] Saint Remi (*ca* 440-530 est un membre de l'aristocratie gallo-romaine. Sur le baptême de Clovis, sur sa date et les formules utilisées, voir ROUCHE, *Clovis*... p. 262.

496 ou 499 25 décembre

dis. Le roi fut donc le premier à demander le baptême à saint Remi. Nouveau Constantin, il vient au baptême après avoir renoncé aux pompes du diable ; au roi qui s'avance vers le baptême, le saint de Dieu dit avec éloquence : «Dépose tes colliers, doux Sicambre, adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré». Saint Remi était un homme très savant, formé à la rhétorique et qui brillait de grandes vertus. Le roi confessa donc le Dieu Tout-Puissant dans sa Trinité, fut baptisé au nom du Père, du Fils et de l'Esprit Saint, oint du saint chrême avec le signe de la sainte Croix de Notre Seigneur Jésus-Christ. Plus de trois mille hommes de son armée furent baptisés. On baptisa ce même jour les sœurs de Clovis appelées Alboflède et Landechilde[43]. Puis tout le peuple des Francs, hommes et femmes, fut baptisé.

15. Clovis marcha, ensuite, à la tête d'une importante armée de Francs contre Gondebaud et Godegisel, son frère. L'apprenant, ceux-ci lèvent une grande troupe de Burgondes, se préparent à la guerre, gagnent la forteresse de Dijon sur l'Ouche et y combattent courageusement Clovis : Gondebaud, Godegisel et les Burgondes, complètement taillés en pièces par Clovis, tournent le dos et s'enfuient. Clovis, à son habitude, fut victorieux : l'armée burgonde écrasée, Gondebaud et Godegisel prirent la fuite et échappèrent de justesse. Gondebaud se rendit dans la cité d'Avignon[44] sur le Rhône où il s'enferma. Clovis l'y poursuivit, l'assiégea pour le faire sortir de la cité et le faire périr. À cette nouvelle, Gondebaud, frappé d'épouvante, craignait que la mort ne le surprît à l'improviste. Il avait cependant avec lui Aredius[45], *vir illuster*, actif et sage, qu'il fit venir auprès de lui pour lui dire : «Les difficultés me pressent de toutes parts et je ne sais que faire, parce que ces barbares s'avancent sur nous pour ruiner tout le royaume après nous avoir tués.» Aredius lui répondit : «Pour ne pas périr, il faut apaiser la férocité de cet homme. Maintenant donc, si cela te convient, sous tes yeux, je vais faire semblant de te fuir et de passer chez lui. Quand je serai parvenu à lui, je ferai en sorte qu'il ne

[43] La première était païenne, la seconde, arienne.

[44] Le siège d'Avignon marque la fin de la première campagne. Clovis, menacé par l'intervention des rois ariens, Alaric II et Théodoric, dut se retirer.

[45] L'intervention de ce gallo-romain rusé sert, peut-être, à dissimuler l'échec de Clovis ainsi que les succès remportés l'année suivante, à Vienne, par Gondebaud sur Godegisel, allié des Francs.

fasse du tort ni à ta personne ni à ton royaume, à cette seule condition que tu t'efforces d'accomplir ce qu'il t'aura demandé par mon conseil, jusqu'à ce que le Seigneur daigne, dans sa bienveillance assurer le succès de ta cause.» Et lui de dire: «Je ferai tout ce que tu me manderas.» Après avoir ainsi parlé au roi, Aredius prit congé, s'éloigna, puis, se rendant auprès du roi Clovis, il dit: «Voici que je viens, roi très pieux, humblement tien auprès de ta puissance, après avoir abandonné ce très misérable Gondebaud. Et si ta bienveillance daigne m'accueillir, vous aurez en moi, toi et ta postérité, un serviteur intègre et fidèle.» Clovis le reçut avec beaucoup d'empressement et le garda avec lui. C'était en effet un homme qui racontait des histoires avec enjouement, ferme dans les conseils, juste dans les jugements et fidèle à ce qui lui avait été confié. Plus tard, alors que Clovis assiégeait avec son armée les murs de la ville, Aredius lui dit: «Ô roi, si la gloire de ta grandeur voulait accueillir avec bonté quelques propos de mon humble personne, bien que tu n'aies pas besoin de conseil, je te les présenterais pourtant d'une foi irréprochable. Et ce conseil vaudra autant pour toi que pour les cités par lesquelles tu as résolu de passer. Pourquoi, dit-il, immobiliser une armée alors que ton ennemi séjourne dans un lieu très solidement fortifié? Tu dévastes les champs, tu ruines les prés, tu coupes les vignes, tu incendies les oliveraies, tu ruines les récoltes de tout le royaume ; et pendant ce temps tu n'arrives en rien à lui nuire. Envoie plutôt une ambassade et impose un tribut payable chaque année: de la sorte le royaume sera sauf et tu exerceras une domination perpétuelle sur celui qui verse les tributs. S'il refusait, fais alors ce qui te plaira.» Le roi ayant accepté ce conseil, fit rentrer dans ses foyers l'armée de la patrie. Alors, envoyant une ambassade à Gondebaud, il lui enjoint d'avoir à payer chaque année les tributs imposés. Quant à Gondebaud, il paie celui de l'année, promettant d'acquitter les autres à l'avenir. Clovis, ayant emporté les trésors, s'en retourna victorieux avec un important butin.

Il y eut en ces jours dans la ville de Vienne un très grand tremblement de terre, et nombre d'églises ainsi que les demeures de beaucoup de gens furent ébranlées et renversées. Des foules de bêtes sauvages erraient çà et là dans la ville, loups, ours et cerfs, entrés par la porte de la cité, qui dévoraient bien des gens: cela

dura tout au long de l'année. Mais aux solennités du dimanche de la sainte Pâque, tandis que saint Mamert[46], évêque de la ville, célébrait le sacrifice de la messe, la vigile même de Pâques, le palais royal, situé dans cette cité, fut consumé par un incendie d'origine divine. En ces circonstances, à l'approche de l'Ascension du Seigneur, le saint homme prescrivit au peuple un jeûne de trois jours accompagné de manifestations d'affliction et de contrition spirituelle. Alors cessèrent adversité et destruction. Depuis lors toutes les églises de Dieu, sous l'autorité de l'apôtre de Rome, imitant cet exemple, honorent jusqu'à présent ces trois jours de litanies[47] avant l'Ascension du Seigneur.

16. Le roi Clovis, venu dans la cité de Paris, dit à sa reine et à
507 son peuple : « Il m'est bien pénible de supporter que les Goths, des Ariens, tiennent la meilleure partie des Gaules. Marchons avec l'aide de Dieu, chassons-les de cette terre et soumettons-les à notre autorité, parce qu'elle est très bonne. » Ce conseil plut aux grands des Francs. Alors la reine Clotilde donna ce conseil au roi, disant : « Que le Seigneur Dieu qui donne la victoire, la donne aux mains du seigneur mon roi. Écoute ta servante et construisons une église en l'honneur de saint Pierre[48], prince des apôtres, pour qu'il te vienne en aide dans le combat. » Et le roi dit : « Ton exhortation me convient. Ainsi ferai-je. » Alors il lança droit devant lui sa double hache, qu'on appelle francisque, et dit : « Oui, que soit faite l'église des saints apôtres pourvu qu'avec l'aide de Dieu nous revenions ». Le roi donc mobilisa toute son armée, le peuple des Francs, et marcha sur Poitiers. Là, en effet, demeurait alors Alaric[49], roi des Goths. Une grande partie des soldats passait par le territoire de la cité de Tours. Par respect pour saint Martin[50], le roi leur ordonna de ne prendre que l'herbe pour nourrir leurs chevaux. Le roi envoya aussi des messagers à la basilique de saint Martin, avec de nombreux présents et son cheval le plus rapide que le roi aimait beaucoup, et il dit : « Allez et peut-être recueillerez-vous aussi quelque signe de victoire du saint discours des

[46] Saint Mamert, évêque de Vienne (463-477).
[47] Il s'agit des Rogations.
[48] C'est le vocable primitif de l'église Sainte-Geneviève.
[49] Alaric II, roi des Wisigoths (484-507).
[50] Saint Martin, évêque de Tours, † *ca* 397.

Écritures[51].» Alors, après avoir confié des présents aux envoyés, il leur dit : «Si tu me viens en aide, Seigneur, et si tu dois livrer entre mes mains ce peuple incrédule, daigne me le révéler à l'entrée de Saint-Martin, afin que je sache si tu es propice, à moi, ton serviteur.» À peine les agents du roi, qui se rendaient à l'église Saint-Martin, parvenaient-ils au seuil que le primicier de l'église entonna cette antienne : «Tu m'as revêtu, Seigneur, de force pour le combat, tu as renversé sous moi ceux qui se dressaient contre moi, de mes ennemis tu m'as offert le dos, et ceux qui me haïssaient tu les as anéantis[52].» En entendant les voix de ceux qui psalmodiaient, rendant grâces à Dieu, ils laissèrent en ce lieu le cheval du roi et de nombreux autres présents, puis, exultant de joie, ils portèrent la nouvelle au roi. Or ce dernier, parvenu à la Vienne avec son armée, ne trouvait pas en quel lieu on pouvait passer la rivière à gué ; elle était gonflée par des pluies très abondantes. Il pria pendant la nuit le Seigneur de lui montrer un gué ; le matin venu, une biche d'une grandeur merveilleuse, marchant devant eux par la volonté de Dieu, leur montra un gué sur la Vienne, traversa le fleuve, et la troupe n'eut plus qu'à la suivre pour passer également le gué. À l'approche de Poitiers, le roi ayant planté ses tentes à bonne distance de Saint-Hilaire[53], on vit cette nuit-là sortir de cette église un feu de lumière. Il apparut sur les tentes pour manifester, bien sûr, l'aide que la puissance de saint Hilaire[54] apportait au roi Clovis. Aussi le roi donna-t-il l'ordre à ses troupes de ne prélever sur le pays ni nourriture, ni contribution, ni butin. Le roi Clovis engagea la bataille avec Alaric, roi des Goths, dans la plaine de Vouillé, sur le Clain[55], à dix milles de la ville de Poitiers. Au cours du combat, les Goths et leur roi, trop durement pressés, tournèrent le dos. Clovis, à son habitude, resta victorieux. Au moment où il allait tuer Alaric, deux Goths venant contre lui le frappent sur les côtés, mais sans le blesser à cause de la cuirasse

[51] Il y a là une référence, sans doute, au récit de Sulpice-Sévère, *Vie de saint Martin*, éd. et traduction J. FONTAINE, 1967, pp. 271 -273, où la lecture d'un verset, pris au hasard dans le psautier, permet de faire connaître la volonté divine, en l'occurrence le choix de Martin comme évêque, à l'encontre de Défenseur.

[52] Ps 18 (17), 40-41.

[53] Basilique fondée sur le tombeau de saint Hilaire, au sud de l'enceinte romaine de Poitiers.

[54] Saint Hilaire, évêque de Poitiers (*ca* 352 - *ca* 368).

[55] Vouillé n'est pas sur les bords du Clain.

dont il était revêtu. Mais le Seigneur l'aidait dans tout ce qu'il entreprenait. Un très fort contingent d'Arvernes, sous le commandement d'Apollinaire[56], périt, avec beaucoup de sénateurs, sous le glaive des Francs. Amalric[57], fils d'Alaric, s'enfuit du champ de bataille et prit possession, avec habileté, du royaume de
507-511 son père dans les Espagnes. Or, Clovis, d'autre part, envoya son fils, Thierry, en Auvergne, par les cités d'Albi et de Rodez. Menant l'entreprise jusqu'à son terme, ce dernier soumit à son joug toutes les villes du territoire des Goths jusqu'en Burgondie et les rendit au
ca 484-509 pouvoir de son père. Alaric régna donc douze ans[58].

Clovis, lui, s'installa tout l'hiver dans la cité de Bordeaux; de Toulouse il emporta les très nombreux trésors d'Alaric, roi des Goths. Et, après avoir pris toutes ces villes, au moment où il parvenait devant la cité d'Angoulême, le Seigneur lui accorda tant de grâce que dès son arrivée les murs s'effondrèrent. Il s'empara de cette ville après avoir tué les Goths qui s'y trouvaient, et soumit tout le pays à sa domination. Dans cette cité il fit consacrer évêque Aptonius, homme vénérable, son chapelain, non sans avoir d'abord chassé l'évêque arien des Goths[59]. Et tant à Angoulême qu'à Saintes ou Bordeaux il fit stationner des Francs pour détruire le peuple des Goths.

Ensuite il retourna à Tours et fit de nombreux présents à la basilique de saint Martin. Quant à son cheval, dont il avait auparavant fait cadeau à cette église, il fit savoir qu'il voulait le reprendre après avoir donné cent sous aux pauvres de la matricule. Mais après ce don, ce cheval ne voulut pas faire un seul pas et, quand on eut ajouté cent autres sous, aussitôt le cheval s'en alla, libéré. Alors le roi dit avec joie: «Pour son aide saint Martin est bien bon, mais pour les affaires il est cher.» Le roi Clovis reçut de
508 l'empereur Anastase[60] les tablettes du consulat. Ayant revêtu une

[56] Il s'agit du chef des Arvernes, fils de Sidoine Apollinaire, membre de la noblesse sénatoriale, nommé comte de la *civitas* d'Auvergne, par Alaric.
[57] Amalric, roi des Wisigoths, 507-531.
[58] Il y a là une erreur manifeste.
[59] Cette phrase est un ajout au texte du *Liber historiae Francorum*. Sans doute s'agit-il d'une erreur d'Adémar, voir Introduction, p. 19, n. 77.
[60] Anastase I^er^, empereur d'Orient, 491-518. Sur l'attribution à Clovis, auguste, de la dignité consulaire et du patriciat, et sur son *adventus* à Tours, voir ROUCHE, *Clovis...*, p. 314-317.

tunique de pourpre dans la basilique de Saint-Martin, puis posé sur sa tête une couronne d'or, le roi monta à cheval, et, de sa propre main, devant le peuple, sur le parvis, qui se trouvait entre la cité et l'église Saint-Martin, il jeta de l'or et de l'argent qu'il distribua avec un zèle très généreux. À compter de ce jour il fut, pour ainsi dire, appelé consul et auguste. Ayant quitté Tours pour la cité de Paris, il y établit la capitale de son royaume.

17. Puis il se mobilisa contre Ragnacaire, son parent. Ce dernier d'une luxure effrénée, était dans la cité de Cambrai ; pour conseiller il avait un certain Faron[61] qui brillait d'une manière aussi immonde. En effet, quand on apportait à Ragnacaire quelque présent ou nourriture, il disait : « C'est pour moi et pour Faron, mon conseiller. » Indignés, les Francs qui l'accompagnaient complotaient avec Clovis, l'excitant contre Ragnacaire. Pour cette raison Clovis donna des ceintures et des bracelets ressemblant à de l'or, mais dont l'intérieur était de bronze à base de cuivre rouge qu'un habile artifice recouvrait d'or à l'extérieur, en cadeau aux leudes de Ragnacaire pour qu'ils fassent appel à lui contre Ragnacaire. Puis l'armée mobilisée, Clovis se disposa à marcher contre Ragnacaire[62], son parent. De son côté, Ragnacaire interrogea les éclaireurs envoyés pour découvrir quelle armée l'emportait sur l'autre. Ils répondirent par un mensonge : « La plus forte, c'est la tienne et celle de ton conseiller Faron. » Engageant le combat, Clovis et Ragnacaire luttent avec acharnement : Ragnacaire, voyant ses troupes taillées en pièces, tente de fuir. Mais il est arrêté par ceux qui l'ont trahi, et, les mains liées dans le dos, présenté à Clovis avec son frère Riquier. Clovis lui dit : « Pourquoi as-tu humilié notre peuple en te laissant vaincre [63] ? N'aurait-il pas mieux valu pour toi que tu mourusses ? » Puis, ayant brandi sa double hache, il la lui planta dans la tête et Ragnacaire mourut. Tourné vers Riquier, il dit : « Si tu avais ca 509
secouru ton frère, il n'aurait pas été ligoté. » Et, le frappant de la même manière sur la tête, il l'acheva. Après leur mort, ceux qui les avaient trahis découvrant que l'or reçu de Clovis était falsifié le dirent au roi. Ce dernier leur fit cette réponse : « Celui qui livre

[61] En Bourgogne, les grands sont appelés farons.
[62] Ragnacaire, roi des Francs saliens de Cambrai.
[63] Il y a *vincere,* vaincre, dans le texte et non *vincire,* attacher, lier.

son maître à la mort, c'est à bon droit qu'il doit recevoir un or de cette sorte. Qu'il vous suffise d'avoir la vie sauve de peur de mourir dans les supplices.» À ces mots, ne souhaitant rien avoir de plus que la grâce et la vie, ils désiraient se satisfaire des biens qu'ils avaient reçus en lui disant merci.

Parmi les parents dudit Ragnacaire, son frère, un certain Rignomer[64], fut tué dans la cité du Mans sur l'ordre du roi Clovis. Après leur mort, Clovis s'empara de tout leur royaume et de leur trésor ; il fit assassiner nombre de grands rois, ses parents les plus proches[65], qu'il jalousait, de crainte qu'ils ne le privent de la royauté. Il étendit son royaume à travers toutes les Gaules ; on rapporte cependant qu'à l'occasion d'une réunion des siens, il aurait dit de ses parents dont il avait lui même causé la perte : «Malheur à moi qui suis resté comme un étranger au milieu d'étrangers et qui n'ai plus de parents pour me fournir une aide quelconque en cas d'adversité.» Il ne s'affligeait pas de leur mort, mais il parlait ainsi par ruse, pour savoir si, par hasard, il ne découvrirait pas quelque parent à tuer.

511, 27 novembre

18. Après tous ces événements, le roi Clovis mourut dans la paix ; il fut enterré dans la basilique Saint-Pierre que sa reine et lui-même firent édifier. Sa mort eut lieu dans la cinquième année qui suivit la campagne contre Alaric, roi des Goths. La durée totale de son règne a été de trente ans. De la mort de saint Martin à celle du roi Clovis, on compte cent douze ans. La reine Clotilde, après la mort de son mari, se rendant souvent dans la cité de Tours, effectuait de très longs séjours dans la basilique Saint-Martin, elle y servait Dieu ; elle ne faisait à Paris que de rares visites. Donc, à la mort de son époux, quatre fils [de Clovis], à savoir Thierry, Clodomir[66], Childebert[67] et Clotaire[68], se partagèrent son royaume également. Thierry avait aussi un fils nommé Théode-

[64] Rignomer, frère de Ragnacaire, assassiné au Mans, qu'il défendait peut-être contre les Armoricains.
[65] Allusion à Chararic, qui avait refusé d'aider Clovis contre Syagrius, et à Sigebert, tué par son propre fils que les envoyés de Clovis firent aussitôt assassiner.
[66] Clodomir, roi d'Orléans (511-524).
[67] Childebert Ier, roi mérovingien de Paris (511 - 558).
[68] Clotaire Ier, roi des Francs (511-561).

bert[69], actif et habile ; ils furent élevés à une grande puissance. Quant à Amalric[70], fils d'Alaric, roi des Goths, il demanda en mariage la sœur des fils de Clovis[71] : ceux-ci ne refusèrent pas, ils la lui livrèrent avec de très belles parures, et lui la prit pour épouse.

En ce temps-là, les Danois, sous le commandement de leur roi Chlochilaïch gagnent les Gaules par la haute mer avec leur flotte de guerre, ils dévastent, capturant tout : et tandis que leur roi ca 511
s'installe sur le rivage, les navires remplis de captifs gagnent la 531
haute mer. Quand Thierry l'apprit, il envoya son fils Théodebert avec une grande armée dans ces contrées. Il rattrapa les Danois, les combattit, en fit un terrible carnage et les terrassa, tua leur roi, emporta du butin et le rapporta sur sa terre.

19. En ces jours la reine Clotilde étant venue à Paris dit à ses fils : « Que je ne me repente pas, fils, de vous avoir élevés tendrement. Je vous en prie, indignez-vous de l'outrage qui m'a été fait et vengez la mort de mon père et de ma mère. » À ces paroles, ils sont soulevés d'une grande colère, gagnent avec une grande armée la Burgondie, engagent le combat contre les rois Sigismond[72] et Godomar[73], fils de Gondebaud. En ce temps là, le roi Sigismond faisait construire en Burgondie le monastère des saints martyrs d'Agaune[74], saint Maurice[75] et ses six mille six cents 515
soixante-six compagnons[76]. Sigismond et Godomar mobilisèrent l'armée des Burgondes contre le roi Clodomir et ses frères Childebert et Clotaire, fils de Clovis. Au cours du combat, les Burgondes taillés en pièces s'enfuirent avec Godomar ; quant à Sigismond qui fuyait vers les saints d'Agaune, Clodomir se lança à sa poursuite, s'empara de lui, de sa femme et de ses fils, les

[69] Théodebert Ier, roi d'Austrasie (533/544-546/547).
[70] Amalric, roi des Wisigoths (507-531).
[71] Il s'agit de Clotilde qui épousa, en 511, Amalric, roi des Wisigoths.
[72] Sigismond, roi des Burgondes (516-523/524). Il s'était converti au catholicisme du vivant de son père, sous l'influence de saint Avit, évêque de Vienne.
[73] Godomar III, roi des Burgondes (524-522/534).
[74] Monastère de Saint-Maurice d'Agaune (c. Valais, Confédération Helvétique), fondé par Sigismond après sa conversion au catholicisme et dédicacé par saint Avit.
[75] Saint Maurice, martyr de la légion thébaine au IIIe siècle.
[76] Valeur très symbolique du chiffre 6.

ramena prisonniers dans le pays d'Orléans et les fit mettre en prison[77]. Saint Avit[78], le saint homme de Dieu, alors abbé dans la cité
524 d'Orléans, priait le roi Clodomir de ne pas les tuer, mais lui ne voulait pas l'entendre. Il fit alors mettre à mort tant Sigismond[79] que sa femme et ses enfants et les jeta dans un puits, en un lieu appelé le *vicus* de Colombe.

20. Après quoi, Clodomir mobilisa à nouveau l'armée pour marcher sur la Burgondie contre Godomar. Quand ils arrivèrent avec de grandes forces dans le Viennois, au lieu dit Vézeronce[80], Godomar, après avoir disposé ses troupes, engagea le combat con-
524, 21 juin tre Clodomir, et les Burgondes, très durement frappés, s'enfuirent avec Godomar. Alors que Clodomir s'était mis à leur poursuite avec trop de vivacité, le roi qui, dans la course de son cheval rapide, s'était porté en avant des siens, pénétra au milieu des Burgondes. Frappé par ses ennemis, il s'écroula et mourut. Ce que voyant les Francs, transportés d'un excès de douleur et de colère, poursuivent Godomar[81], le tuent, anéantissent les Burgondes, dévastent entièrement le pays, massacrant tout de l'enfant au vieillard, avant de rentrer chez eux. À cette nouvelle, Clotaire prit pour épouse la femme de son frère [Clodomir] nommée Gontheuque[82]. Quant aux fils orphelins de Clodomir, Theudoald et Chlodoald, la reine Clotilde les élevait, les gardant avec elle.

21. À cette époque, Thierry et Théodebert, son fils, ainsi que le roi Clotaire franchissant le Rhin avec l'armée des Francs, se dirigent vers la Thuringe contre Hermenfred, roi des Thuringiens. À cette nouvelle, les Thuringiens firent des fossés et les couvrirent, par ruse, de mottes de gazon. Comme le combat s'était engagé en ce lieu, les Francs, voyant que l'on faisait tomber dans des fosses leurs chevaux, furent saisis d'une très vive indigna-

[77] En fait, Sigismond réfugié à Saint-Maurice d'Agaune, fut livré par les siens à Clodomir.
[78] Il ne s'agit pas, ici, de l'évêque de Vienne, mort en 518, mais de saint Avit, abbé d'Orléans puis de Micy, † 530.
[79] Sigismond et sa famille furent tués comme l'avaient été les parents de Clotilde.
[80] Vézeronce, cne et c. Morestel, arr. La Tour-du-Pin, Isère. La bataille eut lieu le 21 juin 524.
[81] En fait Godemar ne mourut que huit ou dix ans plus tard.
[82] Gontheuque épouse en premières noces Clodomir, en secondes noces son frère, Clotaire I^er^.

tion. Mais Hermenfred[83] prit la fuite avec les Thuringiens jusqu'au cours de l'Unstrut. Les Francs les poursuivirent jusqu'au fleuve et là, [les Thuringiens] ayant refait leurs forces contre les Francs, il y eut dans leurs rangs un tel massacre que le fleuve était rempli des cadavres des Thuringiens et que les Francs pouvaient le traverser en passant sur eux comme sur un pont ; dévastant tout 529-531
ce royaume, y faisant des captifs, ils le dépeuplèrent. Mais Hermenfred eut juste le temps de s'enfuir et s'échappa ; les Francs s'en retournèrent avec beaucoup de butin et de dépouilles. Hermenfred avait deux frères : Baudri[84] et Berthecar[85]. Par la suite Thierry, à nouveau, après avoir donné sa foi à Hermenfred, le fit venir auprès de lui dans la cité de Tolbiac, et comme ils s'entretenaient sur le mur de cette cité, Hermenfred, poussé du haut du mur de cette ville, s'écrasa à terre, mourut, et Thierry ordonna de mettre à mort ses enfants.

22. Alors que Childebert[86] se trouvait dans la cité d'Auvergne, sa sœur, épouse d'Amalric, roi des Goths - le nom de la jeune reine était Clotilde -, lui envoya d'Espagne des messagers pour lui dire toutes les méchantes embûches que son mari lui tendait à cause de sa foi catholique. En effet quand elle se rendait à l'église pour prier, il jetait lui-même sur elle des excréments, toutes sortes d'immondices, et il la battait tellement qu'elle envoya à son frère son mouchoir barbouillé de sang, avec ces mots : « Ô frères très aimés, indignez-vous des peines et des injures qui me sont faites, seigneurs très chers. » En entendant cela, Childebert, transporté d'une grande colère, rassembla une immense armée, se dirigea vers l'Espagne et commença le combat[87] contre Amalric. Les Goths complètement terrassés, Amalric prend la fuite et arme des 531
navires pour s'échapper. Mais alors qu'il s'efforçait de les atteindre, l'armée de Childebert finit par le rejoindre. Lui, se voyant vaincu, s'efforçait de trouver refuge dans l'église des Chrétiens ; mais avant qu'il ne parvînt à l'entrée de l'église, un Franc le frappa de sa lance et c'est là qu'il mourut. Alors Childebert dévastant

[83] Hermenfred, roi des Thuringiens, vaincu en 531 par Thierry, Théodebert et Clotaire.
[84] Baudri, roi des Thuringiens, tué en 516.
[85] Berthecar, fils de Bisin, roi des Thuringiens, tué en 531.
[86] Childebert Ier vient d'enlever l'Auvergne à Thierry, alors que ce dernier était en Thuringe.
[87] La bataille eut lieu en Septimanie, devant Narbonne (531).

l'Espagne pénétra dans la ville de Tolède[88], y prit de grands trésors et rentra chez lui avec sa sœur. Mais je ne sais de quel accès de maladie elle mourut en route : elle fut transportée à Paris dans la basilique Saint-Pierre et ensevelie près de son père. Childebert, au milieu d'autres trésors, emporta, parmi des vases très précieux dignes de Salomon[89], des objets de culte, soixante calices, quinze patènes, vingt coffrets d'évangiles d'or pur recouverts de pierres précieuses et magnifiquement ornés : il ne voulut en briser aucun mais, les distribuant tous aux églises, il leur dispensa tout.

23. En ce temps-là, pendant un séjour à Paris de la reine Clotilde, le roi Childebert, voyant que la susdite reine, sa mère, élevait les fils de son frère aîné Clodomir et les chérissait beaucoup, pensa qu'elle songeait à en faire des rois et dit à son frère Clotaire : « Notre mère garde avec elle les fils de notre frère, les aime tendrement : elle veut les élever au royaume de notre frère. Prenons conseil, étudions attentivement quel sort leur réserver : les tondre ou les tuer, et partager entre nous le royaume de notre frère, leur père. » Ils envoyèrent auprès de la reine, à Paris, Arcadius[90], homme noble et zélé, en lui disant par fourberie : « Dis à notre mère de nous envoyer les fils de notre frère, nos neveux, pour que nous en fassions des rois. » Elle, croyant que c'était vrai, les leur envoya avec joie. Mais ils renvoyèrent aussitôt Arcadius vers la reine en disant : « Voici les ciseaux et voilà le glaive. Tel est l'ordre de tes fils : À toi de décider, fais-les tondre ou périr par l'épée. » Clotilde alors, en raison d'un excès de douleur et de l'amertume de son cœur, dit en pleurant : « Les tourments m'oppressent violemment. S'ils ne doivent pas régner, à quoi cela m'a t-il servi de les élever? Mieux vaut [les faire] mourir que tondre[91] ! » Et sans délai Clotaire saisit l'aîné des enfants, et, le jetant à terre, lui planta un couteau dans l'aisselle ; transpercé, il mourut aussitôt. À ce spectacle, son frère cadet se jette aux pieds de Childebert et lui dit en pleurant : « Viens à mon secours, père très miséricordieux, afin que je ne périsse pas, moi aussi, comme

[88] L'expédition du roi franc n'atteignit sans doute pas Tolède.

[89] La richesse de Salomon est légendaire. ; nombreux sont les livres des Écritures qui y font allusion : 1 R 10 - 21, 23 ; 2 Ch 4 19 - 22...

[90] Arcadius, Auvergnat de famille sénatoriale.

[91] Le texte est ici différent de celui de Grégoire de Tours, *H. F*, lib. III, XVIII, « plutôt les voir morts que tondus. »

mon frère.» Alors Childebert, ému jusqu'aux larmes, dit: «Je t'en supplie, frère très cher, que ta générosité ordonne de m'accorder la vie de celui-ci, et, pour cela, je te donnerai tout ce que tu voudras.» Mais lui, enflammé de colère, répondit: «Écarte-le de toi ou, assurément, tu en mourras. N'est-ce pas toi qui a entièrement conçu ce mauvais projet et veut, maintenant, le libérer?» À ces paroles, Childebert repoussa l'enfant loin de lui. Clotaire le jeta aussi à terre et le tua d'un coup de couteau dans l'aisselle comme son frère; il fit mourir de la même manière leurs serviteurs nourriciers; les cavaliers montèrent sur leurs chevaux et il s'éloigna. En entendant ce récit, la reine, brisée par un excès de chagrin, fit transporter leurs petits corps à Paris au milieu d'un grand cortège de chantres psalmodiant et dans une immense affliction, elle les ensevelit ensemble avec honneur. L'un d'eux avait dix ans et l'autre sept. Le troisième, Cloud[92], prit la fuite et put s'échapper grâce à l'aide de courageux serviteurs. Ensuite, ayant abandonné le royaume terrestre, il se coupa les cheveux de sa propre main, et, devenu clerc, il s'adonna aux bonnes œuvres. Puis, ordonné prêtre, rempli de vertus, il rejoignit le Seigneur; il repose dans la villa de *Noviente*, située dans le faubourg de Paris[93]. Quant à la reine Clotilde, répandant de ses mains les aumônes, elle passait sa vie dans une abstinence et une sobriété extrêmes.

24. En ces jours, mourut le roi Thierry; il régna vingt-trois ans. 534
C'est Théodebert, son fils, qui reçut son royaume[94]. Ensuite Childebert et Théodebert, mobilisent leurs troupes, prêts à marcher contre Clotaire. Mais lui, à cette nouvelle, voyant qu'il ne pourrait résister à leur armée, se réfugia dans la forêt de Brotonne, et fit des abattis, mettant tout son espoir dans la bonté divine. La reine Clotilde, en apprenant ces faits, se rendit au tombeau de saint Martin et là se prosterna en oraison, veillant et priant toute la nuit pour qu'une guerre civile ne s'élève pas entre ses fils. Alors que Childebert et Théodebert s'avançaient avec de grandes forces contre Clotaire pour l'abattre, le jour suivant, voici qu'au matin éclate, à l'endroit où ils s'étaient rassemblés, une très grande tem-

[92] Saint Cloud, troisième fils de Clodomir, † en 560, fondateur du monastère de *Noviente*, qui prit, par la suite, son nom.
[93] Saint-Cloud, ch.-l. c., arr. Boulogne-Billancourt, Hauts-de-Seine.
[94] Ces événements se situent vers 533/534.

pête qui abat les tentes et renverse tout au milieu des éclairs, du déluge des pluies et de puissants coups de tonnerre. Jetés au sol, terrassés, hachés par de gros grêlons, ils s'écroulent gravement frappés et il ne leur resta d'autre protection que leurs boucliers : ils craignaient par dessus tout d'être brûlés par le feu céleste. Mais leurs chevaux s'égaillèrent tant qu'on eut peine à les découvrir à vingt stades. Beaucoup en effet ne furent pas retrouvés. Alors frappés par des pierres et prostrés sur le sol, faisant pénitence, ils priaient Dieu de leur accorder son pardon pour avoir voulu mal agir contre leur propre sang. Mais, en vérité, pas une goutte de pluie ne tomba sur Clotaire, pas un seul grondement de tonnerre entendu, pas un souffle de vent perçu en ce lieu. Immédiatement Childebert et Théodebert envoyèrent des messagers pour demander paix et concorde. Quand elles leur furent accordées, ils ren-
581, 1er juillet trèrent chez eux. Vers la même époque, saint Cybard, père d'Angoulême, s'en alla vers le Christ le premier jour du mois de juillet[95].

541 25. Après ces événements, Childebert et Clotaire gagnent à nouveau l'Espagne après avoir mobilisé une grande armée : ils y portent la dévastation et l'incendie et massacrent les populations, ils mettent le siège devant la cité de Saragosse. Le peuple qui s'y trouvait enfermé, ayant revêtu le cilice et répandu de la cendre sur sa tête, se tourna vers Dieu dans une attitude d'humilité telle qu'il fit, en psalmodiant, le tour des murs de la cité avec la tunique de saint Vincent[96]. De même les femmes, revêtues d'habits noirs, les cheveux dénoués, suivaient en se lamentant, comme si on pratiquait en ce lieu le jeûne des habitants de Ninive[97]. En voyant ce spectacle, les rois pensaient que ces gens avaient commis quelque mauvaise action. Alors, s'étant emparé d'un paysan de la cité, le roi Childebert lui demande ce qu'on faisait. Il répondit : « Ils portent la tunique de saint Vincent, et c'est avec elle qu'ils prient le Seigneur d'avoir pitié d'eux. » Et le roi dit : « Va, dis à l'évêque de la cité de venir à nous avec confiance, sans hésiter. » Quand le paysan eut transmis le message à l'évêque, ce dernier se rendit aussitôt en personne auprès des rois avec des présents. Childebert

[95] Cette phrase est un ajout au texte du *Liber historiae Francorum*.
[96] Saint Vincent fut martyrisé à Saragosse, le 22 janvier 304.
[97] Voir Ion 3, 4 - 9.

demanda aussi qu'il lui donnât les reliques de saint Vincent. Mais l'évêque ne lui donna que l'étole du saint. Cependant les rois susdits, ayant conquis une grande partie de l'Espagne, revinrent avec un grand butin. De retour à Paris, Childebert fit construire une église en l'honneur de saint Vincent[98], martyr. C'est alors que le 558
roi Théodebert, fils de Thierry, partit en Italie avec une très grande armée ; les Lombards battus et terrassés, il ravagea la plus 539
grande partie du pays, puis les soumit au tribut et revint chargé de nombreuses dépouilles.

26. Ensuite le roi Théodebert tombant malade fut pris d'une violente fièvre et mourut après avoir régné quatorze ans. Theu- 547/548
doald[99], son fils, hérita de son pouvoir sur les Francs supérieurs et les Austrasiens. Cependant la reine Clotilde, de bonne mémoire, après s'être adonnée aux bonnes œuvres dans la ville de Tours, 548, 3 juin
s'en alla vers le Seigneur, chargée d'ans ; avec un grand cortège de chantres psalmodiant elle fut transportée à Paris et inhumée dans la sacristie[100] de la basilique Saint-Pierre au côté du roi Clovis, son mari, par ses fils les rois Clotaire et Childebert. C'est là aussi que la très bienheureuse Geneviève[101] a été enterrée. Notons aussi que le roi Clotaire eut sept fils, de diverses femmes : d'Ingonde[102] il eut Gonthier[103], Childéric, Charibert[104], Gontran[105], Sigebert[106] ainsi qu'une fille Clotsinde ; de Radegonde[107], sœur d'Ingonde, il eut Chilpéric[108] ; et de Guntheuque, il eut Chramne[109]. En effet, par

[98] La basilique fut construite, en 558, sur un terrain situé dans le *suburbium* de Paris, par Childebert, sans doute à l'initiative de l'évêque de Paris, saint Germain, dont elle prit plus tard le nom, après avoir porté le vocable de Sainte-Croix-et-Saint-Vincent.
[99] Théodebald Ier, roi d'Austrasie.
[100] La reine Clotilde mourut le 3 juin 548, à Saint-Martin de Tours, elle fut enterrée à Paris, dans le *sacrarium* de l'église des Saints-Apôtres (Sainte-Geneviève). Voir P. PÉRIN, « La tombe de Clovis », in *Media in Francia,* Paris, 1989, p. 363-378.
[101] Sainte Geneviève, † 502.
[102] Ingonde, concubine puis épouse (532 de Clotaire Ier, sœur d'Arégonde, et non de sainte Radegonde. Clotaire eut cinq femmes et non trois.
[103] Gonthier ne serait pas le fils de Clotaire et d'Ingonde, mais de Thierry et de Suavegotho.
[104] Charibert Ier, roi mérovingien de Paris, 561-567.
[105] Gontran, roi mérovingien, 561-592.
[106] Sigebert Ier, roi d'Austasie, 561-575.
[107] Sainte Radegonde, épouse du roi Clotaire, fondatrice à Poitiers du monastère de Sainte-Croix, † 587, 13 août ; elle n'est pas la mère de Chilpéric.
[108] Chilpéric Ier, roi de Neustrie, 561-584, fils de Clotaire et d'Arégonde.
[109] Chramne, roi ou vice-roi d'Aquitaine, 555-560.

amour pour Ingonde, parce qu'elle était belle et élégante et que lui-même était excessivement débauché, il prit pour épouse Radegonde, sœur d'Ingonde. Le roi Theudoald, fils de Théodo-
555 bert, roi des Austrasiens, souffrant d'une violente fièvre, mourut après avoir régné sept ans. Le roi Clotaire reçut son royaume ainsi que de nombreux trésors. Cette année là, en raison de la révolte des Saxons, le roi Clotaire ayant mobilisé l'armée des Francs, engagea le combat contre eux sur la Weser, leur fleuve, et massacra une très grande troupe ; il dévasta leur terre, parcourut toute
ca 555/556 la Thuringe et la ravagea parce que les Thuringiens avaient aidé les Saxons.

27. Le fils de Clotaire, Chramne, était beau et élégant, trop cruel et rusé. Envoyé par son père outre-Loire à sa place[110], il se mit à opprimer très durement ce royaume. Quand on l'eut rapporté à son père, celui-ci lui ordonna de se rendre auprès de lui mais Chramne refusa d'exécuter l'ordre paternel ; et, se conduisant plus durement encore, il prit pour femme la fille de Wilchaire[111], Chalda. Après s'être emparé de nombreux trésors, il se rendit à Paris et se lia par serment avec le roi Childebert, son oncle, en jurant d'être très résolument l'ennemi de son père. Mais
558, le roi Childebert, depuis longtemps malade des fièvres, dut s'aliter
23 décembre et mourut : il fut enseveli dans la basilique de saint Vincent martyr qu'il avait lui-même fait construire. Clotaire prit son royaume et son trésor. Chramne donc, ne pouvant échapper à son père, s'en alla chez les Bretons. Et lui-même, sa femme et ses filles se cachèrent avec Conomer, le roi des Bretons. Quant à Wilchaire, son beau-père, il alla se réfugier dans la basilique Saint-Martin de Tours. C'est alors qu'un incendie dévora la basilique, en raison du péché de Wilchaire et de sa femme. Par la suite le roi Clotaire donna l'ordre de couvrir la basilique d'étain et la fit restaurer dans son élégance antérieure. Ensuite le roi Clotaire mobilisa l'armée et, très irrité contre Chramne, il entra en Bretagne. Mais Chramne ne craignit pas de marcher au combat contre son père avec Conomer, roi des Bretons. Alors qu'ils combattaient avec courage, le roi Clotaire, ému jusqu'aux larmes, dit : «Du haut du

[110] Chramne fut envoyé par son père en Auvergne pour surveiller l'Aquitaine première mais établit ensuite sa résidence à Poitiers, devenant une sorte d'*unterkönig* d'Aquitaine.
[111] Wilchaire a remplacé le duc Austrapius qui surveillait les Armoricains.

ciel, tourne ton regard, Seigneur, et juge justement, comme tu t'es prononcé entre Absalon et son père David[112].» Dans l'affrontement des armées, le roi des Bretons, en tentant de s'enfuir, mourut sur le champ de bataille ; Chramne aussi cherchait à fuir - il avait des navires prêts sur la mer - mais alors qu'il veut libérer sa femme et ses enfants de l'armée de son père, il est surpris, fait prisonnier et ligoté. Quand le roi Clotaire apprit cette nouvelle, il donna l'ordre de le faire périr par le feu avec son épouse et ses filles. Ils furent enfermés dans la cabane d'une pauvre femme et Chramne, étendu sur un banc, fut étranglé avec un mouchoir : la 558/560
petite cabane ayant été ensuite incendiée sur eux, c'est ainsi qu'ils périrent par le feu.

28. C'est en ces temps que l'évêque saint Médard[113], rempli de ca 560/561
vertus et de gloire, s'en alla aussi vers le Seigneur : le roi Clotaire l'ensevelit dans la cité de Soissons avec pompe, accompagné d'un grand cortège de chantres psalmodiant, et c'est là qu'il fit don, à cette occasion, de grands biens. Le roi Clotaire se rendit au tombeau de saint Martin[114], il y pria très longuement et distribua beaucoup de présents aux nombreuses basiliques des saints. Ensuite, tandis qu'il s'adonnait à la chasse dans la forêt de Compiègne, il fut saisi d'une fièvre violente, et de là il retourna dans sa villa de Compiègne. Comme il y souffrait violemment, il disait : «Oh ! Oh ! Quel est donc ce roi du ciel qui a fait ainsi mourir de si grands rois !» C'est en effet dans cet état de découragement qu'il rendit l'esprit, la cinquante et unième année de son 561
règne. Ses quatre fils le transportèrent avec grand honneur à Soissons et l'ensevelirent dans la basilique Saint-Médard[115]. Chilpéric lui, après la mort de son père, prit les trésors rassemblés dans la villa de Berny, sollicita les Francs les plus habiles et les soumit à son autorité par de nombreux présents ; bientôt il entre à Paris et occupe la capitale du roi Childebert, mais il ne lui fut pas permis de s'y tenir longtemps. L'union de ses frères l'en chassa : tous les quatre, à savoir Charibert, Gontran, Chilpéric et Sigebert, firent entre eux un partage légitime. Charibert reçut le royaume de

[112] Allusion à 2 Sm 18-19.
[113] Saint Médard, évêque de Noyon, † *ca* 560.
[114] À Tours.
[115] Église fondée à Soissons par Dagobert I^er^, en 557.

Childebert et en établit la capitale à Paris ; Gontran reçut le royaume de Clodomir et fit d'Orléans sa capitale ; quant à Chilpéric, c'est le royaume de son père Clotaire qu'il reçut et il en établit la capitale dans la cité de Soissons ; Sigebert de son côté reçut le royaume de Thierry et décida d'établir sa capitale dans la cité de Reims[116].

561/562 29. Après la mort du roi Clotaire, les Huns[117], et leur roi, Khagan, se mettent en mouvement et décident de venir dans les Gaules. Sigebert mobilisa contre eux une armée ; il avança sur eux pour les combattre vigoureusement ; il les terrassa, remporta la victoire et les mit en fuite au fil du glaive. Mais ensuite leur roi
ca 568/569 sollicita des alliances de Sigebert, envoya des ambassadeurs pour lui demander la paix et retourna dans son royaume. Mais, pendant que Sigebert s'y attardait, Chilpéric, son frère, leva une armée,
564 envahit Reims, mit le feu à la Champagne, la dévasta et prit du butin. Sigebert aussi, rentrant victorieux des Huns, mobilisa son armée contre Chilpéric : il occupa la cité de Soissons et, y ayant trouvé Théodebert[118], fils de Chilpéric, il s'en saisit et l'envoya en exil. Marchant contre Chilpéric, il engagea le combat. Après l'avoir vaincu et mis en fuite, il replaça ses cités sous sa domination. Quant à Théodebert, son fils, il le fit garder une année entière dans sa villa de Ponthion. Puis, dans sa clémence, l'ayant gratifié de présents, il le rendit, sauf, à son père, après qu'il eût promis par serments de ne plus jamais rien entreprendre contre lui : par la suite, avec la multiplication des péchés, ces engagements furent violés.

Le roi Charibert prit pour épouse Ingeburge[119] : cette reine avait à son service deux très belles jeunes filles d'un pauvre

[116] Reims était la capitale de Thierry et resta la capitale de l'Austrasie jusqu'à la fin du VI[e] siècle.

[117] En fait il s'agit des Avars, autre peuple de cavaliers nomades, qui s'avancent vers les pays thuringiens et francs, dans les années 560. Battus par Sigebert devant Ratisbonne, en 562, ils s'établissent dans la cuvette danubienne. Les sources franques, notamment FRÉDÉGAIRE, *Chronique,* trad. O. DEVILLERS et J. MEYERS, p. 133 (et v. n. 375), font de leurs chefs, les khagans, un souverain qui porte ce nom.

[118] Théodebert, fils de Chilpéric, enfermé à Ponthion par son oncle, Sigebert, tué plus tard par les ducs Godegisel et Boson, fut enterré à Angoulême.

[119] Épouse délaissée de Charibert.

homme, d'une très éclatante beauté ; l'aînée s'appelait Marcovèfe, la cadette Méroflède : le roi Charibert brûlait pour elles d'un amour excessif. Aussi Ingeburge avait-elle ordonné que leur père fût chargé du travail de la laine et les accablait-elle d'une très grande haine. C'est pourquoi le roi Charibert très en colère abandonna Ingeburge et prit Méroflède pour épouse. Par la suite il s'unit, à nouveau, en mariage, avec sa sœur Marcovèfe et fut, pour ce motif, excommunié par saint Germain[120], évêque de Paris. Mais, comme le roi refusait de l'abandonner, frappée du jugement de Dieu, elle mourut.

En ce temps-là, saint Grégoire, archevêque[121] de Tours, brillait de grandes vertus. À la même époque, saint Germain, évêque de 573-594
Paris, fut envoyé par le roi Charibert dans la cité d'Angoulême[122], 581
il consacra la basilique Saint-Cybard où le saint avait été récemment enterré ; le vénérable Grégoire, évêque de Tours, était avec lui, et, ensemble, ils placèrent dans cette basilique de nombreux fragments des reliques de saint Martin, évêque, et la consacrèrent en l'honneur dudit saint Martin. Enfin on grava, sur l'autel de ce dernier, consacré par le même saint Germain et par saint Grégoire, les signes de la Sainte Croix qu'on y voit encore aujourd'hui. Ils consacrèrent également en l'honneur de saint Pierre l'église cathédrale, dont le susdit roi Clovis avait ordonné d'entreprendre la reconstruction, après avoir fait détruire la première cathédrale dédiée à saint Sernin[123] que les Goths avaient souillée de la flétrissure arienne. Ils ordonnèrent dans ladite cité un évêque appelé Mererius[124], qui avait été le chapelain du roi en Francie. Aptonius[125], en effet, venait très récemment de mourir en Christ[126].

[120] Saint Germain, évêque de Paris, 555-576.
[121] Le titre est anachronique.
[122] Saint Germain, évêque de Paris de 555 à 576, n'a pu être envoyé à Angoulême par le roi Charibert I^er^, mort en 567, pendant l'épiscopat de Grégoire de Tours, qui n'a commencé qu'en 573.
[123] Saint Sernin ou Saturnin, évêque de Toulouse, martyrisé vers 250.
[124] Mererius, évêque d'Angoulême, 567-576.
[125] Aptonius, évêque d'Angoulême, 542-566.
[126] À l'exception d'un membre de phrase, le paragraphe est un ajout au texte source dont le contenu est, en partie, criticable, voir Introduction , p. 19, n. 77.

567 30. Peu de temps après le roi Charibert[127] mourut dans la forteresse de Blaye et fut enterré dans la basilique Saint-Romain. Comme le roi Sigebert voyait que ses frères prenaient des femmes indignes d'eux pour épouser des esclaves, il envoya une ambassade en Espagne et, avec de nombreux présents, il demanda Brunehaut[128], fille du roi Athanagild[129]. C'était en effet une jeune fille élégante, belle et intelligente : son père ne refusa pas et l'envoya à
566 Sigebert avec de grands trésors. Ce dernier la prit pour épouse, en grand apparat et dans une immense liesse. Et parce qu'elle était soumise à la loi arienne, le roi Sigebert ordonna qu'elle fût baptisée au nom de la sainte Trinité ; elle confessa la foi catholique et en fut imprégnée à la perfection. Ce que voyant, le roi Chilpéric, bien qu'il eût déjà plusieurs épouses, demanda la sœur de Brunehaut appelée Galswinthe[130], en promettant par ses ambassadeurs de renvoyer ses autres femmes. Le père donc, prêtant l'oreille à ces promesses, lui envoya sa fille avec de nombreux trésors, car ladite Galswinthe était plus âgée que Brunehaut. De fait Chilpéric la reçut pour épouse dans une grande joie, et, baptisée au nom de la sainte Trinité, elle devint une grande chrétienne. Mais la haine de l'abominable Frédégonde[131] fut à l'origine d'un grand scandale entre eux. Frédégonde disait en effet au roi qu'elle ne pouvait supporter les affronts de Galswinthe et cette dernière, à cause de l'inimitié même de Frédégonde, demanda au roi de la laisser libre de retourner chez son père en abandonnant les grands trésors qu'elle avait apportés d'Espagne ; mais lui la cajolait par de douces paroles. Ensuite, sur le conseil détestable de Frédégonde, il la fit
568 étrangler[132] dans son lit pendant la nuit. Après sa mort, en raison de son mérite, Dieu fit voir sa vertu. Après quoi, les frères de Chilpéric dans leur indignation voulurent le chasser du pouvoir.

[127] Charibert Ier est mort à Paris, en 567 ; il a été enterré à Saint-Germain-des-Prés. Il y a peut-être confusion avec Charibert II, mort le 8 avril 632 et qui, lui, a été inhumé à Blaye.
[128] Brunehaut, épouse de Sigebert Ier (566), est la fille du roi des Wisigoths, Athanagild ; elle épouse ensuite Mérovée, gouverne l'Austrasie au nom de ses fils et petits-fils, avant d'être suppliciée à Orbes, en 613, voir *infra*, c. 39.
[129] Athanagild, roi des Wisigoths (555-567).
[130] Galswinthe, épouse de Chilpéric Ier (565).
[131] Frédégonde, concubine, puis épouse de Chilpéric Ier, reine de Neustrie, 568-597.
[132] L'assassinat se serait produit après la mort d'Athanagild (568), l'intérêt du mariage ayant, alors, disparu.

Chilpéric avait alors trois fils nés de sa reine Audovère[133], à savoir Théodebert, Mérovée et Clovis.

Mais revenant au récit, racontons maintenant comment Frédégonde a trompé la reine Audovère, sa maîtresse. Cette Frédégonde était en effet de très basse extraction. Pendant la campagne que fit le roi Chilpéric avec Sigebert, son frère, contre les Saxons, la reine Audovère, qui était grosse, n'accompagna pas le roi et mit au monde une fille. Or Frédégonde, poussée par sa mauvaise nature, lui donna ce conseil : «Ma maîtresse, voici que le roi, mon maître, revient victorieux. Comment peut-il accueillir avec joie sa fille, si elle n'est pas baptisée?» En entendant ces paroles, la reine donna l'ordre de préparer le baptistère et appela l'évêque qui devait la baptiser. Quand l'évêque fut arrivé, la marraine qui devait tenir l'enfant n'était pas là, et Frédégonde de dire : «Est-ce que nous pourrons en trouver une qui soit de ton rang pour la tenir maintenant? Tiens-la toi-même.» Et elle, à ces paroles, tint l'enfant au sortir de la fontaine sacrée. Frédégonde cependant alla à la rencontre du roi vainqueur et lui dit : «Grâces à Dieu, le roi, notre maître, a remporté la victoire sur ses adversaires et une fille t'est née. Avec qui le roi, mon maître dormira-t-il cette nuit, puisque la reine, ma maîtresse, se trouve être ta commère par ta fille Childesinde?» Il dit alors : «Si je ne puis dormir avec elle, je dormirai avec toi.» Et comme à son entrée au palais, la reine s'était avancée vers lui avec ladite fille, il lui dit : «Dans ta bêtise, tu as fait une chose impie, tu ne pourras plus désormais être ma femme.» Il donna l'ordre de la revêtir avec sa fille du voile sacré et lui fit don de nombreux biens et domaines. Quant à l'évêque qui avait procédé au baptême, il le condamna à l'exil ; Frédégonde s'unit à lui pour devenir reine.

31. À cette époque mourut l'empereur Justinien[134] dans la cité de Constantinople, et Justin hérita de son empire : familier des combats, il était aussi d'une très grande compétence dans les affaires civiles. C'est alors également que Clovis le Jeune, fils de Chilpéric, se rendit dans la ville de Bordeaux. Il résidait dans cette ville paisiblement lorsqu'un certain Sigulfe, qui agissait pour le

565, 14 novembre

[133] Audovère, première femme de Chilpéric Ier, assassinée par Frédégonde.
[134] Justin II, empereur d'Orient, 565-578.

après 567 compte du roi Sigebert, se jeta avec des troupes sur lui[135]. Il le poursuivit dans sa fuite au son des trompes et des trompettes comme un cerf aux abois et c'est avec peine que Clovis échappant parvint auprès de son père à Paris. Chilpéric envoya alors son fils aîné Théodebert, qui auparavant avait prêté serment à Sigebert, avec une armée au-delà de la Loire. Il partit, envahit les cités de son oncle Sigebert, Tours, Poitiers et toutes les autres. Chez les Poitevins, il livra combat au duc Gondoald, et, l'armée de Gondoald écrasée ayant pris la fuite, Théodebert fit en ce lieu un grand carnage de sa troupe. De là, faisant mouvement, il se dirigea vers le Limousin et le Quercy, les envahit, les dévasta, incendia de nombreuses églises, emporta les objets du culte, massacra le clergé, renversa les monastères d'hommes, abusa des moniales et ravagea tout. Il y eut en ce temps, dans les églises, des lamentations pires qu'au temps de la persécution[136] des empereurs Maximien[137] et Dioclétien[138]. En raison de la propagation de ces querelles entre frères, Chilpéric, mobilisant à nouveau l'armée, s'avança jusqu'à Reims, mettant tout à feu et à sang. À cette nou-
575 velle, Sigebert convoqua les peuples d'outre Rhin ; il vient à Paris, prêt à marcher contre son frère. Il envoya des messagers dire aux habitants de Bourges et de Tours qu'ils devaient marcher contre Théodebert. Mais comme ceux-ci négligeaient ses ordres, il envoya à leur tête les ducs Godegisel et Gontran. Ces derniers, mobilisant l'armée, marchent contre Théodebert sur Angoulême où il avait établi sa résidence en raison de la puissance des murs. Quant à Théodebert, abandonné par les siens, il ne garda que peu de troupes mais alla pourtant au combat sans hésiter. La bataille s'engagea à huit milles d'Angoulême, près de la Charente, à la lisière de la forêt de Boixe : Théodebert vaincu, terrassé, mourut à cet endroit. Recueilli par le duc Aunulf, il fut transporté ici même dans la cité d'Angoulême et fut enseveli à Saint-Cybard[139].

[135] L'affaire est postérieure à la mort de Childebert Ier, en 567, et au partage qui suivit. Chilpéric reçut, entre autres, la cité de Bordeaux. Il est probable que son fils cherchait à se tailler un royaume.

[136] 302-304.

[137] Maximien, empereur romain, César, 286-305, Auguste, 306-310.

[138] Dioclétien, empereur romain, 284-305.

[139] Une partie des deux dernières phrases mentionnant les combats près de la forêt de Boixe et l'ensevelissement de Théodebert à Saint-Cybard, comme la première phrase du paragraphe suivant, constitue un ajout au texte-source, voir Introduction, p. 20, n. 77.

Sigebert et Chilpéric, quant à eux, combattaient l'un contre l'autre en Francie. Alors Chilpéric, s'enfuyant par Rouen avec sa femme et ses enfants, entré dans la cité de Tournai, s'y enferma et s'y fortifia. Sigebert cependant s'empara des cités qui sont situées entre Paris et Rouen. Puis, de retour, rentré à Paris vint l'y retrouver Brunehaut avec ses fils. Alors les Francs qui jadis avaient regardé vers Childebert l'Ancien[140], envoient une ambassade à Sigebert pour qu'il vienne chez eux. Ayant abandonné Chilpéric, ils élèvent Sigebert comme roi au-dessus d'eux. Et lui, apprenant cette nouvelle, envoya son frère pour assiéger la susdite cité de Tournai ; il les suivrait avec l'armée. Saint Germain, évêque de Paris, lui dit : « Si tu pars et que tu renonces à tuer ton frère, tu reviendras vivant et victorieux. Mais si tu as un autre dessein, tu mourras. Car le Seigneur a parlé ainsi par la bouche de Salomon : « Tu tomberas dans la fosse que tu as préparée pour ton frère[141]. » Mais il refusa de l'entendre. Arrivant donc à la villa dont le nom est Vitry, toute l'armée est rassemblée autour de lui : après l'avoir placé sur un bouclier, ils l'établissent roi au-dessus d'eux. La reine Frédégonde ayant alors enivré deux esclaves de Thérouanne, leur dit : « Écoutez mon conseil, allez chez Sigebert, feignez de l'élever au-dessus de vous comme roi, et tuez-le. Si vous en sortez vivants, je vous récompenserai magnifiquement vous et vos enfants. Mais si vous périssez là-bas, je promets de distribuer pour vous de nombreuses aumônes aux sanctuaires. » Eux, sans hésiter, car ils avaient le cœur farouche, se rendent auprès de lui feignant de lui soumettre une autre affaire, ayant tiré des scramasaxes, ils le frappent des deux côtés. Lui, poussant de grands cris et s'écroulant, rendit l'esprit et mourut. Quant aux tueurs, ils tombèrent sur place. Mais Chilpéric, qui ignorait la mort de son frère, ne cessait de craindre tout au long du jour suivant que l'armée de son frère ne s'emparât de lui, jusqu'à ce que Frédégonde lui eût appris la vérité de l'affaire, la mort de son frère. Alors, sorti de Tournai avec son épouse et ses gens, il enterra Sigebert revêtu d'habits ornés dans le *vicus* de Lambres[142]. De là, il fut ensuite transporté à Soissons et enseveli dans la basilique Saint-Médard, près de son père Clotaire. Sigebert mourut la quatorzième année de son 575

[140] Childebert I^er^, † 558.
[141] Prv 26, 27 ; les Proverbes sont, en effet, appelé parfois Livres de Salomon.
[142] Lambres-lès-Douai, c. et arr. Douai, Nord.

règne. Au moment de sa mort, Brunehaut se trouvait à Paris avec ses fils, remplie d'affliction et ne sachant que faire. Le duc Gondoald cependant s'empara de son tout jeune fils Childebert[143] en cachette, de nuit, et se réfugia avec lui en Austrasie[144]. Il rassembla les populations sur lesquelles son père avait régné et ils établirent roi Childebert.

32. Le roi Chilpéric vint à Paris, il captura Brunehaut qu'il relégua en exil dans la cité de Rouen ; il s'empara des trésors qu'elle avait apportés à Paris ; quant à ses filles, il les fit garder dans la ville
576 de Meaux. Chilpéric envoya son fils Mérovée[145] avec une armée outre-Loire. Mais lui, négligeant l'ordre de son père, revint en arrière par Le Mans ; feignant de rendre visite à sa mère Audovère, et gagnant la cité de Rouen, il s'y lia à la reine Brunehaut, et s'unit à elle en mariage. En apprenant ce qui était arrivé, que [son fils] avait pris la femme de son oncle contre la loi divine et le droit canonique[146], rempli d'une immense amertume, Chilpéric se hâta de gagner Rouen. Mais eux, ayant appris qu'il voulait les séparer, se réfugient dans la basilique Saint-Martin, qui est construite en planches de bois sur les murs de la cité. N'ayant pu trouver le moyen de les en déloger, Chilpéric leur jure faussement de ne jamais les séparer, à moins qu'ils ne le veuillent, et, en plus, de leur offrir des présents en guise de dot. En entendant ces serments, les époux sortirent de la basilique ; après des embrassades trompeuses, Chilpéric festoya avec eux. Quelques jours plus tard cependant, il regagna la cité de Soissons en ramenant avec lui Mérovée. Pendant qu'ils y séjournaient, des troupes se rassemblèrent en Champagne contre Chilpéric. Lui aussi leva une armée qu'il envoya combattre. Les Champenois complètement écrasés prennent la fuite et Chilpéric fit périr dans ce combat beaucoup de très nobles guerriers. Après ces événements, le roi Chilpéric tenait Mérovée pour suspect en raison du mariage ou des méfaits de Brunehaut. Et, à son retour de l'expédition et de la bataille, excité par Frédégonde, il le fit dépouiller de ses armes et le mit sous bonne garde,

[143] Childebert II, roi des Francs d'Austrasie, 575-595/596.
[144] C'est la première mention de l'Austrasie.
[145] Mérovée, fils de Chilpéric, † 577.
[146] Le canon 30 du concile d'Épaone (517) interdisait, comme incestueux, le mariage avec la veuve de l'oncle.

se demandant quel sort lui réserver. Ensuite il le fit tondre et ordonner prêtre et l'envoya avec l'habit sacerdotal dans le monastère d'*Innisona*, dans le Maine, avec pour devoir d'y vivre selon la règle. En ce temps-là, saint Germain, évêque de Paris, plein de vertus, s'en alla vers le Seigneur[147] et fut enseveli avec pompe dans la basilique Saint-Vincent. Ensuite Childebert le Jeune envoya une ambassade à Chilpéric concernant Brunehaut, sa mère : ce dernier la lui rendit sans difficulté. C'est alors que mourut Samson, fils de Chilpéric. 576, 28 mai

33. Cependant le roi Chilpéric donna l'ordre de faire dans tout son royaume de nouvelles et lourdes levées d'impôts, sur le conseil de Frédégonde. C'était en effet une esclave détestable, mais que le roi aimait éperdument pour la beauté de son visage, et il écoutait toujours ses mauvais conseils, lui accordant plus de crédit qu'à tous les conseillers Francs. En raison de ces mauvaises levées, beaucoup de gens abandonnant les *villæ*, les cités et leurs possessions propres, gagnèrent d'autres royaumes en disant qu'il valait mieux vivre à l'étranger que d'être soumis à une telle épreuve. En effet il avait été décidé que le possesseur d'une propriété privée paierait une amphore de vin par arpent. Pour toutes les autres terres, encore, ils payaient sur tous les revenus ainsi que sur les esclaves. Aussi le peuple très opprimé se plaignait-il au Seigneur à grands cris.

En ce temps-là, le roi Chilpéric fut gravement malade. Après sa guérison, son plus jeune fils, qui n'était pas encore baptisé, tomba malade. Après son baptême, il ne se remit que difficilement et c'est son frère aîné, Chlodobert, qui est atteint par une grave maladie de langueur. Alors Frédégonde, pleine de douleur et de gémissements pour ses fils, dit au roi en se repentant : « La miséricorde divine nous soutient[148], nous qui agissons mal depuis longtemps. En effet nous sommes saisis de fièvres et d'autres maux, et nous avons négligé de nous corriger. Voici maintenant que nous perdons nos fils : ce sont les larmes des pauvres, la lamentation des veuves, les soupirs des orphelins qui leur portent un coup mortel. Voici d'immenses tas d'or et d'argent, des celliers et des greniers

[147] Saint Germain mourut le 28 mai 576.
[148] Peut-être une allusion à Ecl 8-12.

pleins qui débordent et nous ne savons pas pour qui nous amassons ces richesses. Voici que nous perdons ce que nous avions de plus beau : à quoi nous serviront toutes ces choses? Puisse donc te plaire le conseil: ordonne de rendre ce que nous avons méchamment usurpé et tous les livres d'impositions nouvelles que nous avons faits injustement et méchamment, donne l'ordre d'y mettre le feu afin que, si nous perdons nos enfants, du moins nous échappions à la peine éternelle.» Alors le roi touché au cœur livra au feu pour les brûler tous les mauvais livres d'imposition. Ensuite le jeune enfant, son fils, meurt. Ils le firent transporter avec de grandes manifestations d'affliction à Paris, dans la basilique de saint Denis, martyr, où ils l'ensevelirent. Ensuite, comme Chlodobert, leur autre fils, était tombé malade, le plaçant sur un brancard, ils le conduisirent à Soissons, dans la basilique Saint-Médard: le déposant près du saint tombeau, ils firent des vœux pour lui. Mais, à minuit, ses forces l'abandonnant, il mourut. Ils l'ensevelirent dans la basilique des saints Crépin et Crépinien[149], martyrs. Il y eut aussi dans le peuple de grandes démonstrations de douleur. Les femmes vêtues de noir, qui suivaient ce cortège funèbre avec leurs maris, poussaient des gémissements, pleuraient et se frappaient la poitrine. Quant au roi Chilpéric, il distribua de nombreux présents et cadeaux aux églises et aux pauvres, et leur fit don de nombreuses *villæ*.

578, octobre 34. C'est en cette année que l'empereur Justin devenu fou mourut, la dix-huitième année de son règne dans la cité de Constantinople; Tibère[150] reçut son empire. Ensuite Thierry
584 l'Enfant, fils de Chilpéric, mourut. Frédégonde mit aussi au monde en ces jours un autre fils qu'on appela Clotaire[151]. Ce dernier fut par la suite un grand roi qui engendra Dagobert[152]. Childebert l'Austrasien[153], avec l'armée, s'en alla en Italie, la dévasta et lui imposa un tribut. En ces jours s'élevaient aussi de très grandes discordes entre Chilpéric et Childebert, son neveu. En effet Fré-

[149] Saint Crépin et saint Crépinien, frères martyrisés à Rome, à la fin du III[e] siècle, dont les reliques furent transportées à Soissons, où une abbaye qui porte leur nom est fondée au VI[e] siècle.
[150] Tibère-Constantin, empereur d'Orient, 578 - octobre 582.
[151] Clotaire II, roi de Neustrie, (584-629), roi des Francs (613-629).
[152] Dagobert I[er], roi des Francs (629-639).
[153] Childebert II, roi d'Austrasie ; il fit une expédition en Italie en 595.

dégonde et Brunehaut, chacune de leur côté, les provoquaient. C'est aussi à cette époque que mourut, à Chalon, cité de Bourgogne, le seigneur roi Gontran[154], de bonne mémoire, frère du roi Chilpéric ; il fut enseveli dans la basilique de saint Marcel, martyr[155]. Il a donc régné trente et un ans. 592/593, 28 mars

Frédégonde envoya sa fille, nommée Rigonthe, chargée de nombreuses richesses et d'immenses trésors, accompagnée d'une grande ambassade des Goths, dans les Espagnes, au roi Léovigilde pour la marier au fils de ce dernier[156]. La reine Frédégonde était belle, trop habile et aussi adultère. Landri était alors maire du palais, homme habile et plein de ressources et la susdite reine l'aimait beaucoup parce qu'il s'unissait à elle dans la débauche. Un jour que, de très bon matin, le roi partait de la villa de Chelles en Parisis pour pratiquer la chasse, à cause du très grand amour qu'il lui portait, il revint, après être passé par l'écurie, dans la chambre du palais où Frédégonde se lavait la tête avec de l'eau : le roi en revenant lui donna un coup de baguette sur les fesses. Mais elle, croyant qu'il s'agissait de Landri, dit : « Pourquoi fais-tu cela Landri ? » Et, regardant en arrière vers le haut, elle vit que c'était le roi et en fut très effrayée. Le roi en effet, très triste, repartit pour sa chasse. Aussi Frédégonde fit-elle venir Landri et elle lui raconta tout ce que le roi avait fait, en disant : « Pense à ce que tu dois faire, parce que demain nous serons exposés à de terribles tortures. » Et Landri, l'esprit accablé, ému jusqu'aux larmes, répondit : « Quel funeste moment que celui où mes yeux t'aperçurent ! Je ne sais que faire car les difficultés me pressent de tous côtés. » Et elle lui dit : « Ne crains pas, écoute mon conseil, fais ceci et nous ne mourrons pas. À la tombée du jour, quand le roi reviendra de la chasse dans la nuit, envoyons quelqu'un pour le tuer et faisons largement savoir que Childebert, roi d'Austrasie, lui a tendu un guet-apens. Et lui mort, régnons avec mon fils Clotaire. » À la tombée de la nuit, alors que Chilpéric rentrait de la chasse, Frédégonde envoya des tueurs qu'elle avait enivrés de vin ; au moment où le roi descendait de cheval et que tous les autres regagnaient leur logis, ces assassins frappèrent le roi au ven- 584, septembre

[154] 28 mars 592 ou 593.
[155] Saint Marcel, martyrisé à Paris au V[e] siècle.
[156] Reccared.

tre de leurs deux scramasaxes. Il mourut avec des cris de forcené. Ceux que la reine avait envoyés en embuscade s'écrièrent alors : «C'est un guet-apens, c'est un guet-apens de Childebert, roi d'Austrasie, contre notre seigneur le roi». Alors les soldats courent en tous sens, puis, ne trouvant rien, retournent chez eux. Malulf[157], évêque de Senlis, qui se trouvait alors au palais, après avoir revêtu Chilpéric de ses habits royaux, le fit transporter sur un navire et on l'ensevelit au chant des hymnes en présence de
584 l'abominable reine-esclave Frédégonde et de toute l'armée, dans la cité de Paris, dans la basilique de saint Vincent martyr. Il a régné vingt-trois ans. Quant à Frédégonde, avec le petit roi Clotaire le Jeune et Landri, qu'ils choisirent comme maire du Palais, elle resta au pouvoir. Les Francs établirent le susdit petit roi Clotaire pour régner sur eux.

35. Childebert, roi d'Austrasie, fils de Sigebert et neveu de Chilpéric, apprenant la mort de son oncle et les méfaits de Frédégonde, rassembla l'armée. En effet, à la mort de son oncle paternel, il avait reçu le royaume de Bourgogne[158]. Les Bourguignons, Austrasiens et Francs supérieurs, levant ensemble une immense armée, traversent la Champagne, pénètrent dans le *pagus* de Soissons sous le commandement de Gondoald et de Wintrion[159] et
593 ravagent le pays. À cette nouvelle, Frédégonde rassemble l'armée : avec Landri et les autres ducs des Francs gagnant la villa de Berny, faisant de nombreux dons et présents aux Francs, elle les exhorta à combattre leurs ennemis. Mais, ayant appris la supériorité de l'armée des Austrasiens, elle donne ce conseil aux Francs qui étaient avec elle en disant : «Dressons-nous contre eux de nuit, avec des lumières. Que les compagnons qui nous précèdent portent dans les mains des branches après avoir attaché des clochettes à leurs chevaux, afin que leurs sentinelles ne puissent nous reconnaître. Au lever du jour, jetons-nous sur eux, peut-être les vaincrons-nous.» Ce conseil leur plut. Comme on avait fixé, par plaid, le jour où l'on devait se rencontrer pour combattre à Droisy, dans le *pagus* de Soissons, Frédégonde se levant de nuit,

[157] Malulf, évêque de Senlis, vers 584.
[158] Conformément aux accords d'Andelot de novembre 587.
[159] Gondoald et Wintrion, chefs austrasiens ; le duc Gondoald, comte de Meaux, fit reconnaître le jeune Childebert II, en 575 ; Wintrion était duc de Champagne.

comme elle en avait donné le conseil, portant le petit roi Clotaire dans ses bras, et les autres cavaliers, dont nous avons parlé plus haut, tout équipés avec des branches dans les mains ayant enfourché leurs chevaux, ils parvinrent à Droisy. Et quand les sentinelles de l'armée austrasienne virent dans les colonnes franques la masse des branches d'arbres et qu'ils entendirent le tintement des clochettes, un soldat dit à son compagnon : «Hier, n'y avait-il pas ici, en ce lieu, des champs? Comment se fait-il que nous y voyons maintenant des forêts?» Et l'autre se moquant, dit en riant : «En vérité, tu as bu et maintenant tu délires. N'entends-tu pas les clochettes de nos chevaux qui paissent près de cette forêt?». Pendant ce temps, l'aurore ayant marqué le commencement du jour, les Francs, avec Frédégonde et le jeune Clotaire, se jetèrent au son des trompettes sur les Austrasiens et les Burgondes endormis, et ils massacrèrent la plus grande partie de cette armée : une multitude innombrable, une très grande armée, du plus grand au plus petit succomba. Gondoald et Wintrion s'enfuirent mais n'échappèrent que de justesse. Landri se lança à la poursuite de Wintrion mais ce dernier, grâce à un cheval très rapide, put se sauver. Frédégonde s'avança jusqu'à Reims avec le reste de l'armée, incendia et dévasta la Champagne et revint dans la cité de Soissons avec son armée, chargée d'un grand butin et de dépouilles.

36. Childebert, roi d'Austrasie, avait alors deux fils, l'aîné, Théodebert[160], d'une concubine, et le cadet, Thierry[161], de la 595
reine ; c'est ce dernier qu'il envoya avec sa grand-mère, Brunehaut, en Bourgogne, dans le royaume du grand roi Gontran. À
cette époque en effet, mourut la reine Frédégonde qui fut enter- 597
rée dans la basilique de saint Vincent martyr, à Paris. Thierry, roi de Bourgogne, était beau, énergique et très habile. Sur le conseil de sa grand-mère Brunehaut, il rassembla une très grande armée en Bourgogne et l'envoya contre Clotaire, son oncle paternel. À 596/597
cette nouvelle, Clotaire mobilisa l'armée des Francs et se porta ou 600
rapidement contre lui. Puis les deux armées se rejoignirent dans le *pagus* de Sens sur l'Orvanne et engagèrent le combat l'une contre l'autre : il y eut tant de pertes que le fleuve était rempli du corps des morts et que cette eau ne pouvait s'écouler à cause du

[160] Théodebert II, roi d'Austrasie, 595-611.
[161] Thierry II, roi de Bourgogne en 595/596, roi d'Austrasie et de Bourgogne, 612-613.

sang coagulé. Dans ce combat fut présent l'ange du Seigneur qui tira le glaive contre ce peuple. Le roi Clotaire, voyant son armée écrasée, prit la fuite le long de la Seine, entra dans la forteresse de Melun, pénétrant ensuite à Paris. Quant à Thierry, il dévasta et incendia ce royaume et retourna jusqu'au *vicus* d'Essonnes avec de nombreuses dépouilles.

37. Clotaire sortit donc de Paris et pénétra dans la forêt de Brotonne. Brunehaut en effet ne cessait chaque jour de donner audit Thierry les pires conseils, disant : «Pourquoi négliges-tu de réclamer à Théodebert le trésor de ton père et son royaume, puisque tu sais qu'il n'est pas ton frère, car il a été conçu dans l'adultère avec la concubine de ton père?» En entendant cela, Thierry, dont le cœur était farouche, mobilisa une armée très nombreuse et marcha contre Théodebert, son frère : on sortit des
612 murs de Tolbiac, pour combattre. Entre eux la lutte est acharnée ; Théodebert, voyant son armée écrasée, s'enfuit et pénètre dans la cité de Cologne. Aussi Thierry dévasta-t-il et brûla-t-il la terre des Ripuaires et ce peuple se livra entre ses mains avec ces mots : «Épargne-nous, seigneur roi, nous et notre terre t'appartenons déjà, cesse de détruire le peuple.» Mais lui dit : «Ramenez moi Théodebert vivant ou apportez-moi sa tête coupée, si vous voulez que je vous épargne.» Ils entrèrent dans la cité de Cologne et, dissimulant la vérité sous les mensonges, ils dirent à Théodebert : «Voici les ordres de ton frère : rends le trésor de ton père que tu gardes par devers toi et il s'en retournera, ensuite, avec son peuple.» Après ces mensonges, Théodebert entra avec eux dans le palais où se trouvait son trésor, et tandis qu'il recherchait les parures des trésors dans les coffres ouverts, l'un d'eux tira le glaive, le frappa à la nuque par derrière : ils prirent sa tête et la présentèrent du haut des murs de la cité de Cologne. À cette vue, Thierry s'empara de ladite cité et prit de grands trésors. Et pendant que les chefs de ces Francs lui faisaient serment dans la basilique de saint Géréon[162], martyr, il lui sembla qu'on l'avait frappé au côté, par ruse, et il dit : «Gardez les portes, je ne sais lequel de ces Ripuaires m'a frappé.» Et en relevant ses vêtements, on ne trouva qu'une petite marque pourpre. Il quitta Cologne avec de nombreuses

[162] Martyrisé à Cologne, III^e siècle (?).

dépouilles et revint à Metz où la reine Brunehaut était arrivée et il tua les fils de Théodebert dont il s'était emparé, fracassant la tête du plus jeune dans ses vêtements blancs[163] en la frappant sur une pierre.

38. Thierry donc voyant la beauté de la fille de Théodebert, sa nièce, voulut s'unir à elle en mariage. Brunehaut lui dit: «Comment peux-tu prendre la fille de ton frère?» Et lui dit: «Ne m'as-tu pas dit qu'il n'était pas mon frère? Pourquoi m'as-tu forcé au péché de fratricide, méchante ennemie?» Et, tirant le glaive, il voulut la tuer. Enlevée par les nobles qui l'entouraient, elle se sauva de justesse en se réfugiant dans une chambre du palais. Aussi, prise d'une haine terrible, fit-elle présenter au roi par la main de malfaisants serviteurs une potion empoisonnée. Le roi Thierry, l'ignorant, la but: abattu par un esprit mauvais, affaibli dans les péchés, il mourut[164] et Brunehaut fit périr ses tout jeunes fils.

39. Après la mort de ces rois, les Burgondes et les Austrasiens, en paix avec tous les autres Francs, élevèrent le roi Clotaire à la monarchie sur l'ensemble des trois royaumes. Le roi Clotaire rassembla l'armée qu'il dirigea vers la Bourgogne et, comme s'il devait la prendre pour épouse, il demanda à Brunehaut de se rendre auprès de lui, en paix. Elle donc, ornée du vêtement royal, vint à lui dans la forteresse ou au fleuve de *Tiroa*. En la voyant, il dit: «Ennemie de Dieu, pourquoi as-tu perpétré tant de méfaits, pourquoi as-tu eu l'audace de massacrer tant de membres du lignage royal?» Il réunit alors les troupes des Francs et des Burgondes, tous crièrent qu'elle était la plus digne d'une mort la plus infâme et, sur l'ordre du roi Clotaire, montée sur un chameau, on lui fit faire le tour de toute l'armée puis, attachée aux pieds de chevaux indomptés, elle mourut les membres écartelés. Pour finir, sa tombe fut un bûcher où ses ossements furent brûlés[165]. 613
Après avoir rétabli la paix alentour, le roi rentra chez lui. Gon-

[163] Allusion au récent baptême de cet enfant, qui pourrait être le jeune Mérovée.
[164] En 613. Il est mort plus simplement, peut-être, de dysenterie, laissant quatre fils, Sigebert, Childebert, Corbus et Mérovée.
[165] Ses cendres furent déposées, à Autun, dans l'abbaye Saint-Martin qu'elle a fondée.

doald[166], homme distingué et zélé, fut choisi comme noble maire du palais.

40. Le roi Clotaire avait alors un fils nommé Dagobert, enfant capable et énergique, habile en toutes choses et d'une très grande souplesse d'esprit. Quand il atteignit l'âge adulte, le roi l'envoya
623 avec le duc Pépin[167] régner sur l'Austrasie. Les Austrasiens et les Francs supérieurs, tous rassemblés, établissent au-dessus d'eux Dagobert comme roi. En ces jours aussi, les Saxons, très enclins à la révolte, mobilisèrent une armée de plusieurs peuples contre le roi Dagobert et contre Clotaire. Mais Dagobert, rassemblant une armée très importante, franchit le Rhin et n'hésita pas à livrer combat aux Saxons. Au cours d'un violent combat, Dagobert est frappé sur le casque qui couvrait sa tête, et le coup trancha une touffe de ses cheveux que son écuyer, qui se tenait derrière lui, ramassa. Mais le roi, voyant son peuple écrasé, dit à son serviteur : «Cours vite porter maintenant, sans t'arrêter, ces cheveux de ma tête, à mon père, et qu'il vienne à notre secours avant que l'armée ne s'écroule toute entière.» L'envoyé traversa à toute vitesse la forêt des Ardennes[168], jusqu'au fleuve où le roi Clotaire était parvenu avec une armée très nombreuse. Quand l'envoyé lui eut montré les cheveux de son fils, Clotaire, frappé d'une très grande douleur, leva le camp, de nuit, au son des trompettes, passa le Rhin avec l'armée et se précipita au secours de son fils. Quand ils firent leur jonction, ils applaudirent d'un cœur joyeux et, parvenant sur la Weser, ils plantèrent leur camp. Bertald[169], duc des Saxons, se tenait sur l'autre rive du fleuve, prêt à décider en plaid du combat. Entendant ce tumulte populaire, il demanda de quoi il s'agissait. Les Francs lui répondirent : «C'est le seigneur roi Clotaire qui arrive, et les Francs s'en réjouissent.» Et lui de répliquer dans un éclat de rire : «Menteurs que vous êtes! Vous délirez quand vous dites que le roi Clotaire est avec vous, puisque nous

[166] Gondoald, maire du palais, en Neustrie, sous Clotaire II et Dagobert, 613-639.

[167] Pépin I[er] de Landen, † 640, maire du palais d'Austrasie, puis de Neustrie, sous Dagobert (629-639).

[168] La forêt des Ardennes s'étendait sur la plus grande partie du plateau montagneux, l'ouest de la Meuse, la Thiérache et l'Arrouaise.

[169] Vraisemblablement Bertald, maire du palais sous Thierry II, qui envahit les terres de Clotaire, en 604, et dont on aurait fait, par erreur, un duc des Saxons. Comparer le récit d'Adémar avec celui de Frédégaire, *Chronique...*, trad. O. DEVILLERS et J. MEYERS, p. 89-91.

avons appris qu'il était mort.» Le roi se tenait là aussi, revêtu de sa cuirasse et casqué, les cheveux blancs cachés. Et, quand le visage du roi qui avait enlevé son casque apparut, Bertald reconnut qu'il s'agissait bien du roi et dit : «Tu étais là espèce de rosse?» Le roi, violemment indigné de cette injure, entra dans la Weser sur son très rapide coursier, la traversa à la nage, et, avec la férocité au cœur, il se lança à la poursuite de Bertald. Les troupes franques suivant le roi traversaient difficilement, avec Dagobert, le fleuve à la nage, au milieu d'immenses tourbillons. Cependant le roi Clotaire, lancé à la poursuite de Bertald, combattait durement avec lui. Et Bertald de lui dire : «Éloigne-toi de moi, ô roi, que je n'aille pas te tuer : si tu l'emportes sur moi, tout le monde dira que tu as tué ton esclave païen Bertald, mais si c'est moi qui te tue, alors on colportera chez tous les peuples la grande nouvelle que le très puissant roi des Francs a été tué par un esclave.» Mais le roi n'acquiesça nullement à ces paroles, et redoublait d'autant ses attaques contre lui. Aussi l'écuyer du roi, qui le suivait de loin, lui criait-il : «Garde-toi contre ton ennemi, seigneur, mon cher roi.» Les bras du roi étaient très pesants car il avait une cuirasse : se dressant contre Bertald, il le tua, mit sa tête sur sa lance et retourna vers les Francs. Ces derniers, ignorant ce qui était arrivé au roi, se lamentaient, et, à sa vue, ils eurent une grande joie.

Le roi donc dévasta toute la terre des Saxons, tua tout leur peuple et n'y laissa pas d'homme vivant dont la taille dépassât la longueur de son glaive qu'on appelle *spata*[170]. C'est en effet le mot d'ordre fixé pour cette région ; et il s'en retourna victorieux sur sa terre.

41. Par la suite, le roi Clotaire mourut dans sa vieillesse. Il régna 44 ans[171]. Dagobert, son fils, lui succéda avec sagacité à la monarchie sur l'ensemble des trois royaumes. Ce roi Dagobert, très puissant père nourricier des Francs, d'une très grande rigueur dans ses jugements, fut un bienfaiteur des églises. C'est lui qui, le premier, du fisc du palais fit distribuer en abondance les aumônes aux églises des saints. Il établit la paix à travers tout son royaume et fit retentir

[170] Il s'agit d'une longue épée.

[171] Clotaire est mort à la fin de 629, la 46e année de son règne, après le 19 octobre. On l'enterra à Sainte-Croix-Saint-Vincent, qui devint plus tard Saint-Germain-des-Prés.

sa renommée chez de nombreux peuples. Il inspira la peur et la crainte dans tous les royaumes alentour. Pacifique comme Salo-
640 mon, il maintint dans la tranquillité le royaume des Francs. C'est à cette époque qu'élevé à l'épiscopat, Ouen[172] commença à briller.

614 À cette époque, l'empereur Héraclius[173], victorieux, fit revenir du temple de Chosroès[174], en Perse, à Jérusalem, la croix du Christ ; on procéda, alors, à l'exaltation de la Sainte Croix dans la sainte Cité[175]. En ce temps-là, le très pieux empereur Héraclius envoya des présents à Dagobert et lui demanda de contraindre au baptême tous les juifs de tout son royaume[176], ce qui fut fait[177].

639 À la mort de Gondoald, l'illustre maire du palais, le roi Dagobert établit comme maire du palais Erchinoald[178], *vir illuster*. Le susdit roi avait deux fils de son épouse, la reine Nantilde[179], d'origine saxonne : Sigebert[180] et Clovis[181]. Il envoya son fils aîné Sige-
634 bert en Austrasie avec le duc Pépin[182] pour gouverner le royaume mais il garda auprès de lui Clovis, le cadet.

639, 19 janvier 42. Après ces événements, le roi Dagobert, pris d'une violente fièvre, tomba malade, mourut à Épinay, une villa située dans le pagus de Paris, et il fut enseveli dans la basilique de saint Denis[183], martyr, et les Francs le pleurèrent longtemps : il a régné 44 ans[184].

[172] Saint Ouen, évêque de Rouen, 640-683.
[173] Héraclius, empereur de Byzance, 610-641.
[174] Chosroès II, *ca* 590-628.
[175] Après la prise de Jérusalem, en 614, la relique de la Croix fut emportée à Ctésiphon par les Perses. Reprise en 628, la Sainte Croix fut, à nouveau, érigée à Jérusalem, le 21 mars 630. La fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, célébrée en Occident le 14 septembre, commémore la cérémonie de 630.
[176] Adémar en transmettant à ses contemporains cette information douteuse justifiait, par des antécédents historiques, la vague d'anti-judaïsme qui traversa l'Occident après la destruction du Saint-Sépulcre, sur les ordres du calife fatimide al-Hakim.
[177] Ce paragraphe est inspiré du Pseudo-Frédégaire, IV, 65, éd. KRUSCH, p. 153. V. *Chronique des temps mérovingiens, op. cit.*, trad. O. DEVILLERS et J. MEYERS, p. 157, n. 512 et 513.
[178] Erchinoald ne succéda pas immédiatement à Gondoald, mais à Aega.
[179] Nantilde, troisième épouse de Dagobert I^er^, † 641.
[180] Sigebert III, roi d'Austrasie, 639-656.
[181] Clovis II, roi de Neustrie, 634-657.
[182] Pépin I^er^.
[183] Qui devint, depuis lors, une nécropole royale.
[184] Ce qui est inexact, puisqu'il a règné de 629 à 639.

Les Francs élevèrent à la royauté au-dessus d'eux Clovis, son fils, qui prit pour épouse Bathilde, d'origine saxonne, femme belle et d'une nature forte à tous égards[185]. Par la suite, le roi d'Austrasie Sigebert, à la mort de Pépin, établit son fils, Grimoald, comme 640
maire du palais[186]. Puis, à la mort du roi Sigebert, Grimoald fit tondre le jeune Dagobert[187], fils de Sigebert, et l'envoya en exil en 656
Irlande avec Didon, évêque de la ville de Poitiers[188], et il établit son propre fils sur le trône. Aussi les Francs, vivement indignés, tendent-ils un guet-apens à Grimoald, ils s'emparent de lui et le conduisent au roi des Francs Clovis pour le faire condamner. Emprisonné à Paris, enchaîné, comme il méritait la mort pour avoir tourmenté son maître, il finit sa vie dans de terribles tortures.

43. En ce temps-là le roi Clovis, à l'instigation du diable, fit arracher le bras de saint Denis, martyr, et, dans le même temps, des pestes s'abattirent sur le royaume des Francs. Ce Clovis s'adonna à toutes sortes de saletés : fornicateur, séducteur de femmes, livré aux plaisirs de la gueule et de l'ivrognerie ; sur sa mort et sa fin il n'y a rien qui soit digne de l'histoire, puisqu'il se soumit à la débauche[189]. Il eut trois fils de la reine Bathilde : Clotaire[190], Childéric[191] et Thierry[192]. Il mourut après seize années de règne 657
et les Francs établissent comme roi, au-dessus d'eux, son fils Clotaire.

44. En ce temps-là, à la mort d'Erchinoald, maire du Palais, les Francs, trébuchant dans l'incertitude, après avoir pris conseil, éta- ca 658
blissent Ébroïn[193] dans l'honneur très élevé de maire du palais dans la maison du roi. En ces jours, le roi Clotaire mourut, encore dans l'enfance[194], après avoir régné quatre ans, et Thierry, son frère, fut

[185] Elle meurt à Chelle, le 30 janvier 680.
[186] Grimoald, maire du palais d'Austrasie, 640-662.
[187] Dagobert II, exilé en Irlande en 656, roi des Francs, 676 - 23 décembre 679.
[188] Didon, évêque de Poitiers, 627/629 - *ca* 669/675.
[189] FRÉDÉGAIRE, *Chronique*... trad. DEVILLERS et MEYERS, p. 203, préfère dire : «il perdit la raison.»
[190] Clotaire III, roi de Neustrie et de Bourgogne, 657-673.
[191] Childéric II, roi d'Austrasie, 661-673, roi de Francs, 673-675.
[192] Thierry III, roi des Francs, 670-690.
[193] Ébroïn, maire du palais de Neustrie, 658 ou 662-673, déposé en 673, enfermé à Luxeuil, reprit le pouvoir de 675 à 680.
[194] Clotaire III n'était plus un enfant en 673, et son règne avait duré seize ans et non quatre.

673 élevé au trône comme roi des Francs. Ils envoient aussi son autre frère, Childéric, en Austrasie avec le duc Vulfoald[195] exercer le pouvoir royal.

Alors les Francs intriguent contre Ébroïn, se dressent contre Thierry, le chassent du pouvoir : pour les écarter, ils coupent de force, à tous les deux, les cheveux de leurs têtes, expédient Ébroïn, tondu, en Bourgogne au monastère de Luxeuil[196], et envoient une mission en Austrasie auprès de Childéric. Venu avec le duc Vulfoald, ce dernier est élevé sur le trône des Francs. Mais ce Childéric était un homme très léger, agissant en toutes choses sans prudence, et qui scandalisait beaucoup les Francs par la dure oppression qu'il exerçait sur eux. En effet, illégalement, il fit attacher à un poteau dressé et battre violemment un Franc nommé Bodilon. À cette vue, soulevés d'une grande colère, les Francs, à savoir Ingobert et Amalbert et l'ensemble des Francs bien nés, fomentent une révolte contre ce Childéric. Bodilon lui tendit un
675 guet-apens et avec tous les autres s'insurgea contre le roi, le tua ainsi que sa reine, qui, c'est douleur de le dire, se trouvait enceinte. Vulfoald parvint à fuir de justesse et retourna en Austrasie. Les Francs choisirent alors Leudesius[197], fils d'Erchinoald, comme maire du palais. À ce plan, saint Léger, évêque d'Autun et Guérin, son frère donnèrent leur accord. Enfin Ébroïn, laissant pousser ses cheveux, rassemble des compagnons pour l'aider, sort par la force du monastère de Luxeuil et regagne la Francie avec un groupe armé. Il envoya demander conseil à saint Ouen. Mais ce dernier lui fit transmettre par des intermédiaires cette unique phrase : « Souviens-toi de Frédégonde. » Et lui, intelligent qu'il était, en comprit le sens. Et, se levant de nuit, il mit en route l'armée, s'avançant jusqu'à l'Oise, qu'il traversa à [Pont]-Sainte-Maixence, après avoir tué les gardiens, il fit périr ceux des gens qu'il trouva en ce lieu qui avaient intrigué contre lui. Leudesius s'échappa avec le roi Thierry et de nombreux compagnons : Ébroïn se lança à leur poursuite, atteignit la villa de Baisieux et s'y empara des trésors royaux. Ensuite il gagna Crécy, accueillit le roi

[195] Vulfoald, duc en Austrasie et maire du palais de 673 à 675.
[196] Luxeuil, abbaye fondée en 593 par saint Colomban, au sud des Vosges ; aujourd'hui Luxeuil-les-Bains, ch.-l. c. arr. Lure, Haute-Saône.
[197] Leudesius, maire du palais de Neustrie, 675.

Thierry et manda à Leudesius de venir à lui, en donnant par fourberie sa foi. Après quoi il fit tuer Leudesius et prit habilement le principat : il fit périr par le glaive saint Léger[198], après lui avoir fait 678/679, octobre subir bien des souffrances, et il infligea à son frère, Guérin[199], de terribles tortures. Quant à tous les autres Francs, leurs complices, ils échappèrent de justesse par la fuite et certains, jetés çà et là sur les routes de l'exil, furent privés de leurs biens propres.

45. En ce temps-là, mourut Vulfoald d'Austrasie : Martin et 675
Pépin le Jeune, fils d'Anségisel[200], en raison de la mort des rois, étaient maîtres de l'Austrasie jusqu'au jour enfin où ces ducs, pris de haine pour Ébroïn, ayant mobilisé une immense armée d'Austrasiens, marchèrent contre lui et contre le roi Thierry. Thierry et Ébroïn les rencontrèrent avec l'armée en un lieu appelé *Lucofao* : dès que les deux armées font leur jonction elles s'anéantissent l'une l'autre, dans un grand massacre. En ce lieu tomba une foule innombrable de gens. Les Austrasiens vaincus, ayant pris la fuite, tournèrent le dos : Ébroïn se lança à leur poursuite, en fit grand carnage et dévasta la plus grande partie de leur royaume. Martin ayant pris la fuite, entra dans la ville de Laon et s'y retrancha. Quant à Pépin, il s'échappa de justesse d'un autre côté. Après avoir remporté la victoire, Ébroïn prit le chemin du retour ; en arrivant avec l'armée dans la villa d'Écry, il envoya à Martin des messagers pour lui demander de se rendre en confiance auprès du roi Thierry après échange de serments, mais, par fourberie et fausseté, ils lui firent serment sur des châsses vides. Leur faisant con- 680
fiance, il se rendit à Écry où il fut mis à mort avec ses compagnons.

46. Ébroïn cependant opprimait de plus en plus cruellement les Francs jusqu'au jour enfin où il prépare en cachette un guet-apens contre le Franc Hermenfred[201]. Aussi a t-il l'habileté de l'attaquer en cachette, de nuit, et de le tuer avant de s'enfuir pour trouver

[198] Saint Léger (622-676), évêque d'Autun (659/660-676).
[199] Guérin, comte de Paris (654-675), frère de saint Léger.
[200] Anségisel est le fils d'Arnoul de Metz. Mort en 679, il est le père de Martin et de Pépin II le Moyen, maire du palais d'Austrasie (679-687), puis de Francie (687-714, 7 décembre).
[201] On pourrait aussi comprendre : «jusqu'au jour enfin où il néglige un moment de préparer des embûches contre le Franc Hermenfred».

refuge auprès de Pépin en Austrasie. Les Francs donc, après avoir tenu conseil, établissent, à la place d'Ébroïn, Waratton[202], *vir illuster*, comme maire du palais, sur ordre du roi. Waratton cependant accepta des otages du susdit Pépin et entreprit de faire la paix avec lui. Waratton avait alors un fils capable, plein d'activité, sauvage d'esprit et cruel dans sa conduite, traître à son père et cherchant à le faire tomber de son très noble honneur ; son nom était Gislemar. L'évêque saint Ouen lui interdit de commettre cette fourberie contre son père, mais lui négligea de l'entendre. Des guerres civiles et de nombreuses discordes se produisirent entre Gislemar et Pépin. Et Gislemar, à cause du tort fait à son père et d'autres péchés abominables, frappé par Dieu, rendit son esprit très injuste, comme saint Ouen le lui avait prédit. Après sa mort, Waratton retrouva son honneur de jadis. C'est à cette époque, dans la villa royale de Clichy située dans le *suburbium* de la cité de Paris, que
683 saint Ouen, évêque de Rouen, chargé d'ans et éclatant de vertus, s'en alla vers le Seigneur et fut enterré, avec pompe, dans la basilique de saint Pierre, apôtre de la cité de Rouen.

47. Dans la suite des temps, le susdit Waratton mourut ; il eut pour épouse une femme noble et intelligente appelée Anséflède. Les Francs en vérité balançaient entre diverses tendances. Cependant, ballottés d'un bord à l'autre par leurs divisions mutuelles, ils désignent comme maire du palais un certain Bercaire[203], tout petit de taille, privé de sagesse et qui n'était d'aucun secours dans le conseil. Et voilà que Pépin se dresse en Austrasie, ayant mobilisé une armée très importante, il la dirige contre le roi Thierry et contre Bercaire : ils en viennent au combat en un lieu qu'on appelle Tertry. Au cours de la bataille, le roi Thierry et Bercaire,
687 maire du palais, tournèrent le dos et Pépin remporta la victoire. Par la suite, Bercaire fut tué par de vils courtisans à l'instigation d'Anséflède. Après quoi Pépin devint maire du palais pour le roi Thierry dans les affaires les plus importantes, puis, après avoir saisi les trésors et laissé un des siens, Norbert[204], auprès du roi, il s'en

[202] Waratton, maire du palais de Neustrie de 680 à 686.
[203] Gendre de Waratton.
[204] Fidèle de Pépin, *optimus* de Clovis III, référendaire de Childebert III. Il semble que Pépin II lui ait délégué, pour la Neustrie, les fonctions de maire du palais.

retourna en Austrasie. Le prince Pépin avait pour femme la très noble et très sage Plectrude[205], dont il eut deux fils. L'aîné s'appelait Drogon, le cadet Grimoald[206] ; Drogon[207] reçut le duché de Champagne.

48. Le roi Thierry donc mourut après avoir régné dix-neuf ans, 690
et Clovis[208], son fils, né de la reine Clotilde, occupa, encore enfant, le siège royal. Peu de temps après, ce roi Clovis mourut dans l'enfance après avoir régné deux ans. Son frère Childebert[209], *vir inclitus*, fut élevé à la royauté et Norbert mourut. Grimoald, fils cadet du prince Pépin, devint maire du palais à la cour du roi Childebert. Pépin fit de nombreuses guerres contre le païen Rat- 694
bod ou d'autres princes, contre les Suèves[210] et de très nombreux peuples. Et Grimoald eut de sa concubine un fils nommé Theudoald[211]. Dans le même temps Drogon, fils de Pépin, mourut ; le susdit prince Pépin avait d'une autre femme, appelée Alpaïde[212] un fils nommé Charles[213], homme élégant, remarquable et habile.

Alors le glorieux roi Childebert, de bonne mémoire, s'en alla vers le Seigneur après un règne de dix-sept ans et fut enterré dans le monastère de Choisy[214], dans la basilique de saint Étienne protomartyr, et Dagobert[215], son fils, régna à sa place. Grimoald était marié à une femme nommée Théotsindc[216], fille de Ratbod[217], duc païen. Ce Grimoald, maire du palais, était pieux, modeste, bon et juste. À cette époque, il alla rendre visite à Pépin, son père,

[205] Plectrude, fille d'Hugobert, comte du palais, femme de Pépin II.
[206] Grimoald II, fils de Pépin et de Plectrude, porte pour la première fois le titre de maire du palais, en 703, mais sans doute exerçait-il ces fonctions en Neustrie depuis deux ou trois ans.
[207] Drogon, duc de Champagne, *ca* 690, comte de Bourgogne en 707, † en 708 ; il épousa la veuve de Bercaire.
[208] Clovis III, roi des Francs, 690-695.
[209] Childebert III, roi des Francs (694-711).
[210] Il faut entendre les Alamans ou les Souabes, souvent associés.
[211] Theudoald, maire du palais, † 714.
[212] Alpaïde, concubine de Pépin II, mère de Charles Martel.
[213] Charles Martel, maire du palais, 717/718-741.
[214] Choisy-au-Bac, c. et arr. de Compiègne, Oise.
[215] Dagobert III, roi de Francs, 711-715.
[216] Théotsinde, épouse Grimoald en 717.
[217] Un Frison qui s'était, notamment, opposé à l'évangélisateur de la Frise, Willibrord.

qui était tombé malade, et tandis qu'il se disposait à le visiter, très peu de temps après, il fut tué dans la basilique de saint Lambert[218], martyr, à Liège, par le païen Ratgaire, fils de Belial. Ils établissent Theudoald, sur l'ordre de son grand-père, dans l'honneur de son père, haute fonction à la cour du roi.

714, 16 décembre

49. En ce temps-là, le susdit Pépin le Bref[219], père de Drogon, de Grimoald et de Charles Martel, pris d'une violente fièvre, mourut après avoir conservé le principat sous les susdits rois pendant vingt-sept ans et demi. Plectrude avec ses petits-fils et avec le roi gouvernait tout sous une direction prudente. Et après la mort du susdit Pépin le Vieux ou le Bref, bisaïeul du seigneur
715 Charles, le grand empereur, les Francs se ruent sur d'autres Francs dans la forêt de Compiègne et s'infligent alors, mutuellement, de très sévères massacres ; la poursuite fut acharnée. Théodebald en fuite s'échappa et on désigna Ragenfroi[220], maire du palais, au principat. Ce dernier ayant mobilisé l'armée, traversant la forêt Charbonnière avec le susdit roi Dagobert, enfant, dévasta et incendia ces régions jusqu'à la Meuse ; ensuite ils scellent des pactes d'amitié avec le duc païen Ratbod. Alors Plectrude, femme de Pépin le Vieux, s'empara par ruse de Charles Martel, fils d'une autre épouse du susdit Pépin nommée Alpaïde ; Charles, bien qu'il fût sous bonne garde, réussit non sans peine à s'échapper avec l'aide de Dieu[221].

ca 714

50. L'année suivante, le roi Dagobert tomba malade et mourut ; il régna cinq années. Les Francs élèvent à la royauté Daniel[222], un ancien clerc, dont la chevelure avait repoussé, et, changeant son nom, ils l'appellent Chilpéric. Alors ils mobilisent l'armée et s'avancent contre Charles Martel jusqu'à la Meuse, tandis que, d'autre part, les Frisons[223] prennent les armes sous le commande-

[218] À Liège. Saint Lambert, évêque de Tongres, martyrisé en 705.
[219] Confusion entre Pépin II (maire du palais, 687-714), et son petit-fils, Pépin le Bref.
[220] Ragenfroi, *domesticus* de Clovis III, maire du palais de Neustrie sous le roi Chilpéric II à partir de 715, vaincu par Charles Martel à Vinchy (731), † à Angers *ca* 737.
[221] Filigrane d'une querelle de succession?
[222] Il s'agit du moine Daniel, fils prétendu ou réel de Childéric II, proclamé roi sous le nom de Chilpéric II, 714 (? - *ca* 721).
[223] Les Frisons, peuple habitant la «grande Frise», qui s'étendait au début du VIII[e] siècle jusqu'à la Zélande, de l'Escaut à la Weser.

ment du duc Ratbod. Charles Martel fondit sur eux, et ayant perdu beaucoup de ses compagnons, il s'éloigna en fuyant. Par la suite, Chilpéric mobilisa l'armée avec Ragenfroi : ayant pénétré dans la forêt des Ardennes, ils parvinrent jusqu'au Rhin et jusqu'à la cité de Cologne, dévastant la terre, et, après avoir pris un grand trésor à Plectrude, femme de feu Pépin, Chilpéric s'en retourna. Charles Martel les attaqua en un lieu appelé Amblève, et il mas- 716
sacra la plus grande partie de leur armée.

51. En ce temps-là le susdit Charles, ayant mobilisé l'armée, attaqua Chilpéric et Ragenfroi. Ces derniers rassemblent une troupe contre lui, hâtent les opérations militaires mais Charles Martel demande qu'on fasse la paix. Ils refusèrent et le combat s'engagea en un lieu appelé Vinchy, alors que le jour commençait à briller, un dimanche, le 12 des calendes d'avril[224], en Carême. Pendant qu'ils combattaient avec vigueur, le roi Chilpéric et Ragenfroi tournèrent le dos : Charles Martel remporta la victoire et, après avoir dévasté leurs contrées et pris des captifs, il revint en Austrasie avec un important butin. Il repartit ensuite pour Colo- 717, 21 mars
gne, s'empara de la cité, négocia avec Plectrude, sa belle-mère, femme de Pépin, son père, reçut les trésors de son père et se choisit pour roi Clotaire[225], son parent, fils de Clovis, le fils de Dagobert. Aussi Chilpéric et Ragenfroi appellent-ils à leur secours Eudes[226], duc d'Aquitaine, et lui offrent-ils de nombreux présents. Ce dernier, ayant mobilisé une troupe de Basques et d'Aquitains[227], marcha contre Charles Martel. Mais lui avec une fermeté intrépide s'avança à la rencontre d'Eudes.

Eudes effrayé, incapable de résister, fit retraite en fuyant jusqu'à Paris. Puis il franchit la Seine, gagna Orléans et, prenant avec lui 718
Chilpéric et les trésors royaux, il passa la Loire et, s'échappant de justesse, il entra avec Chilpéric dans les frontières de son royaume. Charles l'ayant poursuivi jusqu'à Tours, ne le trouva pas et s'en

[224] 21 mars 717.
[225] Clotaire IV, roi des Francs, 718-719.
[226] Eudes, prince d'Aquitaine, *ca* 700-735.
[227] Un peuple qui étend, alors, son emprise non seulement au sud des Pyrénées, de l'Èbre à l'Océan et sur la zone montagneuse des Pyrénées occidentales, mais aussi au nord de la chaîne sur les cités de Novempopulanie. Il arrive que les princes d'Aquitaine s'allient aux guerriers basques, comme c'est le cas en 718.

719/720 retourna. Le roi Clotaire, son parent, mourut cette année-là.
720 L'année suivante, Charles envoya une ambassade à Eudes, fit alliance avec lui, mandant qu'il rendît Chilpéric. Eudes lui rendit Chilpéric avec de nombreux présents et Charles Martel, après avoir reçu Chilpéric, l'établit roi[228], oublieux de tout ce qu'il avait fait de mauvais à son égard, mais il ne voulut pas conclure d'alliance avec Ragenfroi.

Le roi Chilpéric mourut de maladie en arrivant dans la ville de
721 Noyon, après un règne de six années. Les Francs alors établissent au-dessus d'eux comme roi, avec le consentement de Charles Martel, Thierry[229], fils de Dagobert le Jeune, élevé au monastère[230] de Chelles.

Cependant le prince Charles ayant poursuivi Ragenfroi, investit la cité d'Angers, dévasta le pays et revint chez lui avec de très nombreuses dépouilles ; Charles Martel en personne devint alors
731 ou 737 maire du palais dans le royaume des Francs. L'année suivante, il s'empara de la cité d'Angers au terme d'un rude combat et, Ragenfroi ayant été tué, il s'en retourna.

724 52. À la même époque, les Saxons se révoltèrent et le prince Charles mobilisa contre eux une armée, les combattit et s'en revint victorieux.

725 Une année plus tard, rassemblant une immense armée, Charles Martel passa le Rhin, s'enfonça dans le pays des Alamans et chez les Suèves, parvint au Danube qu'il franchit, et occupa les confins des Bulgares[231]. Et après avoir soumis ce pays, il revint victorieux en Francie avec de nombreux trésors, ramenant Plectrude, femme de son père, qui par peur de lui avait fui dans ces contrées, ainsi que sa nièce Sonichilde[232].

[228] Chilpéric II, roi de Neustrie, *post* décembre 714-*ca* 721.
[229] Thierry IV, roi des Francs, 721-737.
[230] Abbaye royale fondée vers 658 par Bathilde, veuve de Clovis II.
[231] Les Bulgares, peuple hunnique ou Turcotatare, qui a franchi le Danube au VI[e] siècle et envahi les Balkans en même temps que les Slaves auxquels il s'est mêlé.
[232] Sonichilde est la femme ou la concubine de Charles ; c'est la mère de Griffon.

Vers la même époque, le duc Eudes s'écarta des clauses du traité. L'ayant appris par des messagers, le prince Charles, ayant 731
mobilisé l'armée, passa la Loire, mit en fuite Eudes, lui prit de nombreux trésors, puis, ayant dévasté le pays, il rentre chez lui. Alors le duc Eudes, voyant qu'il était dominé et ridiculisé, appelle à l'aide contre le peuple des Francs le peuple perfide des Sarrasins[233]. Ceux-ci quittent l'Espagne avec leur roi, appelé Abd al-Rahmân, franchissent la Garonne, atteignent la ville de Bordeaux, brûlent les églises, font périr les habitants par le glaive ; s'avançant jusqu'à Poitiers, ils incendient la basilique de Saint-Hilaire et pressent la marche pour aller détruire la collégiale Saint-Martin de Tours. Le prince Charles disposa hardiment l'armée en bataille et, fondant sur eux non loin de Poitiers[234], il détruisit leur campement, anéantit entièrement leur armée au fil du glaive, tua leur roi Abd al-Rahmân[235] et, victorieux, regagna la Francie. Dès lors tous 732
commencèrent à le surnommer Martel[236], parce que, comme le marteau façonne tous les fers, lui de même, avec l'aide de Dieu, dominait tous les combats[237].

53. L'année suivante, cet homme de guerre éminent, Charles, 733
pénétra avec sagacité dans le royaume de Bourgogne, établit dans sa foi les leudes les plus éprouvés, viri inlustres, les frontières de ce royaume, pour briser les peuples rebelles, et après avoir conclu la paix, il remit la cité de Lyon à ses fidèles, confirma les conventions judiciaires et retourna chez lui victorieux, confiant dans ses actions.

[233] La trahison d'Eudes n'est pas admise par tous. En se fondant sur l'ouvrage de I. N. WOOD, *The Merovingian Kingdoms 450-751,* 4e éd., Londres-New-York, 1997, p. 283, O. DEVILLERS et J. MEYERS, *Chronique des temps mérovingiens,* p. 218, n. 852, le rappellent en indiquant qu'il s'agit, semble t-il, d'une version pro-carolingienne, tandis que d'autres récits attribuent «au contraire l'entreprise d'Abd ar-Rahman à la vengeance qu'il voulait exercer contre Eudes qui avait fomenté une révolte en Cerdagne ; ce serait alors Eudes lui même qui aurait appelé Charles à son secours».

[234] La bataille eut lieu le samedi 25 octobre 732, peut-être à Moussais-la-Bataille (cne de Vouneuil-sur-Vienne), sur la voie romaine qui suit la rive droite du Clain, à quelques kilomètres au nord de Poitiers.

[235] 'Abd al-Rahmân al-Ghâfikî, émir de Cordoue, mort en 732 à Poitiers.

[236] Ce n'est qu'au IXe siècle que ce *cognomen* lui a été donné.

[237] La dernière phrase pourrait trouver sa source dans les *Miracula s. Genulphi,* II, V, voir Introduction, p. 20.

735 C'est donc en ces jours que mourut le duc Eudes. À cette nouvelle, Charles Martel, après avoir pris conseil de ses puissants, passa à nouveau la Loire, parvint à la Garonne et jusqu'à la cité de Bordeaux, mit le siège devant la forteresse de Blaye et s'en empara : il soumit tout le pays, villes et campagnes, et victorieux s'en retourna chez lui, en paix.

Ensuite il monta au plus vite une expédition maritime contre les Frisons, peuple de la mer se révoltant avec beaucoup de cruauté, et, par la haute mer, s'enfonçant dans leurs îles, Oostergo, Strachia et Westergo, il établit des forteresses sur le fleuve Boorn[238], tua le duc Bobo, leur fourbe conseiller, anéantit entièrement par le glaive l'armée des Frisons, abattit leurs temples voués aux idoles, y mit le feu ; chargé de nombreuses dépouilles et de butin, il s'en retourna victorieux dans le royaume des Francs. Puis, ayant mobilisé l'armée à nouveau, il s'avança vers la
736 Bourgogne, et de Lyon jusqu'aux villes de Marseille et d'Arles il soumit tout à son pouvoir et revint dans la capitale des Francs, avec de nombreux trésors et présents. De même, contre la rébellion des Saxons très païens, qui se tiennent sur le Rhin, le valeu-
738 reux Charles mobilisa l'armée au confluent de la Lippe et du Rhin. Après avoir passé ce fleuve, il ruina la plus grande partie de ce pays et imposa le tribut à ce peuple très sauvage, reçut d'eux de nombreux otages et ainsi, avec l'aide de Dieu, il rentra chez lui victorieux.

54. En ce temps-là, le peuple très vaillant des Ismaélites, qu'on appelle Sarrasins par abus de langage, fit irruption sur le Rhône avec la complicité de Chrétiens infidèles, et, par ruse et tromperie,
737 pénétra avec leur roi Maurant[239] en Avignon, ville bien fortifiée, sur un site montueux : tous les pays alentour étaient dévastés par la grande armée que les Sarrasins avaient rassemblée. Alors le duc Charles, *vir egregius*, envoya en ce lieu le duc Childebrand[240], son frère, homme zélé, avec tous les autres ducs et comtes et tout ce qui est nécessaire à la guerre. Ils se hâtent vers cette ville, dressent le camp, investissent de toutes parts le pourtour de l'oppidum et

[238] Fleuve de l'ouest de la Frise, Pays-Bas.
[239] Sans doute Yûsuf ibn'Abd al-Rahmân, gouverneur de Narbonne.
[240] Childebrand, *germanus* de Charles Martel, né de Pépin II et d'une concubine.

les faubourgs et, disposant l'armée en ordre de bataille, ils commencent le siège de cette cité très bien défendue. Et bientôt Charles, le guerrier, les suivit avec une troupe plus puissante : attaquant la susdite ville, il investit les remparts et resserre le siège. Alors, Dieu l'ordonnant, comme à Jéricho[241], aux cris des Francs et au son des trompettes, avec des machines et des cables ils assaillent les murs, renversent en peu de temps les remparts et, pénétrant dans cette ville si bien fortifiée, ils y mettent le feu, massacrent tous les Sarrasins, et rétablissent complètement leur pouvoir. Victorieux donc et guerrier remarquable, Charles, traversa le Rhône, pénétra en Gothie, et mit le siège devant Narbonne, ville très renommée et leur métropole, sur l'Aude : il construisit tout autour un retranchement, sous forme de pieux, et y enferma le roi des Sarrasins, nommé Atimot[242], avec ses serviteurs armés. À cette nouvelle, les grands et les princes des Sarrasins, qui demeuraient dans les Espagnes, après avoir rassemblé leurs troupes en une armée sous le commandement d'un autre roi, nommé 'Amrûs[243], se dressent fortement équipés pour le combat contre Charles Martel. Charles se précipite au devant d'eux sur le fleuve Berre[244], dans le palais de *valle Corbaria*. Dans la bataille qui les opposa, les Sarrasins furent vaincus et écrasés et voyant leur roi tué, ils tournèrent le dos et prirent la fuite ; ceux qui purent s'échapper, désireux pour s'enfuir de gagner leurs navires en nageant dans la mer, se jettent à l'eau en s'encourageant mutuellement ; et bientôt les Francs, qui ont réussi les premiers à s'emparer de navires, lancent sur eux des filets de combat[245] et les font périr asphyxiés dans l'eau. C'est ainsi que les Francs, triomphant des ennemis, s'emparent d'un grand butin et de dépouilles et que Charles, après avoir réduit en captivité une foule de Sarrasins, ravage la Gothie, et les Francs détruisent de fond en comble les très célèbres cités de Nar-

[241] Référence à Ios 6, 20-21.

[242] Yûsuf ibn 'Abd al-Rahmân, lança des attaques dans la vallée du Rhône, en 734 ; ces attaques entrainèrent une vive réaction de Charles Martel qui reprit Avignon, mit le siège devant Narbonne, provoquant une attaque du gouverneur arabe d'Espagne 'Ukba ibn al-Hadjdadj : une armée musulmane, partie dégager la cité, fut battue.

[243] 'Amrûs ibn Yûsuf, gouverneur de Sarragosse ou bien Yûsuf ibn 'Abd al-Rahmân, gouverneur de Narbonne.

[244] Berre, petit cours d'eau, qui coule au sud de Narbonne, dans le département de l'Aude, et se jette dans l'étang de Bages et de Sigean.

[245] Filets lestés, utilisés pour immobiliser l'adversaire, à la façon des rétiaires.

bonne, Nîmes, Agde et Béziers, abattant les remparts et les murailles, y mettent le feu et les brûlent ; les Francs détruisirent aussi, dans ce pays, toutes les forteresses. Après avoir vaincu l'armée ennemie, sous l'entière conduite du Christ qui est le chef du salut et de la victoire, Charles revint, sain et sauf, avec les Francs sur le trône de sa principauté.

738, février L'année suivante, au mois de février, Charles, ayant mobilisé l'armée, envoya son frère[246], avec plusieurs ducs et comtes en Provence : ensuite il l'y suivit. Gagnant la ville d'Avignon, il soumit à sa domination le pays tout entier jusqu'au rivage de la vaste mer ; après avoir pourchassé le roi des Sarrasins, appelé Arontus[247], jusque dans ses repaires rocheux les mieux protégés du littoral et conquis tout le pays, Charles revint victorieux sans que personne ne se révoltât contre lui. À son retour en Francie, Charles tomba malade dans la villa de Verberie, sur l'Oise. Mourut alors le roi Thierry, fils de Dagobert le Jeune, et Charles Martel pendant sa maladie ordonna d'élever à la royauté Childéric[248], frère de
743 Thierry. Ce dernier était tout aussi privé de raison que son frère l'avait été, mais les Francs n'avaient pas pu trouver de meilleur roi que lui dans la lignée royale.

À cette époque, le saint pape Grégoire II[249] fit parvenir, par une
739 ambassade au prince Charles, les clés du vénérable tombeau de saint Pierre ainsi que les liens[250] de cet apôtre et une infinité de présents considérables, ce qu'on n'avait jamais vu ni entendu en aucun temps, à condition qu'il défendît les Romains contre les Lombards qui causaient de nombreux maux sur la terre de saint Pierre. Aussi ledit Charles reçut-il cette ambassade avec d'extraordinaires honneurs et renvoya-t-il, avec les ambassadeurs du pape Grégoire, au seuil des saints Pierre et Paul, de nombreux et précieux cadeaux par ses envoyés, à savoir Grimon[251], abbé du

[246] Il s'agit de Childebrand.
[247] Yûsuf ibn 'Abd al-Rahmân, gouverneur de Narbonne.
[248] Childéric III, roi des Francs, 743-751, † 755. Childéric III n'était pas le frère de Thierry IV. Il a été élevé sur le trône non par Charles Martel mais par Pépin et Carloman, en 743.
[249] Grégoire III, parce que Grégoire II est mort en 731. Grégoire III règne de 731 à 741.
[250] En fait un reliquaire contenant un peu de la limaille des chaînes de l'Apôtre, incorporée dans une clé.
[251] Grimon, abbé de Corbie, *ca* 700, et premier archevêque de Rouen, 743/744 - *ante* 748.

monastère de Corbie et Sigebert, qui vivait en reclus dans la basilique de saint Denis martyr.

Charles donc, après avoir pris conseil de ses grands, procéda à la division des royaumes entre ses fils. Il éleva Carloman[252], son fils aîné, sur l'Alémanie et la Thuringe ; quant à son autre fils Pépin[253], il l'envoya en Bourgogne, Neustrie, Francie et Aquitaine.

La même année, le duc Pépin mobilise l'armée, avec son oncle, le duc Childebrand, et une nombreuse suite armée de Francs il la conduit en Bourgogne, met la main sur le pays. Pendant ce temps, c'est douleur de le dire[254], des signes nouveaux apparurent sur le soleil, la lune et les étoiles et l'ordre sacro-saint de Pâques fut bouleversé en de nombreuses régions par l'erreur et l'ignorance des computistes qui ne savaient pas bien retrouver la date de Pâques et, dans de nombreuses cités, on célébra Pâques soit en mars, soit en avril ou en mai. Alors Charles Martel enrichit de nombreux présents la basilique de saint Denis, martyr, à Paris ; il se rendit à Quierzy, domaine palatial situé sur l'Oise, où, pris d'une violente fièvre, il mourut en paix l'an 741 de l'incarnation du Seigneur. Et derechef l'année suivante, il y eut un nouveau bouleversement concernant Pâques, puisque le dimanche de la résurrection du Christ aurait dû tomber le huit des calendes de mai[255], car on était dans la dernière année du cycle de dix-neuf ans, et qu'[en fait] le jour de Pâques fut célébré le dimanche où l'on chante Hosanna[256], le 15 des calendes de mai[257]. Charles a donc régné vingt-cinq ans, mais il ne fut pas appelé roi, parce qu'il ne permettait pas lui-même qu'on l'appelât ainsi, mais simplement duc des Francs, parce qu'il faisait porter à des rois enfants, Thierry et Childéric, l'honneur du titre royal malgré leur sottise et leur manque de sagesse et de sens. Il mourut le 11 des calendes de novembre, après

741, 22 octobre

[252] Carloman, fils de Charles Martel, maire du palais d'Austrasie jusqu'à son abdication en 747, suivie de sa retraite au Mont Soracte, puis au Mont Cassin, où il meurt en 754.
[253] Pépin III le Bref, maire du palais de 741 à 751, roi des Francs, 28 novembre 751/752 - 768.
[254] On y voit, en effet, un signe de la fin des temps, telle que l'annoncent les évangiles de Lc 21, 28 ; Mt 24, 29-30 ; Mc 13, 24-26.
[255] 24 avril.
[256] Le dimanche des Rameaux.
[257] 17 avril.

avoir conquis tous les royaumes alentour et il fut enseveli dans la basilique de saint Denis martyr. Quant à Pépin le Vieux, son père, il régna dix-sept ans dans la fidélité des enfants rois[258].

55. Donc après la mort de Charles Martel, maire du Palais, ses fils Carloman et Pépin le Pieux, maires du Palais, conduisirent
742 l'armée contre Hunald[259], duc des Aquitains, et s'emparèrent de la forteresse de Loches. C'est au cours de cette expédition qu'en un lieu appelé Vieux-Poitiers ils se partagèrent le royaume des Francs, comme leur père le leur avait ordonné par avance[260]. La même année, Carloman ravagea l'Alémanie[261]. Ensuite ces deux frères engagèrent le combat contre Odilon, duc des Bavarois[262], et le terrassèrent lui et son armée ; Carloman prit la forteresse de
743 Seeburg, en Saxe, ainsi que Thierry, duc des Saxons. De même, une autre fois, gagna-t-il la Saxe avec Pépin, soumettant tout à son pouvoir.

Alors, sous l'inspiration divine, Carloman révéla à Pépin, son frère, qu'il voulait abandonner le siècle ; cette année-là, ils ne firent pas de campagne militaire mais se préparèrent l'un et l'autre, Carloman à son voyage, et Pépin à organiser dignement le départ
745 de son frère avec des présents. Alors Carloman se rendit à Rome et s'y fit tonsurer : il fonda sur le mont Soracte un monastère en l'honneur de saint Sylvestre[263]. Il demeura quelque temps en ce lieu, puis, en raison de l'agitation du siècle et des princes francs qui venaient à lui, il gagna Saint-Benoît sur le Mont-Cassin où il devint moine.

[258] Une grande partie de ce dernier paragraphe provient des *Annales regni Francorum,* éd. KURZE, p. 3.

[259] Hunald I^er^, duc ou roi d'Aquitaine, *ca* 736-756.

[260] Le partage du royaume eut lieu en 745, ou 742, plus probablement. Carloman obtenait la Germanie et le nord de la Gaule, avec Cologne, Liège, Laon, Noyon, Meaux, Senlis, Beauvais, Rouen, tandis que le second recevait plusieurs cités importantes d'Austrasie, notamment Reims, Metz, Trèves, et tout le sud du *regnum Francorum.*

[261] Le duc Theutbald dirigeait les opérations, en 742 ou 745 ; Carloman fit une autre campagne en 747.

[262] Odilon avait épousé Hiltrude, sœur de Pépin et de Carloman, et c'est leur demi-frère Griffon, fils de la Bavaroise Swanahilde, qui excita les intrigues. La première campagne contre les Bavarois eut lieu en 743.

[263] Sylvestre I^er^, pape, † 31 décembre 335.

56. En ce temps-là, le duc Griffon s'enfuit en Saxe et Pépin le Pieux, faisant route par la Thuringe, entra en Saxe et s'avança jusqu'à la Meissau, en un lieu appelé Schöningen. Griffon[264], 747
s'enfuyant, gagna la Bavière et soumit ce duché à son pouvoir. Il s'acquit Hiltrude[265] en même temps que Tassilon[266], et Switger[267] vint à l'aide de Griffon. Mais Pépin marchant avec son armée sur la Bavière la soumit entièrement à son autorité ; il emmena avec lui Griffon et Lanfroi, et par son bienfait il établit Tassilon dans le 748
duché des Bavarois ; quant à Griffon il l'expédia en Neustrie et lui donna douze comtés. De là Griffon prit à nouveau la fuite pour gagner la Gascogne et parvenir auprès de Waïfre[268], duc des Aquitains.

Les Francs, déplorant alors de ne pas avoir de roi sage mais de devoir supporter, depuis de longues années déjà, des hommes de race royale privés de raison, voulurent élever à la royauté Pépin le Pieux. Il refusa d'accepter mais, rassemblant tous les grands des 749
Francs, il envoya de leur part à Rome au pape Zacharie, Burchard[269], évêque de Wurzbourg, et Fulrad[270], son chapelain. Ceux-ci l'interrogèrent de la part des Francs au sujet des rois qui, à cause de leur égarement d'esprit, n'avaient pas alors le pouvoir royal en Francie, pour savoir si c'était bien ou non. Et le pape Zacharie[271], avec le conseil des nobles Romains, fit dire aux Francs qu'il valait mieux qu'on appelât roi celui qui avait la sagesse et le pouvoir que celui qui, sans pouvoir royal, n'était roi que de nom sans exercer le pouvoir royal. Et afin que l'ordre royal ne fût pas troublé, il ordonna, par l'autorité apostolique, que fût

[264] Le duc Griffon, demi-frère de Pépin, avait été privé de ses droits à l'héritage de Charles Martel et enfermé dans le château de Chèvremont, près de Liège.
[265] Hiltrude, sœur de Pépin, est l'épouse d'Odon, et non de Tassilon, que Pépin a placé à la tête de la Bavière après le succès de son expédition.
[266] Tassilon III, duc de Bavière (748-788). J. JAHN, *Ducatus Baiuvariorum. Das bairische Herzogtum der Agilolfinger,* Stuttgart, 1991 (Monographien zur Geschichte des Mittelalters, 35).
[267] Switger, *comes Nordgaviensis,* en 748.
[268] Griffon a réussi à échapper à son escorte et s'est réfugié auprès de Waïfre, prince d'Aquitaine, juin 745-768.
[269] Burchard, évêque de Wurzbourg, 742-753.
[270] Fulrad, originaire d'Austrasie où il était largement possessionné, devint abbé de Saint-Denis, en 749, chapelain de Pépin le Bref puis de Charlemagne, † 16 juillet 784.
[271] Saint Zacharie, pape (741, 10 décembre-752, 22 ou 23 mars).

fait roi Pépin qui était du sang royal des Francs. Alors Pépin le
751, novembre Pieux, fils de Charles Martel, fut choisi malgré lui, à l'unanimité, par les Francs en liesse, oint par les mains de l'archevêque Boniface[272], de sainte mémoire, et élevé à la royauté dans la cité de Soissons. Quant à Childéric, qui n'avait que le faux nom de roi, il fut tondu et expédié dans un monastère.

57. Le roi Pépin fit donc une expédition en Saxe et son évêque
753 Hildegaire[273] fut tué par les Saxons dans la forteresse d'Iburg; Pépin remporta la victoire et parvint jusqu'à Rehme. Cette même année, Grifon, qui avait fui en Gascogne, fut, par ruse, tué par son frère[274].

Alors le pape Étienne[275] vint en Francie chercher aide et secours de Pépin le Pieux, pour les droits de saint Pierre. De même le moine Carloman, frère du susdit roi Pépin, sur l'ordre de son abbé, vint-il en Francie pour ramener le corps de saint Benoît[276]
754 au Mont-Cassin. Le pape Étienne confirma Pépin comme roi par l'onction sainte, et en même temps qu'à lui il conféra l'onction royale à ses deux fils Charles, le futur empereur[277], et Carloman[278]. Monseigneur Boniface, archevêque, prêchant et annonçant, en Frise, la parole de Dieu, devint martyr du Christ. Le roi Pépin, sur l'invitation apostolique, gagna l'Italie afin de faire rendre droit à saint Pierre, apôtre. Aistolf[279], roi des Lombards, pour faire obstacle à ce droit susdit, gagna les Cluses des Lombards[280], s'avança à la rencontre du roi Pépin et ils engagèrent le combat. Avec l'aide
755 de Dieu et l'intercession de saint Pierre, apôtre, Pépin fut victorieux avec les Francs. La même année, le pape Étienne [II] fut

[272] Winfrid (Boniface) évangélisateur de la Germanie, archevêque,en 732, martyr en Frise, 5 juin 754.
[273] Archevêque de Cologne, 750-753.
[274] Griffon est mort en Savoie, sur l'Arc, tué par Theodenus, comte de Vienne, peut-être le frère de Thierry, comte d'Autun, gendre de Charles Martel.
[275] Étienne II, pape, 25 mars 752-26 avril 757.
[276] Le corps de saint Benoît aurait été transporté, en 703, au monastère de Fleury, Saint-Benoît-sur-Loire, par des moines de cette abbaye.
[277] Charlemagne.
[278] Carloman, fils de Pépin et de Bertrade, † 771.
[279] Aistolf, roi des Lombards, 749-756.
[280] Il s'agit de la vallée de Suse, dans les Alpes, au carrefour des routes du Mont-Cenis et de Fréjus.

rétabli sur le saint siège par les envoyés du seigneur roi Pépin. Quant au roi Aistolf, assiégé dans la cité de Pavie, il promit de faire justice à saint Pierre. C'est pourquoi le roi Pépin reçut quarante otages et s'en retourna en Francie avec des garanties par serment. Le moine Carloman, qui souffrait de maladie, resta dans la cité de Vienne avec la reine Bertrade[281] ; sa maladie dura longtemps et il mourut en paix. Le roi Pépin qui avait l'œil sur Aistolf, roi des Lombards, et qui s'était aperçu que les promesses qu'il avait faites auparavant à propos des droits de saint Pierre n'étaient pas vraies, faisant route à nouveau vers l'Italie, mit le siège devant 756
Pavie, y bloqua Aistolf et confirma de plus en plus les droits de saint Pierre, pour qu'ils demeurassent stables, comme Aistolf l'avait promis antérieurement ; en outre, il conquit Ravenne, la Pentapole[282] et tout l'Exarchat et les livra à saint Pierre. Mais, quand Pépin fut retourné en Francie, Aistolf, dans son abominable impiété, désirait manquer à sa parole et rompre les serments qu'il lui avait jurés. Un jour, à la chasse, subitement frappé par le 757
jugement de Dieu, il mourut.

58. Cependant l'empereur Constantin[283] envoya au roi Pépin, parmi d'autres dons, des orgues merveilleuses que ce dernier fit installer en Francie. Alors le roi Pépin tint un plaid à Compiègne 757
avec les Francs et là Tassilon, duc des Bavarois, se recommandant en vasselage par ses mains[284], fit de nombreux serments de ses mains en les posant sur les reliques des saints, et promit fidélité en tant que vassal au roi Pépin le Pieux et à ses fils, le seigneur Charles et Carloman, avec un esprit droit et un ferme dévouement, ainsi que par droit un vassal doit être envers ses seigneurs. Il confirma sur les corps des saints Denis, Rustique et Éleuthère[285], de saint Germain et de saint Martin que tous les jours de sa vie il observerait les promesses faites par serment. Jurèrent de même

[281] Bertrade, fille du comte Caribert de Laon, épouse de Pépin le Bref.
[282] La Pentapole a pour origine une province militaire créée à la fin du VI^e^ siècle qui réunissait deux groupes de cités : Rimini, Pesaro, Sinigallia, et Ancône, au nord, Urbino, Fossombrone, Iesi et Gubbio, au sud. La Pentapole a été conquise par les Lombards entre 726 et 751.
[283] Constantin V Copronyme, empereur byzantin, 741-775.
[284] Mais la ponctuation du texte semble discutable et voudrait indiquer, ce que l'on ne comprend guère, qu'Adémar a rapporté le geste des mains non à la recommandation mais au serment.
[285] Rustique et Éleuthère, saints compagnons martyrs de saint Denis, † *a* 286.

tous ses grands, et cette année-là [Pépin] célébra la Noël du Seigneur et Pâques à Corbeny.

Ensuite, en Saxe, il entra de force en un lieu appelé Sythen et fit grand carnage des Saxons. Les Saxons promirent, alors, solennellement devant Pépin qu'ils feraient toutes ses volontés et cha-
758 que année avec honneur se présenteraient à son plaid avec trois cents chevaux. Le roi Pépin eut un fils, il lui donna son nom : cet enfant mourut la troisième année après sa naissance. Le roi Pépin célébra la Noël du Seigneur à Longlier et Pâques à Jupille.

Alors le roi Pépin, voyant que Waïfre, duc d'Aquitaine, ne consentait pas aux droits des églises et à la cause des Francs, ayant tenu conseil avec ces derniers, gagna Doué en Aquitaine. Voyant cela, le duc Waïfre, plein de crainte, envoya les comtes Otbert et Cladin, au roi Pépin, lui donna en otages les comtes Adalgaire et Itier et s'engagea à rendre tout ce que le roi Pépin demandait sur les causes ecclésiastiques. Le roi Pépin célébra la Noël et Pâques à Quierzy. Alors le duc Waïfre, ne songeant plus aux otages ni à ses serments, leva une armée contre le roi Pépin, comme par vengeance, et il s'avança jusqu'à la cité de Chalon. Le roi Pépin tenait son synode dans la villa de Düren quand on lui annonça que Waï-
761 fre était en tout un menteur. Alors, avec son fils aîné Charles, il vint en Aquitaine, s'empara des forteresses dont les noms suivent : Bourbon, Chantelle, Clermont ; c'est en combattant qu'il les prit. En Auvergne, il enleva de vive force plusieurs autres forteresses et d'autres en grand nombre se soumirent à son pouvoir par plaid. Et, à cause de la colère du duc Waïfre, ravageant la susdite province, il parvint à Limoges : les Limougeauds ne l'ayant pas reçu pacifiquement, il prit la cité par un assaut vigoureux et détruisit ses murailles. Et il célébra la Noël du Seigneur dans la villa
762 Quierzy. Revenant une troisième fois en Aquitaine, le roi Pépin s'empara de la cité de Bourges et de la forteresse de Thouars et, cette année-là, il célébra Noël et Pâques dans la villa de Gentilly. Il tint alors son plaid à Nevers et, repartant pour la quatrième fois en dévastant l'Aquitaine, il parvint à Cahors et, retournant par Limoges, il offrit à Saint-Martial la bannière dorée qu'il avait prise en combattant Waïfre ; il fit également donation de la villa de Saint-Vaury aux chanoines de Saint-Martial. Aux chanoines de

Saint-Étienne [de Limoges][286] il donna la villa de Salagnac[287] puis retourna en Francie et célébra Noël et Pâques à Longlier.

Alors Tassilon, duc de Bavière, négligea les serments et toutes les promesses qu'il avait faits au roi Pépin et, poussé par de mauvais instincts, il s'en détourna. C'est pendant que le roi Pépin se trouvait en Aquitaine que ce Tassilon, par sa fourberie naturelle, se déroba, gagna la Bavière et refusa désormais de comparaître devant le susdit roi. Alors Pépin tint son plaid à Worms et resta cette année-là en Francie, réfléchissant à ce qu'il devait faire contre Waïfre et Tassilon. Et il célébra Noël et Pâques dans la villa de Quierzy. L'année suivante, il tint son plaid dans la villa d'Attigny, il ne fit pas d'autre expédition et célébra Noël et Pâques dans la villa d'Aix. 763 764 765

L'année suivante, le roi Pépin s'en alla une cinquième fois en Aquitaine et tint son plaid dans la cité d'Orléans : il restaura la forteresse d'Argenton que Waïfre avait détruite et y envoya des Francs pour contenir l'Aquitaine. De même il plaça à Bourges un corps de Francs et célébra Noël dans la villa de Samoussy et Pâques à Gentilly. 766

59. Le roi Pépin tint à Gentilly un plaid ainsi qu'un grand synode entre Romains et Grecs[288], Aquitains et Francs, sur la foi 767, 19 avril

[286] Il s'agit des chanoines de la cathédrale.

[287] Les informations concernant Limoges et Saint-Martial sont un ajout au texte-source. Alain STOCLET, À la recherche du ban perdu. Le trésor et les dépouilles de Waïfre, duc d'Aquitaine († 768), d'après Adémar de Chabannes, Rigord et quelques autres, in *Cahiers de Civilisation médiévale,* t. 42, 1999, p. 343-382, étudiant la question des *regalia* d'Aquitaine, s'est intéressé à ce passage de la *Chronique.* Il analyse la tradition textuelle (p. 344-347 et 377) puis, abordant le contenu du texte, montre qu'Adémar a, sans doute, lu l'*obit* d'un moine de Saint-Martial (*BNF,* lat 5239, fol 3, décédé avant le rattachement de l'abbaye à Cluny : *VIII k^a^ Julii. Autrannus. Iste fieri iussit bannum qui vocatur gaiferius* (*loc. cit.*, p. 348 [Le 8 des calendes de juillet, Autrannus fit faire une bannière qu'on appelle gaifier]. Voyant le mot *gaiferius* (peut-être une corruption de *guntfano,* gonfanon), il s'est souvenu des campagnes de Pépin en 761/762 contre le duc d'Aquitaine Waïfre (Waiferius) et il a voulu nous faire croire que Pépin était passé par Limoges, avait offert à Saint-Martial une bannière d'or appartenant au trésor du vaincu (*loc. cit.*, p. 365-367). Et pourquoi alors ne pas attribuer au roi Pépin la donation de la *villa de Sancto Valerico* (Saint-Vaury, ch.-l. c., arr. Guéret, Creuse), et la *villa Salanniacensis* qu'il faut identifier, comme Alain Stoclet et Jean-Loup Lemaître, avec Salagnac (aujourd'hui le Grand-Bourg, ch.-l. c., arr. Guéret, Creuse, et non avec Solignac (STOCLET, *loc. cit.*, p. 366, n. 150).

[288] C'était un synode sur l'iconoclasme, qui se tint à Pâques 767.

en la Sainte Trinité et sur les images des saints que l'on place dans les églises ; ensuite il s'avança contre Waïfre en Aquitaine et prit
767 en combattant Narbonne et Toulouse, Albi et le Gévaudan[289] puis il retourna en Francie et célébra Pâques dans la cité de Vienne.

La même année, au mois d'août, pour la sixième fois, il se hâta
768 vers l'Aquitaine, tint son synode à Bourges avec tous les Francs, au champ, selon la coutume. De là, faisant route jusqu'à la Garonne, il s'empara de nombreuses roches et repaires. Revenu par Limoges, il prit la forteresse d'Escorailles, Turenne et Peyrusse et célébra la Noël du Seigneur à Bourges.

L'année suivante, le seigneur Pépin le Pieux gagna pour la septième fois l'Aquitaine, prit la forteresse de Remistan[290], et parvint à la cité de Saintes où il prit la mère de Waïfre, sa sœur et sa nièce au Capitole[291] ; de là, il s'avança jusqu'à la Garonne qu'il atteignit en un lieu appelé *Montis*[292]. Là, le prince Eroïcus lui amena une autre sœur de Waïfre qui avait été prise. Le roi Pépin célébra Pâques dans la forteresse de Sels.

Une huitième fois, le roi Pépin avec la reine Bertrade, gagnant l'Aquitaine, laissa la reine et sa famille dans la cité de Saintes et se
768, juin rendit lui-même à Périgueux. Là, au cours d'un combat contre Waïfre, ce dernier fut tué[293] et le roi Pépin vainqueur, par la volonté de Dieu, retourna à Saintes avec le triomphe de la victoire. Comme il y demeurait quelques jours, il tomba malade, et
768, 24 septembre s'en retournant par la Touraine il parvint à Saint-Denis, et c'est là qu'il finit sa vie ; les Francs le pleurèrent avec une grande douleur et Charlemagne[294], son fils, régna à sa place.

[289] Ancien pays du Languedoc, qui correspond à l'actuel département de la Lozère.
[290] Adémar a pris Remistan, nom de l'oncle de Waïfre que Pépin a fait pendre, pour le nom d'un château.
[291] Les historiens de Saintes situaient le capitole antique à l'emplacement du château médiéval, mais il semble bien qu'Adémar et ses successeurs aient pris le château de la ville pour un capitole.
[292] On ne sait trop s'il s'agit d'un lieu de Saintonge ou bien d'un lieu proche de la Garonne.
[293] Peut-être par les siens.
[294] Charlemagne, fils de Pépin et de Bertrade, né en 747, roi des Francs, 768-814, empereur, 800 - 814.

LIVRE II

1. En commençant par le premier roi des Francs[1], nous dirons la longue suite d'ancêtres du très haut seigneur roi Charlemagne, que Dieu a aimé et élevé, et dont il a fait un grand prince digne d'être aimé par tout le peuple chrétien à travers le monde entier. Donc au temps de l'empereur Valentinien[2], septième auguste depuis Constantin le Grand[3], divin auguste que le saint pape Sylvestre[4] baptisa, en ce temps où brillait saint Jérôme[5], les Francs encore païens se mirent pour la première fois à avoir des rois issus de leur propre race. C'est pourquoi le premier roi des Francs eut pour nom Pharamond, fils de Marcomer, *vir inluster* de ce peuple. 337, mai

Après Pharamond régna Clodion, son fils. Après Clodion, Mérovée, son fils. Après Mérovée, Childéric, son fils. En ce temps-là naquit saint Cybard dans la cité de Périgueux, de Félix Aureolus, son père, comte de cette cité. Après Childéric, régna Clovis, son fils qui, le premier des rois des Francs, crut dans le Christ et fut baptisé, ainsi que toute son armée et la totalité du peuple des Francs, par l'évêque saint Remi. 499, 25 décembre

Après Clovis régna Childebert, son fils, avec ses trois frères, Thierry, Clodomir et Clotaire [I^er^][6]. En ce temps-là, saint Cybard resplendit de vertus à Angoulême et rejoignit le Seigneur dans la 581, 1^er^ juillet

[1] Le premier chapitre du livre II est une mosaïque de textes divers empruntés aux *Miracula s. Genulphi* (cf. Introduction, p. 24), aux *Annales regni Francorum* [abrégé *ARF*], 768-770) et à un diplôme de Charles le Chauve. Il ressemble au «commencement d'un ouvrage» (J. LAIR, *Études critiques sur divers textes des X^e^ et XI^e^ siècles,* vol. II, *L'historia d'Adémar de Chabannes,* Paris, 1899, p. 26 suiv.) ou plutôt à une "reprise", destinée à introduire le règne de Charlemagne (éd. BOURGAIN, p. LXXXIII), par une liste des rois montrant comment la lignée mérovingienne s'épuisant, elle doit céder la place à une nouvelle dynastie, qui conduira elle-même à la renaissance du dernier des «quatre royaumes», l'Empire des Romains.

[2] 375-392.

[3] 306-337.

[4] Sylvestre I^er^ († 31 décembre 335) n'a pas baptisé l'empereur Constantin.

[5] *Ca* 340-420.

[6] Pour permettre au lecteur de suivre plus facilement la succession des rois dans ce premier chapitre, nous avons mis entre crochets carrés, le quantième sous lequel ils sont connus.

paix à plus de soixante-dix ans, sous le règne dudit Childebert[7]. En ce temps-là Anastase [Ier][8], empereur auguste, portait les insignes de l'empire. En ce temps-là, régna avec Childebert Théodebert, son neveu, fils de Thierry. En ce temps-là, brillèrent saint Grégoire [Ier][9] pape et Grégoire, évêque de Tours[10] et saint Yrieix[11], abbé, et Nizier, évêque de Lyon[12]. Après Childebert, régna Clotaire [Ier], son frère, qui eut pour épouse sainte Radegonde[13]. Après Clotaire, régna Chilpéric, son fils, avec ses trois frères Charibert, Gontran et Sigebert, qui épousa Brunehaut. Après Chilpéric, régna Clotaire [II], son fils. Ce Clotaire engendra Dagobert et une fille appelée Blitilde ; de cette Blitilde sortit la lignée du seigneur Charles.

En effet cette Blitilde, sœur du roi Dagobert, eut pour époux un homme noble entre les Francs, nommé Ansbert, dont elle engendra un fils du nom d'Arnoald[14]. Arnoald engendra Arnoul qui par la suite, après avoir quitté le siècle, devint évêque de la cité de Metz[15]. Avant d'être clerc, Arnoul eut une épouse du nom de Begga, fille de Pépin [Ier][16], maire du palais, qui engendra d'elle

[7] J. DE LA MARTINIÈRE (L'histoire et la légende de Saint-Cybard, in *Bulletins et mémoires de la société archéologique et historique de la Charente,* 1906-1907, p. 222-267, ici 233 suiv.) a relevé les difficultés chronologiques relatives à saint Cybard. Après l'avoir fait naître au moment du mariage de Clovis et de Clotilde (I, 11), donc vers 492-494, après avoir évoqué sa vie et ses miracles sous le règne des successeurs de Clovis (I, 24 et II, 1, *supra*), ce passage date sa naissance du règne de Mérovée, et sa mort en 565, 120 ans après la mort de saint Martin en 445 (*sic*), sous le règne de Chidebert Ier († 558), à l'âge de 80 ans, alors que dans le même chapitre, quelques paragraphes plus haut il limitait sa vie à 70 ans. Ces contradictions ont de quoi troubler. Mais est-il nécessaire de les expliquer par des interpolations du début du XIIe siècle au temps de l'épiscopat de Girard II, comme le pensait La Martinière (*op. cit.*, p. 255 suiv.) ?

[8] 491-518.

[9] Grégoire le Grand (590-604).

[10] 538/539-594.

[11] Saint Yrieix, abbé d'*Attanum* († 591), a donné son nom à la localité Saint-Yrieix, c. Aixe-sur-Vienne, arr. Limoges, Haute-Vienne.

[12] 552/553-573

[13] Sainte Radegonde, épouse du roi Clotaire, fondatrice à Poitiers du monastère de Sainte-Croix, † 13 août 587.

[14] Ansbert, prétendu ancêtre des Carolingiens, sénateur romain, aurait épousé une sœur du roi Dagobert, nommée Blitilde.

[15] *Ca* 614-641.

[16] Pépin Ier, † 640.

Anségisel. Anségisel[17] engendra Pépin [II][18] le Vieux le Bref, trisaïeul du seigneur roi Charles. Pépin le Vieux, duc des Francs, engendra Charles Martel. Charles Martel engendra Pépin [III] le Pieux[19] qui, le premier de cette lignée, fut élevé par les Francs à la royauté, la lignée de Pharamond ayant fini dans un épuisement complet. Pépin le Pieux engendra le seigneur roi auguste empereur Charles. Le seigneur Charles engendra le seigneur empereur Louis. Louis engendra de la reine Judith, Charles le Chauve. Mais il me faut revenir à la succession des rois. 751, novembre

Après Clotaire, régna Dagobert, son fils ; c'est en ce temps-là que resplendit saint Éloi[20], évêque. Pépin [Ier], *vir egregius*, fut le maire du palais de Dagobert ; la fille de Pépin, nommée Begga, fut l'épouse du très noble Arnoul, père d'Anségisel. Après Dagobert, régna Clovis [II], son fils, qui épousa sainte Bathilde[21]. En ce temps-là, le corps de saint Benoît fut transporté de Bénévent en Francie, dans la villa de Fleury[22]. Après Clovis, régna Clotaire [II], son fils. Après Clotaire [II], régna Thierry [II], son frère, dont Ebroïn fut maire du palais : resplendissait alors saint Léger, que ledit Ebroïn fit périr. En ce temps-là, Pépin le Vieux fut maire du palais en Austrasie avec les rois Childéric [II] et Childebert [III] le Jeune. Ce Pépin permit aux nobles Francs de tuer Ebroïn. Ledit Pépin le Bref, en raison de l'assassinat de Childéric [II], roi des Austrasiens, par les Francs, combattit contre Thierry [III], roi des Francs, et le vainquit, et ensuite, s'accordant avec lui, il devint maire du palais en Francie et conduisit avec vigueur de nombreuses guerres contre les Suèves et d'autres peuples. Et ledit Pépin le Bref engendra de sa femme Alpaïde[23] Charles Martel. 676 680

Après le roi Thierry [III], régna Clovis [III], son fils. Après Clovis, régna Childebert [III] le Jeune, son frère. Après Childebert le Jeune, régna Dagobert [III] le Jeune, son fils. Après Dagobert[III],

[17] † 679.
[18] Pépin II, maire du Palais (679-714).
[19] Maire du Palais (741-751), roi des Francs (751-768).
[20] Orfèvre et monétaire limousin, évêque de Noyon (641-660), au service des rois Clotaire II et Dagobert Ier.
[21] Esclave anglo-saxonne.
[22] Fleury, aujourd'hui Saint-Benoît-sur-Loire, c. Ouzouer-sur-Loire, arr. Orléans, Loiret.
[23] Concubine de Charles Martel.

la lignée royale s'éloigna de la sagesse : après ledit Dagobert, régna son frère Daniel, un clerc, privé de raison, que les Francs, changeant son nom, appelèrent Chilpéric [II]. Ce stupide Chilpéric mobilisa une armée contre Charles Martel qui, jeune alors, était maire du palais en Austrasie et duc avec le roi Clotaire [IV] : Chilpéric fut vaincu dans le combat et Charles Martel en sortit victorieux. Alors Eudes[24], duc des Aquitains, mobilisa une armée pour se porter au secours de Chilpéric l'insensé contre Charles Martel, il fut vaincu par lui au combat et Charles Martel captura son ennemi le roi Chilpéric l'insensé ; mais oubliant sa méchanceté, il lui rendit son royaume. Après Chilpéric, le roi insensé, régna de nom seulement Thierry [IV][25] l'insensé, son parent. Après Thierry, régna, de nom seulement Childéric [III] l'insensé, son frère, et toute la lignée royale s'éteignit.

Childéric l'insensé, déposé de son trône, devenu clerc dans un monastère, les Francs, sur le conseil du seigneur pape Zacharie[26] et celui des nobles Romains, avec la volonté de Dieu, d'un seul consentement et d'une seule volonté, élevèrent pour roi au-dessus d'eux Pépin le Pieux, fils de Charles Martel. Ce Pépin le Pieux fut le père du seigneur Charlemagne, empereur. Après Pépin le Pieux, régna le seigneur Charles, son fils, que par la suite les Romains se choisirent pour avoué de saint Pierre contre les rois des Lombards. Ensuite ils se choisirent ledit seigneur Charles comme patrice des Romains[27] ; puis ils l'élevèrent à la dignité d'empereur auguste. Et le seigneur Charles, grâce aux largesses divines, tint en son pouvoir toute la terre depuis le Mont-Gargan jusqu'à Cordoue[28], cité d'Espagne. Or Pépin le Pieux, père du seigneur Charles, après son élévation à la royauté, régna sept ans[29] et mourut l'an de l'incarnation du Seigneur 768. En cette même année, tous les Francs exultant de joie élevèrent au-dessus d'eux

751, novembre

774

800, 25 décembre

[24] 700-735.
[25] 721-737.
[26] 741-752.
[27] Le titre a été accordé par le pape Étienne II à Pépin et à son fils. Charlemagne le porte régulièrement à partir de 774.
[28] Charlemagne n'a jamais exercé son autorité sur la capitale d'al-Andalus.
[29] En fait dix-sept ans, puisque Pépin a été couronné en 751.

à la royauté le seigneur roi Charlemagne l'an de l'incarnation du Seigneur 768[30]. 768

Voici en effet comment, selon les Septante, on compte les années depuis les origines du monde jusqu'à l'incarnation du Seigneur : d'Adam au déluge il y eut deux mille deux cent quarante-deux années. Du déluge à Abraham, neuf cent quarante-deux années. D'Abraham à Moïse cinq cent cinq années. De Moïse à Salomon, quatre cent quatre-vingt-neuf années. De Salomon jusqu'à la reconstruction du Temple sous Darius[31], roi des Perses, cinq cent douze. De la restauration du Temple jusqu'à la venue du Seigneur il y eut selon les Septante cinq cent quarante-huit années. Et depuis le commencement du monde jusqu'à l'incarnation du Seigneur, il y a selon les Septante cinq mille deux cents ans[32].

Selon les témoignages des Hébreux, on compte ainsi : d'Adam à Noé, ce fut le premier âge, il eut mille six cent cinquante-six ans. Le second âge de Noé à Abraham a eu deux cent quatre-vingt douze années. Le troisième âge, d'Abraham à David, eut neuf cent quarante-deux ans. Réunis, ces trois âges font deux mille huit cent onze années[33]. Le quatrième âge de David jusqu'à la captivité à Babylone eut quatre cent soixante-treize ans. Le cinquième âge de la destruction du Temple jusqu'à la venue du Seigneur eut cinq cent quatre-vingts ans[34]. Ensemble, d'Adam à la venue du Seigneur, on compte trois mille neuf cent cinquante-deux ans[35].

[30] L'avènement de Charlemagne est un événement essentiel qu'il faut dater de l'an de l'Incarnation et situer dans les grands systèmes chronologiques des âges du monde conçus par Eusèbe, Isidore et Bède, v. B. GUENÉE, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, 1980, p. 148 suiv. et LANDES, *Relics*, p. 293-294, 299-300.

[31] Il ne s'agit pas de Darius mais de Cyrus le Grand, (- 550 - 530 avant J.-C.) qui autorisa la restauration du Temple de Jérusalem. Mais depuis Eusèbe, c'est sous Darius qu'on plaçait le cinquième âge du monde, le dernier avant la venue du Christ.

[32] Le résultat n'est pas de 5200 ans mais de 5238. Adémar s'écarte des chiffres de la *Chronique* d'Eusèbe, dans la traduction de saint Jérôme, pour le quatrième âge (480 ans), pour le cinquième (432) et, naturellement, pour le total des années avant l'Incarnation (5228), GUENÉE, *op. cit.*, p. 150-151.

[33] En fait, 2890 ans.

[34] 589, pour Bède.

[35] Le total est de 3943 ans mais Adémar est tributaire de Bède le Vénérable qui place l'Incarnation en 3952 après la création du monde, v. éd. BOURGAIN, p. 219.

De la nativité du Seigneur jusqu'au trépas de saint Martin il y a quatre cent quarante-cinq ans[36]. Du trépas de saint Martin à celui de Clovis, roi des Francs, qui des rois des Francs fut le premier chrétien, il y a cent 12 ans. De la mort de saint Martin à celle de saint Cybard, patron d'Angoulême, il a cent vingt ans. Saint Cybard en effet naquit au temps de Mérovée, roi païen des Francs, grand-père de Clovis, premier roi chrétien des Francs, et au temps de Théodose [II] le Jeune[37], empereur divin auguste. Il vécut au temps des empereurs Théodose, Marcien[38], Léon[39], Zénon[40], Anastase[41] et Justinien[42] et au temps des rois des Francs
581, Mérovée, Childéric, Clovis et Childebert. Il mourut au temps de
1er juillet l'empereur Justinien et de Childebert, roi des Francs, dans la quatre-vingtième année de son âge. De la nativité du Christ à la première année du règne de Charles, il y a sept cents soixante-huit ans.

Donc de l'an de l'incarnation du Seigneur 768, année où mourut le roi Pépin le Pieux, ses deux fils, le seigneur Charles et Carloman[43], furent élevés à la royauté ensemble le même jour, à
768, savoir le 7 des ides d'octobre, le seigneur Charles dans la cité de
9 octobre Noyon, Carloman dans la cité de Soissons, et le glorieux seigneur roi Charles célébra la Noël du Seigneur dans la villa d'Aix cette année-là et Pâques dans la cité de Rouen.

Alors le seigneur Charles glorieux roi gagna l'Aquitaine. Hunald[44] voulut fomenter une révolte dans toute la Gascogne et l'Aquitaine et Charles avec un petit nombre de Francs fit échouer son mauvais dessein puis dans cette expédition le grand roi Charles se joignit à son frère Carloman en un lieu appelé *Duasdives*. De là, Carloman retourna en Francie et le seigneur Charles, roi très bienveillant, gagna la cité d'Angoulême ; et de là, prenant avec lui plusieurs Francs qui gardaient pour lui cette cité, toutes leurs pro-

[36] Erreur d'Adémar : saint Martin est mort vers 397.
[37] Théodose II (408-450).
[38] 450-457.
[39] 457-474.
[40] 474-475.
[41] 491-518.
[42] 527-565.
[43] 751-771.
[44] Hunald Ier, roi ou duc d'Aquitaine (*ca* 736-756).

visions et tout le matériel qu'ils avaient préparé ainsi que Launus[45], évêque de cette cité, qui avait été chapelain du seigneur roi Pépin, son père – c'est lui que ledit roi Pépin avait fait évêque de cette cité – il s'avança jusqu'à la Dordogne où il construisit la forteresse de Fronsac. De là il envoya son armée à la poursuite du duc Hunald sous la conduite de Loup, prince de Gascogne, en raison de sa connaissance des lieux. Hunald fut capturé ainsi que son épouse et conduit au seigneur Charles. Le seigneur Charles, après avoir reçu Hunald et armé la forteresse de Fronsac, revint à Angoulême où, à la demande de l'évêque Launus, il fit rédiger dans le monastère de Saint-Cybard un précepte[46] pour les terres qui appartenaient sans contestation à ce monastère, à savoir, sur la Touvre, Magnac, Jovignac, *Vasnacum, Monterionem, Visacum*, Rouillac ; sur la Nouère : *Baudidanem villam*, Champmilon, Chavenat, *Ulciacum*, Rouillac «le Petit», Torsac, *Sertis*[47] ; Trémolat sur la Dordogne ; *Montem villam*[48] et Bassac avec ses dépendances, *Triacum, Marlevam*[49]. Ce précepte, Barthélemy, son chancelier, l'écrivit et le seigneur roi le confirma de sa main et le scella de son anneau[50]. C'était en ce temps la gent canoniale qui se trouvait dans le monastère de Saint-Cybard[51]. 758, 6 septembre

Puis le glorieux roi Charles retourna en Francie et célébra la Noël du Seigneur dans la villa de Düren et Pâques dans le *vicus* public de Liège. Ensuite il tint synode dans la cité de Worms, et Carloman et la reine Berthe se rejoignirent à Seltz, puis la reine Berthe gagna l'Italie par la Bavière, et le seigneur Charles célébra Noël et Pâques à Worms. 771, 7 avril

[45] Il n'existe d'évêque de ce nom à Angoulême qu'entre 852 et janv. 861/862.

[46] Le diplôme n'est pas de Charlemagne mais de Charles le Chauve, qui l'a concédé au monastère de Saint-Cybard le 6 septembre 852, v. *Recueil des actes de Charles II le Chauve*, éd. G. TESSIER, t. I, Paris 1955 (Recueil des actes relatifs à l'Histoire de France), n° 149, p. 395-399 (852, 6 septembre).

[47] *Sertorem villam*, dans le diplôme de Charles le Chauve. Peut-être Sers, c. Villebois-la-Valette, arr. Angoulême, Charente.

[48] Lieu non identifié, situé *in pago Sanctonico* dans le diplôme de Charles le Chauve.

[49] Lieu non identifié : *et in Verlena, in pago Sanctonico* dans le diplôme de Charles le Chauve.

[50] C'est effectivement le chancelier Barthélemy qui a souscrit le diplôme royal.

[51] Adémar n'a pas manqué de remarquer que le diplôme concernait des clercs (*clericis*, TESSIER, *op. cit.*, p. 397).

2. Alors le seigneur roi Charles tint synode à Valenciennes et la même année le roi Carloman, son frère, mourut dans la villa de
771, 4 décembre Samoussy et le seigneur roi Charles se rendit dans la villa de Corbeny[52], où le rejoignirent l'archevêque Wilchaire[53] et Fulrad[54], chapelain, avec d'autres évêques et prêtres, les comtes Warin et Adhalard[55] ainsi que d'autres grands de Carloman. L'épouse de Carloman[56] avec un petit nombre de Francs, gagna l'Italie. Et le brillant et glorieux roi Charles célébra la Noël du Seigneur dans la villa d'Attigny et Pâques dans la villa de Herstal.

Ensuite il tint synode à Worms et de là gagna la Saxe et prit la
772 forteresse d'Heresburg[57], parvint jusqu'à l'Irminsul[58], détruisit le temple et emporta l'or et l'argent qu'il y trouva. Il y eut une sécheresse si grande que l'eau vint à manquer dans le susdit lieu où se trouvait l'Irminsul : alors que le glorieux roi voulait y rester trois jours pour détruire ce temple[59] et que les hommes et les montures souffraient durement de la soif, par la grâce soudaine du Christ, en plein milieu du jour, pendant que l'armée entière se reposait, voici que leur apparut un torrent répandant en abondance des eaux salutaires suffisantes pour refaire les forces de toutes les troupes et de leurs montures, et l'eau vive jaillit en bouillonnant jusqu'à la destruction complète du temple. Alors le grand roi Charles s'avança jusqu'à la Weser : il y tint un plaid avec les Saxons, et, après avoir reçu douze otages, il revint en Francie
773, 18 avril et 25 décembre et célébra Pâques et la Noël du Seigneur à Herstal.

[52] C. Craon, arr. Laon, Aisne. La réunion de Corbeny, a sans doute pour but de mettre fin aux abus des agents royaux du souverain défunt dans l'ancien royaume de Carloman, v. A. STOCLET, *Autour de Fulrad, abbé de Saint-Denis, (ca 710-784)*, Genève-Paris, 1993, p. 220-221. Les Carolingiens possédaient un palais à Corbeny et à Samoussy, A. RENOUX, Karolingische Pfalzen in Nordfrankreich (751-987) in *799. Kunst und Kultur der Karolingerzeit*, t. III, Mayence, 1999, p. 130-137.

[53] Archevêque de Sens (*ca* 768-778).

[54] Abbé de Saint-Denis, chef de la chapelle royale († 784).

[55] STOCLET, *op. cit.*, p. 220-221, n. 3 voit dans ces deux personnages des comtes d'Alémanie qui auraient peut-être occupé auprès de Carloman les fonctions de comte du palais et de sénéchal.

[56] Carloman avait épousé Gerberge, fille du roi des Lombards Didier.

[57] Ehresburg ou Heresburg, forteresse située non loin de la confluence de la Diemel avec la Weser, Basse-Saxe, Allemagne.

[58] Arbre sacré des Saxons, situé près du château d'Heresburg en Saxe.

[59] Réminiscence de la destruction du Temple en trois jours, Jn, 2, 19.

De là il partit passer l'hiver dans la villa de Thionville. C'est en ce lieu que l'envoyé du pape Hadrien[60], Pierre, vint à lui par mer jusqu'en Arles et, de là, par terre ; il invita le glorieux roi et ses Francs à lutter contre le roi Didier[61] et les Lombards pour le service de Dieu et la justice de saint Pierre. Et s'il vint par la mer, c'est parce que les Lombards avaient fermé aux Romains les routes ; et le très haut souverain, après avoir tenu conseil avec les Francs sur ce qu'il devait faire, promit d'aider les Romains. Il tint avec les Francs un synode général dans la cité de Gênes : là, divisant ses forces, il s'avança lui-même par le Mont-Cenis et envoya Ber[n]ard[62], son oncle, par la route du Mont-Saint-Bernard avec ses autres fidèles, et alors les deux armées firent leur jonction aux cols, et le roi Didier vint au devant du seigneur roi Charles. Le seigneur Charles avec les Francs fixa son camp aux cols même et envoya son corps d'élite à travers les montagnes. Se rendant compte du danger, Didier abandonna les cols et le seigneur roi Charles suivi des Francs, avec l'aide de Dieu et l'intercession de saint Pierre, sans blessure ni lutte, les cols étant accessibles, entra en Italie et parvint à Pavie. Pendant que Charles s'efforçait d'y défendre la sainte Église romaine, comme la marche était abandonnée et qu'aucune alliance n'avait été conclue contre les Saxons, ceux-ci avec une grande armée firent campagne aux frontières franques et parvinrent à la forteresse appelée *Buriaburg*[63]. Mais les frontaliers, soucieux de cette affaire, pénètrent dans la forteresse et la défendent. Or le peuple des Saxons, qui manifestait sa fureur à l'extérieur et brûlait tout par le feu, arriva à une basilique qu'on appelle Fritzlar, que le martyr Boniface de sainte mémoire avait consacrée : animé par l'esprit de prophétie, il avait annoncé qu'elle ne serait jamais consumée par un incendie. Et les Saxons commencèrent à faire de grands efforts pour attaquer cette basilique : ils se demandaient comment et par quel moyen ils pourraient la brûler. Pendant qu'ils agissaient ainsi, deux jeunes hommes vêtus de blanc[64], protégeant du feu la basilique apparurent à

[60] 772-26 déc. 795.
[61] Didier, roi des Lombards, 757-774.
[62] *Beroardum* au lieu de *Bernhardum* dans les *ARF* (p. 36) : il s'agit de Bernard, frère du roi Pépin.
[63] Lieu aujourd'hui abandonné, sur la rive droite de l'Aa, près de Fritzlar, ch.-l. kr. Fritzlar-Homberg, Hesse, Allemagne.
[64] Réminiscence de 2 Mcc 3, 26.

des Chrétiens qui étaient dans la forteresse ainsi qu'à des païens qui faisaient partie de cette armée. Aussi ne purent-ils mettre le feu ni à l'intérieur ni à l'extérieur de cette basilique ni lui causer aucun dommage, mais frappés d'épouvante par la volonté de la divine majesté, ils s'enfuirent, sans être poursuivis. On trouva ensuite un de ces Saxons mort près de cette basilique, les genoux pliés mais penché sur ses pieds, ayant la flamme et le bois dans les mains, comme s'il avait voulu livrer cette basilique au feu par le souffle de sa bouche. Le seigneur roi Charles cependant mit le siège devant Pavie, y enferma le roi Didier, célébra la Noël du Seigneur en ce lieu et Pâques à Rome.

3. Le seigneur roi Charles assiégea à nouveau Pavie à son retour de Rome, prit la ville par la force et s'empara du roi Didier, de sa femme et de sa fille ainsi que de tous les trésors de son palais. Les Lombards vinrent à Pavie de toutes les cités de l'Italie et se soumirent au pouvoir du glorieux seigneur roi Charles. Mais Adelchis, fils du roi Didier, prit la fuite, et gagna par mer Constantinople. Aussi le glorieux seigneur roi Charles, après avoir soumis l'Italie et placé une garnison des Francs à Pavie, regagna la Francie en grand triomphe, Dieu aidant, avec son épouse et tout le reste des Francs. Parvenant au lieu appelé Ingelheim[65], il envoya quatre corps d'élite en Saxe qui livrèrent trois combats aux Saxons et, avec l'aide de Dieu, ils remportèrent la victoire avant de revenir chez eux sains et saufs avec un grand butin, et le glorieux roi
775, 26 mars Charles célébra Noël et Pâques dans la villa de Quierzy.

Il tint alors un synode dans la villa de Düren et, de là, gagnant la Saxe, prit la forteresse de Hohensyburg et fit reconstruire Heresburg sur la Weser. Puis il vint en un lieu appelé Brunesberg[66] : les Saxons s'y préparaient au combat, car il voulaient défendre la rive de ce fleuve. Mais dans le combat, avec l'aide de Dieu, les Francs mettent en fuite les Saxons et occupent les deux rives ; le seigneur roi Charles, divisant son armée, prit

[65] Ingelheim, kr. Bingen, Rhénanie-Palatinat, Allemagne. Le palais a été construit sur l'emplacement d'une ancienne *villa* romaine, v. H. GREWE, *Die Königspfalz zu Ingelheim am Rhein*, in *799. Kunst und Kultur der Karolingerzeit*, t. I, Mayence, 1999, p. 142-151.

[66] Brunesberg, lieu désert sur un site escarpé, au sud-ouest de Höxter, à l'est de Paderborn, Rhénanie-Westphalie, Allemagne.

avec lui les guerriers qu'il voulut et s'avança jusqu'au fleuve Ocker[67]. Là, tous les Ostphaliens vinrent à lui avec le duc Hassion[68], donnèrent autant d'otages qu'il plut à Charles et s'engagèrent par serments à être fidèles au parti du seigneur roi Charles. Pendant le retour du très clément roi Charles, les Saxons, Angrariens[69] vinrent à lui dans le *pagus* de Bückeburg avec Brunon et tous leurs autres grands, et lui donnèrent des otages. De là, revenant en arrière, il trouva l'autre partie de son armée sur la Weser défendant la rive du fleuve, comme elle en avait reçu l'ordre. Les Saxons leur avaient livré bataille en un lieu appelé *Litca* [70], et les Francs, par la volonté de Dieu remportèrent la victoire et tuèrent de nombreux Saxons. À cette nouvelle, le seigneur roi Charles fondit à nouveau sur les Saxons, en fit grand carnage et conquit un grand butin sur les Westphaliens, qui comme les autres Saxons, lui donnèrent des otages : ces otages reçus, un important butin pris et les Saxons massacrés pour la troisième fois, le seigneur roi Charles revint chez lui. Cependant Rotgaud[71], duc des Lombards, manquant à sa foi et brisant tous les serments, voulait soulever l'Italie. Le seigneur roi Charles s'en allant donc en Italie, célébra la Noël du Seigneur dans la villa de Sélestat. Entré en Italie, il gagna le Frioul, tua le duc Rotgaud et célébra Pâques dans la cité de Trévise ; après avoir pris le Frioul et Trévise, ainsi que toutes les autres cités qui étaient entrées en rébellion, il y mit des Francs et retourna avec bonheur en Francie. 776, 14 avril

4. Les Saxons se rebellèrent à nouveau, après voir rompu les serments et trompé les otages ; ils prirent la forteresse d'Heresburg par de méchantes ruses et de mauvais plaids, en chassèrent les Francs et la détruisirent. Ils voulurent agir de même en ce qui concerne la forteresse de Hohensyburg. Mais, ne pouvant tromper par plaid les Francs qui s'y trouvaient comme ils avaient trompé les autres Francs d'Heresburg, ils mirent leurs troupes en ordre de bataille, s'apprêtèrent au combat et préparèrent des

[67] *Bacrum* (*sic*) pour *Obacrum* (*ARF*, p. 40), Ocker [Oker], affluent de l'Aller.
[68] Est-ce le même personnage que le duc Abbion, gendre de Widukind, mentionné *infra*, II, 7 ?
[69] Saxons du Sud.
[70] *Lidbach* dans *ARF* (p. 42) : *Oppidum* entre Minden et Ösnabrück, sans doute Lübbecke, Rhénanie-Westphalie, Allemagne.
[71] Rotgaud, duc de Frioul, qui veut reprendre la couronne des Lombards.

machines pour prendre, de force, la forteresse. Avec la volonté de Dieu, ils sentirent davantage sur eux les dommages des pierriers qu'ils avaient préparés, qu'ils n'en virent les effets sur ceux de la forteresse. De même ils préparèrent des claies pour attaquer, de force, la forteresse, mais la puissance de Dieu l'emporta sur la leur. Un jour donc qu'ils s'apprêtaient à combattre les Francs qui gardaient cette forteresse, la gloire de Dieu apparut de façon manifeste sur l'église située à l'intérieur de ladite forteresse, aussi bien à la vue de tous ceux de l'extérieur que ceux l'intérieur. Parmi ces derniers il y en a encore beaucoup qui disent avoir vu comme deux boucliers flamboyants de couleur rouge qui se déplaçaient au-dessus de ladite église. Quand les païens qui étaient à l'extérieur virent ce signe, plongés aussitôt dans la confusion et terrifiés d'une épouvantable crainte, ils se mirent à fuir vers leur camp ; toute la multitude des Saxons était entraînée dans la fuite, ils se tuaient les uns les autres, et ceux qui, par peur, jetaient un regard derrière eux étaient percés par les lances de ceux qu'ils précédaient et tous s'infligeaient mutuellement diverses blessures, frappés qu'ils étaient par la punition divine. Nul ne peut dire à quel point la puissance de Dieu s'exerça pour le salut des Chrétiens ; et plus les Saxons étaient frappés de terreur, plus les Chrétiens réconfortés louaient Dieu Tout-puissant qui a bien voulu manifester sa puissance sur ses serviteurs. Ainsi les Saxons furent-ils incapables de l'emporter sur les Francs qui résistaient avec courage, et ces derniers les ayant poursuivis jusqu'à la Lippe, les tuèrent et revinrent avec la victoire.

Quand le seigneur roi Charles eut entendu ces nouvelles à Worms, il y tint un synode et un plaid public et, ayant pris conseil, avec l'aide de Dieu, il entra avec la plus grande hâte en Saxe. Les Saxons terrifiés se rassemblèrent tous de partout en un lieu où la Lippe prend sa source ; par un gage de leurs mains, ils livrèrent leur patrie au seigneur roi Charles en lui promettant solennellement d'être chrétiens et se soumirent à nouveau au pouvoir du seigneur roi Charles. Le roi Charles fit donc reconstruire la forteresse d'Heresburg et il éleva une autre forteresse sur la Lippe. C'est là qu'une foule innombrable de Saxons vint, avec femmes et enfants, recevoir le baptême au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et qu'ils livrèrent au seigneur roi Charles tous les

otages qu'il voulut. Après avoir placé des Francs dans les forteresses de toute la Saxe, le roi rentra en Francie et célébra la Noël du Seigneur à Herstal et Pâques à Nimègue. 777, 30 mars

5. L'année suivante, le seigneur roi Charles tint un synode public à Paderborn[72]. Là se rassemblèrent tous les Francs et tous les Saxons à l'exception de Widukind[73] qui se révolta et prit la fuite avec quelque autre de ses compagnons chez les Normands. Au même plaid se rendirent trois rois Sarrasins d'Espagne : Ibn al-A'rabi[74], Devizefi[75] et son gendre Alarviz[76]. C'est là, à Paderborn, qu'une foule de Saxons reçut le baptême et, selon leur coutume, ils renoncèrent par leurs mains à leur liberté et à leurs alleux si, selon leur mauvaise habitude, ils devaient changer encore, mais promirent qu'ils resteraient toujours dans la fidélité du seigneur roi Charles. Ledit seigneur roi Charles célébra la Noël du Seigneur dans la villa de Douzy et Pâques, en Aquitaine, dans la villa de Chasseneuil. 778, 18 avril

De là, il gagna l'Espagne par deux routes : ce grand roi emprunta la route de Pampelune pour se rendre à Saragosse, tout comme les contingents de Bourgogne, de Bavière, de Provence et de Septimanie et une grande partie des Lombards ; et c'est dans cette cité que les rejoignit l'armée qui avait suivi l'autre route. Il reçut à Saragosse les otages des rois Ibn al-A'rabi et Butaurus[77] et

[72] Paderborn, Rhénanie-Westphalie, Allemagne. Charlemagne y possédait un palais, construit entre 779 et 799, v. M. BASLER, *Paderborn, Zentralort der Karolinger im Sachsen des späten 8. und fruhen 9. Jahrhunderts,* dans *799. Kunst und Kultur der Karolingerzeit,* t. I, Mayence, 1999, p. 116-185, notamment p. 124-127 et les articles de B. MICKE et S. GAI, p. 176-196.

[73] Chef rebelle qui mena la lutte des Saxons contre Charlemagne entre 778 et 785, date à laquelle il reçut le baptême ; † *ca* 807,

[74] Sulaymân b. al-Arabî, gouverneur de Barcelone et de Gérone pour l'émir, 'Abd al-Rahmân, se rendit effectivement en Saxe, en compagnie d'Abû Ṯawr, gouverneur de Huesca, Ph. SÉNAC, *La frontière et les hommes. (VIII^e-XII^e siècles). Le peuplement musulman au Nord de l'Èbre et les débuts de la reconquête aragonaise,* Paris, 2000, p. 92.

[75] Peut-être 'Abd al-Rahmân b. Habib al-Fihrî, surnommé l'Esclavon (al-Siklabi), agitateur envoyé d'Ifriqya en Espagne pour y créer un parti abbasside, décapité en 778. Contrairement à ce qu'affirment les sources franques, il ne se rendit pas auprès de Charlemagne.

[76] On ne sait pas s'il s'agit d'Abû al-Aswad, fils de Yûsuf al-Fihrî, ou d'un officier fidèle à l'émir de Cordoue, Thalaba b. 'Ubayd al-Djudâmî, qu'al-Arabi avait livré à Charlemagne, É. LEVI-PROVENÇAL, *Histoire de l'Espagne musulmane,* t. I, Paris, 1950, p. 122-123.

[77] Sans doute Abû Ṯawr, qui commandait dans la région de Huesca.

778, printemps de nombreux Sarrasins : après avoir détruit Pampelune, il soumit à son pouvoir l'Espagne, le Pays Basque ainsi que la Navarre et il retourna en Francie[78].

Et les Saxons apprenant que le seigneur roi Charles se trouvait si loin en Espagne, sur les conseils du susdit Widukind et de ses compagnons et conformément à leur mauvaise habitude, se révoltèrent. En apprenant cette rébellion dans la cité d'Auxerre, le seigneur roi Charles, expédia aussitôt un corps d'élite franc en Saxe pour résister aux Saxons. Mais ces Saxons rebelles parvinrent à Deutz, ravageant les rives du Rhin et commettant de nombreux méfaits, incendiant les églises de Dieu et pratiquant sur les moniales des choses qu'il n'est pas permis de dire. Et comme ils avaient appris le retour du seigneur roi Charles et qu'un corps d'élite avait été envoyé contre eux, ils se hâtèrent de retourner en Saxe par *Longene* ; les corps francs ne les rencontrèrent pas sur leur route, mais en observant leurs traces, les suivirent sur l'Eder, jusqu'en un lieu appelé *Liesi*[79]. Le combat qui s'y engagea se termina très bien et, avec l'aide de Dieu, les Francs furent victorieux ; une foule de Saxons fut massacrée dans cette bataille et le reste, prenant la fuite après avoir subi ce grand affront, regagna la Saxe ; cette année-là, le très clément roi Charles célébra la Noël du Seigneur et Pâques
778, 1er avril dans la villa d'Herstal.

Ensuite, prenant le chemin de la Neustrie, il atteignit la villa de Compiègne ; tandis qu'il retournait en Austrasie, Hildebrand[80], duc de Spolète, se présenta au grand roi Charles avec de nombreux présents dans la villa de Versigny[81]. Le roi tint un synode dans la villa de Düren et entra en Saxe *ad Lippia*[82]. Les Saxons cependant tentèrent de s'opposer à lui en un lieu appelé Bocholt,

[78] Adémar, plus encore que les *ARF*, transforme en succès une campagne très malheureuse marquée par la défaite de Roncevaux.

[79] *Logenehi* (*ARF*, p. 52), Leisa, sur l'Eder, affluent de la Weser selon *ARF*, p. 67, n. 9.

[80] Choisi, après la défaite du roi Didier, Hildebrand s'est soumis au pape, mais, peu de temps plus tard, le nouveau duc de Spolète se rapprocha du prince de Bénévent et d'Arichis, fils du roi Didier.

[81] Nanteuil-le-Haudoin, arr. Senlis, Oise, à moins qu'il ne s'agisse de Verzenay, c. Verzy, arr. Reims, Marne.

[82] *Ad Lippeham* (*ARF*, p. 54 et n. 3) : ce lieu se trouvait sans doute au confluent de la Lippe et du Rhin.

mais, ne réussissant pas à l'emporter, ils prirent la fuite, ouvrant la route aux Francs. Ils entrèrent sur le territoire des Westphaliens et les soumirent tous. Quand le seigneur roi Charles eut rejoint *Mediofolii*[83], les Saxons vinrent à lui, donnèrent des otages et confirmèrent à nouveau les serments. Le glorieux roi Charles retourna en Francie et célébra Noël et Pâques dans la cité de Worms.

Il se mit à nouveau en route pour rétablir l'ordre en Saxe, atteignit Heresburg et, de là, se rendit aux sources de la Lippe où il tint un synode. Puis il gagna les régions de l'Elbe et pendant cette expédition, en présence du seigneur roi Charles, tous les Saxons du Bardengau et de nombreux Nordalbingiens furent baptisés à Ohrum au-delà de l'Ocker. Là il mit tout en ordre, tant pour la Saxe que pour les Slaves et retourna en Francie. Alors l'illustre roi Charles décida en conseil de se rendre à Rome pour y prier avec son épouse, dame Hildegarde, la reine[84], et il célébra Noël dans la cité de Pavie. 780, 25 décembre

Poursuivant sa route, il célébra Pâques à Rome et là Pépin[85], son fils, fut baptisé par le pape Hadrien qui le reçut lui-même à la sortie de la fontaine sacrée. Et le pape en personne donna l'onction royale aux deux fils du seigneur roi Charles, Pépin et Louis, Pépin comme roi d'Italie et Louis[86] comme roi d'Aquitaine. Et le seigneur roi Charles vint dans la cité de Milan et c'est là que fut baptisée sa fille Gisèle[87] par l'archevêque Thomas[88] qui la prit lui-même de ses mains au sortir de la fontaine sacrée. Puis Charles, roi très clément, retourna en Francie. 781, 15 avril

Alors le pape Hadrien envoya à Tassilon, duc des Bavarois, les évêques Formose et Damase, qui accompagnaient les envoyés du seigneur roi Charles Riculf, diacre et Eberhard, grand échanson[89], pour lui rappeler et l'adjurer de se souvenir de ses anciens ser-

[83] Lieu disparu, sur la Weser.
[84] Troisième épouse de Charlemagne, fille du comte Gérold I[er] de Souabe et d'Imma.
[85] Fils de Charlemagne et d'Hildegarde, roi d'Italie († 810).
[86] Roi d'Aquitaine, 781-814.
[87] Fille de Charlemagne et d'Hildegarde († après 814).
[88] 759-783.
[89] Riculf devint par la suite archevêque de Mayence (787-813).

ments et de ne pas se conduire autrement qu'il l'avait promis longtemps auparavant par serment au parti du seigneur roi Pépin et au seigneur roi Charles, son fils. Tassilon, duc des Bavarois, consentit à se présenter devant le seigneur roi Charles, après avoir reçu de lui des otages. Le seigneur roi Charles ne refusa pas et Tassilon, duc des Bavarois, se présenta devant le seigneur roi Charles dans la cité de Worms. Il y renouvela les serments et donna douze otages choisis pour maintenir tout ce qu'il avait promis par serment au roi Pépin en faveur du seigneur roi très clément Charles et les otages furent reçus dans la villa de Quierzy de la main de l'évêque Simbert[90], mais le susdit duc ne tint pas longtemps les promesses qu'il avait faites. Le glorieux seigneur roi
782, 7 avril célébra la Noël du Seigneur et Pâques dans la susdite villa de Quierzy.

6. L'année suivante, le seigneur roi Charles franchit le Rhin et tint synode à Cologne. Là vinrent tous les Saxons, à l'exception du rebelle Widukind ainsi que les Normands messagers du roi Sigfrid[91]. Vinrent de même les Avars[92] envoyés par Khagan et Jugur[93]. A la fin du plaid, le seigneur roi Charles retourna en Francie ; aussitôt après son retour, les Saxons, selon leur habitude, se soulevèrent de nouveau à l'instigation de Widukind. Tandis que le seigneur roi Charles ignorait ces événements, Louis, son fils, envoya ses envoyés les comtes Adalgise, Geilon et Worad, pour mobiliser une armée de Francs et de Saxons contre les Slaves qui s'étaient révoltés. Et les susdits envoyés, apprenant en chemin que les Saxons s'étaient rebellés, se joignant au corps d'élite des Francs, fondirent sur eux, engagèrent la lutte et, combattant avec vigueur, tuèrent de nombreux Saxons et remportèrent la victoire ; Adalgise et Geilon tombèrent. En apprenant ces nouvelles, le seigneur roi Charles les rejoignit rapidement et parvint au confluent de l'Aller et de la Weser. A nouveau les Saxons rassemblés se soumirent à la puissance du seigneur Charles et lui livrèrent tous les criminels qui avaient joué le rôle le plus important dans la préparation de cette rébellion. Quatre mille cinq cents Saxons périrent

[90] Simbert ou Sindpert, évêque de Ratisbonne, ou plutôt d'Augsbourg, *ca* 768-791.
[91] Roi du Danemark, 789-800.
[92] Peuple nomade venu d'Asie centrale au VI[e] siècle.
[93] Sur Khagan, v. *supra*, p. 90, n. 117 ; le jugur est un vice-roi.

dans ces combats. Mais Widukind prit la fuite dans le pays des Normands. Quand tout fut terminé, le seigneur roi Charles 783, 8 avril
retourna en Francie et célébra Noël et Pâques dans la villa de Thionville.

Mourut alors dame Hildegarde de bonne renommée la veille des calendes de mai, dans la vigile de l'Ascension du Seigneur. Les 783, 30 avril
Saxons se rebellent à nouveau et le seigneur roi Charles, marchant contre eux, s'avança jusqu'à Detmold. Là les Saxons se préparèrent à combattre sur le champ de bataille. Mais le seigneur roi Charles les attaquant avec vigueur, les Saxons tournent le dos et les Francs demeurent : tombèrent en ce lieu une telle multitude de Saxons que peu en réchappèrent par la fuite. De là, vainqueur, le glorieux roi Charles vint à Paderborn. Il y rassembla à nouveau son armée et marcha contre les Saxons et atteignit la Haase[94]. C'est là qu'il engagea le combat, que plus de six mille Saxons tombèrent et que les Francs demeurèrent vainqueurs. Puis le seigneur roi, traversant l'Elbe, retourna en Francie : la même année, mourut dame Berthe, reine de bonne mémoire. Quand le roi Charles fut parvenu à Worms, il prit en mariage dame Fastrade[95], 784, 11 avril
la reine, et célébra Noël et Pâques dans la villa d'Herstal.

7. Les Saxons à leur habitude se rebellent de nouveau et avec eux une partie des Frisons. Le seigneur Charles, roi courageux, marcha contre les Saxons, passa le Rhin *ad Lippiam*[96], puis, dévastant la Saxe, parvint à *Hucoloin*[97]. Là, en raison de très fortes inondations, il prit le parti de marcher contre les Saxons orientaux en entrant par la Thuringe, à l'est ; il envoya son fils, Charles, avec un corps d'élite. Quant au roi il s'avança par la Thuringe jusqu'à l'Elbe puis gagna Steinfurt[98] et de là Schöningen ; c'est en ce lieu qu'il livra combat, en sortit vainqueur et revint en Francie avec gloire, laissant en Saxe son fils Charles. Les Westphaliens cependant se concentrèrent *ad Lippiam*[99]. À cette nouvelle, le fils du sei-

[94] Affluent de la rive droite de L'Ems.
[95] Cinquième épouse de Charlemagne († 794).
[96] Sans doute au confluent du Rhin et de la Lippe.
[97] Jadis Hockeleve, aujourd'hui Petershagen, kr. Minden, Rhénanie-Westphalie, Allemagne.
[98] Steinfurt, *vicus* situé sur l'Ohre, affluent de la rive gauche de l'Elbe au nord de Magdebourg.

gneur Charles s'avança à leur rencontre avec son corps d'élite, et, ayant commencé le combat, Charles, fils du seigneur roi Charles, demeura victorieux. Plus de sept mille Saxons tombèrent dans ce combat. Charles rentra, sain et sauf, chez son père dans la cité de Worms. Là, le seigneur roi Charles résolut de faire route vers la
784, Saxe pendant l'hiver, ce qui fut fait. Il célébra Noël à Scheider sur
25 décembre l'Emmer.

De là, quittant la Saxe, il parvint à Rehme, sur la Weser, au confluent de la Werne, puis, en raison de très grandes inondations, il revint à Heresburg et fit venir auprès de lui son épouse dame Fastrade, la reine, ainsi que ses fils et ses filles. Il y passa tout l'hiver et y célébra Pâques. Tout en continuant à résider en ce lieu, il envoya à plusieurs reprises des corps d'élite contre les Saxons, puis, il s'engagea personnellement contre eux, les pilla et prit leurs forteresses, enleva leurs lieux fortifiés et nettoya les routes. Il tint son synode à Paderborn. De là, les voies étant libres, il fit route sans opposition, et parcourut toute la Saxe à sa volonté : il vint en Bardengau. Il fit rechercher Widukind et Abbion[100], se les fit amener l'un et l'autre, et les contraignit à ne pas s'éloigner, sauf pour se rendre auprès de lui en Francie : ils lui demandèrent d'assurer leur sécurité s'ils venaient et c'est ce qui fut fait. De là il retourna en Francie et leur envoya des otages par son envoyé, Amalwinus. Quand ils les eurent reçus, ils rejoignirent avec eux le seigneur roi Charles dans sa villa d'Attigny et là Widukind et Abbion furent baptisés avec leurs compagnons, et la Saxe toute
786, 23 avril entière fut soumise. Cette année-là, il célébra Noël et Pâques dans cette villa.

Ensuite il envoya l'armée en Bretagne avec son envoyé le sénéchal Audulf : ils y firent la conquête de nombreuses forteresses, de lieux sûrs et fortifiés, de marécages et de broussailles et firent comparaître les chefs des Bretons au synode du seigneur roi Charles à Worms. Alors voyant qu'il avait partout la paix, il forma le projet de se rendre à Rome pour y prier et avoir un plaid sur leurs accords avec les envoyés de l'empereur, ce qui fut fait, et il
786, célébra Noël dans la cité de Florence.
25 décembre

[99] *Supra*, n. 96.
[100] Gendre de Widukind.

8. Donc le glorieux roi Charles arrivant à Rome y fut reçu avec honneur par le pape Hadrien et y séjourna quelques jours. Arichis[101], duc de Bénévent, envoya au seigneur roi Charles son fils Romuald avec de nombreux présents, pour lui demander de ne pas envahir Bénévent et lui dire qu'il ferait toutes les volontés du seigneur roi Charles. Mais l'homme apostolique[102], n'ayant aucune confiance dans ces paroles, tint conseil avec le seigneur roi Charles et les plus puissants des Francs pour l'engager à envahir Bénévent afin d'y faire justice. Et c'est ce qui fut fait. Et quand Charles arriva à Capoue, le duc Arichis abandonna Bénévent et s'enferma dans Salerne. Frappé d'épouvante, il n'osa pas se présenter devant la face du seigneur roi Charles mais lui envoya ses deux fils Romuald et Grimoald avec de nombreux présents et des otages, pour satisfaire à sa demande. Or le glorieux seigneur roi Charles avec ses prêtres et ses grands veilla à ne pas détruire cette terre et à ne dévaster ni les évêchés ni les monastères : il choisit douze otages, ainsi qu'un treizième, Grimoald, fils du duc, et après avoir accepté les présents, le seigneur roi Charles reçut les serments de tous les Bénéventins. Et le très pieux roi Charles s'en retourna et célébra la Pâques à Rome avec le seigneur apostolique. 787, 8 avril

C'est pendant ces jours de fête de Pâques que s'éleva une querelle entre les chantres romains et gaulois[103]. Les Gaulois disaient qu'ils chantaient mieux et de plus belle façon que les Romains ; les Romains disaient qu'ils exécutaient les chants ecclésiastiques très savamment comme l'avait enseigné le pape saint Grégoire[104],

[101] Arichis II, prince de Bénévent (774-787). Grimoald lui succéda.

[102] Il faudrait traduire *apostolus* par l'ancien français *apostle* ou *apostole*.

[103] La dispute est attestée par l'abrégé du *Liber pontificalis*, copié par Adémar dans Paris, *Bibliothèque nationale de France*, lat. 2400, f. 138-151 – la notice d'Hadrien IV est différente de celle des autres manuscrits (éd. L. DUCHESNE, *Le Liber pontificalis*, t. I, reéd., 1955, p. CLXXXII, n. 1) – et par plusieurs textes contemporains, les *Gesta Karoli* du moine de Saint-Gall (éd. G. H. PERTZ, *MGH, SS*, II, 1829, p. 735) et la *Vita s. Gregorii*, composée vers 872 par Jean le Diacre (*Patrol. lat.*, t. 75, col. 91). Adémar s'en écarte sur beaucoup de points et donne une image déformée du «triomphe» du chant romain sur les traditions franques, qu'il faut corriger par. I. REZNIKOFF, Le chant des Gaules sous les Carolingiens, in *Haut Moyen Âge. Culture, éducation et société. Études offertes à Pierre Riché*, Paris X-Nanterre, 1990 p. 323-342.

[104] Il s'agit du pape Grégoire le Grand (590-604). On lui attribuait la paternité du graduel romain pour mieux l'imposer, É. PALAZZO, *Histoire des livres liturgiques. Le Moyen Âge. Des origines au XIII^e siècle*, Paris, 1993, p. 53 et 91.

que les Gaulois chantaient mal et qu'ils massacraient en le détruisant le beau chant. Cette querelle alla jusqu'au seigneur roi Charles. D'un côté les Gaulois, qui tiraient leur assurance du seigneur roi Charles, accablaient de très lourds reproches les chanteurs romains, de l'autre les Romains, qui s'appuyaient sur l'autorité d'une grande science, traitaient les Gaulois de sots, de rustres et de mal dégrossis, semblables à des brutes animales et préféraient la science de saint Grégoire à leur rusticité. Et après qu'ils eurent échangé ainsi leurs arguments de part et d'autre, le très pieux seigneur roi Charles dit à ses chanteurs : «Dites-moi nettement ce qui est plus pur et meilleur de la source vive ou des ruisseaux qui sortent d'elle et s'écoulent au loin?» D'une seule voix tous répondirent que la source, comme début et origine, est plus pure, tandis que les ruisseaux, plus ils sont éloignés de la source, plus ils sont troublés et gâtés d'ordures et d'immondices. Et le seigneur roi Charles dit : «Retournez à la source de saint Grégoire parce qu'il est manifeste que vous avez corrompu le chant ecclésiastique[105]». Aussitôt le seigneur roi Charles demanda au pape Hadrien des chantres qui en Francie corrigeraient le chant. Et lui de donner au roi Théodore et Benoît, chantres très savants de l'Église romaine, qui avaient été formés à l'enseignement de saint Grégoire, et il lui fit cadeau des antiphonaires de saint Grégoire, qu'il avait lui-même notés selon la notation romaine[106]. Or le seigneur roi Charles, quand il revint en Francie, envoya un de ces chantres dans la cité de Metz et l'autre dans la cité de Soissons, donnant l'ordre que les maîtres d'école de toutes les cités de Francie leur apportent les antiphonaires pour les corriger et apprendre d'eux à chanter. Les antiphonaires des Francs, que chacun à sa fantaisie avait altérés par des additions ou des retraits, furent donc corrigés et tous les chantres de Francie apprirent la notation romaine qu'on appelle maintenant la note franque, à l'exception des trémolos, des caresses, des heurts et les brisures des voix dans le chant que les Francs étaient incapables d'exprimer parfaitement, car leur voix barbare par nature brisait les sons dans la gorge plutôt qu'elle ne leur permettait de les rendre. La plus importante maî-

[105] Cf. *MGH, SS*, IV, p. 118.

[106] La *Vita s. Gregorii* mentionne le départ de deux chanteurs pour Metz, sans donner leur nom. L'envoi d'antiphonaires est confirmé par l'existence d'un manuscrit romain à Corbie, qu'Amalaire a consulté en 832 (REZNIKOFF, *op. cit.* p. 336).

trise de chant resta dans la cité de Metz[107] ; et autant la maîtrise romaine l'emporte sur Metz pour l'art du chant, autant Metz l'emporte par son chant sur toutes les autres écoles des Gaulois. De même les susdits chantres romains formèrent les chantres francs dans l'art de jouer de l'orgue. Et le seigneur roi Charles fit aussi venir avec lui de Rome en Francie des maîtres dans l'art de la grammaire et du comput et fit répandre partout l'étude des lettres. Avant ce seigneur roi Charles en effet, il n'y avait en Gaule aucune école des arts libéraux[108].

Dans ces jours de Pâques vinrent à Rome pour rencontrer le très pieux seigneur roi Charles les envoyés du duc Tassilon, l'évêque Isarnus[109] et l'abbé Hunrich[110] et il demandèrent à l'homme apostolique de faire la paix entre le seigneur roi Charles et Tassilon, duc des Bavarois. Et le seigneur apostolique s'entremit beaucoup par ses demandes au roi très pieux. Ce dernier lui répondit qu'il avait voulu la paix et qu'il l'avait recherchée en de nombreuses occasions mais qu'il n'avait pas pu du tout la trouver. Et il voulut aussitôt la faire confirmer avec ces envoyés en présence du pape : ceux-ci refusèrent parce qu'ils n'osaient faire aucun pacte pour le compte de Tassilon, et comme l'homme apostolique connaissait leur versatilité et leur fausseté, il jeta l'anathème sur leur duc et sur ses partisans, si ce duc ne respectait pas les promesses qu'il avait faites par serment au roi Pépin et au seigneur roi Charles. Et il conjura les susdits envoyés d'adjurer Tassilon de ne rien faire d'autre que d'obéir en tout au seigneur roi Charles, à ses fils et au peuple des Francs, pour prévenir toute effusion de sang ou dommage à sa terre ; si le duc, le cœur endurci, n'obéissait pas aux préceptes de l'homme apostolique, alors le seigneur roi Charles et son armée seraient absolument absous de tout danger de péché et tout ce qui adviendrait sur cette terre, en fait d'incendies ou de malheurs quelconques, retomberait sur Tassilon et ses partisans ; le seigneur roi Charles et les Francs demeureraient, de ce fait, innocents de toute faute. Au terme de ce discours, les envoyés de Tas- 787, avril

[107] Le récit d'Adémar est le reflet de nombreuses traditions antérieures qui insistent sur la supériorité de Metz (REZNIKOFF, *op. cit.*, p. 327).
[108] Vision simpliste de la Renaissance carolingienne.
[109] Les *ARF* (p. 74 et n. 1) donnent à cet évêque le nom d'Arnus, évêque de Salzbourg, 785-821. Arn fut chargé en 796 de la conversion des Avars et des Slaves.
[110] Abbé de Mondsee en Haute-Autriche.

silon furent congédiés. Alors le seigneur apostolique et le glorieux seigneur Charles se saluèrent mutuellement, et la bénédiction reçue, la prière achevée, Charles retourna avec gloire en Francie, emmenant avec lui des chantres romains, des grammairiens très habiles et des computistes.

Le très clément roi Charles rejoignit son épouse, dame Fastrade, la reine, dans la cité de Worms : là ils se félicitèrent mutuellement et louèrent dans la joie la miséricorde de Dieu. Charles réunit un synode à Worms et fit ensuite savoir à Tassilon de tout accomplir conformément à l'ordre de l'homme apostolique et comme il était juste, puisqu'il avait promis par serment qu'il lui serait en tout obéissant et fidèle, ainsi qu'à ses fils et aux Francs et qu'il se présenterait à lui. Tassilon refusa et dédaigna de venir. Alors le seigneur roi Charles, se sentant dans son droit, gagna la Bavière et parvint en un lieu qu'on appelle *Letfeld* près de la cité d'Augsbourg[111]. Et il donna l'ordre de former une autre armée d'Austrasiens, de Thuringiens et de Saxons qui concentrèrent leurs forces sur le Danube en un lieu appelé Pföring ; et il fit former une troisième armée d'Italiens, ordonnant à son fils le roi Pépin de venir jusqu'à Trente, d'y stationner et d'envoyer son armée tout en avant jusqu'à Bolzano. Voyant qu'il était encerclé de toutes parts et que tous les Bavarois étaient plus fidèles au seigneur roi Charles qu'à lui-même, qu'ils reconnaissaient le droit du seigneur roi et voulaient plus consentir à sa justice que s'y opposer, Tassilon fut envahi de tristesse : il se livra lui-même au seigneur roi Charles,
787, octobre mains dans les mains en vasselage ; il lui rendit le duché qui lui avait été confié par le seigneur roi Pépin et confessa qu'en toutes choses il avait péché et mal agi. Et de nouveau, renouvelant les serments, il lui livra douze otages de choix ainsi qu'un treizième, son fils Théodon. Après avoir reçu les serments et les otages, Charles, le glorieux seigneur roi revint en Francie et célébra Noël
788, 30 mars et Pâques dans la villa qu'on appelle Ingelheim.

9. Donc le seigneur roi Charles tint synode dans la villa d'Ingelheim : Tassilon y vint sur son ordre, ainsi que tous ses autres vassaux. Les fidèles Bavarois dirent alors que Tassilon

[111] *Lechfeld* dans *ARF* (p. 70), sans doute Klosterlechfeld, kr. Augsbourg, Bavière, Allemagne.

n'avait pas sauvegardé sa foi puisque sa fourberie s'était ensuite manifestée à l'instigation de sa femme Liutberge[112]. Tassilon ne put le nier mais il confessa qu'après son engagement il avait envoyé des messagers aux Avars pour comploter avec lui contre le seigneur roi, et il ordonnait à ses hommes, quand ils juraient, de garder une autre pensée à l'esprit et de jurer par ruse ; ne disait-il pas aussi que quand bien même il aurait dix fils, il vaudrait mieux les perdre tous avant que de garder les accords tels qu'il les avait jurés, et qu'il valait mieux mourir que de vivre ainsi. Et tandis que les Francs, les Bavarois, les Lombards et les Saxons l'accusaient de nombreuses autres infidélités et d'avoir abandonné l'armée du seigneur roi Pépin pendant une campagne militaire et que tous criaient qu'il était passible de mort et devait être condamné à la peine capitale, le très pieux seigneur roi Charles, touché par la pitié à cause de l'amour de Dieu et parce que Tassilon était son parent, s'abstint de le faire mourir. Et il interrogea Tassilon sur ce qu'il voulait faire. Celui-ci demanda à être tonsuré, à entrer dans un monastère et à y faire pénitence pour de si grands péchés, afin de sauver son âme. Son fils Théodon fut jugé pareillement et tous deux devinrent moines dans le monastère d'*Olto* [113], où repose saint Boniface. Un petit nombre de Bavarois qui voulaient persister dans leur hostilité au seigneur roi Charles furent envoyés en exil.

La même année, s'engagea la lutte entre les Grecs et les Lombards, à savoir les ducs de Spolète Hildebrand et Grimoald[114], que le seigneur roi avait nommé ducs de Bénévent. Le franc Winigise[115], envoyé du seigneur roi Charles avec quelques Francs aux côtés des Lombards, remporta la victoire. Les Avars engagèrent également la guerre contre les Francs qui se trouvaient en Italie : vaincus, ils prirent la fuite en désordre, et les Francs remportèrent la victoire. Le troisième combat opposa les Avars aux Bavarois et les envoyés du roi Charles, Garamald et Audacrus[116], avec un petit

[112] Tassilon, duc de Bavière (748-788), était bien le parent de Charlemagne. Il avait épousé Liutberge, fille du roi des Lombards, Didier, entre 763 et 765.
[113] L'ajout au texte-source des *ARF* («dans le monastère d'Olto, où repose saint Boniface») est erroné, car Tassilon et son fils furent enfermés à Jumièges.
[114] Arichis et son fils étaient morts.
[115] Peut-être s'agit-il du même personnage qui devint duc de Spolète.
[116] Audacrus a vaincu les Avars en 788 à la bataille de l'Ybbsfeld (Autriche).

nombre de Francs, se mirent aux côtés des Bavarois, et les Avars furent vaincus. Et tout cela avait été fait sur les conseils du duc Tassilon et de son épouse Liutberge, haïe de Dieu. Le quatrième combat opposa les Avars aux Bavarois : les envoyés du seigneur roi Charles y participèrent également et, avec la protection de Dieu, la victoire revint aux Chrétiens. Il y eut jusqu'à dix mille tués chez les Avars et d'autres se noyèrent dans le Danube en cherchant à échapper au glaive. Ensuite le seigneur roi Charles arriva à Ratisbonne et prit des dispositions sur les frontières ou marches des Bavarois pour se mettre à l'abri du danger des Avars.

789, 19 avril De là il retourna dans le palais d'Aix et y célébra Noël et Pâques

10. De là, le roi fit route vers le pays des Slaves et parvint *ad locum Wilze* [117] : du conseil des Francs et des Saxons, il franchit le Rhin, s'avança jusqu'à l'Elbe et y construisit deux ponts ; sur l'un il fit édifier, de chaque côté du fleuve, une fortification de bois et de terre. Ensuite franchissant le fleuve, il rassembla les Slaves sous son autorité. Il y avait dans son armée des Francs, des Saxons et des Frisons. Il y avait aussi avec lui des Slaves, des Sorabes et des Abodrites, avec Witzan[118] pour chef. Après avoir reçu des Slaves

790, 11 avril otages et serments, sous la conduite du Seigneur, il regagna la Francie et célébra Noël et Pâques à Worms.

791, 27 mars L'année suivante il ne fit aucune expédition mais célébra Noël et Pâques dans cette cité.

En route vers la Bavière, il parvint à Ratisbonne. Là, ayant rassemblé l'armée, sur le conseil des Francs, des Saxons et des Frisons, il décida avec l'aide de Dieu, de pénétrer sur le territoire des Avars en raison des crimes affreux qu'ils avaient commis contre la sainte Église et le peuple chrétien. Il s'avança rapidement jusqu'à l'Enns : là il avait décidé de faire trois jours de litanies et de célébrer la messe pour le salut de l'armée, la victoire et l'aide de notre

[117] *Wilze* ne désigne par un lieu mais un peuple, les Wiltzes ou Wilzes, qui vivait entre les Abodrites au nord et les Sorabes au sud, mentionnés quelques lignes plus loin, au-delà de l'Elbe et non du Rhin, comme pourrait le laisser croire la phrase d'Adémar. On sait par les *ARF* (p. 84) que Charlemagne a franchi le Rhin à Cologne.

[118] Duc des Abodrites ou Obodrites, peuple slave installé entre l'Elbe et la Warnow, 789-795.

Seigneur Jésus Christ et pour se venger des Avars. Le seigneur roi Charles fit donc route avec les Francs sur la rive sud du Danube ; les Saxons de leur côté avec un certain nombre de Francs et une troupe très nombreuse de Frisons partirent par la rive nord du Danube et tous parvinrent aux lignes de défense des Avars[119],

11. le seigneur roi Charles à *Cumoberg*[120] et les autres sur la rive dite du Kamp, du nom du fleuve qui se jette dans le Danube. Et les Avars, voyant que l'armée tenait les deux rives et que des navires s'avançaient au milieu du fleuve, épouvantés, abandonnèrent leurs formidables retranchements et prirent la fuite. Et, le Christ conduisant son peuple, les deux armées arrivèrent au Raab, écrasèrent la foule innombrable des Avars et ils rentrèrent chez eux par les deux rives du Danube, magnifiant Dieu pour une si grande victoire. Le seigneur Charles célébra Noël et Pâques à Ratisbonne. Là il tint un synode ; on y condamna, avec l'autorité du pape Hadrien, l'hérésie de Félix[121]. Cette année-là, il n'y eut aucune expédition militaire mais [le roi] fit construire dans les bras du Danube un pont de bateaux, assemblés par des ancres et des cordages, si bien qu'on pouvait le monter ou le démonter. Le roi célébra cette année Noël et Pâques à Ratisbonne. 792, 15 avril 793, 7 avril

12. L'année suivante, le seigneur roi Charles quitta Ratisbonne pour se rendre en bateau au grand fossé[122], situé entre l'[Altmülh] et le Rednitz. Les envoyés de l'homme apostolique vinrent l'y trouver avec de grands présents. C'est là qu'on lui annonça une nouvelle révolte des Saxons. Par le Rednitz il gagna le Main en bateau et célébra Noël à Saint-Chilian de Wurzbourg[123] et Pâques à Francfort où fut réuni en sa présence un grand synode des évê- 794, 23 mars

[119] La phrase continue de 10 à 11, ce qui montre le caractère arbitaire de la capitulation du livre II de la *Chronique*.

[120] Ancienne ville de Comagène, aujourd'hui Königsstädten, près de Vienne, Autriche, ou Haimbourg, sur le Danube, à l'ouest de Presbourg, Autriche,

[121] Hérésie d'origine espagnole, propagée par Élipand de Tolède et Félix d'Urgel († 818). Elle a été condamnée par les conciles de Ratisbonne (792) et de Francfort en 794, v. *infra*.

[122] Il s'agit des Fosses carolines, un grand fossé situé entre le Rednitz, affluent du Main et l'Altmülh (*Alcmana* dans *ARF*), affluent du Danube, confondu par Adémar avec l'Alémanie (*Alamannia*).

[123] Saint-Chilian à Wurtzbourg [Würzburg], kr. Würzburg, Bavière, Allemagne. Les Carolingiens y possédaient un palais.

ques de Gaule, de Germanie et d'Italie. Les évêques Théophylacte et Étienne, envoyés du pape Hadrien, y assistèrent. On y condamna pour la troisième fois l'hérésie de Félix et cette condamnation, par l'autorité des saints Pères, fut inscrite dans un livre que tous les évêques confirmèrent de leurs propres mains[124]. C'est à Francfort que mourut la reine Fastrade : elle fut enterrée à Saint-Alban [de Mayence]. Le pseudo-synode des Grecs sur les images, appelé à tort septième, fut rejeté par les évêques[125]. De Francfort, l'armée fit mouvement vers la Saxe en deux corps : dans l'un se trouvait le très glorieux seigneur roi Charles, dans l'autre, son fils Charles, par Cologne. Les Saxons se préparèrent au combat dans la plaine de Sendfeld. Mais quand ils apprirent qu'ils étaient bloqués sur deux côtés, pleins de crainte, ils promirent d'être chrétiens et de rester fidèles au seigneur roi Charles. Le roi revint au
795, palais d'Aix et y célébra Noël et Pâques et tint son plaid à Kost-
12 avril heim dans le *suburbium* de la ville de Mayence. Or les Saxons ayant annulé le plaid concernant leur engagement de garder la foi chrétienne et de tenir leur fidélité au roi, et le seigneur roi Charles pénétrant en Saxe, s'avança jusqu'à l'Elbe à Lüne : dans la bataille qui eut lieu à cet endroit, Witzan, roi des Abodrites, fut tué par les Saxons. C'est à Lüne que les envoyés de Tudun[126] qui exerçait un grand pouvoir sur la nation des Avars se présentèrent pour dire que Tudun voulait se donner au roi avec sa terre et son peuple. Le roi, après avoir durement écrasé les Saxons et tué par le glaive trente mille de leurs guerriers, dévasté leur terre et reçu d'eux des
796, otages, retourna à Aix où il célébra Noël et Pâques.
3 avril

13. L'année suivante mourut le pape Hadrien ; aussitôt qu'il lui succéda, Léon[127] envoya des légats au roi avec des présents ; il lui fit parvenir également les clés de la confession de saint Pierre et

[124] Voir R. BERNDT, dir., *Das Frankfurter Konzil von 794,* Mayence, 1997.

[125] Il s'agit du 7e concile œcuménique de Nicée II (787) qui accepta la doctrine sur le culte des images, en accord avec Rome. Les évêques francs, mal informés de la théologie des images en raison d'une mauvaise traduction du grec au latin, condamnèrent les décrets de Nicée, au concile de Francfort et dans les *Libri carolini* (*Libri carolini sive Caroli Magni capitulare Concilia de imaginibus,* éd. H. BATSGEN, *MGH, Conc. Supplementum I,* Hanovre-Leipzig, 1924).

[126] Il ne s'agit pas du nom du souverain mais du titre (*zodan*) d'un chef pannonien.

[127] Léon III (25 déc. 795-12 juin 816).

l'étendard de la ville de Rome. Éric[128], duc de Frioul, ayant expédié en Pannonie Woynimir, son chef slave[129], fit tuer Ringus, duc des Avars[130], et s'empara des dépouilles de Khagan et de Jugur : il envoya une masse de trésors entassée depuis de nombreux siècles par les rois avars au seigneur roi Charles au palais d'Aix. Ce dernier reçut ces trésors, rendit grâces à Dieu dispensateur de tous biens, et en envoya la plus grande part au seuil des Apôtres par Angilbert[131], son abbé bien aimé ; le reste, il le distribua généreusement à ses grands, aux moines et aux clercs. Cette même année, Tudun, accomplissant sa promesse, se rendit auprès du roi avec une foule d'Avars, se donna à lui avec son peuple et sa patrie : son peuple et lui-même devinrent chrétiens, furent baptisés et rentrèrent chez eux honorablement enrichis de présents. Le roi, rassemblant des troupes, entré en Saxe, envoya Pépin, son fils, roi d'Italie, en Pannonie. Pépin engagea le combat contre les Avars, remporta la victoire, séjourna longtemps dans la villa de Ringus, puis, chargé de trésors, retourna vers le seigneur roi Charles, son père, dans le palais d'Aix ; le seigneur roi Charles y célébra Noël et Pâques. 797, 23 avril

Barcelone, cité d'Espagne, qui avait fait défection dans le passé, fut alors restituée au roi par Zatus[132], son gouverneur. Celui-ci en effet se rendit en personne au palais et se recommanda lui-même et sa cité au seigneur roi. Ensuite le glorieux roi, au cours d'une expédition en Saxe, s'avança jusqu'à l'Océan à travers tous les marais et les lieux impénétrables. Et après avoir reçu la reddition de tout le peuple des Saxons par la livraison d'otages, il revint au palais d'Aix. Là le sarrasin 'Abd Allâh, fils du roi Ibi Maugi[133], chassé du trône par son frère, forcé de s'exiler en Mauritanie , se recommanda lui-même par les mains ainsi que sa cité au roi. C'est

[128] Éric duc de Frioul, est un Franc qui a remplacé le duc Rotgaud. Il est mort en 799.
[129] Il s'agit, semble-t-il, d'un Croate.
[130] Adémar prend le camp des Avars, le *Ring*, pour un homme.
[131] Angilbert, abbé laïc de Saint-Riquier, 789/790-814, archichancelier, était l'époux de Berthe, fille de Charlemagne.
[132] Le Zatus des sources franques et d'Adémar a pu être identifié avec Sa'dun al-Ru'ainî, gouverneur de Barcelone.
[133] 'Abd Allâh, oncle de l'émir de Cordoue al-Hakam II, fils d'Abd al-Rahmân I, émir de Cordoue de 755 à 788, s'est bien rendu à Aix pour proposer à Charlemagne de l'aider à s'emparer de Barcelone.

là que vint Théoctiste, fils de Nikétas, qui gouvernait alors la Sicile, porteur d'une lettre de l'empereur : le roi l'accueillant magnifiquement, le congédia après quelques jours et, au milieu du mois de novembre, il entra en Saxe avec l'armée pour y passer l'hiver : il mit le camp sur la Weser en un lieu qu'il décida d'appeler Herstelle. Les légats des Avars s'y présentèrent à lui avec de nombreux présents. Puis le roi fit retourner en Espagne le sarrasin 'Abd Allâh avec son fils Louis et il envoya son fils Pépin en Italie. Il passa tout l'hiver à mettre de l'ordre en Saxe et y célébra la Noël
798, 8 avril du Seigneur et Pâques.

14. C'est alors qu'un légat d'Alphonse[134], roi de Galice et d'Asturie, nommé Froi[l]a, vint présenter au roi un pavillon d'une beauté remarquable. En ce temps de Pâques, les Nordalbingiens établis au-delà de l'Elbe, s'étant soulevés contre les légats de Charles qui étaient chez eux pour y rendre la justice, en tuèrent certains, en gardèrent d'autres pour obtenir une rançon : de ces derniers, les uns prirent la fuite et tous les autres furent rachetés. Le roi Charles, après avoir rassemblé l'armée, s'avança jusqu'au lieu dit Minden et parcourut toute la Saxe entre l'Elbe et la Weser à la recherche de ceux qui avaient abandonné sa fidélité. Les Nordalbingiens ayant engagé la lutte contre Thrasik[135], duc des Abodrites et Eburisus, légat du seigneur roi, furent vaincus, quatre mille d'entre eux massacrés et tous les autres qui purent s'échapper engagèrent des négociations de paix ; le roi, après avoir reçu des otages[136], retourna au palais d'Aix.

Il y accueillit l'ambassade de Constantinople : il s'agissait du légat Michel, patrice[137] de Phrygie et du prêtre Théophile, porteurs d'une lettre de l'impératrice Hélène[138], dont le fils, l'empe-

[134] Alphonse II le Chaste, 791-842.

[135] Thrasik ou Drazko, duc des Abodrites (798-809).

[136] Le système des otages était aussi répandu chez les Francs que chez les Saxons, les Slaves et les Avars.

[137] Dignité remontant au IV[e] siècle. Aux VIII[e] et IX[e] siècles, elle était conférée aux généraux et gouverneurs les plus importants.

[138] Hélène, impératrice de Byzance, régente de l'Empire au nom de son fils Constantin VI, du 8 septembre 780 jusqu'à son renvoi en octobre 790 ; de nouveau impératrice en janvier 792, elle fit crever les yeux de son fils, le 15 août 797, et régna sans partage jusqu'au 31 octobre 802.

reur Constantin, avait été pris l'année précédente par des gens d'Hélène et aveuglé. L'ambassade ne traita cependant que de la paix. Et quand Charles les congédia, il congédia en même temps Zizime, frère de l'évêque de Constantinople Taraise[139] qui avait été fait prisonnier au combat en Italie longtemps auparavant. En cette année, l'an de l'incarnation du Seigneur 799[140], l'astre de Mars disparut totalement du ciel du mois de juillet de l'année précédente au mois de juillet de cette année. 799, juillet

Alors les îles Baléares furent pillées par les Sarrasins et les Maures. Alphonse, roi de Galice et d'Asturie, pilla Lisbonne, la plus éloignée des cités d'Espagne, et fit porter, en hiver, au seigneur roi Charles par ses légats Froi[l]a et Basilic les marques de sa victoire, cuirasses, mulets et Maures captifs. Et le seigneur roi célébra Noël et Pâques dans le palais d'Aix. 799, 31 mars

15. Les Romains, le jour de la procession de la litanie majeure[141], crevèrent les yeux du pape Léon et lui coupèrent la langue[142]. Envoyé en prison, il fut libéré dans la nuit par un ange[143] qui lui rendit la vue et la langue ; il s'échappa en franchissant le mur et alla trouver les légats du seigneur roi, qui étaient alors dans la basilique Saint-Pierre, à savoir l'abbé Wirund[144] et Winigise, duc de Spolète et il fut conduit à Spolète. Le seigneur roi, en route pour la Saxe, passa le Rhin et s'établit dans un lieu 799, 25 avril

[139] 784-806.

[140] La référence à l'an de l'incarnation du Seigneur 799 est un ajout au texte-source.

[141] La *litania maior,* le 25 avril, a repris la tradition des *Robigalia* païennes en faveur des récoltes. Sur l'itinéraire de la procession, v. *The Lives of the eighth-century Popes*, trad. angl. [du *Liber pontificalis,* éd. DUCHESNE, *supra,* n. 103], par R. DAVIS, Liverpool, 1992, p. 184, n. 25. Sur les rapports entre Charlemagne et Léon III, v. M. BECHER, *Karl der Grosse und Papst Leo III. Die Ereignisse der Jahre 799 und 800 aus der Sicht der Zeitgenossen,* in *799. Kunst und Kultur, supra*, n. 52, t. I, p. 22-36.

[142] La conjuration a été tramée par Pascal, neveu du pape, primicier depuis le 20 avril 793 (il est appelé ci-dessous *nomenculator* [*sic* pour *nomenclator*], c'est-à-dire responsable des services financiers), Campulus, notaire depuis 782, *sacellarius* (préposé aux finances) et des nobles romains, DAVIS, *The Lives*, p. 184-185 et n. 27, 29.

[143] La libération par un ange est un ajout au texte-source. En réalité, le pape, avait été enfermé par ses ennemis dans le monastère de Saint-Érasme, Il fut libéré non par un ange, comme l'écrit Adémar, mais par son fidèle chambellan Albinus qui le conduisit à Saint-Pierre, DAVIS, *op. cit.*, p. 186-187.

[144] Abbé de Stavelot (*ca* 792-*ca* 815).

nommé Paderborn[145]. De là, il envoya Charles, son fils, avec l'armée vers les Slaves, et pour y recevoir les Saxons qui avaient quitté la Nordalbingie pour le Bardengau. Il y accueillit le pape Léon avec les plus grands honneurs et, au retour heureux de son fils, il renvoya le pape Léon à Rome, avec honneur, et rentra lui-même au palais d'Aix. C'est là que vint à lui Daniel, légat de Michel, stratège[146] de Sicile, qu'il renvoya avec de grands honneurs.

Cette même année, le peuple des Avars se détacha de la foi qu'il avait promise ; Éric, duc de Frioul, après tant de réussites, fut tué dans une embuscade par les habitants de la forteresse de Trsat, cité de la Liburnie, et Gérold[147], comte de Bavière, tomba en engageant le combat contre les Avars.

Les îles Baléares qui l'année précédente avaient été pillées par les Maures et les Sarrasins, ayant demandé et obtenu l'aide du seigneur roi, se donnèrent à lui et furent défendues contre les pirates. En effet, le combat engagé, les Francs écrasèrent les Maures et les Sarrasins et présentèrent au seigneur roi les étendards qu'ils leur avaient enlevés. Le comte Gui[148], qui commandait la marche de Bretagne, entra avec les comtes, ses compagnons, en Bretagne, en reçut l'entière soumission et présenta au seigneur roi Charles à son retour de Saxe les armes des chefs qui s'étaient rendus, gravées au nom de chacun de ceux-ci[149], et ainsi la Bretagne toute entière fut soumise aux Francs.

Alors un moine, venant de Jérusalem, apporta au seigneur roi Charles, en cadeau, des reliques du Sépulcre du Seigneur que le patriarche lui avait envoyées. Azan, gouverneur de la cité appelée Huesca[150], fit porter par son légat les clés de la ville ainsi que des

[145] H. MAYR-HARTING, *Warum 788 in Paderborn*, in *799. Kunst und Kultur der Karolingerzeit*, t. I, Mayence, 1999, p. 2-6.
[146] On a rendu ainsi *prefectus milicie*.
[147] Gérold, frère de l'impératrice Hildegarde, «préposé» au gouvernement de la Bavière (*Baioariae praefectus*), et non *comes*, est mort le 1er sept. 799.
[148] Comte de Nantes, préposé à la Marche de Bretagne (fin VIIIe siècle-818).
[149] À notre connaissance, rien ne vient confirmer ce passage.
[150] Bahlûl b. Marzûk, chef rebelle de Saragosse, qui vient de chasser le prétendant ummeyyade 'Abd Allâh de Huesca (ch.-l. prov., Aragon, Espagne).

présents. Le seigneur roi célébra la Noël du Seigneur dans le palais d'Aix ; il fit s'en retourner le moine de Jérusalem, après l'avoir congédié, envoyant Zacharie, prêtre de son palais, pour porter aux lieux saints ses offrandes. A la mi-mars, quittant le palais d'Aix, il examina avec soin le littoral de l'Océan gaulois et, sur cette mer infestée de pirates, il créa une flotte et fit installer des postes de garde. Il célébra Pâques dans le monastère de *Centulum* à Saint-Riquier[151] ; de là, suivant à nouveau le littoral de l'Océan, il se rendit dans la cité de Rouen, puis, traversant la Seine, il gagna Tours pour aller prier à Saint-Martin ; il y demeura quelques jours en raison de la maladie de dame Liutgarde, son épouse, qui mourut en ce lieu et y fut ensevelie. Puis, au mois de juillet, il retourna à Aix par Orléans et Paris. Et, chose insolite, il y eut une rude gelée blanche mais elle ne fit aucun mal aux récoltes.

799, 25 décembre

800, 19 avril

Au mois d'août, il se rendit à Mayence, décida de marcher sur l'Italie et parvint à Ravenne. Là, après avoir organisé une expédition contre les Bénéventins et pris sept jours de repos, il fit route vers Rome et ordonna à l'armée d'aller piller les terres des Bénéventins avec son fils Pépin. La veille de son arrivée à Rome, le pape Léon, et les Romains avec lui, allèrent l'accueillir à Mentana[152], à douze milles de la ville : ils l'y reçurent avec la plus grande déférence et les plus grands honneurs. Le pape déjeuna avec lui en ce lieu puis le précéda aussitôt dans la ville. Le lendemain, se tenant sur les marches de la basilique Saint-Pierre, après avoir envoyé au devant du roi les étendards de la ville de Rome, ainsi qu'ordonné et disposé, là où il convenait, des groupes de pèlerins et de citoyens pour y acclamer l'arrivant, il accueillit lui-même, en compagnie du clergé et des évêques, le roi qui, descendu de cheval, montait les marches. Après une oraison, il le fit entrer dans la basilique Saint-Pierre, pendant que tous chantaient des psaumes. Ces événements se déroulèrent le 8 des calendes de décembre. Sept jours plus tard, ayant réuni une assemblée, il dévoila à tous la raison de sa venue à Rome, puis se consacra aux tâches qu'il avait à accomplir. Parmi celles-ci la plus importante et

800, août

800, 24 novembre

[151] Abbaye fondée au VII[e] siècle, reconstruite de 790 à 799 par Angilbert, Ailly-le-Haut-Clocher, arr. Abbeville, Somme.

[152] Mentana, prov. Rome, Latium, Italie. Le *Liber pontificalis* ne mentionne pas l'accueil à Mentana.

la plus délicate était de faire la lumière sur les accusations portées contre le pape. Et, vu qu'on ne put trouver personne pour en fournir la preuve, le seigneur pape, devant tout le peuple rassemblé dans la basilique Saint-Pierre, monta sur l'ambon en portant l'Évangile, et, après avoir invoqué le nom de la Sainte Trinité, il se purgea par serment des accusations lancées contre lui[153].

Ce même jour, Zacharie, de retour d'Orient, arriva à Rome avec deux moines, l'un du Mont des Oliviers, l'autre de Saint-Sabas[154], envoyés auprès du roi par le patriarche [de Jérusalem]. Ils lui apportèrent en cadeau les clés du Sépulcre du Seigneur et du Calvaire, et même les clés de la cité et du Mont des Oliviers ainsi qu'un étendard. Le roi les accueillit avec bienveillance, les retint quelques jours avec lui puis, au mois d'avril, il leur donna congé chargés de présents, et il célébra la Noël du Seigneur à Rome.

800, 25 décembre

En ce jour très sacré de la Noël du Seigneur, quand le roi qui assistait à la messe devant la confession de saint Pierre[155], apôtre, se levait de sa prière, le seigneur pape Léon lui mit la couronne sur la tête, et le peuple romain tout entier l'acclama : « À Charles auguste, couronné par Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire ! »[156] Auparavant, en effet, le seigneur Charles était appelé par tous roi des Francs et patrice des Romains, mais après les acclamations, adoré[157] par le seigneur apostolique selon la coutume des anciens princes, il perdit le nom de patrice et on l'appela empereur et auguste[158]. Quelques jours plus tard, il ordonna la comparution de ceux qui, l'année précé-

[153] Adémar ne s'étend pas plus que les *ARF* sur les affaires délicates traitées par l'empereur et se contente de rappeler le serment purgatoire qui permit à Léon III de se laver des accusations portées contre lui par des membres de l'aristocratie romaine. Le *Liber pontificalis* (DAVIS, *The lives* [cit., n. 141], p. 190) est encore plus favorable au pape.

[154] Monastère fondé vers 480 par saint Sabas dans les gorges du Cédron, à quinze kilomètres au sud de Jérusalem.

[155] Il s'agit du tombeau de saint Pierre.

[156] La formule employée par le *Liber pontificalis* (DAVIS, *The lives* [cit. n. 141], p. 191) est sensiblement différente : « À Charles, pieux Auguste couronné par Dieu, grand et pacifique empereur, vie et victoire. »

[157] Entendons par là que le pontife se prosterna devant l'empereur, comme il était d'usage à Constantinople (*proskynesis*).

[158] Sur la portée de la cérémonie, on se contentera de renvoyer à R. FOLZ, *Le couronnement impérial de Charlemagne, 25 décembre 800*, éd. revue et mise à jour, Paris, 1989, p. 197 suiv.

dente, avaient attenté à l'honneur du pape ; après enquête judiciaire sur leur cas, ils furent condamnés à mort, selon la loi romaine, pour crime de lèse-majesté. Le pape cependant, mû par un sentiment de piété, intercéda auprès de l'empereur ; on leur laissa la vie et les membres et, en raison de l'énormité du crime, on condamna à l'exil Pascal, maître des cérémonies, Campulus, trésorier ainsi que beaucoup d'autres nobles de la ville de Rome. Ensuite, après avoir remis de l'ordre dans les affaires non seulement publiques mais aussi ecclésiastiques et privées de la ville de Rome, de l'homme apostolique et de toute l'Italie - en effet il ne fit rien d'autre pendant tout l'hiver - l'empereur envoya une nouvelle expédition militaire contre les Bénéventins sous la direction de son fils Pépin ; lui-même quitta Rome après Pâques et se rendit à Spolète le 7 des calendes de mai. 801, 25 avril

Tandis qu'il se trouvait dans cette ville, le 2 des calendes de mai, à la deuxième heure de la nuit, un violent tremblement de terre se produisit, qui secoua durement toute l'Italie. Sous l'effet de cette secousse, le toit de la basilique Saint-Paul, apôtre, s'écroula en grande partie avec ses poutres, et, en certains lieux, les villes et les monts furent renversés[159]. Cette même année, la terre trembla aussi en quelques endroits près du Rhin, en Gaule et en Germanie ; il y eut aussi une épidémie provoquée par la douceur de l'hiver. Venant de Spolète à Ravenne, l'empereur y séjourna quelques jours puis gagna Pavie. Là on lui annonça que des légats d'Aaron Amirralmus Minis [160], roi des Perses, étaient arrivés à Pise. Il envoya des gens se porter à leur rencontre et se les fit présenter entre Verceil et Ivrée. L'un, en effet, était un Perse d'Orient, légat du roi des Perses, l'autre un Sarrasin d'Afrique, légat de l'émir Abraham[161], gouverneur d'Al-Fustât aux confins de l'Afrique. Ils annoncèrent que le Juif Isaac[162], que l'empereur avait envoyé quatre ans auparavant au roi des Perses en compa- 801, 30 avril

[159] Sur la charge «millénariste» qui pesait sur l'an 800, v. éd. BOURGAIN, p. 233.

[160] Hârûn al-Rashîd, calife de Bagdad, 786-809, Adémar a déformé le nom que lui donnaient les *ARF* (p. 114) : 'Aaron Amir al Mumminin (émir des croyants). Charlemagne et le calife de Bagdad s'entendaient contre l'Empire byzantin et l'émirat de Cordoue.

[161] L'émir Abraham avait pour capitale al-Fustât (*Fossato,* «Le Fossé», devenue Le Caire au X[e] siècle), ville fondée par les Arabes, près de l'antique Babylone d'Égypte,

[162] C'est l'unique survivant de l'ambassade que Charlemagne avait envoyée en 797 ou 798 au calife de Bagdad.

gnie de Lanfrid et de Sigismond, revenait avec de grands présents. En effet Lanfrid et Sigismond étaient morts l'un et l'autre. Alors Charles envoya Ercambald[163] en Ligurie afin d'y préparer une flotte pour le transport d'un éléphant et de tout ce qui avait été
801, apporté avec la bête. Le roi donc, après avoir célébré la nativité
24 juin de saint Jean-Baptiste à Ivrée, ayant traversé les Alpes, revint en Gaule.

C'est durant cet été que les Chrétiens prirent Barcelone, cité d'Espagne qui était assiégée depuis déjà deux ans, et Zatus, son gouverneur, ainsi que d'autres Sarrasins en assez grand nombre furent faits prisonniers. En Italie la ville de Chieti fut prise par les Francs et incendiée, et son gouverneur, Roscelme, capturé. Les forteresses qui relevaient de cette cité se rendirent aux Francs. Zatus et Roscelme furent conduits le même jour devant l'empereur et condamnés à l'exil. Au mois d'octobre, le Juif Isaac, de retour d'Afrique avec un éléphant, débarqua à Porto Venere et, ne pouvant franchir les Alpes à cause de la neige, il passa l'hiver à Verceil et l'empereur célébra la Noël du Seigneur dans le palais d'Aix.

16. L'impératrice Hélène envoya de Constantinople, le spathaire[164] Léon comme légat, pour confirmer la paix entre les Francs et les Grecs ; les Grecs craignaient en effet que le très pieux empereur Charles ne les attaquât[165]. Alors l'empereur envoya Jessé, évêque d'Amiens[166] et le comte Helmgold[167] à Constantinople pour faire la paix avec les Grecs. On célébra Pâques au palais
802, juillet d'Aix. Au mois de juillet arriva Isaac avec l'éléphant et tous les présents envoyés par le roi des Perses qu'il offrit à l'empereur à Aix. Le nom de l'éléphant était Ambulabaz[168]. On reçut la reddition d'Ortona, cité d'Italie. Lucera, accablée par un siège ininterrompu, fit aussi sa reddition et on y mit une garnison franque.

[163] Notaire de Charlemagne.
[164] *Spatharios,* qui désignait dans l'Antiquité tardive un soldat du corps des *koubikoularioi,* est devenu un titre au VIII[e] siècle.
[165] La négociation entre les Byzantins et les Francs après le couronnement de l'an 800 fut reprise par l'impératrice Hélène qui envoya une ambassade à Charlemagne en 802.
[166] *Ca* 799-836.
[167] En 799, Helmgold [ou Helmgaud] II, comte de Meaux et comte du palais (799-813), a déjà accompagné Léon III à Rome.
[168] Du verbe : *ambulare,* marcher, se déplacer.

L'empereur passa l'été à chasser dans les Ardennes et envoya l'armée des Saxons ruiner la Saxe au-delà de l'Elbe. Alors Grimoald[169], duc des Bénéventins, assiégea dans Lucera Winigise, comte de Spolète, qui commandait la garnison et était affaibli par une mauvaise santé : il reçut sa reddition, le fit prisonnier avec les honneurs, et l'empereur célébra la Noël du Seigneur à Aix. 802, 25 décembre

Pendant l'hiver, il y eut un tremblement de terre dans les environs du palais et dans les régions limitrophes, qui fit des morts. Winigise fut rendu par Grimoald et les envoyés du seigneur empereur revinrent de Constantinople. Ils étaient accompagnés des légats de l'empereur Nicéphore qui gouvernait alors l'État[170]. 802, On avait déposé en effet Hélène après l'arrivée de la légation de 31 octobre Francie ainsi composée : Michel, évêque, Pierre, abbé, Calixte, abbé, Candidat, abbé[171] ; ils se rendirent auprès de l'empereur, en Germanie, sur la Saale, en un lieu appelé *Salz*[172] ; ils entreprirent 803 de mettre par écrit un traité de paix. Puis, renvoyés avec une lettre de l'empereur, revenus à Rome, ils regagnèrent Constantinople. Quant à l'empereur il partit en Bavière, régla les affaires de Pannonie, et, au mois de décembre, il revint à Aix où il célébra la 803, Noël du Seigneur. 25 décembre

17. L'empereur passa l'hiver à Aix ; pendant l'été, il conduisit l'armée en Saxe et déporta en Francie tous les Saxons qui se trouvaient au-delà de l'Elbe et dans la Wihmodie, ainsi que les femmes et les enfants, et il donna les régions situées au-delà de l'Elbe aux Abodrites. Cette même année, Godfrid, roi des Danois, vint avec sa flotte ainsi qu'avec toute la cavalerie de son royaume en un lieu appelé Sliesthrorp[173], aux confins de son royaume et de la

[169] Grimoald, fils d'Arichis II, prince de Bénévent.

[170] Hélène a été contrainte à la démission le 31 oct. 802. Nicéphore I^er^, empereur byzantin (802-811).

[171] Par rapport au texte des *ARF* (p. 118) Adémar a porté le nombre des envoyés byzantins de trois à quatre en faisant de Calistus un abbé et de *candidatus* un légat alors qu'il s'agit du «candidat» Calistos, membre de la garde du Palais. Michel, évêque de Philadelphia, fut à nouveau envoyé comme ambassadeur auprès de Charlemagne en 812. Charlemagne donna aux envoyés un projet de traité, que Nicéphore a, semble-t-il, refusé.

[172] Sans doute Königshofen i Grabfeld, près de Neustadt, sur la Saale, Bavière.

[173] Sliesthrop, au sud-est du Danemark, sur la façade orientale du Jutland, connu aussi sous le nom de Haithabu ou Hedeby : ce *portus* a été développé au début du IX^e^ siècle par le roi des Danois Godfrid († 808).

Saxe. Il eut l'idée, en effet, de se rendre à une entrevue avec l'empereur, mais, terrifié par le conseil des siens, il ne se rapprocha pas davantage et fit dire sa volonté par des légats. En effet l'empereur se trouvait sur l'Elbe en un lieu appelé Hollenstedt et, après avoir envoyé une ambassade à Godfrid pour la remise des transfuges, il se rendit à Cologne à la mi-septembre. Quittant l'armée, il vint d'abord à Aix, puis gagna les Ardennes. Il s'y adonna à la chasse et retourna à Aix. À la mi-novembre, on lui annonça que le pape Léon voulait célébrer la Noël du Seigneur avec lui en quelque endroit où cela pourrait se faire. [L'empereur] aussitôt envoyant Charles, son fils, à Saint-Maurice, il donna l'ordre de l'accueillir avec honneur. Lui-même s'avança à sa rencontre jusqu'à la cité de Reims et, après avoir reçu le pape d'abord dans la *villa* de Kierzy, où il célébra la Noël du Seigneur, il le fit venir ensuite à Aix ; il le combla de grands présents et le fit reconduire par la Bavière, comme le pape le souhaitait, jusqu'à Ravenne. Voici la raison de la venue du [pape] : l'empereur avait appris l'été précédent qu'on avait trouvé du sang du Christ dans la cité de Mantoue. Aussi fit-il demander au pape d'enquêter sur l'exactitude de ce bruit. Et lui, saisissant l'occasion, entre d'abord en Lombardie comme pour enquêter, puis se rendit auprès de l'empereur, demeurant huit jours en sa compagnie avant de retourner à Rome.

804, septembre

804, novembre

804, 25 décembre

18. Peu de temps après le prince des Huns[174], Khagan, vint trouver l'empereur en raison de la situation critique de son peuple : il lui demanda de lui procurer un endroit où habiter entre Sàrwar et *Carnuntum*, parce qu'il ne pouvait plus rester là où il demeurait auparavant en raison des attaques slaves. L'empereur le reçut avec bienveillance, car Khagan, en effet, baptisé dans le Christ sous le nom de Théodore, était chrétien : acquiesçant à ses prières, l'empereur lui permit de rentrer chargé de présents. Peu de temps après son retour au milieu de son peuple, il mourut.

[174] Par «Huns», il faut entendre les Avars, qui sont menacés à la fin du VIII[e] siècle par la poussée des Slaves du sud, des Bohêmiens et les annexions des Carolingiens entre l'Enns et le Wienerwald (haute et basse Autriche actuelles). Le khan Théodore demanda à l'empereur d'assigner au peuple avar de nouveaux territoires, entre Sarwar (Sàrvar, Komit. Vas, Hongrie) et *Carnuntum* (peut-être Petronell, circonscription Hainburg a. d. Donau, Basse-Autriche). L'empereur accepta de les fixer au nord-ouest de la Pannonie, près de la frontière de la Bavière.

Khagan [qui lui succéda], envoya un de ses grands demander l'honneur ancien que Khagan avait coutume d'avoir chez les Huns. L'empereur consentit à ses prières et donna l'ordre que Khagan eût le premier rang dans tout son royaume selon l'usage très ancien des Huns. Alors il envoya son fils Charles dans le pays des Slaves, chez ceux qui sont appelés Bohémiens[175] ; ce dernier dépeupla tout leur pays et tua leur duc nommé Léon. De retour dans la forêt des Vosges, il rencontra l'empereur en un lieu appelé *Tamp* [176]. Car l'empereur avait quitté Aix au mois de juillet et, 805, juillet
passant par Thionville et par Metz, gagné les Vosges. Il s'y adonna à la chasse ; après le retour de son fils, il partit pour la forteresse de Remiremont, y séjourna quelque temps avant de se retirer pour hiverner dans son palais de Thionville. Ses deux fils, Pépin et 805, 25 décembre
Louis, l'y rejoignirent et il y célébra la Noël du Seigneur.

Aussitôt après Noël vinrent avec de grands présents les ducs de Vénétie, Wilericus et Beatus[177], ainsi que Paul, duc de Zadar et Donat[178], évêque de cette cité, légats des Dalmates. Et c'est en ce lieu que l'empereur prit des dispositions concernant les ducs et les peuples tant ceux de Vénétie que de Dalmatie[179]. Quand il les eut renvoyés, l'empereur tint une assemblée avec les premiers et les meilleurs des Francs pour fonder et conserver la paix entre ses fils et procéder à la division du royaume en trois parties, afin que chacun de ses fils sût quelle partie il aurait à protéger et à gouverner, s'il lui survivait. De ce partage on fit un acte écrit[180] que les Francs 806
confirmèrent par serment : pour la conservation de cette institu-

[175] Au début du IX^e^ siècle, la Bohême était divisée en tribus, dont la plus importante était celle des Tchèques. Elles avaient à leur tête des ducs mal connus,

[176] Peut-être Champ-le-Duc, c. Bruyères, arr. Épinal, Vosges, car la *Chronique* a transformé *Kamp* des *ARF* (p. 120) en *Tamp*.

[177] L'ambassade des «ducs» vénitiens est sans doute à mettre en rapport avec l'avènement en 804 d'une nouvelle dynastie ducale favorable aux Carolingiens, celle d'Obeliero (Willeri pour Obelerius dans les *ARF*).

[178] Donat, évêque de Zadar (Zara), *ca* 801-*ca* 806.

[179] Charlemagne a tenté d'établir l'ordre carolingien sur les régions situées au sud de la Drave, sur les cités de la côte dalmate, notamment Zadar [Zara], et sur la Vénétie, ce qui entraîna une réaction (*infra*, III, 18) des flottes «thématiques» de la Sicile, de l'Hellade, de Céphalonie et de celle des Cibyrrhéotes.

[180] Allusion au partage de l'Empire, au début de 806, entre les trois fils de Charlemagne Charles le Jeune, Louis, et Pépin, v. *MGH, Capitularia regum Francorum*, éd. A. BORETIUS et V. KRAUSE, t. I, Hanovre, 1883, n° 45, p. 126-130.

tion de paix tout fut mis par écrit et porté par Éginhard[181] au pape Léon pour qu'il y souscrivît de sa main. Après avoir lu le document, le pape donna son assentiment et le souscrivit de sa propre main. Alors l'empereur envoya l'un et l'autre de ses fils[182] dans le royaume qu'il leur avait assigné ; lui-même se rendit à Nimègue
806, 12 avril en bateau par la Meuse et le Rhin et il y célébra le saint jeûne du carême et la sainte Pâque.

Puis, de retour à Aix, il envoya son fils Charles en Esclavonie, chez les Sorabes de l'Elbe. Au cours de cette expédition, Miliduh[183], duc des Slaves, fut tué. Charles fit alors édifier deux forteresses dans cette région, l'une sur les rives de la Saale, l'autre au bord de l'Elbe. Après avoir pacifié les Slaves, Charles de retour vint à *Sillae*[184] sur les bords de la Moselle rejoindre son père. Ce dernier envoya de nouveau son fils chez les Slaves de Bohême avec des Bavarois, des Alamans et des Burgondes comme l'année précédente, puis le pays des Slaves dévasté, on s'en retourna dans la joie.

Cette même année, Pépin envoya d'Italie une flotte dans l'île de Corse contre les Maures qui la dévastaient. Les Maures, qui n'attendaient pas son arrivée, prirent la fuite. Un des Francs pourtant, Adémar, comte de la cité de Gênes, qui s'était engagé imprudemment contre eux, fut tué. En Espagne, par ailleurs, les Navarrais et les gens de Pampelune, qui les années précédentes étaient passés aux Sarrasins, retournèrent dans la foi du seigneur empereur. Alors l'empereur Nicéphore envoie une flotte commandée par le patrice Nikétas pour reprendre la Dalmatie et les légats qui avaient été envoyés depuis bientôt quatre ans au roi des Perses, passant au milieu des navires grecs, revinrent au port de
806, 25 décembre Trévise, à l'insu des ennemis, et l'empereur célébra la Noël du Seigneur à Aix.

[181] Éginhard (v. 770-840), élevé à Fulda, nourri au Palais, s'est vu confier quelques missions diplomatiques par Charlemagne.

[182] Il s'agit de Louis, roi d'Aquitaine et de Pépin, roi d'Italie. Charlemagne garde Charles le Jeune avec lui.

[183] Miliduh, duc des Sorabes au début du IX^{e} siècle.

[184] Celles, sur la rive droite de la Meuse, près de Dinant ou plutôt Seilles sur la rive gauche de la Meuse, entre Namur et Huy, prov. Namur, Belgique.

19. L'année précédente, le 4 des nones de septembre, il y eut une éclipse de lune alors que le soleil était dans le seizième décan du signe de la Vierge et la lune dans le seizième décan des Poissons. En cette année donc, l'an de l'incarnation du Seigneur 807[185], la veille des calendes de février, la lune était dans son 17e jour et la planète Jupiter parut pour ainsi dire lui passer par son travers et le 3 des ides de février il y eut une éclipse de soleil à midi, les deux astres se trouvant dans le vingt-cinquième décan du Verseau. Il y eut à nouveau une éclipse de lune le 4 des calendes de mars et la même nuit apparurent des astres éclatants d'une taille extraordinaire, le soleil se tenant dans le onzième décan des Poissons et la lune dans le onzième décan du signe de la Vierge. Le 16 des calendes d'avril, la planète Mercure apparut sur le soleil comme une petite tache noire qui se trouvait cependant légèrement au-dessus du centre de cet astre, phénomène qu'on observa chez les Francs pendant huit jours. Mais, à cause des nuages, on ne put pas noter le moment de l'entrée et de la sortie. Au mois d'août, le 11 des calendes de septembre, il y eut une éclipse de lune à la troisième heure de la nuit, alors que le soleil se tenait dans le cinquième décan du signe de la Vierge et la lune dans le cinquième décan des Poissons. Ainsi depuis septembre de l'année précédente jusqu'à septembre de la présente année, il y eut trois éclipses de lune et une seule de soleil.

807, 31 janvier
807, 11 février
807, 27 février
807, 17 mars
807, 22 août
807, septembre

Ratbert, envoyé de l'empereur, qui revenait d'Orient, mourut alors et le légat du roi des Perses appelé Abdella[186], se présenta à l'empereur avec les moines de Jérusalem, légats du patriarche Thomas, à savoir Georges et Félix, abbé du Mont des Oliviers, cousin du patriarche, apportant des présents que le roi des Perses avait envoyés à l'empereur : un pavillon et des tentes d'entrée de diverses couleurs, d'une taille et d'une beauté remarquables, toutes en toile fine avec des cordes. En outre des étoffes de soie très précieuse, des parfums, des aromates, des baumes et une horloge de bronze doré dont le cours des douze heures était actionné par l'écoulement de l'eau d'une clepsydre, avec un nombre égal de petites boules d'airain qui tombaient à la fin des heures et faisaient tinter dans leur chute un timbre placé au-dessous. Il y avait sur

[185] La date est un ajout au texte-source.
[186] Il s'agit du calife de Bagdad Harûn al-Raschîd (806-809).

cette horloge douze cavaliers qui, à la fin des douze heures, sortaient de douze fenêtres et fermaient par l'élan de leur sortie ces douze fenêtres qui auparavant étaient ouvertes, et dans cette horloge, il y avait beaucoup d'autres choses qu'il serait trop long d'énumérer. Il apportèrent en outre deux candélabres d'airain d'une grosseur et d'une taille remarquables ; tout cela fut apporté à l'empereur au palais d'Aix. L'empereur retint quelque temps le légat et les moines auprès de lui, puis s'éloigna pour vaquer à d'autres affaires et leur ordonna d'attendre là le temps de la navigation.

Il envoya cette même année Burchard, son connétable, avec la flotte en Corse pour la défendre contre les Maures. Car les Maures, selon leur habitude, partis d'Espagne, débarquèrent en Sardaigne, y furent vaincus dans un combat contre les Sardes et cinq mille d'entre-eux furent tués ; de là ils parvinrent en Corse. Ils y affrontèrent Burchard, furent vaincus et mis en fuite après avoir perdu treize navires. Cette année-là, les Maures éprouvèrent partout une fortune contraire, comme ils l'avouaient eux-mêmes, du fait que l'année précédente, contre toute justice, ils avaient enlevé soixante moines dans l'île de Pantellaria pour les vendre en Espagne. Grâce à la générosité du seigneur empereur Charles, ces derniers retournèrent chez eux. Quant au patrice Nikétas qui stationnait avec la flotte de Constantinople en Vénétie, après avoir traité avec le roi Pépin et conclu une trêve jusqu'au mois d'août, il quitta son mouillage et repartit pour Constantinople. Et le seigneur empereur célébra la Noël du Seigneur et Pâques à Aix[187].

20. En ce temps-là, il y eut un hiver très doux et très malsain ;
806, 16 avril au début du printemps, l'empereur se rendit à Nimègue. Il y passa le carême et célébra Pâques, et retourna à Aix. Et parce qu'on avait annoncé que Godfrid, roi des Danois, était passé avec son armée chez les Abodrites, il envoya Charles, son fils, sur l'Elbe avec une solide troupe de Francs et de Saxons, en lui donnant l'ordre de résister à ce roi insensé, s'il tentait de franchir les frontières de la Saxe. Mais le roi des Danois, après avoir emporté et pris quelques forteresses des Slaves, quand il apprit l'arrivée des

[187] Invention d'Adémar qui, au début du chapitre suivant (20), revient au texte des *ARF* (p. 114) selon lequel l'empereur a célébré Pâques à Nimègue avant de retourner à Aix.

Francs, s'en retourna chez lui non sans dommage. Il avait déjà chassé Thrasik, duc des Abodrites, suspendu à une potence Godelaib[188], un autre duc, pris par ruse, et rendu tributaires les deux tiers des Abodrites, mais il perdit dans l'action les meilleurs et les plus résolus de ses guerriers ainsi que son neveu Rainald, tué avec de nombreux Danois de la classe la plus élevée dans l'assaut d'une citadelle. Cependant le fils de l'empereur ayant fait jeter un pont sur l'Elbe, se précipita sur les Lingons[189] et les Smeldings[190] qui étaient passés aux côtés des Danois et, après avoir porté partout le ravage chez eux, il repassa le fleuve, se retira en Saxe avec une armée intacte. Dans l'expédition se trouvaient avec Godfrid des Slaves appelés Wilzes[191] qui, à cause des vieilles haines qu'ils entretenaient contre les Abodrites, s'étaient joints spontanément à ses troupes et qui comme lui s'enfuirent. Godfrid, après avoir détruit l'entrepôt situé sur le rivage de l'Océan qu'on appelle en langue danoise *Reric* et qui fournissait à ce royaume de grandes ressources par le versement de taxes portuaires, et gagné le port de *Liestrop*[192], y fit construire un retranchement partant du bras de mer oriental qu'ils appellent *Ostarsalt* jusqu'à l'Océan occidental et longeant toute la rive : il n'y laissa qu'une seule porte pour permettre l'entrée et la sortie des chars et des cavaliers[193].

Pendant ce temps le roi des Northumbriens, c'est-à-dire d'Irlande, île de Bretagne[194], nommé Eadulf, chassé de son trône, vint trouver l'empereur pendant le séjour de ce dernier à Nimè-

[188] Godelaib, prince des Abodrites.

[189] Linnes et Lingons, tribu des Abodrites vivant au-delà de l'Elbe, sur la rive gauche de l'Oder.

[190] Les Smeldings sont une tribu polabe vivant sans doute sur la rive droite de l'Oder.

[191] Peuple slave, vivant au-delà de l'Elbe, au sud du territoire des Abodrites.

[192] *Reric* est un *portus* slave, situé sans doute à Lübeck/Alt Lübeck, Schleswig-Holstein, Allemagne. Godfrid a voulu détruire un entrepôt rival de Hedeby (*Sliesthrop*, v. *supra*, n. 173).

[193] Il s'agit du Danevirke, retranchement de terre et fossé, traversant l'isthme danois de la Schlei, sur la Baltique (*Ostarsalt*), à l'Océan occidental (mer du Nord). La porte a dû être aménagée pour l'axe nord-sud, «la route des armées».

[194] Adémar, en ajoutant au texte-source «c'est-à-dire l'Irlande», a mal compris le passage des *ARF* (p. 126 : «Le roi de Northumbriens de l'île de Bretagne, nommé Eardulf»). La confusion entre la Northumbrie et l'Irlande peut s'expliquer par les liens étroits qui unissaient les Irlandais à la Northumbrie. Il existe un roi de Northumbrie nommé Eardwulf à la fin du VIII[e] siècle et au début du suivant, mais il quitte le pouvoir en 808 pour prendre l'habit monastique.

gue. Et, après lui avoir dévoilé son affaire, il gagna Rome, puis, à son retour de Rome, reconduit par des légats du pape et du seigneur empereur dans son royaume, il y fut accueilli avec honneur. C'est Ardulf, diacre de cette Bretagne et Saxon de naissance, qui fut légat du pape et Rotfrid[195] et Nantarius[196], deux abbés, furent les légats de l'empereur. Quant à l'empereur, après avoir fait construire par ses légats deux forteresses sur l'Elbe et y avoir placé une
809, 8 avril garnison pour les protéger contre les incursions des Slaves, il passa l'hiver à Aix et y célébra la Noël du Seigneur et la sainte Pâque.

21. Alors la flotte expédiée de Constantinople fit escale d'abord en Dalmatie puis à Venise. Elle fit voile ensuite vers l'île de Comacchio et engagea le combat avec la garnison de la forteresse franque ; vaincue et mise en fuite, elle revint à Venise. Alors que le duc Paul, commandant de la flotte[197], entreprenait des démarches auprès du roi Pépin pour rétablir la paix entre les Grecs et les Francs, comme s'il en avait reçu l'ordre, Wilarenus et Beatus, ducs de Vénétie, lui tendaient des embûches : ayant appris leur perfidie, il se retira. D'autre part, le seigneur roi Louis, pénétrant en Espagne, mit le siège devant la cité de Tortosa, située au bord de l'Èbre. Au bout d'un mois, voyant qu'il ne pourrait la prendre rapidement et que toute l'Espagne des Sarrasins se rassemblait contre lui, il leva le siège et se retira en Aquitaine avec une armée intacte[198]. Quand les envoyés du pape et de l'empereur revinrent de chez les Irlandais, l'un d'eux, Ardulf, fut capturé par des pirates et conduit en Bretagne, puis, racheté par un homme du roi d'Irlande, il revint à Rome[199]. Tous les autres regagnèrent sains et saufs la Francie. C'est alors que les Grecs appelés Orobiotes[200] ravagèrent *Populonium*[201], cité de Toscane. Les Maures aussi,

[195] On ne sait pas de quelle abbaye Rotfrid était abbé en 808. Peut-être est-ce le même personnage qui devint abbé de Saint-Amand sous Louis le Pieux (821-828), Ph. DEPREUX, *Prosographie de l'entourage de Louis le Pieux (781-840)*, Sigmaringen, 1997 (Instrumenta, 1), p. 370 n. 5. Cet ouvrage nous a été très utile pour les notes concernant le règne de Louis le Pieux.

[196] Abbé de Saint-Omer (*ca* 806-*ca* 818).

[197] *Supra*, n. 179.

[198] Les *ARF* dissimulent l'ampleur du désastre de la campagne de 809 contre Tortosa.

[199] Aldulf a été racheté par le roi de Mercie Ceonwulf († 819).

[200] Ces Grecs étaient peut-être originaires des montagnes de Calabre ou de Sicile.

[201] Près de l'*oppidum* de Piombino, en face de l'île d'Elbe, prov. de Libourne, Toscane, Italie.

venus d'Espagne, attaquèrent la Corse ; le samedi saint de Pâques, ils mirent à sac une cité, n'y laissant que l'évêque et quelques vieillards et malades. 810, 30 mars

Pendant ce temps Godfrid, roi des Danois, fit mander par des marchands qu'il avait appris que l'empereur était en colère contre lui en raison de l'expédition militaire menée contre les Abodrites l'année précédente et parce qu'on lui reprochait la rupture du traité : il demanda qu'on tînt une assemblée des comtes francs et des siens aux limites de son royaume, au-delà de l'Elbe, déclarant qu'il offrirait réparation au seigneur empereur s'il avait mal agi à son égard. Il craignait en effet que le seigneur empereur Charles n'envoyât l'armée contre les Danois[202]. L'empereur ne refusa pas l'assemblée qu'il lui proposait au-delà de l'Elbe mais le plaid ne se termina pas bien et on se sépara. Alors Thrasik, duc des Abodrites, demanda de l'aide à l'empereur pour son fils qu'il avait dû livrer malgré lui à Godfrid. L'empereur envoya avec lui des Saxons contre les Wilzes qui mirent le feu à leurs champs, firent périr la population par le fer et revinrent avec un grand butin. De même les Francs et les Saxons emportent la très grande cité des Smeldings, et par ces succès tous ceux qui avaient abandonné l'empereur reviennent sous son autorité.

22. Après ces événements, l'empereur revenu des Ardennes à Aix, tint concile au mois de novembre au sujet du Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils[203]. Un certain Jean, moine de Jérusalem, avait été le premier à soulever cette question. Pour résoudre ce problème, on envoya à Rome au pape Léon Bernaire[204], évêque de Cologne, Asius, évêque de Worms, et Adalhard, abbé du monastère de Corbie. Il fut aussi question dans ce concile du bon état des églises et de la manière de vivre de ceux qui y servent Dieu. Cependant on ne prit aucune décision, en raison, semble-t-il, de l'importance du sujet.

[202] La phrase est une addition au texte-source.

[203] En 806, pour s'opposer à Byzance, Charlemagne fit chanter le *Credo* dans sa chapelle d'Aix avec l'addition : *Filioque procedit*. En 809, il obtint que la doctrine de la double procession du Saint-Esprit fût confirmée par les Pères du concile d'Aix.

[204] Adémar a intercalé entre Bernaire ou Bernhar, évêque de Worms (*ca* 809-21 mars 826) et non de Cologne et l'abbé de Corbie un Asius, évêque de Worms (?).

Par ailleurs l'empereur, ayant été largement informé de la vantardise et de la superbe du roi des Danois, décida de faire construire une cité au-delà de l'Elbe et d'y placer une garnison de Francs. Pendant qu'il réunissait en Gaule et en Germanie une armée dans ce but et qu'il donnait l'ordre d'acheminer par la Frise vers le lieu choisi des gens pourvus d'armes et de tout le matériel nécessaire à cet effet, Thrasik, duc des Abodrites, fut tué par trahison dans l'entrepôt de *Reric* par les hommes de Godfrid. Mais après avoir recherché un emplacement pour la fondation de la cité, l'empereur désignant le comte Acbert pour la réalisation de ce projet, lui donna l'ordre de passer l'Elbe et d'occuper ce lieu. Il est situé sur les bords de la Stör et appelé Itzehoe : Acbert et des comtes Saxons en prirent possession vers les ides de mars, on
810, mars commença la construction des fortifications et on construisit la très puissante cité d'Itzehoe.

En ce temps-là mourut le comte Aureolus, issu de la lignée de Félix Aureolus[205], comte de Périgueux, qui, pour veiller aux relations entre l'Espagne et la Gaule, résidait au-delà des Pyrénées, près de Huesca et de Saragosse[206], et 'Amrûs, gouverneur de Saragosse et de Huesca se jeta sur sa circonscription et plaça des garnisons dans ses forteresses. Puis, ayant envoyé une ambassade à l'empereur, il l'assura qu'il voulait se rendre à lui avec tous les siens. C'est alors que se produisit une éclipse de lune.

'Amrûs, gouverneur de Saragosse, demanda aux légats de l'empereur venus jusqu'à lui la tenue d'une conférence entre lui et les gardes de la frontière hispanique, promettant que dans cette assemblée il se placerait sous l'autorité de l'empereur avec tous les siens. L'empereur accepta mais, pour différentes raisons, l'affaire resta inachevée. Les Maures, venus de toute l'Espagne, abordèrent avec une très grande flotte d'abord en Sardaigne puis en Corse, et, ne trouvant aucune garnison dans cette île, ils la soumirent presque entièrement.

[205] «issu de la lignée de Félix Aureolus» est un ajout au texte-source.

[206] Le comte Aureol († 809), contôlait sans doute le *Puerto del Palo* et le Somport, au nord de Huesca et de Saragosse, v. Ph. SÉNAC, *La frontière et les hommes, supra,* p. 141 n. 74, p. 271-273. On ignore si Aureol descendait réellement de Felix Aureolus, père de saint Cybard, mais l'information n'est pas forcément inexacte, selon Philippe Sénac (p. 272).

Pendant ce temps, le roi Pépin, irrité par la perfidie des ducs de Vénétie, donna l'ordre d'attaquer Venise sur terre et sur mer. Après avoir soumis Venise et reçu la reddition de ses ducs, il envoya sa flotte ravager la côte de Dalmatie. Alors que Paul, préfet de Céphallonie[207], arrivait avec la flotte d'Orient pour porter secours aux Dalmates, la flotte royale regagne ses bases ; et 810, 6 juin
Rotrude[208], fille aînée de l'empereur, mourut.

L'empereur encore à Aix et qui se préparait à envoyer une expédition contre le roi Godfrid, apprit la nouvelle qu'une flotte de deux cent navires normands avaient débarqué en Frise et que toutes les îles bordant le rivage frison avaient été dévastées. Et parce que déjà leur armée était toute proche, qu'elle avait par trois fois livré combat aux Frisons, que les Danois victorieux leur avaient imposé un tribut et qu'en raison de ce tribut, cent livres d'argent avaient déjà été versées par les Frisons, le roi Godfrid était retourné chez lui. Tout cela était vrai. L'empereur, très en colère, leva une armée dans toutes les régions de son empire et lui-même quitta son palais sans délai, voulant dans un premier temps s'avancer au-devant de la flotte, puis ayant traversé le Rhin en un lieu appelé *Lippias*[209], il attendit le gros de l'armée. Pendant qu'il y demeurait quelques jours, l'éléphant, envoyé par le roi des Sarrasins Aaron[210], périt de mort subite. Après avoir rassemblé l'armée, le roi se dirigea rapidement vers l'Aller et établit son camp au bord du fleuve *Corug* [211], affluent de la Weser : c'est là qu'il attend le roi Godfrid pour la bataille. En effet ce roi des Danois, gonflé d'un vain espoir de victoire, se vantait de vouloir se mesurer avec le seigneur empereur en bataille rangée. L'empereur l'attendait depuis quinze jours à cet endroit quand des messagers se présentent à lui pour dire que la flotte qui ravageait le pays des Frisons est repartie, que le roi Godfrid a été tué par un de ses gardes et que la forteresse dite *Obvoki*[212], située sur l'Elbe,

[207] C'est une des premières mentions, semble-t-il, du thème de Céphallonie qui embrasse les îles Ioniennes,
[208] Fille de Charlemagne et d'Hildegarde. Mariée, en 800, à Rorgon, comte du Maine.
[209] *Supra,* n. 82.
[210] *Supra,* n. 160.
[211] Addition d'Adémar : est-ce l'Ocker [Oker], affluent de l'Aller et non de la Weser?
[212] *Hohvoki* dans *ARF,* p. 131, peut-être Büchen, kr. de Herzogtum Lauenburg, Schleswig-Holstein, Allemagne.

où se trouvait Eudes, légat de l'empereur, avec des Saxons orientaux avait été prise par les Wilzes, et que le roi Pépin, son fils, était mort[213]. Deux autres délégations se présentèrent aussi à lui, l'une de Constantinople, l'autre de Cordoue, pour faire la paix avec l'empereur[214]. Après les avoir reçues et avoir remis en ordre la Saxe, il regagna la Francie. Il y eut pendant cette campagne une telle épizootie bovine que presque toute l'armée était anéantie. Et ce n'est pas seulement là où se trouvait qu'elle frappa mais la mortalité bovine se répandit largement aussi dans toutes les provinces soumises à l'empereur. De retour à Aix, l'empereur, au mois
810, octobre d'octobre, donna audience aux susdites légations et fit la paix avec l'empereur Nicéphore et avec Ambulaz[215], roi d'Espagne. Il rendit en effet la Vénétie à Nicéphore et reçut le comte Ainricus jadis fait prisonnier par les Sarrasins et dont Ambulaz accepta la libération.

810, 7 juin Cette année-là, il y eut deux éclipses du soleil et de la lune : le soleil, le 7 des ides de juin et le 2 des calendes de décembre, la
810, lune le 11 des calendes de juillet et le 18 des calendes de janvier.
15 décembre L'île de Corse fut prise par les Maures et 'Amrûs, chassé de Saragosse par Ambulaz, fils d''Abd al-Rahmân, fut forcé de s'enfermer dans Huesca. Après la mort de Godfrid, roi des Danois, Hemming[216], fils de son frère, lui succéda au pouvoir et fit la paix avec le seigneur Charles empereur.

23. Après avoir donné congé au spathaire Arsafius, légat de l'empereur [Nicéphore], et l'avoir renvoyé, l'empereur envoya des légats à Constantinople pour confirmer cette paix, à savoir Heito, évêque[217], Hugues[218], comte de Tours, Aio[219], comte de Frioul,

[213] Pépin, fils de Charlemagne, roi d'Italie, est mort en 810.
[214] Il est intéressant de constater que Constantinople et Cordoue font au même moment le même effort de rapprochement avec Charlemagne. Les Byzantins n'ont conclu la paix qu'en 812.
[215] Al-Hakam, émir de Cordoue de 796 à 822.
[216] 810-812.
[217] Heito, évêque de Bâle († 17 mars 836) figure aussi en 811 dans le testament de Charlemagne.
[218] Hugues, comte de Tours, attesté depuis 807, fera une brillante carrière sous Louis le Pieux, † 836.
[219] Aio est attesté comme comte depuis 804 (DEPREUX, *Prosopographie*, p. 149).

ainsi que Léon, spathaire de l'empereur [Nicéphore] et Wilericus[220], duc de Vénétie. L'empereur et Hemming, roi des Danois, convinrent de faire la paix : à cause de la dureté de l'hiver qui bloquait les voies de communication entre les parties, la paix jurée fut observée sans déposer les armes, jusqu'à ce qu'au retour du printemps, les routes rouvertes, des deux côtés, Francs et Danois soient réunis, douze grands pour chaque partie qui, selon leur rite et leur coutume, confirmèrent la paix par des serments. Ce furent douze comtes francs et douze comtes danois qui jurèrent la paix.

Alors l'empereur, après avoir confirmé la paix avec Hemming, tint son plaid à Aix et divisa l'armée de son royaume en trois corps : l'un au-delà de l'Elbe contre les Lingons dont il ravagea le territoire, qui reconstruisit la forteresse d'*Obvoki*[221] au bord de l'Elbe, détruite l'année précédente par les Wilzes ; l'autre en Pannonie contre les Huns, la troisième contre les Bretons. Tous, après avoir accompli avec succès leur mission, revinrent sans pertes auprès de l'empereur. Quant à lui, pour inspecter la flotte dont il avait ordonné la construction l'année précédente, il se rendit à Boulogne[222], cité maritime. Et il ordonna de restaurer le phare qui y avait été anciennement construit pour diriger la course des navigateurs et fit allumer au sommet de ce phare un feu nocturne ; puis il se rendit sur l'Escaut, en un lieu appelé Gand[223], inspecta la flotte construite et, à la mi-novembre, il regagna Aix où se présentèrent à lui les légats du roi Hemming porteurs de présents et de paroles de paix. Vinrent aussi de Pannonie à Aix avec des présents les princes, ducs et grands des Slaves qui habitaient près du Danube. Charles, fils aîné du seigneur empereur, mourut et l'empereur passa l'hiver à Aix. 811, novembre 811, 4 décembre

24. Peu de temps après, mourut Hemming, roi des Danois. Comme Sigfrid, neveu[224] de Godfrid, et Anulo, neveu du roi

[220] *Supra*, n. 177.
[221] *Supra*, n. 212.
[222] Boulogne-sur-Mer, ch.-l. arr., Pas-de-Calais.
[223] Gand [Ghent], ch.-l. Flandre orientale, Belgique. Gand, au IX^e siècle, est un *portus* important au confluent de la Lys et de l'Escaut.
[224] *Nepos* peut avoir le sens de neveu ou de petit-fils. Ici *nepos* signifie bien neveu.

Harald[225], voulaient prendre sa succession, le combat s'engage entre eux et ils périssent l'un et l'autre. Le camp d'Anulo cependant, ayant remporté la victoire, se donna pour rois ses frères Harald et Regenfred[226], et tous y consentirent. Dans ce combat périrent, de part et d'autre, dix mille neuf cent quarante guerriers. L'empereur Nicéphore, après avoir remporté de nombreuses et insignes victoires dans la province de Mésie, meurt dans un combat contre les Bulgares[227] et Michel[228], son gendre, devint empereur. Il reçut à Constantinople les légats du seigneur empereur Charles qui avaient été envoyés auprès de Nicéphore puis les congédia. Il les fit raccompagner par ses propres légats, Michel, évêque, Arsafius et Theognistus, protospathaires, et il confirma par leur entremise la paix dont Nicéphore avait pris l'initiative. En effet ils se rendirent à Aix auprès de Charles et reçurent de lui dans l'église le texte de la paix[229] : ils l'acclamèrent en langue grecque, l'appelant : «Basileon». Puis, retournant à Rome, ils reçurent à nouveau du pape Léon dans la basilique Saint-Pierre le texte de ce même traité.

812, 26 juillet

Alors l'empereur, après avoir tenu selon la coutume une assemblée générale à Aix, envoya Bernard[230], son petit-fils, en Italie, et parce que courait le bruit d'une flotte venant d'Afrique et d'Espagne pour ravager l'Italie, il ordonna à Wala[231], fils de Bernard, son cousin germain, de se tenir aux côtés de Bernard jusqu'à ce que

[225] Sigfrid, neveu de Godfrid (†810) et Anulo, neveu de Hemming († 812), se disputent le pouvoir et meurent l'un et l'autre.

[226] Harald Klakk, roi du Danemark (812-826 ; † 841) et Reginfred, frère d'Anulo, se partagent le pouvoir.

[227] Ancienne province romaine correspondant aux diocèses de Thrace et de Dacie. Nicéphore Ier fut battu et tué par les Bulgares de Kroum le 26 juillet 811.

[228] Michel Ier Rangabé (2 oct. 811-813), n'était pas le gendre mais le beau-frère de Nicéphore.

[229] Les négociations aboutirent à un accord oral. Le traité définitif, conclu en 812 dans la chapelle d'Aix, reconnaissait le couronnement de Noël 800 et rendait à l'Empire d'Orient Venise, la côte dalmate sauf l'Istrie, ainsi qu'une partie de la Croatie.

[230] Bernard, fils illégitime de Pépin d'Italie († 810), roi d'Italie (813-818). Sur la portée de cette décision qui remettait en question le partage de 806, v. K. F. WERNER, Hludovicus Augustus. Gouverner l'Empire chétien – Idées et réalités, in *Charlemagne's heir. New perspectives on the reign of Louis the Pious (814-840)*, éd. P. GOODMAN et R. COLLINS, Oxford, 1990, p. 3-123, ici p. 31 suiv.

[231] Wala, *consobrinus* de Charlemagne, fils de son oncle paternel Bernard, frère de Pépin, comte de Corbie, a joué un rôle de premier plan à la cour dans les dernières années du règne de Charlemagne.

la suite des événements eût apporté la sécurité aux nôtres. Cette flotte arriva en partie en Corse, en partie en Sardaigne ; celle qui avait été poussée vers la Sardaigne fut détruite complètement. Alors la flotte des Normands attaqua l'Hibernie, île des Scots[232], [mais] dans le combat qui s'engagea avec les Scots, une foule innombrable de Normands fut exterminée et ils repartirent en s'enfuyant honteusement. La paix fut conclue entre Ambulaz, roi des Sarrasins et le seigneur empereur Charles et avec Grimoald, duc des Bénéventins qui payèrent un tribut de 25 000 sous d'or. Alors il fit une expédition chez les Wilzes et reçut d'eux des otages. Quant à Harald et Reginfred, rois des Danois, ils envoient une ambassade à l'empereur, demandent la paix et le prient de leur remettre leur frère Hemming. Il y eut cette année le jour des ides de mai, après midi, une éclipse de soleil. Et l'empereur passa l'hiver à Aix.

Au début du printemps également, il envoya Amalaire[233], évêque de Trêves, et Pierre, abbé du monastère de Nonantola[234], à Constantinople pour confirmer la paix avec l'empereur Michel. Ensuite, après avoir tenu une assemblée générale à Aix, il posa la couronne sur son fils Louis, roi d'Aquitaine, et l'associa à la dignité impériale ; quant à Bernard, son petit-fils, fils de Pépin, son fils, il lui donna le gouvernement de l'Italie et ordonna de l'appeler roi. Sur l'ordre du seigneur Charles empereur, les évêques se réunirent en conciles dans toute la Gaule pour corriger l'état des églises. Le premier fut convoqué à Mayence, le second à Reims, le troisième à Tours, le quatrième à Chalon, le cinquième à Arles. Les constitutions faites dans chacun d'eux furent examinées en présence de l'empereur : qui veut les connaître peut les trouver dans ces cités mêmes, quoiqu'il y en ait toutefois des copies dans les archives du palais[235]. 813 813, 11 septembre

[232] La victoire des Scots, en 812, n'est qu'un événement mineur dans une longue série d'attaques norvégiennes contre l'Irlande.

[233] Amalaire de Metz, né vers 775, promu archevêque de Trêves (*ca* 809/813), administrateur de Lyon en 835, puis déchu de sa charge par le synode de Quierzy (838), † à Metz v. 850.

[234] L'ambassade d'Amalaire et de Pierre, abbé de Nonantula (prov. Modène, Émilie-Romagne, Italie), auquel Amalaire adressa son poème *Versus marini*, avait été envoyée par Charlemagne en 813 pour faire ratifier par l'empereur d'Orient le traité, approuvé à Aix en 812. L'ambassade fut reçue par Léon l'Arménien qui avait renversé Michel I^er^. Louis le Pieux a reçu le traité définitif en 815.

[235] V. *MGH, Legum sectio, Concilia,* II, *Concilia aevi Karolini,* t. I, éd. A. WERGMINGHOFF, Hanovre, 1908, p. 245-306.

Ensuite l'empereur envoya les grands des Francs et du pays des Saxons au-delà de l'Elbe sur les frontières des Normands, pour faire la paix avec ces derniers à la demande de leurs rois, et pour leur rendre leur frère. Ils y rencontrèrent seize des grands des Danois et, après qu'on eût prêté serment de part et d'autre, la paix fut confirmée et le frère des rois leur fut rendu. D'ailleurs les Danois s'en allant pour la *Westerfulde*[236], région la plus reculée de leur royaume, située entre le nord et l'ouest et qui regarde l'extrémité septentrionale de la Bretagne, la soumirent entièrement. A leur retour, d'autres Danois avec les fils du roi Godfrid, leur préparant un piège, les combattirent et les chassèrent du royaume.

En outre, comme les Maures revenaient de Corse en Espagne avec un important butin, Ermengaire[237], comte d'Ampurias, leur dressa une embuscade à Majorque et s'empara de huit de leurs navires dans lesquels il trouva cinq cents captifs chrétiens et davantage. Les Maures, voulant se venger, dévastent Civitavecchia[238], cité de Toscane et la province de Narbonne. De là, ils attaquèrent la Sardaigne et engagèrent le combat avec les Chrétiens : vaincus, ayant perdu beaucoup des leurs, ils s'en retournèrent en fuyant.

Cependant l'empereur Michel qui avait pris l'offensive contre les Bulgares fut vaincu et, à son retour, il déposa la couronne et se fit moine, disant que sa défaite le rendait indigne du pouvoir. À sa place Léon[239], fils du patrice Bardas, fut élevé à l'empire. Quant à Kroum, roi des Bulgares, qui avait tué l'empereur Nicéphore deux ans auparavant et chassé Michel de Mésie, emporté par ses succès, il mit le siège avec une grande armée devant Constantinople et dressa son camp près d'une porte de la cité. L'empereur Léon fit seul une sortie soudaine, se jeta sur lui alors qu'il chevauchait devant les remparts de la ville, et l'ayant blessé grièvement, le força à fuir et à rentrer honteusement dans

[236] Il s'agit de la partie septentrionale du royaume de Danemark.

[237] Ermengaire ou Ermengol, comte d'Ampurias ou d'Empuries dans la Marche d'Espagne, mentionné de 812 à 815 dans les sources.

[238] Civitavecchia, prov. Rome, Latium, Italie. Cette ville n'est pas située en Tuscie (Toscane) mais dans le Latium.

[239] Après la victoire du khan bulgare Kroum, Michel Rangabé fut renversé le 11 juillet 813 et Léon l'Arménien, stratège des Anatoliques, lui succéda à l'Empire (813-820).

sa patrie. Trois jours après son retour dans sa patrie, Kroum mourut de ses blessures[240]. 814, avril

25. Le seigneur très pieux et très glorieux empereur Charles, qui passait l'hiver à Aix, abandonna les affaires de ce monde dans la soixante et onzième année de son âge, la quarante-septième de son règne, la quarante-troisième de la soumission de l'Italie, la treizième de sa désignation comme empereur et auguste, le 15 des calendes de février[241] ; il fut enseveli à Aix dans la basilique de la sainte Mère de Dieu qu'il avait lui-même fait construire. Son corps embaumé, siègeant sur un trône d'or, fut placé sous la voûte du sépulcre, ceint de son épée d'or, tenant dans ses mains, sur les genoux, un évangile à reliure d'or, les épaules inclinées en arrière contre le siège, la tête redressée avec dignité, portant un diadème fixé par une chaîne d'or. Et, posé sur le diadème, du bois de la sainte Croix. On remplit son sépulcre d'aromates, d'épices, de baume, de musc et de nombreux trésors en or. Son corps fut revêtu de ses habits impériaux et son visage sous le diadème couvert d'un suaire. On mit sur sa chair un cilice qu'il portait toujours en secret et, sur ses vêtements impériaux, la besace de pèlerin en or qu'il avait coutume de porter à Rome. Le sceptre d'or et l'écu d'or, que le pape Léon avait consacrés, furent suspendus devant lui et son sépulcre fermé et scellé[242]. Nul ne peut rapporter quelles lamentations et quelle affliction il y eut pour lui par toute la terre car il était aussi pleuré par les païens comme le père du monde. Mais c'est parmi les Chrétiens que les lamentations furent les plus fortes, principalement par tout son royaume. C'est oint de l'huile 814, 28 janvier

[240] La dernière phrase est un ajout au texte-source. En fait, Kroum, grand khan des Bulgares (803-814), qui avait étendu son Empire vers l'Ouest et vers l'Est mourut, victime d'un coup de sang, alors qu'il assiégeait Constantinople.

[241] Charlemagne mourut le 28 janvier 814, au matin, d'une pleurésie, Éginhard, *Vie de Charlemagne,* XXX, éd. et trad. par L. HALPHEN, 4e éd., Paris, 1967 (Les Classiques de l'histoire de France au Moyen Âge), p. 89.

[242] La longue description de la tombe de Charlemagne s'écarte des *ARF* (p. 140) qui ne disent rien de sa sépulture. Les additions de la *Chronique* ont paru fabuleuses (LAIR, *Études critiques,* II, p. 74) ou interpolées (v. Introduction, p. 16, n. 55) mais témoignent de l'admiration que le moine d'Angoulême avait pour l'empereur : v. *infra,* III, 31 la redécouverte de la tombe de Charlemagne en l'an mil. L'intérêt que montre Adémar pour le souverain franc se manifeste aussi par le dessin de *Gamma,* qui représente la tombe de Charlemagne (*Rome, Vatican.* reg. lat. 263, f. 235 r), v. D. GABORIT-CHOPIN, Un dessin d'Aix-la-Chapelle, in *Cahiers archéologiques,* t. 14, 1964, p. 233-235.

sainte par les évêques et muni du viatique[243], après avoir mis en ordre toutes ses affaires, qu'en recommandant son esprit à Dieu[244], il mourut dans la paix, la huit cent quatorzième année de l'incarnation de notre Seigneur Jésus-Christ qui, seul Dieu, vit et règne dans les siècles des siècles.

[243] À l'époque carolingienne, l'onction des malades tend à devenir une extrême-onction – l'expression n'apparaîtra que plus tard – et l'eucharistie à se transformer en viatique, communion à l'heure de la mort, C. TREFFORT, *L'Église carolingienne et la mort. Christianisme, rites funéraires et pratiques commémoratives,* Lyon, 1996 (Collection d'histoire et d'archéologie médiévales), p. 52 suiv.

[244] D'après Lc 23, 46.

LIVRE III

1. Après la mort du glorieux Charles, empereur très chrétien, la nouvelle en fut portée à Louis, son fils, par plusieurs messagers dans la villa de Doué, en Aquitaine, où ce dernier passait alors l'hiver. Il arriva à Aix le trentième jour après le décès de son père, et, avec le consentement et l'approbation de tous les Francs, il succéda à son père. Puis, appliquant tous ses soins à l'administration du royaume qu'il avait reçu, il donna d'abord congé aux ambassades des peuples qui s'étaient rendus auprès de son père et il en accueillit d'autres, venues de la même manière auprès de ce dernier. La principale ambassade avait été envoyée alors de Constantinople. En effet, l'empereur Léon[1], successeur de Michel, ayant congédié l'évêque Amalaire[2] et Pierre[3], abbé, qui, dépêchés auprès de Michel, se présentèrent cependant à lui, envoya avec eux en ambassade au seigneur Charles, Christophe, spathaire, et le diacre Grégoire, porteurs de la copie et de la ratification du pacte et du traité. Leur ayant donné congé, Louis renvoya avec eux à l'empereur Léon, Norbert, évêque de Reggio, et Ricouin[4], comte de Poitiers, pour renouveler l'alliance avec lui et confirmer le susdit pacte. Après la réunion à Aix de l'assemblée générale de son peuple, pour faire justice et soulager le fardeau des populations, il dépêcha des légats dans toutes les parties de son royaume et renvoya dans son royaume, chargé de présents, Bernard, roi d'Italie[5], son neveu, qu'il avait fait venir auprès de lui. Il fit un pacte avec Grimoald, duc de Bénévent, et confirma, dans les mêmes termes que son père, que les Bénéventins donneraient annuellement un tribut de vingt cinq mille sous d'or. Il envoya alors deux de ses fils, Lothaire en Bavière[6] et Pépin en Aquitaine[7]. Harald et Regenfred, rois des Danois, qui l'année précédente avaient été vaincus par les fils de Godfrid et chassés de leur royaume, ayant refait leurs forces, reprirent les hostilités contre eux. Dans cette lutte Regenfred et l'aîné des fils de Godfrid furent

814, 17 février

[1] Léon l'Arménien (813-820).
[2] *Supra*, p. 177, n. 233.
[3] Pierre, abbé de Nonantola († 821).
[4] 814-820. Sur Ricouin, comte de Poitiers, v. éd. BOURGAIN, p. 243.
[5] Fils illégitime du roi d'Italie Pépin Ier ; Louis le Pieux, en lui confirmant son titre, respecte les décisions prises par son père en 812-813, WERNER, *Gouverner l'Empire chrétien* [cit. p. 176, n. 230], p. 37-38.
[6] Fils de Louis le Pieux, empereur (817-855).
[7] Pépin Ier († 838).

tués. Après quoi, Harald qui doutait de ses forces, se rendit auprès de l'empereur et se recommanda dans ses mains. Ce dernier, après l'avoir reçu, lui ordonna de se rendre en Saxe et d'y attendre que l'occasion favorable se présentât où il pourrait l'aider, comme il le lui avait demandé.

814 Le seigneur Louis commença à exercer le pouvoir impérial l'an 814 de l'incarnation du Seigneur, l'année même de la mort de son père. Il donna l'ordre que les Saxons et les Abodrites fussent prêts pour cette campagne, et on tenta à deux reprises pendant l'hiver de franchir l'Elbe. Mais par suite de l'apparition soudaine d'un temps doux, la glace du fleuve ayant fondu, on ne put mener à bien l'entreprise jusqu'à ce qu'après la fin de l'hiver, vers le milieu du mois de mai, un temps plus souriant permît de se mettre en route. Alors, comme on l'avait ordonné pour venir en aide à Harald, tous les comtes Saxons et toutes les forces des Abodrites, avec Baudri[8], légat de l'empereur, traversent l'Eider et parviennent dans le pays des Normands appelé Sinland. Puis, au septième jour de leur progression, ils installent leur camp sur le rivage de l'Océan. Mais les fils de Godfrid avaient deux cents navires et une grande armée qui stationnait dans une île, à trois milles de celle des Saxons. Mais comme ils n'osaient pas se mesurer à l'armée de l'empereur, ni celle-ci à eux, les Saxons ravagèrent les territoires voisins, prirent quarante otages de ces contrées et retournèrent auprès de l'empereur, en Saxe. Ce dernier en effet passait alors l'hiver à Paderborn et y tenait une assemblée générale. C'est là qu'en présence de tous les grands des Slaves orientaux, qui y avaient été députés, on lui apporta la nouvelle que certains grands romains avaient comploté l'assassinat du pape Léon dans la ville de Rome, et, que l'affaire ayant été découverte, tous les responsables de cette conspiration avaient été massacrés sur l'ordre de ce pontife. Comme l'empereur le supportait à regrets, après avoir réglé les affaires des Slaves et d'Harald et laissé ce dernier en Saxe, et qu'il était venu au palais de Francfort, il envoya à Rome pour enquêter sur cette nouvelle Bernard, son neveu, roi d'Italie, qui s'était trouvé précisément en Saxe avec lui. Arrivé à Rome, ce dernier tomba malade. Ce qu'il avait découvert cependant, il le fit

[8] Comte attesté en 815, duc de Frioul (815-828).

savoir à l'empereur par le comte Gérold[9] qui lui avait été adjoint dans ce but comme légat. Les légats du pape, Jean, évêque de *Silva Candida*[10], Théodore, *nomenclator,* et le duc Serge l'accompagnèrent et donnèrent pleinement satisfaction à l'empereur sur tout ce qu'on reprochait à leur maître. Les légats des Sardes vinrent de la cité de Cagliari apportant des présents ; la paix conclue avec Ambulaz[11], roi des Sarrasins, maintenue pendant trois ans, fut rompue comme préjudiciable, et on reprit le combat contre lui. Norbert, évêque, et Ricouin, comte de Poitiers, de retour de Constantinople, apportèrent l'instrument du pacte que l'empereur Léon leur avait donné. Ils racontèrent entre autres qu'un très grave tremblement de terre s'était produit à Constantinople au mois d'août pendant cinq jours entiers : il avait détruit plusieurs édifices de la ville et les populations d'autres cités avaient été écrasées par les ruines. Saintes, cité d'Aquitaine, fut aussi durement secouée, au mois de septembre, par un tremblement de terre qui fit de nombreuses ruines. Le Rhin, grossi de manière extraordinaire par les pluies des Alpes, déborda, et les Romains, voyant que le pape Léon était alité pour cause de maladie, rassemblant une bande armée, abattent d'abord tout ce que ce pape avait fait récemment construire dans les territoires de chacune des cités, puis ils y mettent le feu. Le roi Bernard apaisa cette révolte en envoyant Winigise, duc de Spolète, avec des troupes et il rendit compte à l'empereur, par des légats, de ce qui avait été fait[12]. 815, septembre

2. À la fin de l'hiver, les Saxons orientaux et les Francs reçurent de l'empereur l'ordre de faire campagne contre les Slaves Sorabes : ils exécutèrent ces ordres avec vigueur et réprimèrent sans peine leur audace. En effet, dès la prise d'une seule cité, tout ce qu'il y avait de révolte dans ce peuple s'apaisa après promesse de soumission. Quant aux Basques, qui habitaient au-delà de la Garonne et près des monts pyrénéens, à cause de leur orgueilleux duc Seguin[13] que l'empereur avait contraint à se soumettre pour le punir de sa dépravation, soulevés par leur légèreté habituelle, ils

[9] Comte dans l'est de la Bavière, 811-822.
[10] Jean II, évêque suburbicaire de Silva Candida (823-826), près de Porto.
[11] al-Ḥakam Ier émir de Cordoue (796-822).
[12] La fin du paragraphe est un ajout au texte-source.
[13] Seguin, comte de Bordeaux et duc de Gascogne, destitué en 817.

complotèrent et firent défection, mais ils furent si bien domptés par deux campagnes que reddition et demande de paix leur parurent tardives. Le pape Léon étant mort le 5 des calendes de juin[14], le diacre Étienne[15] fut promu au pontificat et il le fit savoir à l'empereur par deux légats, soucieux de le rencontrer dans les deux mois suivant sa consécration. L'empereur s'avançant au-devant de lui à Reims, le reçut avec beaucoup honneur. Le pape, ayant fait connaître les raisons de sa venue et célébré une messe, lui posa le diadème sur la tête[16]; puis, comblé de présents par l'empereur, et ayant réglé les intérêts de l'Église, le pontife regagna Rome, et l'empereur le palais de Compiègne. C'est là qu'il reçut les légats d''Abd al-Rahmân[17], fils du roi Ambulaz, envoyés d'Espagne auprès de lui. Au bout de vingt jours à Compiègne, il partit passer l'hiver à Aix.

816, 12 juin

816, octobre

816, août Là il tint concile la troisième année de son règne, indiction 10, l'an de l'incarnation du Seigneur 816; il ordonna de faire une règle pour les chanoines extraite de divers écrits des Pères, et décida qu'elle devait être observée par les chanoines de sorte que, comme les moines se réfèrent au livre de la règle de saint Benoît, de même les chanoines lisent en entier entre eux le livre de vie des clercs. Ce livre, c'est le diacre Amalaire[18] qui, sur l'ordre de l'empereur, en rassembla les éléments qu'il tira de diverses sentences des docteurs. L'empereur lui donna un grand nombre de livres de son palais, pour en extraire les passages qui paraîtraient appropriés, et ainsi, avec les décrets des évêques présents, la vie des clercs fut affermie. Le susdit Amalaire écrivit pour l'empereur un

[14] En fait le pape est mort la veille des ides de juin.

[15] Étienne IV (22 juin 816-23 janvier 817).

[16] Sur l'importance de la cérémonie de Reims, v. WERNER, *Gouverner l'Empire chrétien* [cit. p. 176, n. 230], p. 39-40.

[17] On ne comprend pas pourquoi sont mentionnés ici les légats d'Abd al-Rahmân [II], alors qu' al-Hakam est resté émir de Cordoue jusqu'en 822.

[18] On ne voit pas bien pourquoi Amalaire est appelé ici diacre, alors qu'il était depuis plusieurs années sur le siège de Trèves et qu'Adémar lui donne le titre d'évêque. Peut-être, comme beaucoup d'autres, ignorait-il que le prélat était aussi l'auteur du *De divinis officiis* (copié dans *BNF*, lat. 2400, f. 1-102, v. DELISLE, *Notice sur les manuscrits originaux* [cit. p. 7, n. 3], p. 296-299). Sur la règle d'Aix, v. F. A. M. VAN WAESBERGHE, *De Akense regels voor canonici en canonicae uit 816*, Assen, 1967 (Van Gorcum's Historische Bibliotheek, 83).

livre sur les offices divins, leur diversité et, sur l'ordre des psaumes d'après l'usage antique des clercs[19].

3. Pendant ce temps les légats d''Abd al-Rahmân[20], fils d'Ambulaz, roi des Sarrasins, envoyés de Saragosse, vinrent pour demander la paix : l'empereur les ayant entendus à Compiègne, leur ordonna de le précéder à Aix. Quand l'empereur fut arrivé, il reçut Nicéphore, légat de l'empereur Léon[21], pour l'affaire des Dalmaties. Il ordonna à Nicéphore d'attendre parce que Cadola[22], duc de Dalmatie, était absent mais devait, pensait-on, venir sous peu. À l'arrivée de ce dernier, la discussion eut lieu entre Nicéphore et lui sur les questions soulevées, et parce que l'affaire concernait des Romains et des Slaves et qu'en leur absence elle ne pouvait aboutir, on l'ajourna. Il envoya Augier, neveu du duc Winroch, avec Nicéphore et Cadola en Dalmatie ; il congédia aussi, au bout de trois mois, les légats d''Abd al-Rahmân. 817

Alors les fils de Godfrid, roi des Danois, à cause des attaques continuelles d'Harald, envoyèrent des messagers à l'empereur, réclamant la paix et promettant de la respecter. Mais leurs démarches apparaissant plus feintes que sincères, on n'en tint pas compte comme si elles étaient inutiles, et c'est Harald qu'on aida contre eux. Il y eut une éclipse de lune le jour des nones de février, à la deuxième heure de la nuit, et des comètes firent leur apparition sous le signe de l'Aurige. 817, 5 février

À la mort du pape Étienne, le 8 des calendes de février, Pascal[23], son successeur, envoie à l'empereur une lettre d'excuses dans laquelle il disait que le pontificat lui avait été non seulement imposé contre sa volonté, mais encore contre sa très forte résistance. Il envoya aussi une autre ambassade demandant que fût confirmé avec lui le pacte qui avait été conclu avec ses prédécesseurs, ce que l'empereur fit très résolument. La cinquième férie, 817, 23 janvier 817, 1er avril

[19] Tout le paragraphe est un ajout au texte-source. Le *De divinis officiis* est le *Liber officialis*, éd. J. M. HANSSENS, *Amalarii episcopi opera omnia*, 3 vol., Cité du Vatican, 1948/1950, [Studi e testi, 128-140]).

[20] 'Abd al-Rahmân II, émir d'al-Andalus (822-852).

[21] *Supra*, n. 1.

[22] Ce comte eut la responsabilité de la Marche de Frioul de 817 à 819.

[23] Pascal Ier (25 janv. 817-17 mai 824).

le jour de la Cène du Seigneur, au moment où l'empereur, à Aix, sortait de l'église à la fin de l'office, la galerie s'écroula soudain avec l'étage, sous lui[24], et vingt hommes tombèrent en même temps, certains gravement atteints. Quant à l'empereur, il fut meurtri par la poignée de l'épée qui le ceignait, blessé à l'oreille droite et la cuisse droite contusionnée, près de l'aine, mais grâce aux soins attentifs de ses médecins, il guérit rapidement. En effet, le vingtième jour, il s'adonna à la chasse à Nimègue. À son retour, il tint selon l'usage un synode général à Aix. Il y convoqua les
817, juillet abbés de son royaume, et leur enjoignit d'observer la règle de saint Benoît, et il reprit sous sa main toutes les charges abbatiales afin qu'aucun comte ni évêque ne pût les troubler, et les abbés réglèrent entre eux certains des chapitres, les mirent par écrit et en firent lecture devant l'empereur qui, de sa propre main, les confirma avec les évêques qui étaient là[25]. Dans la même assemblée, il couronna son fils aîné Lothaire et se l'associa à l'empire[26] ; quant à ses autres enfants, avec le titre de rois, il les mit à la tête l'un de l'Aquitaine, l'autre de la Bavière[27].

L'assemblée terminée, alors qu'il gagnait la forêt des Vosges pour chasser, les légats de l'empereur Léon se présentèrent à lui et il les congédia rapidement avec amabilité. On lui annonça la défection des Abodrites et de Sclaomir[28] ; il fit mander aux comtes qui tenaient garnison près de l'Elbe de protéger les territoires qui leur étaient confiés. Sclaomir, en effet, exerçait seul le pouvoir sur les Abodrites depuis la mort de Thrasik, et l'empereur lui avait ordonné de le partager avec Ceadrag[29], fils de Thrasik. Aussi Sclaomir en conçut-il tant d'amertume qu'il affirmait que jamais il ne se rendrait au palais de l'empereur, mais il noua bientôt des

[24] L'accident s'est produit dans la galerie à étage qui reliait la chapelle palatine à la grande salle de réception du Palais d'Aix, v. éd. BOURGAIN, p. 245-246 et M. UNTERMANN, Opere mirabili constructa. Die Aachener «Rezidenz« Karl der Grosse, dans *Kunst und Kultur der Karolingerzeit*, t. III, Mayence, 1999, p.152-164.

[25] De «il convoqua...» à «... l'empire», ajout au texte-source, v. *MGH, Capitularia regum Francorum*, éd. cit. *supra*, p. 165, n. 180, p. 343 suiv., et J. SEMMLER, in *Corpus Consuetudinum monasticarum*, t. I, Siegburg, 1963, p. 372 suiv.

[26] Allusion discrète à l'*Ordinatio imperii* de juillet 817 (*Capitularia*, t. I, n° 136, p. 270) qui affirme l'unité de l'Empire sous la direction du fils aîné de l'empereur.

[27] Les droits de Bernard, roi d'Italie, ne sont pas mentionnés.

[28] Successeur de Thrasik, roi des Abodrites (810-817).

[29] Roi des Abodrites (818-823).

amitiés avec les fils de Godfrid et ensemble ils envoyèrent une armée en Saxe contre l'empereur; leur flotte remonta l'Elbe jusqu'à la forteresse d'Itzehoe, dévasta toutes les rives du fleuve Stör tandis que Sclaomir, conduisant les fantassins normands de Gluomi[30] ainsi que les Abodrites, alla jusqu'à cette forteresse par la voie terrestre; devant la résistance vigoureuse des Francs, renonçant à l'attaque de la forteresse, ils s'éloignèrent.

4. Quand l'empereur fut revenu à Aix après la chasse, on lui annonça que Bernard, son neveu, roi d'Italie, sur le conseil d'hommes mauvais, préparait la tyrannie, que déjà il avait renforcé par des garnisons tous les passages donnant accès à l'Italie, que toutes les cités d'Italie avaient prêté serment sur ses ordres : ce qui était en partie vrai. Mais l'empereur, après avoir levé très rapidement une très grande armée dans toute la Gaule et la Germanie, se hâte d'entrer en Italie. Bernard, peu confiant dans ses affaires, d'autant qu'il se voyait chaque jour abandonné des siens, ayant 817, décembre
déposé les armes, se rendit et dévoila en outre toute l'affaire comme elle s'était passée[31]. Voici les noms des chefs de cette conjuration : Egidius, le premier des amis du roi, Reginhard, son chambrier, Rainier fils du comte Meginher, dont le grand-père Hardrad avait comploté contre l'empereur Charles[32]. Beaucoup d'autres nobles participèrent à ce crime, parmi lesquels Anselme, évêque de Milan[33], Wolfold, évêque de Crémone, Théodulf, évêque d'Orléans[34]. Après la découverte de cette perfidie et de cette conjuration et la capture des séditieux, l'empereur revient à Aix. À la fin du jeûne du Carême, peu de jours après Pâques, les 818, avril
conjurés, et le roi Bernard avec eux, sont condamnés à subir la peine capitale. Le roi Bernard, quand on se jeta sur lui pour le priver de la vue, tira l'épée pour se défendre, tua cinq Francs parmi les plus valeureux et, percé de coups, il mourut. D'autres furent 818, octobre

[30] *Gluomicos Normannos* : Adémar a pris le nom d'un peuple pour celui d'un chef scandinave.

[31] La révolte de Bernard a été provoquée par l'*Ordinatio imperii*, v. T. F. X. NOBLE, The Revolt of King Bernard of Italy in 817. Its Causes and Consequences, in *Studi medievali*, 3ᵉ sér., t. 15, 1974, p. 315-326. La reddition eut lieu à Chalon-sur-Saône.

[32] Reginhard, comte du Palais de Louis en Aquitaine, fils de Meginher que Charlemagne avait placé auprès de son fils pour le guider.

[33] Anselme, métropolitain de Milan depuis 814.

[34] Wofold, 816-818 ; Théodulf, évêque d'Orléans et abbé de Fleury, 798-*ca* 818.

privés de la vue[35]. Quant aux évêques, déposés par décret synodal, l'empereur donna l'ordre de les enfermer dans des monastères. Tous les autres, selon leur degré de culpabilité ou d'innocence, soit il les condamna à l'exil, soit il prescrivit qu'on les fît moines après les avoir tondus.

Ensuite il gagna la Bretagne et tint une assemblée générale à Vannes. De là, ayant attaqué la Bretagne, et pris des forteresses, il la soumit sans peine entièrement. En effet, après que Wiomarc'h qui revendiquait la tyrannie eût été tué par l'empereur, il ne se trouva personne pour résister ou refuser d'appliquer ses ordres. À la fin de cette campagne, l'empereur retourna à Angers, et la reine Ermengarde, son épouse, qu'en partant il avait laissée malade dans cette ville, mourut deux jours après son arrivée. Une éclipse se produisit le 8 des ides de juillet. Et tandis que l'empereur regagnait Aix par Rouen, Amiens et Cambrai et arrivait à Herstal, il vit venir à lui les envoyés du duc de Bénévent, avec des présents. Il y avait là les légats d'autres peuples, ceux des Abodrites, ainsi que Borna [duc des Guduscanes et des Timotchanes][36] qui récemment s'étaient séparés des Bulgares et se rapprochaient de l'empereur. Il y avait aussi les légats de Ljudevit, duc de Pannonie inférieure[37], du comte Cadola[38] et de Marc, gouverneur du Frioul ; les ayant reçus en audience, il les congédia avec égard.

5. C'est pourquoi Sclaomir, roi des Abodrites, contre qui les Saxons et les Francs orientaux avaient été expédiés cette année-là au delà de l'Elbe pour punir sa perfidie, fut conduit prisonnier à Aix par les envoyés de l'empereur : accusé de nombreux crimes dont il ne pouvait se défendre, il fut condamné à l'exil et son royaume donné à Ceadrag, fils de Thrasik. De même Loup le Gascon[39], qui était entré en conflit avec Bérenger[40], comte de

[35] À partir de «le roi Bernard...», Adémar s'écarte du texte des *ARF* pour suivre le récit de l'Astronome dans la *Vita Hludovici imperatoris,* c. 29, éd. G. H. PERTZ, *MGH SS,* II, 1829, p. 623. Bernard, aveuglé, est mort de sa blessure le 3 octobre.

[36] *Bornegodus, Canorum et Timotianorum* corrigé d'après *ARF* (p. 149) en *Bornae, ducis Guduscanorum et Timocianorum.* Borna a réuni sous son autorité des groupes de Croates de Dalmatie et un peuple installé sur le Timok.

[37] Chef des Croates pannoniens.

[38] Cadola, comte ou duc du Frioul représente l'autorité franque.

Toulouse et Warin[41], comte d'Auvergne, et qui vaincu, avait perdu son frère dans le combat, fut violemment mis en accusation par lesdits comtes : incapable de se justifier, il fut envoyé en exil.

L'empereur tint une assemblée à Aix après Noël où furent prises de nombreuses dispositions sur l'état des églises et des monastères[42]. 818/819
On ajouta aussi aux lois, par écrit, certains *capitula* très nécessaires qui faisaient défaut[43]. Après quoi l'empereur, qui avait porté un regard attentif sur les filles des nobles, choisit pour épouse la fille du comte Welf, nommée Judith[44]. Le moine Raban de Mayence[45], maître très savant d'Alcuin, offrit à l'empereur en personne un livre vraiment admirable sur la théologie de la sainte Croix. Bède[46] en effet enseigna Simplicius et Simplicius Raban, qui venu d'au-delà des mers fut accueilli par le seigneur empereur Charles, devint évêque en Francie et enseigna Alcuin ; Alcuin forma l'esprit de Smaragde[47] et Smaragde enseigna Théodulf, évêque d'Orléans qui forma Hélie Scotigène, évêque d'Angoulême[48], lequel enseigna Héric[49] qui laissa l'héritage de la philosophie à Remi[50] et à Hucbald le Chauve[51], moines[52].

[39] Loup-Centulle, chef d'une révolte qui eut lieu, semble-t-il, non en 819 mais en 818.
[40] Bérenger I^er^, comte de Toulouse et du Velay (815-835), fut investi de la Septimanie en 835, lors de la disgrâce de Bernard.
[41] Warin [ou Guérin], comte d'Auvergne en 818, comte de Mâcon en 825.
[42] *Capitulare ecclesiasticum,* in *Capitularia,* éd. cit. *supra*, p. 165, n. 180, t. I, p. 273-280.
[43] *Capitularia,* t. I, n° 139, p. 281 : il s'agit de *capitula* punissant des crimes ou des délits qui portent atteinte à la religion.
[44] Fille de Welf II, comte de Bavière et d'Heilwich, 2^e^ épouse de l'empereur († 843).
[45] Raban Maur, moine et abbé de Fulda, archevêque de Mayence (847-856) n'a pas été le maître mais le disciple d'Alcuin, abbé de Saint-Martin-de-Tours (796-804). Raban Maur a composé vingt-huit poèmes à figures sur la sainte Croix (RABAN MAUR, *Louanges de la Sainte-Croix,* trad. du latin, annoté et présenté par M. PERRIN, Paris/Amiens, 1988).
[46] Moine de Jarrow en Northumbrie (*ca* 672/674-735), dont Adémar connaît certaines œuvres d'exégèse et de comput.
[47] Conseiller de Charlemagne et de Louis le Pieux, abbé de Saint-Mihiel († après 825).
[48] 862-*ca* 875.
[49] Héric, moine de Saint-Germain d'Auxerre (*ca* 841-*ca* 876).
[50] Remi d'Auxerre, disciple d'Héric, moine de Saint-Germain († 2 mai 908).
[51] Hucbald, moine et écolâtre d'Elnone (Saint-Amand), puis de Saint-Riquier et de Reims († 930).
[52] Cette généalogie des savants, ajout au texte source, doit être rapprochée de la note du moine Gautbert, copiée par Adémar (éd. DELISLE, *Notice sur les manuscrits originaux d'Adémar,* p. 311).

En outre l'empereur tint l'assemblée au palais d'Ingelheim et
819, juillet envoya l'armée d'Italie en Pannonie à cause de la rébellion de Ljudevit, mais l'entreprise ne réussit pas. Et Ljudevit, transporté d'orgueil, envoya des légats à l'empereur comme pour offrir la paix mais à certaines conditions. L'empereur les ayant refusées et en ayant adressé d'autres par des légats, Ljudevit, qui persévérait dans la perfidie et même excita les peuples voisins à la guerre, éloigna les Timotchanes de l'empereur, en les persuadant faussement. En outre, au retour de l'armée de Pannonie, Cadola, duc du Frioul, saisi par les fièvres, mourut dans ladite marche. Comme Baudri, désigné à sa place, était entré chez les *Carentani*[53], il rencontra l'armée de Ljudevit. Ce dernier l'attaqua près de la Drave avec une petite troupe et le chassa de cette province après avoir fait de nombreux morts. Quant à Borna, duc de Dalmatie, il affronta avec de grandes forces Ljudevit sur le Kulpa, et, aban-
819, décembre donné par les Guduscanes dès le début de la rencontre, il parvint, cependant, à s'échapper avec l'aide de ses gardes. C'est là que périt Dragamosus, beau-père de Ljudevit, qui avait abandonné son gendre pour se joindre à Borna. Rentrés chez eux, les Guduscanes sont à nouveau soumis par Borna, et Ljudevit, profitant de l'occasion, entré en Dalmatie avec une forte troupe, dévaste tout par le fer et par le feu. Constatant qu'il n'était pas de taille à se mesurer à lui, Borna mit tout à l'abri dans ses fortifications puis, harcelant Ljudevit avec une troupe d'élite, tantôt sur ses arrières, tantôt sur ses flancs, il déchirait ses forces en les attaquant de jour et de nuit, et contraignit enfin Ljudevit, affaibli par de graves pertes, à se retirer du pays, après avoir tué trois mille soldats de son armée et pris plus de trois cent chevaux, sans parler des dépouilles de toutes sortes qu'il arracha ; il envoya le tout par des légats à l'empereur.

6. Dans les régions occidentales cependant, Pépin, fils de l'empereur, sur l'ordre de son père, pénétra en Gascogne avec une armée, en fit disparaître les séditieux[54] et la pacifia si bien qu'il n'y restait aucun rebelle. Par ailleurs Harald, reconduit sur ses navires par les Abodrites sur ordre de l'empereur, regagna sa patrie comme pour y prendre le pouvoir. Deux des fils de Godfrid s'allient avec Harald comme pour régner avec lui ; les deux autres

[53] Habitants de la Carinthie slovène.
[54] Allusion à Loup-Centulle.

sont chassés de leur patrie, le tout par ruse. L'empereur, ayant renvoyé l'assemblée, navigua sur le Rhin, se rendant d'abord à Kreutznach puis à Bingen. De là, il s'en va dans les Ardennes pour chasser, puis revient pour l'hiver à Aix. Au mois de janvier, il tint une assemblée au cours de laquelle on délibéra sur la défection de Ljudevit : on décida d'envoyer trois armées de trois côtés pour ravager son pays. Lors de cette assemblée Bera[55], comte de Barcelone, accusé de fraude et d'infidélité, se mesurant à son accusateur dans un combat à cheval, fut vaincu. Reconnu coupable de crime de lèse-majesté, condamné à la peine capitale, il fut épargné par l'empereur très clément et déporté en exil à Rouen. À la fin de l'hiver, dès que l'herbe offrit du fourrage à la cavalerie, trois armées sont envoyées contre Ljudevit : l'une en provenance de l'Italie pénétra par les Alpes Noriques, l'autre par la province des *Carentani*, la troisième par la Bavière et la Pannonie supérieure. Deux d'entre elles, à savoir celle de droite et celle de gauche, le firent avec retard, l'une car le passage des Alpes était défendu par une troupe ennemie, l'autre parce qu'elle fut gênée par la longueur du chemin et par la traversée de la Drave. Quant à celle du milieu, qui entra chez les *Carentani*, bien qu'elle se fût heurtée en trois endroits à des résistances, par une fortune plus favorable, elle l'emporta à trois reprises sur l'ennemi, et, après avoir traversé la Drave, parvint à ses lieux de destination. Ljudevit ne fit rien pour s'y opposer : il s'enferma, lui et les siens, dans une forteresse très puissante, située sur un lieu escarpé, et n'eut aucun pourparler ni de guerre ni de paix avec les Francs. Mais les armées regroupées en une seule dévastèrent tout le pays par le fer et par le feu et s'en retournèrent sans grand dommage. Mais l'armée qui fit route par la Pannonie supérieure fut durement atteinte au passage de la Drave d'un mal de ventre provoqué par des eaux polluées, et il y eut de très nombreuses victimes. Après le retour de ces trois armées, les habitants de la Carniole, qui vivent sur les bords de la Save et sont voisins de ceux du Frioul, se donnèrent à Baudri. Les *Carentani* firent de même. À cette époque, une paix fut conclue entre l'empereur et Ambulaz[56], roi d'Espagne, mais bientôt rompue et la guerre contre les Sarrasins reprit. Sur la mer italique huit

820, printemps

[55] Comte de Barcelone d'origine wisigothique (801-820), Bera, accusé de trahison, fut banni à Rouen après un duel judiciaire.
[56] *Supra*, n. 20.

navires marchands furent capturés par des pirates, et treize navires de pirates venus des pays du Nord furent mis en fuite par les Flamands : ils se jetèrent sur les côtes d'Aquitaine et retournèrent chargés d'un immense butin.

Cette année-là, à cause de pluies ininterrompues et d'un air amolli par une humidité excessive, une très forte épidémie toucha les hommes et les bêtes de somme ; les blés et les légumineuses, gâtés par des pluies continuelles, ne pouvaient pas être récoltés, et, récoltés, pourrissaient. Il y eut peu de vin, il fut aigre. L'automne fut si contrarié par les inondations des rivières qu'on ne put rien
820, semer avant le printemps. Il y eut une éclipse de lune le 8 des
24 novembre calendes de décembre, à la deuxième heure de la nuit.

Après une assemblée tenue à Quierzy, l'empereur revint à Aix où il tint une assemblée au mois de février, et on y traita de la
821, février guerre contre Ljudevit : trois armées sont formées pour dévaster, l'été suivant, les territoires des rebelles ; on décida de même pour la Marche d'Espagne. Une assemblée est à nouveau convoquée au mois de mai à Nimègue, et on désigne les comtes qui devront s'y
821, mars rendre. Après Pâques donc, l'empereur embarqua sur la Meuse et examina le partage du royaume qui avait été réalisé entre ses fils dans les années précédentes, et il le fit confirmer par les serments de ses grands. C'est là qu'il reçut les légats du pape Pascal, Pierre, évêque de Civitavecchia et Léon *nomenclator*[57], et il les congédia rapidement ; il désigna pour une expédition en Pannonie les comtes présents. Lui-même ne resta que peu de temps à Nimègue et retourna à Aix ; peu de jours après, faisant route par les Ardennes, il se rendit à Trèves et à Metz ; de là, il gagna la forteresse de
821, Remiremont, puis il passa le reste de l'été et la moitié de
automne l'automne à chasser dans les Vosges.

7. Dans l'intervalle mourut Borna, duc de Dalmatie et de
820, Liburnie, et l'empereur désigna à sa place Ladasclave, son neveu[58].
25 décembre Au sujet de la mort de l'empereur Léon, on apprit à l'empereur

[57] Haut dignitaire aveuglé en 823.

[58] Adémar déforme ici le texte des *ARF* (p. 151), qui mentionnent seulement le consentement de l'empereur à la succession. Il suit la *Vita Hludovici imperatoris* de l'Astronome, *Vita Hludowici imperatoris*, c. 34, [éd. cit., *supra*, p. 68, n. 18], p. 625.

Louis qu'il avait été tué dans le palais par la ruse de ses grands et surtout du comte Michel[59] que les prétoriens et les citoyens de Constantinople avaient fait empereur. Alors Fortunat, patriarche de Grado[60], fut accusé devant l'empereur par son prêtre Tibère d'avoir incité Ljudevit à persévérer dans la perfidie, et de lui avoir fourni artisans et maçons pour fortifier des châteaux. Aussi reçut-il l'ordre de se rendre au palais, et lui gagna d'abord l'Istrie, comme s'il s'apprêtait à exécuter l'ordre : de là, feignant de retourner, il se rendit dans la cité de Grado à l'insu des siens, sauf de ceux avec lesquels il avait préparé l'entreprise puis, secrètement, il s'embarqua pour Zadar, cité de Dalmatie, et là il s'ouvrit des raisons de sa fuite à Jean, gouverneur de cette province, qui le mit immédiatement sur un navire et l'envoya à Constantinople[61].

À la mi-octobre une assemblée générale se réunit à Thionville au cours de laquelle Lothaire, fils aîné du seigneur empereur Louis, épousa solennellement, selon la coutume, Ermengarde, fille du comte Hugues[62]. Les légats du pape de Rome, le primicier[63] Théodore et Florus, y vinrent avec des présents. Vinrent également à Thionville les comtes de retour de Pannonie ; ceux-ci, après avoir ravagé les pays des traîtres et de Ljudevit, comme personne ne leur offrait le combat, rentrèrent chez eux. Dans ce plaid, le très clément empereur fit venir à lui ceux qui avaient comploté avec Bernard, son neveu, contre le chef et son royaume, et, leur laissant la vie et les membres, il leur rendit leurs anciennes possessions qui leur avaient été confisquées par un jugement légal. Il rendit à l'abbé Adalhard[64], rappelé d'Aquitaine où il avait été exilé, son abbaye, à savoir Corbie ; il accorda son pardon à Bernier, frère d'Adalhard, et le rendit à ce monastère. Après avoir réglé les affaires et fini de recevoir les serments que les grands, dans leur ensemble, lui avaient prêtés à Nimègue, l'empe-

821, octobre

[59] Michel II (820-829).

[60] Prov. Gorizia, Frioul, Vénétie. L'évêque d'Aquilée s'était réfugié à Grado en 568 et avait pris le titre de *patriarcha Venetiae et Histriae.*

[61] Les cités dalmates avaient été restituées à l'Empire byzantin en 812.

[62] Ermengarde († 837), fille du comte de Tours.

[63] Le primicier est le secrétaire en chef de l'administration romaine et un des principaux dignitaires de la cour pontificale, DAVIS, *The lives* [p. 157, n. 141], p. 241.

[64] Adalhard, abbé de Corbie avait été, avec Wala, un des inspirateurs de la décision de Charlemagne d'envoyer Bernard en Italie en 812/813. Exilé à Saint-Philbert-de-Grand-lieu, il ne retrouva son abbatiat qu'en 821 et mourut en 826.

reur revient à Aix. Quant à son fils Lothaire, après la célébration de ses noces, il l'envoya passer l'hiver à Worms.

Il n'y eut pas cette année-là de rébellion chez les Danois et Harald fut associé au trône par les fils de Godfrid. Par ailleurs Ceadrag, prince des Abodrites, ne s'entendait pas bien avec les fils de Godfrid : aussi Sclaomir, son rival, est-il renvoyé dans sa patrie. Quand ce dernier parvint en Saxe, il tomba malade et mourut après avoir reçu le sacrement du baptême.

L'automne fut alors contrarié par des pluies excessives : un hiver si rude lui succéda que le Rhin, le Danube, l'Elbe et la Seine et tous les autres fleuves en Gaule furent pris si solidement par les glaces, qu'ils purent pendant trente jours porter les charrettes circulant partout comme sur terre, et leur débâcle entraîna de grands dommages pour les hommes.

822 8. L'année suivante, à savoir l'an de l'incarnation du Seigneur 822, en Thuringe, près d'un fleuve, une pièce de terre de 50 pieds de long, de 14 pieds de large, de six pieds de haut, qui avait été soulevée de terre, d'un pied, sans outils tranchants[65], se retrouvait à 25 pieds de son lieu d'origine. Aux frontières des Sorabes, près du lac *Arseo*[66], le sol s'enfla, tel un retranchement, en une levée longue d'une lieue qui se souleva d'elle-même en une nuit.

Winigise, duc de Spolète, déjà vieillard, abandonnant l'habit séculier, devint moine : peu de temps après, atteint par la maladie, il mourut ; Suppon[67], comte de la cité de Brescia, fut choisi pour le remplacer. Le seigneur empereur, sur le conseil des évêques et de ses grands, se réconcilia de nouveau avec ses frères[68] qu'il avait fait tondre malgré eux ; il se confessa publiquement de ces choses, et tout ce qui avait été commis envers Bernard, son neveu, et
822, août envers Adalhard, son abbé, il s'en confessa derechef publiquement

[65] Adémar a déformé le texte des *ARF* (p. 157) en remplaçant *sesquipedali de terra sine manibus et praecisus et sublatus est* par *sublatus est de terra sine manibus precidentibus...*

[66] Peut-être Arendsee, au nord du pays de Magdebourg dans l'Altmark, Saxe-Anhalt, Allemagne.

[67] Suppon, comte de Brescia (Lombardie, Italie), duc de Spolète (822-824).

[68] Louis le Pieux se réconcilie avec ses frères bâtards Drogon, Hugues et Thierry.

et fit pénitence, et tous les actes que lui-même ou son père, le seigneur Charles, avaient perpétrés de manière coupable, contre des personnes, il les amenda avec la plus grande piété[69]. Alors il envoya une armée en Pannonie pour combattre Ljudevit : en apprenant l'arrivée de ces troupes, Ljudevit s'enfuit chez les Sorabes en Dalmatie, tua par ruse un de leurs ducs qui l'avait accueilli, garda sa cité, et envoya des légats à l'armée de l'empereur pour dire qu'il voulait se rendre auprès de lui. Cependant les Saxons, construisent[70] sur l'ordre de l'empereur une forteresse au-delà de l'Elbe qu'on appelle *Delbende*[71], [ct], après avoir chassé les Slaves, ils y mirent des Saxons pour s'opposer à leurs incursions. Alors les 822, automne
comtes de la Marche d'Espagne, franchissant le Sègre[72], pénétrèrent en Espagne, dévastant les champs et incendiant les *villæ,* et ils revinrent avec un important butin. De même en automne les comtes de la Bretagne, dans une expédition contre Wiomarc'h, ravagèrent tout par le fer et par le feu. Quant à l'empereur, gagnant les Ardennes pour chasser, il envoya son fils Lothaire en Italie : il expédia avec lui le moine Wala[73], son parent, frère de l'abbé Adalhard, et Gérung, maître des huissiers du palais[74], afin de conseiller Lothaire pour l'utilité du royaume. Par ailleurs il envoya Pépin en Aquitaine, après lui avoir donné pour épouse la fille de Teutbert, comte du Madrie[75]. L'empereur passa, lui, l'hiver à Francfort, au-delà du Rhin. Il y tint avec la solennité habituelle une assemblée générale annuelle pour l'utilité du 822/823
royaume. C'est à Francfort que se présentèrent à lui avec des présents les légats des Slaves, des Abodrites, des Sorabes, des Wilzes, des Bohémiens, des Moraves, des *Predentani*[76], des Pannoniens,

[69] Allusion à la Pénitence d'Attigny (août 822).

[70] Adémar saccage le texte des *ARF* (p. 158). Pour donner sens à ce passage, il a fallu ajouter *aedificant* et *et*.

[71] Selon les *ARF* (p. 158 n. 6), cette forteresse aurait pris le nom de la forêt de *Delvunder* (Sachsenwald, kr. Lauenbürg, Schleswig-Holstein, Allemagne).

[72] *Rim* pour *Sicorim,* Sègre, affluent de L'Èbre.

[73] Wala, moine de Corbie, demi-frère d'Adalhard (*supra,* n. 64) et donc parent de Charlemagne, était un «spécialiste» des affaires italiennes. Abbé de Corbie à la mort d'Adalhard, il choisit le parti de Lothaire contre son père et mourut le 31 août 836.

[74] Ce dignitaire est mentionné jusqu'en 840-844.

[75] Ringarde, fille de Théotbert ou Teutbert, comte du *pagus* de Madrie, situé entre la Seine, l'Eure et la forêt d'Yvelines.

[76] Slaves de Dacie, apparentés aux Abodrites.

des Normands, ainsi que les légats d'Harald et de Godfrid ; à tous il donna congé et fit édifier un nouveau palais à Francfort.

9. Au mois de mai, il tint à Francfort son assemblée à laquelle
823, mai participèrent tous les nobles de Francie, les Saxons, les Bavarois, les Alamans, les Burgondes, les Aquitains, et ceux qui habitent près du Rhin ainsi que dans beaucoup d'autres provinces. Les frères Milegast et Ceadrag s'opposèrent là devant l'empereur pour le pouvoir royal sur les Wilzes : l'empereur les mit d'accord, les renvoya chez eux après les avoir gratifiés de présents et leur avoir fait confirmer l'accord par serment. Le meilleur était en effet le frère cadet, et ce peuple voulant de ce cadet pour roi avait chassé l'aîné du royaume. C'est pourquoi l'empereur, connaissant la volonté du peuple favorable au cadet, les fit rois également l'un et l'autre. Notons que leur père régna sur les Wilzes sous le nom de Liub[77]. Dans cette assemblée de Francfort, Ceadrag, duc des Abodrites, fut mis en accusation devant l'empereur parce qu'il était infidèle aux Francs et que, convoqué au tribunal de l'empereur, il dédaigna de venir en personne mais lui avait envoyé des légats. Alors l'empereur lui fit parvenir une lettre pour qu'il se présentât à lui, ce qu'il promit de faire par des légats au plus vite.

Quant à Lothaire, qui, sur l'ordre de son père, faisait justice en Italie, au moment où il voulait rentrer, il se rendit à Rome à la prière du pape Pascal. Accueilli avec les plus grands honneurs, il
823, 5 avril fut couronné le jour de Pâques à Saint-Pierre par l'homme apostolique et appelé empereur et auguste, puis il regagna Pavie et revint chez son père. Comme il avait fait connaître à l'empereur qu'il n'avait pas pu faire complètement justice en Italie, ce dernier envoya Adalhard[78], comte du palais, avec l'ordre de s'adjoindre Mauringus, comte de Brescia, et d'achever de faire justice. Il promut à l'évêché de Metz le chanoine Drogon, son frère[79], après élection des citoyens. À Francfort il convoqua une autre assemblée pour le mois de novembre au palais de Compiègne. L'empe-

[77] Roi slave, † *ca* 808.

[78] *Missus* puis comte du Palais (821), duc de Spolète en 824. Mauringus lui succéda pour peu de temps.

[79] Fils bâtard de Charlemagne, Drogon fut nommé évêque de Metz par Louis le Pieux en 823, † 8 déc. 855.

reur avait congédié les grands et déjà s'apprêtait à revenir du plaid lorsque se présentent à lui des légats annonçant que Ljudevit, ayant quitté les Sorabes, est arrivé en Dalmatie chez Liudemuslus, son oncle[80], et que ce dernier l'a tué par fourberie. Arrivent aussi des envoyés rapportant que Théodore, primicier de l'église romaine et Léon, *nomenclator,* son gendre[81], ont été aveuglés dans le palais pontifical du Latran puis décapités, et que la raison en était leur très grande fidélité à Lothaire, le jeune empereur ; certains disaient que c'était le pape Pascal qui avait donné l'ordre. L'empereur expédia peu après Adalungus, abbé de Saint-Vaast[82] et Hunfrid, comte de Coire[83], pour mener une enquête avec les Romains. Avant l'arrivée de ces légats à Rome, se présentèrent à l'empereur les légats du pape, l'évêque Jean[84] et Benoît archidiacre, qui venaient dire que le pape était innocent de la turpitude dont on l'accusait. Il les congédia en répondant qu'il attendait de ses légats qu'ils lui rapportent la vérité. L'empereur, ayant passé le reste de l'été dans le comté de Worms, s'en alla ensuite dans les Ardennes, puis, après les chasses d'automne, il se rendit à Compiègne, aux calendes de novembre comme il l'avait annoncé. À leur arrivée à Rome, les légats ne purent pas découvrir avec certitude ce qui s'était passé parce que le pape Pascal se disculpa par serment avec trente évêques ; il prit la défense des meurtriers parce qu'ils étaient de la «famille» de Saint-Pierre[85], et, condamnant comme coupables de lèse-majesté ceux qui avaient été tués, il proclamait qu'ils l'avaient été à bon droit. Et le pape renvoya à l'empereur avec les légats de ce dernier Jean, évêque, Serge, bibliothécaire, Quirinus, sous-diacre, et Léon, maître de la milice. Et l'empereur, en apprenant comment le pape s'était disculpé, renvoya ses légats, conformément aux usages et ne s'occupa plus de cette affaire.

823, été

823, 1er septembre

[80] En fait, le neveu de Borna (*ARF*, p. 161).

[81] Ces deux dignitaires ont été victimes de leur complaisance envers Lothaire Ier et/ou du mécontement des campagnes romaines.

[82] Adalungus, abbé de Lorsch (804) et de Saint-Vaast (commune Saint-Waast, Nord), de 808 à sa mort le 24 août 837.

[83] Hunfrid, comte de Coire [Chur] (806-823), ch.-l. c. Grisons, Confédération Helvétique.

[84] Il existe un évêque de ce nom à Silva Candida, *supra* n. 10.

[85] Entendons les «soldats-fermiers» de la campagne romaine.

10. Pendant ce temps Ceadrag, duc des Abodrites, vint à Compiègne avec ses grands : en présence de l'empereur, il justifia, avec vraisemblance, le fait qu'il ait tardé à se présenter devant lui, et, bien que coupable à certains égards, il fut cependant gratifié par la clémence impériale de présents et renvoyé dans son royaume. Harald vint des pays du Nord à Compiègne, demandant du secours contre les fils de Godfrid. Mais les comtes Théotaire et Rotmond[86], envoyés des fils de Godfrid, avaient déjà précédé Harald et tout révélé à l'empereur avec soin, et Harald fut déçu dans ses espérances. L'archevêque de Reims, Ebbon[87], qui s'était rendu par l'autorité du pape et de l'empereur pour prêcher le Christ chez les Danois et avait baptisé parmi eux beaucoup de convertis, revint à Compiègne.

823 En cette année, l'an de l'incarnation du Seigneur 823[88], des prodiges apparurent : à Aix, un grand tremblement de terre ; dans la villa de Commercy, une jeune fille de 12 ans se priva de nourriture et de boisson pendant un an, et elle se portait aussi bien qu'une autre femme[89]. En Saxe, dans le comté de *Friszai*[90], vingt-trois *villæ,* furent consumées par un feu céleste, avec hommes et bêtes de somme, et la foudre tomba en plein jour, par un ciel serein, pendant douze journées. Dans un comté d'Italie, au *vicus* de Gravedona, il y avait, peinte dans l'abside de l'église Saint-Jean-Baptiste, une image de la Mère de Dieu tenant l'Enfant Jésus sur son sein, tandis que les mages apportaient des présents : ces peintures à cause d'une trop grande vétusté étaient effacées et on les voyait à peine. Et pendant deux jours l'image de la Mère de Dieu brilla d'un vif éclat, tel un soleil resplendissant, tout comme celle du Seigneur Jésus enfant et que les présents des trois mages ; même les représentations des mages se remirent à briller. Dans de nombreuses régions, la grêle dévasta les récoltes et avec elle tom-

[86] Comtes attestés depuis 811 et 823, le premier étant un «spécialiste des affaires danoises», DEPREUX, *Prosopographie* [*cit.* p. 170, n. 195], p. 385 et 367.

[87] Élevé avec le jeune roi d'Aquitaine, promu à l'archevêché de Reims en oct. 816, il ramena de sa mission au Danemark (822-823) de jeunes enfants danois pour les éduquer dans la foi chrétienne, † 20 mars 851.

[88] La date est un ajout au texte-source.

[89] V. des expériences semblables dans W. BYNUM, *Jeûnes et festins sacrés. Les femmes et la nourritures dans la spiritualité médiévale,* trad. fr., Paris, 1994.

[90] *Firihsazi,* dans *ARF,* p. 102, non identifié.

baient de vraies pierres, mêlées à de grands blocs de terre. Le feu descendait du ciel sur les maisons et les consumait avec les hommes et le bétail. Une grande peste frappa ensuite les hommes dans toute la Francie et il y eut d'innombrables morts de tout âge et des deux sexes.

Alors le roi des Bulgares, sans intention de paix[91], envoya une lettre à l'empereur : en la lisant, très ému par la nouveauté de la chose, parce que jamais auparavant une telle ambassade n'était venue en Francie, pour approfondir l'affaire, il envoya au roi des Bulgares avec les légats de ce dernier Machelmus, comte de Bavière. Un hiver très dur et très long détruisit alors une multitude innombrable d'hommes et d'animaux dans toute la Gaule, l'Italie, chez les peuples barbares et en Espagne. Il y eut une éclipse de lune le 2 des nones de mars, à la deuxième heure de la nuit. On annonce la mort de Suppon, duc de Spolète ; le pape de Rome mourut et par suite d'un conflit, il y eut deux élus à la dignité pontificale, mais, le parti des nobles l'emportant, c'est Eugène, prêtre du titre de Sainte-Sabine[92], qui fut ordonné. Le sous-diacre Quirinus ayant rapporté ces événements à l'empereur, ce dernier, après la réunion de l'assemblée de Compiègne, envoya son fils Lothaire, associé à l'Empire, à Rome, remettre de l'ordre dans le désordre. Ensuite l'empereur gagna la Bretagne avec une armée. Lothaire se met en marche pour l'Italie à la mi-août. Quant au seigneur empereur Louis, après avoir pénétré en Bretagne au début de l'automne, il rejoignit d'abord ses troupes dans la cité de Rennes. Il y divisa l'armée en trois parties ; il confia les deux premières à ses fils Pépin et Louis et garda la troisième avec lui ; il dévasta toute la Bretagne par le fer et par le feu, puis, après avoir passé quarante jours dans cette expédition et reçu les otages qu'il voulut, il revint dans la cité de Rouen le 15 des calendes de décembre. C'est là qu'arrivèrent les légats de l'empereur Michel et que se présenta devant lui Fortunat, patriarche des Vénitiens[93].

824, 6 mars

824, 11 février

824, août

824, 17 novembre

[91] Adémar n'a pas compris le texte des *ARF* (p. 164) et pris le N. qui suit *rex Bulgarorum* pour *non*. Il faut donc comprendre que «le roi des Bulgares N. envoya une lettre à l'empereur pour la paix.» Le roi des Bulgares est le khan Omourtag (814-831) qui, profitant de la paix conclue avec l'Empire byzantin, tourne ses ambitions vers l'Ouest.

[92] Eugène III, pape de 824 à 827.

[93] *Supra*, III, 7, où il est qualifié de patriarche de Grado.

Les légats de l'empereur apportent des présents, demandent la confirmation de la paix ; pour Fortunat ils ne dirent rien. Parmi tous les autres objets de cette ambassade, ils ajournèrent la question de la vénération des images, disant qu'ils allaient à Rome consulter le pape. L'empereur, après les avoir congédiés avec bienveillance, ordonna de les conduire à Rome. Il envoya aussi Fortunat au pape pour qu'on le jugeât ; lui-même retourna à Aix
824, 25 décembre pour y passer l'hiver. Alors qu'il y célébrait la Noël du Seigneur, on lui annonce que les légats du roi des Bulgares étaient en Bavière. Il expédia des envoyés au-devant d'eux et leur donna l'ordre d'y attendre le moment favorable. Mais il permit aux légats des Abodrites appelés *Predecentini*[94], qui habitent la Dacie, près du Danube, et qui se trouvaient là, de se présenter immédiatement à lui. Ceux-ci se plaignaient d'une attaque injuste des Bulgares et demandaient de l'aide contre eux ; il leur ordonna de retourner chez eux et de revenir au moment fixé pour les légats des Bulgares. Après la mort de Suppon, duc de Spolète, Adalhard, comte du palais, reçut ce duché. Mais cinq mois plus tard, pris de fièvre, il y mourut. Mauringus, comte de Brescia, lui fut donné pour successeur, mais il finit sa vie quelques jours après.

Par ailleurs les comtes Ebles et Aznar furent envoyés à Pampelune avec l'armée des Basques : alors qu'ils avaient achevé leur mission et qu'ils se trouvaient sur le chemin du retour, ils furent cernés sur une hauteur des Pyrénées par les embûches des perfides montagnards, capturés et toute l'armée fut massacrée. Ebles fut déporté à Cordoue. Mais Aznar[95], parce qu'il était parent de ceux qui s'étaient emparés de lui, fut autorisé à rentrer chez lui. Lothaire, parti pour Rome sur l'ordre de son père, y fut accueilli avec honneur par le pape Eugène et, ensemble, ils confirmèrent la paix. La situation du peuple romain avait été corrompue dans le passé par la perversité de certains papes mais elle fut redressée, avec l'accord de l'empereur, par le pape Eugène et tous ceux qui avaient été privés de leurs biens reçurent ce qu'ils avaient perdu et tous rendaient grâces à Dieu de la venue de l'empereur

[94] *Supra*, III, 8.
[95] Aznar, comte de Vic-Fézensac, était fils de Sanche-Loup.

Lothaire[96]. En cette année, l'an de l'incarnation du Seigneur 824, ca 20 juin
824[97], avant la messe de saint Jean-Baptiste, cinq jours avant le solstice d'été, sur le territoire de la cité d'Autun, l'air changea brutalement, de grands morceaux de glace tombèrent des nuages ainsi qu'une grêle terrible : les blocs de glace avaient 15 pieds (*sic*) de long, 7 de large, 2 d'épaisseur.

Après avoir célébré Pâques à Aix, l'empereur partit chasser à 825, 9 avril
Nimègue et ordonna aux légats des Bulgares de venir à la mi-mai à Aix : il y tint l'assemblée générale. La mission des Bulgares était de fixer les frontières entre eux et les Francs. Tous les grands de Bretagne se présentèrent à Aix ainsi que le perfide Wiomarc'h qui 825, mai
avait jeté le désordre en Bretagne et poussé l'empereur à faire une expédition militaire dans ces régions. Alors que l'empereur lui avait pardonné[98] et l'avait congédié avec ses grands après l'avoir gratifié de présents, Wiomarc'h manque à la promesse qu'il avait faite. En effet, il ne cessait de harceler ses voisins bretons, fidèles de l'empereur, par des incendies et des pillages, jusqu'au jour où il fut cerné dans sa propre maison et tué par les hommes du comte Lambert. L'empereur répondit par écrit au roi des Bulgares et fit porter la réponse par les légats de celui-ci, puis, quittant l'assemblée, il partit pour chasser dans les Vosges à Remiremont. Il y accueillit son fils Lothaire de retour d'Italie et, après la chasse, revint à Aix. Au mois d'août, il y tint l'assemblée générale. S'y 825, août
présentèrent, venus des pays du Nord, les légats des fils de Godfrid qui demandaient la paix : l'empereur y consentit. De là, l'empereur gagna Nimègue avec son fils aîné et expédia Louis, le cadet, en Bavière. Après les chasses d'automne, au début de l'hiver, il 825, automne
retourna lui-même à Aix.

C'est alors que sur le territoire de la cité de Toul, dans la villa de Commercy, une jeune fille de 12 ans, après avoir reçu à Pâques la communion de la main du prêtre, s'abstint de toute boisson et de toute nourriture pendant trois ans en se portant aussi bien que

[96] Allusion à la *Constitutio Romana* par laquelle l'empereur a réglé les rapports avec le pape et rendu à leurs possesseurs des propriétés réunies au domaine pontifical, v. *MGH, Capitularia* [éd. cit. p. 165, n. 180], I, p. 322-324.
[97] La date est un ajout au texte-source.
[98] Pour comprendre ce passage, il faut corriger *agnovisset* en *ignovisset* (*ignosceret* dans *ARF*, p. 167).

les autres femmes, puis elle recommença à avoir envie et à prendre de la nourriture ordinaire.

826 Quand des légats eurent appris au roi des Bulgares ce qu'ils avaient fait, celui-ci renvoya son premier envoyé à l'empereur avec des lettres le priant de fixer les frontières sans délai ; si cette proposition ne rencontrait pas son agrément, chaque partie protègerait ses frontières sans accord de paix. L'empereur ne voulut pas lui répondre parce qu'il avait entendu dire que ce roi avait été tué, et il ordonna au légat d'attendre pour savoir si cette rumeur était vraie. Alors, pour connaître le fond des choses, il envoya Bertry[99], comte du palais, chez les comtes Baudri[100] et Gérold[101], dans la province des *Carentani*[102]. Ces derniers n'ayant pu rien révéler de sûr concernant la mort du roi des Bulgares, l'empereur fit retourner dans son pays, sans lettre, le légat du roi. Alors un fils de l'empereur, le roi Pépin, vint trouver ce dernier à Aix accompagné de grands et de défenseurs des frontières de l'Espagne. Il fallut traiter dans cette entrevue de la défense des frontières occidentales contre les Sarrasins et on prit des dispositions dans ce
826, mai but. Pépin revenu en Aquitaine, l'empereur retourna[103] à Aix à la mi-mai puis se rendit à Ingelheim. Il y tint son assemblée où se présentèrent les légats du pape de Rome, à savoir Léon, évêque, et Théophylacte, *nomenclator ;* vinrent aussi des régions de Jérusalem, Dominicus, abbé du Mont des Oliviers, et les légats des fils de Godfrid, roi des Danois, venus demander la paix, et les grands des Abodrites venus des pays slaves pour porter plainte contre Ceadrag, leur duc. On y mit en accusation Gloinus, duc des Sorabes parce qu'il ne s'était pas présenté alors au plaid et il fut notifié à Gloinus[104] et à Ceadrag que s'ils ne se présentaient pas à l'assemblée générale de l'empereur à la mi-octobre, ils seraient

[99] C'est la seule attestation qu'on ait de lui.
[100] Comte attesté en 815, marquis de Frioul (819-828).
[101] Neveu du célèbre comte de Charlemagne, témoin du testament de Charlemagne en 811, il fut chargé de plusieurs missions en Italie, avant d'être envoyé aux confins orientaux de la Bavière.
[102] Il s'agit sans doute des Carinthiens.
[103] Adémar a corrigé dans le texte des *ARF* (p. 169) *egressus* en *regressus*, ce qui change complètement le sens de la phrase.
[104] Peut-être Goztomuisl († 844).

punis. De Bretagne vinrent ceux des grands qui avaient été convoqués par l'empereur.

11. À la même époque, Harald vint trouver l'empereur à Mayence avec son épouse et une grande foule de Danois : il fut baptisé à Saint-Alban avec ceux qu'il avait emmenés avec lui. Il 826, 24 juin
fut le filleul de l'empereur sur les fonts et, avec les nombreux présents que lui donna ce dernier, il retourna chez lui par la Frise, comme il était venu. En cadeau de parrainage, l'empereur lui donna dans la province [de Frise] le comté de *Driustri*[105] afin qu'il pût en cas de nécessité s'y réfugier avec ses biens. Dans cette assemblée se présentèrent Baudri et Gérold, comtes et préfets de Pannonie, qui attestèrent qu'on ne pouvait rien saisir des mouvements des Bulgares. Vint avec Baudri un prêtre de Venise, Georges, qui affirmait pouvoir fabriquer des orgues[106]. L'empereur l'envoya à Aix avec le trésorier Tan[c]ulf[107], ordonnant de lui fournir tout ce dont il avait besoin pour fabriquer cet instrument. Et en raison de l'assemblée générale annoncée pour la mi-octobre, l'empereur passa le Rhin pour se rendre dans la villa de *Salz*. Là viennent à lui les légats des Napolitains qu'il congédia rapidement. Il y apprit la nouvelle de la perfidie d'Aizon[108], comment ce dernier pénétra frauduleusement dans Vich et y fut accueilli par la population que sa ruse avait trompée, comment il détruisit la cité de Roda et ruina les forteresses les mieux défendues de cette région, et comment il eut l'audace d'accepter les secours fournis contre les Francs par le roi des Sarrasins 'Abd al-Rahmân. L'empereur supporta péniblement cette nouvelle, mais jugeant qu'il ne fallait rien faire de façon inconsidérée, il attendit ses conseillers. Aussi, après les chasses d'automne, navigua-t-il avec bon- 826, octobre
heur sur le Main jusqu'à Francfort. Et parvenu à Ingelheim, à la mi-octobre, il y tint l'assemblée générale comme prévu. Il y donna audience à Ceadrag, duc des Abodrites, et à Gloinus qui étaient accusés de perfidie. Il permit à Gloinus de rentrer chez lui, après avoir reçu son fils en otage. Mais il garda auprès de lui Cea-

[105] Ce comté de Frise était situé «près de la Weser» (*ARF, a°* 793, p. 93).
[106] V. éd. BOURGAIN, p. 254.
[107] Il faut lire *Tanculfo* et non *Tantulfo*. Tanculf occupe les fonctions subalternes de trésorier (*sacellarius*). Il n'apparaît avec le titre de chambrier (*camerarius*) qu'en 832.
[108] Sur la révolte d'Aizon, v. R. D'ABADAL I DE VINYALS, *Dels Visigots als Catalans,* t. I, *La Hispanià visigotica : la Catalunya carolingia,* Barcelone, 1969, p. 311 suiv.

drag, après avoir renvoyé tous les autres Abodrites. Des légats furent envoyés chez les Abodrites avec l'ordre de s'enquérir si le peuple souhaitait que Ceadrag régnât sur lui. L'empereur de son côté gagna Aix pour y passer l'hiver. Quand les légats envoyés [chez] les Abodrites[109] rapportèrent que la population avait exprimé des sentiments divers sur son roi, les meilleurs cependant et les plus éminents s'étant accordés sur sa personne, l'empereur rendit son royaume à Ceadrag, après avoir reçu de lui les otages que l'empereur avait réclamés.

12. Pendant ces événements Hilduin[110], abbé de Saint-Denis, envoya un messager à Rome pour demander au pape Eugène des ossements de saint Sébastien, martyr, et il les plaça dans la cité de Soissons, dans la basilique de Saint-Médard ; quand elles y furent inhumées près de l'autel, dans une châsse, il se produisit tant de prodiges éclatants et tant de guérisons miraculeuses de toutes sortes que personne n'est capable d'en rapporter le nombre. Et, à moins d'avoir la certitude que c'était l'œuvre du Seigneur, Lui pour l'amour de qui les saints martyrs ont souffert et à qui en vérité toute créature céleste et terrestre est soumise, certains signes étaient si étonnants qu'ils excédaient la foi des incrédules.

Alors l'empereur envoya l'abbé Hélisachar[111] et, avec lui, les
827 comtes Hildebrand[112] et Donat[113] pour rétablir l'ordre dans la Marche d'Espagne. Mais avant leur arrivée, Aizon avec les Sarrasins fit beaucoup de mal aux gardiens de la Marche et les accabla à ce point d'incursions que certains abandonnèrent les forteresses qu'ils gardaient. Willemond[114] se rallia à Aizon et plusieurs autres, poussés à la cupidité par la légèreté de leur race, se joignant aux Sarrasins et aux Maures, infestaient chaque jour de leurs rapines et

[109] Nous traduisons en restituant *ad* dans *quos Aboditres miserat* au lieu de *ad Abodrites miserat* dans les *ARF*, p. 172.

[110] Abbé de plusieurs monastères, notamment de Saint-Denis (814) et Saint-Médard de Soissons et de Saint-Germain-des-Prés (826), archichapelain de Louis le Pieux depuis 819. Sur la translation des reliques de saint Sébastien, v. ODILO, *Translatio s. Sebastiani*, éd. O. HOLDER-EGGER, *MGH, SS*, t. XV/1, rééd. 1963, p. 377-391. Hilduin mourut entre 855 et 859.

[111] Chancelier du roi d'Aquitaine puis de l'empereur, qui lui concéda l'abbatiat de plusieurs monastères, notamment Saint-Riquier.

[112] Comte attesté de 796 à 827.

[113] Peut-être le même personnage que le comte de Melun attesté depuis 816, † après 843.

[114] Fils de Bera.

de leurs incendies la Cerdagne et le Vallès. Et tandis que pour calmer les esprits des Goths et des «Espagnols»[115], l'abbé Hélisachar agissait avec une grande prudence et beaucoup de réflexion, Bera, comte de Barcelone, soutenait les légats de l'empereur et résistait avec vigueur à Aizon. Alors le roi des Sarrasins 'Abd al-Rahmân envoya au secours d'Aizon une armée qui arriva à Saragosse. Elle avait pour chef Abû Marwan[116], parent du roi, qui grâce à la persuasion d'Aizon se promettait de remporter la victoire. Pépin, roi d'Aquitaine, s'avança contre lui, mais, par suite de l'inertie des ducs, l'armée se mit en marche tardivement. En effet, précédant l'arrivée des troupes dans la Marche, Abû Marwan avait tout dévasté, à savoir les campagnes de Barcelone et de Gérone, et il se retira sans aucune perte à Saragosse, avant que les troupes de Pépin ne puissent l'apercevoir. L'éclat des astres dans le ciel et le déplacement des étoiles pendant la nuit dans un air chargé d'éclairs furent les présages de ce désastre. L'empereur tint deux assemblées, l'une à Nimègue à cause des fausses promesses d'Oric[117], fils de Godfrid, roi des Danois, qui avait promis d'y venir en présence de l'empereur, l'autre à Compiègne où il reçut les dons annuels; à ceux qui devaient partir pour la Marche d'Espagne il commanda ce qu'ils devaient faire et comment le réaliser. Il séjourna lui-même à Compiègne, à Quierzy et dans tous les autres palais voisins jusqu'à l'hiver. Pendant ce temps les rois danois, fils de Godfrid, chassèrent Harald du pouvoir et du pays des hommes du Nord. Les Bulgares également, qui avaient envoyé une expédition navale sur la Drave, ravagèrent par le fer et par le feu la Pannonie où les Slaves étaient établis, en expulsèrent leurs chefs et les soumirent à des chefs bulgares. Par ailleurs, après la mort du pape Eugène et l'ordination de l'évêque Valentin[118], qui mourut lui-même un mois plus tard, Grégoire[119], prêtre du titre de Saint-Marc, fut élu mais on attendit pour l'ordonner l'arrivée à Rome du légat de l'empereur qui procéda à l'examen de l'élection par le peuple. Alors les légats de l'empereur Michel

827, août

[115] Par *Hispani*, il faut entendre les Chrétiens venus de l'Espagne musulmane.
[116] 'Ubayd 'Abd Allâh, général de l'émir 'Abd al-Rahmân. Il mena plusieurs expéditions contre la Marche d'Espagne.
[117] Roi de Danemark (820-850).
[118] Le pontificat de Valentin ne dura que quelques semaines (août-sept.).
[119] Grégoire V (827-25 janv. 844).

se présentèrent à l'empereur Louis pour confirmer la paix : il leur donna audience en son palais de Compiègne puis les congédia.

En ce temps-là on procéda à l'élévation des corps des saints Marcellin et Pierre, à Rome, ils furent transportés en Francie au
827, octobre mois d'octobre, l'an de l'incarnation du Seigneur 828[120] et ils y resplendissent de nombreux miracles.

828, février 13. L'année suivante une assemblée eut lieu à Aix, au mois de février, où il fut surtout question de la Marche d'Espagne ; les légats qui commandaient les troupes furent reconnus coupables et condamnés, pour leur conduite, à la perte de leurs biens parce qu'ils avaient fait preuve de négligence dans le commandement de l'armée contre les Sarrasins[121]. De même Baudri, duc de Frioul, dont l'inaction avait permis aux troupes bulgares de ravager impunément les régions de la Pannonie supérieure, fut privé de ses honneurs, et la marche qu'il tenait seul fut partagée entre quatre comtes. Alors le seigneur empereur Louis envoya à Constantinople Halitgaire, évêque de Cambrai[122], et Ansfrid, abbé du monastère de Nonantola[123] ; ils furent reçus avec de grands hon-
828, juin neurs par l'empereur Michel. L'empereur se rendit au mois de juin dans la villa d'Ingelheim. Là il tint un plaid durant quelques jours avec ses fils Lothaire et Pépin, et il prit conseil sur la façon de les envoyer avec une forte armée dans la Marche d'Espagne. Là se présentèrent les envoyés du pape de Rome : Quirinus, primicier et Théophylacte, *nomenclator,* qu'il congédia après leur avoir donné audience ; d'Ingelheim il partit pour la villa de Francfort. Puis il gagna Worms et Thionville, d'où il envoya son fils Lothaire avec une grande armée de Francs dans la Marche d'Espagne. En arrivant à Lyon ce dernier attendit un messager qui lui fit connaître l'arrivée des Sarrasins. Pendant cette attente, il s'entretient avec son frère Pépin : ayant appris que les Sarrasins soit crai-

[120] La date est un ajout au texte-source. En fait, les corps des martyrs furent envoyés par le pape à Éginhard. Ils firent halte à Seligenstadt. Les *ARF* (p. 162) datent cette translation de l'année 827. Adémar s'est trompé d'une année.

[121] Les légats coupables d'inertie sont Hugues, comte de Tours, et Matfrid, comte d'Orléans.

[122] Évêque de Cambrai (817-830).

[123] 827-837.

gnaient de se rendre dans la Marche, soit ne le voulaient pas, Pépin revint en Aquitaine et Lothaire retourna auprès de son père à Aix.

14. Cependant, comme on devait parler de la paix entre les hommes du Nord et les Francs et des affaires d'Harald, et qu'à ce plaid s'étaient rendus ensemble les comtes et les marquis de toute la Saxe, Harald, dans son désir excessif du pouvoir, rompit la paix affermie par la livraison d'otages, brûlant et pillant de très nombreuses *villæ* des hommes du Nord. Ce qu'apprenant, les fils de Godfrid viennent immédiatement sur la marche avec une armée ; après avoir franchi le fleuve, ils assaillent les Francs qui stationnaient sur les rives de l'Eider et qui ne se doutaient de rien, ils les chassent de leurs forteresses, les forcent à fuir, prennent toutes leurs richesses et se retirent avec celles-ci dans leurs propres forteresses. Ensuite, pour prévenir le châtiment de cette action, ils envoient une ambassade à l'empereur exposer qu'ils ont agi à contre-cœur, qu'ils sont prêts à donner satisfaction et à se soumettre à l'arbitrage de l'empereur pour ainsi réparer, afin qu'à l'avenir la paix entre les parties demeure solide. Par ailleurs le comte Boniface[124], auquel la défense de la Corse avait été confiée, prenant avec lui son frère Bercaire ainsi que certains autres comtes de Toscane, gagna la Corse et la Sardaigne avec une petite flotte. Et comme il ne rencontrait pas de pirate sur la mer, il cingla vers l'Afrique : débarquant entre Utique et Carthage[125], il tomba soudain sur un immense rassemblement d'habitants avec lesquels il engagea le combat ; par cinq fois il tomba sur eux, les mit en fuite puis, après avoir tué une multitude d'Africains et perdu par témérité un petit nombre de ses compagnons, il se retira sur ses navires et par cet acte il inspira aux Africains une grande peur.

Aux calendes de juillet, au point du jour, la lune disparut à son coucher. Le même phénomène se produisit à la Noël du Seigneur, à minuit. En Gascogne, dans le comté d'Agen, une céréale semblable à du froment tomba du ciel avec des grains ronds et plus 828, 1er juillet

[124] Comte de Lucques depuis 823.

[125] *Africa* est employé dans son sens classique ; Utique, ancienne ville romaine au nord-ouest de Carthage, Tunisie.

petits : on en apporta au seigneur empereur dans son palais d'Aix.
828, novembre L'empereur, venu à Aix, vers la messe de saint Martin, y passa tout l'hiver et tint en ce lieu plusieurs assemblées pour les nécessités du royaume.

829, 24 mars 15. Quatre[126] jours avant Pâques, un tremblement de terre se produisit à Aix pendant la nuit, un vent violent se leva qui découvrit entièrement, en arrachant les plaques de plomb dont elle était couverte, la grande basilique de la Mère de Dieu, qu'on appelle la chapelle de Charles, et renversa toutes les maisons alentour. L'empereur séjourna à Aix jusqu'aux calendes de juillet en raison de diverses occupations, et il se rendit à Worms pour
829, août l'assemblée générale au mois d'août. Là on lui apprend que les hommes du Nord veulent envahir la région de Saxe située au-delà de l'Elbe et que leur armée approche des frontières franques. Secoué par cette nouvelle, il envoya des messagers dans toute la Francie pour qu'on le suivît rapidement en Saxe, en précisant qu'il franchirait le Rhin à Neuss. Mais quand il découvrit que ce qu'on disait des hommes du Nord n'était qu'une vaine rumeur, il revint à Worms au mois d'août. Il tint une assemblée solennelle, accepta les dons annuels qu'on lui offrit selon l'usage solennel. Là il donna audience à plusieurs ambassades venues de Rome, de Bénévent et d'autres lointaines contrées et il les congédia. À la fin de l'assemblée, il envoya son fils Lothaire en Italie et nomma chambrier dans son palais Bera[127], comte de Barcelone, qui dirigeait jusqu'alors la Marche d'Espagne, puis, après avoir tout mis en ordre dans ce plaid et renvoyé le peuple, il gagna la villa de Francfort pour les chasses d'automne ; ensuite il revint passer l'hiver à Aix ; il y célébra dans une grande allégresse la messe de
829, 25 décembre saint Martin et celle de saint André, apôtre, ainsi que la Noël du Seigneur elle-même.

16. L'année suivante, les Normands craignant d'envahir la Saxe, changèrent de cap et abordèrent les rivages de la mer aquitanique ; au mois de juin, ils incendient l'île d'Herio d'où les établissements

[126] Le «quatre» est un ajout au texte-source.

[127] Il s'agit non de Bera (v. *supra*, n. 55) mais de Bernard de Septimanie, comte de Barcelone (827). Nommé chambrier en 829 par l'empereur, il a été la principale cible des opposants à la politique impériale.

monastiques disparurent tous ; le seigneur empereur Charles y avait construit le monastère de Saint-Philibert[128].

Alors Louis tint une assemblée générale au palais de *Jucundiacum*[128bis] en Limousin ; il fit consacrer avec gloire, au mois d'octobre, la grande basilique royale du Sauveur et on procéda à l'élévation du corps de saint Martial l'an de l'incarnation du Seigneur 830[129] : 832, c'est en ce même mois qu'en présence de l'empereur lui-même il octobre fut déposé derrière l'autel du Sauveur, près de la crypte qui se trouve sous la grande verrière. Il y eut alors un hiver très rude et, peu de temps après, de retour en Francie, l'empereur fut capturé traîtreusement par les trois rois, ses fils Lothaire, Louis et Pépin, et il fut envoyé par Lothaire en prison à Saint-Médard [de Soissons] puis à Saint-Denis, dépouillé de ses habits impériaux et revêtu d'un vêtement noir. Peu après, alors que Lothaire s'attardait à Vienne, des Francs rassemblés firent sortir Louis du lieu où il était emprisonné près des bâtiments de Saint-Denis et l'éleva à nouveau, malgré lui, à la royauté. Et depuis le jour où le corps de 834, février saint Martial fut déposé à l'endroit indiqué ci-dessus dans la basilique du Sauveur jusqu'à celui du rétablissement de l'empereur au pouvoir, à la mi-carême, l'extrême rigueur de l'hiver fut suivie 834, mars d'un déluge continuel, les pluies croissant à l'excès. À compter de ce jour, la Francie retrouva un temps serein, mais en Aquitaine les pluies ne cessèrent que le jour où le corps de saint Martial fut à nouveau replacé dans son précédent sépulcre[130].

À cette époque Eudes, comte d'Orléans, qui soutenait le parti de Louis, ainsi que son frère, Guillaume, furent tués ainsi que de nombreux grands de Neustrie dans une rencontre avec Lambert, 834 comte de Nantes, qui tenait pour Lothaire[131]. Et Lothaire, de

[128] Le monastère d'Herio-Noirmoutier avait été fondé, en 677, par saint Philibert, exilé de Jumièges, et par l'évêque de Poitiers, Ansoald.

[128bis] Jocondiac, aujourd'hui Le Palais, c. et arr. Limoges, Haute-Vienne.

[129] Nous avons retenu la date de 832 en suivant les *Regesta imperii*, t. I : J. F. BÖHMER, *Die Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern, 751-918*, Hildesheim, 1966, p. 359.

[130] Pour la critique de ce passage, v. Introduction, p. 21, n. 84.

[131] Eudes, successeur de Matfrid, en 828, fut chassé d'Orléans en 830 par les adversaires de Louis le Pieux et exilé. Réinvesti du comté en 834, il périt dans la lutte contre Matfrid et Lambert. Ce dernier était comte de Nantes depuis 818 et jouait un rôle important dans la Marche de Bretagne

retour de Vienne, voulut livrer combat à son père devant la forteresse de Blois, mais en raison de l'infériorité de ses forces, il se présenta à lui en suppliant, mérita l'indulgence et fut rétabli dans
834, août/ septembre sa charge antérieure. De même Louis et Pépin reçurent le pardon de leur père et furent rendus à leur ancienne dignité. Cinq ans
835, septembre plus tard, Renaud, comte d'Herbauge[132], livre un combat aux Normands, en septembre, dans l'île d'Herio ; il fut mis en fuite. L'année suivante, on exhuma le corps de saint Philibert de l'île
836, 7 juin d'Herio, le 7 des ides de juin, et les moines le transportèrent en Bourgogne[133]. Après deux autres années, Pépin, roi d'Aquitaine,
838, 13 décembre fils de l'empereur, mourut : il fut enterré à Poitiers, à Sainte-Radegonde[134]. C'est lui qui, sur l'ordre de son père, avait fait construire le monastère de Saint-Jean-Baptiste d'Angély[135], le monastère de Saint-Cyprien de Poitiers, le monastère de Brantôme[136] ; il fit passer le monastère de Saint-Cybard d'Angoulême de l'habit canonial à l'habit monastique[137], et plaça à la tête de ces monastères l'abbé Martin[138].

C'est alors que la mort douloureuse de Louis fut figurée dans le ciel : en effet, si les astres annoncèrent au début de son règne une joie débordante, ainsi annoncent-ils, à la veille de sa mort le triste présage. Tandis en effet qu'il commençait à régner sur l'Aquitaine, du vivant même de son père Charles, apparut dans la pleine lune le signe de la croix, resplendissant à l'entour : c'était un jeudi, à la prime aurore, la veille des nones de juin. La même année, une couronne merveilleuse apparut autour du soleil à la quatrième

[132] Ancien *pagus,* situé au nord-ouest du comté de Poitou, érigé vers 830 en comté, pour mieux lutter contre les Normands.

[133] Les moines ne se réfugièrent pas immédiatement à Tournus, en Bourgogne, mais transportèrent le corps de leur fondateur à *Deas* (Saint-Philibert-de-Grandlieu, ch.-l. c, arr. Nantes, Vendée), sur le continent, près du lac de Grandlieu, où ils avaient construit un monastère que les Normands incendièrent le 27 mars 847.

[134] Située à l'extérieur des remparts de Poitiers, cette église funéraire des moniales de Sainte-Croix de Poitiers prit le vocable de Radegonde après que la sainte y eût été ensevelie en 587.

[135] Abbaye bénédictine fondée par Pépin I^er^, ch.-l. arr., Charente-Maritime.

[136] Le monastère de Brantôme (ch.-l. c., arr. Périgueux, Dordogne) est déjà mentionné en 817.

[137] Aucun autre document ne vient corroborer les affirmations d'Adémar, reprises au XII^e^ siècle par *La Chronique de Saint-Maixent,* éd. J. VERDON, Paris, 1979 (Les classiques de l'Histoire de France au Moyen Âge), p. 55.

[138] L'affirmation d'Adémar pourrait résulter d'une confusion avec un grand abbé réformateur de même nom dans les années 930/940.

heure, le dimanche 3 septembre[139]. Cela signifiait que cet empereur propagerait la religion chrétienne et embellirait le culte du Christ. Mais la dernière année de son règne, il y eut une éclipse extraordinaire de soleil la veille de l'ascension du Seigneur et, longtemps, on vit les étoiles comme en pleine nuit, signe que la plus grande lumière de la chrétienté, c'est-à-dire l'empereur lui-même, allait s'éteindre et que, par sa mort, tout ce qui lui avait été confié allait rouler dans les ténèbres des tribulations[140]. Ce même empereur, quand il apprit le décès de son fils Pépin, ordonna que le fils de ce dernier, Pépin le Jeune, fût éduqué auprès de lui en Francie. Mais Émenon, comte de Poitiers, contre la volonté de l'empereur, voulut élever le fils de Pépin à la royauté d'Aquitaine[141]. C'est pour cette raison que l'empereur, poussé par la colère, vint à Poitiers et qu'il en chassa Émenon ainsi que son frère Bernard. Et il établit comte de Poitiers Rannoux[142], fils de Gérard comte d'Auvergne et neveu de Guillaume, frère de Gérard[143]. Il institua Turpion comte d'Angoulême et Ratier comte de Limoges. Émenon se retira près de son frère Turpion et Bernard auprès de Renaud, comte d'Herbauge. L'empereur donna le royaume d'Aquitaine à son fils Charles le Chauve, et emmena Pépin le Jeune en Francie avec lui pour l'élever[144]. Ce même empereur fit frapper à Angoulême et à Saintes une monnaie à son nom[145], il installa aussi le comte Seguin à Bordeaux et Landri à Saintes. Et l'année même où se produisit l'éclipse de soleil susdite, l'empereur tombant malade, mourut à Mayence le 12 des calendes de juillet, et transmit la couronne impériale et l'épée d'or à Lothaire ; il fut enseveli à Saint-Arnoul de Metz l'an de l'incarnation du Seigneur 840.

806, 3 septembre

838, 13 décembre

839/840

840, 20 juin

[139] Ces indications chronologiques sont empruntées à l'ASTRONOME, *Vita Hludovici Imperatoris*, c. 61-62 [éd. cit. *supra*, p. 18, n. 68], p. 645-647.

[140] Adémar a jumelé l'éclipse de 806, au cours de laquelle une croix apparut, et l'éclipse de 840 «dans une double prophétie du règne de Louis le Pieux et de sa mort», v. LANDES, *Relics*, p. 148.

[141] Roi, ou prétendant à la royauté, en Aquitaine de 838 à 864.

[142] Rannoux [ou Ramnoux ou Ramnulfe], comte de Poitiers, 840-866.

[143] Comtes d'Auvergne de 839 à 841 et de 841 à 846.

[144] Invention d'Adémar depuis longtemps dénoncée par la critique.

[145] Aucune monnaie, au type énoncé, n'ayant été retrouvée à ce jour, l'existence d'un atelier monétaire à Saintes peu avant le milieu du IX[e] siècle paraît incertaine, voire improbable.

Il laissa trois fils : Lothaire, empereur d'Italie[146], Louis, roi de Germanie, Charles le Chauve, roi de France[147] et de Bourgogne. Ceux-ci se disputant le royaume d'Aquitaine et de Francie, engagent le combat les uns contre les autres dans la plaine de Fontenoy, en Bourgogne, Lothaire d'un côté avec l'armée d'Italie, Charles et Louis de l'autre avec les Germains, les Francs et les Aquitains. Le combat eut lieu dans la deuxième année suivant la
841, 25 juin mort de leur père, à savoir l'an de l'incarnation du Seigneur 841. Et, après un immense carnage, Lothaire apparut victorieux, mais soudain le duc Warin survint avec les Toulousains et les Provençaux, fondit sur Lothaire, et le combat reprit de plus belle ; Lothaire fut mis en fuite et vaincu.

17. Charles et Louis se partagèrent le pouvoir à balance égale, et Charles retint son neveu Pépin près de lui pour l'élever. Ratier et Gérard, qui étaient l'un et l'autre de la lignée de Pépin[148], ayant péri dans le susdit combat, Guillaume devint comte d'Auvergne, et Raimond comte de Limoges[149]. Deux ans après ce combat, l'impératrice Judith[150], mère de Charles le Chauve, mourut à
843 Tours et fut ensevelie à Saint-Martin. La même année, Renaud, comte d'Herbauge, fut tué dans une rencontre avec Lambert,
843, 23 juin comte de Nantes. La Bretagne en effet s'était soustraite à l'autorité des fils de Louis : c'est pourquoi les Francs et les Aquitains com-
843, 24 juin mencèrent à lutter contre les Bretons. La même année la cité de Nantes fut prise par les *Wefaldingi*[151], et Charles le Chauve, pour la première fois, ravagea la Bretagne par le fer et par le feu. L'année suivante, Bernard, frère d'Émenon et Hervé, fils de
844 Renaud, furent tués l'un et l'autre dans un combat contre Lambert, comte de Nantes. L'année suivante, Seguin, comte de Bor-

[146] L'expression montre qu'Adémar n'a pas gardé un souvenir précis du partage de Verdun de 843.

[147] Le mot *Francia* n'étant plus jamais utilisé dans la partie originale de la *Chronique* pour désigner la *Francia orientalis,* on le traduira désormais par France, v. B. SCHNEIDMÜLLER, Nomen Patriae. *Die Entstehung Frankreichs in der politisch-geographischen Terminologie (10.-13. Jh.)*, Sigmaringen, 1987, p. 68-70.

[148] Girard, comte d'Auvergne, et Ratier, comte du Limousin, étaient beaux-frères du roi Pépin II.

[149] Raimond, transféré en 844 à Toulouse.

[150] Seconde épouse de Louis le Pieux (819-843).

[151] Il s'agit des Normands.

deaux et de Saintes, fut capturé et mis à mort par les Normands[152] qui brûlèrent Saintes après avoir emporté ses plus riches trésors. Charles gagnant à nouveau la Bretagne, lutta contre le duc Nominoé ; il remporta la victoire, mais Nominoé prit la fuite et lui échappa[153]. L'année suivante, au mois de juin, les Normands incendient l'île d'Herio, et c'est alors qu'ils se répandirent à travers l'Aquitaine parce que ses chefs avaient péri en luttant les uns contre les autres et qu'il n'y avait personne pour leur résister ; en mai, ils brûlèrent Luçon[154] et, en juin, le monastère de Saint-Florent[155], puis ils incendièrent la cité de Nantes, le monastère de *Deas*, Bordeaux, Saintes, Angoulême, Limoges, Paris, Tours, Beauvais, Noyon, Orléans, Poitiers et détruisirent d'innombrables monastères et forteresses[156]. 845 846, juin 853

18. La huitième année après la mort de l'empereur Louis, l'an de l'Incarnation 848, Ainard, supérieur de la basilique Saint-Martial et tous les autres chanoines, par l'inspiration de Dieu, rejettent les armes du siècle et abandonnent d'eux-mêmes l'habit canonial pour celui des moines, en demeurant dans le même monastère[157]. Charles le Chauve, en effet, tint alors son assemblée générale à Limoges, pendant le carême, avec les évêques d'Aquitaine et ses grands. Ainard et tous les chanoines de Saint-Martial se jetèrent soudain aux pieds de Charles le Chauve siégeant sur le trône royal, lui demandant la permission de devenir moines en ce lieu même. Le roi donc rendant grâces à Dieu, donna satisfaction à leur demande avec une grande joie, et il réussit à gagner à leur requête tous les évêques et tous les grands. Mais Stodilus, évêque de Limoges[158], supportant mal cette décision, restait seul inflexible ; pressé cependant par le roi, il consentit enfin, vaincu 848

[152] Le comte de Saintes est Landri, et non Seguin, duc de Gascogne et comte de Bordeaux qui cherchait à défendre sa cité après la prise de Saintes par les Normands.

[153] En fait, la campagne de Charles le Chauve se termina par des négociations de paix avec Nominoé.

[154] Monastère fondé à la fin du VII[e] siècle par l'évêque de Poitiers, Ansoald *supra*, n. 128.

[155] Le monastère Saint-Florent du Mont-Glonne (Saint-Florent-le-Vieil, ch.-l. c., arr. Cholet, Maine-et-Loire).

[156] On ne voit pas très bien de quelles sources Adémar a tiré ces informations.

[157] C'est vers cette époque, nous semble-t-il, et non en 830, que la basilique, consacrée au Sauveur, fut édifiée et qu'on aménagea l'ancien sépulcre de saint Martial, *supra*, p. 22, n. 87.

[158] Stodilus [ou Stodilon], évêque de Limoges, *ca* 841-*post* 860.

par les présents. Les chanoines refusèrent alors de prendre un abbé parmi eux, mais placèrent à leur tête Odon[159], abbé de Saint-Savin. Cependant le trésorier Geoffroy, qui, soutenu par l'évêque Stodilus, refusait d'abandonner le siècle, eut la malignité de soustraire par un acte de pillage le monastère de Saint-Junien et l'église du Queyroix[160] à la propriété et au droit de Saint-Martial, et profita de cette occasion pour les en évincer. En ce temps-là, les moines de Saint-Martin de Tours, sans contrainte, devant le corps de ce saint, se débarrassent de l'habit monastique pour revêtir l'habit canonial, confirmant cet acte par des serments sur le corps de saint Martin. Et repus de viande, bientôt la peste les saisit : au matin, on les trouva tous morts dans leurs lits, du plus grand au plus petit ; désormais ce monastère est habité par des chanoines[161].

Charles pour la troisième fois soumit complètement les Bretons par le fer et par le feu. Mais alors qu'il regagnait l'Aquitaine, le
850 duc Nominoé s'emparant des cités de Rennes et de Nantes, en détruisit les murailles et les portes puis regagna la Bretagne. L'année suivante, au commandement de Dieu, un ange frappa Nominoé qui périt. Et Charles, pénétrant en Bretagne pour la
851, 7 mars quatrième fois, engagea le combat contre Érispoé[162], fils de Nominoé, le 11 des calendes de septembre : il sortit victorieux du combat mais perdit une grande partie de son armée ainsi que le duc
851, 22 août Vivien[163]. Mais après le départ de Charles, l'année suivante, Lambert, comte de Nantes, est tué dans un combat aux calendes de mai, par Gauzbert, comte du Mans[164].

[159] Successeur de Benoît d'Aniane, Odon fut abbé de Saint-Savin de 821 à 853 ; il fonda ou réforma plusieurs monastères.

[160] L'église Saint-Pierre du Queyroix (= carrefour) est située à Limoges entre la cité épiscopale et Saint-Martial. Elle ne doit pas être confondue avec Saint-Pierre-du-Sépulcre.

[161] Saint-Martin de Tours n'est devenu un monastère de moines qu'après la deuxième moitié du VII[e] siècle. L'abandon de la vie monastique n'a pas eu le caractère brutal que lui donne Adémar, une nouvelle fois égaré par sa haine des chanoines. Il s'est fait progressivement à partir de la fin du VIII[e] siècle.

[162] 851-857.

[163] Vivien, chambrier du roi, comte de Tours et abbé laïc de Saint-Martin de Tours.

[164] *Infra,* n. 166.

La même année, au mois de septembre, Charles ravagea la Bretagne pour la cinquième fois, reprit Pépin, son neveu, que les Bretons avaient capturé par ruse et, après avoir tué Erispoé, soumit la Bretagne à son autorité[165]. Rannoux, comte de Poitiers, et Renaud, comte d'Herbauge, son parent, engagèrent le combat contre les Normands dans la villa de Brillac ; vaincus, ils s'échappent en fuyant. Alors Gauzbert, comte du Mans, assailli dans une embuscade des Nantais, fut tué[166]. 852, septembre 852, 4 novembre

19. La quinzième année après la bataille de Fontenoy, du vivant de son frère, l'empereur Lothaire, Charles[167], fut oint roi de Francie, d'Aquitaine et de Bourgogne, à Limoges, dans la basilique du Sauveur, dite royale, où est enterré le corps de saint Martial, près de la basilique Saint-Pierre[168] ; de là, il rentra en Francie. Quatre ans plus tard[169], l'empereur Lothaire tombant malade, se fit moine au monastère de Prüm parce qu'il avait chassé son père de l'empire et l'avait emprisonné. À la mort de Lothaire, les moines eurent la vision d'une dispute autour de l'âme de l'empereur entre bons et mauvais anges. Les saints anges dirent : «Dieu ne nous a pas envoyés vers l'empereur mais vers le moine ; vous, prenez l'empereur, nous, nous emmènerons le moine avec nous». Les saints anges emmenèrent l'âme avec eux et les démons prirent le corps et, aux yeux de tous, commencèrent violemment à le sortir de la demeure ; mis en fuite par les prières des moines, ils disparurent[170]. Peu de temps après, le roi Louis, son frère, mourut et Charles le Chauve fut élevé à l'empire. 855 855, 29 septembre 875, 28 août 875, 25 décembre

[165] Adémar est ici particulièrement mal informé. Érispoé ne mourut assassiné qu'en novembre 857. En octobre 851 Charles signa un traité avec Érispoé qui faisait de la marche de Bretagne un royaume subordonné.

[166] Gauzbert le Jeune, comte du Mans († mars 852). Adémar l'a sans doute confondu avec un comte de Nantes du même nom.

[167] Il s'agit non de Charles le Chauve mais de son fils Charles le Jeune.

[168] Il s'agit de l'église Saint-Pierre-du-Sépulcre, qui, selon la légende de saint Martial, aurait été construite près du tombeau de sainte Valérie par le duc Étienne. Vers l'an mil, elle faisait partie du «groupe martialien» qui comprenait notamment le tombeau de Saint-Martial, Saint-Pierre du Sépulcre, la basilique du Sauveur, les bâtiments de l'abbaye, et la chapelle de saint Benoît, v. *Splendeurs de Saint-Martial de Limoges au temps d'Adémar de Chabannes,* Limoges, 1995, p. 28.

[169] La mort de Lothaire I[er] eut lieu peu de temps avant le couronnement de Charles le Jeune.

[170] Sur les origines orales de ce passage, v. LANDES, *Relics ...*, p. 135 et n. 19.

En ce temps-là les Normands portaient des coups très durs à l'Aquitaine ; Hélie Scotigène, évêque d'Angoulême, mourut[171] ; le monastère de Saint-Cybard fut aussi tellement ravagé par les Normands qu'aucun des moines n'y demeurait et que, pour cette raison, l'ordre canonial s'y rétablit après en être sorti peu auparavant.

Turpion cependant gagna la France avec le roi Charles ; peu après son retour de France, dans une rencontre avec les Normands, en
863, 4 octobre tuant leur roi appelé Maurus, il est tué par lui ; Émenon, son frère, naguère comte de Poitiers, devint alors comte d'Angoulême, et deux ans plus tard, affrontant Landri, comte de Saintes, et, l'ayant
866, 4 juin tué, blessé, il est ramené au château de Rancogne où il meurt le huitième jour : on l'ensevelit près de la basilique Saint-Cybard ; il laissa un jeune fils nommé Adémar. L'apprenant, Charles envoya en Aquitaine Vulgrin, son parent, frère d'Hilduin[172], abbé, venu du monastère de Saint-Denis, et il le fit comte d'Angoulême ainsi que de Périgueux ; il établit Oliba[173] sur l'évêché d'Angoulême. Ce Vulgrin avait souvent été envoyé par Carloman, puis par son frère l'empereur Charlemagne, «faire justice» dans les villes d'Aquitaine avec les rachimbourgs ; c'était déjà un vieillard quand Charles le Chauve le fit comte des villes susdites. Ses deux fils Audoin[174] et Guillaume[175] vinrent avec lui de France. Il tenait aussi la ville d'Agen, qu'il revendiqua en faisant valoir les droits de la sœur de Guillaume de Toulouse[176] qu'il avait reçue en mariage. Il tint le gouvernement de ces trois cités pendant dix-sept ans. Il se dépensa dans de nombreux combats contre les Normands et, pour cette raison, il fit construire les châteaux de Marcillac et de Matha[176bis] pour en faire un retranchement contre les païens ; il envoya Robert, savant homme de loi, à Marcillac, et avec lui Ramnoul qui était venu avec lui et dont il fit un vicomte. Ce Ramnoul eut

[171] Hélie est mort après le concile de Vermery de 869, sans doute en 875.

[172] Adémar semble avoir confondu Hilduin, abbé de Saint-Denis et archichapelain de Louis le Pieux († 855/861) avec son neveu, l'archichapelain Hilduin, abbé de Saint-Martin de Tours, mort vers 877. Vulgrin était apparenté aux Carolingiens. Le nom d'Hilduin a survécu sous la forme Audoin dans la lignée des comtes d'Angoulême.

[173] 875, 3 septembre - 892.

[174] Audoin I[er], comte d'Angoulême (886-916).

[175] Guillaume I[er], comte de Périgueux et d'Agen.

[176] Il n'existe pas de comte de Toulouse du nom de Guillaume à cette époque.

[176bis] Marcillac-Lanville, c. Rouillac, Charente ; Matha, ch.-l. c., Charente-Maritime.

trois fils, Lambert, Arnaud et Odolric. En ce temps-là, Vulgrin mourut, le 5 des nones de mai, et fut enseveli près de la basilique de Saint-Cybard; cinq ans après lui, l'évêque Oliba termina ses jours, et Anatole, ordonné évêque à sa place, finit sa vie trois ans après[177]. À ses fils Vulgrin laissa, à Audoin, Angoulême, à Guillaume, Périgueux et Agen. 886, 3 mai 892, 3 septembre 895, mars/avril

20. Pendant ce temps, Charles le Chauve ayant quitté ce monde, Louis le Bègue régna à sa place sur la France[178]; aucun roi de France ne reçut désormais le titre impérial. Alors les Bavarois et les Alamans se donnèrent pour roi dans leur propre peuple Otton[179]; les Lombards procédèrent de même en prenant pour roi Adalbert[180], puis Arduin[181] et les Romains élevèrent au pouvoir un de leurs sénateurs, Albéric, dont le frère Octavien[182] fut ordonné pape. À la mort du roi Louis, son fils Charles surnommé le Simple ou le Petit régna à sa place[183]. 877, 6 octobre 936, 6 août 950 955

Alors les Francs, conspirant contre Charles le Simple, le chassent du pouvoir pour élever à sa place Eudes, duc d'Aquitaine.

Cet Eudes, fils de Raimond, comte de Limoges, fut d'abord ordonné roi en Aquitaine à Limoges[184]: il ordonna de frapper une monnaie de cette cité à son nom, alors qu'auparavant y était inscrit celui de Charles[185]. Il établit dans cette ville un vicomte du

[177] 892-895, 27 mars ou 20 avril.

[178] Roi de Francie occidentale, 877-879.

[179] Otton I^er^, roi de Germanie (936), d'Italie (951), empereur (962-973).

[180] Bérenger II a été couronné à Pavie avec son fils Adalbert en 950. Ils ont été renversés l'année suivante par Otton I^er^.

[181] Erreur d'Adémar: il n'existe de roi d'Italie de ce nom que de 1002 à 1004.

[182] Octavien n'est pas le frère mais le bâtard d'Albéric († 954). Il devint pape sous le nom de Jean XII (16 déc. 955-4 déc. 963).

[183] C'est Louis III († 882) et non le dernier fils de Louis II, le futur Charles le Simple, qui a succédé à son père.

[184] Adémar a confondu, semble-t-il, le comte Eudes, fils de Robert le Fort, couronné le 29 février 888, avec Eudes de Toulouse, fils de Raimond, marquis de Toulouse et comte du Limousin, v. F. LOT, Le roi Eudes, duc d'Aquitaine et Adémar de Chabannes, in *Annales du Midi*, t. 16, 1904, p. 509-514.

[185] Les monnaies au type d'Eudes, fixées peu après 900, ont été émises à Limoges durant tout le X^e^ et le XI^e^ siècles. Adémar n'a certainement pas connu une émission antérieure de Carloman qui se situe entre le type bien connu de Charles et le type d'Eudes, v. J. PERRIER, La monnaie de Limoges, dans *Splendeurs de Saint-Martial*, p. 49.

nom de Foucher, artisan habile dans le travail du bois, et, grâce à des vicomtes, il mit en ordre le Limousin ainsi que le Berry[186]. Et,
888, 29 février la deuxième année, il fut élevé à la royauté en France.

À cette époque Raoul, roi de Bourgogne, gagna le Limousin
893 avec une très puissante armée à la demande du roi Eudes ; en effet lui-même se chargeait de défendre la France. D'innombrables troupes de Normands se rassemblèrent contre lui : le combat s'engagea au lieu dit *Ad Destricios,* jusqu'à l'écrasement complet des païens[187]. Ceux qui purent s'en tirer par la fuite n'eurent plus désormais la présomption de venir en Aquitaine. Raoul cependant, rendant grâces à Dieu pour l'amour duquel il avait risqué sa vie[188], rentra chez lui triomphalement. Les autres contingents normands dévastant la France supérieure, d'abord sous la conduite du duc Baretus[189] puis sous le commandement de leur roi Hastings[190], désolant les contrées maritimes, après avoir ravagé la terre voisine de la Francie, furent écrasés par les ducs voisins de France[191]. Puis, comme une autre troupe très nombreuse de Normands trouve sur sa route la ville de Rouen et d'autres cités voisines désertes, leurs chefs revendiquèrent le droit de s'y installer et choisirent dans leur peuple pour l'élever à la royauté un roi du nom de Rosus qui fit
911 de Rouen sa capitale[192]. Converti au christianisme par des prêtres francs, il sombra dans la folie à la veille de sa mort et fit décapiter

[186] La première mention d'un vicomte de Limoges, Hildegaire, se situe vers 884, v. M. de BOSNY DE LAVERGNE, *Une descendance des seconds rois d'Austrasie, les vicomtes de Limoges,* s. l., 1965, p. 137-139. Selon cet auteur, ses ascendants, Foucher et Hildebert, gouvernaient déjà le Limousin sans le titre de vicomte. Foucher n'était pas un «artisan habile», mais serait le fils cadet du comte de Limoges Raimond (p. 31). Comme en Poitou, le vicomte unique fit place à des vicomtes mulptiples lorsque le Limousin passa sous l'autorité des comtes de Poitou, vers 934.

[187] Il est probable qu'Adémar a attribué à Raoul [ou Rodolphe], roi de Bourgogne transjurane (912-937), une attaque menée par Eudes lui-même. La bataille avec les Normands eut lieu au nord de Clermont, à Montpensier.

[188] Cf. 1 S 19, 5 et 28, 21 pour traduire l'expression *ponere animam.*

[189] Peut-être le duc normand Bioern, qui traita avec Charles le Chauve en 858.

[190] RAOUL GLABER, *Histoires,* I, 5, éd. ARNOUX, p. 70 et n. 52, fait d'Hastings un jeune paysan champenois, qui prit la tête de bandes normandes tandis que Dudon de Saint-Quentin, comme toutes les autres chroniques contemporaines, lui donne une origine scandinave.

[191] Allusion ici à la victoire remportée sur les Normands, à Chartres, le 20 juillet 911, par Robert, Richard le Justicier et Èbles de Poitou.

[192] Adémar est le seul historien qui qualifie Rosus/Rollon de roi et non de duc ou de comte.

cent captifs chrétiens devant ses yeux, en l'honneur des idoles qu'il avait vénérées, et enfin il fit distribuer cent livres d'or aux églises des chrétiens en l'honneur du vrai Dieu, au nom de qui il avait reçu le baptême[193].

21. Rannoux, comte de Poitiers[194] et Adémar, fils d'Émenon, étaient ennemis à cause de la ville de Poitiers dont Adémar s'acharnait à revendiquer la possession du fait de son père Émenon. En effet, Rannoux, qui n'avait pas de descendance de son épouse légitime, eut d'une concubine un fils nommé Èbles ; il avait la plus vive amitié pour son parent Guillaume, comte d'Auvergne[195] et, par crainte d'Adémar, il conclut un pacte avec Rosus, prince de Rouen. Pour cette raison, le roi Eudes l'honorait plus par crainte que par estime et, alors qu'il fréquentait la cour royale, il mourut empoisonné, confiant in extremis à saint 890
Géraud, qui s'y trouvait alors, la garde de son très jeune fils Èbles[196]. Quant à Vulgrin, qui revendiquait Agen du fait de la sœur de Guillaume de Toulouse, dont il avait eu les deux fils susdits, il gouverna très vigoureusement Agen pendant vingt-six ans, Angoulême et Périgueux pendant quinze ans, et mourut la seizième année après la mort de Lothaire. Adémar, fils d'Émenon, 886
s'unit par le mariage à Sancie ; il était très familièrement choyé par Audoin et Guillaume. Traité avec grand honneur au palais par le roi Eudes, il fut promu comte de Poitiers[197] après la mort de Ran-

[193] Adémar est le seul à mettre en doute la solidité de la conversion de Rollon après le baptême de 911.

[194] Rannoux II (ou Ramnoux ou Ramnulfe), comte de Poitiers (866-5 août 890).

[195] Guillaume le Pieux, fils de Bernard († *ca* 885/886) est comte d'Auvergne, mais aussi du Velay, de Limousin, de Berry, de Mâconnais et de Lyonnais, *marchio* de Gothie. Il porte le titre de *dux* à partir de mai 898, et exerce les pouvoirs qui y sont attachés, même si ce titre n'est pas officiellement reconnu par la chancellerie d'Eudes et de Charles le Simple, v. J.-P. BRUNTERC'H, Naissance et affirmation des principautés au temps du roi Eudes : l'exemple de l'Aquitaine, in *Pays de Loire et Aquitaine de Robert le Fort aux premiers Capétiens.* Actes du colloque scientifique international tenu à Angers en septembre 987 réunis et préparés par O. GUILLOT et R. FAVREAU, Poitiers, 1997 (Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 5e sér., t. 4), p. 69-116.

[196] Le récit du moine de Saint-Cybard est déformé. Èbles a régulièrement succédé à son père en 890 et ne fut écarté du comté de Poitiers qu'après le 10 oct. 891, BRUNTERC'H, *op. cit.*, p. 80.

[197] Adémar fut placé à la tête du comté après le 10 oct. 891, mais Eudes commit l'imprudence de le lui enlever pour le confier à son frère Robert. Adémar s'empara par la force du Poitou et le tint jusqu'en 902, BRUNTERC'H, *Naissance*, p. 80-81.

noux. À son retour du palais, saint Géraud enleva secrètement de
893 Poitiers le fils de Rannoux, il en confia l'éducation à Guillaume, comte d'Auvergne, dont il était le parent[198].

910, 1er septembre En ce temps-là, ledit Guillaume n'ayant pas de postérité, fonda le monastère de Cluny, situé en Bourgogne, sur un domaine lui appartenant en propre. Ce Guillaume, qui souhaitait unir par le mariage sa sœur à saint Géraud, n'y parvint jamais. Ce dernier resta toujours célibataire, et comme on lui conseillait souvent de se marier par désir de fils, saint Géraud répondait : « Il est plus utile de mourir sans fils que de laisser de mauvais héritiers[199] ».

Adémar, comte du Poitou, était aussi un ami de l'Église. Comme il n'avait pas lui non plus de descendance, et qu'en accord avec sa femme Sancie il avait devant les yeux la vie future, il concéda sur ses biens propres un certain nombre de domaines aux églises du Christ, à savoir à Saint-Charroux[200], Vouharte, à Saint-Martial [de Limoges], Mouton, à Saint-Jean [d'Angély], Néré, à Saint-Hilaire [de Poitiers], Courcôme, à Saint-Cybard, Gourville.

À cette époque, Ebbon de Bourges commença, en l'honneur
917 de la Mère de Dieu, la construction du monastère de Déols que son fils Raoul acheva par la suite, il y rassembla une nombreuse cohorte de moines vivant selon la règle[201].

22. En ces jours, Otton, roi des Bavarois[202], après la mort des rois Adalbert et Arduin, soumit à sa domination le royaume des
951, 23 septembre Lombards. De même, à la mort d'Albéric, roi des Romains, avec l'accord du pape Octavien[203], il marcha sur Rome : la cité se ferma

[198] Saint Géraud d'Aurillac († 909) était le petit-fils de Gérard Ier, comte d'Auvergne, ancêtre d'Èbles Manzer.
[199] Sur cette anecdote, v. éd. BOURGAIN, p. 268.
[200] Abbaye bénédictine de Charroux (ch.-l. c., arr. Montmorillon, Vienne), fondée à la fin du VIIIe siècle par le comte de Limoges, Roger. Sur le nom de Saint-Charroux, v. III, 48.
[201] Abbaye bénédictine fondée en 917 par Ebbon, près de son château de Déols (c. et arr. Châteauroux, Indre) et confiée à Cluny.
[202] Adémar ignore l'origine saxonne des Otton, v. Introduction, p. 40.
[203] Albéric n'était pas roi des Romains mais portait le titre de *princeps* et de « sénateur des Romains ». Sur Octavien, v. *supra*, n. 182.

à lui et un grand combat opposa les Bavarois aux Romains. Otton victorieux entra dans la ville, fut couronné par le pape Octavien et promu empereur des Romains. À sa mort, son fils nommé également Otton, gouverna l'empire[204]. À la mort du roi des Francs, Eudes, son fils Arnoul lui succéda peu de temps, puis il mourut[205]. 962, 2 février 973

Charles le Petit reçut à nouveau le pouvoir et fut oint par l'évêque Arbert. De puissants Francs conspirent à nouveau contre lui, le chassent du pouvoir et établissent malgré lui, comme roi, le duc Robert[206]. En effet, s'étant rassemblés dans un champ selon l'usage consacré pour traiter des intérêts du royaume, d'un conseil unanime, considérant que le roi était faible d'esprit, ils lui lancèrent les fétus de leurs mains et le rejetèrent pour qu'il ne fût plus, désormais, leur seigneur puis, s'étant séparés de lui, ils l'abandonnèrent seul en plein champ. Tandis qu'ils s'étaient réunis, survint le comte Hugues, ami du roi[207], qui ignorait l'affaire. Mis au courant, il dit aux Francs : « Ô Francs très valeureux, ce n'est pas un bon conseil que vous avez tenu, car vous avez abandonné honteusement votre seigneur. Il a avec lui une grande partie de la France et, si nous le renvoyons ainsi, inévitablement le malheur tombera sur nous. Mais moi je vais l'attaquer et le percer de mon épée. Il est préférable qu'on le tue plutôt que d'être puni par lui, si on le laisse aller. » Et, pressant son cheval, comme s'il allait le tuer, il lui donna ce conseil : « Je serai ton messager auprès de ces Francs pour leur demander de ta part de bien vouloir rester, au moins un an, sous ton autorité, et, si, dans ce délai, ils ne te voient pas t'améliorer, qu'ils s'écartent de toi pour ton blâme. » De retour il confirma avec les Francs cet engagement et de nouveau ils revinrent vers le roi et, durant cette année, le roi s'associa des amis avec lesquels, passé ce délai d'un an, il put se conduire avec plus 893, 28 janvier 922, 29/30 juin

[204] Otton II, empereur du mois de mai 973 au 7 déc. 983.

[205] Confusion avec Arnulf de Carinthie, fils bâtard de Carloman, roi de Francie orientale en 888, puis empereur (896-899).

[206] Les révoltes de l'aristocratie ne se produisirent qu'à partir des années 920 et Robert ne devint roi que le 29 juin 922, Charles le Simple se réfugia dans son royaume de Lorraine. Toute la suite est légendaire. Mais il n'est pas impossible que la légende traduise l'attachement des Aquitains aux derniers Carolingiens, v. Introduction, p. 37-38.

[207] Hugues, le futur Hugues le Grand, n'est pas un ami mais un adversaire de Charles le Simple, A. ECKEL, *Charles le Simple,* Paris, 1899 (Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne), p. 116 suiv.

de confiance, les précédents ne changeant point d'avis. De fait,
922 quand Robert fut élevé à la royauté, Charles gagna Limoges avec une solide troupe d'amis, et il demeura toute une nuit en prières près du tombeau de saint Martial[208]. Il emmena avec lui tout ce qu'il put lever en Aquitaine de guerriers très valeureux et s'en fut par la Bourgogne demander de l'aide à l'empereur Otton[209]. Or les Francs étaient divisés, mais la plus grande partie soutenait Robert. Charles enfin, ayant obtenu le secours de l'empereur Otton, regagna la France avec une armée nombreuse, levée en
923, 15 juin partie dans la nation allemande[210], en partie en Aquitaine, en partie en France, et Robert engagea le combat contre lui. Le porte-bannière de Charles était le comte Fulbert; quant à Robert, il portait en personne pour lui-même son étendard, après avoir repoussé sa barbe pleine de poils blancs à l'extérieur de son haubert, afin qu'on le reconnût. Le roi Charles dit à Fulbert d'un ton menaçant: «En garde, ô Fulbert», et c'est de là que vient le proverbe *En garde Fulbert*. Fulbert fendit en deux le crâne du roi Robert et l'armée de Robert fut vaincue. Et, à la fin du combat, Hugues, fils de Robert, surnommé Capet, survint avec mille cavaliers et mit en fuite Charles et ses troupes lassées, puis venant trouver le roi en suppliant, il se soumit à sa volonté[211]. Charles

[208] *Fenestra* a, ici, le sens de tombeau, DU CANGE, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, III, 225, sens 3. Sur le sépulcre de saint Martial, v. *supra*, p. 22, n. 87.

[209] Otton n'a succédé à son père Henri I[er] qu'en 936. Ce dernier a reconnu Robert au début de 923, ECKEL [*supra*, n. 207], *op. cit.*, p. 122.

[210] Allusion aux partisans lotharingiens de Charles le Simple.

[211] Il est bien exact que le roi Robert, couronné l'année précédente à Reims, fut tué par un comte du nom de Fulbert dans la bataille qui eut lieu le 15 juin 923 près de l'abbaye Saint-Médard de Soissons. Adémar ignore qu'à la suite de la bataille, Raoul, duc de Bourgogne depuis deux ans, beau-frère de Hugues le Grand, fut couronné à Soissons le 13 juillet 923 et que Charles le Simple, pris par la trahison d'Herbert de Vermandois, mourut en prison en 929, ECKEL, *Charles le Simple*, p. 123-125. Le récit est tributaire des légendes anti-robertiennes qui circulèrent très vite après la bataille de Soissons (v. G. WAITZ, *Jahrbücher des deutschen Reiches unter König Heinrich I*, 3[e] éd., Leipzig, 1885, p. 70). Il est fort probable que le voyage de Charles le Simple à Limoges en 922 n'est qu'une fable, car le souverain carolingien avait ses principaux appuis dans le nord du royaume et en Lotharingie. Cette fable a été acceptée par Ch. DE LASTEYRIE, *L'abbaye de Saint-Martial de Limoges*, Paris, 1901, p. 58-59, au même titre qu'une autre invention d'Adémar attribuant à Charles le Simple l'initiative de la construction de fortifications autour de Saint-Martial (ADÉMAR, *Commemoratio abbatum*, éd. H. DUPLÈS-AGIER, *Chroniques de Saint-Martial de Limoges*, Paris, 1874, p. 3). Aussi ne doit-on accorder qu'un crédit limité à la tradition des cadeaux «provenant de la chapelle du roi Robert» offerts par le souverain à Saint-Martial.

donc récupéra son royaume et confia audit Hugues Capet[212] la dignité ducale comme son père Robert avait coutume de l'exercer[213]. Charles, ainsi qu'il l'avait promis, fit porter à saint Martial une partie des dépouilles dont il s'était emparé et qui provenaient de la chapelle du roi Robert : un évangéliaire d'or et d'argent, une précieuse dalmatique taillée dans un vêtement de Crisa[214], un faldistoire[215] argenté, tout un vêtement sacerdotal précieux, deux livres d'histoire sainte, un précieux livre de comput[216], une bannière de tissu d'or sans couture. À la mort du roi Charles, son 936, janvier
fils Louis lui succéda et régna avec vigueur[217].

En ce temps-là, l'empereur Nicéphore[218], qui élevait Basile et Constantin[219] encore tout petits à Constantinople, envahit les terres soumises aux Sarrasins et s'empara par la force d'Antioche et d'autres cités très puissamment fortifiées jusqu'à Tripoli, et les rendit aux Grecs chrétiens[220]. L'impératrice, mère de Basile, craignant que Nicéphore n'exerçât la tyrannie sur ses fils, le rappela par ruse, pendant qu'il assiégeait Tripoli[221] : elle lui avait fait savoir
en effet par lettre que les Barbares avaient investi Constantinople, 968/969
ce qui était complètement faux ; et le saint samedi de Pâques, tandis qu'il se répandait en prières à Dieu, agenouillé dans la basilique

[212] Adémar est le premier à utiliser le surnom de Capet et il l'applique, non au fondateur de la dynastie, mais à son père. C'est l'usage qu'ont gardé les historiens du Moyen Âge. Le *cognomen* vient sans doute de la chape abbatiale qu'il portait comme abbé laïque de plusieurs grands monastères, en particulier Saint-Martin de Tours, où était conservé le manteau de saint Martin.

[213] C'est le roi Louis IV, et non Charles le Simple, qui a donné à Hugues le Grand le titre de *dux Francorum* le 25 décembre 936.

[214] Ville de Phocide, liée à l'or. Peut-être l'adjectif latin vient-il du grec *crusos*, ce qui justifierait la traduction : « taillée dans un manteau de fil d'or. » (E. POGNON, *L'an mille. Œuvres de Liutprand, Raoul Glaber, Adémar de Chabannes, Adalbéron, Helgaud réunis*, Paris, 1947, p. 162).

[215] Il s'agit sans doute d'un fauteuil pliant.

[216] Il n'est pas impossible qu'Adémar ait consulté cet ouvrage pendant ses séjours à Saint-Martial.

[217] Louis IV d'Outremer (936-954) n'a pas succédé à Charles le Simple, mais à Raoul, mort après le 14 ou le 15 janvier 936.

[218] Nicéphore II Phocas, empereur (2 juillet 963-11 déc. 969).

[219] Basile – le futur Basile II (976 à 1025) – et Constantin VIII (976-1025), fils de Romain Lécapène et de Théophano, avaient cinq et trois ans à la mort de leur père († 963).

[220] Nicéphore Phocas s'empara en 968 de la plupart des villes du littoral de la Syrie.

[221] Ce n'est pas le siège de Tripoli, mais celui d'Antioche, que l'empereur a abandonné pour regagner Constantinople.

du palais de Constantinople, elle donna l'ordre à quatre de ses esclaves de le transpercer de leurs glaives. Et elle fit croire à toute
969, 10 décembre l'élite des Grecs qu'il était mort subitement de maladie. Ce crime resta longtemps caché jusqu'au jour où les satrapes grecs, pris de soupçon, ouvrant son tombeau, y trouvent le cadavre percé de coups d'épée[222].

926, 12 avril 23. Alors mourut Adémar, comte du Poitou : il fut enseveli à Poitiers, près de la basilique de Saint-Hilaire, le 4 des nones
918, avant juillet d'avril. Guillaume, duc d'Auvergne, mourut également et le fils de Rannoux, Èbles Manzer fut promu à la fois comte d'Auvergne
902 et du Poitou par le susdit roi Charles[223]. Il prit pour épouse Adèle, fille du comte de Rouen, Rosus, et il en eut un fils, Guillaume Tête d'Étoupe[224]. Après la mort de Vulgrin, son fils, Audoin, vécut trente ans. Il entreprit de restaurer les murs de la cité d'Angoulême. À cette époque, sous l'épiscopat d'Oliba, les Normands, reprenant leurs fréquentes incursions, ne cessaient de tourmenter l'Aquitaine. Aussi, du vivant du comte Vulgrin, les moines de Saint-Charroux transportèrent-ils à Angoulême, pour l'y mettre en sûreté, le précieux bois de la Croix ainsi que divers ornements d'église. Et quand les attaques normandes cessèrent, Audoin essaya de conserver pour toujours dans sa cité le saint bois, refusant de rendre ce qui lui avait été confié. Pour cette raison, il fit venir de France des architectes et leur ordonna de construire une église, dédiée au Sauveur, hors les murs, au chevet de la basilique Saint-Cybard, pour la destiner au saint bois et y transférer en même temps le corps de saint Cybard. Ayant appelé de France l'évêque Frédebert[225], son parent, il lui fit consacrer cette église en l'honneur du Sauveur[226]. Mais Frédebert ne put élever le corps du saint homme dont il voulait faire la translation dans

[222] En fait, Nicéphore fut assassiné dans la nuit du 10 au 11 décembre 969, alors qu'il reposait dans la chambre de son palais ; la tête de l'empereur mort a été tranchée et montrée à la foule.

[223] Èbles Manzer, comte de Poitou de 902 à 934, n'a été promu comte d'Auvergne qu'après la mort des neveux de Guillaume le Pieux, Guillaume II († 16 décembre 926) et Acfred (oct. 927),

[224] Adèle de Normandie est l'épouse non d'Èbles mais de son fils Guillaume Tête d'Étoupe.

[225] Évêque inconnu.

[226] Le vocable de la nouvelle église est le même que celui de l'abbatiale de Charroux.

ladite église ; et, au jour fixé pour la consécration, après avoir achevé les solennités du sacrifice, la messe finie, il s'endormit dans le Seigneur d'une mort paisible devant l'autel du Sauveur. C'est là, devant l'autel, que l'évêque Frédebert fut inhumé par l'évêque Oliba, qui mourut lui-même peu de temps après, comme on l'a déjà dit. La maladie cependant punit le comte Audoin lui-même pendant de longues années, et dans son peuple la famine sévit partout si durement que, chose inconnue jusqu'alors, les gens du peuple se cherchaient les uns les autres pour s'entre-dévorer et que beaucoup tuaient leurs semblables par l'épée pour se nourrir de chair humaine comme des loups. Un an avant sa mort, contraint par ces circonstances, Audoin renvoya à Charroux par l'intermédiaire de son fils Guillaume, surnommé Taillefer, le précieux bois , ainsi qu'une châsse d'or ornée de pierres précieuses qu'il avait commandé lui-même de fabriquer ; il la fit transporter jusqu'au village de Loubillé et la punition envoyée par Dieu cessa bientôt. Un an plus tard, le comte lui-même mourut le 6 des calendes d'avril et fut enterré auprès de son père.

892, 3 septembre

916, 27 mars

La deuxième année qui suivit sa mort, Bernard assassina Lambert, vicomte de Marcillac, et Arnaud, son frère, pour venger sa sœur Sancie qu'ils avaient essayé de tuer[227]. Guillaume Taillefer cependant rendit leur honneur à leur frère, Odolric, qui était leur cadet et il en fit son vicomte, comme Ramnoul[228] l'avait été pour Vulgrin. Enfin ce Bernard[229], à la mort de son père Guillaume, frère d'Audoin par [son père] Vulgrin, devint comte du Périgord. Quant à Guillaume Taillefer, il obtint le principat d'Angoulême : lui-même et le comte Bernard, son cousin tinrent en commun tout leur honneur[230]. Adémar, qui avait pris pour épouse Sancie, la sœur de Bernard, survécut dix ans à Audoin. Sancie, elle, termina sa vie le 2 des nones d'avril et fut enterrée près de la basilique Saint-Cybard.

918

[227] Bernard et Sancie sont les enfants de Guillaume I^er^, comte de Périgueux et d'Agen. Bernard, comte de Périgueux et d'Agen, a été aussi comte d'Angoulême après 945 ; Sancie est l'épouse d'Adémar, ancien comte de Poitiers, qui a, peut-être, été comte d'Angoulême entre 916 et 926, v. éd. BOURGAIN, p. 272.

[228] Ramnoul, vicomte de Marcillac de 879 à 888.

[229] Bernard, comte de Périgueux et d'Agen, et comte d'Angoulême (après 945).

[230] Guillaume II Taillefer, comte d'Angoulême (*ca* 926-*ca* 945 ; † 962).

24. En ce temps-là, mourut l'évêque Gombaud : il eut pour successeur Foucaud[231]. Alors Guillaume Taillefer et son cousin, Bernard, réunissant l'assemblée des nobles, rétablirent à nouveau la vie
938, mars monastique dans la basilique Saint-Cybard : ils placèrent à la tête de ce monastère l'abbé Mainard. Ce dernier construisit en face de la basilique Saint-Cybard un élégant oratoire en l'honneur de la sainte Résurrection, et il y déposa de nombreuses reliques qu'il avait apportées de Jérusalem. Alors le seigneur Guillaume Taillefer con-
avant 945 céda par testament audit monastère de Saint-Cybard ce don : l'église de Saint-Hilaire, sise en Périgord, dans la viguerie[232] de Pillac ; l'église de Sainte-Eugénie située en Saintonge, dans la viguerie de Pérignac ; la cour[233] de Frédouville et la villa de Dirac, la villa du Vignac, la villa de *Romanorevilla*[234] avec son église et un manse à Gourville. Il fit confirmer ce testament et souscrire de leurs propres mains ceux dont les noms suivent : Bernard, comte, Arnaud[235] fils de Bernard, Odolric vicomte[236], Adémar vicomte[237], Arnaud fils de Guillaume[238], Adémar fils dudit Guillaume[239]. Cela ne l'empêcha pas de donner à Saint-Martial l'église de Chantrezac[240], en Angoumois, ainsi que l'église de Manot, en Limousin, avec toutes ses dépendances et domaines. Il n'eut pas en effet de postérité de son épouse légitime car les susdits Arnaud et Adémar lui étaient nés de concubines. À son fidèle Itier, prince de Villebois[241], il donna Cellefrouin dans le territoire d'Angoulême.

[231] Gombaud, évêque d'Angoulême (2 mars 897-23 mars 940). Foucaud, évêque d'Angoulême (938-10 février 951).

[232] La viguerie (*vicaria*) est une division «administrative» du comté.

[233] Faute de contexte, il est impossible de traduire ici *curtis* qui peut désigner soit le centre d'exploitation seul, soit un grand domaine en exploitation directe, soit une réserve avec les tenures qui en dépendent (v. A. DEBORD, *La société laïque dans les pays de la Charente, X^e-XII^e s.*, Paris, 1984, p. 276-280). C'est ce dernier sens qui est le plus probable.

[234] Lieu non identifié, situé *in vicaria Christiolinse* (peut-être Criteuil-la-Magdeleine, c. de Segonzac, arr. Cognac, Charente-Maritime).

[235] Arnaud Voratio, comte d'Angoulême (après 945).

[236] Odolric, vicomte de Marcillac, *ca* 944.

[237] Adémar, vicomte de Limoges, mort après 982.

[238] Arnaud Manzer, comte d'Angoulême (975-988, 4 mars).

[239] Adémar II, comte d'Angoulême (*post* 945).

[240] Chantrezac, cne Roumazières-Loubert, c. Saint-Claud, arr. Confolens, Charente.

[241] *Princeps* désigne chez Adémar soit un simple châtelain, soit un membre de la couche supérieure de l'aristocratie, DEBORD, *La société laïque* [cit. n. 233], p. 192 n. 22 et *supra*, Introduction, p. 26. Itier est l'ancêtre du lignage de Villebois (Villebois-Lavalette, ch.-l. c., arr. Angoulême, Charente) ; avec sa femme et son fils, ils ont fait des donations à l'église d'Angoulême et à Saint-Cybard, DEBORD, *op. cit.*, p. 191.

25. Cependant à la mort d'Èbles[242], comte du Poitou, l'un de 934
ses fils devint comte, l'autre évêque. Èbles en effet, avec l'accord du roi Louis, devint évêque de Limoges[243]. Quant à Guillaume surnommé Tête d'Étoupe[244], promu par le susdit roi comte d'Auvergne, de Velay, de Limoges et de Poitiers, il devint duc d'Aquitaine[245]. Il offrit à son frère les abbayes de Saint-Hilaire [de Poitiers] et de Saint-Maixent avec quelques autres possessions sur le sol du Poitou. Ledit Èbles fut un bon pasteur de l'Église ; il acheva la construction du rempart de la cathédrale de Saint-Étienne de Limoges[246], que l'évêque Turpion, son prédécesseur, avait en grande partie fait sortir du sol. Il construisit à partir de rien le rempart de Saint-Hilaire[247] et y installa des chanoines car, en raison des invasions normandes, cette abbaye avait été abandonnée par les moines qui y habitaient à l'origine[248]. Il restaura le monastère de Saint-Maixent et mena à terme la construction d'un rempart tout autour. Il restaura aussi le monastère de Saint-Michel-en-l'Herm[249] et fit pour l'œuvre de Dieu bien d'autres choses dignes d'être louées. À sa mort il fut enterré dans la basili- 976, après mars
que du susdit monastère du saint Ange.

Quant à son prédécesseur Turpion[250], de naissance très illustre, oncle de Robert, vicomte d'Aubusson, il fut très généreux dans le service de Dieu, et honora grandement Odon, abbé du monastère de Cluny[251]. Le révérendissime Odon, à la prière de Turpion, publia la vie de saint Géraud et composa un ouvrage très utile sur

[242] Èbles Manzer a été remplacé par son fils Guillaume Tête d'Étoupe entre janvier et novembre 934.
[243] Èbles, évêque de Limoges (*post* 944-969 ; † 976).
[244] Guillaume I^er^ Tête d'Étoupe, comte de Poitou (934-963).
[245] Affirmation sans doute inexacte : les comtes de Poitou ne reprirent le titre de duc d'Aquitaine que vers 965.
[246] Il s'agit du « château Saint-Étienne », qui fait face au « château Saint-Martial » et au château vicomtal.
[247] L'existence d'un *castrum*, au sud du rempart romain (qu'il ne faut pas confondre avec le *burgus*, apparu plus tard et beaucoup plus étendu), est attesté par les chartes de Saint-Hilaire pour le X^e^ siècle.
[248] L'abbaye de Saint-Hilaire de Poitiers est une basilique de clercs au moins depuis l'époque carolingienne, et sans doute dès les V^e^-VI^e^ siècles.
[249] Abbaye fondée à la fin du VII^e^ siècle (c. Luçon, arr. Fontenay-le-Comte, Vendée) par l'évêque de Poitiers Ansoald.
[250] Turpion, évêque de Limoges (*post* 897-944).
[251] Odon, abbé de Cluny (927-942).

944 le mépris du monde[252]. Cet évêque brilla dans sa vie de nombreux miracles et, à sa mort, à Aubusson, il fut enseveli dans la basilique de Saint-Vaury.

Èbles fut donc le trente-neuvième évêque depuis saint Martial et, pour le soutenir dans sa charge épiscopale, il ordonna sous lui
avant 969 un chorévêque[253] nommé Benoît qu'il avait nourri lui-même dès l'enfance. Par la suite ce dernier fut capturé par Hélie, comte du Périgord[254], et privé de la vue : Èbles en ressentit jusqu'au jour de sa mort une douleur extrême et intolérable, car il voulait faire de Benoît son successeur. Cet Hélie, fils de Boson le Vieux de la Marche, sortit victorieux du combat engagé contre le vicomte de Limoges Géraud[255] et son fils Gui ; à la fin, pris traîtreusement ainsi que son frère Audebert par Gui, il fut jeté en prison dans le château de Montignac. Mais, alors qu'il allait être aveuglé, sur le conseil du duc Guillaume, pour venger le susdit chorévêque, il s'évada de sa prison, avec l'aide de Dieu, et, peu après, il mourut pèlerin au service de Dieu, sur la route de Rome. Audebert, son frère, enfermé, quant à lui, longtemps dans la tour de la ville de Limoges, fut enfin libéré, après avoir pris pour épouse la sœur du vicomte Gui, dont il eut un fils nommé Bernard.

26. En ces jours, du vivant de l'évêque Turpion, Théotolon[256], et le susdit Odon au temps où ils étaient les plus illustres chanoines de Saint-Martin [de Tours], appliquant le précepte évangélique[257], abandonnant tout, suivirent pauvres le Christ pauvre, revêtirent le saint habit à Cluny et adoptèrent la vie monastique.

[252] ODO CLUNIACENSIS, *De vita sancti Geraldi, Auriliacensis comitis, libri quatuor,* in *Patrol. lat.*, t. 133, col. 639-704 ; *Collationum libri tres,* dédiés à Turpion (*op. cit.*, col. 518-638).

[253] On ne sait pas s'il s'agit d'un évêque auxiliaire ou d'un successeur désigné. Il semble qu'Èbles ait eu deux autres chorévêques, Roger et Gauzbert, abbés du monastère de Saint-Augustin de Limoges, qui, semble-t-il, ont précédé et suivi Benoît, v. dom J. BECQUET, Les évêques de Limoges aux X[e], XI[e] et XII[e] siècles, in *Bulletin de la Société archéologique et historiques du Limousin,* t. 104, 1977, p. 86-87.

[254] C'est peut-être par erreur qu'Adémar a fait d'Hélie un comte de Périgueux, v. discussion in éd. BOURGAIN, p. 275.

[255] 963-avant 1028.

[256] Né vers 870-880, chanoine de Saint-Martin de Tours avant 907, avec Odon, doyen de 914 à 930, archevêque de Tours (933-955). Adémar est le seul à mentionner le séjour de Théotolon à Cluny.

[257] Mc 10, 2.

Aussi, selon la volonté de Dieu, Odon devint-il ensuite abbé, le deuxième de ce monastère. Le premier en effet fut Bernon[258] et le deuxième Odon. Théotolon, sur l'ordre de son abbé et malgré lui, fut consacré archevêque de Tours. vers 933

Ce très saint Odon était à la fois parfaitement formé dans les lettres libérales et tout brûlant de l'amour de Dieu, il se montra zélé réformateur par son exemple et par sa science de la règle apostolique qui est celle des moines.

27. Alors, à la mort de Rosus, comte de Rouen, son fils, Guillaume[259] gouverna à sa place ; ce Guillaume fut baptisé dès l'enfance et toute la multitude de ces Normands, qui résidaient près de la France, se convertit à la foi du Christ ; abandonnant la langue de sa nation, elle prit l'habitude du parler latin[260]. Ce même Guillaume, traîtreusement tué par Arnoul, comte de Flandre[261], son fils Richard[262] lui succéda ; devenu très chrétien, il fit construire dans cette Normandie, qu'on appelait auparavant la marche de France et de Bretagne, le monastère du Mont-Saint-Michel où il établit des moines[263] ; il fonda également le monastère de Fécamp, en l'honneur de la très sainte Trinité, où il fut lui-même enseveli et où il mit aussi des moines[264]. 943 avant 966 990

Pendant ce temps, le roi Louis, ayant quitté la vie, Lothaire[265], son fils aîné, qu'il avait eu de la reine Gerberge[266], régna à sa place. 954

[258] Abbé de Cluny (910-925).
[259] Guillaume Longue Épée (927-942).
[260] La remarque d'Adémar concernant le changement de langue est d'autant plus intéressante qu'il évoque la langue parlée.
[261] 918-973, 27 mars.
[262] Richard Ier (942-996), v. J. LE MAHO, La mort et les funérailles de Richard Ier, duc de Normandie († 996), d'après Dudon de Saint-Quentin, in *La Normandie vers l'an Mil*, Rouen, 2000, p. 84-87.
[263] Le Mont existait avant 966. Mais les désordres des chanoines poussèrent le duc à installer, vers 965, des moines venus de l'abbaye réformée de Fontenelle.
[264] Le nouveau monastère fut consacré le 15 juin 990 (P. BOUET, Dudon de Saint-Quentin. Construction de la nouvelle collégiale de Fécamp, in *La Normandie vers l'an Mil*, p. 123-129). Le corps du duc fut probablement inhumé au pied de la façade ouest de l'abbatiale, LE MAHO, *op. cit.*, p. 86 n. 12. On ignore la date précise de sa mort.
[265] Lothaire IV (954-986).
[266] Gerberge, sœur de l'empereur Otton Ier.

28. En ce temps-là, Foucaud, évêque d'Angoulême, après avoir
951, 10 février gouverné [le diocèse] pendant douze ans, mourut et fut enseveli près de la basilique de Saint-Cybard[267]; Èbles lui succéda: il exerça aussi la charge épiscopale pendant douze ans et fut enterré
964 à côté de la basilique de Saint-Cybard[268]. Guillaume Taillefer[269] qui avait reçu ce surnom dans un combat contre les Normands, où ni les uns ni les autres ne l'avaient emporté, lutta le lendemain en combat singulier, par suite d'un pacte, contre leur roi Storin: de Cortain, son épée très résistante, que le forgeron Wieland avait travaillée, il le pourfendit lui et sa cuirasse[270] d'un seul coup en
962, 6 août pleine poitrine; il termina ses jours et fut enseveli près de la basilique de Saint-Cybard. Et pendant trente ans lui succédèrent au pouvoir Bernard, comte du Périgord, puis les fils de ce dernier Arnaud dit Boirratio[271], qui devait son surnom au vêtement même qu'il portait le jour où, cuirassé et casqué, il affronta un loup diabolique, mangeur d'hommes, en plein champ, le saisit de ses mains et le donna à ses soldats pour qu'ils l'achèvent, puis Guillaume Talleyrand[272], Ramnoul Bompar et enfin Richard le Simple[273].

Arnaud ayant enlevé à Saint-Cybard la villa de Salles pour la donner à Hélie, seigneur de Villebois, périt pour cette raison, frappé par un ange; à l'article de la mort, il donna à Saint-Cybard, en réparation, la villa de Jarnac; il fut enseveli près de cette basilique. Puis, son frère Guillaume étant mort, Ramnoul fut tué au combat par Arnaud Manzer[274], fils de Guillaume Taillefer, qui
975, 27 juillet succéda à son père au gouvernement d'Angoulême et chassa Richard le Sot[275]. Il fit prisonnier, dans un combat, Gauzbert,

[267] *Supra*, n. 231.
[268] Èbles, évêque d'Angoulême (2 avril 951-18 janvier 964).
[269] Guillaume II Taillefer (*ca* 945-6 août 962).
[270] Le nom de l'arme — l'épée *Cortain* d'Ogier le Danois — et celui du forgeron Wieland montrent l'influence épique qui s'est exercée sur le moine de Saint-Cybard, v. éd. BOURGAIN, p. 277.
[271] Son surnom pourrait venir de la *burra*, qui le protégeait, mais il est aussi appelé Voratio (*supra*, n. 235).
[272] Guillaume III, comte d'Angoulême (952/964-973).
[273] Comte de Périgueux, à la fin du X^e siècle.
[274] Comte d'Angoulême (975-988).
[275] Fils de Bernard, 6^e comte d'Angoulême.

clerc, frère du comte Hélie, le livra à Guillaume, fils de Guillaume Tête d'Étoupe, son seigneur, et consentit à ce qu'il fût aveuglé pour venger le chorévêque Benoît. En effet, à la mort de Guillaume Tête d'Étoupe, qui fut enseveli dans l'église de Saint-Cyprien [de Poitiers], c'est son fils Guillaume déjà nommé qui devint duc d'Aquitaine à sa place[276] ; il épousa la fille de Thibaut de Champagne[277], nommée Emma[278], dont il eut un fils, Guillaume. 963, 13 avril vers 968

29. En ce temps-là, meurt Aimeri qui avait succédé[279] à Gonsin comme abbé de Saint-Martial, bien qu'il ne fût pas moine ; sur la fin, il devint moine parce que le roi Louis, craignant sa tyrannie, lui avait confié l'honneur de Saint-Martial sur le serment qu'il se ferait moine.

Cet Aimeri fit se recommander entre ses mains Géraud, vicomte de Limoges[280] et Boson le Vieux de la Marche. C'est lui qui construisit le château de Rancon[281]. Il prit de force le château de Chambonchard, situé près du monastère de Chambon[282], et le détruisit parce qu'il nuisait aux moines.

30. Le roi Lothaire se rendit à Limoges et passa quelque temps en Aquitaine[283]. À son retour, il mourut empoisonné par sa reine adultère[284]. Il laissa un fils nommé Louis qui ne lui survécut qu'un an : lui aussi fut tué par une boisson de sorcier que lui administra 982/983 986

[276] Guillaume Fier-à-Bras, 2e comte de Poitou et 4e duc d'Aquitaine (963-*ca* 996).
[277] Thibaud le Tricheur, comte de Blois, Chartres et Châteaudun († 977).
[278] Mariée en 968, Emma, mourut après le 27 déc. 1004, v. PIERRE DE MAILLEZAIS, *La fondation de l'abbaye de Maillezais. Récit du moine Pierre,* éd. et trad. par Y. CHAUVIN, G. PON, sous la dir. d'E.-R. LABANDE (†), La Roche-sur-Yon, 2001, p. 21, 121-123.
[279] Adémar emploie le mot *successor* pour bien marquer qu'Aimeri (943-974) était abbé laïc de Saint-Martial.
[280] Géraud, vicomte de Limoges (963-avant 1028).
[281] Rancon, c. Châteauponsac, arr. Bellac, Haute-Vienne, berceau de la famille de ce nom, qu'il ne faut pas confondre avec Rancogne, c. La Rochefoucauld, Charente.
[282] Chambon-sur-Voueize, ch.-l. c., arr. Boussac, Creuse. Le monastère relevait de l'abbaye de Saint-Martial de Limoges.
[283] Lothaire est allé chercher son fils Louis à Brioude. À son retour, en 982 ou 983, il passa par Limoges.
[284] L'accusation contre la reine Emma est sans doute fausse, v. éd. BOURGAIN, p. 278.

987, 21/22 mai — son épouse nommée Blanche[285]. Son oncle Charles[286] voulut lui succéder à la royauté mais ne put y parvenir, parce que Dieu, par son jugement, choisit meilleur que lui[287]. En effet l'évêque Ascelin de la ville de Mont-Laon[288], la semaine précédant Pâques, 991, 30 mars — après un repas[289], le fit prendre traîtreusement alors qu'il reposait dans son lit et, du consentement de la plupart, le duc Hugues, fils 987, 3 juillet — de Hugues Capet, fut élevé à la royauté[290]. Cependant Charles fut gardé en prison jusqu'à sa mort, à Orléans, où il engendra ses fils, Charles et Louis[291] ; ceux-ci, chassés par les Francs, se rendirent avant 995 — près de l'empereur des Romains et habitèrent avec lui.

Le duc des Aquitains, Guillaume, réprouvant la félonie des Francs, refusa de se soumettre à Hugues. Aussi ce dernier, ayant mobilisé l'armée des Francs, harcela la ville de Poitiers en en faisant le siège. Quand il se replia déçu, Guillaume le poursuivit avec une troupe d'Aquitains jusqu'à la Loire. Les haines des Francs et

[285] Louis V mourut le 21 ou 22 mai 987. Le double empoisonnement des deux derniers Carolingiens ne figurait pas dans la première version (*alpha*) de la *Chronique* qui véhiculait des traditions très négatives concernant l'avènement des Capétiens. Cette légende a été introduite dans la deuxième recension pour suggérer que la lignée carolingienne ne méritait pas plus d'exercer le pouvoir que les derniers Mérovingiens à la fin du livre I de la *Chronique*. Richard Landes a montré par un examen attentif des différentes versions de la *Chronique* que l'image très défavorable de l'accession des Capétiens, dans la première version, s'était peu à peu améliorée dans les versions ultérieures, sous l'influence des moines de Saint-Martial, sans que disparût cependant une tradition aquitaine «hostile et méprisante aux Capétiens» (L'accession des Capétiens. Une reconsidération des sources aquitaines, in *Religion et culture autour de l'an Mil. Royaume capétien et Lotharingie, Colloque international Hugues Capet 987-1987, La France de l'an Mil*, Paris, 1990, p. 151-166, ici p. 155), dont témoignent aussi les réticences de certains scribes poitevins à dater les actes de l'association au trône de Robert le Pieux de décembre 987, v. R. FAVREAU, Carolingiens et Robertiens de la fin du IX^e^ à la fin du X^e^ L'avènement de la dynastie capétienne et le nord de l'Aquitaine, in *Pays de Loire et Aquitaine* [cit. n. 195], p. 159-187.

[286] Charles de Lorraine, fils de Louis IV, lui-même frère de Lothaire IV († 986), et d'Emma.

[287] Cette expression favorable aux Capétiens est déjà utilisée dans la première version (*alpha*) de la *Chronique*,

[288] Il s'agit d'Adalbéron, évêque de Laon (987-1031), connu aussi sous le nom d'Ascelin.

[289] Le mot *convivium*, dans le contexte de la semaine sainte, se réfère, vraisemblablement, au repas du Jeudi saint.

[290] L'élévation de Hugues à la royauté (3 juillet 987) est antérieure à la trahison d'Adalbéron dans la nuit du 29 au 30 mars 991. Cette confusion chronologique fait des Capétiens les bénéficiaires de la trahison de l'évêque de Laon, comparé à Judas comme chez Gerbert et Richer (LANDES, *art. cit.*, p. 155).

[291] Charles de Lorraine est mort entre janvier 992 et 995. Il n'est pas exact que ses deux fils soient nés en prison.

des Aquitains s'affrontèrent là dans un dur combat, le sang coula à flot dans un carnage réciproque : les Francs l'emportèrent et s'en retournèrent ainsi. Par la suite Guillaume fit la paix avec Hugues et son fils Robert[292]. Et le roi Hugues, se représentant la grâce que Dieu lui avait témoignée, comme pour le payer de retour, se montra un très clément défenseur de l'Église de Dieu. On estime, en effet, que le rejet de la descendance de Charles est dû au fait que, négligeant depuis déjà longtemps la grâce de Dieu, cette descendance parut plus disposée à négliger les églises qu'à les ériger. Au monastère de Saint-Denis, en effet, dont la règle monastique déjà ancienne s'était corrompue, le roi Hugues, d'une vertu conforme à la règle, comme il était juste au regard de Dieu, fit restaurer une vie plus vertueuse par la main du vénérable abbé Odilon[293] et prit soin de rétablir l'éclat de l'antique discipline dans plusieurs monastères de saints.

En ces jours, en effet, saint Mayeul, abbé de Cluny[294], successeur de saint Odon, s'en alla vers le Seigneur au monastère de Souvigny, situé en Auvergne ; enseveli en ce lieu, il y brilla de ses miracles ; lui succéda malgré lui le susdit Odilon, tout autant choisi par Odon lui-même que par toute la communauté. 994, 11 mai

En ce temps-là, s'acheva un très dur conflit entre le duc Guillaume et Geoffroy, comte d'Anjou. Geoffroy cependant, pressé par la nécessité, se soumit au duc Guillaume, s'offrit à lui par les mains, et reçut de lui, en bénéfice, le château de Loudun ainsi que plusieurs forteresses dans le comté du Poitou[295].

[292] Cet incident a été le plus souvent rejeté par les historiens comme une invention d'Adémar, v. éd. BOURGAIN, p. 279. Dans le même paragraphe les deux images, négative et positive, de l'accession des Capétiens se brouillent et se télescopent : d'une part, la félonie des Francs ; d'autre part, le roi voulu par Dieu et bienfaiteur des églises. En revanche, il est parfaitement exact que Guillaume le Grand entretint les meilleures relations avec Robert le Pieux.

[293] Abbé de Cluny (994-1049).

[294] 954-994.

[295] Le témoignage d'Adémar est recoupé par les chroniques angevines. Mais ces dernières datent l'événement d'avant 975, et font du «don» de ces châteaux la conséquence de la victoire de Geoffroy Grisegonelle aux Roches, *Chroniques d'Anjou,* éd. P. MARCHEGAY et A. SALMON, Paris, 1856, p. 376. La pénétration angevine, en Poitou, a continué sous Guillaume le Grand et Foulques Nerra (*infra,* III, 41) et inscrit durablement le Loudunais et le Mirebalais dans l'orbite angevine.

31. En ce temps-là, à la mort d'Otton II, Otton, son fils, troi-
983, 7 décembre sième par la fonction et par le nom, prit le titre impérial[296]. Adonné à l'amour de la sagesse et préoccupé des intérêts du Christ, pour rendre devant le tribunal du Juge un talent multiplié[297], par la volonté de Dieu, il s'appliqua à convertir à son culte les peuples d'alentour adonnés aux idoles.

Il disposait en effet de deux évêques très respectables, à savoir
983 saint Adalbert, archevêque de la cité de Prague[298], dans la province de Bohême, et saint Bruno[299], évêque de la cité d'Augsbourg, dans la province de Bavière, cousin de l'empereur. Saint Adalbert était de petite taille, saint Bruno de forte stature. Et chaque fois que saint Adalbert fréquentait la cour impériale, il partait seul en pleine nuit dans la forêt et, pieds nus, à l'insu de tous, rap-
v. 996 portait sur ses épaules du bois chez lui. Il vendait ce bois pour se procurer des aliments. L'empereur l'apprit longtemps après : comme il le tenait pour un saint, et qu'un jour à son habitude il s'entretenait avec lui, il dit en plaisantant à Adalbert : « Un évêque comme vous devrait s'en aller prêcher les peuples slaves[300] ». Aussitôt l'évêque, baisant les pieds de l'empereur, répondit qu'il allait se mettre immédiatement à l'œuvre et par la suite l'empereur ne put le détourner de ce projet. Il demanda qu'on ordonnât à sa place dans la ville de Prague un archevêque de son choix : l'empereur y consentit volontiers[301]. Puis, après avoir préparé tout ce
997 qu'il fallait, il partit nu-pieds dans la province de Pologne où personne n'avait entendu le nom du Christ, et il commença à prêcher l'évangile[302].

[296] Otton III (996-1002).

[297] Mt 25, 16 suiv.

[298] Saint Adalbert, archevêque de Prague (983-23 avril 997), évangélisateur des Slaves et martyr en Pologne le 23 avril 997.

[299] Adémar confond Bruno, évêque d'Augsbourg (1006-24 avril 1029), frère de l'empereur Henri II, qui n'a pas participé à la christianisation de la Hongrie, avec Bruno de Querfurt qui mourut le 9 mars 1009 en évangélisant la Prusse, et avec Bruno-Prunward, moine de Saint-Gall, qui fut sacré évêque et envoyé sur l'ordre de l'empereur Otton I[er] auprès du prince Geza (972-997).

[300] *Sclavorum gentes* : la plaisanterie porte sur le double sens de *sclavus* (slave/esclave).

[301] Adalbert a quitté définitivement son siège en 994, en raison de l'hostilité du duc de Bohême.

[302] Saint Adalbert n'a pas converti toute la Pologne, puisque le prince de Gniezno, Mesko, avait reçu le baptême en 966 à la suite de son mariage avec une princesse chrétienne.

L'évêque Bruno suivit son exemple : il demanda à l'empereur de faire consacrer à sa place sur son siège un évêque de son choix appelé Odolric[303]. Quand ce fut fait, il s'en alla humblement dans cette province de Hongrie appelée la Hongrie blanche pour la distinguer de l'autre, nommée Hongrie noire, parce que les gens 1003/1004
qui l'habitent sont noirs comme les Éthiopiens[304]. Finalement saint Adalbert convertit à la foi du Christ ces quatre provinces, encore prisonnières de l'antique erreur des païens : province des Polanes, Esclavonie, *Waredonia* et province de Cracovie[305].

Après y avoir jeté les fondements de la foi, il partit pour la province des Pincenates[306] afin d'y prêcher le Seigneur. Adalbert était arrivé chez eux depuis huit jours et avait commencé à leur annoncer le Christ quand, le neuvième jour, le trouvant plongé dans son oraison, ces gens, rendus très féroces par l'idolâtrie, le percèrent de leurs traits et de leurs épées et le firent martyr du Christ. Ensuite ils lui coupèrent la tête, engloutirent son corps dans un grand lac, et jetèrent sa tête aux bêtes dans un champ. Cependant l'Ange du Seigneur prit la tête et la mit près du cadavre sur la rive opposée du lac où le cadavre demeura intact et non décomposé, jusqu'au jour où des marchands passèrent par là en bateau. Ils

[303] Il n'existe, à notre connaissance, aucun évêque du nom d'Odolric/Ulrich sur les listes épiscopales de Francie orientale vers l'an Mil.

[304] La Hongrie noire doit être localisée au sud de la Hongrie, le long du Bas-Danube, dans la région de Pécs.

[305] *Polliana* désigne sans doute le pays des Polanes, cœur du nouvel État avec sa capitale Gniezno ; *Cracovia,* la Silésie conquise depuis peu sur les Tchèques ; *Esclavonia,* s'applique à tout l'État slave polonais. Nous n'avons pas pu localiser la *Waredonia provincia.* Le nombre 4 rappelle peut-être les quatre provinces entourant l'empereur Otton II sur le manuscrit de Trèves (*Stadtbibliothek,* cod. 171/1626) ou s'inclinant respectueusement dans l'évangéliaire d'Otton III (*Munich, Bayerische Staatsbibliothek,* clm 4453, f. 23 v), v. P. SKUBISZEWKI, *Ecclesia, Christianitas, Regnum* et *Sacerdotium* dans l'art des X^e^-XI^e^ s. Idées et structures d'images, in *Cahiers de civilisation médiévale,* t. 38, 1985, p. 133-179, notamment p. 164 suiv. et fig. 25. Cette division quadripartite de l'espace occupé par une communauté «se retrouve dans beaucoup de cultures, comme l'avait noté Georges Dumézil, repris par J. BANASZKIEWICZ, Entre la description historiographique et le schéma structurel. L'image de la communauté tribale, in *L'historiographie médiévale en Europe,* Paris, 29 mars-1^er^ avril 1989, Paris, 1991, p. 166-175.

[306] Il s'agit sans doute des Pruthènes ou Prussiens qui vivaient au nord-est de l'État polonais, au-delà de la Vistule, encore païens, ne serait-ce que par opposition aux Polonais qui venaient de se convertir au christianisme.

emportèrent le saint trésor et l'exposèrent en Esclavonie[307]. En l'apprenant, le roi d'Esclavonie nommé Boleslav[308], qu'Adalbert avait lui-même baptisé, leur donna de grands présents, reçut avec respect le chef et le corps, et fit construire en son honneur un très
997, 23 avril grand monastère ; de nombreux miracles commencèrent à se produire en ce lieu par l'intercession de ce martyr du Christ[309]. La passion de saint Adalbert eut lieu le 24e jour d'avril, le 9 des calendes de mai.

Quant à saint Bruno, il convertit à la foi la Hongrie [et] une autre province qui est appelée Russie[310]. Il baptisa le roi de Hongrie nommé Géza[311] et, changeant son nom, il lui donna pour nom de baptême celui d'Étienne ; l'empereur Otton le tint sur les fonts baptismaux pour l'anniversaire du protomartyr Étienne ; il
1001, lui laissa librement son royaume et il lui permit de porter en tous
1er janvier lieux la sainte lance[312], comme l'empereur lui-même a coutume

[307] Le martyre eut lieu le 23 avril selon toutes les sources (et non le 24, comme le dit Adémar), à midi, en un lieu appelé *Cholinum,* en territoire pruthène, à l'est de la rivière Dzierzgonia. La *Passio s. Adalberti* indique seulement qu'un passant recueillit la tête coupée et empalée du saint pour la porter à Gniezno.

[308] Boleslav le Vaillant, fils aîné et successeur de Mesko, 992-1025.

[309] Le saint fut enseveli à Gniezno, non dans un monastère construit par Boleslav, mais dans une église édifiée par Mesko qui devint, par la suite, la cathédrale Saint-Adalbert.

[310] Le terme «russe» ne peut renvoyer qu'à la Russie kiévienne convertie au christianisme par le prince Vladimir en 988-989, v. V. VODOFF, *Naissance de la chrétienté russe,* Paris, 1988.

[311] Adémar confond, semble-t-il, le prince Géza (972-997), qui avait été baptisé avec sa famille par Bruno-Prunward vers 973 et Vajk/Étienne, qui a régné sur la Hongrie de 997 à 1038. Ni Otton Ier ni ses successeurs ne l'ont tenu sur les fonts baptismaux.

[312] La sainte Lance, attribuée à l'empereur Constantin, apparaît dans un texte de Liutprand de Crémone, à l'occasion de la victoire d'Otton Ier sur son frère à Birten (939) (*Antapososis,* IV, 24-25 éd. J. BECKER, *Die Werke Liutprand von Cremona,* Hanovre, 1905 [*MGH, SS in usum scholarum*], p. 118-119). Offerte en 922 par le comte lombard Samson au roi de Bourgogne, Rodolphe, en signe d'investiture du royaume d'Italie, elle fut donnée par ce dernier à Henri Ier l'Oiseleur qui la transmit à son fils Otton. Remplaçant la bannière, la *sancta et crucifera imperialis lancea* devint la plus sainte des reliques possédée par les empereurs, puisqu'elle contenait un clou de la Croix Victorieuse, et le signe le plus éclatant de la transmission héréditaire du pouvoir impérial (v. E. L. ADELSON, The Holy lance and the hereditary german Monarchy, in *The Art Bulletin,* t. 48, 1966, p. 177-192, A. LOMBARD-JOURDAN, *Fleur de lys et oriflamme. Signes célestes du royaume de France,* Paris, 1991, p. 142 suiv. et O. ROUZY, Les armes symboles d'un pouvoir politique : l'épée du sacre, la sainte Lance, l'oriflamme, aux VIIIe-XIIe siècles, in *Francia,* t. 22,1995, p. 45-57, ici p. 54 suiv.). Déjà Otton III, lors de son célèbre voyage à Gniezno en l'an Mil, avait donné une réplique de la sainte Lance à Boleslav Le Vaillant, qu'il l'autorisa à porter «à la façon impériale».

de le faire ; il lui donna aussi comme reliques des clous [de la croix] du Seigneur ainsi que la lance de saint Maurice pour qu'il s'en serve comme de sa propre lance[313]. Ce roi ordonna à saint Bruno de baptiser son fils et lui donna le même nom d'Étienne qu'il avait reçu lui-même. À ce fils du nom d'Étienne, l'empereur Otton donna pour épouse la sœur d'Henri, le futur empereur[314].

Cependant quand saint Bruno se pressa d'aller chez les Pincenates et commença à prêcher, ils lui firent souffrir la même pas- 996
sion[315] que saint Adalbert. Les Pincenates en effet, enragés par une fureur diabolique, lui tirèrent toutes les entrailles du ventre par un petit trou qu'ils lui firent sur le flanc et achevèrent d'en faire un très valeureux martyr de Dieu. La nation des Russes racheta son corps à grand prix et construisit en Russie un grand monastère en son honneur où son corps se mit à briller de nombreux miracles[316]. Quelques jours plus tard, un évêque grec vint en Russie et 988/989
convertit la moitié de cette province jusqu'alors adonnée aux idoles et il fit adopter par ses habitants l'usage des Grecs de se laisser pousser la barbe ainsi que toutes leurs autres coutumes[317]. Odolric cependant, qui avait succédé à saint Bruno, s'en alla vers Dieu et mérita de briller de grands miracles : aussi son successeur appelé également Bruno, frère de l'empereur Henri, fit-il construire en

C'est le même geste qu'il accomplit ici en faveur du roi Étienne. La donation est confirmée par THIETMAR DE MERSEBOURG, *Chronicon*, V, 10, éd. R. HOLTZMANN, *MGH SS*, n. s., Berlin, 1935, p. 232-233, mais selon l'historien allemand, c'est le pape Sylvestre II qui aurait fait cet envoi, à la prière de l'empereur. La sainte lance «hongroise» fut reprise par Henri III en 1043 et disparut (LOMBARD-JOURDAN, *op. cit.* [cit. n. 312], p. 159). Ce qui est plus étonnant, c'est que la *Chronique* mentionne également la lance de saint Maurice (entendons le chef des martyrs de la Légion thébaine), qui, au début du XI[e] siècle, était, semble-t-il, réservée à l'investiture du roi de Bourgogne (*op. cit.* p. 150).

[313] Rejetée comme une interpolation inspirée du *Gallus anonymus*, l'affirmation d'Adémar est aujourd'hui reprise par l'historiographie hongroise qui prend en compte la réhabilitation de la version C, v. éd. BOURGAIN, p. 281-282.

[314] Vajk/Étienne épousa en 996 Gisèle, fille de Henri de Bavière, qui devint plus tard empereur sous le nom de Henri II.

[315] Bruno de Querfurt, envoyé chez les Pruthènes par Boleslav le Vaillant, fut assassiné en mars 1009.

[316] En 961/962 l'empereur Otton I[er] avait envoyé à Kiev le moine Adalbert de Saint-Maximin de Trêves. Adémar a-t-il confondu ce dernier avec saint Adalbert?

[317] Allusion à la conversion de la Russie kiévienne par des missionnaires venus de l'Empire byzantin, v. *supra*, n. 310.

son honneur un monastère à l'extérieur de la cité d'Augsbourg[318]. Les Romains appellent cette ville *Valentina,* du nom de l'empereur qui l'a primitivement fondée.

En ce temps-là, l'empereur Otton fut averti pendant son sommeil d'avoir à élever le corps de l'empereur Charlemagne inhumé à Aix ; mais, en raison de l'oubli provoqué par le temps, on ignorait le lieu précis où il reposait[319]. Et, après un jeûne de trois jours, on le trouva à l'endroit même que l'empereur avait connu par vision, assis sur une cathèdre d'or dans le caveau voûté situé sous la basilique de Marie, couronné d'une couronne d'or et de pierres précieuses, tenant un sceptre et une épée d'or très pur : quant au corps lui-même, on le trouva intact. On l'éleva et on l'exposa à la vue du peuple. Alors, comme un des chanoines de ce lieu, Adalbert, était très gros et très grand, il posa la couronne de Charles sur lui, comme pour la mesurer à sa tête : on se rendit compte que son crâne était plus étroit que celui de l'empereur et que la dimension de la couronne excédait le tour de sa tête. Mesurant aussi sa jambe à celle du roi, il se trouva être plus petit et aussitôt, par l'effet de la puissance divine, il eut la jambe brisée ; il survécut pendant quarante ans, mais resta toujours infirme. Cependant le corps de Charles fut déposé dans le bras droit de ladite basilique, derrière l'autel de saint Jean-Baptiste : on construisit au-dessus une magnifique voûte dorée et le corps commença à briller de nombreux signes et miracles. Pourtant il n'est l'objet d'aucune solennité, si ce n'est, suivant l'usage commun, celle de l'anniversaire des défunts. L'empereur Otton envoya le trône d'or de Charlemagne au roi Boleslav en échange des reliques du saint martyr Adalbert. Le roi Boleslav accepta le présent et envoya le bras du corps de ce saint à l'empereur qui le reçut avec une grande joie : il construisit en l'honneur de saint Adalbert, martyr, une magnifique église à Aix où il établit une communauté de servantes

[318] Il n'existe pas d'évêque du nom d'Odolric-Ulrich dans la liste épiscopale d'Augsbourg, mais vers 1012 la fondation canoniale des saints Ulrich et Afra, qui relevait jusque là de l'église cathédrale d'Augsbourg, est devenue un monastère bénédictin. Est-ce là l'origine de l'erreur d'Adémar?

[319] La découverte de la tombe de Charlemagne eut lieu à la Pentecôte (19 mai) de l'an 1000, discussion critique dans Introduction, p. 16, n. 52 et éd. BOURGAIN, p. LVI-LVIII et 284.

de Dieu[320]. Il construisit à Rome un autre monastère en l'honneur de ce martyr.

Cependant l'Aquitain Gerbert, homme de très basse extraction, fut moine dès l'enfance au monastère de Saint-Géraud d'Aurillac ; par amour de la sagesse, il avait parcouru la France avant de visiter Cordoue[321] : le roi Hugues fit sa connaissance et lui donna l'archevêché de Reims, puis une seconde fois distingué par l'empereur Otton, il devint archevêque de Ravenne après avoir résigné 991
l'archevêché de Reims. Par la suite, à la mort du pape Grégoire, frère de l'empereur[322], grâce à la philosophie, ledit Gerbert fut promu par l'empereur pape des Romains[323], et il abandonna son 998, 28 avril
ancien nom pour celui de Sylvestre. Le préfet de Rome, Crescen- 999, avril
tius[324], alors qu'il voulait ravir à Otton l'empire des Romains, dut finalement s'enfermer dans la tour qu'on appelle *Inter-Cœlis*[325] où il échappa longtemps à la capture, mais, lors de la prise de la tour, par la trahison de son épouse, il fut pris et pendu à un gibet sur ordre de l'empereur[326] ; l'on fit pour lui à Rome grande plainte[327]. 998, avril

Hugues, roi des Francs, ami de la sainte Église et le plus strict observateur de l'équité mourut ; lui succéda alors sur le trône 996, 22/
Robert[328], son fils, homme d'une vertu éclatante et d'une grande 26 novembre
piété, ornement des clercs, nourricier des moines, père des pauvres, vraiment assidu à honorer Dieu, semblable au roi David par son humilité, roi non seulement de ses peuples mais aussi de ses mœurs.

[320] Si l'envoi du trône d'or de Charlemagne au roi de Pologne est douteuse, il est bien exact qu'Otton III a commencé vers 997 la construction d'une collégiale en l'honneur du saint, v. discussion dans éd. BOURGAIN, p. 284. On peut se demander, cependant, si Adémar ne confond pas la collégiale Saint-Adalbert avec un couvent de moniales bénédictines dédié au Saint-Sauveur et à la Sainte Couronne, qu'Otton III avait eu aussi le projet de fonder.

[321] Gerbert d'Aurillac a seulement étudié entre 967 et 970 aux frontières du califat, dans la «Marche» d'Espagne, qui entretenait des liens avec les savants d'al-Andalus.

[322] Brunon, chapelain d'Otton III, élevé à la papauté le 3 mai 996 sous le nom de Grégoire V, était cousin de l'empereur († 18 février 999).

[323] Gerbert fut consacré le jour de Pâques (9 avril), sous le nom de Sylvestre II († 1003).

[324] Crescentius [II] était «sénateur de tous les Romains, comte glorieux et patrice».

[325] Il s'agit du Château Saint-Ange.

[326] Contrairement à ce que suggère la *Chronique*, la révolte de Crescentius en 997-998, est antérieure à l'élévation de Gerbert à la papauté.

[327] Réminiscence de Ac 8, 2 : *et fecerunt planctum magnum super eum.*

[328] Robert II le Pieux, roi de France (987-1031).

32. En ce temps-là, les Bulgares révoltés exaspérèrent fortement la Grèce, et l'empereur Basile, très en colère contre eux, s'obligea envers Dieu, par vœu, à se faire moine s'il pouvait soumettre le peuple bulgare aux Grecs. Et, s'acharnant à lutter contre eux pendant quinze ans avec l'armée, il connut deux grandes défaites[329]. À la fin, les rois Bulgares Samuel et Aaron tués, non dans un com-
1014, 6 octobre bat normal mais victimes de la fourberie des Grecs[330], il s'empara de toute leur terre ; il abattit leurs très puissantes cités et leurs châteaux, disposa partout des garnisons de Grecs contre eux et réduisit en captivité la plus grande partie du peuple bulgare. Puis, comme il l'avait promis par vœu, il adopta en secret la vie des moines, à la manière grecque pour tout le reste de sa vie, s'abstenant des plaisirs de la chair et de la consommation de viande, tout en restant extérieurement revêtu du costume impérial[331]. Par la
1020/1025 suite l'Ibérie s'étant révoltée, il la dompta en sept ans, si bien que tout fut soumis à sa volonté[332].

996 33. Richard de Rouen mourut aussi et fut enterré à Fécamp et son fils, qui portait aussi le nom de Richard[333], lui succéda. Plein de sagesse et glorieux en toutes choses, il se montra ami des églises.

1002, 24 janvier Cependant l'empereur Otton, ayant bu du poison, mourut dans le pays de Bénévent sans laisser de fils[334] et Henri, son cousin, recueillit l'empire[335]. Le corps d'Otton fut donc transporté à

[329] Adémar fait ici référence à la lutte presque continuelle que mena l'empereur Basile II contre les Bulgares pendant dix-sept ans et non quinze, de 1001 à 1018, La première défaite se produisit dans la région de Sardique, en août 986 ; on ne voit pas bien quelle fut la seconde.

[330] Samuel, écrasé en juillet 1014, prit la fuite et mourut le 6 octobre 1014, après voir vu quelques jours plus tôt le spectacle affreux de milliers de ses soldats aveuglés ou éborgnés sur l'ordre de Basile II. Aaron, son frère, était mort depuis longtemps.

[331] Si Basile II n'a pas fait vœu monastique, comme le prétend Adémar, il est bien exact qu'à la fin de sa vie, il vécut seul, loin des fastes de la cour, d'une manière presque ascétique, et qu'il demanda à ne pas être enterré dans le costume impérial, comme c'était la coutume.

[332] Allusion à la campagne de Basile II contre l'Arménie, qui permit aux troupes byzantines de s'emparer d'une partie de l'Hibérie, c'est-à-dire de la partie orientale de la Géorgie, v. éd. BOURGAIN, p. 285-286.

[333] Richard II (996-1026).

[334] Otton III est mort dans la campagne romaine, sans doute terrassé par la malaria. Son corps fut transporté à Aix-la-Chapelle.

[335] Le duc de Bavière, Henri IV, qui devint empereur sous le nom de Henri II (1002-1024), était le cousin au second degré du défunt.

Rome et y fut enseveli. Héribert, archevêque de Cologne, emporta avec lui, en Bavière, le sceptre et la couronne de l'empereur défunt, avec la lance de saint Maurice, et les remit à Henri du consentement de tous les évêques[336]. Étienne, roi de Hongrie, porta aussi la guerre en Hongrie noire et obtint, autant par force que par crainte et amour, de convertir toute cette terre à la vraie foi.

34. En ce temps-là, Aldebert[337], le susdit comte du Périgord, fils que Boson le Vieux eut d'Emma, la sœur du susdit Bernard, livra bataille à la ville de Poitiers et demeura vainqueur après un grand carnage, surtout parce que les citoyens de Poitiers avaient, inconsidérément, engagé trop tôt le combat contre lui. Il reçut aussi la reddition de la ville de Tours affaiblie par un siège et il la donna à Foulques, comte d'Anjou[338], mais ce dernier, peu de 994/997
temps après, la perdit par la ruse ingénieuse du vicomte et des citoyens, et, de nouveau, Eudes[339], comte de Champagne, la récupéra. Pendant qu'il assiégeait Tours, le roi des Francs n'osa jamais le provoquer au combat, mais il lui manda : « Qui t'a fait comte ? » Et Aldebert lui manda en retour : « Qui t'a fait roi ?[340] »

Le duc Guillaume cependant, quittant ce monde sous l'habit monastique, fut enterré au monastère de Saint-Maixent et son fils 996
Guillaume, après lui, administra très énergiquement la principauté.

Aldebert s'empara du château de Gençay et le détruisit ; Guillaume de Poitiers le fit reconstruire et, tandis qu'Aldebert l'assiégeait encore pour le détruire une seconde fois et qu'il en fai-

[336] En fait, Héribert, archevêque de Cologne (999-16 mars 1021), qui soutenait la candidature d'Herman, duc de Souabe, fut contraint de remettre les insignes impériaux, y compris la sainte Lance, au duc de Bavière, Henri, qui fut couronné et sacré à Mayence, le 7 juin 1002, par l'archevêque Willigis.

[337] Aldebert [ou Audebert], succéda à son frère Hélie, avant 975, dans le gouvernement de la Marche. Après avoir pris le château de Gençay, il s'allia au comte d'Anjou contre les comtes de Poitou et de Blois. Il mourut en 997.

[338] Foulques Nerra, comte d'Anjou (987-1040).

[339] Eudes, comte de Blois (*ca* 978-995).

[340] Cet échange fameux et souvent commenté ne vise pas Hugues Capet, mort au moment du siège de Bellac, mais Robert le Pieux, déconsidéré par un mariage désastreux et la trahison de l'évêque de Laon (v. LANDES, *L'accession des Capétiens* [cit. p. 24, n. 94], p. 161-162).

avant 998 sait le tour à cheval sans inquiétude, déjà victorieux, sans armes, il fut frappé mortellement d'une flèche et enterré à Saint-Charroux ; le comte Boson[341], son frère, se dressa pour le remplacer. C'est alors que Guillaume, après avoir reçu en mariage Aumode, épouse du susdit Aldebert[342], invita le roi Robert à prendre le château de Bellac que tenait Boson[343]. Boson le Vieux avait fait construire ce château dans la marche du Limousin. Tout ce que la France et l'Aquitaine comptaient de guerriers s'y rassembla, mais, au bout de longs jours, sans succès, ils s'en retournèrent avec leur roi.

En ces temps-là, pendant que le château de Brosse[344], appartenant au vicomte Gui, était assiégé par le duc susdit et par quatre autres comtes avec une forte troupe, Gui, avec les Limousins, attaqua les assiégeants, et, victorieux, il leur infligea de très lourdes pertes, les obligeant à lever le siège.

988, avant le 4 mars 35. Cependant Arnaud, comte d'Angoulême, après avoir institué, par crainte de Dieu, dans l'église Saint-Amant-de-Boixe[345] un petit monastère et y avoir envoyé un vénérable abbé du nom de Francon, devint moine dans l'église de Saint-Cybard où il fut enseveli près de son père, le 4 des nones de mars. Alors l'évêque de Limoges Hildegaire[346], successeur d'Èbles, se rendit en France avec de très précieux vêtements sacerdotaux provenant de l'église Saint-
990, juin Martial ; il y perdit la vie et fut enseveli à Saint-Denis : pour sa sépulture il offrit les précieux ornements qu'il avait apportés de Saint-Martial. L'évêque Hilduin[347], son frère, lui succéda par la
990, avant 23 août main du duc Guillaume, et fut consacré à Angoulême par l'archevêque de Bordeaux, Gombaud[348], Frotier, évêque de Périgueux[349],

[341] Boson II, comte de la Marche (997-après 1003, 27 déc.).
[342] Discussion dans éd. BOURGAIN, p. 275-276 et 287.
[343] Bellac (ch.-l. arr., Haute-Vienne) fut défendu par Abbon Drut, un allié de la famille d'Adémar, v. *infra*, III, 45.
[344] Brosse, cne Chaillac, c. Saint-Benoît-du Sault, arr. Le Blanc, Indre. Pour la date du siège de Brosse, v. éd. BOURGAIN, p. 287-288.
[345] Abbaye bénédictine, ch.-l. c., arr. Angoulême, Charente.
[346] Hildegaire, fils du vicomte de Limoges Géraud, évêque de Limoges (969-10 juin 990).
[347] Hilduin [ou Audoin], évêque de Limoges (990, 10/11 juin-1014).
[348] Gombaud (*ante* 989-*ante* 998).
[349] Frotier (*ante* 976-*ca* 990).

Abbon, de Saintes[350] et Hugues, d'Angoulême[351], qui l'intronisa à Limoges, d'abord sur une cathèdre portative en l'église de Saint-Gérald[352], puis sur le siège de saint Martial.

Quant audit Arnaud il laissa pour lui succéder comme comte d'Angoulême son fils Guillaume[353]. En outre, l'évêque Foucaud vécut douze ans et eut pour successeur Ramnoul. Ce dernier fut évêque durant neuf ans, ayant choisi à sa mort, comme Foucaud, d'être enseveli près de la basilique de Saint-Cybard ; le susdit Hugues garda l'épiscopat vingt ans et fut lui-même enseveli à Saint-Cybard sous l'habit monastique ; après lui il y eut Grimoard, puis l'évêque Rohon[354].

En ces temps, une pestilence de feu embrasa le Limousin[355]. Des 994
corps innombrables d'hommes et de femmes étaient dévorés par un feu invisible[356], et partout la terre retentissait de plaintes. Donc Geoffroy[357], abbé de Saint-Martial, qui avait succédé à Guigue[358], 991
et l'évêque Hilduin, prenant conseil du duc Guillaume, prescrivent un jeûne de trois jours en Limousin. Alors tous les évêques d'Aquitaine se réunirent à Limoges où furent apportés solennellement de partout des corps et des reliques de saints, et le corps de 994, 12-15 novembre
saint Martial, patron de la Gaule[359], fut élevé de son sépulcre : tous

[350] Abbon (*ca* 980-990).
[351] Hugues de Jarnac, évêque d'Angoulême (973, 21 mars-990, 24 nov.).
[352] L'église Saint-Gérald était située à Limoges, au sud-ouest de la cité. C'est apparemment la première mention de cette église.
[353] Guillaume IV Taillefer, comte d'Angoulême (988/989-1028).
[354] Adémar s'est sans doute trompé dans ses calculs (v. éd. BOURGAIN, p. 288) : Ramnoul occupa le siège d'Angoulême pendant un peu plus de neuf ans, sans doute du 1er avril 963 au 14 janvier 973, Hugues de Jarnac, du 21 mars 973 (ou du 11 avril 974) au 24 novembre 990, Grimoard de Mussidan, du 22 septembre 991 au 18 janvier 1018, et Rohon de Montaigu, de mai 1020 à 1032/36.
[355] Adémar (*Sermones*, 35, *Patrol. lat*, t.141, col. 118-120)) date l'épidémie du *sacer ignis* de l'année 994 et le concile du 12-15 novembre de la même année, v. éd. BOURGAIN, p. 289 et D. F. CALLAHAN, Adémar de Chabannes et la paix de Dieu, in *Annales du Midi*, t. 89, 1977, p. 27-28 et n. 38 et R. LANDES, Autour d'Adémar de Chabannes. Précisions chronologiques au sujet du Limousin vers l'an Mil, in *Bulletin de la Société archéologique et scientifique du Limousin*, t. 122, 1994, p. 25-27.
[356] Le mal des ardents est un empoisonnement à forme gangreneuse, dû à l'ergot de seigle.
[357] Geoffroy, fils du vicomte Géraud, abbé de Saint-Martial (991-998).
[358] Guigue, abbé de Saint-Martial (974-29 sept. 991).
[359] Le qualificatif de patron de la Gaule, souvent repris par Adémar, est presque synonyme de celui d'apôtre.

furent remplis d'une immense liesse, toute maladie disparut partout, un pacte de paix et une «justice» unirent dans un accord mutuel le duc et les grands[360].

987 Cependant l'évêque Hilduin, trois ans avant de mourir, à l'instigation du diable, détruisit le monastère de Saint-Étienne d'Eymoutiers, en restituant aux chanoines un lieu qu'Hildegaire avait embelli par l'établissement d'une grande communauté de moines. Il prit soin, en raison de cette faute, de rassembler à l'intérieur de la ville de Limoges, dans l'église Saint-Martin, des moines soumis à la règle[361]. Souvent cet Hilduin, à cause des pillages des chevaliers et des ravages infligés aux pauvres, établit une nouvelle observance imposant aux églises et aux monastères d'interrompre le service divin et le saint sacrifice, et au peuple de renoncer au culte divin, comme s'il eût été païen : cette observance il la considérait comme une excommunication[362]. Ce même évêque, quand il vit, pendant le carême, les habitants d'Évaux dans son diocèse souffrir de la famine, pour les empêcher de mourir de faim, prescrivit de manger de la viande et tous les habitants de cette forteresse se nourrirent de viande ; par la suite cet évêque leur conseilla de faire pénitence.

Gui, son frère, dont on a déjà parlé[363], vicomte de Limoges, saisit l'occasion d'un voyage à Rome du comte Boson pour faire sortir de terre un château en face du monastère de Brantôme[364]. Mais, dès son retour, sans attendre, Boson lui livra bataille *in Campo Carracio*[365], et, vainqueur, détruisit le château : dans ce combat beaucoup de sang fut versé et Gui, blessé, prit la fuite.

[360] Sur la place de cette réunion dans l'histoire du monastère et de Limoges et sur la paix de Dieu en Limousin, v. Introduction, p. 32-33. On notera que le pacte de paix n'unit que le duc et les grands. Il n'est pas question de l'oppression du peuple, évoquée tardivement dans le sermon 35, éd. cit., col. 117.

[361] Cette fondation était située au nord-est de Saint-Martial de Limoges.

[362] Bien qu'Adémar préfère ne pas employer un mot nouveau, ces «nouvelles dispositions» ne sont rien d'autre que l'interdit.

[363] *Supra*, III, 25.

[364] Le monastère des saints Pierre et Sicaire, fondé par Charlemagne, restauré avant le XI[e] siècle, à Brantôme (ch.-l. c. arr. Périgueux).

[365] Lieu non identifié.

36. En ces jours, l'évêque Grimoard[366] sollicita par des présents du comte Guillaume le monastère de Saint-Cybard, et il le revendiqua pour lui ; pendant plusieurs années, il le laissa sans abbé : il donna plusieurs domaines de ce monastère à ses parents et à d'autres gens du siècle et les enleva au monastère. En effet, tous les comtes d'Angoulême depuis le temps du roi des Francs Childebert, fondateur de ce monastère, sont reconnus comme ses avoués, défenseurs et administrateurs et, pour leur office de défenseur, ils tiennent en bénéfice la villa de Rancogne[367]. C'est alors aussi que le susdit évêque donna à Aimeri, son frère, seigneur de Mussidan, la possession du monastère de Trémolat[368], qui jusqu'alors avait toujours relevé du monastère d'Angoulême. Ce monastère, situé en Périgord, possède une église dédiée à la mère de Dieu, où, en vérité, ont été enterrés, comme dans leur propre domaine paternel, Félix Aureolus, comte du Périgord, père de saint Cybard, et Principia, mère de ce confesseur[369]. Quelques années plus tard, cet Aimeri donna ce monastère en bénéfice à ses ducs, qu'on appelle «les infernaux[370]», et cette possession fut ainsi complètement soustraite au droit antique de Saint-Cybard.

Par la suite, le vicomte Gui ayant capturé l'évêque Grimoard à cause du monastère de Brantôme qu'il lui réclamait en présent, le tint emprisonné dans la tour de Limoges. Libéré aux conditions de Gui, il se rendit à Rome et fit appel au pape Gerbert. Gui fut convoqué à Rome pour être jugé devant le pape. La cause fut débattue le très saint jour de Pâques et le sénat[371] rendit une sentence de jugement condamnant toute personne s'emparant d'un évêque à être liée par les pieds au col de chevaux indomptés, rompue et enfin déchirée par des bêtes sauvages ; Gui fut bientôt remis à la garde de l'évêque Grimoard, pour être livré à sa peine trois jours plus tard. Mais ces deux-là s'accordant, devinrent amis et,

[366] Grimoard, évêque d'Angoulême (22 sept. 991-23 janvier 1018), appartenait à la famille des seigneurs de Mussidan en Périgord.
[367] Rancogne, c. La Rochefoucauld, arr. Angoulême, Charente.
[368] Trémolat, c. Saint-Alvère, arr. Bergerac, Dordogne. L'abbaye de Saint-Cybard y possédait un prieuré.
[369] *Supra*, I, 11.
[370] Le même qualificatif est appliqué aux moines en III, 48.
[371] Il n'est pas impossible qu'Adémar ait désigné ainsi un synode qui se tint à Rome pour Pâques (28 mars).

avant le jour fixé, quittèrent secrètement Rome pour revenir chez eux.

37. L'empereur Henri cependant, constatant l'hostilité des Lombards à son encontre, envoya Rodolphe, roi de Bourgogne, son neveu, qui assiégea Pavie et la livra aux flammes ; il se fit bâtir un palais dans la ville et se soumit les rebelles[372]. Des chefs grecs
1004, mai ayant aussi envahi des régions de cet empire, il organisa une expédition qui franchit les confins de la Pouille, en chassa les Grecs en
1022 s'emparant de leurs cités, jusqu'au jour où, la peste mettant son armée en péril, il dut s'en retourner[373].

1007 Il reconstruisit aussi complètement en terre tudesque la cité de Bamberg que le pape Benoît consacra à la Mère de Dieu, et il rattacha à cette ville les paroisses fondées alentour dans les *vici* et citadelles des païens, au fur et à mesure de leur conversion[374].

Cet empereur fit don au monastère de Cluny d'un sceptre d'or, d'un globe d'or, d'un vêtement impérial d'or, d'une couronne

[372] Ce n'est pas Rodolphe [ou Raoul], roi de Bourgogne mais Otton, duc de Carinthie (sans doute confondu avec Otton, *duc* de Bourgogne) qui a été envoyé en Italie pour s'opposer, mais sans succès, au marquis Arduin d'Ivrée, couronné roi d'Italie à Pavie le 15 février 1002.

[373] Le récit d'Adémar est moins détaillé que celui de Raoul Glaber (*Histoires,* III, 2 et 4, éd. ARNOUX [cit. p. 9, n. 14], p. 144-145 et 149-151), puisqu'il ne mentionne ni l'intervention des Normands ni leur appel à Henri II. Comme Raoul, Adémar prend, ou feint de prendre, pour une «invasion grecque» les secours envoyés par Basile II et manifeste le même souci de dissimuler l'échec de l'empereur par la menace des épidémies (peste chez Adémar, dysenterie chez Raoul), v. J.-M. MARTIN, *La Pouille du VI^e^ au XII^e^ siècle,* Rome, 1993 (Collection de l'École française de Rome, 179), p. 107 et n. 207.

[374] Bamberg existait déjà au haut Moyen Âge mais Henri II obtint, en 1007, du synode de Francfort et du pape Jean XVIII (et non de Benoît VIII [1012-1024]) que la ville fût élevée au rang de cité épiscopale et la cathédrale consacrée à saint Pierre - et non à la Mère de Dieu (*Adalberti vita Heinrici II imperatoris,* 10 et 11, ed. G. H. PERTZ, *MGH SS,* IV, rééd. 1968, p. 795-797). Le 1er novembre 1007, le nouvel évêque, Eberhard, chancelier de l'empereur, fut consacré par l'archevêque de Mayence (F. GELDNER, *Bamberg,* in *Lexikon des Mittelalters,* t. I, col. 1397). On peut penser qu'Adémar, ayant appris la création de l'évêché et l'attachement qu'avait Henri II pour la cathédrale de Bamberg en a conclu, un peu hâtivement, que la ville venait d'être fondée dans un pays païen. Mais il n'est pas impossible qu'il ait eu connaissance des dispositions du synode de Francfort qui justifiaient la création du nouvel évêché par la volonté de détruire «le paganisme des Slaves» (*paganismus Sclavorum, Adalberti vita,* p. 795, n. 11) et lui attribuaient un territoire (*parrœchiam*) enlevé au diocèse de Wurtzbourg. Peut-être a-t-il mal interprété ces informations.

d'or, d'un crucifix d'or, le tout pesant cent livres et de beaucoup d'autres présents ; il avait fréquemment avec Odilon, abbé de ce monastère, des entretiens familiers, et il lui donnait la préséance sur tous dans la salle de son palais[375].

38. À cette époque, Ermengol, comte d'Urgel, après de nombreux triomphes sur les Maures et les Sarrasins, ayant livré une dernière bataille, fit un immense carnage de Sarrasins ; de retour, victorieux, il se heurta à une autre armée de Maures qui arrivait. Se lançant sur eux avec un petit nombre des siens épuisés, il en tua un grand nombre et tomba lui-même. Les Sarrasins emportèrent sa tête avec eux comme un grand trésor. Leur roi la fit embaumer 1010, 22 mai
et couvrir d'or, et il la portait toujours avec lui dans les combats en gage de victoire[376].

39. Cependant l'abbé du monastère de Saint-Benoît de Fleury, homme d'une très grande sagesse, nommé Abbon, qui faisait un voyage en Gascogne, passant par Angoulême, reçut au mois de novembre l'hospitalité du monastère de Saint-Cybard. À son arri- 1003/1004
vée à Saint-Pierre de la Réole, qui relevait de l'abbaye de Saint-Benoît des Francs, il y fut tué au cours d'une émeute de Gascons ; enseveli en ce lieu, il commença à resplendir de miracles[377]. Son bâton pastoral fut renvoyé en France ; Bernard, duc de Gascogne[378], punit les meurtriers d'un homme si remarquable faisant pendre les uns, livrant les autres aux flammes, et tout le domaine

[375] Raoul Glaber (*Histoires,* 1, 22, éd. ARNOUX [cit. p. 9, n. 14], p. 79) rapporte aussi comment Henri II, après son couronnement impérial (février 1014), donna à Odilon et à l'abbaye de Cluny le «fruit d'or» (*aureum pomum*) que venait de lui offrir le pape Benoît VIII : «une sorte de fruit d'or, ceint des quatre côtés de pierres infiniment précieuses, surmonté d'une croix d'or. Il était à l'image de notre monde dont on sait qu'il est comme une sphère». Mais, à la différence de Raoul, Adémar ne juge pas utile de décrire le «globe d'or» et d'en percer le sens caché, v. E. ORTIGUES, D. IOGNA-PRAT, Raoul Glaber et l'historiographie clunisienne, in *Studi Medievali,* 3e sér., t. 36, 1985, p. 537-572, ici p. 558 suiv.

[376] Il s'agit de l'expédition menée contre Cordoue en 1010 par le comte de Barcelone Ramon Borrell (992-1017), au cours de laquelle mourut son frère Ermengol (989-1010), fondateur de la dynastie comtale d'Urgel. D'après les sources arabes, la rencontre se fit au lieu dit 'Akabal al-Bakar («La montée des bœufs»), le 22 mai 1010.

[377] Au cours de son dernier voyage, Abbon et son disciple Aimoin se sont arrêtés à Saint-Cybard. L'itinéraire et la mort de l'abbé de Fleury (31 janvier 1003 ou automne 1004) sont rapportés par la *Vita sancti Abbonis,* XVII, *Patrol. lat.,* t. 139, col. 407-409.

[378] Bernard, duc de Gascogne (999-1010).

de la Réole avec l'église Saint-Pierre, qui était disputé auparavant par des usurpateurs, à compter de ce jour, sans conteste, il en ménagea la possession aux moines francs de Saint-Benoît. Cependant le roi Robert nomma, à la place du défunt, l'abbé Gauzlin, malgré les résistances des moines qui ne voulaient pas avoir à leur tête le fils d'une prostituée. Car ledit abbé était le fils bâtard du très noble prince des Francs, et avait été «nourri» dès l'enfance au
1012, monastère de Saint-Benoît. Ensuite, à la mort de l'archevêque
1er decembre Dagbert[379], le susdit roi le promut aussi archevêque de Bourges. Mais les habitants de Bourges se révoltèrent pendant cinq ans, ne voulant pas le recevoir dans leur ville et s'écriant d'une seule voix: «Il ne convient pas que le fils d'une prostituée soit maître d'une église[380]». Ensuite cependant, par l'entremise de l'abbé Odilon, la volonté du roi l'emporta et, avec la permission de Dieu, le prélat put recevoir son siège.

Bernard, privé de la vie par des intrigues féminines, la santé ruinée par de néfastes artifices, Sanche, son frère, devint duc de Gascogne[381]. À la mort de l'épouse de Guillaume, duc de Poitiers, qui lui avait donné un fils, Guillaume, ce duc s'unit à Brisque, sœur
1011 de Sanche, dont il eut un fils nommé Eudes[382].

40. Dans le même temps où mourut Geoffroy, abbé de Saint-Martial qui eut pour successeur Adalbaud, respectueux de la
998, règle[383], Gui et l'évêque Hilduin, son frère, revinrent sans encom-
11 octobre bre de Jérusalem tandis que le tombeau de Saint-Cybard se mit à briller de miracles plus nombreux que d'habitude. Une vision montra clairement à Foucher, abbé de Saint-Charroux, et aux moines qu'il fallait porter le saint bois de la Croix au tombeau de saint Cybard. Ce qui fut accompli au cours d'une assemblée

[379] Dagbert, archevêque de Bourges (986/987-1012).
[380] Gauzlin, abbé de Fleury depuis la mort d'Abbon en 1004, et archevêque de Bourges (1012-1030). Les critiques d'Adémar s'expliquent sans doute par le conflit qui opposa Gauzlin à l'évêque de Limoges Géraud, ordonné sans le consentement du métropolitain (*infra*, III, 58). L'accusation de bâtardise portée par Adémar a été réfutée par ANDRÉ DE FLEURY, *Vie de Gauzlin, abbé de Fleury*, texte éd. et trad. par R.-H. BAUTIER et G. LABORY, Paris, 1969, p. 18-19.
[381] Sanche-Guillaume, duc de Gascogne (1010-1032).
[382] Eudes, duc d'Aquitaine (1038-1039).
[383] Adalbaud, abbé régulier de Saint-Martial, 11 oct. 998-22 juillet 1007.

solennelle : Renaud, abbé d'Angoulême, organisa l'accueil du saint bois en la basilique de Saint-Cybard, le jour de sa fête, le premier juillet ; et quand il eut accompli tout ce que la miséricorde divine avait ordonné, les moines de Saint-Charroux, saluant leurs frères d'Angoulême, s'en retournèrent glorieusement avec le saint bois[384]. Il est définitivement établi que ce bois de la Croix provient de la Croix du Seigneur, qu'il a été envoyé par le patriarche de Jérusalem au roi Charlemagne et que cet empereur l'a déposé dans la basilique fondée par Roger, comte de Limoges[385], en 783
l'honneur du Sauveur. Ce lieu était appelé Charroux dans l'antique langue des Gaulois en raison de la proximité des chars, c'est-à-dire des véhicules publics, et depuis, par respect pour la Croix, on a décidé de l'appeler Saint-Charroux[386].

41. Ensuite le comte d'Angoulême, Guillaume, s'unit en mariage à Girberge, sœur du comte Foulques d'Anjou, qui lui donna pour fils Audoin et Geoffroy[387]. Par ailleurs, le duc des Aquitains, comte de Poitou, ce Guillaume, dont nous avons déjà parlé, manifesta toute sa gloire et toute sa puissance : aimable à tous, grand dans le conseil, remarquable de prudence, très généreux dans ses dons, défenseur des pauvres, père des moines, bâtisseur et ami des églises et surtout de la sainte Église romaine. Il prit l'habitude dès sa jeunesse de se rendre régulièrement chaque année à Rome au seuil des Apôtres et, l'année où il ne s'empressait pas d'aller à Rome, de faire, en compensation, un pieux voyage à Saint-Jacques de Galice[388]. Et partout où il se rendait, partout où il tenait une assemblée publique, on le prenait plus pour un roi que pour un duc en raison de la dignité et de l'éclat de l'honneur dont il était pourvu[389]. Car non seulement il

[384] Le contexte permet de dater l'événement avant la destruction du Sépulcre. L'abbatiat de Foucher et Rainaud est du tout début du XI^e siècle.
[385] *Supra*, n. 200.
[386] *Carrofus* vient de *quadruvium* (carrefour), qui a donné de nombreux noms de lieux.
[387] Audoin II, comte d'Angoulême, 1028-1032 ; Geoffroy, comte d'Angoulême, 1032 (avant le 1er mai)-déc. 1048.
[388] Depuis le milieu du X^e siècle, le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle avait commencé à prendre une dimension internationale.
[389] Ce célèbre passage, qui est probablement à l'origine du surnom de «le Grand» donné à Guillaume V a donné lieu à des interprétations très différentes du pouvoir du prince, v. éd. BOURGAIN, p. 292-293.

soumit toute l'Aquitaine à son pouvoir, au point que personne n'osait lever la main contre lui, mais aussi le roi des Francs le tenant en très vive amitié, il était honoré en son palais plus que tous les autres ducs[390]. Bien plus, il avait gagné à ce point l'estime d'Alphonse, roi d'Espagne[391], de Sanche, roi de Navarre[392], et du roi des Danois et des Anglais nommé Knut[393], qu'il accueillait chaque année avec la plus grande bienveillance leurs ambassades chargées de précieux cadeaux, et leur envoyait lui-même en retour les plus précieux présents. Avec l'empereur Henri il noua des relations si amicales qu'ils s'honoraient mutuellement de présents. Enfin, entre autres innombrables cadeaux, le duc Guillaume envoya à l'empereur une grande épée d'or le plus pur, sur laquelle on lisait ces mots gravés : «Henri, empereur César Auguste». Les pontifes romains l'accueillaient à sa venue à Rome avec les mêmes marques de respect qu'ils auraient eues pour leur auguste, et tout le Sénat romain l'acclamait comme un père. Le comte Foulques s'étant recommandé dans ses mains, il lui avait concédé, en bénéfice, le château de Loudun et plusieurs autres forteresses en Poitou, ainsi que la ville de Saintes et de nombreux châteaux[394].

Ce duc, s'il rencontrait un clerc paré de sagesse, lui témoignait les plus grandes marques d'honneur. C'est ainsi qu'il promut abbé du monastère de Saint-Maixent le moine Rainaud, surnommé Platon en raison de la sagesse qui l'ornait[395]. Il fit aussi venir de France l'évêque de Chartres, Fulbert, paré de sagesse, lui donna la trésorerie de Saint-Hilaire et manifesta en sa présence le respect

[390] Les relations de Guillaume le Grand et de Robert le Pieux sont bien éclairées par la correspondance qu'ils ont échangée (F. BEHRENDS, *The Letters and Poems of Fulbert of Chartres,* éd. et trad. angl., Oxford, 1976, p. LXXXXV-LXXXVIII et n[os] 102-104, 109-113, p. 182-188, 194-202).

[391] Alphonse V le Noble, roi d'Oviedo-León (999-1028).

[392] Sanche le Grand, roi de Navarre (1004-1035) a assisté à l'élévation du chef de saint Jean-Baptiste, *infra,* III, 56.

[393] Knut, roi d'Angleterre, 1017-1035, en même temps que roi de Danemark (à partir de 1018) et de Norvège. Sur les relations de Knut avec le duc d'Aquitaine, v. éd. BOURGAIN, p. 293.

[394] Pour Loudun et les autres forteresses du Poitou (Mirebeau etc.), v. *supra,* III, 30, p. 235. La concession de Saintes et des châteaux de la Saintonge, antérieure à 1025, couvrait un «étroit secteur allant d'Est en Ouest, de Pons à la mer et du Sud au Nord, de la Seudre à la Charente» (A. DEBORD), v. éd. BOURGAIN, p. 294.

[395] Rainaud, abbé de Saint-Maixent (1011-1026).

qu'on devait lui porter[396]. C'est à peine si on le trouvait quelquefois sans l'un des évêques. Il donna au monastère de Saint-Martial de Limoges une église en Aunis, Saint-Pierre d'Anais, que son père avait concédée auparavant à ce monastère. Au monastère de Cluny, à celui de Saint-Michel de la Cluse[397], en Italie, et à beaucoup d'autres monastères de Dieu, en Bourgogne et en Aquitaine, il attribua plusieurs dons en revenus de terres, situées au bord de la mer, revenus pour compléter les ressources des serviteurs de Dieu[398]. Il choyait de ses plus affectueux égards les moines et les abbés réguliers et il s'appuyait sur leurs conseils dans le gouvernement du royaume. C'est pourquoi il s'attacha par de riches présents Monseigneur Odilon, abbé de Cluny, dont on a déjà parlé : il reconnut en lui le temple de l'Esprit Saint[399], se recommanda dans ses mains, et plaça quelques-uns des monastères qui relevaient de son autorité sous sa direction[400]. Ce duc fonda l'illustre monastère de Maillezais, en Poitou[401] ainsi que, sur ses propres domaines, avec sa mère Emma, sœur d'Eudes, comte de Champagne, le noble monastère de Bourgueil[402], en terre angevine. Dans ces monastères, il rassembla de nombreux moines soumis à la règle pour s'y acquitter, jour et nuit, des louanges à Dieu et il les soumit à un homme plein de ferveur pour le saint précepte, colonne très solide de la discipline céleste, l'abbé Théodelin, juif converti[403].

[396] Fulbert, évêque de Chartres (1006-1028) a reçu le titre de trésorier de la collégiale Saint-Hilaire de Poitiers en 1023 de la faveur du duc-abbé et l'a tenu jusqu'à sa mort en 1028, mais, retenu à Chartres par ses obligations épiscopales, il envoya à Poitiers, pour diriger l'école de la collégiale, son disciple Hildegaire.

[397] Chiusa di San Michele (prov. Turin, Piémont, Italie), monastère fondé dans le dernier tiers du X^e siècle par un seigneur d'Auvergne, Hugues le Décousu. On ne connaît aucune dépendance de Saint-Michel de la Cluse sur les côtes atlantiques.

[398] Il s'agit sans doute des revenus des marais salants de l'Aunis et de la Saintonge.

[399] I Co 6, 19.

[400] V. *infra,* III, 56.

[401] S'il faut croire l'histoire du moine Pierre de Maillezais, écrit vers 1070, l'abbaye de Maillezais aurait été fondée cent ans plus tôt dans l'île du même nom (ch.-l. c., arr. Fontenay-le-Comte, Vendée), par Guillaume Fier-à-Bras et son épouse, Emma, près d'un château comtal. Mais c'est seulement au début du XI^e siècle que les moines furent installés par Guillaume le Grand sur l'emplacement du *castrum,* v. PIERRE DE MAILLEZAIS, *La fondation de l'abbaye de Maillezais, récit du moine Pierre* [cit. n. 278], p. 144-147.

[402] Le monastère de Bourgueil (ch.-l.-c., arr. Chinon, Indre-et-Loire) a été fondé en 990 par Emma, fille du comte de Blois et mère de Guillaume le Grand, aux frontières de l'Anjou et de la Touraine.

[403] Théodelin, abbé de Maillezais et de Bourgueil (*post* 1007-1045), venait du monastère de Saint-Julien de Tours, réformé au X^e siècle.

Tous les grands d'Aquitaine, qui à maintes reprises tentèrent de se rebeller contre ce comte, furent domptés ou écrasés par lui[404]. Comme il mettait le siège devant le château de Rochemeaux[405], voisin de Saint-Charroux, le comte Boson fit avancer contre lui une immense troupe de guerriers et, ayant engagé le combat, Boson eut d'abord l'avantage puis Guillaume l'emporta ; il reprit le siège après avoir mis en fuite Boson, et s'empara de force du château.

Il avait avec lui un homme de grand conseil, le comte d'Angoulême, Guillaume, et c'est surtout au conseil de ce dernier qu'il s'en remettait. Ils s'aimèrent toujours tant l'un et l'autre qu'ils étaient comme une seule âme dans deux corps[406]. Quand le comte d'Angoulême mit le siège devant le château de Blaye, il avait avec lui le duc en personne ; il s'empara du château avec une très grande vaillance et le reçut du duc, en bénéfice, avec ces biens : les vicomtés de Melle, d'Aulnay et de Rochechouart, les honneurs de Chabanais et de Confolens, Ruffec et beaucoup d'autres, en même temps que plusieurs concessions en Aunis.

42. En ce temps-là, l'évêque Hilduin, accompagné du duc Guillaume, dressa contre Jourdain, seigneur de Chabanais[407], le château de Beaujeu, situé près du monastère de Saint-Junien[408]. Le duc Guillaume reparti, Jourdain se prépare avec des guerriers d'élite ou bien à attaquer le château ou à livrer combat contre l'évêque. Ce dernier réunit une immense troupe de guerriers et, avec l'aide de son frère Gui, marcha contre Jourdain, et une rude bataille s'engagea au plus dur de l'hiver. Le sang coula beaucoup, les Limousins furent mis en fuite avec leur évêque et leurs vicomtes, et Jourdain, vainqueur, s'en retourne avec de nombreux seigneurs qu'il avait capturés : il se croyait déjà en sûreté lorsque, frappé par derrière d'un coup à la tête que lui asséna un chevalier qu'il avait lui-même mis à terre, il mourut et, pour le venger, ses

[404] Le *Conventum* (*supra*, p. 28, n. 110) montre assez bien que le pouvoir de Guillaume le Grand s'exerçait plus par la négociation que par la domination.
[405] Peut-être Adémar confond-il le comte Boson II avec son prédécesseur Aldebert et fait-il référence aux combats déjà évoqués en III, 34.
[406] Allusion à Ac 4, 32 : « Les croyants n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. »
[407] Jourdain II († *ca* 1010-1014).
[408] Chapitre de chanoines, ch.-l. c., arr. Rochechouart, Haute-Vienne.

hommes percèrent aussitôt de coups les prisonniers qui rendirent l'âme avec leur sang. On les pleura plus douloureusement que 1010/1015
ceux qui avaient été auparavant terrassés au combat. Un autre Jourdain, frère bâtard du défunt, s'empara, peu après, d'Aimeri, frère de l'évêque, et le garda prisonnier jusqu'à la destruction du susdit château [de Beaujeu].

43. En ces jours, Geoffroy, abbé de Saint-Martial[409], successeur d'Adalbaud, ayant fait venir avec lui le comte Boson, quittant de nuit la Montagne[410] avec une grande troupe de guerriers, s'empara dans l'église, que des seigneurs avaient enlevée injustement à Saint-Martial, du corps de saint Vaury[411] et le ramena à Limoges avec lui. Il y garda les reliques de ce saint confesseur à Montjoie[412] jusqu'à ce que ces seigneurs malfaisants reconnussent et proclamassent le droit de saint Martial. Et quand il eut ainsi récupéré la possession de cette église, non sans avoir versé une forte rançon, il rendit le saint corps au susdit lieu et, en présence du duc après 1014/1015
Guillaume et de Géraud, évêque de Limoges [413], il y établit la discipline monastique.

44. En ces jours, vers la fête des Apôtres et de saint Martial[414], la vicomtesse de Limoges, Emma, alla prier à Saint-Michel-en-l'Herm et là elle fut capturée, de nuit, par les Normands qui la v. 1010
gardèrent trois ans en exil au-delà des mers. Pour sa rançon, on versa un poids infini d'or et d'argent prélevé sur le trésor de Saint-Martial ainsi qu'une statue en or du saint archange et, d'autres riches ornements: les Normands prirent le tout, et, dans leur mauvaise foi, ils ne rendirent pas du tout la femme jusqu'à ce que Richard, comte de Rouen, longtemps après, pût habilement la

[409] Geoffroy II, abbé de Saint-Martial, 1077-5 déc. 1019.
[410] Par «montagne», il faut entendre la Haute Marche, partie de la «montagne Limousine».
[411] Ermite du VI[e] siècle qui, après un pèlerinage à Saint-Martial, se serait retiré en un lieu qui aujourd'hui porte son nom, ch.-l. c., arr. Guéret, Creuse.
[412] Ce lieu, se trouvait au sommet d'un versant de la Vienne, à l'écart des zones habitées. Nous n'avons pas repris le terme de *Mont Jovis* proposé par certains historiens limousins car il semble contraire à l'étymologie, comme l'explique A. LOMBARD-JOURDAN *«Montjoie et saint Denis!»Le centre de la Gaule aux origines de Paris et de Saint-Denis,* Paris, 1989, pp. 53-57.
[413] Géraud [ou Gérald [ou Gérard] I[er]), évêque de Limoges, 1014/1015-1022.
[414] Adémar rapproche volontairement la fête des apôtres Pierre et Paul, célébrée 29 juin de celle de saint Martial, fixée au 30 juin.

racheter par des ambassadeurs envoyés outre-mer et, libre, la rendre à Gui, son époux.

après 1003, 27 décembre

45. Cependant, après que le comte Boson eut été conduit à la mort par les maléfices de son épouse et enseveli à Périgueux et que cette ville eut été prise par le duc Guillaume, ce dernier devint tuteur des fils et du neveu de Boson. Il concéda au fils de ce dernier, Hélie, la ville de Périgueux et rendit la Marche à Bernard, fils d'Aldebert. Et, jusqu'à la majorité de Bernard, il imposa le gouvernement de la Marche à de très valeureux seigneurs, deux frères, Pierre, abbé des chanoines du Dorat[415], et Humbert Drut. Leur père Abbon Drut défendit très vigoureusement le château de Bellac contre le roi Robert[416]. Cet Abbon, du consentement du comte Aldebert, fit construire le château de Mortemart sur son propre domaine. La Marche fut très fortement défendue par ces deux frères, jusqu'à la mort d'Humbert.

L'abbé Pierre, exerçant seul le pouvoir, s'appuyait sur Ainard, prévôt du monastère de Saint-Pierre du Dorat, homme de très profond conseil qui lui était très fidèle. Cet Ainard avait deux frères, Abbon et Raimond, chefs très énergiques, de corps robuste et de caractère belliqueux ; Audéarde, leur sœur, reçut en mariage Raimond de Chabannes, petit-neveu de l'évêque Turpion, déjà mentionné plus haut, frère d'Adalbert, illustre doyen et prévôt du monastère de Saint-Martial ; il en eut un fils appelé Adémar, moine à Angoulême, qui a écrit tout cela [417]. Car tant que vécut le susdit Ainart, l'abbé Pierre gouverna les affaires publiques de façon excellente, et maîtrisa ceux qui enviaient sa gloire. Mais après la mort d'Ainart, à Rome, le décès de son frère Raimond, à Jérusalem, et la maladie qui accablait Abbon, l'illustre Pierre, n'ayant plus de fidèle conseiller, faisant tout sans réflexion à sa guise, et semblant parmi les siens terrible comme un lion, brûle

[415] La collégiale du Dorat (ch.-l. c., arr. Bellac, Haute-Vienne), fondée vers vers 975-980 par Boson le Vieux, passe, vers 1000, entre les mains de Pierre Drut, dont la famille contrôlait le château de Mortemart.

[416] Le siège de Bellac eut lieu vers 997, v. *supra*, III, 34.

[417] Sur tous ces renseignements concernant la famille de notre historien, v. Introduction, p. 8-9. On remarquera avec Bernadette Barrière (*Splendeurs de Saint-Martial*, p. 56) qu'Adémar n'a pas une vision lignagère de sa famille mais qu'il veut faire connaître «ce qui, dans sa mémoire familiale... lui semble digne d'être porté à la connaissance d'autrui».

son propre château de Mortemart, contre le conseil de ses gens : ses proches et les seigneurs de la Marche, avec le comte Bernard et le duc Guillaume, saisirent l'occasion de se dresser contre un homme qui semblait avoir l'audace d'un tyran, et, il fut éloigné progressivement du pouvoir qu'il exerçait sur les habitants de la Marche. À son retour de Jérusalem, conservant son ancienne charge dans la basilique cathédrale de Saint-Étienne de Limoges, continuant à disposer de nombreuses églises et de *villæ* lui venant de l'héritage paternel, chef d'une grande troupe de chevaliers qui tenaient de lui des bénéfices, soustrait en grande partie aux soucis séculiers, il se consacre plus librement à Dieu et brille avec plus de tranquillité qu'avant d'une gloire plus grande.

46. En ce temps-là apparurent des signes dans les astres, des sécheresses nuisibles, des pluies excessives, des épidémies terribles et de très graves famines ainsi que plusieurs éclipses de soleil et de lune, et la Vienne resta à sec, pendant trois nuits, à Limoges sur deux milles [418].

Et le susdit moine Adémar, qui vivait alors à Limoges[419], dans le monastère de Saint-Martial, avec son oncle, le célèbre Roger[420], s'étant réveillé au milieu de la nuit, tandis qu'il levait les yeux au-dehors vers les astres, aperçut au midi, sur les hauteurs célestes, un grand crucifix comme planté dans le ciel avec, suspendue à la croix, l'image du Seigneur pleurant dans un grand fleuve 1009
de larmes[421]. Mais celui qui eut cette vision, frappé de stupeur, ne put rien faire d'autre que de répandre de ses yeux des larmes abondantes[422]. Il vit donc, pendant la moitié de toute l'«heure» de la nuit, la croix en même temps que l'image du Crucifié, couleur de feu et toute ensanglantée, jusqu'à ce que la vision s'effaçât d'elle-même dans le ciel. Cette vision, il la cacha toujours dans

[418] Sur les famines, prodiges et signes dans le ciel, v. Introduction, p. 32.
[419] Adémar a séjourné à Limoges pour compléter sa formation à partir de 1007.
[420] V. Introduction, p. 9 et *infra*, III, 61.
[421] Dans les Évangiles, Jésus pleure trois fois, v. P. NAGY, *Le don des larmes au Moyen Age. Un instrument spirituel en quête d'institution*, Paris, 2000.
[422] La vision d'Adémar (1009) peut être rapprochée d'un passage de Raoul Glaber (*Histoires*, II, V, 8, éd. ARNOUX, p. 107 suiv.). Sur le caractère intime et la signification «apocalyptique» de cette vision, v. LANDES, *Relics*, p. 87-91, 300-308, 459.

son cœur jusqu'au moment où il a écrit ces lignes, et le Seigneur est témoin qu'il a bien vu ces choses.

47. Cette même année, l'évêque Hilduin força au baptême les
v. 1009 juifs de Limoges[423], en publiant une loi leur imposant de devenir chrétiens ou de quitter la cité, et il enjoignit aux docteurs en loi divine de disputer avec les juifs pendant un mois, pour les convaincre à partir de leurs livres ; trois ou quatre juifs devinrent chrétiens, tous les autres en masse, avec femmes et enfants, s'empressèrent de se réfugier dans d'autres cités. Il y en eut aussi qui se tranchèrent eux-mêmes la gorge avec leur épée, refusant de recevoir le baptême[424].

Cette même année, le sépulcre du Seigneur, à Jérusalem, fut brisé par les juifs et les Sarrasins le 3 des calendes d'octobre, l'an 1010 de son Incarnation[425]. En effet les Juifs d'Occident et les Sarrasins d'Espagne envoyèrent en Orient des lettres, accusant les Chrétiens et annonçant que les Francs mobilisaient des armées contre les Sarrasins d'Orient. Alors le Nabuchodonosor de Baby-

[423] Sur la présence des juifs à Limoges au XI[e] siècle, v. M. BREUER, Un grand talmudiste à Limoges au XI[e] siècle : Rabbi Joseph Bonfils, in *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, t. 119, 1991, p. 60-64.

[424] La persécution des juifs ne s'est pas limitée à une dispute entre docteurs et à une expulsion momentanée de Limoges. Liée à la destruction du Saint-Sépulcre et aux accusations portées contre les juifs (v. aussi III, 52), elle annonce les mouvements anti-juifs qui accompagnèrent la première croisade. Le récit d'Adémar est corroboré par Raoul Glaber, *Histoires*, III, 24, éd. ARNOUX[cit. p. 9, n. 14], p. 183-184 et par une source juive *L'Anonyme de 1007*, qui rapporte comment en l'an 4674 de la création, sur les ordres de Robert, roi de France, on décida de mettre à mort tous les juifs qui ne voudraient pas se convertir, v. LANDES, *Relics*, p. 42 et n. 106.

[425] Contrairement à Raoul Glaber (*op. cit.* p. 185) Adémar mentionne l'expulsion des juifs de Limoges *avant* l'attentat d'al-Hâkim, qu'il date de 1010 dans la *Chronique*. Or une mention ajoutée sur les Tables pascales de Limoges (*BNF* lat. 5239, f. 19 r) donne l'année 1009, le 3 des calendes d'octobre, et cette date est confirmée par des sources arabes citées par M. CANARD, La destruction de l'église de la Résurrection par le calife al-Hâkim et l'histoire de la descente du feu sacré, in *Byzantion*, t. 35, 1965, p. 16-43, qui placent la destruction de l'Anastasis le 5 safar 400/28 septembre 1009. Il semble donc, selon Richard Landes (*Relics*, p. 44-45), qu'Adémar ait volontairement inversé l'ordre des faits et qu'il ait voulu placer les violences d'al-Hâkim *après* l'explosion d'antisémitisme en Occident, ce qui suggérait à ses lecteurs que les juifs s'étaient vengés en poussant le calife fatimide d'Égypte à ordonner la destruction du Saint-Sépulcre, alors qu'en fait ce dernier obéissait à des pulsions messianiques et se prenait lui-même pour la divinité.

lone[426], qu'ils appellent l'Émir[427], poussé à la colère par les conseils des païens, exerça sur les chrétiens de grands tourments, fit une loi prescrivant que tous les chrétiens vivant sous son autorité qui refuseraient de devenir sarrasins ou bien verraient leurs biens confisqués ou bien seraient mis à mort. Il en résulta qu'une foule innombrable de chrétiens furent convertis à la loi des sarrasins, et que personne ne fut digne de mourir pour le Christ[428], à l'exception du patriarche de Jérusalem[429] qui fut exécuté dans toutes sortes de supplices, et de deux frères encore adolescents en Égypte qui furent décapités et resplendirent de nombreux miracles. L'église Saint-Georges, qu'aucun sarrasin n'avait pu profaner jusqu'à présent, fut alors détruite ainsi que de nombreux sanctuaires, et, en raison de nos péchés, la basilique du Sépulcre du Seigneur fut détruite jusqu'au sol[430]. Incapables de briser la pierre du tombeau, ils recourent à un grand feu, mais elle resta inébranlable et solide comme du diamant. Quand ils tentèrent de détruire l'église de Bethléem où le Christ est né, une lueur fulgurante leur apparut soudain et toute la foule des sarrasins tomba et mourut : ainsi l'église de la Mère de Dieu demeura intacte[431]. Quant au monastère du Mont-Sinaï, où vivaient, sous le pouvoir d'un abbé, cinq cents moines et davantage, ayant leur propre évêque, dix mille sarrasins en armes l'attaquèrent pour tuer les moines,

[426] Il s'agit plutôt ici d'une réminiscence de l'expression biblique «Nabuchodonosor, roi de Babylone», que du souvenir de l'ancien nom du Caire.

[427] *Admiratus*, transcription latine du mot arabe, *amîr*, émir qui désigne le calife fatimide al-Hâkim (996-1020), v. C. GARCIN, *États, sociétés et cultures du monde musulman médiéval, X^e-XV^e siècles*, t. I, Paris (Nouvelle Clio), p. 91-93.

[428] Adémar tient beaucoup de ses informations des entretiens qu'il a pu avoir à Angoulême avec Syméon, moine au Mont-Sinaï, v. R. L. WOLFF, How the News was brought from Byzantium to Angouleme : or the Pursuit of a Hare in an Oscart, in *Essays in Honor of Sir Steven Runciman*, 1979 (Byzantine and Modern Greek Studies, 4), p.139-189.

[429] On ne connaît pas le nom du patriarche entre 1006 et 1012, v. G. FEDALTO, Liste vescovili del patriarcato di Gerusalemme. Gerusalemme e Palestina prima, in *Orientalia christiana prima*, t. 49,1983, p. 5-41, ici p. 17.

[430] Adémar est manifestement mieux renseigné que Raoul Glaber. Bien qu'il soit difficile de contrôler toutes les informations qu'il a reçues de saint Syméon, il est bien exact qu'al-Hâkim fit détruire l'Anastasis ainsi que de nombreuses églises et synagogues pour reconstruire à leur place des mosquées. L'église Saint-Georges était située dans l'hospice des vieillards, près de la tour de David, en dehors de l'enceinte.

[431] Il s'agit de l'église de la Nativité, construite par Hélène et restaurée au VI^e siècle par Justinien.

détruire les bâtiments et les églises. Mais alors qu'ils n'étaient plus qu'à quatre milles environ, ils voient le mont entier brûler, fumer, les flammes s'élevant jusqu'au ciel, tandis que toutes les constructions et les hommes qui s'y trouvaient restaient indemnes[432]. Quand ces faits furent rapportés au roi de Babylone, tant lui-même que le peuple des sarrasins, touchés par la pénitence, se reprochèrent vivement les maux infligés aux chrétiens et le roi fit un édit prescrivant la reconstruction de la basilique du glorieux Sépulcre[433]. Cependant la basilique reconstruite fut loin d'atteindre la beauté et les dimensions de la précédente, dont Hélène, mère de Constantin, avait mené à bien la construction aux frais du souverain. Par la suite, la famine embrasa aussitôt toute la terre des Sarrasins, elle dura trois ans et elle fit périr de faim une foule d'entre-eux, au point que les lieux et les déserts regorgeaient de cadavres et que les hommes trouvèrent leur sépulture en devenant la nourriture des bêtes sauvages et des oiseaux. La désolation des armes les poursuivit. Car les peuples d'Arabie se répandirent sur leur terre, et ceux qui avaient survécu à la famine périrent par l'épée. Les Arabes s'emparèrent du roi de Babylone qui dans son orgueil s'était dressé contre Dieu : on l'éventra tout vif, on arracha ses entrailles et on jeta son âme impie aux enfers. Son ventre, rempli de pierres, fut recousu et son cadavre, le cou lesté de plomb, plongé dans la mer[434].

48. Cette année-là, Raoul, évêque de Périgueux, de retour de Jérusalem, rapporta toutes les horreurs qu'il y avait vues, et il mourut à Périgueux ; Arnaud lui succéda[435]. Il fut consacré à Saint-Benoît de Nanteuil[436], pendant le carême, par le moine

[432] Ces faits ne sont donnés que par Adémar. Sans doute les tient-il de l'évêque de Périgueux, Raoul (*infra*, III, 48), ou de Syméon, moine de Sainte-Catherine au Mont-Sinaï, WOLFF, *How the News* ... [*supra*, n. 428], p. 145 qui a naturellement remarqué que le texte du moine d'Angoulême suit le récit du buisson ardent, Ex 19, 16-18.

[433] L'église a bien été reconstruite, mais par les chrétiens de Jérusalem, à la demande de l'émir bédouin Mufârrid b. al-Djarrâh, qui s'était pour un temps emparé de la Palestine. La reconstruction ne fut achevée que vers 1048, CANARD, La destruction, p. 27.

[434] En fait al-Hâkim disparut en 1021, sans doute victime d'un complot ourdi par sa sœur, GARCIN, *États, sociétés* [*supra*, n. 427], p. 94.

[435] Arnaud de Vitabre, évêque de Périgueux (1010/1013-1036/1037).

[436] Nanteuil-en-Vallée, c. et arr. Ruffec, Charente : abbaye bénédictine de fondation carolingienne.

Seguin[437], archevêque de Bordeaux, et par les évêques Grimoard[438] et Islon[439]. C'est alors que Gausbert, seigneur du château de Malemort, fut pris par Èbles, vicomte de Comborn[440], enfermé dans la formidable forteresse de Merle, puis, avec la volonté de Dieu, libéré par ses paysans «infernaux [441]», qui soudain attaquèrent un matin le château, s'en emparèrent bientôt et le livrèrent aux flammes. Il partit pour Jérusalem, mais il mourut sur le chemin du retour et, après sa mort, se mit à briller de miracles. Il était en effet plein de zèle pour l'Église et se conduisait honnêtement.

49. Vers cette époque, l'évêque Hilduin[442], ayant pris à Saint-Martial des ornements et des habits des plus précieux ainsi que de grandes quantités d'argent – il tenait en effet dans sa main l'abbaye qu'il avait achetée à Gui[443]–, se hâta d'aller à Rome avant le carême, avec le duc Guillaume, et laissa dans la tristesse les moines de Saint-Martial. Il revint bientôt et le sépulcre de saint Martial se mit à resplendir de très nombreux miracles qui remplirent de joie les moines et l'Aquitaine entière. En effet les plus nobles des grands d'Aquitaine, de France et d'Italie célébrèrent la Pâques avec éclat, cette année-là, à Limoges, avec la foule qui affluait à Saint-Martial. À son retour, l'évêque prit des dispositions pour faire détruire puis reconstruire, sur des proportions plus vastes, la basilique cathédrale de Saint-Étienne que saint Martial avait consacrée et il délimita l'emplacement des fondations pour qu'on se mette à l'œuvre quinze jours plus tard. Puis, au cours d'un voyage à l'église d'Eymoutiers dont on a parlé plus haut, d'où il avait chassé les moines, il y rendit l'esprit. Son corps fut transporté à

[437] Seguin, archevêque de Bordeaux (1010–1024).

[438] Grimoard de Mussidan, évêque d'Angoulême (991, 22 sept.-1018, 28 janv.).

[439] Islon, évêque de Saintes (13 janv. 1000 - juin 1031).

[440] Vicomté située entre Limoges, Tulle et Uzerches de l'est à l'ouest, Eymoutiers et Comborn du nord au sud, tenue depuis le X[e] siècle par une puissante lignée qui a pris le nom du château de Comborn (cne Orgnac, c. Vigeois, arr. Tulle, Corrèze).

[441] Si on accepte avec l'éd. BOURGAIN, de corriger la leçon *in frunalibus* par *infrenatis*, il faudrait traduire par *effrénés*. Mais la correction *infernalibus* (infernaux) n'est pas impossible, car Adémar évoque ailleurs (*supra*, III, 36) les ducs nommés «infernaux» qui s'attaquent aux biens de Saint-Cybard, Mais pourquoi Adémar aurait-il qualifié ainsi des paysans qui libèrent un seigneur honnête, «plein de zèle pour l'Église»?

[442] *Supra*, n. 347.

[443] *Supra*, III, 25, 34.

1014, 23 juin Limoges, veillé au siège cathédral et enseveli dans l'église Saint-Martin[444] ; le très vénérable Géraud, son neveu, lui succéda[445].

1015, 6 novembre Géraud fut consacré à Poitiers, à Saint-Hilaire, au mois de novembre par l'évêque Gislebert[446] pour les premiers grades ecclésiastiques et par le moine Seguin, archevêque de Bordeaux, pour le grade épiscopal. L'archevêque de Bourges, Gauzlin, ne put en effet se trouver à Poitiers parce qu'il n'avait pas encore été reçu au siège de Bourges[447]. Il envoya cependant pour le représenter à Poitiers des moines de Saint-Benoît. Furent également présents ensemble les évêques Gislebert, de Poitiers, Arnaud, de Périgueux, Islon, de Saintes, Grimoard, d'Angoulême[448]. Après la bénédiction qui eut lieu le dimanche, les évêques Arnaud et Grimoard l'accompagnèrent à Limoges. Ils se rendirent d'abord ensemble à Saint-Martial et furent reçus par les moines. De là les moines les conduisirent en chantant des antiennes jusqu'à l'église du Queyroix[449]. Le prélat s'y assit dans la cathèdre, et, porté sur les épaules du peuple, au milieu des chanoines chantant des antiennes, il reçut de l'évêque Grimoard le texte de l'évangile qu'il avait à lire[450], et c'est ainsi que lisant et bénissant sans cesse de la main droite, il fut porté, assis en gloire sur son siège, jusqu'à la porte de la basilique Saint-Étienne. Grimoard lui livra les portes de l'église, Arnaud les cordes des cloches ; l'un et l'autre l'intronisèrent sur le siège de saint Martial et, à haute voix, l'évêque Arnaud entonna *Te Deum laudamus*. Tous vinrent embrasser l'évêque assis sur son siège puis on célébra la messe du martyre de

[444] Église située au nord-ouest de la cité de Limoges.

[445] Géraud, est le troisième évêque de la famille vicomtale, qui accède à l'épiscopat. Sur l'année de sa consécration, v. éd. BOURGAIN, p. 301 et LANDES, Autour d'Adémar de Chabannes [cit. n. 355], p. 30-36.

[446] Gislebert, évêque de Poitiers (975-1019/1021).

[447] Adémar évoque de manière explicite le problème canonique suscité par l'ordination accélérée du futur évêque aux différents grades et s'efforce de justifier l'absence du métropolitain aux cérémonies de la consécration. En fait Gauzlin avait été intronisé sur le siège de Bourges depuis décembre 1012 (*supra*, n. 380), v. par comparaison l'attitude de l'archevêque de Bourges à la mort de Géraud (*infra*, III, 57) ; v. C. TREFFORT, Le comte de Poitiers, duc d'Aquitaine et l'Église aux alentours de l'an mil (970-1030), in *Cahiers de Civilisation médiévale*, t. 43, 2000, p. 434-435.

[448] *Supra*, n. 446, 435, 439, 354.

[449] *Supra*, n. 160.

[450] Le verbe *legere* a le sens de lire, mais aussi de commenter et d'enseigner.

saint Théodore, que l'on fêtait ce jour-là [451]. Pendant sept jours l'évêque s'avança portant l'étole consacrée et tous les vêtements dans lesquels il avait été béni, avec la chape romaine mais sans tunique ni tunicelle, et, pendant ces sept jours, il célébra les messes de l'office stationnal dans les diverses églises de la ville. On ne doit pas passer sous silence que pendant quinze jours on disputa à Poitiers, à son sujet, tous les évêques opposant que, selon l'autorité des Pères, on ne devait pas être ordonné à tous les grades, de celui de portier à celui de prêtre, hors des jeûnes des Quatre-Temps de l'année et des samedis de tout le carême jusqu'aux Rameaux[452] mais la volonté du duc Guillaume fut plus forte qui ne craignit pas de faire taire l'autorité légitime.

En ces jours, Geoffroy commença la reconstruction sur un plan 1017/1018
plus vaste de la basilique royale[453]. En effet, à la mi-carême, alors qu'une grande foule entrait dans cette basilique pour se rendre sur le tombeau de saint Martial aux vigiles nocturnes, plus de cinquante personnes, hommes et femmes se marchant les uns sur les autres, expirèrent dans l'église et furent ensevelies le lendemain. L'évêque Géraud était parti pour Rome : aussi l'évêque Arnaud[454] envoya-t-il quelqu'un, au bout de trois jours, pour réconcilier l'église par l'eau épiscopale[455].

Peu après des manichéens parurent en Aquitaine, séduisant le peuple, niant le saint baptême et la puissance de la croix, et tout ce qui relève d'une saine doctrine, s'abstenant de nourriture comme les moines et simulant la chasteté, mais se livrant entre eux à toutes les débauches : comme messagers de l'Antéchrist, ils firent s'écarter de la foi beaucoup de gens[456].

[451] C'est en 1015 que le 6 novembre tombe un dimanche.
[452] Discussion dans éd. BOURGAIN, p. 302.
[453] Discussion de la date dans éd. BOURGAIN, p. 302-303 et LANDES, Autour d'Adémar de Chabannes [cit. n. 355), p. 36-38.
[454] Il s'agit d'Arnaud de Vitabre, évêque de Périgueux, *supra*, n. 435.
[455] La réconciliation est un rite de purification nécessaire après la violation ou la profanation d'une église : il consiste en aspersion d'eau bénite et en prières, M. ANDRIEU, *Le pontifical romain au Moyen Age*, t. I, Cité du Vatican, 1938 (Studi e testi, 86), p. 195-197.
[456] V. Introduction, p. 33-34.

50. En ce temps-là Guillaume surnommé Bouche-Graisseuse[457], comte de Mâcon en Bourgogne, construisit un château en face du monastère de Cluny pour l'emporter sur le comte Hugues. Pour cette raison, il fut bientôt frappé par Dieu, si bien que par la suite il ne put en aucune façon faire un pas en se tenant droit. Quelques jours plus tard, le comte Hugues prit de force par surprise ce château et le rasa[458].

À la mort de l'abbé Geoffroy, Hugues lui succéda mais l'évêque Géraud se dressa contre lui et refusa, par jalousie, de lui donner la consécration, parce qu'il n'avait pu obtenir pour lui l'abbatiat ; il s'ensuivit pendant deux ans une terrible discorde civile jusqu'au jour où l'évêque, revenant à la raison et rougissant, donna son accord à Monseigneur Hugues[459]. Et comme l'évêque se rendait à Poitiers pour la fête de Toussaint, parce qu'il était trésorier de Saint-Hilaire, tombé malade à Saint-Charroux, il mourut dans la quinzaine, et y fut enseveli. On posa une plaque de plomb à son chevet, où étaient écrits ces mots : « Ici repose Géraud, évêque de Limoges, il mourut le 3 des ides de novembre[460] ». Il occupa ce
1028, 11 novembre siège pendant 8 ans. Après sa mort l'évêque Jourdain lui succéda[461].

51. Vers ces années, Eudes, seigneur de Déols[462], prit par la force et par la ruse le château d'Argenton dont il chassa le vicomte

[457] Guillaume Barbe-Sale. C'est le troisième fils d'Aubry II († 975). Adémar l'a confondu avec le comte Mâcon Otte-Guillaume (982-1026), son rival, qui s'est emparé du Mâconnais en tant que mari d'Ermentrude, veuve d'Aubry II.

[458] L'affaire concerne le château de Lourdon, construit, avant 888, près de l'abbaye de Cluny qui en revendiquait la possession contre Otte-Guillaume. Le roi Robert le Pieux obtint du pape Benoît VIII, en 1016, qu'il lançât l'anathème contre les ennemis de l'abbaye, et le comte de Mâcon fut chassé de Gourdon par Hugues, comte de Chalon et évêque d'Auxerre (1000-1039). En 1027, un diplôme royal prohiba la construction de forteresses dans le voisinage de Cluny, ce qui montre bien que le récit de la destruction du château de Lourdon, telle qu'elle a été rapportée par Adémar, est bien exact, v. G. DUBY, *La société aux XI^e et XII^e siècles dans la région mâconnaise*, Paris, 1971, p. 101 n. 53.

[459] L'accession de Hugues (1019-1025) est un échec des vicomtes de Limoges qui tenaient l'abbatiat depuis une cinquantaine d'années.

[460] La plaque funéraire de 15 x 8 cm, épaisse de 0,5 cm (ainsi que la crosse épiscopale incurvée de l'évêque de Limoges) a été retrouvée en 1850 dans la salle du trésor de l'abbaye, v. éd. BOURGAIN, p. 304.

[461] Évêque de Limoges (1024-1051).

[462] Eudes I^er l'Ancien (1012-1044), seigneur de Déols, *supra*, III, 22.

Gui[463]. Cet Eudes édifia près du monastère de Massay un château : v. 1026
le roi Robert l'attaqua, ne put réussir à le prendre et se retira déçu[464]. En ce temps-là, fut achevée la construction, commencée à grands frais par le trésorier Hervé[465], de la basilique Saint-Martin de Tours ; on procéda à l'élévation du corps de saint Martin et la basilique fut consacrée avec beaucoup d'éclat en l'honneur des douze Apôtres. C'est aussi à cette époque qu'eut lieu la dédicace de la cathédrale Saint-Pierre d'Angoulême par trois évêques, à savoir le moine Seguin, de Bordeaux, Grimoard et Islon, son frère. En ce temps-là, l'église de la sainte Résurrection, située devant la basilique de Saint-Cybard, brutalement ruinée, s'effondra ; à sa place, on entreprit aussitôt la construction d'un clocher. C'est alors aussi que finissant ses jours Gislebert, très vénérable évêque de Poitiers, fut enterré dans le monastère de Maillezais et l'évêque Isembert lui succéda[466].

52. En ces jours, le vendredi saint, après l'adoration de la croix, Rome subit un tremblement de terre et un terrible tourbillon de vent. Et, sur l'heure, un juif de la colonie grecque révéla au seigneur pape qu'au même moment la synagogue des juifs[467] se jouait de l'image du Crucifié. Le pape Benoît, enquêtant avec soin et convaincu des faits, condamna aussitôt à la peine capitale les auteurs du crime. Après leur décapitation la fureur des vents cessa[468].

En ce temps-là Hugues, chapelain d'Aimeri, vicomte de v. 1018
Rochechouart, se trouvait avec ce seigneur à Toulouse pour la fête de Pâques ; il donna un coup de poing à un juif, comme il est

[463] Le vicomte Gui est un parent des vicomtes de Limoges.
[464] Le monastère de Massay (c. Vierzon, arr. Bourges, Indre) était tombé sous l'autorité de Robert le Pieux, qui voulut à détruire le château édifié par le sire de Déols près du monastère.
[465] Sur Hervé, chanoine puis trésorier de Saint-Martin de Tours (1001-1022), v. RAOUL GLABER, *Histoires,* III, 14-15, éd. ARNOUX, p. 165-171 et dom G. OURY, L'idéal monastique dans la vie canoniale. Le bienheureux Hervé de Tours († 1022), in *Revue Mabillon,* t. 52, 1962, p. 1-31. Grâce à des dons venus de toute l'Europe, il fit reconstruire la basilique de Saint-Martin de Tours, détruite par un incendie.
[466] Isembert I^er^, évêque de Poitiers (*ca* 1021-1043).
[467] Adémar emploie le terme de *synagogue* dans son sens de communauté.
[468] On a là un des plus anciennes traces d'une accusation contre les juifs souvent reprise par la suite.

toujours d'usage en ce lieu pour Pâques, et il fit sur le champ jaillir de la tête perfide la cervelle et les yeux qui se répandirent par terre : ce juif mourut aussitôt, et la synagogue des juifs l'emporta de la basilique Saint-Étienne pour l'enterrer[469].

En ce temps-là, les Maures de Cordoue traversant la mer des Gaulois abordèrent de nuit, à l'improviste, avec une grande flotte à Narbonne et, tout au point du jour, se répandirent en armes autour de la cité ; et comme des captifs eux-mêmes nous l'ont ensuite rapporté, il leur avait été promis par divination que tout se passerait bien et qu'ils prendraient Narbonne. Mais les chrétiens se hâtant de communier reçurent le corps et le sang du Christ de leurs prêtres puis, se préparant à mourir, ils se jetèrent sur les Agarènes[470] et remportèrent la victoire, tuant les uns et retenant les autres prisonniers avec leurs navires et un important butin, puis ils vendirent les prisonniers ou les réduisirent en servitude ; ils envoyèrent à Saint-Martial de Limoges en présent vingt Maures d'une taille démesurée. L'abbé Geoffroy en garda deux en servitude, et répartit tous les autres entre les seigneurs qui étaient venus à Limoges en pèlerinage de diverses régions. Le langage de ces hommes n'était en aucune façon celui des Sarrasins, mais, quand ils ouvraient la bouche, ils avaient l'air de japper comme de jeunes chiens[471].

1003/1013 53. En ce temps-là, une foule immense de Normands venus du Danemark et d'Irlande aborda Port-Aquitain[472] avec une flotte innombrable. Et comme leurs ancêtres l'avaient fait, ils tentèrent de désoler et de réduire en captivité l'Aquitaine entière. Aussi le très valeureux duc Guillaume fit partout appel aux évêques pour engager le peuple à implorer le secours du Seigneur par des jeûnes et des litanies. Quant à lui, rassemblant une forte troupe de guerriers d'élite, il atteint le rivage de la mer, au mois d'août, à la tom-

[469] C'est la première mention de cette pratique (appelée du terme savant de *colophisation*), Sur ces deux témoignages d'Adémar, v. éd. BOURGAIN, p. 305.

[470] Nom donné aux Arabes, descendants d'Agar, mère d'Ismaël.

[471] Adémar est, semble-t-il, la seule source qui rapporte l'attaque de Narbonne et la capture de nombreux assaillants. Peut-être s'agissait-il de Berbères ou de Touaregs, dont personne ne connaissait la langue.

[472] Port-Aquitain pourrait être localisé près de Saint-Michel-en-l'Herm, v. éd. BOURGAIN, p. 305-306.

bée de la nuit, et établit son camp près des Normands. À la vue de la multitude des chrétiens, les païens, frappés de terreur, passèrent toute la nuit à creuser de petites fosses tout autour, qu'ils recouvrirent de mottes de gazon pour y faire tomber les cavaliers non avertis. Au petit matin donc, sans précaution, l'armée, avec le duc chevauchant en première ligne, dans une charge effrénée des chevaux contre les païens, tombe bientôt dans les fosses. Les chevaux s'écroulent avec leurs cavaliers alourdis par le poids de leurs armes, et beaucoup sont faits prisonniers par les païens ; les derniers rangs de l'armée, prenant garde un peu tard à la ruse, sautent de leurs montures. Le duc lui-même, abordant à cheval une fosse, s'effondre la tête la première, et, chargé du poids de ses armes, il allait tomber dans les mains de ses adversaires, si Dieu, qui le protège toujours, ne lui avait fourni la force et la présence d'esprit de sauter d'un grand élan, et de rejoindre les siens d'une course très rapide. Bientôt on arrêta le combat à cause des prisonniers, de crainte qu'ils ne fussent tués ; ils étaient en effet parmi les plus nobles. Ce jour se passa en hésitations dans les deux camps, et la nuit qui suivit, à la faveur de la pleine mer, les païens grimpent à toute allure sur leurs vaisseaux avec les captifs et s'échappent avec le secours de l'Océan : jamais plus ils n'inquiétèrent ces rivages. Le duc cependant envoya pour la rançon des captifs d'immenses quantités d'argent : pour chaque homme il paya son poids d'argent et, ainsi, les racheta tous[473].

54. Le duc fut dès l'enfance formé aux lettres, et il acquit une assez bonne connaissance des Écritures. Il conservait dans son palais quantité de livres[474] et si, par hasard, il pouvait se libérer du tumulte, il se consacrait tout entier à la lecture, passant la plus grande partie de ses nuits à travailler sur les livres, jusqu'à être vaincu par le sommeil[475]. C'était également l'habitude de l'empe-

[473] Cette attaque s'inscrit dans la dernière vague des incursions scandinaves à la fin du X^e^ et au début du XI^e^ siècle.

[474] Un sermon d'Adémar mentionne l'envoi par Knut à Guillaume le Grand d'un livre précieux écrit en lettres d'or (*Sermo* III, *Patr. lat.*, 141, col. 122C-123A). L'intérêt de Guillaume le Grand pour la culture ressort, également, de la correspondance entretenue par le duc d'Aquitaine avec Fulbert de Chartres ou Robert le Pieux, v. BEHRENDS, *The Letters and Poems, supra,* n. 390.

[475] Ce passage peut être ajouté aux nombreux exemples de culture des laïcs réunis par P. RICHÉ, *Écoles et enseignement au haut Moyen Âge,* Paris, 1979, p. 285 suiv.

reur Louis[476] et de son père Charlemagne[477]. Théodose aussi, vainqueur auguste, s'exerçait très souvent dans la salle du palais non seulement à la lecture mais aussi à l'écriture[478]. Et Octavien César Auguste, après la lecture, se hâtait d'écrire de sa propre main le récit de ses combats, les hauts faits des Romains et d'autres choses[479].

55. En ce temps-là, les Normands dont on a déjà parlé, faisant
v. 1014 ce que leurs pères n'avaient jamais osé[480], abordèrent l'île d'Hibernie, qu'on appelle aussi l'Irlande, avec une flotte innombrable, accompagnés de leurs femmes, de leurs enfants et de captifs chrétiens réduits en esclavage, en sorte que, après avoir exterminé les Irlandais, ils voulaient occuper eux-mêmes, à leur place, cette terre très riche. L'Irlande compte douze cités avec de très vastes évêchés ; elle a un roi[481] et possède sa propre langue mais utilise le latin pour l'écrit[482]. C'est le romain saint Patrick qui l'a convertie à la foi, il en fut le premier évêque[483] ; l'Irlande est entourée de tous côtés par la mer. Le jour du solstice d'hiver ne dure que deux heures à peine et la nuit du solstice d'été est aussi brève. Le combat donc s'engagea, il dura trois jours sans interruption et pas un des Normands n'en sortit vivant. Leurs épouses se jetèrent toutes dans la mer avec leurs petits enfants et s'y noyèrent. Quant à ceux qui furent capturés vivants, on les jeta aux bêtes sauvages pour qu'elles les déchirent. Le roi ne laissa la vie qu'à un seul des captifs

[476] Allusion peut-être à un passage d'un ouvrage bien connu d'Adémar : ASTRONOMUS, *Vita Hludovici Imperatoris,* c. 19, éd. cit [*supra,* p. 18, n. 68], p. 616.

[477] ÉGINHARD, *Vita Karoli,* 25, éd. L. HALPHEN, *Vie de Charlemagne,* Paris, 1967 (Les Classiques de l'histoire de France au Moyen Âge), p. 74.

[478] Le rapprochement entre Louis le Pieux et l'empereur Théodose Ier le Grand avait déjà été fait par l'Astronome (c. 35, éd. cit. [*supra,* p. 18, n. 68], p. 626) à l'occasion de la pénitence d'Attigny. Théodose, depuis l'éloge funéraire prononcé par saint Ambroise (*Patrol. lat.*, t. 16, col. 1386-1466) apparaissait comme un modèle d'empereur chrétien qui «profitait dans le souvenir des siècles suivants» de l'œuvre législative de Théodose II, v. WERNER, *Gouverner l'empire chrétien* [*supra,* n. 230], p. 59-60 et n. 209.

[479] Allusion aux *Res gestae divi Augusti,* éd. J. GAGÉ, in *Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg, Textes d'études,* V, 1935 et 2e éd. Paris, 1950.

[480] Les incursions scandinaves en Irlande ont commencé dès la première moitié du IXe siècle.

[481] Adémar ignore que l'Irlande est divisée en plusieurs royaumes et que les villes n'ont fait leur apparition, uniquement sur le littoral, qu'avec les envahisseurs scandinaves au IXe siècle.

[482] Il est bien exact que les premiers écrits irlandais, si on laisse de côté quelques inscriptions, sont en latin.

[483] Saint Patrick, évangélisateur de l'Irlande au Ve siècle, est un Breton romanisé.

parce qu'il avait reconnu qu'il s'agissait d'un prisonnier chrétien, et il lui donna des présents[484].

Quant à Knut, roi païen du Danemark, à la mort d'Ethelred, roi 1017
d'Angleterre, il s'empara par ruse de son royaume, puis épousa la reine d'Angleterre, sœur du comte de Rouen, Richard; converti au christianisme, Knut régna sur l'un et l'autre royaume et attira à la foi du Christ tous les païens du Danemark qu'il put convertir. Son père, un païen appelé Asquec, ne régna que sur le Danemark[485].

À l'époque où Richard[486], comte de Rouen, fils de Richard, gouvernait les Normands, une foule d'entre-eux se rendirent en armes à Rome sous le commandement de Raoul[487] et de là, le pape Benoît[488] fermant les yeux, ils attaquent la Pouille et dévastent tout. Basile[489] envoie contre eux une armée et, après 1017
deux et trois rencontres, les Normands sortirent victorieux[490]. Dans un quatrième combat, vaincus, écrasés et réduits à rien par la nation des Russes[491], ils furent innombrables à être conduits à

[484] La victoire des Irlandais à Clontarf, en 1014, fut beaucoup moins décisive que ne le dit Adémar.

[485] Pas plus que son père Svend à la Barbe Fourchue – en danois *Tveskaeg,* dont Adémar a fait *Asquec* –, Knut n'était païen, puisque les rois du Danemark s'étaient convertis au christianisme sous Harald Gormson († 985). Il devint roi d'Angleterre en 1017 et roi du Danemark l'année suivante. Il épousa la veuve d'Ethelred II (978-1016), Emma qui était bien la sœur du comte de Rouen, Richard.

[486] Richard II, 996-1026.

[487] Sur la première intervention des Normands en Italie du Sud, avec l'équipée de Raoul II de Tosny, v. RAOUL GLABER, *Histoires,* III, 3, éd. ARNOUX [cit. p. 9 n. 14], p. 145-147 et F. CHALENDON, *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile,* Paris, 1907, p. 42-67, qui date l'invasion normande de 1017.

[488] Benoît VIII (1012-1024). Adémar, contrairement à d'autres sources, notamment Raoul Glaber, ne dit pas que les Normands sont partis à l'appel de Benoît VIII, v. éd. ARNOUX, p 145, n. 10.

[489] Il ne s'agit pas de Basile II, mais du catépan Basile Boiôannès qu'en 1017 l'empereur a envoyé en renfort.

[490] Cette campagne est également rapportée par RAOUL GLABER, III, 3-4, éd ARNOUX, p. 145 suiv., v. en dernier lieu J.-M. MARTIN, *Italies normandes, X^e^-XII^e^ siècles,* Paris, 1994 (La vie quotidienne), p. 56 : Les Normands «remportent sur les troupes byzantines trois victoires dans ce qui n'est pas encore la Capitanate, la première à Arenura sur le Fortore, la seconde à Civitate, sur le même fleuve, le troisième à Vaccarizza ...» (sur le site de la future Troia).

[491] La victoire décisive a été remportée, en 1018, par le catépan à Cannes, au sud de l'Ofanto, et les Normands qui ont pu s'échapper se sont réfugiés chez les Lombards, MARTIN, *Italies normandes,* p. 56. La présence de mercenaires russes est attestée par les sources byzantines et locales.

Constantinople où ils subirent le tourment de la prison jusqu'à la fin de leur vie. De là est venu le proverbe : «Avec une charrette, un Grec prend un lièvre[492]». Alors la route de Jérusalem fut fermée pendant trois ans ; en effet, dans leur colère contre les Normands, chaque fois que les Grecs rencontraient des pèlerins, ils les conduisaient ligotés à Constantinople, où on leur infligeait l'incarcération.

Les Normands gagnant aussi l'Espagne, sous la conduite de Roger, pour tuer des païens, anéantirent une foule de Sarrasins et leur prirent beaucoup de cités et de châteaux. Dès son arrivée, Roger qui avait capturé des sarrasins en découpait un chaque jour en morceaux comme un porc, sous les yeux de tous les autres, le faisait cuire dans des chaudrons et le leur présentait en guise de repas, puis il feignait d'aller manger avec les siens, dans une autre demeure, la moitié des membres qui restait. Après les avoir ainsi tous frappés d'épouvante, faisant semblant de relâcher la garde, il laissait s'échapper le plus jeune pour qu'il rapportât aux sarrasins ces monstruosités, accomplissant ainsi pour de vrai l'histoire fabuleuse de Thyeste[493]. Aussi, morts de peur, les sarrasins de l'Espagne voisine, avec leur roi, Muset[494], demandent la paix à Ermessende, comtesse de Barcelone, et s'engagent à verser un tribut annuel. Ermessende en effet était veuve et avait uni sa fille à Roger[495]. La paix conclue avec ces sarrasins, Roger entreprit de porter le combat dans des régions plus éloignées de l'Espagne ; un jour, avec Pierre, évêque de Toulouse[496], et quarante chrétiens seulement, tombant dans l'embuscade d'une troupe d'élite de cinq cents sarrasins, il perdit dans la lutte son frère bâtard, et, à la troisième fois brisant les lignes adverses, il tua plus de cent enne-

[492] Adémar n'a pu connaître ce dicton familier au folklore des Balkans et de l'Italie (v. WOLF, *How the News ...* [*supra*, p. 42, n. 176], p. 148 et n. 9) que par Syméon, originaire d'Italie du Sud.

[493] Dans le festin de Thyeste, Atrée fait servir à ce dernier les membres de ses enfants.

[494] Roger de Tosny, fils de Raoul II de Tosny (*supra*, n. 487) avait été appelé par Ermessende pour combattre sur mer l'émir de Dénia, al-Mudjâhd ibn Yusûf, v. M. AURELL, *Les noces du comte. Mariage et pouvoir en Catalogne (785-1213)*, Paris, 1995, p. 56.

[495] Ermessende, fille de Roger I[er] de Carcassonne et d'Azalais, avait épousé, vers 993, le comte de Barcelone Ramon Borrell, mort en 1017 (AURELL, *op. cit.*, p. 223 suiv.). Sa fille Estephania épousa Roger de Tosny en premières noces (*op. cit.*, p. 56) vers 1020.

[496] Pierre Roger, évêque de Toulouse (*ca* 1010-1035).

mis et retourna chez lui avec les siens, les Ismaélites n'ayant pas osé le poursuivre dans sa fuite[497].

56. En ces jours, le seigneur daigna glorifier l'époque du sérénissime duc Guillaume[498]. C'est à ce moment-là, en effet, que le très illustre abbé Audoin découvrit dans la basilique d'Angély, enfermé dans un coffre de pierre, en forme de pyramide munie de tours, le chef de saint Jean, que l'on dit être le propre chef de Jean-Baptiste. Le duc Guillaume, qui revenait alors de Rome après les fêtes de Pâques, fut rempli de joie à cette nouvelle et décida qu'on exposerait le saint chef au peuple. Ce chef était enfermé dans un encensoir d'argent, sur lequel on lit ces mots: «Ici repose le chef du Précurseur du Seigneur.» 1016, vers avril

Cependant quant à savoir par qui, à quelle époque et de quel lieu il a été apporté à Angély, ou si c'est bien du Précurseur du Seigneur qu'il s'agit, c'est ce qui n'est pas parfaitement clair. En effet, dans les actes du roi Pépin[499], où l'on peut lire toutes sortes de détails, il n'est pas question de cet événement, qui est des plus importants, et le récit qui en a été écrit ne peut être pris au sérieux par des esprits instruits. Dans ce récit fantaisiste[500], en effet, on rapporte qu'au temps de Pépin, roi d'Aquitaine, un certain Félix a apporté par mer d'Alexandrie en Aquitaine le chef de saint Jean-Baptiste et qu'en ce temps-là était à la tête d'Alexandrie l'archevêque Théophile, dont Luc se souvient au début des Actes des Apôtres quand il dit: «En vérité dans le premier livre, ô Théophile, j'ai parlé de tout ...[501]»; qu'ensuite un combat s'est déroulé dans le pays d'Aunis entre le roi Pépin et les Vandales et que ledit chef, posé par le roi sur quelques-uns de ses soldats tués, les a bientôt ressuscités. En fait Pépin n'a vécu ni à l'époque de Théo-

[497] Le récit d'Adémar est mieux informé que la *Chronique de Saint-Pierre-le-Vif de Sens, dite de Clarius,* éd. R.-H. BAUTIER, Paris, 1979, p. 112-114.

[498] L'évêque de Limoges Géraud n'ayant été consacré qu'à la fin de l'année 1015, il faut dater les cérémonies qui ont marqué l'invention du chef de saint Jean Baptiste, non de 1010 ou 1014, mais des années 1016-1019 (avant le 5 décembre, date de la mort de l'abbé Geoffoi II). On retiendra avec Richard Landes l'année 1016, v. LANDES, Autour d'Adémar de Chabannes [cit. n. 355], p. 30-36.

[499] Pépin I^er^, roi d'Aquitaine (814-838).

[500] V. *Acta sanctorum, Junii,* t. V, p. 659 suiv.

[501] Ac 1, 1.

phile, ni au temps des Vandales et on ne lit nulle part que le chef du Seigneur se soit jamais trouvé à Alexandrie. Nous lisons dans les récits d'Aquitaine que le chef du saint Précurseur a d'abord été trouvé par deux moines qui ont eu la révélation de l'endroit où il était arrivé, puis qu'il a été transporté par l'empereur Théodose dans la cité royale de Constantinople où il est vénéré [502].

Donc, pour revenir à notre propos, lorsqu'on exposa le chef de saint Jean après sa découverte, toute l'Aquitaine, la Gaule, l'Italie et l'Espagne, soulevées par cette nouvelle, se hâtent à l'envi d'accourir en ce lieu. Robert, roi des Francs, le roi de Navarre, Sanche et tous les dignitaires de leur suite s'y rassemblèrent. Tous y apportaient des présents précieux de toutes sortes : en effet le susdit roi des Francs offrit, pour orner l'église, un bassin d'or fin d'un poids de trente livres, des vêtements précieux entièrement tissés de soie et d'or ; il fut reçu avec respect par le duc Guillaume et retourna en France par Poitiers. Que dirai-je ? le concours des chanteurs accompagnant les reliques des saints, qui venaient de partout, tant moines que chanoines, en psalmodiant, pour honorer la mémoire du saint Précurseur, semblait dépasser toute félicité et toute gloire.

Au cours de ces fêtes, les reliques du corps de ce prince le plus grand, qui est père de l'Aquitaine et premier évangélisateur des Gaules, [je veux dire] celles de saint Martial apôtre, furent transportées en ce lieu, en même temps que celles de saint Étienne, de la cathédrale de Limoges. Aussi dès qu'on fit sortir de son église les reliques de saint Martial sur un brancard d'or et de pierres précieuses, bientôt toute l'Aquitaine, qui depuis longtemps déjà avait souffert de l'inondation de pluies excessives, la sérénité retrouvée, se réjouit de la venue de son père. L'abbé Geoffroy et l'évêque Géraud, de nombreux seigneurs et tout un peuple innombrable, suivant ces reliques, firent un détour par la basilique du Saint-Sauveur de Charroux. Les moines sortirent, et, avec toute la foule, s'avancèrent à leur rencontre sur un mille,

[502] Il existait à Constantinople deux exemplaires des reliques du chef de saint Jean-Baptiste : l'un, découvert à Jérusalem, qui avait été placé par Théodose le Grand dans une église à l'Hebdomon, l'autre à Émèse, en Phénicie, qui avait été déposé dans la chapelle du Palais au IX[e] siècle, puis déplacé au monastère de Saint-Jean-Baptiste de Stoudios.

puis, à grand apparat, célébrant ce jour de fête, entonnant des antiennes à voix haute, les conduisirent jusqu'à l'autel du Sauveur. Après la célébration de la messe, ils les raccompagnèrent de la même façon. Quand les reliques entrèrent dans la basilique du saint Précurseur, l'évêque Géraud célébra devant le chef de saint Jean la messe de la nativité du saint Baptiste[503], alors qu'on était en octobre. Les chanoines de Saint-Étienne chantèrent avec les moines de Saint-Martial tropes et laudes en alternance, selon l'usage festif; après la messe, l'évêque bénit le peuple avec le chef de saint Jean ; se réjouissant ainsi pleinement des miracles de saint Martial qui s'étaient produits en chemin, ils s'en retournèrent cinq jours avant la fête de Toussaint. 1016, octobre

Vers cette même époque, saint Léonard, confesseur en Limousin[504] et saint Antonin[505], martyr en Quercy, se mirent à briller de miracles et le peuple affluait de partout vers eux. Et le glorieux duc, remuant dans son esprit l'honneur dû à Dieu, fit venir à lui Odilon, le très saint abbé de Cluny, et restaura dans le monastère de Saint-Jean la rigueur de la règle[506]. L'abbé Audoin, étant mort récemment, Odilon plaça à sa tête comme abbé Rainaud. Puis, quand Rainaud rendit l'esprit quelques années plus tard, Monseigneur Odilon désigna Aimeri, à sa place, comme père-abbé.

[Notons aussi] que lors du transfert des reliques de saint Cybard auprès de celles du saint Précurseur, on transporta également le bâton de ce saint confesseur. Ce bâton pastoral est courbé à son extrémité supérieure : pendant la nuit, jusqu'au lever du soleil, resplendit dans le ciel, au-dessus des reliques de ce saint, jusqu'à

[503] Adémar veut dire qu'on célébra en octobre la liturgie prévue pour la nativité du Précurseur.

[504] On a là une des premières mentions du culte de saint Léonard à Noblat depuis ses origines présumées au VI[e] siècle.

[505] Des reliques de saint Antonin martyr transportées à l'abbaye de Noble-Val, aujourd'hui Saint-Antonin (ch.-l. c., arr. Montauban, Tarn-et-Garonne), attiraient de nombreux pèlerins. Le roi Robert le Pieux y fit étape lors du grand pèlerinage effectué dans le Sud du royaume en 1019-1020, HELGAUD DE FLEURY, *Vie de Robert le Pieux*, texte édité, traduit et annoté par R.-H. BAUTIER et G. LABORY, Paris, 1965 (Sources d'histoire médiévale), p. 126-127.

[506] L'abbaye avait été une première fois réformée, en février 942, par Louis IV d'Outre-Mer. L'abbé Rainaud est un disciple d'Odilon comme, semble-t-il, son successeur Aimeri II.

l'arrivée auprès du chef de saint Jean, une verge de feu[507] lui ressemblant, également courbée à son extrémité supérieure ; et quand saint Cybard eut accompli des miracles éclatants en guérissant des malades, on s'en retourna dans la joie. Tandis que les chanoines de la cathédrale Saint-Pierre d'Angoulême faisaient route avec des reliques, les porteurs de celles-ci, revêtus de tuniques sacrées, traversèrent un fleuve profond : jamais ils ne perçurent les effets de l'eau mais, comme s'ils avaient marché sur une terre aride[508], aucune trace d'eau n'apparut ni sur eux, ni sur leurs vêtements, ni sur leurs chaussures. Cependant, après que le chef de saint Jean eût été suffisamment exposé à la vue des populations, on le retira sur l'ordre du duc Guillaume, et on le remit dans la pyramide où il se trouvait auparavant, et à l'intérieur de laquelle il est enfermé dans un précieux encensoir d'argent suspendu par de petites chaînes de même métal. La pyramide elle-même est en pierre, recouverte de panneaux de bois entièrement garnis de l'argent provenant d'une abondante offrande faite au saint Précurseur par le roi Sanche de Navarre[509].

Quelque temps après ces événements, les hommes de Saint-Jean et ceux du duc Guillaume créèrent du désordre dans le bourg d'Angély[510] ; le prévôt du duc y fut mortellement blessé, et sa résidence détruite. Le duc fut alors incité par les flatteries de grands personnages malveillants, et principalement par le comte Foulques[511] qui accomplissait alors à Poitiers son service auprès du duc, à détruire, au temps du carême, le monastère de Saint-Jean, à en chasser l'assemblée des moines pour y installer la sauvagerie des chanoines[512]. Et, bien que ce prince sérénissime fût transporté d'une terrible fureur en raison de l'injure qui lui avait été faite, il triompha cependant de sa colère et des conseils des impies, et il

[507] *ignea virga,* souvenir de Ex 13, 21-22.

[508] Souvenir de la traversée de la mer Rouge par les Hébreux, Ex 13, 21-22. Il est possible que ces réminiscences de l'Ancien Testament soient venus plus facilement sous la plume du moine de Saint-Cybard dans un chapitre glorifiant la puissance des reliques.

[509] Cette offrande est à rapprocher des «riches présents» offerts à Cluny par le roi de Navarre, JOTSALDUS, *Vita s. Odilonis, Patrol. lat.,* t. 142, col. 902.

[510] Adémar emploie le terme classique de *vicus* et non celui de *burgus* qu'on rencontre déjà à cette époque dans un acte de Saint-Hilaire de Poitiers de 1017-1023.

[511] Foulques Nerra, comte d'Anjou, pouvait craindre que les troubles de Saint-Jean-d'Angély ne s'étendissent à ses possessions en Saintonge (*supra,* III, 41).

[512] Sur l'hostilité d'Adémar aux chanoines, v. Introduction, p. 23-24.

régla pacifiquement le différend à la manière d'un roi, avec piété et sagesse. Il fut toujours le défenseur des serviteurs de Dieu : c'est pourquoi Dieu lui vint en aide.

À cette époque une comète en forme d'épée, mais en plus large et en plus long, apparut vers le septentrion durant plusieurs nuits d'été et, sur le champ, beaucoup de cités, de châteaux et de monastères furent détruits par le feu dans toute la Gaule et l'Italie : parmi eux Saint-Charroux fut la proie des flammes ainsi que la basilique du Sauveur[513]. De nombreux autres incendies dévorèrent aussi l'église cathédrale Sainte-Croix d'Orléans, le monastère 1026
de Saint-Benoît de Fleury[514] et beaucoup d'autres. C'est alors, aussi, que la cité de Poitiers fut accidentellement ravagée par le 1018
feu, et le duc fit restaurer plus richement, sur de plus vastes proportions la cathédrale Saint-Pierre, toutes les autres églises et son palais[515]. 1025

57. Cependant après la mort du susdit évêque Géraud, les seigneurs limousins se disputaient l'épiscopat, cherchant dans leur 1023,
hérésie simoniaque[516] à s'emparer de la dignité épiscopale[517]. Alors 11 novembre
la population de la ville fit pour cela des litanies avec les moines et les chanoines, et le duc, très sage, avec son conseiller Guillaume, comte d'Angoulême, tint un plaid à Saint-Junien[518] pour régler cette affaire. Le vicomte Gui y participa ainsi que tous les seigneurs du Limousin. C'est là, par la volonté de Dieu, qu'il choisit pour la dignité épiscopale Jourdain, prévôt de l'église de Saint-Léonard, homme de grande noblesse et de grande droiture[519]. Levé dès le matin, le duc quitta le monastère de Saint-

[513] Adémar est le seul à rapporter un incendie à Charroux à cette époque.
[514] L'incendie de l'église Saint-Pierre à Fleury pourrait dater de 1026, ANDRÉ DE FLEURY, *Vie de Gauzlin, abbé de Fleury* [*supra*, n. 380], p. 118.
[515] L'incendie de Poitiers date de 1018. La dédicace de la nouvelle cathédrale eut lieu le 17 octobre 1025.
[516] V. Introduction, p. 30.
[517] Sans doute les vicomtes de Limoges, dont la famille détenait l'épiscopat depuis un cinquantaine d'années, n'étaient-ils pas les derniers à s'activer.
[518] Collégiale de clercs (Ch.-l. c., arr. Rochechouart, Haute-Vienne).
[519] Jourdain [ou Jordan] de Laron, prévôt laïque de la collégiale de Saint-Léonard de Noblat (ch.-l. c., arr. Limoges, Haute-Vienne), évêque de Limoges (1023/1024-1051). Il était issu d'une famille noble qui possédait le château de Laron (cne Saint-Julien-le-Petit, c. Eymoutiers, arr. Limoges).

Junien, et vers la sixième heure atteignit la ville en compagnie de deux évêques, Islon et Isembert, et d'une foule de seigneurs. Toute la cité s'avança à sa rencontre dans la joie : bientôt il se hâta vers la basilique royale où il est accueilli par les moines, en habits blancs et chapes de pure soie, portant le livre des saints évangiles, l'encensoir, les chandeliers et l'eau bénite, comme ils ont l'habitude de le faire pour accueillir le duc. Puis il partit entendre la messe au tombeau de saint Martial et il reçut ce jour-là au monastère une hospitalité digne d'un roi. Le lendemain, il ordonne de faire bénir et raser la barbe de l'élu[520], puis conduisit ainsi Jourdain sur le siège de saint Martial dans l'église de Saint-Étienne et là il l'investit, gratuitement, de l'honneur épiscopal par le bâton
1024 pastoral[521] ; on était à la fin du mois de janvier et Guillaume s'en retourna à Poitiers.

1024, février Au début du carême, le duc partant pour Rome, manifesta à son fils Guillaume[522], un adolescent d'une très grande sagesse, sa volonté de trouver à son retour l'évêque consacré. Guillaume eut soin d'exécuter cet ordre et, le samedi de la mi-carême, Jourdain fut ordonné diacre et prêtre à Angély, devant le chef de saint
1024, Jean ; le lendemain, un dimanche, il fut consacré évêque par Islon,
15 ou 22 mars archevêque de Bordeaux, et par les évêques Rohon, Arnaud et Isembert, puis conduit à Limoges par le comte Guillaume de très illustre naissance et par Arnaud, évêque de Périgueux et intronisé sur le siège de saint Martial. Quant à l'archevêque de Bourges, Gauzlin, de la province ecclésiastique duquel relève Limoges, comme il réclamait de l'argent pour imposer les mains, on ne tint pas compte de lui ; parce que cette consécration avait été faite sans

[520] V. Concile de Limoges de 1031 dont les décrets sont connus par Adémar, c. 7, éd. LABBE, *Bibliotheca Nova Manuscriptorum*, t. II, col. 786, trad. dom J. BECQUET, Le concile de Limoges de 1031, in *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, t. 128, 2000, p. 61 : «Que les archidiacres, abbés, prévôts, écolâtres, chanoines, portiers et tous ceux qui font un service intérieur dans la sainte Église aient la tonsure ecclésiastique, c'est-à-dire la barbe rasée et la couronne [de cheveux] sur la tête». La rasure de la barbe donnait lieu à une cérémonie liturgique, v. ANDRIEU, *Le pontifical romain* [*supra*, n. 455], t. I, p. 124-125.

[521] C'est l'investiture par la crosse qui a été condamnée par la réforme grégorienne. Elle concerne l'*honor* épiscopal, c'est-à-dire les biens attachés à l'*episcopatus*, la charge épiscopale.

[522] Guillaume dit le Gros, qui succéda à son père de 1030 à 1038, était le fils du premier mariage du duc avec Aumode.

son autorité, un synode fut tenu en France, en présence du roi Robert, auquel assistèrent le jour de la Pentecôte sept archevêques et leurs évêques suffragants[523] : Gauzlin excommunia tout le Limousin sauf le monastère de Saint-Martial et ce qui lui appartenait en propre, et il interdit à l'évêque Jourdain d'exercer sa charge. Ce dernier, alors qu'il aurait pu obtenir justice et se purger, s'il l'avait voulu, de l'accusation devant le pape de Rome, puisqu'en vérité c'était pour cause de simonie qu'il avait ignoré son propre archevêque, préféra cependant réparer, et, nu-pieds, avec cent clercs et moines, tous également pieds nus, il se rendit à la cathédrale de Bourges : l'archevêque s'avança avec le clergé à leur rencontre, puis les conduisant avec honneur, il délia ce qu'il avait lié[524].

58. Le duc Guillaume, toujours préoccupé de la volonté de Dieu, restaura la discipline régulière à Saint-Charroux : il chassa Pierre, le très puissant abbé séculier, qui avait obtenu l'abbatiat par [le moyen de l]'hérésie simoniaque et gouvernait le monastère à la manière des gens du siècle et comme un ignorant ; il le remplaça par Gombaud, abbé de Saint-Savin qui servait Dieu selon la règle : il faisait des choses justes, qui plaisaient aux yeux du Seigneur[525]. Quant à Pierre, après son éviction, il demeura à Saint-Angel[526], monastère limousin, frappé jusqu'à sa mort d'une très longue paralysie.

59. En ce temps-là, dix des chanoines de Sainte-Croix d'Orléans, qui semblaient se conformer plus que d'autres à la vie religieuse[527], furent convaincus d'être des manichéens. Devant leur refus obstiné de revenir à la foi, le roi Robert donna l'ordre d'abord de les destituer de l'ordre sacerdotal, ensuite de les chasser

[523] Le concile siégea le 2 juin 1024 à Paris, v. MANSI, *Concilia,* XIX, 391, 413, 321.

[524] Fulbert est intervenu, comme le montrent ses lettres à son disciple Hildegaire et au duc (*Letters and Poems,* éd. BEHRENDS, n° 92, p. 164 et n. 2, n° 107, p. 190-191, n° 114, p. 204).

[525] *in oculis placere* est une réminiscence de plusieurs passages des Écritures.

[526] Saint-Angel, prieuré bénédictin de Charroux, c. et arr. Ussel, Corrèze.

[527] Il s'agissait de clercs de bonne famille et très savants, parmi lesquels le propre confesseur de la reine et un favori de Robert le Pieux, Lisoie ou Lisieux, *Vita Gauzlini,* I, 56, éd. cit. [*supra*, n. 380] p. 99.

de l'église, enfin de les condamner au bûcher[528]. En effet ces chanoines avaient été abusés par un paysan du Périgord[529], qui disait faire des prodiges et qui portait avec lui de la poussière de cadavres d'enfants[530] — s'il pouvait en communier[531] quelqu'un, il avait tôt fait de le transformer en manichéen — , ils adoraient le diable qui leur apparaissait d'abord sous la forme d'un Éthiopien, puis sous la figure d'un ange de lumière, et qui leur apportait chaque jour beaucoup d'argent. Obéissant à ses paroles, ils vomissaient en secret le Christ, se livrant, en cachette, à des horreurs et à des
1022, décembre actions criminelles dont le récit seul est scandaleux, et ils donnaient à croire, en public, qu'ils étaient de vrais chrétiens[532].

Pourtant des manichéens furent découverts à Toulouse et détruits[533] ; les messagers de l'Antéchrist surgirent aussi dans diverses régions de l'Occident, ils s'efforçaient de se cacher dans des repaires et corrompaient autant d'hommes et de femmes qu'ils pouvaient. Un chanoine-chantre de Sainte-Croix d'Orléans, du nom de Théodat, qui était mort dans cette hérésie trois ans auparavant, comme le rapportaient les hérétiques eux-mêmes, avait aussi donné toutes les apparences d'une vie religieuse. Quand son

[528] L'hérésie d'Orléans, et la première condamnation au bûcher d'hérétiques en tant que tels, a suscité l'émoi et l'intérêt des contemporains, notamment RAOUL GLABER, *Histoires,* III, 59 suiv., éd. ARNOUX, p. 187-201, *Vita Gauzlini,* I, 56, éd. BAUTIER et LABORY, p. 96-103, v. R.-H. BAUTIER, L'hérésie d'Orléans et le mouvement intellectuel au début du XI^e^ siècle : documents et hypothèses, in *Actes du 95^e^ Congrès national des sociétés savantes,* Section de philologie et d'histoire jusqu'en 1610, 1975, p. 63-88 et éd. BOURGAIN, p. 312-313.

[529] Selon RAOUL GLABER, *op. cit,* p. 187, cette hérésie avait été introduite en Gaule «par une femme venue d'Italie». Sur l'origine périgourdine de l'hérésie, v. la lettre du moine Héribert que Guy Lobrichon a datée du début du XI^e^ siècle, *The Chiaroscuro of Heresy. Early eleventh Aquitaine as seen from Auxerre, dans The Peace of God. Social Violence and Religious Response in France around the Year 1000,* éd. T. HEAD et R. LANDES, Ithaca/Londres, 1992, p. 80-103, not. p. 99-100.

[530] Cette accusation ne figure pas dans la lettre d'Héribert, LOBRICHON, *op. cit.*, p. 85-86 mais on la retrouve dans un sermon d'Adémar de Chabannes, cité par DELISLE, *Notice sur les manuscrits originaux* [cit. p. 7, n. 3], p. 286.

[531] Le verbe *communicare* est déjà employé dans ce sens en III, 52.

[532] Expression étonnante qui semble annoncer les déclarations des «bons chrétiens» du XIII^e^ siècle et qui mérite de figurer au dossier de la réinterprétation de l'hérésie par la recherche récente, v. Introduction, p. 33-34 et n. 135.

[533] Il n'y a pas de texte contemporain concernant la présence d'hérétiques à Toulouse. Ce passage d'Adémar doit être interprété, semble-t-il, comme l'indice d'une grande peur des clercs et des moines face à la diffusion des mouvements de dissidence chez les laïcs.

hérésie eut été prouvée, son corps fut rejeté du cimetière sur l'ordre de l'évêque Oury[534] et abandonné en un lieu inaccessible. Quant auxdits chanoines dont on a parlé ci-dessus, ils furent condamnés au bûcher, y compris Lisieux que le roi avait beaucoup aimé à cause de la sainteté qu'il lui croyait avoir : paraissant sûrs d'eux, ils ne craignaient en rien le feu. Ils promettaient même de sortir indemnes des flammes, et c'est en riant qu'ils furent attachés au milieu du bûcher ; aussitôt ils furent si complètement réduits en cendres que l'on ne retrouva pas le reste de leurs os.

En ces jours, un des seigneurs angoumoisins, Gardrat[535], puisqu'il n'avait pas de fils, fit construire entièrement en Sain- avant 1018
tonge le monastère de Bassac dédié à saint Étienne protomartyr : il y rassembla des moines vivant selon la règle et plaça à leur tête le vénérable abbé Ainard[536]. Grimoard, évêque d'Angoulême et son frère Islon, évêque de Saintes, procédèrent à la dédicace de ce monastère. Par testament, Gardrat subordonna ce monastère à la basilique de Saint-Pierre de Rome, en stipulant le paiement annuel et perpétuel d'un tribut de cinq sous d'argent sur le corps de saint Pierre.

60. En ce temps-là, Aimeri, seigneur de Rancon[537], dressa, aux jours de Résurrection, le château de *Fractabotum*[538], en Saintonge, contre son seigneur Guillaume, comte d'Angoulême, pendant 1024, avril
que ce dernier se trouvait à Rome[539]. Il lui avait promis fidélité sur les reliques des saintes sandales de saint Cybard. Et en raison du parjure qu'il avait commis contre le comte, peu de jours plus tard, rencontrant Geoffroy[540], fils du susdit comte, il fut frappé d'un coup d'épée et rendit l'âme sans délai. Aussi le comte Guillaume dut faire un long siège devant ce château avec son fils Audoin[541],

[534] Ouri, évêque d'Orléans depuis le 27 janvier - 9 juin 1021, mort après novembre 1035.
[535] Il s'agit d'un seigneur de Jarnac.
[536] L'abbaye Saint-Étienne de Bassac (c. Jarnac, arr. Cognac, Charente) a été fondée avant 1018.
[537] Sur la famille de Rancon, *supra*, n. 281.
[538] Motte au lieu dit les Lendarts, cne Chérac, c. Burie, Charente-Maritime,
[539] Il se trouvait à Rome pour la Pâques 1024 (5 avril), v. *supra* III, 57.
[540] Geoffroy II, fils cadet de Guillaume Taillefer, comte d'Angoulême (1031/32-1047).
[541] Audoin II, fils aîné de Guillaume Taillefer, comte d'Angoulême, du 6 avril 1028 à 1030/1032, avant le 1er mai), v. éd. BOURGAIN, p. 313-314.

il le prit par un assaut vigoureux, et longtemps après le fit reconstruire puis le confia à son fils Geoffroy. Cependant Guillaume, vicomte de Marcillac, et son frère, Odolric, s'opposaient depuis longtemps dans un violent conflit à leur frère Audoin au sujet du château de Ruffec[542]. C'est pourquoi le comte Guillaume intervint pour qu'ils fissent la paix entre eux et lui jurassent sur le corps de saint Cybard cette paix et ce pacte d'accord. Mais ils se mentirent l'un à l'autre et, du fait de ce parjure, l'un fut aveuglé et les deux autres privés de tout honneur[543]. En effet Guillaume et Odolric ayant fait venir à eux Audoin, par ruse, durant la première semaine de Pâques[544], par trahison, après qu'il ait pris son repas avec eux et dormi dans leur demeure, avant qu'il ne quitte son lit, ils se saisissent de lui, lui coupent la langue, lui crèvent les yeux, et récupèrent ainsi Ruffec. À son retour de Rome, donc, le comte Guillaume décida de punir une telle impiété. Avec le duc Guillaume qu'il avait fait venir, il assiégea Marcillac, ruina le château en y mettant le feu[545] ; il laissa aux traîtres la vie et les membres, mais les priva de tout honneur et concéda Ruffec à Audoin frappé de cécité.

Et quelques années plus tard, sur l'ordre dudit comte, Audoin, fils de ce dernier, reconstruisit Marcillac et le garda pour son usage. Ce même Audoin, sur l'ordre de son père, réédifia entièrement le château de Montignac[546].

61. En ce temps-là, deux des plus éminents moines de Saint-Martial, très remarquables par leur vie religieuse, admirables de sainteté, brillants de sagesse, glorifiés par le sacerdoce, s'aimant l'un l'autre par dessus tout, qui soutenaient comme deux colonnes

[542] Ch.-l. d'arr., Charente : le château de Ruffec avait été concédé en fief par le duc d'Aquitaine au comte d'Angoulême (*supra*, III, 41), et rétrocédé par ce dernier aux vicomtes de Marcillac.

[543] Entendons la charge publique qu'ils détenaient comme vicomtes de Marcillac.

[544] L'allusion à la traîtrise après un repas est peut-être une référence à Judas.

[545] Le château de Marcillac était une tour de bois sur motte.

[546] Montignac, c. Saint-Amant-de-Boixe, Charente : ce château sur motte remplaça l'ancienne forteresse d'Andone (lieu-dit, cne Villejoubert, c. Saint-Amant-de-Boixe, arr. Angoulême, Charente), aménagée dans la seconde moitié du X[e] siècle dans un *castrum* romain (A. DEBORD, *La fouille du castrum d'Andone à Villejoubert (Charente)*, in *VII[e] Colloque Château-Gaillard*, Blois, sept. 1974, Caen, 1975, p. 35-48).

tout l'édifice du monastère et l'illuminaient comme deux candélabres[547], qui s'asseyaient à table l'un à côté de l'autre, le chantre Roger d'un lignage illustre, frère du glorieux doyen Adalbert[548], et l'archiviste Aldebert eurent, tous les deux, le saint jour de Pâques la vision du Christ qui les appelait à Lui, et, dans la semaine même, ils accueillirent la fin de leur vie d'une manière digne d'éloges, saisis d'une maladie brève et violente. Un troisième moine d'une sainteté éprouvée, Foucher, et bientôt après l'abbé Hugues, si ferme dans l'amour de Dieu, les suivirent aux cieux et l'abbé Odolric, homme d'une remarquable sagesse, consacré par l'évêque Jourdain, prit la succession d'Hugues[549]. 1025, 18 avril

62. En ces jours, au mois de janvier, vers la sixième heure, se produisit, pendant une heure, une éclipse de soleil ; la lune fut très souvent à la peine, tantôt sanglante, tantôt d'azur sombre, tantôt défaillante ; on vit aussi vers le midi, dans le signe du lion, deux étoiles luttant l'une contre l'autre pendant tout l'automne, la plus grande et la plus lumineuse venant de l'Orient, la plus petite de l'Occident. La plus petite, comme portée par la colère et la peur, fonçait sur la plus grande, celle-ci ne lui permettait pas de s'approcher mais la repoussait au loin vers l'Occident en la frappant avec la crinière de ses rayons[550]. 1023, 24 janvier

Par la suite mourut le pape Benoît auquel succéda Jean[551]. Basile, empereur des Grecs, termina ses jours, et Constantin, son frère, lui succéda à l'empire [552]. Héribert, évêque (*sic*) de Cologne, quitta la vie puis, après sa mort, brilla de ses miracles[553]. 1024, 9 avril

1025, 15 décembre

[547] Allusion à 1 R. 7, 15 et Ap 11, 4.

[548] Le doyen Adalbert et le chantre Roger († 6 avril 1025), fils de Foucher de Chabannes et d'Ofitia, étaient les oncles d'Adémar (*supra*, n. 217 et *Introduction*, p. 8-9). Roger, selon l'inscription de son tombeau, est mort le VI des calendes de mai (27 avril 1025), un peu plus d'une semaine après la vision.

[549] Odolric, abbé de Saint-Martial (1025-1040, 27 sept.).

[550] Les troubles célestes sont à mettre en rapport avec la disparition des personnalités locales, mentionnées *supra*, ainsi qu'avec la mort du pape et des empereurs Henri II et Basile II, v. LANDES, *Relics*, p. 165.

[551] Jean XIX (1024-1032).

[552] Constantin VIII, frère de Basile II († 1028).

[553] Héribert, archevêque de Cologne (999-1021, 16 mars). Que l'éclat de ses miracles ait brillé jusqu'en Aquitaine montre la rapidité de la circulation des nouvelles au début du XI[e] siècle.

1024, 13 juillet L'empereur Henri mourut aussi sans laisser de fils et remit en mourant les insignes sacrés de l'Empire à son frère Brunon, évêque de la ville d'Augsbourg[554], à l'archevêque de Cologne ainsi qu'à l'archevêque de Mayence [555] pour qu'ils élisent eux-mêmes, après lui un empereur. Ces évêques, réunissant l'assemblée du royaume, prescrivirent à cet effet des litanies et des jeûnes, en l'honneur du Seigneur.

1024, 4 septembre Alors les peuples élurent Conon, neveu du défunt empereur Henri, mais les évêques d'un conseil plus sain élurent un autre Conon, qui avait épousé la nièce de Henri[556], parce que ce Conon était d'un caractère énergique et d'un jugement très droit. Il le firent entrer dans l'ordre royal, par l'huile du sacre, dans la cité de
1024, 8 septembre Mayence et lui remirent le sceptre, la couronne et la lance de saint Maurice[557]. À l'approche de Pâques il se rendit à Rome avec une armée innombrable et parce que les citoyens romains refusèrent de lui ouvrir la ville et que lui-même jugea qu'il ne pourrait parvenir à y entrer sans répandre énormément le sang des hommes, l'empereur Conon ne voulut pas que la fête de Pâques soit inondé de sang humain, et c'est pourquoi l'empereur resta à Ravenne. C'est dans cette ville que le seigneur pape lui apporta la couronne
1027, 26 mars de l'Empire et qu'il le couronna de ses mains empereur des Romains le saint jour de Pâques [558].

1028, 14 avril L'année suivante, en ce jour même de la sainte Pâques, le seigneur empereur Conon fit sacrer son fils roi, à Aix. Ce roi sacré appelé Henri était tout jeune[559]. Soixante-dix-sept évêques, tant d'Italie que de Gaule, assistèrent au sacre[560]. C'est ainsi que, sur les conseils du pape romain Jean, de tous les évêques et des grands du royaume le seigneur Conon, parce qu'il avait montré à l'avance la balance de la justice, prit le pouvoir impérial. Le plus jeune Conon cependant, qui avait été élu par les suffrages d'un peuple

[554] Brunon, évêque d'Augsbourg, 1006-1029, 24 avril.
[555] Aribon, archevêque de Mayence, 990-1031, 6 avril. Pilgrim, archevêque de Cologne, 1021-1036.
[556] Il s'agit de Gisèle (v. 990-1043), qui était bien la nièce de Henri II.
[557] *Supra*, n. 312.
[558] En fait Conrad II fut couronné à Rome le 26 mars 1027.
[559] Il s'agit du futur Henri III (1039-1056), né en 1017.
[560] Henri [III], fut couronné à Aix le dimanche 14 avril 1028.

titubant, commença à mener contre lui une guerre civile mais l'empereur montra tant de valeur qu'il réussit à s'emparer de lui vivant et à le garder prisonnier aussi longtemps qu'il le jugea utile[561]. Ce sont assurément ces événements qui avaient été annoncés dans les astres par le signe de la grande et de la petite étoile. Les Lombards cependant, joyeux de la mort de l'empereur, détruisent le palais impérial de Pavie[562]; désireux de secouer de 1024, juillet
leur tête le joug impérial, beaucoup des plus nobles se rendirent dans la ville de Poitiers pour rencontrer Guillaume, duc d'Aquitaine, qu'ils souhaitaient se donner pour roi[563]. Ce dernier resta sagement sur ses gardes[564] et se rendit sur le territoire des Lombards avec Guillaume, comte d'Angoulême : il y tint longtemps un plaid avec les chefs de l'Italie et ne trouvant en eux aucune bonne foi, il tint pour rien leurs louanges et leurs honneurs. Comme il s'en retournait, voilà qu'on lui annonce la mort du vicomte Gui[565]. Et, sur l'intercession de Guillaume, comte d'Angoulême, il nomma Adémar[566] vicomte de Limoges pour 1025, octobre
remplacer son défunt père.

63. Vers ce temps-là, Hervé, homme d'une sainteté remarquable, trésorier de Saint-Martin de Tours[567], mourut dans le Christ, et fut enseveli aux pieds du crucifix, sur le parvis de la basilique avant 1023

[561] En fait, Conrad le Jeune s'effaça rapidement devant son cousin.

[562] À l'annonce de la mort de l'empereur Henri II, les Pavesans ont bien détruit le palais *intra-muros,* Conrad II dut accepter de ne pas le reconstruire.

[563] Après avoir vainement pressenti le roi Robert le Pieux, le marquis de Turin, Manfred II, le comte d'Ivrée, l'évêque d'Asti etc. envoyèrent des ambassadeurs au duc d'Aquitaine et à son fils pour leur proposer la couronne. Guillaume le Grand était bien connu en Italie où il se rendait fréquemment ; sa dernière épouse, Agnès, descendait du roi Adalbert, E.-R. LABANDE, Essai sur les hommes de l'an Mil, in *Concetto, storia, miti e immagini del Medio Evo,* s. l., [Florence], 1973, p. 146.

[564] Adémar s'efforce d'atténuer l'engagement de Guillaume le Grand dans l'aventure italienne, dont témoignent pourtant sa lettre à Léon de Verceil (*Patrol. lat.,* t. 141, col. 828) et une lettre de Foulques Nerra à Robert le Pieux, lui proposant d'importantes sommes d'argent, s'il veut bien aider le duc à contrecarrer Conrad (*Recueil des historiens. de la France,* t. X, p. 500-501). C'est seulement à la fin de 1025, après son séjour en Italie, que le duc, devant les exigences des grands, déclina la couronne, v. éd. BOURGAIN, p. 316.

[565] Gui, vicomte de Limoges, est mort le 27 octobre 1025.

[566] Adémar II, vicomte de Limoges, 1025-1036. La remarque d'Adémar indique qu'on considérait toujours à cette époque la fonction vicomtale comme une fonction publique relevant de l'autorité du duc d'Aquitaine.

[567] Sur Hervé († *ante* 1023), v. *supra,* III, 51.

médiane[568]. Cet Hervé fit entièrement construire à Tours un oratoire en l'honneur de la mère de Dieu, où il établit une communauté de moniales pour servir Dieu sous le magistère de la règle[569].

64. En ce temps-là, le comte d'Angers, Foulques, incapable de l'emporter ouvertement sur Herbert, comte du Mans[570], fils d'Hugues, l'attira par ruse avec lui dans le capitole de la ville de Saintes, comme s'il voulait lui concéder cette ville en bénéfice. Herbert n'était pas sur ses gardes et ne soupçonnait rien de mal : alors qu'il était enfermé dans le capitole, Foulques s'empara de lui par une trahison détestable, le second jour de la première semaine de carême. Le même jour, l'épouse de Foulques tenta de s'emparer par ruse de la femme d'Herbert, avant que la nouvelle de la trahison dont Herbert avait été victime ne lui fût parvenue, mais quelqu'un prit les devants et l'engagea à se méfier. Aussi Foulques, craignant les seigneurs d'Herbert et de son épouse, n'osa pas le tuer, mais il le garda très étroitement prisonnier pendant deux ans, et le Seigneur arracha l'innocent de ses mains[571].

En ce temps-là, le très glorieux Richard, comte de Rouen, mourut et fut enseveli au monastère de Fécamp, dans la basilique de la Sainte-Trinité[572]. Son fils Richard lui succéda, mais il mou-

[568] Raoul Glaber (*Histoires,* III, 15, éd. ARNOUX, p. 170) écrit qu'Hervé fut inhumé «au lieu même où reposait le bienheureux Martin.» L'expression employée par Adémar (*in atrio basilicae mediae ad pedes cruxifixi*) n'a guère de sens, car, selon Henri Galinié, «aucun groupe basilical pour cette époque n'est attesté à Tours où inclure une basilique du milieu, flanquée d'autres édifices». Elle témoigne soit d'une méconnaissance des lieux, soit d'une faute de copiste. Si l'on corrige *mediae* en *medio,* on pourrait comprendre avec Charles Lelong : «dans l'allée médiane de la nef, au pied du Crucifix», c'est-à-dire près de l'autel placé sous la Croix.

[569] Notre-Dame de Beaumont, près de Tours (aujourd'hui en ville).

[570] Hugues II est mort vers 1014-1015. Son fils, Herbert Éveille-Chien, comte du Mans, *ca* 1015-1036.

[571] Le comte d'Anjou songeait-il vraiment à tuer le comte du Mans ou seulement à priver son vassal de son honneur? Il est peu probable que l'épouse d'Herbert, Hildegarde, ait pu mobiliser ses vassaux pour la libération d'Herbert. Sur toute cette affaire, v. en dernier lieu la critique du témoignage d'Adémar dans B. S. BACHRACH, *Fulk Nerra, the Neo-Roman Consul, 987-1040 : a Political Biography of the Angevin Count,* Berkeley, 1993, p. 173 suiv.

[572] *Supra,* n. 264.

rut empoisonné peu de temps après, et c'est son frère Robert qui prit sa place[573].

65. En ce temps-là, Guillaume, comte d'Angoulême, se rendit au Sépulcre du Seigneur en passant par la Bavière[574]. L'accompagnèrent Eudes du Berry, seigneur de Déols[575], Richard, abbé de Verdun[576], Richard, abbé de Saint-Cybard d'Angoulême, Géraud Fanesin, seigneur et conseiller de ce dernier, Amalfred, abbé par la suite, et une grande troupe de nobles. Étienne, roi de Hongrie, le reçut avec de grandes marques d'honneur et le combla de présents. Il prit la route le premier jour d'octobre, parvint dans la cité sainte la première semaine du mois de mars ; il retourna chez lui la troisième semaine du mois de juin. À son retour, il fit un détour par Limoges où toute la multitude des moines de Saint-Martial dans la splendeur des fêtes sortit à sa rencontre pour l'accueillir. Mais quand la rumeur de son retour parvint à Angoulême, tous les seigneurs, non seulement de l'Angoumois mais aussi du Périgord et de la Saintonge, les personnes de tout âge et des deux sexes, accoururent au-devant de lui, inondés de joie, avec le désir de le voir. Le clergé monastique de Saint-Cybard, revêtu de vêtements blancs et de divers ornements, accompagné d'une grande multitude de peuple, de clercs ou de chanoines, s'avança dans la joie au-devant de lui jusqu'à un mille de la cité, chantant laudes et antiennes. Et tous, lançant au Très-Haut *Te Deum laudamus,* lui firent cortège selon la coutume[577].

1026, 1er octobre

1027, juin

[573] Richard III (23 août 1026 - 5 ou 6 août 1027. Robert Ier le Magnifique († 2 juillet 1035).

[574] Le pèlerinage aquitain partit, selon Adémar, le 1er octobre 1026. Il passe par la route terrestre qui a remplacé la voie maritime à la suite de la conversion des Hongrois (Raoul Glaber, *Histoires,* III, 2, éd. ARNOUX, p. 143) ; autres sources citées par LANDES, *Relics,* p. 156 n. 14). Sur l'importance des additions faites par Adémar à la suite de ses conversations avec Syméon, qui a rencontré les centaines de pèlerins venus d'Occident, v. LANDES, *Relics* ..., p. 161.

[575] Eudes de Déols, *supra,* III, 51.

[576] Richard, abbé de Saint-Vanne (ch.-l. arr., Meuse), 1004-1046.

[577] Le retour du comte à Angoulême, tel qu'il est décrit par Adémar, évoque une entrée royale, une *translatio* de reliques (*supra,* III, 56) et les processions qui commémoraient l'entrée du Christ à Jérusalem, M. ROUCHE, Aux origines d'une Église nouvelle : l'Aquitaine et la Pologne, in *Les contacts religieux franco-polonais du Moyen Âge à nos jours : relations, influences, images d'un pays vu par l'autre,* Colloque intern. organisé par le CNRS, Lille, 5-7 oct. 1981, Paris, 1985, p. 40-52.

C'est alors qu'il choisit comme abbé le moine de la basilique de Saint-Cybard, Amalfred, qui l'avait accompagné. En effet, l'abbé Richard était mort à l'aller dans la cité grecque de Sélembria,
1027, 5 janvier située avant Constantinople et il y fut enseveli la veille de l'Épiphanie[578]. C'est l'évêque Rohon qui établit le susdit abbé : assistèrent à cette cérémonie le comte lui-même, l'abbé de Saint-Martial, Odolric, dignement accompagné de moines, les abbés du voisinage ainsi que la plus haute noblesse des seigneurs[579].

1028 66. Cette même année cependant ce comte fut pris, jusqu'à en mourir, de langueur corporelle[580]. En cette année, chose douloureuse à dire, la ville de Saintes fut brûlée par des chrétiens impies, y compris la basilique cathédrale Saint-Pierre. Et ce lieu demeura, longtemps, privé du culte divin.

v. 1027

Et tandis que le susdit comte voulait venger cette injure faite à Dieu, il commença peu à peu à s'affaiblir : pour bénéficier de l'office divin, il ordonne qu'on lui prépare dans la ville d'Angoulême, près de l'église Saint-André[581], une demeure où, malade, il commença à garder le lit. C'est là que venaient sans cesse le visiter de partout tous les seigneurs et nobles. Alors qu'on disait que sa maladie était due à des procédés maléfiques, car d'habitude il était un homme de constitution robuste et plein de santé, et que les marques de sa lassitude ne ressemblaient ni à celle des vieillards, ni à celle des jeunes gens, on découvrit qu'une sorcière avait exercé ses procédés maléfiques contre lui, à savoir qu'elle avait enterré, tant dans l'eau des fontaines que sur terre et contre les racines des arbres, des figurines de boue[582] et de cire faites au nom de Guillaume, dont elle avait enfoncé certaines dans

[578] Richard, abbé de Saint-Cybard, a été enterré le 5 janvier 1028, à Selembria, sur la Propontide (aujourd'hui Slivri, prov. Istanbul, Turquie).

[579] On peut noter que rien dans ce passage, sauf peut-être la mention qu'Amalfred avait fait le voyage avec le comte, ne trahit les ambitions déçues d'Adémar d'obtenir l'abbatiat de Saint-Cybard.

[580] Sur toute cette affaire – la mort du comte d'Angoulême et le procès de la sorcière –, v. M. BLÖCKER, Ein Zauberprozess im Jahre 1028, in *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte*, t. 29, 1979, p. 533-555 et LANDES, *Relics ....*, p. 179-193 et *Appendix I*, p. 374-376.

[581] Située au nord-est du château, cette église, a été construite par les Taillefer et donnée par le comte Guillaume à Saint-Amant-de-Boixe dans le premier quart du XI[e] siècle.

[582] Peut-être réminiscence de Gn 2, 7 et de Virgile, *Ecloga VIII*, v. 80 : *Limus ut hic durescit*, BLÖCKER, *op. cit.* p. 548.

des gorges de cadavres[583]. Comme elle n'avouait pas, on recourut au jugement de Dieu entre deux champions, afin que la vérité cachée soit confirmée par la victoire de l'un d'eux[584]. Donc après prestation des serments, le lundi de la première semaine de la Pas- 1028, 1er avril
sion, il y eut un long et dur combat avec bâton et boucliers, hors de la cité, sur une île de la Charente[585], entre Étienne représentant du comte et Guillaume, défenseur de la sorcière. En effet le défenseur de la sorcière avait été, ce jour-même, ensorcelé par des enchanteurs et initié par des breuvages d'herbes, mais, se confiant au jugement du seul Seigneur, Étienne remporta la victoire sans dommage corporel, tandis que l'autre, frappé violemment à la tête, couvert de sang, debout sur ses pieds de la troisième à la neuvième heure, déjà incapable de bouger bouclier et bâton, proclama ouvertement qu'il était vaincu et, aussitôt, tombant à terre, vomit certains poisons qu'il avait bus ; puis vaincu, à moitié mort, il fallut le transporter, jusqu'à son lit où il resta longtemps couché[586]. Ceux qui l'avaient ensorcelé proféraient pour lui des formules d'enchantement, en se tenant à distance ; bientôt ils s'enfuirent épouvantés. Étienne cependant demeura sur place ; bondissant indemne, il vint sur l'heure, en courant, rendre grâce à Dieu sur le tombeau de saint Cybard, où il avait passé en veille la nuit précédente, puis, à cheval, il retourna dans la cité y refaire ses forces[587]. Bientôt cependant, à l'insu du comte[588], la sorcière

[583] On trouve dans la documentation de toutes les époques des exemples de ces pratiques d'envoûtement, utilisant des figurines de plomb ou de cire, mais Adémar ne dit pas qu'elles étaient percées de clous. Le recours aux gorges de cadavres ne semble pas attesté avant Adémar. On relèvera aussi qu'en ce début du XIe la sorcellerie est devenue une affaire de femmes.

[584] Le remplacement d'un malade et d'une femme par deux champions ainsi que la prestation de serments avant le combat sont «pratique courante» au Moyen Âge. Sur l'utilisation du bâton dans les duels judiciaires, v. L. HALPHEN, La justice en France au XIe siècle, in *À travers l'histoire du Moyen Âge,* Paris, 1950, p. 187 : «les champions étaient armés l'un et l'autre d'un bâton et d'un petit bouclier et le combat durait jusqu'à ce que l'un d'eux fût abattu sur le sol.»

[585] Une île est par définition un champ clos.

[586] Malgré la «désacralisation du duel» par rapport à l'ordalie (D. BARTHÉLEMY, Diversité des ordalies médiévales, in *Revue historique,* t. 280, 1988, p. 4-25, not. p. 7-9, Adémar emploie, ce qui est exceptionnel, l'expression *jugement de Dieu* pour le duel et s'efforce de développer une sorte de liturgie de la préparation et de la suite du combat qui s'oppose victorieusement aux rites magiques du champion de la sorcière et de ses acolytes.

[587] L'abbaye de Saint-Cybard était située entre l'île de la Charente et la cité.

[588] LANDES, *Relics...,* p. 180, suppose, non sans raison, que c'est sur l'ordre de son fils aîné et héritier Audoin, que la sorcière a été mise à la torture.

fut mise à la torture de nombreux supplices et même ainsi elle n'avoua rien[589] : le cœur durci par le diable, elle ne proférait de sa bouche ni mot ni son. Il fallut pourtant les témoignages de trois femmes qui avaient participé à ces maléfices avec elle, pour la convaincre : ces femmes déterrèrent aux yeux de tous des figurines fantastiques, que leur imagination avait façonnées dans l'argile, déjà décomposées par le temps. Le comte donc épargna la femme maléfique, il ne permit pas qu'on la tourmentât davantage et lui laissa la vie.

Dans son *Commentaire sur Daniel,* Jérôme rapporte qu'Antioche Épiphane, rendu fou par les sortilèges des sorciers et accablé par certains égarements, mourut de maladie[590]. Et il n'y a rien d'étonnant que Dieu permette qu'un chrétien soit frappé de maladie corporelle par les artifices des sorciers puisque nous savons que le bienheureux Job a été affligé par le diable d'un grave ulcère[591], que Paul a reçu de l'ange de Satan un coup de poing[592], et qu'il ne faut pas craindre la maladie mortelle pour le corps car ce qui frappe les âmes est plus grave que ce qui frappe les corps[593].

Le comte donc reçut la pénitence des évêques et des abbés, disposa de ses affaires, répartit son honneur comme il le jugea bon entre ses fils et sa femme, en affectant ses biens à chacun d'eux

[589] Les supplices auxquels la sorcière d'Angoulême a été soumise ne sont pas fréquents à cette époque, BLÖCKER, p. 546 et n. 62.

[590] Bien qu'Adémar ait copié lui-même le *Commentaire sur Daniel,* il cite librement le texte de saint Jérôme (HIERONYMUS, *Commentariorum in Danielem libri III (IV),* IV, XI, 36, éd. F. GLORIE [CSCL, 75A], Turnhout, 1964, p. 925-926).

[591] Jb 2, 7.

[592] 2 Co 12, 7. BLÖCKER, Einzauberprozess [cit. n. 580], p. 546, remarque que les parallèles avec Job et Paul ont pour but de montrer que ce sont les meilleurs serviteurs de Dieu qui sont ainsi éprouvés.

[593] Il n'est pas impossible que ce passage ait permis à Adémar d'éluder les accusations d'empoisonnement, portées contre la femme d'Audoin, Alausie, par son beau-père, et recueillies au XII[e] siècle par l'*Historia pontificum et comitum Engolismensium,* 30, éd. J. BOUSSARD, Paris, 1957 (Bibliothèque Elzévirienne. Nouvelle série. Études et documents), p. 25. Monica Blöcker n'a pas accepté ce témoignage tardif (*op. cit.*, p. 543 suiv.) : le silence d'Adémar à ce sujet, qui contraste avec sa propension à lancer des accusations d'empoisonnement contre les femmes, prouverait qu'il ne savait rien de cette histoire. La légende de l'empoisonnement serait née plus tardivement après la mort d'Audoin. En sens contraire, v. LANDES, *Relics...*, p. 183-193 et *Appendix I,* p. 374-376.

nommément[594], puis, réconcilié et absous, il assista pendant tout le temps du carême aux messes et au culte divin, jusqu'au moment où dans la première plus grande semaine avant Pâques, fortifié par l'huile sainte et le viatique[595], après avoir adoré et baisé 1028, 6 avril
le bois de la croix, il rendit l'esprit à Dieu entre les mains de l'évêque Rohon et des prêtres: fin digne de louange comme sa mémoire. Pendant deux jours son corps fut veillé par les clercs et par les moines dans la basilique cathédrale de l'apôtre Pierre. Toute la cité fut remplie de plaintes. Au saint dimanche d'Hosanna[596], son corps fut transporté à la basilique de Saint- 1028, 7 avril
Cybard avec des rameaux et des fleurs, et là il fut enseveli devant l'autel de saint Denis. Deux évêques, Rohon d'Angoulême et Arnaud de Périgueux, l'ensevelirent. À son chevet, son fils Audoin fit mettre une plaque de plomb portant cette inscription: «Ci-gît l'aimable seigneur Guillaume, comte d'Angoulême, qui, l'année même où il revint de Jérusalem, mourut dans la paix, le 8 des ides d'avril, la veille d'Hosanna, l'an 1028 de l'Incarnation», et toute sa lignée repose au monastère de Saint-Cybard. Cependant, sur l'ordre d'Audoin, les sorcières furent livrées aux flammes à l'extérieur de la ville.

Peu après l'enterrement du comte, les évêques, accompagnés du clergé et du peuple, accomplirent la sainte procession dominicale et firent solennellement station[597].

Audoin, fils de Guillaume, succéda à Guillaume dans le gouvernement d'Angoulême: son avènement fut marqué par un signe très remarquable de liesse, quand le peuple, passant de la douleur

[594] Nous n'avons là ni une abdication en cours de règne, comme celles des rois anglais du VIII[e] siècle (LANDES, *Relics...*, p. 180-181, n. 13) ni, ce qui est plus curieux, le choix de la retraite sous l'habit monastique, comme le fit encore le duc Guillaume le Grand en 1029 à Maillezais mais un exemple de mort chrétienne, v. G. DUBY, *Guillaume le Maréchal ou le meilleur chevalier du monde,* Paris, 1954, p. 9 suiv.

[595] Depuis l'époque carolingienne, l'onction des malades tend à devenir une extrême-onction – l'expression n'apparaîtra que plus tard –, et l'eucharistie à se transformer en viatique, communion à l'heure de la mort.

[596] Le dimanche d'Hosanna ou des Rameaux tombe le 7 avril, en 1028. Comme l'a noté Landes (*Relics...*, p. 181 n. 16), il paraît difficile de concilier la date de la mort du comte le 6 avril 1028 (n. suiv.) et l'affirmation d'Adémar que le corps a été exposé pendant deux jours, dans la cathédrale, avant les funérailles à Saint-Cybard.

[597] Il s'agit de la procession des Rameaux.

de la sépulture à la joie, s'avança vers son seigneur en s'écriant: «Hosanna au plus haut des cieux; béni soit le royaume de notre père David[598]», et brandissant dans ses mains palmes de victoire, rameaux de tranquillité et fleurs de suavité. Le susdit Guillaume offrit, pour sa sépulture, à Saint-Cybard divers cadeaux précieux tant en terres qu'en villae[599], or et argent en grande quantité, ainsi que beaucoup d'autres choses. Entre autres présents, il offrit une croix d'or avec des pierres précieuses, d'un poids de sept livres, des candélabres d'argent de fabrication sarrasine pesant quinze livres [600].

1025, 8 avril 67. Mais le lendemain de l'enterrement du comte, le château de Blaye fut enlevé au comte Audoin, par la ruse de Geoffroy, son frère. Bientôt le comte Audoin s'y rendit avec une force guerrière, eut tôt fait de prendre le château qui se rendit; après y avoir
1028, 14 avril laissé une garnison de chevaliers, il revient à Angoulême pour célébrer Pâques. À son retour, son frère Geoffroy, pendant les très redoutables jours de la Parascève[601], de la mise au tombeau et de Pâques, fit dresser un autre nouveau château contre Blaye. Audoin l'ayant appris, il ne manqua pas le culte divin mais célébra la sainte Pâques en grande pompe et liesse. Trois jours après la fête, mobilisant des troupes d'élite, il partit en campagne; il avait appris en effet que son frère avait l'intention d'en découdre avec lui et qu'il rassemblait une armée. C'est pourquoi il met immédiatement le siège devant le château nouvellement fortifié[602] puis attend le combat d'un cœur farouche. Mais son frère, voyant qu'il avait une forte troupe, n'osa absolument pas le provoquer au combat. Au bout de huit jours, le château emporté et pris, Geoffroy vint, en suppliant, vers le comte Audoin qui lui accorda, sans hésiter, son pardon, consentit à la paix et ils devinrent amis. Le comte concéda alors les trois quarts de Blaye en bénéfice à son frère Geoffroy, gardant pour lui le dernier quart; et grâce à ces conditions convenables ils jouirent de la paix et furent liés d'une

[598] Formule venue de Mt 21, 9 et de Mc 11, 10, qui est passsée dans la liturgie dès l'Antiquité tardive.

[599] Dans le *Cartulaire de Saint-Cybard,* éd. P. LEFRANCQ, Angoulême, 1930, n° 227, p. 206, le comte ne donne qu'un bois.

[600] Sans doute s'agit-il de souvenirs rapportés de Jérusalem.

[601] Vendredi Saint.

[602] La rapidité de la construction indique qu'il s'agit d'un château de terre et de bois – une motte – et non d'un château de pierre.

affection toute particulière. C'est alors que Geoffroy recommanda son fils aux mains de son frère, le comte Audoin, pour deux châteaux situés en Saintonge, à savoir Archiac et Bouteville[603], qui relèvent toujours du comte d'Angoulême.

68. En ce temps-là, Odolric, abbé de Saint-Martial, d'une honnêteté très vigilante, vint trouver le comte Audoin, à Angoulême. Et ce dernier donna à Saint-Martial l'église de Sainte-Marie, en Bordelais, avec la grande île de la Dordogne où elle s'élève : l'île et l'église sont situées à plus d'un mille du château de Fronsac[604] qui appartenait à la propriété domaniale dudit comte avec toutes les terres et châteaux alentour. Il tenait cette possession par droit héréditaire de sa très noble épouse, la comtesse Alausie[605]. 1028, après avril

Cependant le retour de Jérusalem du père d'Audoin, Guillaume, fut un bon encouragement pour de nombreux nobles, «médiocres» et pauvres. Bien vite en effet Isembert, évêque de Poitiers, et Jourdain, évêque de Limoges, le comte Foulques[606], de nombreux grands et une foule innombrable de «médiocres», de pauvres et de riches partent pour Jérusalem[607].

69. En ces jours, le duc Guillaume réunit un concile d'évêques et d'abbés, à Saint-Charroux, pour éteindre les hérésies que les manichéens propageaient dans le peuple. Tous les seigneurs d'Aquitaine y assistèrent ; le duc leur ordonna de confirmer la paix et de vénérer l'Église catholique de Dieu[608]. Cependant Seguin, 1028, 1er juin (?)

[603] Archiac, ch.-l. c., arr. Jonzac, Charente. Bouteville, c. de Châteauneuf-sur-Charente, arr. Cognac, Charente. Geoffroy tenait ces châteaux de sa femme Pétronille, fille et héritière de Mainard le Riche, DEBORD, *La société* [cit. n. 233], p. 456.

[604] Fronsac, ch.-l. c., arr. Libourne, Gironde. L'église Sainte-Marie n'a pas pu être identifiée.

[605] Fille du duc de Gascogne Sanche-Guillaume.

[606] Le pèlerinage se situe entre novembre 1028 et août 1029, v. LANDES, Autour d'Adémar de Chabannes [cit. n. 353], p. 47 suiv.

[607] Dès les années 1026 suiv., on sent monter la grande vague de pèlerinages qui va déferler en 1033, v. RAOUL GLABER, *Histoires,* IV, 6, éd. ARNOUX, p. 253-257 et D. F. CALLAHAN, Jerusalem in the monastic Imaginations of early eleventh Century, in *The Haskins Society Journal,* t. 6, 1994, p. 119-127.

[608] Tous les événements rapportés ici — visite à Angoulême d'Odolric dans la seconde moitié de 1028, *placitum* à Blaye en septembre 1028 et *reconquista* de Sanche de Navarre et d'Alphonse de Galice — se passent dans une fourchette très étroite : selon LANDES, *Relics,* p. 340 ce concile pourrait avoir été réuni pour l'anniversaire du premier concile de paix de Charroux, le 1er juin 1028. Le duc place le mouvement de paix sous le contrôle de l'aristocratie.

archevêque de Bordeaux étant mort et Acius[609], qui avait été ordonné après lui, ayant perdu la vie peu de temps plus tard, le duc d'Aquitaine, Guillaume, et le duc de Gascogne, Sanche, dans
1028, une assemblée tenue à Blaye[610] établirent comme archevêque
8 septembre Gonfroy, Franc de naissance et honnête par ses mœurs[611]. Il y fut consacré dans l'église Saint-Romain par les évêques suffragants. En effet, Islon, évêque de Saintes, qui avait reçu cet archevêché du vivant et à la prière d'Acius, frappé de paralysie, se désista spontanément selon les institutions canoniques[612].

1027 (?) 70. Alors le roi de Navarre Sanche, ayant entraîné avec lui les Gascons, conduisit une armée contre les Sarrasins, dévasta l'Espagne et revint avec de nombreuses dépouilles en grand triomphe[613]. La même année encore, le roi de Galice Alphonse, par une grande attaque, fit des ravages chez les Sarrasins ; et au moment où une cité d'Espagne assiégée était sur le point de se rendre à lui, et que lui-même, ayant déposé les armes, calmait les Chrétiens à l'extérieur de la ville, brûlant d'en découdre avec les païens, il périt au pied des remparts, frappé d'une flèche tirée par des adversaires qu'il songeait à épargner, et c'est ainsi que son armée dut
1028, 7 août s'en retourner, non sans grande douleur, pleurant son très valeureux prince[614].

[609] Seguin disparaît des actes vers 1016. Acius siège vers 1022, *Gallia christiana,* II, col. 800.

[610] Le *placitum* de Blaye, où se réunirent le duc Guillaume le Grand et Sanche-Guillaume, duc de Gascogne (1010-1032) eut lieu le 8 septembre 1028, LANDES, *Relics,* p. 341. Blaye, qui appartenait au comte d'Angoulême, se trouvait à la frontière de la Gascogne et de l'Aquitaine. C'est dans la principauté de Gascogne que se trouvait la métropole de l'Aquitaine seconde et il convenait par conséquent que le choix du métropolitain fût examiné par les deux princes, à la frontière.

[611] Le choix d'un évêque «de mœurs honnêtes» et qui n'appartenait pas à la noblesse locale indique la volonté réformatrice des princes et plus spécialement de Guillaume le Grand après le concile de Charroux.

[612] Un acte de donation à l'abbaye de Baignes, approuvé par l'archevêque de Bordeaux Gonfroy, qui «gouvernait l'église de Saintes», vient confirmer l'information d'Adémar, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Étienne de Baigne ,* éd. Abbé CHOLET, Niort, 1868, n° 120.

[613] Adémar est, semble-t-il la seule source qui rapporte cette campagne.

[614] Alphonse V de Léon (999-1028) a trouvé la mort dans le siège de Viseu, au Portugal, le 7 août 1028.

LISTE D'ABRÉVIATIONS, SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Abréviations

AA SS: Acta sanctorum, 67 vol., 1643-1940.

LANDES, *Relics*: R. LANDES, *Apocalypse and the Deceits of History. Ademar of Chabannes 989-1034*, Cambridge Mass.-Londres, 1995 (Harvard Historical Studies, 117).

MGH AA: Monumenta Germaniae Historica, Auctores antiquissimi, 15 vol., 1884-1920.

MGH SS rer. merov.: Monumenta Germaniae Historica, Scriptores. rerum merovingicarum, 7 vol., 1884-1920.

MGH SS: Monumenta Germaniae Historica, Scriptores, 33 vol. 1826-1890.

Patrol. lat.: Abbé J.-P. MIGNE, éd., *Patrologiae cursus completus sive bibliotheca universalis ...*, 222 vol., Paris, 1844-1864.

MANSI, *Concilia*: G. D. MANSI, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, 31 vol., Florence-Venise, 1759-1793.

Sources

ADÉMAR DE CHABANNES, *Chronicon*, éd. G. WAITZ, *MGH, Scriptores*, t. IV, réimpr. Hanovre, 1968, p. 106-148; *La Chronique d'Adémar de Chabannes*, éd. J. CHAVANON, Paris, 1897 [Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire]); J. LAIR, *Études critiques sur divers textes des X^e^ et XI^e^ siècles*, t. II, *L'*historia *d'Adémar de Chabannes*, Paris, 1899; *Ademari Cabannensis Chronicon*, éd. P. BOURGAIN avec la collaboration de G. PON et R. LANDES, Turnhout, 1999 (Corpus christianorum, Continuatio mediævalis, 129); autres éditions mentionnées par BOURGAIN, p. 323; trad. française: E. POGNON, *L'an mille. Œuvres de Liutprand, Raoul Glaber, Adémar de Chabannes, Adalbéron, Helgaud, réunies, traduites et présentées...*, Paris, 1947 (Mémoires du passé pour servir au temps présent), p. 147-209.

ADÉMAR DE CHABANNES, *Commemoratio abbatum Lemovicensium basilicae s. Marcialis apostoli*, éd. H. DUPLÈS-AGIER, *Chroniques de Saint-Martial de Limoges*, Paris, 1874 (Société de l'Histoire de France).

ADÉMAR DE CHABANNES, *Epistola de apostolatu sancti Martialis, Patrol.. lat..*, t. 141, col. 97-112.

ADÉMAR DE CHABANNES, *Sermones, Patrol. lat.*, t. 141, col. 115-124 [éd. complète des sermons en préparation par D. CALLAHAN et M. FRASSETTO, *Corpus christianorum, Continuatio mediaevalis*]; M.-M. GAUTHIER, Sermon d'Adémar de Chabannes pour la translation de saint Martial le 10 octobre (*Paris*, Ms. lat. 2469, fol. 69 v à 70), *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, t. 88, 1961, p. 72-83.

ADÉMAR DE CHABANNES, [*Liber Alchandrei, Leyde*, Voss. lat. octavo 15, f. 30v-32], éd. partielle, B. BISCHOFF, *Bearbeitung eines arabischen Lehrbuches der Astrologie (vor 1034)*, dans ID., *Anecdota novissima. Texte des vierten bis sechzehten Jahrhunderts*, Stuttgart, 1984, p. 183-191 (v. *infra*, JUSTE).

Annales Engolismenses, éd. G. H. PERTZ, *MGH SS,* t. 2, 1829, p. 251-252 et t. 16, 1859, p. 485-487.

Annales regni Francorum, éd. G. H. PERTZ revue par F. KURZE, *MGH Scriptores rerum Germanicarum in usum scholarum,* VI, 1895 ; trad. française: G. TESSIER, *VIII^e siècle. Les hommes. Charlemagne,* Paris, 1967 (Mémorial des siècles), p. 123 suiv.

G. T. BEECH, Y. CHAUVIN et G. PON, *Le* Conventum *(vers 1030). Un précurseur aquitain des premières épopées,* Genève, 1995 (Publications romanes et françaises).

Cartulaire de l'abbaye de Saint-Cybard, éd. P. LEFRANCQ, Angoulême, 1930.

Chronicon Aquitanicum, éd. G. H. PERTZ, *MGH SS,* t. II, 1829, p. 252-253.

Chroniques de Saint-Martial de Limoges, éd. H. DUPLÈS-AGIER, Paris, 1874 (Société de l'Histoire de France).

L. DELISLE, Notice sur les manuscrits originaux d'Adémar de Chabannes, in *Notices et extraits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques,* t. 24, Paris, 1896, p. 241-358.

FRÉDÉGAIRE, *Chronicarum quae dicuntur Fredegarii scholastici continuationes,* éd. B. KRUSCH, *MGH SS rer. mer.,* t. II, 1888, p. 168-193; éd. et trad. angl. J. M. WALLACE-HADRILL, *The Fourth Book of the Chronicle of Fredegar, with its Continuation,* Melbourne-Londres-Édimbourg, 1960 (Medieval Classics); éd. et trad allemande, *Fontes historiam saeculorum septimi et octavi illustrantes chronicarum quae dicuntur Fredegar, II libri quattuor,* Darmstadt, 1983 ; trad. française avec introduction et notes, O. DEVILLERS et J. MEYERS, *Chronique des temps mérovingiens,* Turnhout, 2001 (Miroir du Moyen Âge).

Historia pontificum et comitum Engolismensium, éd. J. BOUSSARD, Paris, 1957 (Bibliothèque Elzévirienne. Nouvelle série. Études et documents).

Le Liber pontificalis..., texte, introduction et commentaire par l'abbé L. DUCHESNE, Paris, nouv. éd., 1955; trad. angl. R. DAVIS, *The Lives of the Eigth-Century Popes and the Lives of the Ninth Century Popes,* Liverpool, 1992 et 1995.

Liber Historiae Francorum, éd. B. KRUSCH, *MGH SS rer. merov.,* t. II, Hanovre, 1888, p. 215-328; trad. anglaise B. S. BACHRACH, Ka., 1973.

Miracula s. Genulphi, éd. (partielle) O. HOLDER-EGGER, *MGH SS,* t. XV, Hanovre, 1888, p. 1204-1213.

RAOUL GLABER, *Histoires,* texte traduit et présenté par M. ARNOUX, Turnhout, 1996 (Miroir du Moyen Âge).

Vita prolixior s. Martialis, éd. L. SURIUS, *De probatis sanctorum vitis,* t. VI, Cologne, 1618, p. 365-375; trad. française: R. LANDES, et C. PAUPERT, *Naissance d'apôtre. La vie de saint Martial de Limoges. Un apocryphe de l'an Mil,* Turnhout, 1991.

Vita s. Martialis antiquior, éd. F. ARBELLOT, in *Bulletin de la Société historique et archéologique du Limousin,* t. 40, 1892, p. 238-243.

BIBLIOGRAPHIE

La bibliographie concernant Adémar cite les principaux travaux écrits sur le moine de Saint-Cybard. La liste des ouvrages de référence se limite à quelques-uns des travaux qui nous ont permis de rédiger les notes historiques, et à un petit nombre de livres récents qui éclairent l'histoire de l'Aquitaine et les temps de l'an Mil.

Travaux concernant Adémar de Chabannes

F. ARBELLOT, Étude historique et littéraire sur Adémar de Chabannes, in *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin,* t. 22, 1873, p. 104-152.

B. S. BACHRACH, *Potius Rex quam Dux putabatur.* Some Observations concerning Ademar of Chabannes Panegyric on Duke William the Great, in *The Haskins Society Journal,* t. 1, 1989, p. 11-21.

B. BARRIÈRE, Adémar et sa famille, in *Splendeurs de Saint-Martial de Limoges...*, p. 56-60.

B. BARRIÈRE, Généalogies et lignages. Un problème de transmission lignagère au XI[e] siècle, in *Croyances, pouvoirs et sociétés. Études offertes à Louis Pérouas,* Treignac, 1988, p. 101-127.

H. BEUMANN, *Grab und Thron Karls der Grossen zu Aachen,* in *Karl der Grosse. Lebenswerk und Nachleben,* éd. W. BRAUNFELS, t. IV, Düsseldorf, 1967, p. 9-38.

M. BLÖCKER, Ein Zauberprozess im Jahre 1028, in *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte,* t. 29, 1979, p. 533-555.

P. BOURGAIN, Un nouveau manuscrit du texte tronqué de la Chronique d'Adémar de Chabannes, in *Bibliothèque de l'École des Chartes,* t. 143, 1985, p. 153-159.

L. BRÉHIER, Adémar de Chabannes, in *Dictionnaire de biographie française,* t. I, 1933, col. 556-559.

F. BRUNHÖLZL, *Histoire de la littérature latine du Moyen Âge,* t. II, *De la fin de l'époque carolingienne au milieu du XI[e] siècle,* Louvain-la-Neuve, 1996, p. 239-245, 543-545.

D. F. CALLAHAN, Ademar of Chabannes and his Insertions into Bede's *Expositio Actuum Apostolorum,* in *Analecta Bollandiana,* t. 111, 1993, p. 385-402.

D. F. CALLAHAN, Ademar of Chabannes. Millenial Fears and the Development of Western anti-Judaism, in *Journal of Ecclesiastical History,* t. 46, 1995, p. 19-35.

D. F. CALLAHAN, Adémar de Chabannes et la paix de Dieu, in *Annales du Midi,* t. 89, 1977, p. 21-43.

D. F. CALLAHAN, Adémar de Chabannes. Apocalypticism and the Peace Council of Limoges of 1031, in *Revue bénédictine,* t. 101, 1991, p. 32-49.

D. F. CALLAHAN, Jerusalem in the Monastic Imaginations of the early eleventh Century, in *The Haskins Society Journal,* t. 6, 1994, p. 19-27.

D. F. CALLAHAN, The Problem of *Filioque* and the Letter from the Pilgrims Monks of the Mount of Olives to Pope Leo III and Charlemagne: is the Letter an another Forgery of Ademar of Chabannes? in *Revue bénédictine,* t. 102, 1992, p. 75-134.

D. F. CALLAHAN, The Sermons of Ademar of Chabannes and the cult of saint Martial of Limoges, in *Revue bénédictine,* t. 86, 1976, p. 251-295

E. CASTAIGNE, Dissertation sur le lieu de naissance et sur la famille du chroniqueur Adémar..., in *Bulletin archéologique et historique de la Société de la Charente,* t. 4, 1850, p. 80-91.

A. DEBORD, *Castrum* et *castellum* chez Adémar de Chabannes, in *Archéologie médiévale,* t. 9, 1979, p. 97-113.

J. DUGUET, L'ascendance d'Adémar de Chabannes, in *Bulletins et Mémoires de la Société archéologique et historique de la Charente,* t. 148, 1992, p. 13-15.

J. A. EMERSON, Two Newly Identified Offices for saints Valeria and Austriclinianus by Adémar de Chabannes (Ms. Paris Biblioth. Nat, lat. 909), fol. 79-85 v., *Speculum,* t. 40, 1965, p. 31-46.

M. FRASSETTO, Heresy, Celibacy and Reform in the Sermons of Ademar of Chabannes, in *Medieval Purity and Piety, Essays in Medieval clerical Celibacy and Reform,* M. FRASSETTO éd., New York, 1998, p. 131-138.

M. FRASSETTO, The Art of Forgery: the Sermons of Ademar of Chabannes and the Cult of Saint-Martial of Limoges, in *Comitatus,* t. 26, 1995, p. 1-15.

M. FRASSETTO, *The Sermons of Ademar of Chabannes ans the Origin of Medieval Heresy,* Ph. D. diss., University of Delaware, 1993.

D. GABORIT-CHOPIN, Les dessins d'Adémar de Chabannes, in *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques,* nouv. sér., t. 3, 1967, p. 163-225.

D. GABORIT-CHOPIN, Un dessin d'Aix-la-Chapelle, in *Cahiers archéologiques,* t. 14, 1964, p. 233-235.

P. GATTI, Intorno al "Chronicon" di Ademaro di Chabannes, in *Studi medievali,* t. 21, 1980, p. 347-365.

J. GILLINGHAM, Ademar of Chabannes and the History of Aquitaine in the Reign of Charles the Bald, in *Charles the Bald: Court and Kingdom,* éd. M. GILSON et J. NELSON, Oxford, 1981 (Bar International Series), p. 3-14.

J. GRIER, Editing Ademar de Chabannes's Liturgy for the Feast of saint Martial, in *Plainsong and Medieval Music,* t. 6, 1997, p. 97-118.

J. GRIER, Roger de Chabannes (d. 1025), Cantor of Saint-Martial, Limoges, in *Early Music History,* t. 14, 1995, p. 53-119.

J. GRIER, *Scriptio interrupta.* Adémar de Chabannes and the Production of Paris BNF Ms lat. 909, in *Scriptorium,* t. 51, 1997, p. 234-250.

L. HALPHEN, Remarques sur la Chronique d'Adémar de Chabannes, in *À travers l'histoire du Moyen Age,* Paris, 1950, p. 132-146.

L. HALPHEN, Une rédaction ignorée de la Chronique d'Adémar de Chabannes, in *À travers l'histoire du Moyen Age,* p. 126-131.

D. JUSTE, Les doctrines astrologiques du *Liber Alchandrei,* in *Occident et Proche-Orient. Contacts scientifiques au temps des croisades.* Actes du colloque de Louvain-la-Neuve, 24 et 25 mars 1997, éd. I DRELANTS, A. TIHON, B. VAN DEN ABEELE, Turnhout, 2000 (Réminiscences, 5), p. 377-311.

J. de LA MARTINIÈRE, Adémar de Chabannes, in *Dictionnaire d'histoire et géographie ecclésiastique,* t. I, 1933, col. 556-559.

J. de LA MARTINIÈRE, Essai de classement des manuscrits et des rédactions de l'*Historia* d'Adémar de Chabannes, in *Le Moyen Age,* t. 46, 1936, p. 20-55.

R. LANDES, A Libellus from Saint-Martial of Limoges written in the time of Ademar of Chabannes (989-1034): un faux à retardement, in *Scriptorium,* t. 37, 1983, p. 178-204.

R. LANDES, Autour d'Adémar de Chabannes (1034). Précisions chronologiques à propos du Limousin, in *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin,* t. 122, 1994, p. 23-66.

R. LANDES, L'accession des Capétiens. Une reconsidération des sources aquitaines, in *Religion et culture autour de l'an Mil. Royaume capétien et Lotharingie, Colloque international Hugues Capet 987-1987, La France de l'an Mil,* Paris, 1990, p. 151-166.

R. LANDES, *Relics, Apocalypse and the Deceits of History. Ademar of Chabannes 989-1034,* Cambridge Mass.-Londres, 1995 (Harvard Historical Studies, 117).

R. LANDES, The Massacres of 1010 ; on the Origins of Popular anti-Jewish Violence in Western Europe, in *From Witness to Witchcraft : Jews and anti-Judaism in Medieval Christian Thought,* J. COHEN éd., Wiesbaden, 1996 (Wolfenbüteler Mittelalter Studien, 11), p. 79-112.

L. LEVILLAIN, Adémar de Chabannes, généalogiste, in *Bulletin de la Société Antiquaires de l'Ouest,* 3e sér., t. 10, 1934-35, p. 235-263.

G. PON, Adémar de Chabannes et l'Espagne, in *Aquitaine-Espagne (VIIIe-XIIIe siècle),* sous la dir. de Ph. SÉNAC, Poitiers, 2001, p. 69-82.

L. SALTET, Une discussion sur saint Martial entre un Lombard et un Limousin en 1029, in *Bulletin de littérature ecclésiastique,* t. 26, 1925, p. 161-186, 278-302; Une prétendue lettre de Jean XIX sur saint Martial fabriquée par Adémar, t. 27, 1926, p. 117-139; Les faux d'Adémar de Chabannes. Prétendues discussions sur saint Martial au concile de Bourges du 1er novembre 1031, t. 27, 1926, p. 145-160; Un cas de mythomanie bien documenté: Adémar de Chabannes (988-1034), t. 32, 1931, p. 149-165.

H. SCHNEIDER, *Ademar von Chabannes und Pseudoisidore — der 'Mythomane' und der Erzfälscher,* in *Gefälschte Rechtstexte. Der bestrafte Fälscher,* t. II: *Fälschungen im Mittelalter,* Hanovre, 1988, p. 129-150 (MGH, Schriften, 33).

Splendeurs de Saint-Martial de Limoges au temps d'Adémar de Chabannes, Limoges, 1995.

J. VEZIN, Un nouveau manuscrit d'Adémar de Chabannes (Paris, Bibl. nat., lat. 7231), in *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France,* 1965, p. 44-52.

K. F. WERNER, Ademar von Chabannes, in *Lexikon des Mittelalters,* t. I, 1980, col. 148-149.

R. L. WOLFF, How the News was brought from Byzantium to Angouleme : or the Porsuit of a Hare in an Oscart, in *Essays in Honor of Sir Steven Runciman,* 1979 (Byzantine and Modern Greek Studies, 4), p. 139-189.

Ouvrages de référence

799. Kunst und Kultur der Karolingerzeit, 3 vol., Mayence, 1999.

M. AUBRUN, *L'ancien diocèse de Limoges des origines au milieu du XIe siècle,* Clermont-Ferrand, 1981 (Publications de l'Institut d'études du Massif Central, fasc. 21).

L. AUZIAS, *L'Aquitaine carolingienne (778-887),* Toulouse-Paris, 1937.

B. S. BACHRACH, *Fulk Nerra, the Neo-Roman Consul, 987-1040 : a Political Biography of the Angevin Count,* Berkeley, 1993.

B. S. BACHRACH, Toward a Reappraisal of William the Great, duke of Aquitaine (995-1030), in *Journal of Medieval History,* t. 5, 1979, p. 11-22.

B. BARRIÈRE, in *Histoire de Limoges,* dir. L. PÉROUAS, Toulouse, 1989 (Univers de la France), p. 32-103.

B. BARRIÈRE, Limoges, Haute-Vienne, in *Atlas historique des villes de France,* dir. Ch. HIGOUNET, J.-B. MARQUETTE et Ph. WOLFF, Paris, 1984.

D. BARTHÉLEMY, *L'an mil et la paix de Dieu. La France chrétienne et féodale, 980-1060,* Paris, 1999.

D. BARTHÉLEMY, *La mutation de l'an Mil a-t-elle eu lieu? Servage et chevalerie dans la France des Xe et XIe siècles,* Paris, 1997.

R.-H. BAUTIER, L'hérésie d'Orléans et le mouvement intellectuel au début du XIe siècle : documents et hypothèses, in *Actes du 95e Congrès national des sociétés savantes, Section de philologie et d'histoire jusqu'en 1610,* 1975, p. 63-88.

R.-H. BAUTIER, La place de l'abbaye de Fleury-sur-Loire dans l'historiographie française du IXe au XIIe siècle, in *Études ligériennes d'histoire médiévale,* 1969, p. 25-34.

Dom J. BECQUET, Les évêques de Limoges aux Xe, XI[e] et XII[e] siècles, in *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin,* t.104, 1977, p. 63-90; t. 105, 1978, p. 79-104; t. 106, 1979, p. 79-114; t. 107, 1980, p. 109-141.

M. de BOSNY DE LAVERGNE, *Une descendance des seconds rois d'Austrasie, les vicomtes de Limoges*, s. l., 1965.

T. S. BROWN, Gentlemen and Officers : Imperial Administration and Aristocratic Power in *Byzantine Italy, A. D. 554-800*, Londres, 1984.

C. BRÜHL, *Naissance de deux peuples. Français et Allemands (IX[e]-XI[e] s.)*, Paris, 1994.

D. F. CALLAHAN, The Peace of God and the Cult of saints in Aquitaine in the Tenth and Eleventh centuries, in *Historical Reflections/Réflexions historiques,* t. 143, 1987, p. 445-466.

D. F. CALLAHAN, William the Great and the Monasteries of Aquitaine, in *Studia monastica,* t. 19, 1977, p. 321-342.

A. DEBORD, *La société laïque dans les pays de la Charente, X[e]-XII[e] siècles,* Paris, 1984.

J. DEPOIN, Les comtes héréditaires de Vougrin I[er] (869-886) à Audoin II (869-1012), in *Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente,* 7[e] sér., t. 4, 1903-1904, *Mémoires et documents,* p. 1-27.

Ph. DEPREUX, *Prosographie de l'entourage de Louis le Pieux (781-840),* Sigmaringen, 1997 (Instrumenta, 1).

Ch. DESAGES, Essai sur la chronologie et la généalogie des comtes d'Angoulême, *Positions des thèses de l'École Nationale des chartes,* 1907, p. 71-85.

T. DESWARTE, Le récit de la translation du corps de saint Jacques dans un manuscrit de Saint-Martial de Limoges (*BHL* 4060), in *Aquitaine-Espagne (VIII[e]-XIII[e] siècle)*, sous le dir. de Ph. SÉNAC, Poitiers, 2001, p. 113-128.

Dictionnaire historique de la papauté, dir. Ph. LEVILLAIN, Paris, 1994.

P. DUBOURG-NOVES, *Histoire d'Angoulême et de ses alentours,* Toulouse, 1989.

G. DUBY, *L'an mil,* Paris, 1967 (Archives, 30). Nouvelle éd., Paris, 1989.

H. EBLING, *Prosopographie der Amsträger des Merowingerreiches,* Munich, 1974.

F. EYGUN, L'abbaye de Charroux. Les grandes lignes de son histoire et de ses constructions, in *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest,* 4[e] sér., t. 10, 1969-1970, p. 11-24.

R. FAVREAU, O. GUILLOT, éd., *Pays de Loire et Aquitaine de Robert le Fort aux premiers Capétiens,* Poitiers, 1997 (Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 5[e] sér., t. 4, 1996).

R. FAVREAU, *Series episcoporum Engolismensium*. Étude dactyl. préparée pour le nouveau Gams, à paraître, consultable au CESCM de Poitiers.

R. FAVREAU, *Series episcoporum : Sanctonis.* Étude dactyl. préparée pour le nouveau Gams. À paraître. Consultable au CESCM de Poitiers.

M. GARAUD, *Les châtelains de Poitou et l'avènement du régime féodal,* Poitiers, 1964 (Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 4[e] sér., t. 8).

J. Cl. GARCIN dir., *États, sociétés et cultures du monde musulman médiéval, X[e]-XV[e] siècles,* t. I, Paris, 1995 (Nouvelle Clio).

R. A. GERBERDING, *The Rise of the Carolingians and the* Liber Historiae Francorum, Oxford, 1987.

A. GIEYSZTOR, *Histoire de Pologne,* Varsovie, 1972.

S. GOUGUENHEIM, *Les fausses terreurs de l'an Mil. Attente de la fin des temps ou approfondissement de la foi,* Paris, 1999.

B. GUENÉE, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval,* Paris, 1981 (Collection historique).

P. GUICHARD, Ph. SÉNAC, *Les relations des pays d'Islam avec le monde latin, milieu X^e^-milieu XIII^e^,* Paris, 2000.

T. HEAD et R. LANDES, éd., *The Peace of God. Social Violence and religious Response in France around the Year 1000,* Ithaca et Londres, 1992.

M. HEINZELMANN, Gallische Prosopographie (260-527), in *Francia,* t. 10, 1982, p. 531-718.

R. HENNEBICQUE-LE JAN, *Prosographica neustrica.* Les agents du roi en Neustrie de 639 à 840, in *La Neustrie. Les pays au nord de la Loire de 650 à 850,* Colloque historique international, éd. H. ATSMA, 2 vol., Sigmaringen, 1989 (Beihefte der Francia, 16), t. I, p. 231-270.

Karl der Grosse. Lebenswerk und Nachleben, éd. W. BRAUNFELS, 4 vol., t. I, *Personlichkeit und Geschichte,* t. II, *Das Geistige Leben,* t. III, *Karolingische Kunst,* t. IV, *Das Nachleben,* Düsseldorf, 1967.

J. KŁOCZOWSKI, La nouvelle Chrétienté du monde occidental. La christianisation des Slaves, des Scandinaves et des Hongrois entre le IX^e^ et le XI^e^ siècle, in *Histoire du christianisme des origines à nos jours,* t. IV, G. DAGRON, P. RICHÉ, A. VAUCHEZ, dir., *Evêques, moines et empereurs (610-1054),* Paris, 1993, p. 869-908.

L'Europe aux IX^e^-XI^e^ siècles. Aux origines des États nationaux, Varsovie, 1968.

E.-R. LABANDE dir, *Histoire du Poitou, du Limousin et des pays charentais, Vendée, Aunis, Saintonge, Angoumois,* Toulouse, 1976 (Univers de la France).

E.-R. LABANDE, Essai sur les hommes de l'an Mil, in *Concetto, storia, miti e immagini del Medio Evo,* [Florence], 1973, p. 135-182.

E.-R. LABANDE, L'historiographie de la France de l'Ouest aux X^e^ et XI^e^ siècles, in *La storiographia altomedievale,* Settimane... di Spoleto, 17, 1969, Spolète, 1970, p. 751-791.

R. LANDES, La vie apostolique en Aquitaine en l'an Mil. Paix de Dieu, culte des reliques et communautés hérétiques, in *Annales Écon. Soc. Civ.,* 1991, n° 3, p. 573-593.

R. LANDES, Lest the Millennium Be Fulfilled: Apocalyptic Expectations and the Patterns of Western Chronography 100-800, in *Use and Abuse of Eschatology in the Middle Ages,* éd. W. VERBEKE, D. VERHELST et A. VELKENHUYSEN, Louvain, 1988, p. 137-211.

R. LANDES, *Millenarismus absconditus.* L'historiographie augustinienne et le millénarisme du haut Moyen Age jusqu'à l'an Mil, 2^e^ partie: sur les traces du Millennium : la *Via negativa,* in *Le Moyen Age,* t. 90, 1993, p. 5-26.

R. LANDES, The Dynamics of Heresy and Reform in Limoges: a Study of popular Participation to the 'Peace of God' (994-1033), in *Historical Reflections/Réflexions historiques,* 1987, p. 467-511.

C. de LASTEYRIE, *Étude sur les comtes et vicomtes limousins antérieurs à l'an mil,* Paris, 1874.

C. de LASTEYRIE, *L'abbaye de Saint-Martial de Limoges,* Paris, 1901.

C. LAURENSON-ROSAZ, *L'Auvergne et ses marges (Velay, Gévaudan) du VIII^e^ au XI^e^ siècle,* Le Puy-en-Velay, 1987.

K. LEYSER, *The Ascent of Latin West,* Oxford Univ. Press, 1984.

J. R. MARTINDALE, *The Prosopography of the Later Roman Empire,* vol. 2: 395-527, Cambridge, 1980.

F. MICHEAU, Les itinéraires maritimes et continentaux des pèlerins vers Jérusalem, in *Occident et Orient au X^e siècle,* Actes du IX^e Congrès de l'Enseignement supérieur public, Dijon (Publications de l'Université de Dijon), 1979, p. 79-112.

M. MOSTERT, *The Political Theology of Abbo of Fleury. A Study of the Ideas about Society and Law of the tenth-century monastic Movement,* Hilversum, 1987 (Middeleeuwse Studies en Bronnen).

L. MUSSET, *Les invasions,* t. I, *Les invasions : les vagues germaniques ;* t. II, *Les invasions. Le second assaut contre l'Europe chrétienne (VII^e-XI^e siècles),* Paris, 1965 (Nouvelle Clio, 12 et 12 bis).

J. L. NELSON, *Charles the Bald,* Londres et New York, 1992.

T. F. X. NOBLE, *The Republic of St. Peter. The Birth of the Papal State, 680-825,* Philadelphie, Univ. of Penns. Press, 1984.

Normandie (La) vers l'an Mil, Rouen, 2000.

E. ORTIGUES et D. IOGNA-PRAT, Raoul Glaber et l'historiographie clunisienne, in *Studi medievali,* t. 25, 1985, p. 537-572.

F. POIRIER-COUTANSAIS, Les monastères du Poitou avant l'an mil, in *Revue Mabillon,* t. 53, 1961, p. 1-21.

J.-P. POLY et É. BOURNAZEL, *La mutation féodale,* 2^e éd., Paris, 1991 (Nouvelle Clio, 16).

G. PON, [Liste épiscopale de Poitiers], in *Series episcoporum Ecclesiae catholicae, Le Nouveau Gams,* à paraître, consultable au CESCM Poitiers.

G. PON, Le monachisme en Poitou avant l'époque carolingienne, in *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest* , 4^e sér., t. 17, 1983-1984, p. 91-130.

A. RICHARD, *Histoire des comtes de Poitou, 778-1204,* 2 vol., Paris, 1904.

P. RICHÉ, avec la collaboration de P. PÉRIN, *Dictionnaire des Francs. Les temps mérovingiens,* Paris, 1996.

P. RICHÉ, *Dictionnaire des Francs. Les Carolingiens,* Paris, 1997.

P. RICHÉ, Le Christianisme en Occident, in *Histoire du christianisme,* t. IV, *Évêques, moines et empereurs (610-1054),* Paris, 1993, p. 683-866.

M. ROUCHE, *L'Aquitaine des Wisigoths aux Arabes, 418-781: naissance d'une région,* Paris, 1979.

Y. SASSIER, *Hugues Capet. Naissance d'une dynastie,* Paris, 1987.

Ph. SÉNAC, Charlemagne et al-Andalus, dans *Aquitaine-Espagne (VIII^e-XIII^e siècle),* Poitiers, 2001, p. 1-18.
ID, *Les Carolingiens et al-Andalus (VIII^e-IX^e siècles),* Paris, 2002.

G. THOMAS, *Les comtes de la Marche de la maison de Charroux,* Paris, 1928.

C. TREFFORT, Le comte de Poitiers, duc d'Aquitaine, et l'Église aux alentours de l'an mil (970-1030), in *Cahiers de Civilisation médiévale,* t. 43, 2000, p. 395-441.

R. C. WATSON, The Counts and County of Angoulême during the Period between the Late 9th and the 13th Century, Norwich, East-Anglia, Univ. Pr., 1979, [thèse Ph. D. dactyl.]

K. F. WERNER, Ademar von Chabannes und die Historia pontificum et comitum Engolismensium, in *Deutsches Archiv für Erforschung des Mittelalters,* t. 19, 1963, p. 207-326.

K. F. WERNER, Hludovicus Augustus. Gouverner l'Empire chétien — Idées et réalités, *in Charlemagne's Heir. New perspectives on the Reign of Louis the Pious (814-840),* éd. P. GOODMAN et R. COLLINS, Oxford, 1990, p. 3-123.

INDEX

L'index porte sur la traduction de la *Chronique* et sur l'introduction.
Les chiffres renvoient aux pages et aux notes (242 et n. 330) quand le nom figure dans le texte d'Adémar, aux pages et notes (17 n. 62) quand l'information ne figure que dans la note.
Comme dans d'autres titres de la collection, l'index des personnes est distinct de celui des lieux et des peuples. En raison du nombre des entrées qui s'étalent dans le temps et dans l'espace, on a tenté de fournir au lecteur des repères chronologiques et des identifications.
On a ajouté un index des œuvres anonymes et un très bref glossaire de l'introduction.

Noms de personnes

Aaron Amirralmus Minis, v. Harûn al-Rashîd.
Aaron, frère du roi des Bulgares Samuel, 242 et n. 330.
Abbion, gendre de Widukind, 139 n. 66, 146.
Abbon de Fleury, abbé de Fleury (985/987-1004), 17 n. 62, 37, 38, 39 n. 160, 57, 249 et n. 377.
Abbon Drut, seigneur de la Marche, 256.
Abbon, évêque de Saintes (*ca* 980-990), 245 et n. 350.
Abbon, oncle d'Adémar de Chabannes, 256.
'Abd Allâh, oncle de l'émir de Cordoue al Hakâm II, 155 et n. 133, 156.
'Abd Allâh, prétendant ummeyyade de Huesca, 158.
'Abd al-Rahmân [I] al-Ghafiki, émir de Cordoue, mort à la bataille de 732, 115 n. 233 et 235.
'Abd al-Rahmân II, émir de Cordoue (822-852), 186 et n. 17.
'Abd al-Rahmân b. Habib al Fikrî, surnommé l'Esclavon, 141 n. 74.
Abdella, v. Harûn al-Rashîd.
Abodrites, 55, 152 et n. 117, 154, 156, 163, 168, 169, 171, 172, 184, 188 et n. 28-29, 189, 190, 192, 196, 197 et n. 76, 198, 200, 202, 204, 205, 206 ; duc ou prince des –, v. Ceadrag, Godelaib, Sclaomir, Thrasik ; v. aussi Lingons.
Abraham [patriarche], 133.
Abraham, émir de al-Fustât, 161.
Absalon, fils de David, 89.
Abû Marwan (*Abumaruan*), général de l'émir de Cordoue, 207 et n. 116.
Abû Tawr (*Butaurus*), gouverneur de Huesca, 141 n. 77.
Acbert, comte, 172.
Acfred, comte d'Auvergne (926-927), 226 n. 223.
Acius, archevêque de Bordeaux (*ca* 1022), 292 et n. 609.
Adalbaud, abbé de Saint-Martial (988-1007), 250 et n. 383, 255.
Adalbéron (*Ascelinus*), évêque de Laon (987-1031), 29 et n. 118, 234 et n. 288, 290.
Adalbert, chanoine d'Aix, 240.
Adalbert, roi d'Italie (950), 219 et n. 180, 222, 283 n. 563.
Adalbert, doyen de Saint-Martial, oncle d'Adémar de Chabannes, 9, 58, 256, 281 et n. 548.
Adalbert, moine de Saint-Maximin de Trêves, 239 n. 316.
Adalbert, saint –, martyr, archevêque de Prague (983-997), 2, 44 n. 183, 56, 236 et n. 298, 301, 302, 237, 238 n. 307, 239 et n. 316, 240.
Adalgaire, comte aquitain, 124.
Adalgise, comte, 144.
Adalhard, abbé de Corbie (780-826), 171, 195 et n. 64, 197 et n. 73.

Adalhard, comte du Palais et duc de Spolète, 198 et n. 78, 202.
Adalungus, abbé de Lorsch et de Saint-Vaast († 837), 199.
Adam, 132.
Adelchis, fils de Didier, roi des Lombards, 138.
Adèle [de Normandie], fille de Rollon, 226 et n. 224.
Adémar [II], fils de Guillaume, comte d'Angoulême († après 945), 228 et n. 239.
Adémar, comte de Gênes, 166.
Adémar, fils de Vulgrin, mari de Sancie, 227.
Adémar, fils d'Émenon, comte de Poitiers, 218, 221 et n. 197, 222, 226.
Adémar, vicomte de Limoges (1025-1036), 228 n. 237, 283 et n. 566.
Adémar de Chabannes, moine de Saint-Cybard d'Angoulême, 57, 147 n. 103, 191 n. 52, 216 n. 161; *Annales d'Angoulême*, 10; *Chronicon Aquitanicum*, 11; *Chronique*, p. 7 et passim, 15 et suiv.; *Commemoratio abbatum S. Martialis*, 8 n. 8, 12 et n. 31; dessins, 9, 10; études, 9 et suiv.; famille, 8, 9, 256 et n. 417; faussaire, 13, 14 et n. 45; historien, 11 et suiv.; latin d'-, 19; *lettre sur l'apostolicité*, 8 n. 9; liturgiste, 11; musique, 10 et n. 21; pèlerinage à Jérusalem, 14; *sermons*, 14, 278 n. 530; vision du Crucifix, 9, 257 et n. 419, 422, 258.
Adhalard, comte [d'Alémanie], 135 n. 55, 136.
Admiratus, v. al-Hakîm.
Adovagrius, duc des Saxons, 65.
Aega, maire du palais, 106 n. 178.
Aegidius, v. Egidius.
Afra (saint), 240 n. 318.
Agar, mère d'Ismaël, 41.
Agnès [de Bourgogne], 3e épouse de Guillaume le Grand, 283 n. 563.
Aignan (saint), évêque d'Orléans (451-453), 63, 64 et n. 16.
Aimeri II, abbé de Saint-Jean d'Angély, 273 et n. 500.
Aimeri, abbé de Saint-Martial (943-974), 28 et n. 113, 56, 233 et n. 279.
Aimeri, frère de l'évêque de Limoges Hilduin, 255.
Aimeri, seigneur de Mussidan, 247.
Aimeri, seigneur de Rancon, 26, 27, 279.
Aimeri, vicomte de Rochechouart, 265.
Aimoin de Fleury, auteur de la *Vita Abbonis* et des *Miracula s. Benedicti*, 8, 18 n. 63, 19 n. 74, 29, 45, 249 n. 377.
Ainard, abbé de Bassac, 279.
Ainard, abbé de Saint-Martial (943-974), 215.
Ainard, prévôt du Dorat, oncle d'Adémar de Chabannes, 8, 256-257.
Ainricus, comte franc, 174.
Aio, comte du Frioul, 174.
Aistolf, roi des Lombards (749-756), 122 et n. 277, 123.
Aizon, goth révolté, 205 et n. 108, 207.
Alaric II, roi des Wisigoths (484-507), 51, 66 et n. 26, 74 et n. 44, 76 et n. 49, 77, 78 et n. 56 et 58, 80, 81.
Alarviz, v. Yûsuf b. 'Abd al-Rahmân al-Fihrî.
Alausie, épouse du comte d'Angoulême Audoin II, 288 n. 593, 291.
Albéric († 954), père d'Octavien (Jean XII), sénateur, 219, 222 et n. 203.
Albinus, chambellan du pape Léon III, 157 n. 143.
Albofflède, sœur de Clovis, 74 et n. 43.
Alcuin, abbé de Saint-Martin de Tours (796-804), 191 et n. 45.
Aldebert de la Marche, frère et successeur d'Hélie (975-997), 38 n. 153, 45, 57, 243 et n. 337, 230, 243, 244, 254 n. 405, 256.
Aldebert, archiviste de Saint-Martial, 281.
al-Hakâm Ier, dit Ambulaz, émir de Cordoue (796-822), 155 n. 133, 174 n. 213 et 215, 185 et n. 11, 186.
al-Hâkim, calife fatimide d'Égypte (996-1020), 36, 41, 42 et n. 170, 106 n. 176, 258 n. 425, 259 et n. 427 et 430, 260 et n. 434.
Alitgaire, évêque de Cambrai (817-831), 208 et n. 122.
al-Mudjâhid ibn Yusuf, dit Muset, émir de Dénia, 39 n. 158, 270 n. 494.
Alpaïde, concubine de Pépin II, 111 et n. 212, 112, 131 et n. 23.

Alphonse II le Chaste, roi des Asturies et de Galice (791-842), 156 et n. 134.
Alphonse V le Noble (999-1028), roi de d'Oviedo et Léon (999-1028), 17, 42 n. 172, 58, 252 et n. 391, 291 n. 608, 292 et n. 614.
Amalaire, archevêque de Trêves (*ca* 809/813-*ca* 850), légat de Charlemagne, 148 n. 106, 177 et n. 233, 183, 186 et n. 18.
Amalbert, noble franc, 108.
Amalfred, abbé de Saint-Cybard d'Angoulême, 11 n. 30, 285, 286 et n. 579.
Amalric, roi des Wisigoths (507-531), 78 et n. 57, 81 et n. 70, 83.
Amalwinus, envoyé de Charlemagne, n. 146.
Ambroise (saint), 268 n. 478.
Ambulabaz, éléphant de Charlemagne, 162.
Ambulaz, v. 'Abd al Rahmân II, al-Hakâm.
'Amrus ibn Yûsuf, *Amoros*, gouverneur de Saragosse, 117 et n. 243, 172, 174.
Anastase I^er^, empereur (491-518), 78 et n. 60, 130, 134 et n. 41.
Anatole, évêque d'Angoulême (892-895), 219 n. 177.
André de Fleury, auteur de la *Vita Gauzlini*, 29, 275 n. 514.
André (saint), 210.
Angilbert, abbé de Saint-Riquier (784-*ca* 814), 155 et n. 131, 159 n. 131.
Ansbert, mari de Blitilde, ancêtre supposé des Carolingiens, 130 et n. 14.
Anséflède, femme de Waratton, 110.
Anségisel, fils de saint Arnoul, 109 et n. 200, 131 et n. 17.
Anselme, métropolitain de Milan (814-822), 189 et n. 33.
Ansfrid, abbé de Nonantola (827-837), 208.
Ansoald, évêque de Poitiers (après 677-après 697), fondateur de Saint-Michel-en-l'Herm, 211 n. 128, 229 n. 249.
Anténor, 61, 62.
Antioche [IV] Épiphane, roi de Syrie (-175-164), 288.
Antonin (saint), martyr en Quercy, 273 et n. 505.
Anulo, neveu de Hemming, 175, 176.
Apollinaire, chef des Arvernes, 78 et n. 56.
Aptonius, évêque d'Angoulême (542-566), 19, 71 n. 38, 78, 91 et n. 124.
Arbert, archevêque, 223.
Arcadius, auvergnat, 84 et n. 90.
Arduin, marquis d'Ivrée, prétendu roi d'Italie en 1002, 219, 222, 248 n. 272.
Ardulf, diacre de Northumbrie, légat du pape, 170.
Aredius, *vir illuster*, conseiller de Gondebaud, 74 et n. 45, 75.
Arégonde, sœur d'Ingonde, 87 n. 102.
Aribon, archevêque de Mayence (1021-1031), 282 n. 555.
Arichis, fils du roi Didier, 142.
Arichis, duc de Bénévent (774-787), 147 et n. 101, 151 n. 114, 163 n. 169.
Aristarque, chef de la milice, 62.
Arnaud de Viterbe, évêque de Périgueux (*ca* 1010-*ca* 1037), 260 et n. 435, 262 et n. 454, 276, 289.
Arnaud Manzer, comte d'Angoulême (975-988), 30, 228, 232 et n. 274, 244, 245.
Arnaud Voratio ou Boirratio, comte d'Angoulême et de Périgord, 228 et n. 235, 232 et n. 271.
Arnaud, vicomte de Marcillac, 219, 227.
Arnoald, fils d'Ansbert et de Blitilde, 130.
Arnoul, comte de Flandre (918-973), 38, 231 et n. 261.
Arnoul (saint), évêque de Metz († *ca* 640/644), 109 n. 200, 130 et n. 15, 131.
Arnoul, v. Arnulf.
Arnulf de Carinthie, fils de Eudes (*sic*), roi de Francie orientalis (888-898), empereur (896-899), 223.
Arnus, évêque de Salzbourg (785-821), 149 n. 109.
Arogast, chef franc, 63.
Arontus, v. Yûsûf ibn 'Abd al-Rahmân, gouverneur de Narbonne.
Arsafius, spathaire et légat, 174, 176.
Ascelin, v. Adalbéron.
Asie, 61.
Asius, faux évêque de Worms, 171.
Asquec, v. Tveskaeg.
Astronome, auteur de la *Vita Hludowici imperatoris*, 11 n. 29, 18, 22 n. 86 et 87, 44 n. 187, 190 n. 35, 194 n. 58, 268 n. 476 et 477.

Athanagild, roi des Wisigoths (555-567), 92 et n. 129 et 132.
Athanaric, roi, 68.
Atimot, v. Yûsûf ibn 'Abd al-Rahmân.
Attila, roi des Huns (434-453), 64 et n. 15.
Aubry II, comte de Mâcon (975), 264 n. 457.
Audacrus, chef franc, 151 et n. 116.
Audéarde, mère d'Adémar de Chabannes, 8, 256.
Audebert, v. Aldebert.
Audoin Ier, comte d'Angoulême (896-916), 21 n. 84, 221, 218 et n. 174, 219, 226, 227.
Audoin II, comte d'Angoulême (1028-1032), 27, 46, 58, 251 et n. 387, 279 et n. 541, 280, 288 n. 593, 289, 290, 291.
Audoin, abbé de Saint-Jean d'Angély (*ca* 990), 271, 273.
Audovère, reine, épouse de Chilpéric Ier, 93 et n. 133, 96.
Audulf, sénéchal de Charlemagne, 54, 146.
Augier, neveu du duc Winroch, 187.
Auguste, Octavien César Auguste, 45 n. 189, 268.
Aumode, épouse de Guillaume le Grand, 276 et n. 522.
Aunulf, duc, 94.
Aurélien, empereur (270-275), 61 n. 5.
Aurélien, légat de Clovis Ier, 68-72.
Aureolus, comte de la Marche d'Espagne, 172.
Austrapius, duc, 88 n. 111.
Autrannus, 125 n. 287.
Avit (saint), abbé d'Orléans puis de Micy († 530), 82 et n. 78.
Avit, saint -, évêque de Vienne (518), 81 n. 72 et 74, 82 n. 78.
Azalais, mère d'Ermessende, 270 n. 495.
Azan, v. Bahlûk b. Marzuk, 158.
Aznar, comte de Vic-Fézensac, 202 et n. 95.
Bahlûl b. Marzûk dit Azan, gouverneur de Huesca, 158 n. 150.
Baptiste, v. Jean-.
Bardas, patrice, 178.
Baretus, duc normand, 220 et n. 189 ; v. Bioern.
Barthélemy, chancelier de Charlemagne, 135.
Basile Boiôannès, catépan, 269 n. 489.
Basile II, empereur d'Orient (976-1025), 32 n. 127, 41, 43 n. 177, 56, 58, 225 et n. 219, 242 et n. 329 et 331-332, 248 n. 373, 269, 281.
Basilic, légat du roi d'Asturie, 157.
Basin, roi des Thuringiens (*ca* 456-464), 64 et n. 21.
Basine, reine des Thuringiens, 65.
Bathilde, épouse de Clovis II, 52, 107 et n. 185, 114 n. 230.
Baudri, comte de Pannonnie, 205.
Baudri, comte et duc de Frioul (815-828), 184 et n. 8, 192, 193, 204 et n. 100, 208.
Baudri, frère du roi des Thuringiens Hermenfred, 83 et n. 84.
Beatus, "duc" de Vénétie, 165, 170.
Bède le Vénérable (672/673-735), 10 et n. 23, 20, 36 n. 147, 133 n. 30 et 34-35, 191 et n. 46.
Begga, épouse de saint Arnoul, 130, 131.
Bègue, v. Louis le -.
Belial, 112.
Benoît VIII, pape (1012-1024), 32, 248 et n. 374, 249 n. 375, 264 n. 458, 265, 269 et n. 488, 281.
Benoît d'Aniane, abbé de Saint-Savin († 821), 216 n. 159.
Benoît, archidiacre, légat du pape, 199.
Benoît, chantre romain, 148.
Benoît, chorévêque de Limoges, 230 et n. 253.
Benoît, moine de Saint-Michel des Cluses, 12, 13 et n. 13.
Benoît (saint), règle de -, 23, 186, 188 ; reliques de -, 122 et n. 276, 131.
Béra, comte de Barcelone (801-820), 193 et n. 35, 206 et n. 114, 207, 210 et n. 127.
Bercaire, frère du comte de Lucques, 209.
Bercaire, maire du Palais, 110 et n. 203.
Bérenger Ier, comte de Toulouse (815-835), 190-191 et n. 40.
Bernaire, évêque de Worms (809-826), 171 n. 204.
Bernard de Septimanie, comte de Barcelone (820-832), chambrier, 189 n. 40, 210 n. 127.
Bernard Itier, auteur de la *Chronique*, 7.
Bernard, comte d'Auvergne, 221 n. 195.

Bernard, comte de Périgueux, d'Agen et d'Angoulême (après 945), 227 et n. 229, 228, 232.
Bernard, duc de Gascogne (999-1010), 249 n. 378, 250.
Bernard, fils d'Aldebert, comte de la Marche, 256, 257.
Bernard, fils de Guillaume comte de Périgueux et d'Agen, 227 et n. 227.
Bernard, neveu du vicomte de Limoges Gui, 230.
Bernard, frère de Pépin le Bref, 137.
Bernard, frère d'Émenon, 213, 214.
Bernard, frère d'Emma, 243.
Bernard, roi d'Italie (813-818), 55, 177 et n. 230, 183, 184, 185, 188 et n. 27, 189, 190 et n. 35, 195, 196.
Bernhar, v. Bernaire.
Bernon, 1er abbé de Cluny (910-925), 231.
Bertald, "duc" des Saxons, maire du Palais, 104 et n. 169, 105.
Berthe, épouse de Charlemagne, 135, 145.
Berthe, fille de Charlemagne, épouse d'Angilbert, 155 n. 131.
Berthecar, fils du roi des Thuringiens Bisin, 83 et n. 85.
Bertrade, épouse de Pépin le Bref, 123 et n. 281, 126.
Bertry, comte du Palais, 204 et n. 99.
Bioern, *Baretus*, 220 et n. 189.
Bisin, roi des Thuringiens (*ca* 456-464), 83 n. 85.
Blanche, épouse de Louis V, 234 et n. 285.
Blitilde, épouse d'Ansbert, 130.
Bobbio, abbé de -, 250.
Bobo, duc des Frisons, 116.
Bodilon, franc, 108.
Boirratio, v. Arnaud.
Boleslav le Vaillant, roi de Pologne (992-1025), 238 et n. 308 et 312, 239 n. 315, 240.
Bompar, v. Ramnoul.
Boniface, comte de Lucques, 55, 209 n. 124.
Boniface (saint), martyr († 754), 53, 122, 137, 151 et n. 113.
Borna, duc des Croates, 190 et n. 36 ; duc de Dalmatie, 192, 194.
Boson II de la Marche (997-après 1003), 34 n. 137, 244 et n. 341, 246, 250, 254 et n. 405, 255, 256, 262.
Boson le Vieux de la Marche, 230, 233, 243, 244.
Brisque, épouse de Guillaume le Grand, 250.
Brunehaut, épouse de Sigebert Ier, 52, 92 et n. 128, 95, 96, 99, 101, 102, 103, 130.
Bruno de Querfurt (saint), évangélisateur de la Prusse, martyr en 1009, 236 n. 299, 239 et n. 315.
Brunon, chapelain d'Otton III, 241 n. 322 ; v. Grégoire V, pape.
Brunon, chef des Angrariens, 139.
Brunon, évêque d'Augsbourg (1006-1029), 236 n. 299, 239, 282 et n. 554.
Bruno-Prunward (saint, † 1009), évangélisateur de la Hongrie, 56, 236 n. 299, 237, 238 et n. 311, 239.
Burchard, connétable, 168.
Burchard, évêque de Würzbourg (743-753), 121 et n. 269.
Butaurus, v. Abû-Tawr.
Cadolac, duc de Dalmatie (*ca* 799-800), 187 et n. 22 ; duc de Frioul, 190 et n. 38, 192.
Calixte, abbé, légat de Constantinople, 163 et n. 171.
Campulus, sacellarius, 157 n. 142, 161.
Capet, v. Hugues.
Caribert, comte de Laon, père de Bertrade, 123 n. 281.
Carloman, fils de Charles Martel, maire du Palais d'Austrasie († 754), 118 n. 248, 119 et n. 252, 120 et n. 260-262, 123.
Carloman, fils de Pépin le Bref et de Bertrade († 771), 53, 122 et n. 278, 123, 134 et n. 43, 135, 136.
Carloman, roi d'Aquitaine puis de Francie occidentale (867-884), 223 n. 205.
Ceadrag, duc ou roi des Abodrites (818-823), 188 et n. 29, 190, 196, 198, 200, 204, 205-206.
Ceonwulf, roi de Mercie († 819), 170 n. 199.
Chalda, épouse de Chramne, 88.
Chararic, parent de Clovis, 80 n. 65.
Charibert Ier, fils de Clotaire Ier, 52, 130 ; roi des Francs (561-567), 87 et n. 104, 89, 91 et n. 122, 92 et n. 137.

Charibert II, roi des Francs en Aquitaine (629-632), 92 et n. 127.
Charlemagne, roi des Francs (768-814), 13, 26 n. 103, 40, 43, 44, 46, 53, 54, 112, 121 n. 270, 122-124, 126 et n. 294, 129, 131, 132-136, 139, 141 n. 76, 142-150, 153-157 ; empereur (800-814), 160-163, 168, 171, 173, 174, 176, 189, 191 et n. 47, 197 n. 73, 198 n. 79, 204 n. 101, 210, 212, 218, 246 n. 364, 251, 268 ; chapelle de -, 210 ; couronnement de -, 54, 160-161 ; mort de -, 183 ; tombeau de -, 16 n. 52, 56, 179, 180, 240 et n. 319.
Charles de Lorraine, fils de Louis IV, 234 et n. 287 et 291, 235.
Charles le Chauve, roi de Francie occidentale (840-877), 11 et n. 24, 20, 25 n. 96, 37, 38 n. 153, 56, 131, 214, 215, 216, 217, 218, 220 n. 189 ; empereur (877-878), 217 ; monnaie au type de -, 219 et n. 185.
Charles le Jeune ou l'Enfant, fils de Charles le Chauve, roi d'Aquitaine en 855, 25 n. 96, 217 et n. 167.
Charles le Simple ou le Petit, roi de Francie occidentale (893-923), 56, 219, 223 et n. 206, 224 et n. 211, 225 et n. 213, 226.
Charles Martel, 52, 53 ; fils de Pépin II et d'Alpaïde, maire du palais (717/718-741), 111 et n. 213, 112 et n. 220, 113, 114 et n. 232, 115, 116, 117 et n. 242, 118-120, 122, 131, 132.
Charles, fils de Charlemagne († 811), 144-146, 154, 158, 164, 165 et n. 180, 166, 168, 169, 175.
Charles, fils de Charles de Lorraine, 234 et n. 291.
Childebert Ier, fils de Clovis, 129, roi de Paris (511-558), 51, 80 et n. 67, 81, 83 et n. 86, 84, 85-90, 95, 129, 130 et n. 7, 134.
Childebert II dit l'Austrasien ou le Jeune, roi d'Austrasie (575-595/96), 96 et n. 143, 97, 98 et n. 153, 99, 100 et n. 159, 101 ; fondateur supposé de Saint-Cybard d'Angoulême, 247.
Childebert III dit le Jeune, roi des Francs (694-711), 110 n. 104, 111 n. 209, 131.
Childebert, fils de Thierry II, 103 n. 164.
Childebrand, frère de Charles Martel, duc, 116, 118, 119.
Childéric Ier, père de Clovis, 129,134 ; roi des Francs saliens (456-*ca* 481/482), 51, 64 et n. 17, 65.
Childéric II, roi d'Austrasie (661-673) et roi des Francs (673-675), 107 et n. 191, 108, 112 et n. 222, 131.
Childéric III, roi d'Austrasie, 107 ; roi des Francs (743-751), 118 et n. 248, 119, 122 ; dit l'Insensé, 132.
Childéric, fils de Clotaire Ier, 87.
Childesinde, fille de Chilpéric Ier, 93.
Chilpéric Ier, roi de Neustrie (561-584), 87 et n. 108, 89, 90, 92 et n. 130-131, 93, 94, 95, 97, 98, 99, 130.
Chilpéric II, moine Daniel, roi des Francs (714-721), 112 et n. 220 et 222, 113, 114, 132.
Chilpéric, fils de Gondioc, père de Clotilde, 68.
Chlochilaich, roi des Danois, 81.
Chlodoald, fils de Clodomir, 82.
Chlodobert, fils de Chilpéric, 97, 98.
Chosroès, roi des Perses, 106 et n. 173.
Chramne, fils de Clotaire Ier, vice-roi d'Aquitaine (555-560), 87 et n. 109, 88 et n. 110, 89.
Christophe, spathaire, légat de Constantinople, 183.
Cladin, comte aquitain, 124.
Clarius, *Chronique de Saint-Pierre-le-Vif*, 39 n. 158.
Clodion, fils de Pharamond, 63 et n. 9 et 13, 129.
Clodomir, fils de Clovis, 51, 72, 129 ; roi d'Orléans (511-524), 80 et n. 66, 81, 82 et n. 77 et 82, 84, 85 n. 92, 90.
Clotaire Ier, roi des Francs (511-561), 51, 52, 80 et n. 68, 81, 82 et n. 82, 83 n. 83-86, 87 et n. 102, 88-90, 95, 129, 130.
Clotaire II, roi de Neustrie (594-613) et roi des Francs (613-639), 52, 98 et n. 151, 99-103, 104 et n. 166, 105 et n. 171, 130, 131.
Clotaire III, roi de Neustrie et de Bourgogne (657-673), 107 et n. 190.
Clotaire IV (*ca* 717-719/720), 113 et n. 226, 114, 132.
Clotilde, épouse de Thierry III, 111.

Clotilde, fille de Clovis, épouse du roi des Wisigoths Amalric, 81 et n. 71, 83, 84.
Clotilde (sainte), fille d'Hilpéric II, épouse de Clovis, reine († 548), 51, 52, 68, 69, 70, 71, 72, 76, 80, 81, 84, 85, 87 et n. 100,130 n. 7.
Clotsinde, fille de Lothaire Ier, 87.
Cloud (saint), 85 et n. 92.
Clovis Ier, roi des Francs (481/482-511), 19 et n. 77, 51, 64 et n. 18, 65, 66, 68-81, 87, 129, 130 n. 7, 134; consul et patrice, 78, 79; nouveau Constantin, 74.
Clovis II, roi de Neustrie (634-657), 52, 106 n. 181, 114 n. 230, 107.
Clovis III, roi des Francs (690-695), 110 n. 204, 111 et n. 208, 112 n. 220, 131.
Clovis le Jeune, fils de Chilpéric Ier, 93, 94.
Clovis, père de Clotaire IV, 113.
Colomban (saint, *ca* 540-615), 108 n. 196.
Conomer, roi des Bretons, 88, 89,
Conon, v. Conrad II et Conrad le Jeune.
Conrad II, dit Conon par la *Chronique*, empereur (1027-1039), 40, 58, 282 et n. 558, 283 n. 563, 283 n. 564.
Conrad le Jeune, dit Conon, rival de Conrad II, 282-283 et n. 561.
Constantin le Grand, empereur (306-337), 129, 238 n. 312.
Constantin V Copronyme, empereur d'Orient (741-775), 123 et n. 283.
Constantin VI, empereur d'Orient (780-807), 156 n. 138, 157.
Constantin VIII, empereur d'Orient (976-1025), 225 et n. 219, 281 et n. 552.
Corbus, fils de Thierry II, 103 n. 164.
Cortain, nom de l'épée de Guillaume Taillefer, 232.
Crépin (saint), martyr, 98 et n. 149.
Crépinien (saint), martyr, 98 et n. 149.
Crescentius, sénateur de tous les Romains, préfet de Rome, 34 n. 136, 241 et n. 324.
Cronna, v. Sédéleube.
Cybard (saint, † 581), 9, 19 et n. 77, 20 et n. 78, 27, 51, 71 et n. 38, 86, 130 n. 7, 129, 134, 172 n. 273, 226, 247, 279, 280; miracles de -, 45, 274; reliques de -, 273; tombeau, 250, 287: v. aussi Angoulême, Felix Aureolus, Principia.
Cyprien (saint), v. Poitiers, Saint-Cyprien.
Cyrus le Grand, 133 n. 31.
Dagbert, archevêque de Bourges (986/87-1012), 250 et n. 379.
Dagobert Ier, roi d'Austrasie, 52; roi des Francs (629-639), 34, 98 et n. 152, 104 et n. 166, 105, 106.
Dagobert II, exilé en Irlande, 107 et n. 187.
Dagobert III dit le Jeune, roi des Francs (711-715), 111 et n. 215, 112, 114, 118, 131.
Damase, évêque, 143.
Daniel, stratège de Sicile, 158.
Daniel, moine, v. Chilpéric II.
Darius, roi des Perses, 132 et n. 31.
David, roi, 89, 133, 241.
Défenseur, candidat à l'épiscopat contre saint Martin, 77.
Denis (saint), martyr, 98, 106, 107, 119, 120, 123; autel de -, 289.
Denys le Petit, 10 et n. 25.
Devizefi, p.-ê. 'Abd al-Rahmân b. Habiib al-Fihrî, envoyé des Abbassides en Espagne, 141 et n. 75.
Didier, roi des Lombards (757-774), 53, 136 n. 56, 137 n. 61, 138, 141 n. 80, 151 n. 112.
Didon, évêque de Poitiers (*ca* 669-675), 107 et n. 188.
Dioclétien, empereur romain (284-305), 94 et n. 138.
Dominicus, abbé du Mont des Oliviers, 204.
Donat, comte, 206 et n. 113.
Donat, évêque de Zadar (*ca* 801-806), 165 et n. 178.
Dragamosus, beau-père de Ljudevit, 192.
Drogon, évêque de Metz (823-855), 196 n. 68, 198 et n. 79.
Drogon, fils de Pépin II, duc de Champagne, 111 et n. 207, 112.
Drogon, frère de Louis le Pieux, 196 n. 68.
Drut, v. Abbon, Humbert.
Dudon de Saint-Quentin, 220 n. 190, 231 n. 262.
Eardwulf, roi des Northumbriens († *ca* 810), 69 et n. 194.
Ebbon, archevêque de Reims (816-851), 55, 200 et n. 87.
Ebbon, fondateur de Déols, 222.
Eberhard, échanson, 143.

Eberhard, évêque de Bamberg (1007-1040), 248 n. 374.
Èbles Manzer, comte de Poitou et d'Auvergne (902-934), 23 et n. 38, 56, 220 n. 191, 221 et n. 196, 222, 226 et n. 223, 229.
Èbles, comte envoyé à Pampelune, 202.
Èbles, évêque d'Angoulême (951-964), 232 et n. 267.
Èbles, évêque de Limoges (après 944-969), abbé de Saint-Hilaire et de Saint-Maixent, 23, 30, 56, 229 et n. 243, 239, 244.
Èbles, vicomte de Comborn, 261 et n. 440.
Ébroïn, maire du Palais de Neustrie (658-673 et 675-680), 52, 107 et n. 193, 108-110, 131.
Eburisus, légat de Charlemagne, 156.
Égérie, voyage d'-, 35.
Egidius, partisan de Bernard d'Italie, 189.
Egidius, patrice des Romains, *magister militum per Gallias* († 465), 51, 63 et n. 13, 64, 65, 66 n. 23.
Éginhard (*ca* 775-840), 11, n. 29, 45, 166 et n. 181, 208 et n. 120, 268 n. 477.
Élipand, évêque hérétique de Tolède (*ca* 784-808), 153 n. 121.
Éloi (saint), évêque de Noyon (641-660), 131 et n. 20.
Émenon, comte de Poitiers (828-839) puis d'Angoulême († 866), 213, 214, 218, 221.
Emma, épouse de Boson le Vieux de la Marche, 243.
Emma, épouse de Guillaume Fier-à-Bras, 233 et n. 278, 253 et n. 401-402.
Emma, épouse de Lothaire IV, 233 n. 284.
Emma, épouse d'Ethelred II et de Knut, 39 n. 159, 269 et n. 385.
Emma, vicomtesse de Limoges, épouse du vicomte Gui, 57, 255, 256.
Énée, 61 et n. 1.
Ercambald, notaire de Charlemagne, 162.
Erchinoald, maire du Palais (641-658), 52, 106 et n. 178, 107.
Éric, duc de Frioul († 799), 155 et n. 128, 158.
Érispoé, duc/roi de Bretagne (851-857), 216 et n. 162, 217 et n. 165.
Ermengaire, v. Ermengol.
Ermengarde, épouse de Lothaire Ier, 195.
Ermengarde, épouse de Louis le Pieux, 190.
Ermengol, comte d'Empuries, 178 et n. 237.
Ermengol, comte d'Urgel (989-1010), 249 et n. 376.
Ermentrude, comtesse de Mâcon, 264 n. 457.
Ermessende, comtesse de Barcelone († 1058), 39 n. 158, 42 n. 172, 270 et n. 494-495.
Eroïcus, prince, 126.
Étienne II, pape (752-757), 53, 122 et n. 275.
Étienne IV, pape (816-817), 55, 186 n. 15, 187.
Étienne Ier (saint), roi de Hongrie (997-1038), 56, 238, 239 et n. 314, 243, 285.
Étienne, champion de Guillaume IV, comte d'Angoulême, 287.
Étienne, duc d'Aquitaine légendaire, 217 n. 168.
Étienne, fils de saint Étienne, roi de Hongrie, 239.
Étienne, légat du pape Hadrien, 154.
Étienne (saint), protomartyr, 111, 239 n. 312, 272, 279.
Eudes, roi de France (888-898), 219 et n. 184 (présenté comme duc d'Aquitaine), 220 ; supposé roi d'Aquitaine 221 et n. 197.
Eudes, comte de Blois Champagne (*ca* 978-995), 38, 243 et n. 339, 253.
Eudes, comte d'Orléans (828-830), 211 et n. 131.
Eudes, duc d'Aquitaine († 735), 25 n. 96, 42 n. 71, 113, 114, 115 et n. 233, 116.
Eudes, duc d'Aquitaine (1038-1039), 250.
Eudes, fils de Raimond de Toulouse, 219 n. 184.
Eudes, légat de Charlemagne, 174.
Eudes, seigneur de Déols (1012-1044), 264 et n. 462, 265, 285.
Eugène II, pape (824-827), 55, 201, 202, 206, 207.
Eusèbe de Césarée († *ca* 340), 133 n. 30, 31, 32.
Faron, conseiller de Ragnacaire, 79 et n. 61.

Fastrade, épouse de Charlemagne († 794), 145 et n. 95, 146, 150, 154.
Felicissimus, grand-père de Saint-Cybard, 71 n. 38.
Félix Aureolus, comte de Périgueux, père de saint Cybard, 20, 71 et n. 38, 129, 172, 247.
Félix, abbé du Mont des Oliviers, légat du patriarche de Jérusalem, 167.
Félix, apporte le chef de saint Jean-Baptiste à Angély, 271.
Félix, évêque hérétique d'Urgel († 818), 153 et n. 121, 154.
Florus, légat du pape, 195.
Formose, évêque, 143.
Fortunat, patriarche de Grado et de la Vénétie (802/803-*ca* 826), 195 et n. 60, 201 et n. 93, 202.
Foucaud, évêque d'Angoulême (938-951), 228 n. 231, 232, 245.
Foucher, abbé de Charroux, 250.
Foucher, moine de Saint-Martial, 281.
Foucher, vicomte de Limoges, 219, 220 et n. 186.
Foulques Nerra, comte d'Anjou (987-1040), 28, 58, 235 n. 295, 243 et n. 338, 251, 252, 274 et n. 511, 283 n. 564, 284 et n. 571, 296 et n. 606.
Francon, abbé de Saint-Amant-de-Boixe, 31, 244.
Frédebert, évêque, 226, 227.
Frédégonde, concubine puis épouse de Chilpéric Ier, 92 et n. 131, 93, 95, 97, 98-101, 108, 174.
Froila, légat du roi d'Asturie, 151, 157.
Frotier, évêque de Périgueux (976-990), 244 et n. 349.
Fulbert, comte, 25, 224 et n. 211.
Fulbert, évêque de Chartres (1006-1028), trésorier de Saint-Hilaire de Poitiers, 252-253 et n. 396, 267 n. 474.
Fulrad, abbé de Saint-Denis (749-784), 121 et n. 270.
Galswinthe, épouse de Childéric Ier, 52, 92 et n. 130.
Garamald, chef franc, 151.
Gardrat, seigneur de Jarnac, 279.
Gausbert, comte du Mans († 853), 216, 217.
Gausbert, seigneur de Malemort, 35, 261.
Gautbert, moine, 191 n. 52.
Gauzbert, chorévêque de Limoges, 230 n. 253.
Gauzbert, clerc, frère du comte Hélie, 232-233.
Gauzbert, moine, 20 n. 81.
Gauzlin, abbé de Fleury-sur-Loire depuis 1004, 17 n. 62 et archevêque de Bourges (1012-1030), 57, 250 et n. 380, 262, 276-277.
Geilon, comte, 144.
Geneviève (sainte), 87 et n. 101.
Geoffroy Grisegonelle, comte d'Anjou († 987), 56, 235 et n. 295.
Geoffroy Ier, abbé de Saint-Martial (996-998), 245 et n. 357.
Geoffroy II, abbé de Saint-Martial († 1019), 255 n. 409, 262, 264, 266, 271 n. 499, 272.
Geoffroy II, comte d'Angoulême (1032-1047), 27 et n. 104, 58, 251 et n. 387, 279 et n. 540, 280, 290-291.
Geoffroy, trésorier de Saint-Martial, 216.
Georges, moine envoyé par le patriarche de Jérusalem, 167.
Georges, prêtre de Venise, 205.
Gérald, v. Géraud.
Gérard Ier, comte d'Auvergne (831-841), 213, 214 et n. 148, 222 n. 198.
Géraud d'Aurillac (saint, † 909), 221, 222 et n. 198 ; *Vita,* 229, 230 et n. 252.
Géraud Fanesin, 285.
Géraud, évêque de Limoges (*ca* 1014-1023), 30 n. 120, 57, 255, 262 et n. 447, 263, 271 n. 498, 272, 273, 275 ; trésorier de Saint-Hilaire, 264.
Géraud, vicomte de Limoges (963-avant 1028), 233 n. 280, 244 n. 346.
Gerberge, fille du roi Didier, épouse de Carloman, 136 n. 56.
Gerberge, sœur d'Otton Ier, épouse de Louis IV, 231 et n. 266.
Gerbert, 40, 56, 234 n. 290, 241 et n. 321, 247 ; v. aussi Sylvestre II.
Germain (saint), évêque de Paris (552-576), 20 n. 77, 52, 87 et n. 98, 91 et n. 22, 95, 97 et n. 147, 123.
Germanies, 62.
Gérold Ier de Souabe, 143 n. 84.
Gérold, comte de Pannonie, 205.
Gérold, comte en Bavière (811-822), 158 et n. 147, 185 et n. 9, 204 et n. 101.

Gérung, maître des huissiers du Palais, 197 et n. 74.
Géza, prince de Hongrie (972-997), 236 n. 299, 238 et n. 311.
Girard, évêque d'Angoulême (1102-1136), 130 n. 7.
Girberge, sœur de Foulques Nerra, épouse de Guillaume IV d'Angoulême, 251.
Gisèle, épouse de saint Étienne de Hongrie, 239 et n. 314.
Gisèle, fille de Charlemagne, 143 et n. 87.
Gisèle, nièce de l'empereur Henri II, 282 n. 556.
Gislebert, évêque de Poitiers (975-1019/1021), 262 et n. 446, 265.
Gislemar, fils de Waratton, 110.
Gloinus, duc des Sorabes, 204 et n. 104, 205.
Gluomi, chef normand, 189 et n. 30.
Godegisel, duc, 90 n. 118.
Godegisel, roi des Burgondes (474-500), 68 et n. 32.
Godegisel, frère de Gondebaud, 74 et n. 45.
Godelaib, prince des Abodrites, 169.
Godfrid, roi des Danois († 810), 55, 163 et n. 173, 164, 168, 169, 171-175, 207; fils de -, 178, 183, 184, 187, 189, 192, 196, 198, 199, 203, 204, 209.
Godomar III, roi des Burgondes (524-532/34), 68 et n. 33, 81 et n. 74, 82 et n. 81.
Gombaud, abbé de Saint-Savin, 277.
Gombaud, archevêque de Bordeaux (*ca* 989-*ca* 998), 33, 244 et n. 348.
Gombaud, évêque d'Angoulême (897-940), 228 et n. 231.
Gondebaud, roi des Burgondes (474/480-516), 68 et n. 31, 69, 70, 74 et n. 45, 75, 81.
Gondioc, roi des Burgondes (455-473/74), 68 et n. 30.
Gondoald, 96, 101.
Gondoald, comte de Meaux, 100 et n. 159.
Gondoald, duc, 94.
Gondoald, maire du Palais de Neustrie (612-639), 106 et n. 166, 106.
Gonsin, abbé laïc de Saint-Martial (877-894), 233.
Gontheuque, épouse de Clodomir I^er^, 82, 87.
Gonthier, fils de Clotaire I^er^, 87 n. 103.
Gontran, roi d'Orléans (561-592), 52, 87 et n. 105, 89, 90, 99 et n. 154, 101, 130.
Goztomuisl, duc des Sorabes, 204 n. 104.
Grégoire I^er^ le Grand, pape (590-604), 39 n. 159, 130, 147 et n. 104, 148.
Grégoire II, pape (715-731), 118 n. 249.
Grégoire III, pape (731-741), 53, 118 n. 249.
Grégoire IV, pape (827-844), 55, 207 et n. 119.
Grégoire V, pape (996-999), 40, 241.
Grégoire, diacre, légat de Constantinople, 183.
Grégoire de Tours († 594), 12, 20 n. 77, 22 n. 87, 29, 84 n. 91, 130.
Griffon, fils de Charles Martel, duc de Bavière, 114 n. 232, 120 n. 262, 121 et n. 264, 122 et n. 274.
Grimoald I^er^, maire du Palais d'Austrasie (640-662), 107 et n. 186.
Grimoald II, fils de Pépin II, maire du Palais après 703, 111 et n. 206, 112.
Grimoald, prince de Bénévent, 147 et n. 101, 151, 163 et n. 169, 177, 183.
Grimoard [de Mussidan], évêque d'Angoulême (991-1018), 30, 57, 245 et n. 354, 247, 261 et n. 438, 262, 265, 279.
Grimon, abbé de Corbie († *ca* 723), 118 et n. 251.
Guérin, frère de saint Léger, 108, 109 et n. 199.
Guérin, v. Warin.
Gui, comte de Nantes et "marquis" de Bretagne, 158 n. 148.
Gui, vicomte d'Argenton, 264-265.
Gui, vicomte de Limoges († 1025), 30, 230, 244, 246-248, 254, 256, 261, 283.
Guigue, abbé de Saint-Martial (974-991), 245 et n. 358.
Guillaume Barbe Sale, fils du comte de Mâcon Aubry II, 264 et n. 457.
Guillaume Bouche Graisseuse, v. Guillaume Barbe Sale.
Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine, comte d'Auvergne et du Poitou (898-918), 23, 25 n. 98, 27 n. 106, 56, 221 et n. 195, 220 (duc d'Auvergne), 222.

Guillaume Fier-à-Bras, 4e duc d'Aquitaine, 2e comte de Poitiers (963-*ca* 996), 23, 56, 233 et n. 276, 234, 235, 253 et n. 401.
Guillaume le Grand, 5e duc d'Aquitaine, 3e comte de Poitiers (*ca* 996-1030), 11, 23, 25, 27, 28 et n. 109 et 113, 29, 31 et n. 123-124, 33, 35, 39 n. 159, 40, 42, 44, 45 et n. 189, 57, 58, 233, 235 n. 292 et 295, 243-246, 250-257, 261, 263, 266 et n. 474, 271-272, 274-277, 280 n. 542, 283 et n. 563-564, 289 n. 594, 291, 292 et n. 610-611.
Guillaume le Gros, 6e duc d'Aquitaine, 4e comte de Poitiers, fils de Guillaume le Grand (1030-1038), 250, 276 et n. 522.
Guillaume Ier, fils de Vulgrin, 221, comte de Périgueux et d'Agen, 218 et n. 175, 219, 227 et n. 227.
Guillaume II Taillefer, fils d'Audoin Ier et comte d'Angoulême (*ca* 926-945, † 962), 56, 227 n. 230, 228, 232 et n. 269.
Guillaume III Talleyrand, comte d'Angoulême (952/964-973), 232.
Guillaume IV, comte d'Angoulême (988/989-1028), 11, 12 n. 30, 17, 27 et n. 104, 35, 56-58, 245 et n. 353, 247, 251, 254, 275, 279, 280 et n. 542, 283, 285 et n. 574, 290, 291.
Guillaume, comte d'Auvergne (841-846), 213, 214.
Guillaume II, comte d'Auvergne († 926), 226 n. 223.
Guillaume Longue-Épée, comte de Rouen, duc de Normandie (927-942), 56, 231 et n. 259.
Guillaume de Toulouse (?), 218, 221.
Guillaume Tête d'Étoupe, 1er comte de Poitiers (934-963), 23, 226 n. 224, 226, 229 et n. 234, 230, 233.
Guillaume, champion de la sorcière d'Angoulême, 287.
Guillaume, frère du comte d'Orléans Eudes, 211.
Guillaume, vicomte de Marcillac, 280.
Hadrien Ier, pape (772-795) 53, 54, 137 et n. 60, 143, 147, 148, 150, 153,154.
Harald Gormson, roi du Danemark († 985), 269 n. 485.
Harald Klakk, roi du Danemark (812-826), 55, 176 et n. 226, 177, 183, 184, 187, 192, 196, 198, 200, 205, 209.
Hardrad, père de Meginher,189 n. 32.
Harûn al-Rashîd, calife de Bagdad (766-809), appelé par Adémar *Aaron Amirralmus Minis* (786-809), 161 n. 160, 167 et n. 186, 173.
Hassion, duc des Ostphaliens, 139.
Hastings, "roi" normand, 220 et n. 190.
Heito, évêque de Bâle (806-823), légat de Charlemagne, 174 n. 217.
Hélène, impératrice d'Orient (780-790 et 792-802), 156, 157, 162 et n. 165.
Hélène, mère de Constantin, 259 n. 430, 260.
Helgaud de Fleury († *ca* 1045), auteur de la *Vita Roberti*, 265 n. 505.
Hélie de la Marche, fils de Boson le Vieux de la Marche, dit comte du Périgord († avt. 975), 25, 230, 233, 243 n. 337, 256.
Hélie Scotigène, évêque d'Angoulême (862-*ca* 875), 20, 191, 218.
Hélie, seigneur de Villebois, 232.
Hélisachar, chancelier de Louis le Pieux, abbé de Saint-Riquier († après 835), 206 et n. 11, 207.
Helmgold, comte de Meaux, comte du Palais, légat, 162 et n. 167.
Hemming, roi des Danois (810-812), 174, 175, 176 n. 225, 177.
Henri Ier l'Oiseleur, roi de Germanie (919-936), 57, 58, 224 n. 209.
Henri II, empereur (1002-1024), 11, 27, 32, 40 et n. 163, 41 n. 164, 236 n. 299, 239 et n. 314, 240, 242 et n. 335, 243, 248 et n. 373-374, 252, 282, 283 n. 562.
Henri III, fils de Conrad II, 282 et n. 559 ; empereur (1039-1056), 239 n. 312.
Héraclius, empereur d'Orient (610-641), 34, 52, 106 et n. 173.
Herbert de Vermandois, 224 n. 211.
Herbert Éveille-Chien, comte du Mans (*ca* 1015-1034), 58, 284 et n. 570-571.
Héribert, archevêque de Cologne (999-1021), 243 et n. 336, 281 et n. 553.
Héribert, lettre d'-, 278 n. 529-530.
Héric, moine de Saint-Germain d'Auxerre († *ca* 976), 191 n. 49.

Herman II, duc de Souabe, 243 n. 336.
Hermenfred, noble franc, 109.
Hermenfred, roi des Thuringiens, 82, 83 et n. 83.
Hervé, fils du comte d'Herbauge Renaud, 214.
Hervé, trésorier de Saint-Martin de Tours (1001-1022), 57, 58, 265 et n. 465, 283-284 et n. 568.
Hilaire (saint), 77 et n. 54.
Hildebrand, comte, 206 n. 112.
Hildebrand, duc de Spolète et de Bénévent, 142 et n. 80, 151.
Hildegaire, archevêque de Cologne (750-753), 122 et n. 274.
Hildegaire, écolâtre de Saint-Hilaire de Poitiers, 253.
Hildegaire, évêque de Limoges (969-990), 244 et n. 346, 246, 248, 250, 254, 261.
Hildegaire, vicomte de Limoges (*ca* 884), 220 n. 186.
Hildegarde, épouse de Charlemagne, 143 et n. 84, 145, 158 n. 147, 173 n. 208.
Hildegarde, épouse d'Herbert, comte du Maine, 284 et n. 571.
Hilduin, abbé de Saint-Denis et archichapelain de Louis le Pieux († 855/861), 206 et n. 110, 218 et n. 172.
Hilduin, abbé de Saint-Martin de Tours († *ca* 877), 218 n. 172.
Hilduin, évêque de Limoges (990-1014), 244 et n. 347, 245.
Hiltrude, sœur de Pépin le Bref, 120 n. 262, 121 et n. 263.
Hucbald le Chauve, moine († 930), 191 et n. 51.
Hugobert, comte du palais, 111 n. 205.
Hugues Capet, roi de France (987-996), 24, 38, 56, 234 et n. 290, 235, 241, 243 n. 340 ; v. aussi Hugues le Grand.
Hugues, abbé de Saint-Martial (1019-1025), 264 et n. 459, 285.
Hugues, chapelain du vicomte de Rochechouart, 265.
Hugues, comte de Chalon et évêque d'Auxerre (1000-1030), 264 n. 458.
Hugues, comte de Tours († 836), 174 et n. 218, 195 et n. 62, 208 n. 121.
Hugues, comte du Mans, († *ca* 1015), 284 et n. 570.
Hugues [de Jarnac], évêque d'Angoulême (973-990), 245 et n. 351.
Hugues de Lusignan, 28.
Hugues, frère bâtard de Louis le Pieux, 196 n. 68.
Hugues le Décousu, fondateur de Saint-Michel des Cluses, 31 n. 124, 253 n. 397.
Hugues le Grand, duc de France, dit Capet par Adémar († 956), 223 et n. 207, 224 n. 211, 225 et n. 212-213.
Humbert Drut, frère de l'abbé du Dorat Pierre, 256.
Hunald, duc des Aquitains (*ca* 736-756), 53, 120 et n. 259, 135.
Hunfrid, comte de Coire (806-823), 199 et n. 83.
Hunrich, abbé de Mondsee, 149 et n. 110.
Iamblichus, évêque de Trêves († 479), 65 n. 23.
Ibi Maugi, v. 'Abd Allâh.
Ibn al-Arabi, v. Sulaymân b. al-Arabi.
Imma, épouse de Gérold I^er^, 143 n. 84.
Ingeburge, épouse de Charibert, 90, 91.
Ingobert, noble franc, 108.
Ingomer, fils de Clovis, 72.
Ingonde, épouse de Clotaire I^er^, 87 et 102-103, 88.
Isaac, juif envoyé par Charlemagne à Bagdad, 161 n. 162, 162.
Isarnus, v. Arnus.
Isembert I^er^, évêque de Poitiers (*ca* 1019-après 1043), 265 et n. 466, 276, 291.
Isidore de Séville, 133 n. 30.
Islon, évêque de Saintes (1000-1031), 261 et n. 439, 262, 265, 279 ; archevêque de Bordeaux, 276, 292.
Itier, comte aquitain, 124.
Itier, seigneur de Villebois, 239 et n. 241.
Jean le Diacre, auteur de la *Vita s. Gregorii*, 147 n. 103.
Jean XII, pape (955-963), dit Octavien par la *Chronique*, 219 et n. 182.
Jean XVIII, pape (1003-1009), 248 n. 374.
Jean XIX, pape (1024-1032), 13 et n. 37, 281 et n. 551, 282.
Jean, évêque de Silva Candida, 185, 199 et n. 84.
Jean, gouverneur de Dalmatie, 195.
Jean, moine de Jérusalem, 171.

Jean-Baptiste, saint -, Précurseur, 58, 162, 212, 240, 273 ; chef de -, 31, 271-274, 276.
Jérome (saint), 129 et n. 3, 133 et n. 32 ; Commentaire sur Daniel, 288 et n. 590.
Jessé, évêque d'Amiens, légat de Charlemagne, 162.
Job, 288 et n. 591.
Jotsaldus, auteur de la *Vita s. Odilonis,* 274 n. 509.
Jourdain de Chabanais (*ca* 1010-1014), 26 n. 103, 254 et n. 407, 255.
Jourdain de Laron, prévôt de Saint-Léonard-de-Noblat, évêque de Limoges (1024-1051), 30 n. 122, 58, 264 et n. 461.
Jucundiacum, v. Jocondiac.
Judas, 234 n. 290.
Judith, épouse de Louis le Pieux, 131, 191 et n. 44, 214.
Jugur, vice-roi des Avars, 144 et n. 93, 155.
Junien, v. Saint-Junien.
Justin II, empereur d'Orient (565-578), 52, 93, 98.
Justinien, empereur d'Orient (527-565), 134 et n. 42 ; v. aussi Justin II.
Khagan, roi des Huns/Avars, 90 et n. 117, 144, 155, 164, 165.
Knut, roi d'Angleterre (1017-1035) et du Danemark (1018-1035), 27, 39 et n. 159-160, 57, 252 et n. 393, 267 n. 474, 269 et n. 485.
Kroum, roi [khan] des Bulgares (803-814), 176 n. 227, 178, 179.
Ladasclav, duc de Dalmatie et de Liburnie, 194 et n. 58.
Lambert I^er^, comte de Nantes (818-834), 203, 211 et n. 131, 214, 216.
Lambert (saint), évêque de Tongres († 705), 112 et n. 218.
Lambert, vicomte de Marcillac, 219, 227.
Landechilde, sœur de Clovis, 74 et n. 43.
Landri, comte de Saintes, 213, 218.
Landri, maire du Palais, 99-101.
Lanfrid, envoyé de Charlemagne, 162.
Lanfroi, chef franc, 121.
Launus I^er^, évêque d'Angoulême (852-861/862), 135 et n. 45.
Léger (saint), évêque d'Autun (659/660-676), 108, 109 et n. 198, 131.
Léon I^er^, empereur d'Orient (457-474), 134 et n. 39.
Léon III, pape (795-816), 54, 154 et n. 127, 157 et n. 141-143, 158, 159, 160 et n. 153, 162 n. 167, 164, 166, 176, 179, 184-186.
Léon V l'Arménien, stratège des Anatoliques, empereur d'Orient (813-820), 177 n. 234, 178, 183 et n. 1, 185, 187, 188.
Léon, duc des Bohémiens, 165.
Léon, évêque, légat du Pape, 204.
Léon, maître de la milice, légat du pape, 199.
Léon, nomenclator, légat du pape, 194, 199.
Léon, spathaire, légat de Constantinople, 162, 175.
Léonard (saint), 273 et n. 504.
Léovigilde, roi des Wisigoths (568-586), 99.
Leudesius, fils d'Erchinoald, maire du palais de Neustrie (675), 108 et n. 197.
Lisoie, clerc hérétique d'Orléans, 277 n. 527.
Liub, roi des Wilzes († *ca* 808), 198 et n. 77.
Liudemuslus, neveu de Borna, 199 et n. 80.
Liutberge, épouse de Tassilon, 151, 152.
Liutgarde, épouse de Charlemagne, 159.
Liutprand de Crémone, 238 n. 312.
Ljudevit, duc de Pannonie, 55, 190 et n. 37, 192-195, 197, 199.
Lothaire I^er^, fils de Louis le Pieux, 183 et n. 5 ; empereur (817-855), 24 et n. 95, 37, 55. 128 et n. 26, 195-197 et n. 73, 198, 199, 201-203, 208-211, 213, 214, 217 et n. 169, 221.
Lothaire III, roi de Francie occidentale (879-882), 219 et n. 183.
Lothaire IV, roi de France (954-986), 34 n. 132, 230 et n. 265, 233 et n. 283.
Louis II, dit le Bègue, roi de Francie occidentale (877-879), 219 n. 178 et 183.
Louis IV d'Outremer, roi de France (936-954), 23, 225 et n. 213 et 217, 229, 231, 273 n. 506.
Louis V, roi de France (986-987), 233, 234 et n. 285.

Louis le Germanique, fils de Louis le Pieux, roi de Bavière (817-843), roi de Francie orientale (843-876), 201, 203, 211, 212, 217; roi de Germanie, 37, 214.
Louis le Pieux, roi d'Aquitaine (781-814), 54, 55, 143 et n. 86, 177, 189 n. 32, empereur (814-840), 21 n. 84, 22 et n. 86-87, 37, 43, 46, 55, 131, 144, 165 et n. 180, 166 n. 182, 170, 177, 183, 184, 186, 190-191, 194-195, 197 et n. 69, 198 et n. 79, 202, 204, 206 n. 110, 208, 212-213, 215, 268 et n. 478.
Louis, fils de Charles de Lorraine, 234 et n. 290.
Loup, prince de Gascogne ou des Basques, 135.
Loup-Centulle, chef gascon, 55, 192 n. 54, 190, 191 et n. 39.
Luc (saint), 271.
Machelmus, comte de Bavière, légat chez les Bulgares, 200.
Mainard, abbé de Saint-Cybard, 35 n. 141, 228.
Maixent, v. Saint-Maixent.
Malulf, évêque de Senlis (*ca* 584), 100 et n. 157.
Mamert (saint), évêque de Vienne (463-477), 75 et n. 46.
Manfred II, marquis de Turin, 283 et n. 563.
Manzer, v. Arnaud, Èbles.
Marc, gouverneur du Frioul, 190.
Marcel (saint), martyr, 99 et n. 155.
Marcellin (saint), 208.
Marcien, empereur (450-457), 134 et n. 38.
Marcomer, fils de Priam, 62 et n. 6, 129.
Marcovèfe, épouse de Charibert, 91.
Martial (saint), 7, 22 et n. 86-87, 33 n. 133, 35, 37 n. 152, 46 n. 197, 211, 217, 224, 230, 245, 255 et n. 414, 261-263, 272, 276; -, apôtre, 10, 12 et n. 32 et 33, 13 et n. 35, 14, 16 n. 57, 31, 39 et n. 159-160, 272; -, confesseur, 14 n. 43; -, patron de la Gaule, 37, 245 et n. 359.
Martin, abbé de Saint-Jean d'Angély, de Saint-Cyprien de Poitiers et de Brantôme, 212 et n. 138.
Martin, fils d'Anségisel, 109 et n. 200.
Martin (saint), évêque de Tours († *ca* 397), 76 et n. 50, 77 n. 51, 78, 80, 81, 85, 91, 123, 130 n. 7, 134 et n. 36, 210, 216.
Matfrid, comte d'Orléans, 208 n. 121.
Maurant, v. Yûsûf ibn 'Abd al-Rahmân, gouverneur de Narbonne.
Maurice (saint), 81 et n. 75, 238, 239, 243, 282.
Mauringus, comte de Brescia, 198, 202.
Maurus, "roi" des Normands, 218.
Maximien, empereur (286-310), 94 et n. 137.
Mayeul (saint), abbé de Cluny (954-994), 235 et n. 294.
Médard (saint), évêque de Noyon († *ca* 560), 52, 89 et n. 113.
Meginher, conseiller du roi d'Aquitaine Louis, 189 n. 32.
Mererius, évêque d'Angoulême (567-576), 91 et n. 124.
Méroflède, épouse de Charibert, 91.
Mérovée, fils de Chilpéric, 93, 96 et n. 145, 97.
Mérovée, fils de Clodion, fondateur des Mérovingiens, 51, 63, 129, 130 n. 7, 134.
Mérovée, fils de Théodebert II, 103 n. 163.
Mérovée, fils de Thierry II, 103 n. 164.
Mérovée, mari de Brunehaut, 52.
Mesko, prince de Gniezno († 992), 236 n. 302.
Michel I^er^ Rangabé, empereur d'Orient (811-813), 176 et n. 228, 178, 183.
Michel II, empereur d'Orient (820-829), 195 n. 59, 201, 207, 208.
Michel, évêque de Philadelphia, légat, 163 et n. 171, 176.
Michel, patrice de Phrygie, légat, 156.
Michel, stratège de Sicile, 158.
Milegast, chef wilze, 198.
Miliduh, duc des Sorabes, 166 et n. 183.
Moïse, 132.
Mufârrid b. al-Djarrâh, émir bédouin, 260 n. 433.
Muset, v. al-Mudjâhîd ibn Yusûf, émir de Dénia.
Nabuchodonosor, 258, 259 et n. 426; v. aussi al-Hâkim.
Nantarius, abbé de Saint-Omer et légat de Charlemagne, 170 et n. 196.

Nantilde, épouse de Dagobert, 106 et n. 179.
Nicéphore Ier, empereur d'Orient (802-811), 55, 56, 163 et n. 170-171, 166, 174, 175, 176 et n. 227.
Nicéphore II Phocas, empereur d'Orient (963-969), 34 n. 136, 41, 226 n. 222, 225 et n. 218-219.
Nicéphore, légat de Léon l'Arménien, 187.
Nikétas, gouverneur de Sicile, 156.
Nikétas, patrice, 166, 168 et n. 2.
Nizier (saint), évêque de Lyon († 573), 130 et n. 12.
Noé, 133.
Nominoé, duc de Bretagne († 851), 215, 216.
Norbert, évêque de Reggio (814-820), légat, 183, 185.
Norbert, fidèle de Pépin II, 110 et n. 204, 111.
Obeliero, "duc" de Vénétie, 165 et n. 177.
Octavien Auguste, 268 et n. 479.
Octavien, bâtard d'Albéric, 40, 219, 222, 223 ; v. Jean XII, pape.
Odilon, abbé de Cluny (994-1049), 28 n. 113, 31 et n. 123, 235 et n. 293, 249 et n. 375, 250, 253, 273, 274 n. 509.
Odilon, duc des Bavarois, 120 et n. 262.
Odolric, abbé de Saint-Martial (1025-1040), 11, 12, 17 n. 62, 281 et n. 549, 286, 291 n. 608.
Odolric, évêque, 237, 239, 240 n. 318.
Odolric, frère du vicomte de Marcillac, 280.
Odolric, vicomte de Marcillac, 219, 227, 228.
Odon, abbé de Saint-Savin (821-853) et de Saint-Martial de Limoges, 216 et n. 159.
Odon, doyen de Saint-Martin de Tours, 231, 235 ; abbé de Cluny (927-942), 56, 229-230 et n. 252 et 256 ; auteur du *De Collationibus libri tres*, 274.
Offitia, grand-mère d'Adémar de Chabannes, 9, 281 et n. 548.
Ogier le Danois, 232 n. 270.
Oliba, évêque d'Angoulême (875-892), 218 et n. 173, 219, 226, 227.
Omourtag, khan des Bulgares, 201 n. 91.
Oric, fils du roi Godfrid, 207.
Otbert, comte aquitain, 124.
Otte-Guillaume, comte de Mâcon (982-1026), 264 et n. 457-458.
Otton Ier, roi des Bavarois (*sic* pour Germanie, 936), 222, 224 et n. 209 ; roi d'Italie (951) et empereur (962-973), 40, 56, 219 et n. 179, 223, 231 n. 266, 236 n. 299, 238 n. 312, 239 n. 316.
Otton II, empereur (973-983), 236, 237 n. 305.
Otton III, empereur (983/996-1002), 16 n. 52, 34 n. 137, 44, 56, 236 et n. 296, 237 n. 305, 238 et n. 312, 239-243.
Otton, duc de Bourgogne, 28, n. 372.
Otton, duc de Carinthie, 248 n. 272.
Ouen (saint), évêque de Rouen (640-683), 106 et n. 172, 108.
Oury, évêque d'Orléans (1021-1035), 279 et n. 534.
Pascal Ier, pape (817-834), 55, 187 et n. 23, 194, 198, 199, 201.
Pascal, neveu de Léon III, 157 n. 142, 161.
Patrick (saint, † *ca* 461), 38 n. 156, 268 et n. 483, 269.
Paul, comte, 65 et n. 23.
Paul, duc byzantin, 170.
Paul, duc de Zadar, 165.
Paul (saint -, apôtre), 118, 288 et n. 591.
Pépin Ier, maire du palais d'Austrasie puis de Neustrie († 640), 104 et n. 167, 106 et n. 182, 107, 130 et n. 16, 131.
Pépin II, fils d'Anségisel, 109 et n. 200 ; maire du palais (679-714), 53, 110, 111-113, 131 et n. 18.
Pépin III, dit le Pieux ou le Vieux ou le Bref, maire du Palais (741-751), 16, 53, 118, 119 et n. 253, 120 et n. 260 et 262, 121 et n. 264 et 270; roi des Francs (751-768), 122-126 et n. 134, 131 et n. 19, 132, 134, 135.
Pépin Ier, roi d'Aquitaine (814-838), 183, 192, 197, 201, 204, 208, 209, 211, 212 et n. 135, 213, 271 et n. 499.
Pépin II, dit le Jeune, "roi" d'Aquitaine, 213, 214 et n. 148, 217.
Pépin, roi d'Italie († 810), 54, 143 et n. 85, 144, 150, 155, 156, 159, 161, 165 et n. 180, 116 et n. 182, 168, 170, 173, 174 et n. 213.
Pharamond, fils de Marcomer, 51, 62 et n. 7, 63, 129, 131.

Philibert (saint), abbé de Jumièges, fondateur de l'abbaye d'Herio/Noirmoutier († 684), 56, 211 n. 228, 212.
Pierre de Maillezais, 233 n. 278, 253 n. 401.
Pierre, abbé de Nonantola, 177 n. 34, 183.
Pierre, abbé du Dorat, 57, 256 et n. 415.
Pierre, abbé séculier de Charroux, 277.
Pierre, abbé, légat de Constantinople, 163.
Pierre, évêque de Civita Vecchia, légat de Pascal Ier, 194.
Pierre (saint -, apôtre), 76, 91, 208 et n. 120, 246 n. 364, 248 n. 374, 279; avoué de -, 132; basilique de - à Rouen, 110; confession de -, 118, 154, 160; justice de -, 122, 123, 137.
Pierre-[Roger], évêque de Toulouse (1010-1035), 270 et n. 496.
Platon, v. Rainaud dit -.
Plectrude, épouse de Pépin II, 111 et n. 205, 112-114.
Précurseur, v. Jean-Baptiste.
Priam, 61, 62.
Primarius, chef du Sénat, 62.
Principia, mère de saint Cybard, 71 n. 38, 247.
Pseudo-Frédégaire, 18 et n. 65, 34 n. 139, 48 n. 203.
Quirinus, primicier, légat du pape, 208.
Quirinus, sous-diacre, légat du pape, 199, 201.
Raban Maur, abbé de Fulda et archevêque de Mayence (847-856), 191 et n. 45,
Radegonde (sainte), épouse de Clotaire Ier († 587), 87 et n. 107, 88, 130 et n. 13, 212 n. 134.
Ragenfred, roi des Danois, 183.
Ragenfroi, maire du Palais de Neustrie (715-731), 112 et n. 220, 113, 114.
Ragnacaire, roi de Cambrai, 51, 66 et n. 25, 79 et n. 62.
Raimond, comte de Limoges puis de Toulouse, 214 et n. 149, 219 et n. 184.
Raimond, frère d'Ainart, prévôt du Dorat, 256.
Raimond de Chabannes, père d'Adémar, 8, 256.
Rainald, neveu du roi Godfrid, 169.
Rainaud, abbé de Saint-Jean d'Angély, 273 et n. 506.
Rainaud, abbé de Saint-Maixent, surnommé Platon (1011-1026), 252 n. 395.
Rainier, fils de Meginher, 189.
Ramnoul Bompar, comte d'Angoulême et de Périgueux († 975), 232.
Ramnoul, évêque d'Angoulême (963/964-973), 245.
Ramnoul, vicomte de Marcillac (879-888), 218, 227 n. 228.
Ramon Borrell, comte de Barcelone (992-1017), 249 n. 376.
Rannoux Ier, comte de Poitiers (840-866), 213, 217, 221 n. 194.
Rannoux II, comte de Poitiers († 990), 221-222, 226.
Raoul Glaber, 8, 9, 11, 16, 32 n. 127 et 129, 36 et n. 145-147, 37 et n. 150, 39 et n. 157, 40, 45, 46 et n. 195, 220 n. 190, 248 n. 373, 249 n. 375, 257, 258 n. 424-425, 258 n. 430, 269 n. 487-488, 278 n. 528-529.
Raoul, roi de France (923-936), 224 n. 211.
Raoul, roi de Bourgogne transjurane (912-937), 220 et n. 187, 248 et n. 377.
Raoul II de Tosny, chef normand en Italie (*ca* 1017), 269 et n. 487, 270 n. 494.
Raoul, évêque de Périgueux († 1013), 36, 42, 260.
Ratbert, légat de Charlemagne, 167.
Ratbod, duc frison, 111 et n. 217, 112, 113.
Ratgaire, fils de Bélial, 112.
Ratier, comte de Limoges (839-841), 213, 214 et n. 148.
Reccared, fils du roi Léovigild, 99 n. 156.
Reginfred, roi des Danois, 176 n. 226, 177.
Reginhard, comte du Palais d'Aquitaine, 189 et n. 32.
Remi, moine de Saint-Germain d'Auxerre, grammairien, 20, 191 et n. 50.
Remi (saint), métropolitain de Reims (*ca* 440-530), 66 et n. 28, 67, 73, 74, 129.
Remistan, oncle de Waïfre, 126.
Renaud, abbé de Saint-Cybard (fin Xe s.), 251.
Renaud, comte d'Herbauge, 212, 213, 214, 217.

Richard Ier, comte de Rouen (942-996), 231 et n. 262 et 264, 242, 269.
Richard II, comte de Rouen (996-1026), 34 et n. 137, 242 et n. 333, 255-256, 269 et n. 486, 284, 286.
Richard III, comte de Rouen (1026-1027), 284-285.
Richard le Justicier, 220 n. 191.
Richard [le Simple], comte de Périgueux (fin du Xe s.), 232.
Richard, abbé de Saint-Cybard, mort sur la route de Jérusalem *ca* 1027, 285, 286 et n. 576.
Richard de Saint-Vanne, dit abbé de Verdun (1004-1046), 285 et n. 516.
Richer, historien (*ca* 950-*ca* 1000), 8, 25 et n. 97, 29, 37, 234 n. 290.
Ricouin, comte de Poitiers, légat, 183, 185.
Riculf, archevêque de Mayence (787-813), 143 et n. 89.
Rignomer, frère de Ragnacaire, 80 et n. 64.
Rigonthe, épouse de Reccared, 99.
Ringarde, épouse de Pépin Ier d'Aquitaine, 197 n. 75.
Ringus, duc des Avars (*sic*), 155 et n. 130.
Riquier, frère de Ragnacaire, 79.
Robert Ier, roi de France (922-923), 223 et n. 206, 224 et n. 209 et 211, 225-226.
Robert II le Pieux, roi de France (987-1031), 11, 27, 44, 234 n. 285, 235 et n. 292, 241 et n. 328, 243 n. 340, 244, 250, 252, 256, 258 n. 424, 264 n. 458, 265 et n. 464, 267 n. 474, 272, 273 n. 505, 277 et n. 527, 283 n. 563-564.
Robert le Fort († 866), 219 n. 184.
Robert, homme de loi, 218.
Robert, vicomte d'Aubusson, 9, 229.
Rodolphe, v. Raoul, roi de Bourgogne.
Roger de Tosny, chef normand en Espagne, 39 n. 158, 42 n. 171-172, 45 n. 189, 270 et n. 494-495.
Roger Ier de Carcassonne, 270 n. 495.
Roger, chantre de Saint-Martial, oncle d'Adémar, 9, 10 et n. 21, 58, 257, 281 et n. 548, 230 n. 253.
Roger, comte de Limoges à la fin du VIIIe s., fondateur de l'abbaye de Charroux, 222 n. 200, 251.
Rohon, évêque d'Angoulême (1018/1020-1032/36), 11, 245 et n. 354, 276, 286, 289.
Rollon dit *Rosus,* fondateur de la principauté normande, 38, 56, 220, 221 et n. 192-193, 226, 230.
Romuald, fils d'Arichis, 147.
Rorgon, comte du Maine, 173 n. 208.
Roscelme, gouverneur de Chieti, 162.
Roso, Rosus, v. Rollon.
Rotfrid, abbé, légat de Charlemagne, 170 et n. 195.
Rotgaud, duc de Frioul, 139 et n. 71.
Rotmond, comte franc, 200.
Rotrude, fille de Charlemagne, 173 et n. 208.
Rustique (saint), 123.
Sabas (saint, † 532), 160 n. 154.
Sa'dun al Ru'aimi, dit *Zatus,* gouverneur de Barcelone, 155 et n. 132, 162.
Salegast, chef franc, 63.
Salomon, roi de Bretagne (857-874), 84 et n. 89, 95, 106, 132.
Samson, comte lombard, 238 n. 312.
Samson, fils de Chilpéric, 97.
Samuel, roi des Bulgares († 1014), 242 et n. 330.
Sanche le Grand, roi de Navarre (1004-1035), 27, 39 n. 158, 58, 252 et n. 391, 272, 274, 291 n. 608, 292.
Sanche-Guillaume, duc de Gascogne (1010-1032), 57, 250 et n. 381, 292 et n. 610.
Sanche-Loup, père d'Aznar, 202 n. 95.
Sancie, épouse d'Adémar, 221, 222.
Sancie, fille du comte de Périgueux Guillaume Ier, 227 et n. 227.
Sclaomir, roi des Abodrites (810-817), 55, 188 et n. 28, 189, 190, 196.
Scoti, 170 ; v. Irlande.
Scotigène, v. Hélie.
Sébastien (saint), 206 et n. 110.
Sédéleube, dite *Cronna,* sœur de sainte Clotilde, 68 n. 35.
Seguin, archevêque de Bordeaux (1010-1024), 261 et n. 437, 262, 265, 291-292 et n. 609.
Seguin, duc de Gascogne comte de Bordeaux et de Saintes, 21, 185 et n. 13, 213, 214, 215 et n. 152.
Serge, bibliothécaire, légat du pape, 199.

Serge, duc, légat du pape, 185.
Sernin (saint), martyr, 91 et n. 123.
Sicaire (saint), 246 n. 364.
Sidoine Apollinaire, 78 n. 56.
Sigebert Ier, fils de Clovis, 130 ; roi d'Austrasie (561-575), 52, 87 et n. 106, 89, 90 n. 117 et 118, 92 et n. 128, 93-95, 100..
Sigebert II, fils de Thierry II, 103 n. 164.
Sigebert III, roi d'Austrasie (639-656), 106 et n. 180.
Sigebert, parent de Clovis, 80 n. 65.
Sigebert, reclus, 119.
Sigfrid, roi du Danemark (789-800), 144 et n. 91.
Sigfrid, neveu du roi Godfrid, 175.
Sigismond, roi des Burgondes (516/523-534), 81 et n. 72 et 74, 82 et n. 77.
Sigismond, légat de Charlemagne, 162.
Sigulfe, agent de Sigebert, 93-94.
Simbert, évêque de Ratisbonne (768-791), 144 n. 90.
Simplicius, disciple de Bède, 191.
Smaragde, abbé de Saint-Mihiel († après 825), 191 et n. 47.
Sonichilde, concubine de Charles Martel, 114 et n. 232.
Stilichon, général romain († 408), 62 n. 6.
Stodilus, évêque de Limoges (841/845-860), 215 et n. 158, 216.
Storin, roi légendaire des Normands, 232.
Suavegotho, épouse de Thierry, 87 n. 103.
Sulaymân b. al-Arabî, gouverneur de Barcelone, 141 n. 74.
Sulpice-Sévère († *ca* 410), 77 n. 51.
Sunnon, fils d'Anténor, 62 et n. 6.
Suppon, comte de Brescia, 196 et n. 67 ; duc de Spolète, 201, 202.
Svend à la Barbe Fourchue, dit *Asquec*, v. Tveskaeg.
Swanihilde, mère de Griffon, 120 n. 262.
Switger, comte, 121 et n. 267.
Syagrius, roi des Romains (471-487), 51, 66, 80 n. 65,
Sylvestre Ier (saint), pape (314-335), 120 et n. 263, 129.
Sylvestre II, pape (999-1003), 40, 44, 56, 239 n. 312, 241 et n. 323, 247 ; v. Gerbert.
Syméon (saint), moine au Mont-Sinaï, 43 et n. 171, 259 et n. 428 et 430, 270 n. 492.
Taillefer, v. Guillaume.
Tanculf, trésorier de Louis le Pieux, 205 et n. 108.
Taraise, patriarche de Constantinople (784-806), 157 et n. 139.
Tassilon, duc des Bavarois (748-788), 28 n. 111, 53, 54, 121 et n. 265, 123, 125, 143, 144, 149-152, 165 n. 175.
Teutbert, comte de Madrie, 197.
Thégan, auteur de la *Vita Hludowici imperatoris*, 22 n. 86.
Théoctiste, fils de Nikétas, 156.
Théodat, chanoine d'Orléans, 278-270.
Théodebald Ier, roi d'Austrasie (548-555), 87 et n. 99, 88.
Théodebert Ier, fils de Thierry, roi d'Austrasie (533-548), 20 n. 77, 52, 80-81 et n. 69, 82, 83 et n. 83, 85-88.
Théodebert II, roi d'Austrasie (595-611), 90 et n. 160, 102-103.
Théodebert, fils de Chilpéric Ier, roi en Aquitaine, 93, 94.
Théodebert, fils de Chilpéric, 90 n. 118, 94 et n. 139.
Théodebert, neveu de Childebert I, 130.
Théodelin, abbé de Maillezais (*ca* 1007-1045), 253 n. 303.
Theodenus, comte de Vienne, 122 n. 274.
Théodon, fils de Tassilon, 150, 151.
Théodore, chantre romain, 148.
Théodore, nom chrétien du khan des Avars, 164.
Théodore, nomenclator, légat du pape, 185.
Théodore, primicier, légat du pape, 195, 199.
Théodore (saint), martyr, 263.
Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths (493-506), 74 n. 44.
Théodose Ier le Grand, empereur (379-395), 45 n. 189, 268 et n. 476-477, 272 et n. 502.
Théodose II, empereur (408-450), 134, 268 n. 478.
Théodulf, évêque d'Orléans (798-*ca* 818), 189 n. 34, 191.
Theognistus, protospathaire, légat, 176.
Théophile, "archevêque" (*sic*) d'Alexandrie, 271-272.
Théophile, prêtre, légat de l'impératrice Hélène, 156.

Théophylacte, évêque, légat du pape Hadrien Ier, 154.
Théophylacte, nomenclator, légat, 204, 208.
Théotaire, comte, 200.
Théotolon, archevêque de Tours (933-955), 56, 230 et n. 256, 231.
Théotsinde, épouse de Grimoald, 111 et n. 216.
Theudebald, v. Théodebald Ier.
Theudoald, fils de Clodomir élevé par Clotilde, 82, 84.
Theudoald, fils de Grimoald, maire du Palais († 714), 111 n. 211.
Theudoald, fils de Théodebert, v. Théodebald Ier.
Theutbald, duc franc, 120 n. 261.
Thibaut [le Tricheur], comte de Blois-Champagne (995-1004), 38, 233 et n. 277.
Thierry Ier, fils de Clovis, roi des Francs rhénans (511-533), 71 et n. 40, 78, 80-82, 83 et n. 83 et 86, 85, 87 et n. 103, 90 et n. 116, 129,130.
Thierry II, roi d'Austrasie (595/96) puis d'Austrasie et de Bourgogne (612-613), 52, 101, 102, 103 et n. 164.
Thierry III, roi des Francs (670-690), 107 et n. 192, 108, 109, 111, 131.
Thierry IV, dit l'Insensé, fils de Dagobert le Jeune, 118 ; roi des Francs (721-737), 114, 118 n. 248, 119, 132.
Thierry, comte d'Autun, 262 n. 274.
Thierry, duc des Saxons, 120.
Thierry l'Enfant, fils de Chilpéric, 98.
Thierry, frère bâtard de Louis le Pieux, 196 n. 68.
Thietmar de Merseburg († 1018), 36 n. 145, 230 n. 312.
Thomas, archevêque de Milan (759-783), 143.
Thomas, patriarche de Jérusalem, 167.
Thrasik, duc des Abodrites, 154 et n. 135, 169, 171, 172, 188 et n. 29, 190.
Thyeste, festin de -, 45 n. 189, 270 et n. 493.
Tibère, prêtre de Grado, 195.
Tibère-[Constantin], empereur d'Orient (578-582), 98 et n. 150.
Torismodus, v. Turson.
Tudun, nom d'un chef pannonien, 154 et n. 126, 155.
Turpion, comte d'Angoulême († 863), 213, 218.
Turpion, évêque de Limoges (après 897-944), 9, 229 et n. 250, 230 et n. 252, 256.
Turson, roi des Wisigoths (451-454), 63 et n. 14.
Tveskaeg dit Asquec [Svend à la Barbe Fourchue], roi de Danemark, 269 et n. 485.
'Ubayd 'Abd Allâh (*Abû Marwan*), 207 n. 116.
'Ukba ibn al-Hadjdadj, gouverneur d'al-Andalus, 117 n. 242.
Ulrich (saint), prétendu évêque d'Augsbourg, 240 n. 318.
Vaast, v. Saint-Waast.
Vajk, 238 n. 311 ; v. aussi Étienne (saint).
Valentin, pape (827), 207 et n. 118.
Valentinien, empereur (375-392), 61 et n. 5, 62, 129.
Valérie (sainte), 217 n. 168.
Vaury (saint), ermite limousin, 57, 257 et n. 409.
Vincent (saint), martyr à Saragosse, 86 et n. 96, 87, 88, 100, 101.
Virgile, 286 n. 582.
Vivien, comte de Tours (844-851) et abbé de Saint-Martin, 216 et n. 163.
Vladimir, prince de Kiev (980-1015), 238 n. 310.
Vulfoald, duc d'Austrasie et maire du Palais (673-675), 108 et n. 195,109.
Vulgrin Ier, comte d'Angoulême, de Périgueux et d'Agen (869-886), 38, 56, 218, 219, 221, 226, 227.
Waïfre, prince d'Aquitaine (745-768), 121 et n. 268, 124, 125 et n. 287, 126.
Wala, cousin de Charlemagne, 176 n. 231 ; moine de Corbie, 195 n. 64, 197 et n. 73.
Waratton, maire du Palais de Neustrie (680-686), 52, 110 n. 202-203.
Warin, comte [d'Alémanie], 136 et n. 55.
Warin, comte d'Auvergne, 191 n. 41.
Welf II, comte de Bavière, 191 et n. 44.
Widukind, duc saxon, 54, 139 n. 68, 141 et n. 73, 142, 144, 145 ; baptême de -, 146.
Wieland, forgeron, 232 et n. 270.
Wilarenus, duc de Vénétie, 170.

Wilchaire, archevêque de Sens (*ca* 768-778), 136 et n. 53.
Wilchaire, duc, 88 et n. 111.
Wilericus, duc de Vénétie, v. Obeliero.
Willemond, fils de Béra, 206 et n. 114.
Winfrid, v. Boniface.
Winigise, duc de Spolète, 151 et n. 115, 157, 163, 185, 196.
Winroch, duc, 187.
Wintrion, duc de Champagne, 100 et n. 159, 101.
Wiomad, conseiller de Childéric, 64, 65.
Wiomarc'h, chef breton, 55, 190, 197, 203.
Wirund, abbé de Stavelot (792-815), 157 et n. 144.
Wisogast, chef franc, 63.
Witzan, duc ou roi des Abodrites, 152 et n. 118, 154.
Wofold, évêque de Crémone (816-818), 189 et n. 33.
Worad, comte, 144.
Woynimir, chef slave, 155.
Yrieix (saint), abbé d'*Attanum*, 130 et n. 11.
Yûsuf ibn 'Abd al-Rahmân, gouverneur de Narbonne, 116 n. 239, 117 n. 242-243, 118 n. 247.
Yûsuf al-Fihrî, 141 n. 76.
Zacharie, pape (741-752), 121 et n. 271, 132.
Zacharie, prêtre de Charlemagne, 159, 160.
Zatus, gouverneur de Barcelone, v. Sa'dun al-Ru'aini.
Zénon, empereur (474-475), 134 n. 40.
Zizime, frère de Taraise, 157.

Noms de lieux et de peuples

Abodrites, 55, 152 et n. 117, 154, 156, 163, 168, 169, 171, 172, 184, 188 et n. 28-29, 189, 190, 192, 196, 197 et n. 76, 198, 200, 202, 204-206; duc des -, v. Caedrag, Godelaib, Sclaomir, Thrasik; v. aussi Lingons, Saxons.
Ad Destricios, bataille contre les Normands en Auvergne (*post* 945), 220.
Ad Lippiam [l. n. id. sur le Rhin], 173.
Africains, 209.
Afrique, 161, 162, 176, 209.
Agarènes, 41, 266 ; v. aussi Arabes, Ismaélites, Maures, Sarrasins.
Agaune, v. Saint-Maurice d'-.
Agde [ch.-l. c., Hérault], 118.
Agen [ch.-l. dép., Lot-et-Garonne], 56, 209, 218, 219, 221, 227 et n. 227 et 229 ; comtes, v Bernard, Guillaume I^er^, Vulgrin.
Agrippina, v. Cologne.
Aix-la-Chapelle [Rhénanie-Westphalie, All.], 16 n. 52, 40, 54-56, 125, 134, 154, 155 n. 138, 156, 163-166, 168 et n. 187, 170, 174-177, 179, 183, 186, 187, 189-191, 193, 194, 196, 200, 202-206, 208, 209, 240-241 et n. 320, 242 n. 334, 282 n. 560 ; chapelle, 171 n. 203, 171 n. 203 ; collégiale Saint-Adalbert, 241 n. 320 ; concile de - (809), 171 et n. 203 ; paix d'Aix avec Byzance (812), 176 et n. 229, 177 n. 234 ; palais, 152, 154, 155, 157, 159, 162, 188 et n. 24 ; règle d'- pour les chanoines (816), 23, 55, 186 et n. 18, 187 ; règle d'- pour les moines (817), 55, 188 ; tombeau de Charlemagne, 179, 180 ; tremblement de terre, 210.
'Akabal al-Bakar, bataille d'- (1010), 249 n. 377.
Alains, 51, 61, 62.
Alamans, 40, 53, 72 et n. 41, 73, 111 et n. 210, 114, 166, 198, 219.
al-Andalus, 39 n. 158, 241 n. 321 ; v. aussi, Cordoue, Espagne.
Albi [ch.-l. dép., Tarn], 78, 126.
Alémanie, 119, 120, 135 n. 55. 153, n. 122.
Alexandrie [Égypte], 271, 272 ; v. Théophile.
al-Fustât, v. Le Caire.
Allemagne, 40, 41 n. 175.
Aller [riv., affl. Weser], 144, 173 n. 211.
Alpes noriques, 193.
Alpes, 162, 185.
Amblève [c. Saint-Vith, prov. Liège, Belgique], bataille d'- (716), 113.
Amiens [ch.-l. dép., Somme], 190 ; évêque d'-, v. Jessé.
Ampurias [Empuries, Catalogne], comte d'-, 178 et n. 237 ; v. Ermengol.

Anais [c. La Jarrie, Charente-Maritime], église Saint-Pierre d'-, 296.
Anatoliques, stratège du thème des -, 178 n. 239.
Andone [cne Villejoubert, c. Saint-Amant-de-Boixe, Charente], *castrum* d'-, 280 n. 546.
Angély, v. Saint-Jean-d'Angély.
Angers [ch.-l. dép., Maine-et-Loire], 65, 112 n. 220, 114, 190; comte d'-, v. Foulques, Geoffroi Grisegonelle.
Anglais, roi des -, v. Ethelred, Knut.
Angleterre, 39 et n. 160, 57,; rois d'-, v. Ethelred, Knut; v. aussi Bretagne.
Angoulême [ch.-l. dép., Charente], 11, 19, 20 et n. 77, 21 et n. 84, 30, 34, 43, 45, 56, 57, 71, 78, 86, 90 n. 118, 91, 94, 134, 135, 213, 215, 218, 219, 221, 226, 228, 232, 244, 245, 249, 250, 256, 259 n. 428, 261-262, 279, 286-290, 291 et n. 608; abbaye Saint-Cybard, 7 et n. 4, 9, 11 et n. 27, 12-15, 17 n. 62, 19, 20, 23-25, 27, 29, 31-32, 34, 35 n. 142, 42, 52, 53, 56, 91 et n. 122, 94 et n. 139, 134, 135, 212, 218, 219, 222, 226, 228, 232, 244, 245, 247, 249 et n. 377, 251, 265, 285 et n. 577, 286 et n. 578, 287 et n. 587, 289, 290; abbés de -, v. Amalfred, Mainard, Renaud, Richard; cathédrale Saint-Pierre, 91, 265, 274, 289; comtes d'-, 26 et n. 101, 29, 38, 42, 291, v. Arnaud Manzer, Arnaud Voratio sive Boiratio, Audoin Ier, Bernard, Émenon, Geoffroy, Guillaume III Talleyrand, Guillaume IV Taillefer, Ramnoul Bompar, Turpion, Vulgrin; église de la Résurrection, 265; église Saint-André, 286 et n. 581; église Saint-Sauveur, 226; évêques d'-, v. Anatole, Aptonius, Èbles, Foucaud, Gombaud, Grimoard, Hélie Scotigène, Hugues, Launus, Mererius, Oliba, Rohon.
Angoumois, 25, 58, 228, 285.
Angrariens, 139 n. 69; v. Saxons.
Anjou, 29, 38, 56, 235 et n. 295, 243 et n. 337 et 338, 250, 253 n. 402; comtes d'-, v. Geoffroi Grisegonelle, Foulques Nerra.
Antioche, 225 et n. 221.
Aquilée [Vénétie, Italie], 195 n. 60.
Aquitaine, 17, 18 n. 71, 21 et suiv., 23, 25 et n. 98, 26 n. 101, 31, 33, 35, 37 n. 152, 38-40, 45, 47, 53-58, 61 n. 4, 64, 87 n. 109, 88 n. 110, 113 et n. 277, 119, 124, 125 et n. 287, 126, 134, 143, 170 et n. 198, 185, 188, 189 n. 32, 194, 200 n. 87, 204, 206 n. 110, 209, 211, 212, 214, 215, 218, 219, 224, 226, 233, 244, 245, 252-254, 266, 271, 272, 281 n. 553; ducs d'-, 11, 23, 24, 26, 38, 113, 229, 283, 291 et n. 610, 292, v. Eudes, Guillaume le Grand, Guillaume Fier-à-Bras, Guillaume le Gros, Guillaume le Pieux, Guillaume Tête d'Étoupe (*sic*); prince d'-, Waïfre, Eudes, Hunald; rois d'-, 25 n. 98, 177, 183, 213, 217, 271, v. Carloman, Charles le Jeune, Louis, Pépin Ier, Pépin II; manichéens, 263.
Aquitains, 113, 120, 121, 125, 132, 198, 214, 234, 235, 241, 251, roi, duc des -, v. Aquitaine.
Arabes, 41, 260, 266 n. 470; v. aussi Agarènes, Ismaélites, Maures, Sarrasins.
Arabie, 260.
Archiac [ch.-l. c., Charente], 291 et n. 603.
Ardennes, 104 et n. 168, 113, 163, 164, 171, 193, 194, 197.
Argenton-sur-Creuse [ch.-l. c., Indre], château, 125, 264.
Arles [ch.- l. ar., Bouches-du-Rhône], 116, 137; concile d'- (813), 177.
Arménie, 43 n. 177, 242 n. 332.
Armoricains, 88 n. 111.
Arseo [Saxe-Anhalt, Allemagne], lac d'-, 196 et n. 66.
Arvernes, 78.
Asti [ch.-l. prov. Piémont, Italie], évêque d'-, 283 n. 563.
Asturie, 54, 156, 157; roi d'-, v. Alphonse le Chaste.
Attanum, abbaye d'-, v. Saint-Yrieix.
Attigny [ch.-l. c., Ardennes], 125, 136, 146; pénitence d'-, 55, 268 n. 478.
Aubusson [ch.-l. ar., Creuse], 9, 230; vicomte d'-, v. Robert.
Aude [fl.], 117.
Augsbourg [Souabe, All.], 144 n. 90, 236 et n. 299, 240 et n. 318, 282; v. Bruno (saint), Brunon, évêque.

Aulnay-[de-Saintonge, ch.-l. c., Charente-Maritime], vicomte d'-, 254.
Aunis, 253 et n. 398, 254, 271.
Aurillac [ch.-l. dép., Cantal], Saint-Géraud d'-, 241.
Austrasia, emploi d'- dans la *Chronique,* 37.
Austrasie, 37, 52, 87 n. 99, 90 n. 116, 96, 98 n. 153, 99-101, 104 et n. 167, 106 et n. 180, 107 et n. 191, 108-110, 111, 113, 119 n. 252, 120 n. 260, 121 n. 270, 131, 132, 142 ; rois d'-, v. Childebert II, Childéric II, III, Dagobert I^er^, Sigebert I^er^, II, III, Théodebald I^er^, II, Thierry II.
Austrasiens, 52, 87, 88, 100, 103, 104, 109, 150 ; rois, v. Austrasie.
Autun [ch.-l. ar., Saône-et-Loire], 108, 122 n. 274, 203 ; Saint-Martin d'-, 103 n. 165 ; évêque, v. Léger ;
Auvergne, 23, 25 n. 98, 31 n. 124, 56, 78 et n. 56, 83 et n. 86, 88 n. 110, 124, 220, 229, 235, 253 n. 397 ; comtes d'-, Acfred, Èbles Manzer, Gérard, Guillaume, Warin.
Auxerre [ch.-l. dép., Yonne], 142, 191 n. 49 et 50, 264 n. 458 ; évêque d'-, v. Hugues ; Saint-Germain d'-, v. Héric, Remi.
Avars, 19, 54, 90 n. 117, 144, 149 n. 109, 151 et n. 116, 152-156, 158, 164 n. 174 ; v. aussi Huns.
Avignon [ch.-l. dép., Vaucluse], 74 n. 44, 116,-118.
Azov, mer d'-, 61 n. 2.
Babylone, captivité de -, 133.
Babylone d'Égypte [Le Caire], 42, 161, 249 et n. 426, 260 ; roi de -, v. al-Hâkim ; v. aussi Le Caire.
Bagdad [Irak], calife de -, 26 n. 103, 161 n. 160, 167 et n. 186, v. aussi Harûn al-Rashîd.
Baignes-[Sainte-Radegonde, ch.-l. c., Charente], abbaye de -, 292 n. 612.
Baisieux [c. Corbie, Somme], villa, 108.
Bâle [Suisse], évêque de -, v. Heito.
Baléares, 157, 158 ; v. aussi Majorque.
Balkans, 114 n. 231.
Bamberg [Bavière, All.], 40 n. 162, 42 n. 175, 248 et n. 374 ; évêque de -, v. Eberhard.
Barcelone, 42 n. 170, 54, 141 n. 74, 155 et n. 133, 162, 193 et n. 55, 207, 210, 249 n. 370, 270 ; comtes, comtesse de -, Béra, Bernard de Septimanie, Ermessende, Ramon Borrell.
Bardengau [Bardewick, Basse-Saxe, All.], 143, 146, 158.
Basques, 55, 113 et n. 227, 185, 202 ; v. aussi Gascogne, gascons.
Bassac [c. Jarnac, Charente], 135 ; abbaye Saint-Étienne de -, 58.
Baudidanem villam [l. n. id.], 135.
Bavarois, 40, 120 et n. 262, 143, 144, 149-152, 166, 198, 219, 222, 223 ; duc, v. Tassilon.
Bavière, 53, 121 et n. 265-266, 125, 135, 141, 150, 152, 158 n. 147, 163, 164 et n. 174, 183, 185 et n. 9, 188, 193, 200, 202, 203, 236, 242 n. 335, 243, 285 ; comtes, v. Gérold, Machelmus ; duc, v. Tassilon.
Beaujeu [cne Saint-Junien, Haute-Vienne], château de -, 57, 252, 255.
Beauvais [ch.-l. dép., Oise], 120 n. 260, 215.
Belgica, emploi de - par la *Chronique,* 37.
Bellac [ch.-l. ar., Haute-Vienne], château de -, 243 n. 340, 244 et n. 343, 256.
Bénévent, 54, 131, 142 n. 80, 147, 151, 163 n. 169, 183, 190, 210, 242 ; duc de -, v. Arichis, Grimoald, Hildebrand.
Bénéventins, 159, 163, 177, 183 ; duc des -, v. Grimoald.
Berbères, 266 n. 471.
Berny-[Rivière, c. Vic-sur-Aisne, Aisne], villa de -, 89, 100.
Berre [riv. Aude], 117 et n. 244.
Berry, 24, 220, 285 ; v. Eudes du -.
Bethléem, 259 et n. 431.
Béziers [ch.-l. dép., Hérault], 118.
Bingen [Rhénanie-Palatinat, All.], 193.
Birten, bataille de - (939), 238 n. 312.
Blaye [ch.-l. ar., Gironde], forteresse, 25 n. 8, 58, 116, 254, 290, 291 n. 108 ; plaid de -, 292 et n. 610 ; Saint Romain de -, 92 et n. 127, 292.
Blois [ch.-l. dép., Loir-et-Cher], forteresse, 212, 243 n. 337 et 339, 253 n. 402 ; comte de -, v. Eudes, Thibaut.
Bocholt [Rhénanie-Westphalie, All.], 142.

Bohême, 54, 165 n. 175, 166, 236 et n. 301; v. aussi Tchèques.
Bohémiens, 164 n. 174, 165, 197.
Boixe [Charente], forêt de -, 94; v. aussi Saint-Amant de -.
Bolzano [ch.-l. prov. Bolzano, Italie], 150.
Boorn [fl. de Frise], 116.
Bordeaux [ch.-l. dép., Gironde], 21, 33, 78, 93, 115, 116, 185 n. 13, 213-215, 244, 261, 262, 265, 276, 291, 292; archevêques de -, v. Acius, Gombaud, Gonfroy, Islon, Seguin; comte de -, v. Seguin.
Bordelais, 291.
Boulogne-[sur-Mer, ch.-l. ar., Pas-de-Calais], 175.
Bourbon-[l'Archambault, ch.-l. c., Allier], forteresse, 124.
Bourges [ch.-l. dép., Cher], 57, 94, 124-126, 222, 250, 262 et n. 447, 276; archevêques de -, v. Ebbon, Gauzlin; cathédrale, 277; concile de - (1031), 13.
Bourgogne, 25 n. 98, 52, 56, 99, 100, 101, 103, 107 n. 191, 108, 115, 116, 119, 141, 212 et n. 133, 214, 217, 220, 222, 224, 238-239 et n. 312, 248 et n. 372, 253, 264; rois de -, Charles le Jeune, Clotaire III, Raoul ou Rodolphe, Thierry II.
Bourgueil [ch.-l. c., Indre-et-Loire], abbaye de -, 253 et n. 402; abbés de -, v. Théodelin.
Bourguignons, 100.
Bouteville [c. Châteauneuf-sur-Charente, Charente], château, 291 et n. 603.
Brantôme [ch.-l. c., Dordogne], 246 et n. 364; monastère de -, 30, 212 et n. 136, 247.
Brescia [ch.-l. prov. Brescia, Italie], comte de -, 198, 202, v. Mauringus.
Bretagne, 55, 56, 88, 146, 190, 197, 201, 203, 205, 214-216, 217 et n. 165, 231; marche de -, 38, 211 n. 131, 158 et n. 148, v. Gui; roi de -, v. Nominoé.
Bretagne, île de -, 169, 170, 178; v. aussi Angleterre.
Bretons, 38, 54, 88, 175, 214, 216, 217.
Brillac [p.-ê. c. Chaix, Vendée], bataille de - (852), 217.
Brioude [ch.-l. ar., Haute-Loire], 233.
Brosse [cne Chaillac, c. Saint-Benoît-du-Sault, Indre], château, 244 et n. 344.
Brotonne [Seine-Maritime], forêt de -, 85.
Brunesberg [près de Hoxter, Westphalie, All.], 138 et n. 66.
Bückenburg [Basse-Saxe, All.], *pagus* de -, 139.
Bude [Hongrie], 61 et n. 4.
Bulgares, 4, 55, 114 et n. 231, 176 et n. 227, 178, 190, 201 et n. 91, 202-205, 207, 208, 242 et n. 329-330; rois, v. Aaron, Kroum, Omourtag, Samuel.
Burgondes, 51, 63, 68, 69, 71, 74, 81 et n. 73-74, 82, 103, 166, 198.
Burgondie, 71, 78, 81, 82.
Buriaburg [l. abandonné près de Fritzlar, Hesse, All.], 137 et n. 63.
Cagliari [Sardaigne, Italie], 185.
Cahors [ch.-l. dép., Lot], 124.
Caire (Le) [Égypte], 161 n. 161, 259 n. 426; v. aussi Babylone.
Cambrai [ch.-l. ar., Nord], 63, 79 et n. 62, 190, 208; évêque de -, v. Alitgaire.
Campo Carracio [l. n. id.], 246.
Cannes, bataille de - (1017)), 269 n. 491.
Capitole, v. Saintes.
Capoue [prov. Caserta, Italie], 147.
Carentani, habitants de la Carinthie, 192 et n. 53, 193, 204.
Carinthie, 192 n. 53, 248 n. 372; duc de -, v. Otton.
Carniole, 193.
Carnuntum [p.-ê. Petronell, Basse-Autriche], 164 et n. 174.
Carthage [Tunisie], 209.
Catalogne, 32 n. 127.
Caucase, 61 n. 5.
Cédron, gorges du -, 160.
Cellefrouin [c. Mansle, Charente], 228.
Centulum, v. Saint-Riquier.
Céphallonie, thème de -, 165 n. 179, 173 et n. 207.
Cerdagne, 115 n. 233.
Chabanais [ch.-l. c., Charente], seigneurs de -, 8 n. 11, 26 n. 103, v. Jourdain II; honneur de -, 254.
Chabannes [cne Saint-Pierre-de-Fursac, c. Le Grand-Bourg, Haute-Vienne], domaine de -, 8 et n. 8; v. Adémar de -, Foucher de -.

Chalon-[sur-Saône, ch.-l. ar., Saône-et-Loire], 99, 124; comte de -, 264 n. 458, v. Hugues; concile de - (813), 177.
Chambon-[sur-Voueize, ch.-l. c., Creuse], abbaye de -, 233 n. 282.
Chambonchard [c. Évaux-les-Bains, Creuse], 233 et n. 282.
Champagne, 38, 52, 90, 96, 100 et n. 159, 101, 111, 233, 243, 253; comtes de -, Eudes, Thibaut.
Champenois, 96.
Champmilon [c. Hiersac, Charente], 135.
Champs Catalauniques, bataille des - (451), 64 n. 15.
Chantelle [ch.-l. c., Allier], forteresse, 124.
Chantrezac [cne Roumazières-Loubert, c. Saint-Claud, Charente], 228 et n. 240.
Charente [fl.], 94, 287.
Charroux [ch.-l. c., Vienne], abbaye Saint-Sauveur de - ou Saint-Charroux, 21, 30 n. 122, 31, 56, 58, 222 et n. 200, 226, 227, 244, 250, 251 et n. 386, 254, 264, 272, 275 et n. 513, 277; abbés, v. Foucher, Pierre; conciles de -, 33, 291, 292 n. 611.
Chartres [ch.-l. dép., Eure-et-Loir], 220 n. 191, 252; évêques, v. Fulbert.
Chasseneuil [c. Poitiers, Vienne], 141.
Châteauponsac [ch.-l. c., Haute-Vienne], 8 et n. 8.
Château-Saint-Ange, v. Rome.
Chavenat [c. Villebois-Lavalette, Charente], 135.
Chelles [ch.-l. c., Seine-et-Marne], abbaye, 114 et n. 230; villa, 99.
Chèvremont, château près de Liège [prov. de -, Belgique], 121.
Chieti [prov. -, Abruzzes, Italie], 162.
Chiusa di San Michele [prov. Turin, Italie], abbaye, 31 et n. 124, 122 et n. 280, 253 et n. 397; abbé, v. Benoît.
Choisy-[au-Bac, ch.-l. c., Oise], abbaye, 111 et n. 214.
Cibyrrhéotes, thème des -, 165 n. 179.
Civita Vecchia [prov. Rome, Italie], 178 n. 238, 194; évêque, v. Pierre.
Clain, [riv. affl. Vienne], 77 et n. 55, 115 n. 234.
Clermont-[Ferrand, ch.-l. dép., Puy-de-Dôme], forteresse, 124.
Clichy-[sous-Bois, ar. Le Raincy, Seine-Saint-Denis], villa royale, 110.
Clontarf [comté Dublin, Irlande], bataille de - (1014), 38 n. 156, 45.
Cluny [ch.-l. c., Saône-et-Loire], abbaye de -, 24, 25 n. 98, 28 n. 113, 31 n. 124, 56, 57, 222 et n. 201, 229 et n. 251, 230 et n. 256, 231, 235 et n. 293-294, 248, 249 et n. 375, 253, 264 et n. 458, 273, 274 n. 509, 295; abbés, v. Bernon, Odilon, Mayeul, Odon; obituaire de -, 125 n. 287.
Cluses (Les), v. Chiusa di San Michele.
Coire [Chur, c. Grisons, Suisse], 199 et n. 83, comte, v. Hunfrid.
Cologne [Rhénanie-Westphalie, Allemagne], 40, 55, 65, 72 n. 2, 113, 120 n. 260, 122 n. 273, 144, 152 n. 117, 154, 164, 171, 243, 281, 288 et n. 55; archevêque de -, v. Héribert, Pilgrim; Saint-Géréon, 102.
Colombe [Saint-Péravy-la-Colombe, c. Patay, Loiret], *vicus*, 82.
Comacchio [prov. Ferrare, Italie], 170.
Comagène, *Cumoberg*, [p.-ê. Königsstädten près de Vienne, Autriche], 153 n. 120.
Comborn [Corrèze], vicomté de -, 261 et n. 140.
Commercy [ch.-l. ar., Meuse], villa, 200, 203.
Compiègne [ch.-l. ar., Oise], forêt et villa, 89, 112, 123, 142, 187, 199-201, 207, 208; palais de -, 186, 198.
Confolens [ch.-l. ar., Charente], 254.
Constantinople, 41, 54, 55, 138, 156, 160 n. 157, 162, 163, 170, 174, 176, 178, 183, 195, 208, 225, 226, 270, 272 et n. 502, 286; évêque, v. Taraise; empereur, v. Basile II, Constantin le Grand, Constantin V Copronyme, VI, VIII, Héraclius, Justin, Justinien, Léon I[er], Léon l'Arménien, Léon V, Michel I[er], II, III, Nicéphore I[er], II; flotte de -, 168; impératrice, v. Hélène; paix avec Charlemagne, 174-175; tremblement de terre, 185; v. aussi Grecs.
Corbaria [p.-ê., Corbières, c. Chalabres, Aude], palais *de Valle Corbaria*, 117.
Corbeny [c. Craonne, Aisne], villa, 124, 136 et n. 52.

Corbie [ch.-l. c., Somme], 148, n. 106, 171, 195 n. 64 ; abbés de -, v. Adalhard, Wala.
Cordoue [Andalousie, Espagne], 25 n. 98, 132, 141 n. 76, 155 n. 133, 161 n. 160, 174, 184, 202, 241 et n. 321, 249 n. 376, 266 ; émirs de -, v. 'Abd al-Rahmân I et II, al-Hakâm I et II ; v. aussi al-Andalus.
Corse, 54, 166, 168, 171, 172, 174, 177, 178, 209.
Corug [p.-ê. Oker, riv. affl. Aller], 173.
Courcôme [c. Villefagnan, Charente], 226.
Cracovie [Pologne], province de -, 237 et n. 305.
Crécy-[en-Ponthieu, ch.-l. c., Somme], 108.
Crémone [Lombardie, Italie], 189 n. 33 ; évêque, v. Wolfold.
Crisa [Phocide], 225 et n. 214.
Croates, 155 n. 129, 190 n. 36-37.
Croatie, 176 n. 229.
Ctésiphon [Irak], 106 et n. 175.
Cumoberg, v. Comagène.
Dacie, 197 n. 76, 202.
Dalmates, 165.
Dalmatie, 165 et n. 179, 166, 170, 173, 187, 190 n. 36, 192, 194, 195, 197, 199 ; ducs de -, v. Borna, Ladasclav.
Danemark, 39, 57, 144 n. 91, 163 n. 173, 200, 252 n. 393, 266, 269 ; rois de -, v. Harald Gormson, Harald Klakk, Hemming, Knut, Oric, Reginfred, Sigfrid, Tveskaeg.
Danevirke, 169 n. 193.
Danois, 39, 54, 55, 81, 163, 168, 169, 171, 172-175, 177, 178, 187, 200, 204, 205, 252 ; rois des -, v. Danemark
Danube [fl.], 61 et n. 3, 114 et n. 231, 150, 152, 153, 175, 196, 202.
Deas, v. Saint-Philbert-de-Grandlieu.
Delbende [Schlesvig-Holstein, All.], forteresse, 197 et n. et 71.
Dénia [prov. Alicante, Espagne], émir de -, 39 n. 158, 270 n. 494.
Déols [c. Châteauroux, Indre], 56, 264, 285, abbaye, 24, 222 et n. 201 ; château, 222 et n. 201 ; seigneurs de -, v. Eudes I[er].
Detmold [Rhénanie-Wesphalie, All.], 145.
Deutz [en face de Cologne, Rhénanie-Westphalie, All.], 142.
Dijon [ch.-l. dép., Côte d'Or], 74.
Disbarcum ou Disparcum [l. n. id. aux confins de la Belgique et de la Hollande], 63 et n. 10.
Dorat (Le) [ch.-l. c., Haute-Vienne], 57 ; collégiale Saint-Pierre du-, 8, 256 et n. 415 ; prévôt du -, v. Ainart.
Dordogne [riv.], 135, 291.
Doué-[la-Fontaine, ch.-l. c., Maine-et-Loire], villa, 24, 183.
Douzy [c. Mouzon, Ardennes], villa, 141.
Drave [riv. affl. Danube], 165 n. 179, 192, 193, 207.
Driustri, comte de Frise, 205 et n. 105.
Droisy [c. Oulchy-le-Château, Aisne], villa, 100, 101.
Duasdives [p.-ê. Moncontour, ch.-l. c., Vienne], 134.
Düren [Rhénanie-Westphalie, All.], 124, 135, 138, 142.
Èbre [fl.], 113 n. 227, 170.
Écry [aujourd'hui Asafeld, ch.-l. c., Ardennes], villa, 109.
Eder [fl. All.], 142.
Égypte, 258 n. 425, 259 ; v. aussi Babylone, Caire (Le), al-Hakîm.
Eider [fl. All.], 184, 209.
Elbe [fl. All.], 143, 145, 152 n. 117-118, 154, 156, 163, 164, 166, 168-172, 175, 178, 184, 188, 189, 196, 197, 210.
Elnone, v. Saint-Amand.
Émèse [Homs, Syrie], 272 n. 502.
Emmer [riv. All.], 146.
Ems [fl. All.], 145 n. 194.
Enns [riv. affl. du Danube], 152, 164.
Épinay-[sur-Seine, ch.-l. c., Seine-Saint-Denis], 106.
Escaut [fl.], 175 et n. 223.
Esclavonie, 166, 237 et n. 305, 238.
Escorailles [c. Pleaux, Cantal], forteresse, 126.
Espagne, 36 n. 144, 41, 51, 53, 54, 57, 78, 83, 84, 86, 87, 92, 99, 115, 117, 132, 141, 142, 155, 157, 162, 166, 168, 170-172, 176, 178, 186, 193, 201, 204, 252, 258, 270, 272, 292 ; v. aussi al-Andalus, Marche d'Espagne.
Éthiopiens, 178, 237.
Évaux-[les-Bains, ch.-l. c., Creuse], 246.

Exarchat de Ravenne, 123.
Eymoutiers [ch.-l. c., Haute-Vienne], monastère Saint-Étienne d'-, 246, 261.
Fécamp [ch.-l. c., Seine-Maritime], abbaye de la Trinité de -, 56, 231 et n. 264, 242, 284.
Flamands, 194.
Flandre, comte de -, v. Arnoul.
Fleury-sur-Loire [Saint-Benoît-sur-Loire, Loiret], abbaye Saint-Benoît des Francs, 17, 18 et n. 62-63, 29, 37, 39 n. 160, 57, 122 n. 276, 189 n. 34, 249, 250, 262, 275 ; abbés de -, v. Abbon, Gauzlin ; v. aussi Aimoin, André de -. Hugues de -.
Florence [prov., Toscane, Italie], 146.
Fontenoy [c. Saint-Sauveur-en-Puisaye, Yonne], bataille de - (841), 214, 217, 219.
Forêt Charbonnière [Hainaut, Belgique], 63 et n. 11, 112.
Fosses Carolines [grand fossé entre l'Altmühl et le Rednitz, All.], 153 et n. 122.
Fractabotum [cne Chérac, c. Burie, Charente-Maritime], château, 27, 279 et n. 538.
France, 38, 218-220, 223, 226, 231, 241, 244, 249, 252, 277 ; rois de -, Eudes, Hugues Capet, Lothaire IV, Louis V, Raoul, Robert le Pieux.
Francfort [Hesse, All.], 55, 154, 184, 197, 198, 205, 208, 210 ; concile de - (794), 153 et n. 121, 154 et n. 125 ; synode de (1007), 54, 248 n. 374.
Francie, *Francia*, 38, 54, 70, 71, 73, 95, 108, 115, 118, 119, 122, 123, 125, 126, 131, 134, 136, 138, 141-144, 146, 148-150, 152, 163, 174, 191, 198, 201, 210, 211, 213, 214, 217, 220 ; emploi de -, 37.
Francs, *Franci*, 12, 51, 53, 54, 61, 62, 64-67, 69, 71-73, 74 et n. 45, 76-79, 82, 83, 88, 95, 97, 100-103, 105-108, 110, 112, 116-119, 121, 122-126, 129, 134, 136, 137, 139, 140, 141, 143, 144, 148, 149, 151-153, 158, 162, 165, 167, 168, 169-172, 175, 178, 183, 185, 189, 190, 193, 198, 205, 208, 209, 214, 223, 224, 234, 235, 243, 247, 249, 250, 252, 258, 272, 292 ; emploi de *Franci*, 37, origines troyennes des -, 17, 18 et n. 65 ; Francs rhénans, 72 n. 2 ; Francs saliens, 63 n. 9 ; Francs supérieurs, 87, 100, 104.
Fanesin, v. Géraud.
Frédouville [cne Saint-Eugène, c. Archiac, Charente-Maritime], *curtis* de -, 228 et n. 233.
Frioul, marche de -, 139, 155, 158, 184 n. 8, 187 n. 22, 190 et n. 38, 192, 193, 208 ; duc, marquis de -, v. Baudri, Cadola, Éric, Marc ; comte de -, v. Aio.
Frise, 53, 122 et n. 272, 172, 173, 205 ; v. aussi *Driustri, Oostergo, Strachia, Westergo.*
Frisons, 112 et n. 223, 116, 145, 152.
Friszai, comté de - [Saxe, All.], 200.
Fritzlar [Hesse, Allemagne], basilique de -, 137.
Fronsac [ch.-l. c., Gironde], château, 135, 291 n. 604.
Fulda [Hesse, Allemagne], abbaye de -, 151 et n. 113 (*Olto monasterio*), 165 n. 181, 191 n. 45 ; v. Raban Maur.
Galice, 39 n. 158, 156, 157, 251, 192 ; roi de -, v. Alphonse II le Chaste.
Gallia, emploi de - dans la *Chronique*, 37.
Gand [Ghent, Belgique], 175 et n. 223.
Garonne [fl.], 115, 116, 126, 185.
Gascogne, 21, 25 n. 98, 26, 57, 121, 122, 134, 185 n. 13, 192, 209, 249 et n. 378, 250, 292 ; ducs de -, v. Bernard, Centulle, Sanche-Guillaume, Seguin.
Gascons, 292 ; v. aussi Basques.
Gaule, 32 n. 127, 37, 51, 54, 120 n. 260, 149, 154, 161, 162, 172, 189, 196, 201, 272, 275, 282.
Gaules, 31, 64, 76, 80, 81.
Gaulois, chantres -, 147-148 ; mer des -, 266.
Gençay [ch.-l. c., Vienne], château de -, 243 et n. 337.
Gênes [Italie], 137, 166 ; comte, v. Adémar.
Gentilly [c. Villejuif, Val-de-Marne], villa de -, 124, 125.
Géorgie, 242 n. 332.
Germains, 214.
Germanie, 37, 53, 63, 120 et n. 260, 154, 161, 163, 172, 189 ; rois de -, v. Conrad, Henri I^er^, II, III, Louis le Germanique, Otton I^er^, II, III.

Gérone [prov. Gerona, Espagne], 141 n. 74, 207.
Gévaudan, 126.
Gniezno [voïévodie de Poznan, Pologne], 236 n. 302, 237 n. 305, 238 n. 312; prince de -, v. Mesko.
Gothie, 117.
Goths, 51, 61 n. 5, 63, 64, 66, 76, 77, 78, 80, 81, 83, 91, 207; v. aussi Wisigoths.
Gourville [c. Rouillac, Charente], 222, 228.
Grado [Frioul, Vénétie, Italie], cité de, 195 et n. 60; patriarche de -, 201 n. 93.
Gravedona [prov. Côme, Italie], *vicus*, 200.
Grèce, 242.
Grecs, 36, 41, 61, 125, 151, 154, 162, 170, 225, 239, 242, 243, 270, 281; v. aussi Constantinople.
Guduscanes, 190 et n. 36, 192; v. Croates.
Haase [riv. affl. de l'Elbe], 145 et n. 94.
Hainaut, 63 n. 11.
Haithabu, v. Hedeby.
Hébreux, 133.
Hedeby [Haithabu, Danemark], appelé *Liestrop*, 163 et n. 173, 169 et n. 192.
Hellade, 165 n. 179.
Herbauge, comté d'-, 212 et n. 132, 213, 214, 217; comte, v. Renaud.
Heresburg [Basse-Saxe, All.], forteresse, 136 et n. 57, 138, 139, 140, 143, 146.
Herio, v. Noirmoutier.
Herstal [prov. Liège, Belgique], villa, 136, 141, 142, 145, 190.
Herstelle [sur l'Höxter, Westphalie du Nord, All.], 156.
Hibérie [Géorgie], 42 n. 177, 242 et n. 332.
Hibernie, 177, 268; v. aussi Irlande.
Hispani, 207 et n. 115.
Hohensyburg [Dortmund-Hohensyburg, sur la Ruhr, Rhénanie-Westphalie, All.], forteresse, 138-140.
Hollenstedt [Basse-Saxe, All.], 164.
Hongrie, 56, 236 n. 299, 237 et n. 304, 238, 243, 285; roi, v. Étienne, 39.
Hongrois, 44.
Hucoloin [aujourd'hui Petershagen, Rhénanie-Westphalie, All.], 145 et n. 97.
Huesca [Aragon, Espagne], 141 n. 74 et 77, 158, 172 et n. 206, 174; v. 'Amrûs, Azan.
Huns, 51, 52, 64 et n. 15, 90 et n. 117, 164, 165, 175; v. aussi Avars.
Ibérie, v. Hibérie.
Iburg [Basse-Saxe, All.], forteresse, 122.
Ilion [Troie], 61.
Illyrie, 61 n. 3.
Inbotagin [l. n. id.], villa au-delà du Rhin, 63.
Ingelheim [Rhénanie-Palatinat, All.], palais, 138 et n. 65, 150, 192, 204, 205, 208.
Innisona [l. n. id.], monastère du Maine, 97.
Irlandais, 268.
Irlande, 37 n. 151, 38 et n. 156, 45, 55, 57, 107 et n. 187, 169, 170, 177 n. 232, 266, 268 et n. 480-482; v. aussi Hibernie.
Irminsul, arbre sacré des Saxons, 53, 136 et n. 58.
Ismaélites, 41, 116, 271; v. aussi Agarènes, Arabes, Maures, Sarrasins.
Istrie, 176 n. 229, 195.
Italie, 26 n. 101, 31, 32 n. 127, 36 n. 144, 37, 40, 53, 87, 98 et n. 153, 122, 123, 135, 137-139, 143, 154, 155-157, 159, 161, 162, 166, 176, 178, 184, 189, 192, 193, 197, 200, 201, 203, 210, 213, 214, 248 n. 372, 253, 272, 275, 282, 283; Italie du Sud, 39, 41, 57, 269, 270 n. 492; roi d'-, v. Arduin d'Ivrée, Bernard, Otton I^er^, Pépin.
Italiens, 150.
Itzehoe [Schlesvig-Holstein, All.], forteresse, 172, 189.
Ivrée [Prov. Turin, Piémont, Italie], 162; v. Arduin d'-.
Jarnac [c. Cognac, Charente], villa, 232.
Jarrow [comté de Durham, Angleterre], monastère de Northumbrie, 191 n. 45.
Jéricho, 117.
Jérusalem, 7, 11, 35 et n. 143, 36, 41, 52, 57, 58, 106 et n. 175, 133 n. 31, 158, 159, 204, 218, 250, 256-258, 260, 261, 270, 272 n. 502, 290 n. 600, 291; Anastasis, 258 n. 425, 259 n. 430, 260 n. 433; Calvaire, 160; église Saint-Georges, 259 et n. 430; moines, 160, 167, 171; Mont des Oliviers, 13 et n. 36, 14, 57, 160, 167, 204; patriarche de -, 160, 167, 251, 259 et n. 429; Saint-Sépulcre, 11 n. 24, 32, 35, 36, 41, 42,

44 n. 182, 57, 158, 160, 258 n. 424-425, 259 n. 430, 260, 285 ; Temple, 136 n. 59.
Jocondiac (Le Palais, cne et ar. Limoges, Haute-Vienne), 211 et n. 128bis.
Jovignac [cne Oradour-Fanais, c. Confolens, Charente], 135.
Juifs, 32, 34-35 et n. 140, 57, 106 et n. 176, 258 et n. 423-425, 265.
Jumièges [c. Duclair, Seine-Maritime], monastère de -, 211 n. 128, 151 et n. 113 ; abbé de - v. Philibert (saint).
Jupille [prov. Liège, Belgique], 124.
Jutland, 163 n. 173.
Kamp [affl. du Danube], 153.
Königsstädten, v. Comagène.
Kostheim, *suburbium* de Mayence [Rhénanie-Wesphalie, All.], 154.
Kreutznach [Bad Kreuznach, Rhénanie-Wesphalie], 193.
Kulpa [riv. affl. Save], 192.
Lambres [Lambres-lès-Douai, c. Douai, Nord], *vicus* de -, 95 et n. 142.
Laon ou Mont-Laon [ch.-l. dép., Aisne], 109, 123 n. 282, 234, 243 n. 340 ; évêque de -, v. Adalbéron/Ascelin.
Laron [cne Saint-Julien-le-Petit, c. Eymoutiers, Haute-Vienne], château de -, 275 n. 519 ; v. aussi Jourdain de -.
Latran, v. Rome.
Lechfeld, [Klosterlechfeld, près d'Augsbourg, Bavière, All.], 150, et n. 111.
Léon, 58 ; v. Alphonse V.
Letfeld, v. Lechfled.
Leyde [Pays-Bas], ms de -, 9.
Liburnie, 158, 194 ; ducs de -, v. Borna, Ladasclav.
Liège [prov. de -, Belgique], 112, 120 et n. 264 ; basilique Saint-Lambert, 112 et n. 218 ; *vicus* de -, 135.
Liesi [p.-ê. Leisa, sur l'Eder, All.], 142 n. 79.
Liestrop, v. Hedeby.
Ligurie, 162.
Limoges [ch.-l. dép., Haute Vienne], 10, 14, 21 et n. 84, 32 n. 126, 33 n. 132, 35, 56-58, 124, 126, 213-215, 219, 224 n. 211, 233 et n. 283, 245, 255, 257, 261, 266, 276, 285 ; comte de -, v. Guillaume Tête d'Étoupe, Raimond, Ratier ; concile de -, 246 ; concile de - (1031), 13 et n. 31, 29 et n. 117, 276 n. 520 ; cathédrale Saint-Étienne, 12, 57, 125, 229, 257, 261, 262, 266 et n. 469, 272, 273, 276 ; chorévêques de -, Benoît, Gauzbert, Roger ; diocèse de -, 30 ; évêques de -, v. Èbles, Géraud, Hildegaire, Hilduin, Jourdain, Stodilus, Turpion ; juifs de -, 258 et n. 424-425 ; église Saint-Augustin, 230 n. 253 ; église Saint-Gérald, 245 n. 352, 244 ; église Saint-Martin, 246, 262 ; église Saint-Pierre-du-Queyroix, 216 et n. 160, 262 ; église Saint-Pierre-du-Sépulcre, 216 n. 160, 217 et n. 168 ; Montjoie, 255 et n. 242 ; monnaie de -, 25 n. 96, 219 et n. 285 ; remparts de -, 229 et n. 246 ; Saint-Martial, 7 et n. 2, 8 et n. 8, 9, 11 n. 24 et 27, 17 n. 62, 19, 22 et n. 86-87, 25 et n. 96, 26 n. 100, 42, 56, 57, 58, 124, 125 n. 287, 211, 217 et n. 168, 222, 224 n. 211, 215 et n. 157, 225, 228, 234 n. 285 et 287, 245, 253-255, 257, 261, 262, 263, 266, 273, 277, 280, 285, 291 ; Saint-Martial, abbés de -, 12, v. Adalbaud, Aimeri, Geoffroy, Gonsin, Guigue, Hugues, Odolric, Odon ; Saint-Martial, chantre, v. Roger ; Saint-Martial, doyens de -, v. Adalbert ; Saint-Martial, trésorier, v. Geoffroy, 216 ; archiviste, v. Aldebert ; tour de Limoges, 230, 247 ; vicomtes de -, 26, 28 n. 113, 219, 220 n. 186, 264 n. 459, 275 n. 517, v. Adémar II, Géraud, Gui, Hildegaire ; vicomtesse, v. Emma.
Limousin, 11, n. 27, 22 et n. 86, 23, 25, 32, 57, 94, 211 n. 128, 220, 228, 244, 273, 275, 277 ; mal des Ardents, 57, 245-246 et n. 355.
Limousins, 244, 254.
Lingons, 169 et n. 189, 175 ; v. Abodrites.
Lippe [riv. affl. du Rhin, All.], 116, 140, 142 et n. 82, 143, 145 n. 98.
Lisbonne [Portugal], 157.
Lisieux, chanoine hérétique d'Orléans, 279.
Litca [p.-ê. Lübbecke, Rhénanie-Westphalie, All.], *oppidum,* 139 et n. 70.
Loches [ch.-l. ar., Indre-et-Loire], 120.
Loire [fl.], 19, 32 n. 127, 37, 38, 63, 72, 88, 94, 96, 115, 116, 234.

Lombardie, 164.
Lombards, 40, 53, 87, 118, 122, 123, 132, 137, 138, 139, 141, 151, 219, 222, 248, 283 ; roi des -, Aistolf, Didier.
Longene [p.-ê Lahngau, Rhénanie-Westphalie, All.], 142.
Longlier [près de Neufchâteau, ch.-l. ar., Vosges], 124, 125.
Lorraine, 223 n. 206.
Lorsch [Hesse, All.], abbaye de -, 199.
Loubillé [l. n. id.], 227.
Loudun [ch.-l. ar., Vienne], château de -, 28, 252 et n. 394, 235 et n. 295.
Lourdon [près de Cluny, Saône-et-Loire], château de -, 25 n. 98, 264 n. 458.
Lübeck, Alt Lübeck, v. Reric.
Lucera (prov. Foggia, Italie], 162, 163.
Lucofao [Bois-du-Fay, cne Sérigny-Waleppe, c. Château-Porcien, Ardennes], 109.
Luçon [ch.-l. c., Vendée], 215.
Lucques [Toscane, Italie], comte de -, 209 n. 124.
Lüne [près de Lünebourg, Basse-Saxe, All.], 154.
Lusignan [ch.-l. c., Vienne], 28 ; v. Hugues de -.
Luxeuil-[les-Bains, ch.-l. c., Haute-Saône], monastère de -, 108 et n. 196.
Lyon [ch.-l. dép., Rhône], cité de -, 63, 115, 116, 208.
Lys [riv., Belgique], 175 et n. 223.
Mâcon [ch.-l. ar., Saône-et-Loire], 25 n. 98, 264 ; comte de -, 191 n. 41, v. Aubry II, Guillaume Barbe Sale, Otte-Guillaume.
Madrie [Eure], comté de - 199 et n. 75.
Magnac-[sur-Touvre, c. Ruelle, Charente], 135.
Maillezais [ch.-l. c., Vendée], abbaye de -, 31, 253 et n. 401, 265, 289 n. 594 ; abbé, v. Théodelin.
Main [fl., All.], 153 n. 122, 205.
Maine, 58, 97.
Majorque, 178.
Malemort [c. Brive-la-Gaillarde, Corrèze], château de -, 35, 261 ; seigneur de -, v. Gaubert.
Manot [c. Confolens, Charente], église de -, 228.
Mans (Le) [ch.-l. dép., Sarthe], 80, 96, 216, 217, 284 ; comte du -, v. Gauzbert, Herbert, Hugues II.
Mantoue [Lombardie, Italie], 164.
Marais Méotide, 61 et n. 5, 62.
Marche de Bretagne, 211 n. 131.
Marche d'Espagne, 55, 57, 194, 241 n. 321, 197, 206-209, 210 et n. 127 ; v. aussi Espagne.
Marche, 230, 255, 256, 257 ; comtes de la -, 26, 28 n. 113, 35, 243 et n. 337, 244 n. 341 ; v. Aldebert, Bernard, Boson, Hélie.
Marcillac-[Lanville, c. Rouillac, Charente], château de -, 218 et n. 176 bis, 280 et n. 545 ; vicomte de -, 26, 218, 227 et n. 228, 280 et n. 542, v. Guillaume, Lambert, Odolric, Ramnoul.
Marlevam [l. n. id.], villa, 135.
Marseille [ch.-l. dép., Bouches-du-Rhône], 116.
Massay [c. Vierzon, Indre], monastère de -, 265 et n. 464.
Matha [ch.-l. c., Charente-Maritime], château de -, 218 et n. 176*bis*.
Maures, 25 n. 98, 54, 157, 158, 166, 168, 170, 172, 174, 178, 206, 249, 266 ; v. aussi Agarènes, Arabes, Ismaélites, Sarrasins.
Mauritanie, 155.
Mayence [Rhénanie-Palatinat, All.], 122 n. 272, 143 n. 89, 154, 159, 177, 191, 205, 213, 243 n. 336, 282 ; archevêque de -, v. Aribon, Raban Maur, Riculf, Willigis ; concile de - (813), 177 ; Saint-Alban, 154, 205 ; v. aussi Kostheim.
Meaux [ch.-l. ar., Seine-et-Marne], 96, 120 n. 260, 162 ; comte de -, v. Helmgold.
Mediofolii [l. n. id.], 143.
Meissau [riv., Basse-Saxe All.], 121.
Melle [ch.-l. c., Deux-Sèvres], vicomté de -, 254.
Melun, [ch.-l. dép., Seine-et-Marne], 72, 102 ; comté de -, 206 n. 113.
Mentana [prov. Rome, Italie], 159 et n. 152.
Mer Baltique, *Ostarsalt*, 169 et n. 193, 193.
Mercie, 170 n. 199 ; roi de -, v. Ceonwulf.

Merle [cne Saint-Geniez-ô-Merle, c. Saint-Privat, Corrèze], château, 25 n. 99, 261.
Mésie, 176 et n. 227, 178.
Metz [ch.-l. dép., Moselle], 63, 103, 120 n. 260, 130, 148 et n. 106, 149 et n. 107, 165, 177 n. 233, 193, 194, 198; évêques, v. Amalaire, Arnoul (saint), Drogon; Saint-Arnoul de -, 213.
Meuse [fl.], 112, 166, 194.
Milan [prov. Milano, Italie], 143, 189 n. 33; métropolitain de -, v. Anselme.
Minden [Rhénanie-Wesphalie, All.], 156.
Mirebalais, 235 n. 295.
Mirebeau [ch.-l. c., Vienne], 252 n. 394.
Mondsee [près de Salzbourg, Autriche], monastère, 149 n. 110.
Mont des Oliviers, v. Jérusalem.
Mont Saint-Michel [c. Pontorson, Manche], 38, 56, 231 et n. 263.
Montagne limousine, 265 et n. 410; v. aussi Marche.
Mont-Cassin [prov. Caserta, Italie], monastère, 53, 120, 122.
Mont-Cenis, col du -, 122 n. 280, 137.
Montem villam [l. n. id.], 135.
Monterionem [l. n. id. sur la Charente], 135.
Mont-Gargan [Monte Sant' Angelo, prov. Foggia, Italie], 132.
Montignac [p.-ê. Montignac, ch.-l.c. Dordogne], 230.
Montignac-[sur-Charente, c. Saint-Amant-de-Boixe, Charente], château de -, 280 et n. 546.
Montis [l.non id. sur la Garonne], 126.
Montjoie, v. Limoges.
Mont-Laon, v. Laon.
Montpensier [ar. Riom, Puy-de-Dôme], bataille de - au nord de Clermont (893), 220 n. 187.
Mont-Saint-Bernard, col du -, 137.
Mont-Sinaï, 43, 259, 260; v. aussi Syméon, moine.
Mont-Soracte, abbaye voisine de Rome, 120.
Moraves, 197.
Mortemart [c. Mézières-sur-Issoire, Haute-Vienne], château de -, 256, 257.
Moselle [fl.], 65, 160.
Moussais-la-Bataille [p.-ê. cne Vouneuil-sur-Vienne, ar. Châtellerault, Vienne], lieu présumé de la bataille de Poitiers (732), 115 n. 234.
Mouton [l. n. id.], 222.
Mussidan [ch.-l. c., Dordogne], seigneur de -, 247, v. Aimeri.
Nantes [ch.-l. dép., Loire-Atlantique], 198, 211 n. 131, 214-216; comtes de -, v. Gui, Lambert.
Nanteuil-en-Vallée [c. Ruffec, Charente], abbaye Saint-Benoît, 260 n. 436.
Napolitains, 205.
Narbonne [ch.-l. dép., Aude], 25 n. 98, 57, 83 n. 87, 117 et n. 242-243, 118 et n. 247, 126, 178, 266 et n. 471.
Navarrais, 166.
Navarre, 39 n. 158, 58, 142, 252, 272, 292; v. Sanche le Grand.
Néré [c. Aulnay-de-Saintonge, Charente-Maritime], 222.
Neuss [Rhénanie-Westphalie, All.], 210.
Neustria, emploi dans la *Chronique*, 37.
Neustrie, 37, 104 n. 167, 106 n. 181, 107 n. 190, 110 et n. 202, 112 et n. 220, 119, 121.
Nevers [ch.-l. dép., Nièvre], 124.
Nicée, concile de - II (787), 154 n. 125.
Nimègue [prov. Gueldre, Pays-Bas], 141, 166, 168 et n. 187, 188, 194, 196, 203, 207.
Nîmes [ch.-l. dép., Gard], 118.
Ninive, 86.
Noble-Val, v. Saint-Antonin.
Noirmoutier [île de -, Vendée], *Herio*, abbaye S.- Philibert, 56, 210, 211 n. 128, 212, 215; v. aussi Saint-Philbert-de-Grandlieu.
Nonantola (prov. Modène, Émilie-Romagne, Italie), abbaye de -, 177, n. 234, 208; abbé, v. Ansfrid.
Nordalbingie, 158.
Nordalbingiens, 143, 156.
Norique, 61 et n. 3.
Normandie, 38, 56, 231; comtes de Rouen, v. Guillaume Longue Épée, Richard Ier, II, III, Rollon.
Normands, 21, 22 n. 87, 23, 26 n. 103, 38, 41, 45, 46, 55-57, 141, 144, 145, 173, 177, 178, 184, 194, 198, 209, 210, 212, 214, 215, 217, 218, 220, 226, 229, 230 n. 191, 232, 255, 266, 267 et n. 473, 268; Normands en Espagne, 39 n. 158, 270; Normands en Italie du Sud, 269-

270 et n. 487-491; Normands de Normandie, 231, 269.
Northumbrie, 169 n. 194, 191 n. 45.
Northumbriens, 169.
Norvège, 252 n. 393.
Nouère [riv. affl. de la Charente], 135.
Novempopulanie, 113 n. 227.
Noviente villa, v. Saint-Cloud.
Noyon [ch.-l. c., Oise], 89 n. 113, 114, 120 n. 260, 131 n. 20, 134, 215; évêques, v. Éloi (saint) et Médard (saint).
Obodrites, v. Abodrites.
Obvoki [p.-ê. Büchen, Schlesvig-Holstein, All.], forteresse sur l'Elbe, 173 et n. 212, 175.
Océan Gaulois, 159.
Ocker [riv. affl. de l'Aller, All.], 139 et n. 67, 143, 173 n. 211.
Oder, [fl.], 169 n. 191.
Ohrum [Basse-Saxe, All.], 143.
Oise [riv. affl. de la Seine], 108, 118, 119.
Olto monasterio, v. Fulda.
Oostergo [l. n. id.], "île " de Frise, 116.
Orléans [ch.-l. dép., Loiret], 33 n. 133, 34, 38, 58, 63, 64, 65, 82, 90, 113, 125, 159, 189 et n. 38, 191, 208 n. 121, 211 n. 131, 215, 234, 279; cathédrale Sainte-Croix, 275, 277, 278; comte d'-, v. Eudes, Matfrid; évêque, v. Aignan (saint), Oury, Théodulf; hérésie manichéenne, 277-278; Saint-Pierre-le-Puellier, 39 n. 129; Sainte-Croix, 275, 277, 278.
Orobiotes [montagnards d'Italie du Sud], 170 et n. 200.
Ortona [prov. Chieti, Italie], 162.
Orvanne [riv. affl.; du Loing], 101.
Ostarsalt, v. Mer Baltique.
Ostphaliens, 139; v. Saxons.
Ouche [riv. affl. du Rhône], 74.
Paderborn [Rhénanie-Westphalie, All.], palais de - 53, 141 et n. 72, 145, 146, 158, 184.
Pampelune [Navarre, Espagne], 141, 142, 166, 202.
Pannonie, Pannonies, 55, 61 et n. 3-4, 155, 163, 164 n. 174, 175, 192, 193, 195, 197, 205, 207, 208.
Pannoniens, 197.
Pantellaria [prov. Trapani, Italie], île de -, 168.
Paris, 38, 76 et n. 48, 79-81, 84, 85, 87 et n. 98, 88, 89, 91, 92 n. 127, 94-96, 100-102, 106, 110, 113, 119, 159, 215; évêque, v. Germain (saint); Sainte-Geneviève (anciennement Saint-Pierre et Saints-Apôtres), 76 et n. 48, 80, 84, 87, 87 n. 100; Saint-Germain-des-Prés (anciennement Sainte-Croix et Saint-Vincent), 87 et n. 98, 88, 92 n. 127, 97, 101, 206 n. 110, 105 n. 171; Saint-Marcel, 99 et n. 156.
Parisis, 99.
Pavesans, 41.
Pavie [Lombardie, Italie], 27, 53, 123, 138, 143, 161, 198, 248 et n. 372, 283 et n. 562.
Pays Basque, 142, v. aussi Basques.
Pentapole [Italie], 123 et n. 282.
Pérignac [c. Pons, Charente-Maritime], viguerie en Saintonge, 228.
Périgord, 25 et n. 99, 26, 33 n. 133, 34, 227, 228, 230, 278 n. 529, 285.
Périgueux [ch.-l. dép., Dordogne], 20, 36, 42, 56, 71, 126, 129, 172, 218, 219, 221, 227 et n. 229, 230, 232, 243, 244, 247, 256, 260, 262, 276, 289; comtes de -, v. Aldebert, Arnaud Boirratio, Bernard, Guillaume I[er], Guillaume III, Hélie, Félix Aureolus, Ramnoul Bompar, Richard le Simple, Vulgrin; évêques de -, v. Arnaud, Frotier, Raoul.
Perse, 106.
Perses, rois des - 54, 133, 161, 162, 166, 167.
Peyrusse [p.-ê. Pyrusse-le-Roc, c. Montbazens, Aveyron], forteresse de -, 126.
Pfòring [Bavière, All.], 150.
Philadelphia [aujourd'hui Alachehk, Turquie], 163 et n. 171; v. Michel, évêque.
Phrygie, 156.
Pillac [c. Aubeterre-sur-Dronne, Charente], viguerie en Périgord, 228.
Pincenates, 237 et n. 306, 239; v. Prussiens, Pruthènes.
Piombino, *Populonium* [prov. de Libourne, Italie], cité de Toscane, 170.
Pise [Toscane, Italie], 161.
Poitevins, 94.
Poitiers [ch.-l. dép., Vienne], 23, 29, 76, 77, 88 n. 110, 94, 107, 115, 128, 213, 215, 221, 226, 234, 243, 250, 262-265,

272, 274-276, 283, 291; bataille de - (732), 53, 115 et n. 234, v. Moussais-la-Bataille ; comtes de -, v. Poitou ; évêques de -, v. Ansoald, Didon, Gislebert, Isembert Ier ; Saint-Cyprien, 212, 233 ; Saint-Hilaire-le-Grand, 23, 30, 39 n. 159, 77 et n. 53, 115, 222, 226, 229 et n. 248, 252-253, 262, 264, 274 n. 509 ; Saint-Pierre, 275 et n. 515 ; Sainte-Croix, 87 et n. 107, 130 n. 13, 212 n. 134 ; Sainte-Radegonde, 212 et n. 134.
Poitou, 25, 27, 29, 31, 56, 57, 243 n. 337, 251-253 ; comtes de -, v. Adémar, Èbles Manzer, Émenon, Eudes, Guillaume Tête d'Étoupe, Guillaume Fier-à-Bras, Guillaume le Grand, Ramnoux I et II, Ricouin, Robert.
Polabes, 169 n. 190 ; v. aussi Smeldings.
Polanes, 237 et n. 305 ; v. aussi Pologne.
Pologne, 236 n. 302, 237 et n. 305-306, 238, 241 n. 320 ; v. Boleslav le Vaillant, Mesko.
Ponthion [c. Thièlemont-Faremont, Marne], villa de -, 90 et n. 118.
Pont-Saint-Maxence [ch.-l. c., Oise], 108.
Populonium, v. Piombino.
Port-Aquitain [p.-ê. Saint-Michel-en-l'Herm, Vendée], 45, 266.
Porto [Latium, Italie], 185 n. 10.
Porto Venere [prov. de La Spezia, Italie], 162.
Portugal, 17, 292 n. 614.
Pouille, 41 n. 164, 248, 269.
Prague [Rép. tchèque], 236, archevêque de -, v. Adalbert (saint).
Predecentini, Predentani, tribu slave de Dacie, 197 n. 76.
Provençaux, 214.
Provence, 118, 141.
Prüm [Rhénanie-Palatinat, All.], monastère de -, 217.
Prusse, 236 n. 299.
Prussiens, 237 n. 306.
Pyrénées, 113 n. 227, 185, 202.
Quercy, 94, 273.
Queyroix, église du -, v. Limoges.
Quierzy [c. Coucy-le-Château, Aisne], palais ou villa de -, 119, 124, 125, 138, 144, 164, 177 n. 233, 194, 207.
Raab [riv. affl. du Danube], 153.
Rancogne [c. La Rochefoucauld, Charente], château de -, 218, 247 et n. 367.
Rancon [c. Châteauponsac, Haute-Vienne], château de -, 8, 233 et n. 281 ; seigneur de -, 26-27, 279, v. Aimeri.
Ratisbonne [Regensburg, Bavière, All.], 90 n. 117, 144 n. 90, 152, 153 ; concile de - (792), 130 et n. 13.
Ravenne, 123, 159, 161, 164, 241, 282 ; archevêque de -, v. Gerbert.
Rednitz [riv. All.], 153 et n. 172.
Reggio [prov. de -, Italie], 183.
Rehme [Rhénanie-Westphalie, All.], 122, 146.
Reims [ch.- l. ar., Marne], 55, 67 n. 29, 73, 90 et n. 116, 94, 101, 164, 186 et n. 16, 191 n. 51, 200 et n. 87, 241 ; archevêque de -, v. Ebbon, Gerbert ; concile de - (813), 177 ; métropolitain, v. Remi (saint).
Remiremont [ch.-l. c., Vosges], 165, 194, 203.
Rennes [ch.-l. dép., Ille-et-Vilaine], 201, 216.
Réole (La) [ch.-l. c., Gironde], 57 ; Saint-Pierre de -, 249-250.
Reric [*portus* du Schleswig-Holstein, All.] 169 et n. 192, 172.
Rhin [fl.], 40, 51, 63, 72 n. 42, 94, 104, 113, 114, 116, 142 n. 82, 145, 152 et n. 117, 157, 161, 166, 185, 193, 196, 198, 205, 210.
Rhône, 63, 74, 117.
Ring, camp des Avars, 155.
Ripuaires, 102.
Rochechouart [ch.-l. ar., Haute-Vienne], vicomte de -, 35 n. 140, 254, 265.
Rochemeaux [cne et c. Charroux, Vienne], château, 254, 265.
Roda [Catalogne, Espagne], 205.
Rodez [ch.-l. dép., Aveyron], 78.
Romains, 51, 54, 62, 63, 65, 118, 121, 125, 132, 137, 157, 159, 185, 199, 219, 222, 223, 241, 268 ; empereur des -, 234, 282 ; patrice des -, 160.
Romanorevilla [l. n. id.], 228 et n. 234.
Rome, 27, 30, 31 n. 124, 35 et n. 140, 39 n. 159, 53-55, 57, 76, 98 n. 149, 118, 120, 138, 143, 146, 147, 149, 158, 159-161, 163, 164, 170, 176, 179, 184, 186, 187, 198, 199, 201, 202, 204, 207, 210,

222, 230, 241, 243, 246, 247 et n. 271, 248, 251, 252, 256, 261, 263, 265, 269, 271, 276, 277, 279 et n. 539, 280, 282 et n. 558 ; chantres romains, 147-148 ; Château Saint-Ange, 34 n. 136, 241 et n. 325 ; Latran, 199 ; monastère Saint-Adalbert, 241 ; monastère Saint-Érasme, 157 ; Saint-Marc (titre de -), 207 ; Saint-Paul, 161 ; Saint-Pierre, 154-155, 157, 159, 160, 176, 198, 199, 279 ; Sainte-Sabine, 201.
Roncevaux, bataille de - (778), 142 n. 178.
Rouen [ch.-l. dép., Seine-Maritime], 95, 120 n. 260, 134, 159, 190, 193, 201, 220, 242, 255 ; basilique Saint-Martin, 96 ; basilique Saint-Pierre, 110 ; évêque, v. Ouen (saint) ; comtes de -, v. Guillaume Longue Épée, Richard Ier et II, Robert le Magnifique, Rollon.
Rouillac [ch.-l. c., Charente], 135.
Ruffec [ch. l. ar., Charente], château de -, 280 et n. 542 ; honneur de -, 254.
Russes, 230, 239.
Russie, 39.
Saale [riv. affl. de l'Elbe], 163, 166.
Saint-Alban, v. Mayence.
Saint-Amand [ch.-l. c., Nord], abbaye d'Elnone, 191 n. 51 ; abbé de -, 170, v. Rotfrid.
Saint-Amant-de-Boixe [ch.-l. c., Charente], abbaye de -, 30, 31, 57, 244 et n. 345, 286.
Saint-André, v. Angoulême.
Saint-Angel [c. Ussel, Corrèze], prieuré de Charroux, 277 et n. 526.
Saint-Antonin [ch.-l. c., Tarn-et-Garonne, 273 n. 505.
Saint-Arnoul, v. Metz.
Saint-Benoît, v. Mont-Cassin, Nanteuil-en-Vallée.
Saint-Benoît-sur-Loire, v. Fleury-sur-Loire.
Saint-Bertin [Arras, ch.-l. ar., Pas-de-Calais], cartulaire de -, 25 et n. 97.
Saint-Charroux, v. Charroux.
Saint-Chilian, v. Wurzbourg.
Saint-Cloud, *Noviente villa,* [ch.-l. c., Hauts-de-Seine], 85 n. 92.
Saint-Cybard, v. Angoulême.
Saint-Cyprien, v. Poitiers.
Saint-Denis [ch.-l. c., Seine-Saint-Denis], abbaye de -, 98, 106 et n. 183, 119, 120, 121 n. 270, 126, 136 et n. 54, 206, 211, 218, 235, 244 ; abbés, v. Fulrad, Hilduin.
Saint-Érasme, v. Rome.
Sainte-Sabine, v. Rome.
Saint-Étienne, v. Bassac, Eymoutiers, Limoges.
Sainte-Trinité, v. Fécamp.
Saint-Florent du Mont-Glonne [Saint-Florent-le-Vieil, c. Saumur], 215 et n. 155.
Saint-Gall [c. Saint-Gall, Suisse], 47 n. 103.
Saint-Genou de l'Estrée [c. Buzançais, Indre], 24.
Saint-Géraud, v. Aurillac.
Saint-Germain, v. Auxerre.
Saint-Germain-des-Prés, v. Paris.
Saint-Hilaire [l. n. id. en Périgord], église de -, 228.
Saint-Hilaire, v. Poitiers.
Saint-Jacques de Compostelle [prov. de Corogne, Espagne], Saint-Jacques de Galice, 35 et n. 141, 251 et n. 388.
Saint-Jean-Baptiste, v. Saint-Jean-d'Angély, Gravedona.
Saint-Jean-d'Angély [ch.-l. ar., Charente-Maritime], abbaye Saint-Jean-Baptiste, d'Angély, 28 et n. 112, 31 et n. 123, 39 n. 158, 45, 58, 212 et n. 135, 222, 271-274, 276 ; soumise à Cluny, 273 et n. 506 ; abbés de -, v. Aimeri, Audoin, Rainaud ; bourg de -, 274-275.
Saint-Junien [ch.-l. c., Haute-Vienne], monastère soustrait à Saint-Martial, 216, 275 et n. 518, 276.
Saint-Léonard-de-Noblat [ch.-l. c., Haute-Vienne], 273 n. 504.
Saint-Maixent-[l'École, ch.-l. ar., Deux-Sèvres], abbaye de -, 30, 31, 229, 243, 252 ; abbé, v. Renaud.
Saint-Marc, v. Rome.
Saint-Marcel, v. Paris.
Saint-Martial, v. Limoges.
Saint-Martin, v. Autun, Rouen, Tours.
Saint-Maurice d'Agaune, 81 et n. 74, 82 n. 7, 164.
Saint-Maximin, v. Trêves.
Saint-Michel des Cluses, v. Chiusa di San Michele.

Saint-Michel-en-l'Herm [ch.-l. c., Vendée], 30, 229 et n. 249, 255, 266 n. 472 ; v. p.-ê. Port Aquitain.
Saint-Mihiel-[sur-Meuse, ch.-l. c., Meuse], 191 n. 47.
Saint-Omer [ch.-l. ar., Pas-de-Calais], 170 et n. 196 ; abbé, v. Nantarius.
Saint-Paul, v. Rome.
Saint-Philbert-de-Grandlieu [ch.-l. c., Vendée], abbaye de *Deas*, 195 n. 64, 261, 212 n. 133, 215 ; v. aussi Noirmoutier.
Saint-Philibert d'*Herio*/Noirmoutier, v. Noirmoutier.
Saint-Pierre, v. Anais, Angoulême, La Réole, Le Dorat, Paris (Sainte-Geneviève), Poitiers, Rome.
Saint-Riquier [c. Ailly-le-Haut-Clocher, Somme] 155 n. 131, 159 et n. 151, 191 n. 51, 286 n. 110 ; v. Angilbert.
Saint-Romain, v. Blaye.
Saint-Sabas, monastère des gorges du Cédron, 160.
Saints-Apôtres, v. Paris, Sainte-Geneviève.
Saint-Savin [ch.-l. c., Vienne], 216 et n. 159 ; abbés, v. Odon, Gombaud.
Saint-Vaast, [cne Saint-Waast, c. Bavay, Nord], 199 et n. 82 ; abbé, v. Adalungus.
Saint-Vanne [ch.-l. ar., Meuse], 285 n. 576 ; abbé, v. Richard.
Saint-Vaury [ch.-l. c., Creuse], basilique, 124, 125 et n. 287, 230.
Saint-Vincent, v. Paris, Saint-Germain-des-Prés.
Saint-Yrieix [c. Aixe-sur-Vienne, Haute-Vienne], 130.
Sainte-Croix, v. Orléans, Paris (Saint-Germain-des-Prés), Poitiers.
Sainte-Eugénie [l. n. id. en Saintonge], église, 228.
Sainte-Geneviève, v. Paris.
Sainte-Marie [l. n. id.], église sur la Dordogne, 291.
Sainte-Radegonde, v. Poitiers.
Saintes [ch.-l. ar., Charente-Maritime], 21, 78, 185, 213, 215, 252 et n. 394.
Saintonge, 25, 27, 58, 228, 245, 252 et n. 394, 253 n. 398, 261 et n. 439, 262, 279, 285, 286, 291, 292 et n. 612 ; cathédrale Saint-Pierre, 286 ; capitole, 126 et n. 291, 284 ; comtes de -, 213, 215 et n. 152, 218, v. Landri, Seguin ; évêques de -, Abbon, Islon.
Salagnac [aujourd'hui Le Grand-Bourg, ch.-l. c., Creuse], 125 et n. 287.
Salecagin [l. n. id.], villa au-delà du Rhin, 63.
Salerne [Campanie, Italie], 147.
Salles-[Lavalette, c. Montmoreau, Charente], villa, 232.
Salz [p.-ê.Königshöfen, Rhénanie-Westphalie, All.], 163 et n. 172, 205.
Salzbourg [prov. dc -, Autriche], 149 et n. 109 ; évêque de -, v. Arnus.
Samoussy [c. Laon, Aisne], villa, 125, 136 et n. 52.
Saragosse [Aragon, Espagne], 86 et n. 96, 117 et n. 243, 141, 158 n. 150, 172 et n. 206, 174, 187, 207 ; v. 'Amrûs.
Sardaigne, 54, 168, 172, 177, 178, 209.
Sardes, 168, 185.
Sarrasins, 34, 40 n. 161, 42, 53, 55, 57, 58, 115 et n. 233, 116-118, 141, 142, 157, 158, 161, 162, 166, 170, 173, 185, 193, 204-209, 249, 258, 259, 260, 266, 270, 292 ; roi des - v. 'Abd al-Rahmân ; v. aussi Agarènes, Arabes, Maures, Ismaélites.
Sàrvar [Komit Vas, Hongrie], 164 et n. 174.
Save [riv. affl. du Danube], 193.
Saxe, 53, 54, 120, 122, 124, 136, 138, 140, 141 et n. 74, 142, 143, 145, 146, 154-158, 163-164, 168, 174, 184, 189, 200, 209, 210.
Saxons, 52-54, 65, 88, 93, 104, 105, 114, 116, 120-122, 124, 136-146, 150-154, 158, 163, 168, 170-172, 174, 178, 184, 185, 190, 197, 198; baptême des -, 140-141 ; v. Abodrites, Angrariens, Ostphaliens, Westphaliens.
Scheider [Rhénanie-Palatinat, All.], 146.
Schöningen [Basse-Saxe, All.], 121, 145.
Seeburg [Hoch-Seeburg, Basse-Saxe, All.], forteresse, 120.
Sègre [riv. affl. Èbre], 197.
Seine [fl.], 72, 102, 113, 159, 196.
Sélembria [Slivri, Turquie], 286 et n. 578.
Sélestat [ch.-l. ar., Bas-Rhin], villa, 139.
Séligenstädt [Hesse, All.], abbaye de -, 208 n. 120.

Sels [p.-ê. Champtoceaux, ch.-l. c., Maine-et-Loire], *castrum* -, 126.
Seltz [ch.-l. c., Bas-Rhin], 135.
Sendfeld [Rhénanie-Wesphalie, All.], plaine de -, 154.
Senlis [ch.-l. ar., Oise], 100, 120 n. 260; évêque de -, v. Malulf.
Sens [ch.-l. ar., Yonne], 101, 136 et n. 53; archevêque de -, v. Wilchaire.
Septimanie, 83 n. 87, 141, 191 n. 40.
Sépulcre, Saint-, v. Jérusalem.
Sertis [l. n. id.], villa, 135 et n. 47.
Sicambre, 74.
Sicambrie, 61, 62.
Sicile, 41 n. 164, 156, 158, 165 n. 179; v. Michel.
Silésie, 237 n. 305.
Sillae [p.-ê. Celles près de Dinant ou Seilles près d'Andenne et Huy, Belgique], 166 et n. 184 v. Normands.
Silva Candida [prov. Rome, Italie], 185 et n. 10, 199 n. 84; évêque, v. Jean II.
Sinaï, v. Mont-.
Sinland, 184; v. Normands.
Slaves, 39, 44, 53, 54, 114 n. 231, 143, 144, 149 n. 109, 152, 158, 165, 166 et n. 183, 168, 169, 175, 184, 185, 187, 197, 207, 236 et n. 300, 237; Slaves du Sud, 164.
Sliesthrorp, v. Hedeby.
Smeldings, tribu polabe, 169, 171.
Soissons [ch.-l. dép., Aisne], 51, 65, 66, 70, 89, 90, 96, 98, 100, 101, 122, 134, 148, 224; basilique des saints Crépin et Crépinien, 98 et n. 149; Saint-Médard, 89 et n. 115, 95, 98, 206 et n. 110, 211, 224 n. 211; vase de -, 67.
Solignac [c. Limoges, Haute-Vienne], abbaye de -, 17 n. 62.
Somme [fl.], 63.
Somport, col du -, 172 n. 206.
Sorabes, 55, 152 et n. 117, 166, 185, 196, 197, 199, 204; duc des -, v. Gloinus.
Souabe, 242 n. 336; v. Herman, duc de -.
Souabes, 110 n. 211.
Souvigny [ch.-l. c., Allier], prieuré de -, 235.
Spolète [prov. Perugia, Italie], 142 n. 80, 151 et n. 115, 157, 161, 163, 185, 196 et n. 67, 198, 201, 202; ducs de -, v. Adalhard, Mauringus, Suppon, Winigise.
Stavelot [prov. Limbourg, Belgique], monastère de -, 157 n. 144.
Steinfurt [*vicus* situé sur l'Ohre, Sachsen-Anhalt, All.], 145 et n. 98.
Stör [riv. affl. de l'Elbe], 172.
Strachia [l. n. id.], "île" de Frise, 116.
Suèves, 53, 72, 111 et n. 210, 114 († Souabes).
Sythen [über Halter, Rhénanie-Westphalie, All.], 124.
Tamp, [p.-ê. Champ-le-Duc, c. Bruyères, Vosges], 65 et n. 176.
Tanaïs [Don, fl.], 61.
Tchèques, 237 n. 305; v; aussi Bohême.
Terre sainte, 35.
Tertry [c. Ham, Somme], bataille de - (687), 110.
Thérouanne [c. Aire, Pas-de-Calais], 95.
Thionville [ch.-l. ar., Moselle], villa, 137, 145, 165, 195, 208.
Thouars [ch.-l. c., Deux-Sèvres], forteresse de -, 124.
Thrace, 176 n. 227.
Thuringe, 64, 65, 67, 82, 88, 119, 121, 145, 196.
Thuringiens, 51, 63, 67, 82, 83 et n. 83, 90 n. 117, 150.
Timotchanes, 190 et n. 36, 192.
Tiroa [erreur du copiste pour Renève, c. Mirebeau, Côte d'Or], 103.
Tolbiac [Zülpich, Rhénanie-Westphalie, All.], bataille de - (496), 41, 72 et n. 96, 83, 102.
Tolède [Nouvelle Castille, Espagne], 84 et n. 88, 153 n. 121; v. Élipand.
Tongres [ch.-l. ar., Limbourg, Belgique], 63, 111 n. 218; v. Lambert (saint), évêque de -.
Torsac [c. Villebois-Lavalette, Charente], villa, 135.
Tortosa [prov. Tarragone, Catalogne, Espagne], 170 et n. 198.
Toscane, 178, 209.
Touaregs, 266 n. 471.
Toul [ch.-l. ar., Meurthe-et-Moselle], 203.
Toulousains, 214.
Toulouse [ch.-l. dép., Haute-Garonne], 25 n. 98, 33 n. 133, 35 n. 140, 57, 66, 78, 126, 190-191 et n. 40, 214 et n. 149,

219 et n. 184, 265, 278 et n. 553; comte de -, v. Bérenger, Raimond; évêque de -, v. Pierre-Roger.
Touraine, 126, 253 n. 402.
Tournai [ch.-l. ar., Hainaut, Belgique], 63, 95.
Tournus, [ch.-l. c., Saône-et-Loire], 211 et n. 133.
Tours [ch.- l. dép., Indre-et-Loire], 38, 56-58, 76, 78-80, 87, 89 n. 114, 91, 94, 113, 130, 174 n. 218, 195 n. 62, 208 n. 121, 215, 230 n. 256, 243; archevêque dc -, v. Théotolon; comte de -, v. Hugues; concile de - (813), 177; évêque de -, v. Grégoire; Notre-Dame de Beaumont, 284 et n. 569; Saint-Julien, 253 n. 403; Saint-Martin, 57, 76-79, 80, 87 n. 100, 88, 115, 159, 191 n. 45, 214, 216 et n. 161 et 163, 218, 230 et n. 256, 264, 265 et n. 465, 283-284 et n. 568; abbés de Saint-Martin, v. Alcuin, Hilduin; trésorier de -, v. Hervé.
Touvre [riv. affl. de la Charente], 135.
Trémolat [c. Saint-Alvère, Dordogne], monastère, 247 n. 368; villa, 135.
Trente, [*Trianto,* Haut-Adige, Italie], 150.
Trêves [*Trier,* Rhénanie-Palatinat, All.], 63, 65 et n. 22, 120 n. 260, 177 et n. 233, 186 et n. 18, 194; archevêque de -, v. Amalaire; Saint-Maximin de -, 239.
Trévise [Vénétie, Italie], 139, 166.
Triacum [l. n. id.], villa, 135.
Tripoli [Liban], 225 et n. 221.
Troie, v. Ilion.
Troyens, 61, 62.
Trsat [Croatie], cité de Liburnie, 158.
Turenne [c. Meyssac, Corrèze], forteresse, 126, 223 n. 81.
Turin [prov. Turin, Italie], marquis de -, 283 n. 563; v. Manfred II.
Ulciacum [l. n. id.],135.
Unstrut [riv. affl. Saale], 83.
Urgel (*Seo de* -, Catalogne, Espagne], 57, 153, 249; comte, v. Ermengol; évêque, v. Félix.
Utique [ancienne ville romaine, Tunisie], 209.
Valenciennes [ch.-l. ar., Nord], 136.
Valentina, v. Augbourg.
Valle Corbaria, v. Corbières.
Vallès [Catalogne, Espagne], 207.
Vandales, 271-272.
Vannes [ch.-l. dép., Morbihan], 190.
Vasnacum [l. n. id.], villa, 135.
Velay, 23, 191 n. 40, 229; comte, v. Guillaume Tête d'Étoupe.
Vénétie, 165 et n. 179, 168, 170, 173-175, 201; ducs, v. Beatus, Obeliero, Wilarenus.
Venise [Vénétie, Italie], 170, 173, 176 n. 229, 205.
Verberie [c. Pont-Saint-Maixence, Oise], 118.
Verceil [*Vercelli,* Piémont, Italie], 161, 162.
Verdun [ch.-l. ar., Meuse], 40, 285.
Vézeronce [c. Morestel, Isère], 82 et n. 80.
Vic-Fézensac [ch.-l. c., Gers], 202 n. 95; comte de -, v. Aznar.
Vich [Catalogne, Espagne], 205.
Vienne [ch.-l. ar., Isère], 74 n. 45, 75, 76, 81 n. 72, 82 n. 78, 126, 211, 212; comte de -, 262 n. 274.
Vienne [riv., affl. de la Loire], 9, 77, 257.
Viennois, 82.
Vieux-Poitiers [cne Cenon-sur-Vienne, c. Vouneuil-sur-Vienne,Vienne],120.
Vignac (Le) [c. Barbezieux, Charente], villa, 228.
Villebois-[Lavalette, ch.-l. c., Charente], 228 et n. 241, 232; seigneur de -, v. Hélie.
Vinchy ou Vincy, bataille de - (731), 112 n. 220, 113.
Virciniacus [p.-ê.Versigny, c. Nanteuil-le-Haudoin, Oise], villa, 142 et n. 81.
Visacum [l. n. id.], 135.
Viseu [Portugal], 17, 42 n. 172, 292 n. 614.
Vitry-[-en-Artois, ch.-l. c., Pas-de-Calais], 95.
Vosges, 165, 188, 194, 203.
Vouharte [c. Saint-Amant-de-Boixe, Charente], 222.
Vouillé [ch.-l. c.,Vienne], 51, 77 et n. 55.
Waredonia [Pologne], 237 et n. 305.
Warnes, royaume des -, 63 n. 10.
Wefaldingi, 214; v. aussi Normands.
Werne [riv. affl. du Main, All.], 146.
Weser [fl., All.], 88, 104, 105, 136, 138, 139, 144, 146, 156, 173 n. 211.

Wesphaliens, 139, 143, 145, 146; v. Saxons.
Westerfulde [Nord du Danemark], 178;
Westergo [l. n. id.], "île" de Frise, 116.
Widecagin [l. non id.], villa, 63.
Wihmodie [région entre Brême et Hambourg, All.], 163.
Wiltzes, peuple slave, 152 et n. 117, 169 n. 191, 174, 175, 177, 197, 198; chefs -, v. Ceadrag, Liub, Milegast.
Wisigoths, 76 n. 49, 92 n. 129; v. aussi Goths.
Worms [Rhénanie-Palatinat, All.], 125, 135, 136, 140, 143, 144-145, 146, 150, 152, 171 et n. 204, 196, 199, 208, 210; évêque, v. Bernaire.
Wurtzbourg [Bavière, All.], 121, 248 n. 374; évêque de -, v. Burchard; Saint-Chilian de -, 153 et n. 123.
Zadar, 165, 195; duc de -, v. Paul; évêque de -, v. Donat.
Zülpich, v. Tolbiac.

Œuvres anonymes

Actes des apôtres, 271.
Annales d'Angoulême, 11 n. 25, 21, 44.
Annales d'Aquitaine, 21 et suiv.
Annales de Limoges, 11 n. 24 et 26.
Annales regni Francorum, 18, 20, 21, 36, 43, 129 n. 1.
Anonyme de 1007, 258 n. 424.
Chronicon Aquitanicum, 11 n. 21, 24 et 26.
Chronique de Saint-Maixent, 23-24.
Conventum, 20 n. 110.
Gesta Karoli, du moine de Saint-Gall, 147 n. 103.
Liber Alchandrei, 32 n. 127.
Liber Pontificalis, 11, 147 n. 102, 160 n. 156.
Libri carolini, 154 n. 125.
Septante, 133.
Vita Gauzlini, 277 n. 527, 278 n. 528: v. aussi Gauzlin.
Liber Historiae Francorum, 17, 19, 29, 34 n. 139, 36, 48 n. 203, 43-44.
Miracula sancti Genulfi, 20, 24 n. 92, 115 n. 237, 129 n. 1.

***Glossaire sommaire de l'introduction*[1]**

Carolingiens, 12, 24.
Chanoines, 23 et n. 90.
Châteaux, 29 et n. 116.
Chevaliers, 26-27.
Christianisation, 39-40.
Évêques, 30-31.
Femmes, 34 et n. 136-137.
Hérésies, 33-34.
Millénarisme, 47 et n. 200.
Ottoniens, 38, 40.
Paix de Dieu, p. 32-33.
Paysans, 25-26.
Pèlerinages, 35-36.
Principaux, 26-27.
Reliques, 31-32.
Robertiens, 24, 234 n. 285.
Servage, 25 n. 99.
Signes célestes, 31-32.
Sorcellerie, 34.
Vassalité, 26 n.103, 28.

[1]. On pourra se reporter à la version électronique du *Chronicon* dans le Cederom du *Corpus christianorum*, CLCLT5, Turnhout 2002.

Table des matières

Introduction 7

Du grammairien à l'historien 8

La Chronique 15

Adémar et les Annales d'Aquitaine (III, 16-30) 21

Adémar historien de l'Aquitaine à la fin du X^e^ et au début du XI^e^ siècle 25

Un historien ouvert sur le monde 36

Chronique ou histoire ? 43

Note sur la traduction 47

Table des chapitres 49

Livre I 51
Livre II 53
Livre III 55

Livre I [des origines troyennes des Francs à la mort du roi Pépin en 768] 59

Livre II [de 768 à la mort de Charlemagne en 814] 127

Livre III [de 814 à 1028] 181

Sources et bibliographie 293

Index 302